



HAL
open science

**Terrains de géographes, géographes de terrain.
Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des
pratiques de terrain des géographes français du XXe
siècle**

Yann Calberac

► **To cite this version:**

Yann Calberac. Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XXe siècle. Géographie. Université Lumière - Lyon II, 2010. Français. NNT : C0021478 . tel-00551481v1

HAL Id: tel-00551481

<https://theses.hal.science/tel-00551481v1>

Submitted on 3 Jan 2011 (v1), last revised 15 May 2012 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

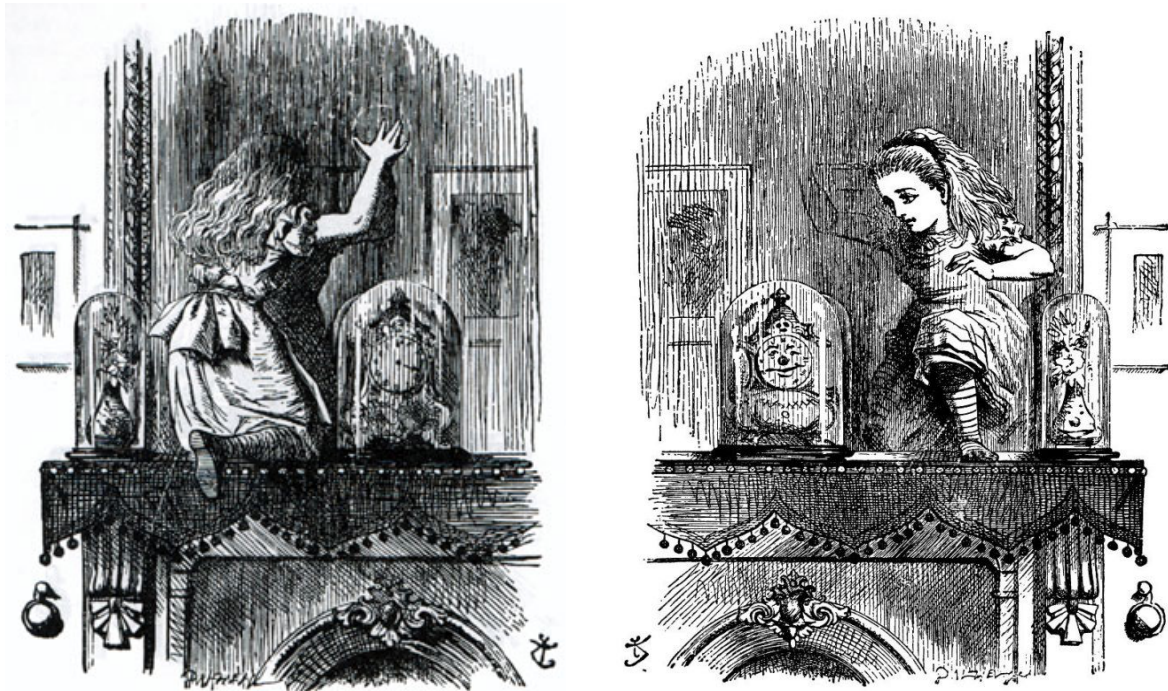
Université de Lyon
Collège doctoral international
Ecole doctorale ED 483 ScSo

Université Lumière Lyon 2
UMR 5600 « Environnement, ville, société »

Terrains de géographes, géographes de terrain

Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain
des géographes français du XX^e siècle

Yann Calbérac



Thèse pour l'obtention du grade de docteur en géographie de l'Université de Lyon
délivré par l'Université Lumière Lyon 2
présentée et soutenue publiquement le 13 décembre 2010

Jury

Professeur Isabelle Lefort, Université de Lyon, Université Lumière Lyon 2 (directrice)
Professeur Michel Lussault, Université de Lyon, Ecole normale supérieure de Lyon (examinateur)
Professeur Hervé Régnauld, Université de Haute-Bretagne Rennes 2 (rapporteur)
Professeur Denis Retailly, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3 (rapporteur)
Professeur Yves Winkin, Université de Lyon, Ecole normale supérieure de Lyon (examinateur)

In memoriam
Pierre Gentelle

Remerciements

« Dans une société riche, les gens n'ont pas besoin de travailler de leurs mains et se consacrent à une activité intellectuelle. Il y a de plus en plus d'universités et de plus en plus d'étudiants. Pour décrocher leurs parchemins, il faut qu'ils se trouvent des sujets de diplômes. Il y a un nombre infini de sujets, car on peut dissenter sur tout. Les liasses de papier noirci s'accumulent dans les archives qui sont plus tristes que les cimetières parce qu'on n'y vient même pas à la Toussaint. La culture disparaît dans une multitude de productions, dans une avalanche de phrases, dans la démence de la quantité. Crois-moi, un seul livre interdit dans ton ancien pays signifie infiniment plus que les milliards de mots que crachent nos universités. »

Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*

Avoir étudié la construction des savoirs géographiques et fait des pages de remerciements l'une de mes principales sources d'informations ont rendu encore plus évident à mes yeux l'importance des rencontres, des découvertes, des échanges et des compagnonnages dans la poursuite d'une recherche. Selon la formule consacrée – et que j'ai pu vérifier à mon tour – la thèse est un exercice solitaire qui se réussit à plusieurs. Il m'est donc agréable de rendre à tous un peu de ce que je leur dois.

Isabelle Lefort, ma directrice de thèse, a joué un rôle décisif tout au long de cette recherche : elle l'a non seulement suivie de près en encourageant mes questionnements et tous mes braconnages disciplinaires, mais elle m'a surtout donné les moyens de donner à ma thèse la forme qu'elle a. Elle m'a fait profiter de sa très grande disponibilité, de sa vaste culture et de ses immenses lectures, et m'a appris que le meilleur moyen d'avancer était encore de savoir d'où l'on partait.

Myriam Houssay-Holzschuch m'a donné le goût pour l'épistémologie et l'histoire de la discipline, et mon intérêt pour le terrain est sans doute à chercher dans les récits de *son* terrain sud-africain ; elle a suivi toutes les étapes de ce travail et m'a fait profiter de ses conseils avisés. Anne Volvey a joué un rôle important dans mon travail : par ses travaux pionniers, elle l'a rendu possible en montrant que le champ qu'elle a commencé à défricher était fertile et m'a encouragé à m'y lancer avec les approches qui sont les miennes. Son perfectionnisme, son inventivité et sa grande disponibilité ont été des encouragements constants.

J'ai vraiment découvert ce dont je parle grâce à Julie Le Gall et Emmanuelle Peyvel qui m'ont accueilli sur *leur* terrain : elles ont supporté ma présence et mes questions naïves pendant de longues semaines et répondu à toutes mes interrogations. Bien plus, elles m'ont fait découvrir *leur* Argentine et *leur* Vietnam. Je suis heureux de les avoir pour amies.

Violette Rey a joué un rôle fondamental dans ma formation, autant par la rigueur de ses travaux que par son éthique de la recherche qui reste un modèle pour moi. Je la remercie de m'avoir permis de connaître ma première expérience de terrain en Roumanie : cette thèse n'est peut-être qu'une réponse aux questions que j'ai commencé à me poser là-bas, quand je préparais ma maîtrise.

Merci également à Hugh Clout qui m'a accueilli pendant un mois, en février 2006, à University College London : mes longues journées à la bibliothèque universitaire ont marqué le coup d'envoi de mes recherches. Tout au long de mon travail, il m'a fait profiter de sa parfaite connaissance de la communauté des géographes français, et m'a aidé à éclaircir de nombreux aspects de son fonctionnement.

Merci également à ceux qui ont accepté de siéger à mon jury et de prendre le temps d'évaluer mon travail : merci donc à Michel Lussault (à qui je dois aussi d'avoir participé à l'atelier qu'il a animé au printemps 2010 dans le cadre des Assises Internationales du Roman), à Hervé Régnault et Denis Retaillé (qui, en répondant à mes questions, ont aussi participé à la genèse du projet) et à Yves Winkin (qui m'a permis de découvrir la Chine).

Pour mener à bien mes recherches, j'ai bénéficié d'une allocation couplée du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, puis de deux postes d'ATER. J'ai une pensée pour tous mes collègues qui m'ont appris le métier. A l'Université Lumière Lyon 2 je remercie Christina Aschan-Leygonie et à l'Université Paris-Sorbonne je remercie Edith Fagnoni, Michèle Virol et Alain Frugière (IUFM de Paris) ainsi que Guy Chemla et Vincent Moriniaux (UFR de géographie et d'aménagement). Tous ont accompagné mes premiers pas dans le métier et m'ont permis de concilier au mieux mes services avec l'avancée de ma thèse. Je remercie également Paul Arnould, directeur de l'UMR 5600 « Environnement, ville, société », qui a encouragé ces recherches et a partagé ses nombreuses intuitions ; je remercie aussi Jean-Paul Bravard, directeur de l'Ecole doctorale Sciences Sociales de l'Université de Lyon. L'un et l'autre m'ont permis de faire une mission aux Etats-Unis et d'y présenter mes recherches. J'ai pu mener à bien celles-ci dans d'excellentes conditions au laboratoire Biogéophile : merci à Lydia Coudroy de Lille, sa directrice, et à tous ses membres qui ont su créer une atmosphère studieuse et conviviale. Merci également à l'Institut de Recherche Géographique. Merci à Anne Courant qui gère le fonds des films pédagogiques à la bibliothèque de l'Ecole normale supérieure de Lyon : grâce à elle, j'ai eu accès à tous les films et à de nombreux autres documents qui m'ont été précieux.

J'ai eu la chance de présenter régulièrement mes travaux lors de colloques et séminaires, et de tirer ainsi profit des échanges. Je pense notamment aux anciens séminaires Eugéa qui ont abouti au groupe de recherche Médiagéo : je remercie donc Manuel Appert, Carine Fournier, Thierry Joliveau, Christian Montès, Philippe Pelletier et Eric Verdeil avec qui j'ai régulièrement discuté de mes avancées et qui, par leurs remarques, m'ont permis de les approfondir. Parmi tous les colloques et séminaires auxquels j'ai participé, je remercie Gérard Hugonie qui a organisé la journée de l'Association de Géographes Français à laquelle j'ai participé, ainsi que Nicolas Donner et les doctorants de l'UMR PRODIG qui m'ont invité à l'un de leurs séminaires en décembre 2009. L'Agence Nationale de la Recherche a financé la retranscription de mes entretiens : merci à Max Beligne qui a assuré l'essentiel de ce travail.

Je remercie tous les géographes qui ont accepté de participer à mes enquêtes et de me faire partager leurs discours et leurs représentations sur le terrain : j'ai bénéficié à chaque fois d'un accueil chaleureux et bienveillant ainsi que d'une écoute attentive. A leur contact, j'ai appris ce qu'est une communauté scientifique, les valeurs qu'elle véhicule et les bienfaits que l'on peut en tirer. Ils sont trop nombreux pour être tous nommés ici, mais j'ai une pensée pour Philippe Pinchemel, Paul Pélissier, Bernard Valadas (qui était à mon jury d'agrégation) et Pierre Gentelle qui a encouragé cette recherche.

Merci à ceux qui, lors d'échanges et de discussions, m'ont fait avancer dans mes réflexions : Francine Barthe, Marianne Blidon, Paul Claval, Anne-Sophie Cléménçon, Sophie Hébert, Jacques Lévy, Lorenza Mondada, Olivier Orain, Alain Reynaud et Michel Sivignon.

Je remercie également tous mes amis qui m'ont accompagné ces dernières années et à qui cette thèse doit tant. Merci à Marie Augendre, Anaïs Blanchard, Cécilia Bordas, Mélanie Brehier, Clément Chillet, Lila Combe, Morwenna Coquelin, Laure Dardonville, Aurélie Delage, Martine Drozd, Bertrand Goujon, Ida Hekmat, Camille Hochedez, Julien Jeanne, Beate Langenbruch, Benjamin Laplante, Sarah Lécossais, Lorène Lemor, Ronan Ludot-Vlasak, Cybèle Mailly, Cécile Michoudet, Olivier Milhaud, Grégory Monteil, Emmanuelle Peraldo, Hélène Simon-Lorière, Isabelle Tracol-Huynh, Bénédicte Tratjnek, Jeanne Vivet, Chloë Voisin, Claire Wanquet et tous les habitants de Thésardland qui ne l'ont pas déserté l'été.

Je remercie également Pierre Bloc-Duraffour, Alain Cugno, Roland Guyot et Jean-Paul Scot, mes professeurs de Khâgne sans qui rien de tout cela ne serait peut-être arrivé.

Enfin, je remercie mes parents, Claudine et Gérard, qui doivent être rassurés que j'aie enfin terminé mes études, et mon frère Nicolas qui m'a offert le voyage en Argentine.

Ma thèse, mode d'emploi

« Ca a débuté comme ça. »

Céline, *Voyage au bout de la nuit*

« Comment le chercheur trouve ? » (Corboz, 1990 : 103). Une telle question est désormais centrale pour quiconque souhaite étudier les sciences, mais son apparente naïveté ne doit pas faire oublier à quel point son émergence constitue un tournant dans les représentations que les chercheurs se font de leurs propres activités. En effet, la science positive a marqué un partage strict entre l'objet et le sujet et a érigé la méthode en règle de vie : à la trinité observation, hypothèse, vérification se sont ajoutées les deux natures du raisonnement, l'induction et la déduction. La méthode ne fait alors l'objet d'aucune réflexion et demeure largement un impensé : si les protocoles expérimentaux sont largement décrits, ils ne sont pas questionnés. Pire : le chercheur n'a aucune autonomie dans la recherche qu'il mène et, en tant que sujet, il est ramené au rang de simple opérateur. Dans le laboratoire, c'est le *vrai* qui parle, pas le chercheur. Cette disparition du sujet trouvera son apogée dans l'épopée structuraliste qui apparaît, dans cette perspective, comme le prolongement ultime du positivisme (Dosse, 1991 et 1992).

Le déclin du structuralisme et le tournant pragmatique qui s'ensuit (Dosse, 1995) marquent le retour en grâce du sujet (désormais considéré comme un acteur à part entière) et de sa propre subjectivité (Cusset, 2003 ; Maffesoli, 2007). C'est sur ce terreau fécond que les *sciences studies* se développent et se structurent (Dubois, 1999 ; Pestre, 2006). Alors que la science positive ignorait le chercheur au profit des savoirs positifs qu'il révélait, les approches réalistes contemporaines considèrent les savoirs scientifiques comme des construits sociaux et cherchent donc à décrire au plus près les pratiques effectives des chercheurs sans se fier à ce qu'ils disent de leurs propres méthodes et démarches : c'est une application directe du principe de symétrie (Latour, 2009). A la normativité du discours méthodologique, ces nouvelles approches préfèrent la description des pratiques observables : la méthode – auparavant considérée comme la condition de possibilité de la vérité – est désormais interrogée sous l'angle des écarts qui surviennent entre l'intentionnalité du protocole et les pratiques effectives des chercheurs qui relèvent bien souvent du bricolage, chemins de traverse et autres arts de faire (De Certeau, 1990). Entre l'objet et le sujet se déploie un entre-deux, un champ à explorer. C'est

cet espace intermédiaire entre le sujet et l'objet que cette thèse entend parcourir : récusant elle aussi l'opposition sujet – objet (et par conséquent nature – culture) constitutive de la modernité (Latour, 1997), cette recherche entend au contraire mettre en lumière l'impossible séparation des savoirs et de ceux qui les construisent. Cette exploration se fera selon deux entrées apparemment distinctes quoique intrinsèquement liées, l'une thématique et l'autre formelle.

Thématiquement, cette thèse explorera le terrain des géographes, ou plutôt, ce que les géographes disent de leur(s) terrain(s). En effet, par sa nature même, le terrain ne peut être exploré autrement qu'avec les yeux de celui qui considère un fragment d'espace comme *son* terrain : le tiers ne peut donc être qu'inclus et c'est cette inclusion qui est constitutive du terrain comme discours de vérité (Latour, 2002). Dans cette perspective, le terrain s'apparente aussi à un processus de légitimation qui met en tension quatre instances qui seront étudiées dans les pages qui suivent : des espaces (les terrains), des acteurs (des géographes de terrain et l'ensemble de la communauté à laquelle ils appartiennent), des pratiques (les gestes du terrain) et des savoirs. L'élucidation des conditions d'existence de ce carré et de sa pertinence heuristique est l'objectif de cette thèse¹.

Explorer l'écriture est également une manière de répondre à la question « Comment le chercheur trouve ? » Il ne s'agira pas ici de mener une recherche sur l'écriture scientifique ou celle des géographes², mais plutôt de poursuivre l'instruction, par la forme donnée à cette thèse, du procès de la mise en représentation des choses par les mots (Foucault, 1966). C'est une manière de mettre en lumière l'importance de l'écriture qui récuse ce partage entre le sujet et l'objet et qui comble ainsi l'espace laissé libre entre ces deux instances. Ainsi Roland Barthes distingue-t-il la *langue*, envisagée comme une construction sociale collective (ce qui la placerait du côté de l'objet), du *style* qui est nourri de l'expérience et de la mythologie de l'auteur (entendu comme le sujet) (Barthes, 1953). « Entre la langue et le style, il y a place pour une autre réalité formelle : l'écriture » (*Ibid* : 23). « Langue et style sont des objets ; l'écriture est une fonction : elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine (...) » (*Ibid* : 24). La structuration de la thèse, les choix qui ont présidé à son écriture et le contrat de lecture à laquelle elle invite sont parties prenantes de la démonstration : dans cette perspective, l'écriture est à mettre sur le même plan que le terrain et les formes littéraires et cinématographiques sont souvent les plus adaptées pour rendre compte au plus juste du cheminement de la pensée. C'est donc à la littérature ou au cinéma qu'ont été empruntés certains procédés d'écriture.

¹ C'est à Michel Lussault que je dois la formalisation de ce carré ; je le remercie de son aide.

² Ces thématiques commencent à être explorées, tant pour les sciences humaines et sociales (par exemple Lambert, 2007) que pour la géographie (Laplace-Treytore, 1998 ; Orain, 2003).

Afin d'interroger la transparence du texte, cette thèse entend mettre en crise le genre même de la thèse (Bourgeat, 2007). Aussi celle-ci est-elle composée de livres eux-mêmes subdivisés en cheminements ; un film complète le dispositif. Tous ces livres constituent des points de vue différents sur les mêmes matériaux – les *corpus* – présentés dans le volume d'annexes. Chacun de ces livres dit donc exactement la même chose : tous sont strictement équivalents et peuvent donc être lus dans n'importe quel ordre. De même, les cheminements qui les composent sont eux-aussi identiques et constituent des déclinaisons de ces points de vue. A l'ordre présenté – qui est signifiant et qui va être explicité – peut donc se substituer un mode de lecture différent, imprévu et improvisé, qui produira à son tour une nouvelle signification. Loin d'être clos, ce texte est en perpétuel travail, à l'image du terrain que les géographes ne finissent jamais de parcourir et d'explorer (Calbérac, à paraître).

Chaque livre est donc caractérisé par un genre, des modalités d'énonciation, des hypothèses et un point de vue spécifiques. Le premier livre (« Réflexivité ») pose les termes d'une fiction : que se passerait-il si les géographes, alors qu'ils font du terrain, se mettaient à observer leurs pratiques ? Il présente ainsi le cadre analytique et méthodologique développé dans cette thèse et inspiré de la sociologie des sciences. Le deuxième livre (« Construction ») est écrit dans une veine positiviste et objectivante : accréditant la lecture courante de l'histoire de la discipline en termes de paradigme, il butte sur la crise de la géographie et l'impensé qu'elle génère, obligeant à considérer cette crise comme un phénomène purement discursif. Le troisième livre (« Labyrinthe ») est herméneutique et explorera les représentations de cette crise dans les imaginaires : cela abolit toute croyance en une communauté constituée au profit de collectifs labiles constamment renégociés. Enfin, le quatrième livre (« Déconstruction ») est écrit sur le mode de l'égo-géographie : si la communauté n'existe pas et que les collectifs ne sont pas pérennes, sur quel point fixe peut-on fonder la construction des faits scientifiques ? L'hypothèse retenue – fondée sur la présentation du *making of* de cette thèse – invite à reconstituer l'unité de la communauté à partir de sa base, c'est-à-dire l'individu sujet.

Dans ce parcours proposé se dessine une histoire des sciences, et des modalités successives d'appréhension du réel. Cette trajectoire est peut-être aussi une réponse à la question « Comment je suis devenu *géographe de terrain* ».

Livre premier

Réflexivité

« Moi, ce qui m'amuse surtout, c'est la géographie. »

André Gide, *Journal des faux monnayeurs*

« Faisons comme si »

« Plus bas, encore plus bas, toujours plus bas. Est-ce que cette chute ne finirait jamais ? ‘Je me demande combien de kilomètres j’ai pu parcourir ? dit-elle à haute voix. Je ne dois pas être loin du centre de la terre. Voyons : ça ferait une chute de six à sept kilomètres, du moins je crois...’ (car, voyez-vous, Alice avait appris en classe pas mal de choses de ce genre, et, quoique le moment fût mal choisi pour faire parade de ses connaissances puisqu’il n’y avait personne pour l’écouter, c’était pourtant un bon exercice de répéter tout cela)... ‘Oui, ça doit être la distance exacte... mais par exemple, je me demande à quelle latitude et à quelle longitude je me trouve ?’ (Alice n’avait pas la moindre idée de ce qu’était la latitude, pas plus d’ailleurs que la longitude, mais elle jugeait que c’étaient de très jolis mots, des mots superbes.) »

Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*

Les géographes entretiennent un commerce ancien avec la littérature, peut-être parce que les premiers géographes ont surtout été des écrivains et qu’ils partagent tous la même tâche : décrire le monde. Ainsi les géographes ont-ils fait grand usage de la littérature (Tissier, 1995) et la littérature est devenue un objet à part entière de la géographie (Chevalier, 1992 ; Tissier, 1997), à moins que ce ne soit la géographie qui soit devenue un objet des études littéraires (Westphal, 2007). Certains auteurs ont ainsi durablement fasciné les géographes, à l’image de Jules Verne (par exemple Dupuy, 2009), Julien Gracq (Gracq, 2002 ; Lacoste, 1990) ; Armand Frémont considère Flaubert comme le meilleur géographe de la Normandie (Frémont, 2009) et Alain Musset n’hésite pas à faire de la science-fiction une science sociale et de l’empire intergalactique de *Star Wars* son terrain (Musset, 2005). Alice de Lewis Carroll reste en marge de ces appropriations et, à la différence des anglophones, les chercheurs français sont peu enclins à se frotter à cette géographie des merveilles. Les aventures d’Alice sont pourtant contemporaines des mutations que connaît la géographie à la fin du XX^e siècle : *Alice au pays des merveilles* paraît en 1865 et *De l’autre côté du miroir* en 1871 et derrière les aventures d’une jeune fille, on retrouve les questionnements que se posent tous les scientifiques de l’époque. Les homologues entre la démarche d’Alice et celle des géographes sont nombreuses.

Les paradoxes d’Alice

Même si, une fois dans la salle basse qui prolonge le terrier du Lapin blanc, Alice semble une écolière peu douée pour la géographie et incapable de réciter correctement ses capitales, ses aventures – aussi bien dans le pays des merveilles que dans le pays du miroir – n’en constituent pas moins un

récit qui relève du genre du voyage et qui, en mettant en scène les pérégrinations d'un personnage itinérant, cherche à décrire les contrées traversées et les peuples rencontrés (Maggetti, 2004). Le récit construit donc la figure d'un voyageur sans cesse confronté à l'altérité : si elle n'est pas douée pour la géographie, Alice m'apparaît néanmoins comme l'emblème des géographes et les récits de ses aventures résument à eux seuls les évolutions historiques qu'a connues la discipline sur le long terme. Un rapide panorama de l'histoire de la géographie (Claval, 2001 ; Glacken, 1990) permet d'en dégager les principales étapes que la démarche d'Alice vient en effet à chaque fois exemplifier.

Tout au long de ses aventures, Alice met à l'épreuve son bon sens et ses connaissances pour tâcher de décrypter le monde qui l'entoure. Le premier type de savoirs géographiques qu'elle mobilise relève donc des ethnosciences et de la géographie vernaculaire (Collignon, 1996 et 2005 ; Friedberg, 2004 ; Lézy, 2000). Sa « géographie spontanée » (Sivignon, 2005) qu'elle sollicite régulièrement est ainsi mise à l'épreuve d'un univers où l'effet précède la cause, où il faut courir très vite pour rester au même endroit, et où le réel ne correspond pas à ce qu'en dit le langage. Cette géographie spontanée ne lui donne pas accès à ce monde (va-t-elle se retrouver aux antipodes ?), et sa familiarisation avec les contrées qu'elle traverse doit largement procéder de sa confrontation avec l'étrangeté (Todorov, 1970). Ainsi part-elle à la découverte de ce monde : *Alice au pays des merveilles* est construit sur la quête que mène Alice pour atteindre le jardin qui est derrière une porte trop petite pour la laisser passer et *De l'autre côté du miroir* raconte les étapes que traverse Alice sur les cases d'un échiquier pour atteindre la dernière ligne du plateau et, de simple pion qu'elle est, devenir reine. Sur ses chemins, Alice ne cesse de s'étonner quand elle traverse des lieux aussi insolites qu'un terrier profond, un terrain de croquet, une mare faite de ses propres larmes ou un monde en forme d'échiquier. Confrontée à ces formes d'altérité, elle est également soucieuse de décrire les mœurs et coutumes des individus qu'elle rencontre, qu'il s'agisse d'une simili-tortue, d'une duchesse qui aime le poivre ou d'un chat au sourire aussi évanescent qu'énigmatique. Ces descriptions ethnographiques renvoient à la démarche des voyageurs comme Marco Polo ou Jean de Léry qui ont consigné dans leurs relations de voyage les descriptions des peuples rencontrés et qui sont à l'origine de l'ethnographie : Lewis Carroll écrit les *mirabilia* du pays des merveilles.

Alice ne s'intéresse pas qu'aux peuples : elle s'intéresse également aux lieux dans lesquels elle et eux se trouvent et elle s'étonne des paysages qu'elle traverse :

« Naturellement, elle commença par examiner en détail le pays qu'elle allait parcourir : 'Ca me rappelle beaucoup mes leçons de géographie pensa-t-elle en se dressant sur la pointe des pieds dans l'espoir de voir un peu plus loin. Fleuves principaux... il n'y en a pas. Montagnes principales... je suis sur la seule qui existe, mais je ne crois pas qu'elle ait un nom. Villes principales... Tiens, quelles sont ces créatures qui font du miel là-bas? Ca ne peut pas être des abeilles... personne n'a jamais pu distinguer des abeilles à un kilomètre de distance...' Et pendant quelques

minutes elle resta sans rien dire à regarder l'une d'elles qui s'affairait au milieu des fleurs dans lesquelles elle plongeait sa trompe, 'exactement comme une abeille ordinaire', pensa Alice¹. » (Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*, chapitre III)

Ainsi, avant de s'engager sur l'échiquier qui constitue l'univers du pays du miroir, elle cherche, à partir d'un point haut, à appréhender les éléments saillants du paysage selon une grille qui renvoie à la démarche taxonomique des géographes et, de là, à apprécier les modes de vie des habitants. Sa démarche est comparable à celle des géographes qui cherchent à la même époque à poser les bases d'une géographie scientifique (donc à visée générale) : comme eux, elle cherche à comprendre le pays des merveilles dans son ensemble et non plus chaque situation prise isolément. Cela rappelle le renouvellement proposé en France par Vidal de La Blache qui est le prolongement de la démarche ethnographique dans la mesure où elle permet d'instruire encore davantage la comparaison ici/ailleurs par le recours systématique à la généralisation. Enfin, Alice ressemble également à la figure du géographe critique post-moderniste : par le savoir qu'elle détient et formule, Alice est volontiers l'alliée des dominés (comme les valets de l'irascible reine de cœur) et remet en cause le pouvoir et l'ordre établi (comme lors du procès qui clôt *Alice au pays des merveilles*). Ses incessants changements de taille emblématisent ainsi la multitude des points de vue que le géographe doit désormais instruire et prendre en compte (Staszak, 2001). *Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir* constituent non seulement une réflexion sur l'espace et les limites de sa description par le langage (Deleuze, 1969), mais aussi sur les modalités d'appréhension d'un espace inconnu par les ressources combinées de la cognition et du vécu. Alice rejoint donc les explorateurs, les voyageurs, les scientifiques qui font de la découverte d'une *terra incognita* les premiers matériaux de leurs recherches. Ces deux romans permettent de poser les bases d'une approche renouvelée de la géographie et du rôle que jouent ses méthodes en donnant ainsi à voir, de manière décalée, le travail du géographe et des motivations qui l'animent. Alice – qui n'est pourtant ni une scientifique ni une géographe – apporte ainsi des réponses à une question qui n'a cessé de hanter l'histoire des sciences mais dont elle a finalement fait peu cas : « Comment le chercheur trouve ? » (Corboz, 1990 : 103) : Alice nous permet de retracer les motivations qui agissent les géographes et plus largement tous les chercheurs.

Cette propension à exhiber la démarche scientifique apparaît clairement dans le premier chapitre de *De l'autre côté du miroir* durant lequel Alice parvient à franchir le miroir. Ce premier chapitre est construit sur une opposition entre deux espaces – et au-delà entre deux mondes qui

¹ Les traductions française d'*Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir* sont de Jacques Papy (éditions Folio).

fonctionnent l'un pour l'autre comme des hétérotopies radicales en dépit de quelques homologues¹ (Foucault, 1984) – qui va structurer à la fois l'espace du récit en définissant un couple ici/ailleurs et des temporalités différenciées, mais également deux modes d'appropriation cognitive différents en vigueur dans chacun de ces espaces et donc deux langages, distincts et étrangers l'un à l'autre, pour le décrire. Dans la maison d'Alice, c'est la raison² qui l'emporte : la description est donc le mode privilégié de collecte des connaissances en vigueur, si l'on en juge par exemple par l'abondance de détails avec lesquels sont narrées les bêtises de ses chattes Dinah et Kitty. Rien de tel de l'autre côté du miroir où dominant le merveilleux et le langage poétique : la connaissance procède alors par la différence avec le connu. Alice est prise entre ces deux langages distincts que tout oppose et qu'elle ne parvient jamais à maîtriser totalement. Dans le pays du miroir, sans douter de son identité³ elle interroge constamment celle des personnages qu'elle rencontre, alors que chez elle, c'est son identité qui est en crise et qui est constamment retravaillée par les multiples avatars qu'elle crée au cours de ses jeux. Elle cherche en effet à « faire comme si », c'est-à-dire à s'échapper de la réalité par le simulacre et l'illusion, et pose ainsi les bases d'une fiction qui permet de ménager un espace pour un imaginaire au sein d'un monde caractérisé par la raison. La fiction – c'est-à-dire le monde du « faisons comme si » généralisé (Saint-Gelais, 2004) – ne peut se déployer que dans un univers commandé par la raison : si Alice *fait comme si* elle était une reine chez elle, elle *devient* une reine à la fin de son voyage dans le pays du miroir. La généralisation de la formule « *Let's pretend* » (« faisons comme si »⁴), répétée à l'envi, définit le rapport d'Alice à la réalité :

« Ici, je voudrais pouvoir vous répéter tout ce qu'Alice avait coutume de dire en commençant par son expression favorite : 'Faisons semblant'. » (Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*, chapitre I)

C'est en effet à cause de cette formule, assénée à sa chatte Kitty qui refuse de jouer le jeu et de devenir la reine rouge qu'Alice attend qu'elle soit, qu'Alice se retrouve devant le miroir. Ici commence alors un raisonnement scientifique qui correspond aux canons de la méthode positiviste la plus orthodoxe.

Au commencement est l'observation : debout face au miroir, Alice décrit ce qu'elle voit dans le reflet : la maison du miroir semble identique à la sienne, mais tout est à l'envers (les meubles, les livres...) ; de la fumée s'échappe de la cheminée. Elle bâtit ensuite des hypothèses : qu'y a-t-il derrière la porte du salon du miroir ? La fumée que l'on voit dans le miroir vient-elle d'un feu allumé l'hiver

¹ L'homologie la plus frappante est que ces deux mondes sont inversés par rapport à l'autre : tout ce qui est à droite devient à gauche, ce qui est en ordre devient en désordre de l'autre côté.

² Si tant est qu'Alice puisse mener à son terme un raisonnement.

³ Dans *Alice au pays des merveilles*, c'est son identité à elle qu'elle questionne et que ses changements de taille répétés rendent problématique.

⁴ Jacques Papy traduit la formule « *Let's pretend* » par « Faisons semblant » ; je préfère utiliser la formule « Faisons comme si ».

par les habitants de la maison du miroir ou bien ont-ils disposé un leurre (une sorte de fumée sans feu) destiné à tromper les observateurs ? Ces hypothèses – dans la logique positiviste – appellent une vérification fondée sur l'expérience sensible¹ :

« Oh, Kitty ! ce serait merveilleux si on pouvait entrer dans la Maison du Miroir ! »
(*Ibid.*)

Cette vérification implique de passer de l'autre côté du miroir et de visiter cette maison, c'est-à-dire, si l'on revient au langage des géographes, de quitter le cabinet et d'aller sur le terrain. Et la formule « *Let's pretend* » (« faisons comme si ») semble le sésame pour franchir le miroir :

« Faisons semblant de pouvoir y entrer, d'une façon ou d'une autre. Faisons semblant que le verre soit devenu aussi mou que de la gaze pour que nous puissions passer à travers. Mais, ma parole, voilà qu'il se transforme en une sorte de brouillard ! Ca va être assez facile de passer à travers... » (*Ibid.*)

Un double étonnement s'empare à ce moment du lecteur. D'une part, c'est le retour de l'imaginaire au sein même de la démarche scientifique qui rend celle-ci possible : *c'est parce qu'Alice fait comme si elle pouvait franchir le miroir qu'elle finit effectivement par passer de l'autre côté*. Loin d'être exclu de la démarche scientifique, l'imaginaire est au contraire ce qui la rend possible. D'autre part, alors qu'Alice est face au miroir, qu'elle s'en approche, qu'elle le scrute et qu'elle l'examine, *elle ne se voit pas*. A aucun moment, elle n'est confrontée à son propre reflet² : à aucun moment la figure du scientifique n'interfère avec les phénomènes qu'il étudie. Sa posture d'observateur lui échappe complètement. Alice ne se voit donc pas franchir le miroir alors que cette image, extraordinaire s'il en est, devrait pourtant lui sauter aux yeux. Il faut donc interroger ces deux paradoxes : l'imaginaire comme condition nécessaire de la démarche scientifique, et le scientifique comme absent du phénomène qu'il observe.

Principe de symétrie

Ce sont ces deux paradoxes qui, pris ensemble, posent problème car ils renvoient à la séparation sujet/objet en interrogeant la place qu'occupe l'imaginaire dans la démarche scientifique. Cette relation est ambivalente dans la mesure où est affirmé en même temps que l'imaginaire (c'est-à-dire l'irruption du sujet dans la construction de l'objet) est indispensable à la conduite du projet scientifique, et que le sujet (invisible dans le miroir) n'a pas sa place dans le processus heuristique. Cet exemple emblématise bien les apories de la démarche positiviste : les scientifiques occultent

¹ En cela, même si nous en faisons une disciple d'Auguste Comte, Alice reste bien une héritière de Hume.

² Ces reflets sont d'ailleurs à peine esquissés dans les illustrations de Sir John Tenniel – reproduites sur la couverture de cette thèse – qui figurent sur les premières éditions du roman.

volontairement leur reflet du miroir et recomposent leur imaginaire pour satisfaire cette vision d'un monde dont ils sont complètement absents : les géographes dont je fais d'Alice une représentante n'échappent pas à la règle. Rien de tel en revanche chez les artistes qui font quant à eux du reflet un outil puissant pour comprendre l'homme et la société : Bachelard rappelle ainsi l'intérêt qu'ont eu les poètes à interroger les reflets qui se forment à la surface des ondes pures (Bachelard, 1942), et Stendhal fait du roman « un miroir que l'on promène le long d'une route » (*Le rouge et le noir*). Le *miroir* est un outil d'observation, c'est-à-dire d'analyse, comme le rappelle sa racine et ses dérivés (Rey, 1998 : 2248 et 2249). Dérivé du latin *mirus* qui signifie *étonnant, étrange, merveilleux*¹, le verbe *mirer* a vite pris le sens de *regarder attentivement*, mais également de *mesurer*. Le miroir est donc à l'origine un instrument d'observation et pas seulement de soi. La proximité du miroir avec le merveilleux interroge donc le fonctionnement de ce qu'André Corboz appelle un *imaginaire disciplinaire* (Corboz, 1990), c'est-à-dire l'affection et l'attachement que les membres d'une communauté peuvent porter à leur discipline sans se limiter aux seules productions scientifiques :

« L'imaginaire ne se réduit pas au *corpus* des théories et des méthodes qui organisent une science ; il s'étend aussi à son histoire, c'est-à-dire à ses réussites, ses échecs, ses vices, bref son devenir et à tout ce qui entre dans ce qu'on pourrait nommer le patriotisme disciplinaire ; il forme le patrimoine affectif d'une collectivité scientifique et lui sert de conscience de groupe, ou, mieux, de surmoi. »
(Citée dans Soubeyran, 1997 : 20)

L'imaginaire disciplinaire procède aussi par occultation et enfouissement successifs au point que les scientifiques qui le partagent construisent des représentations à la fois des réalités qu'ils étudient mais surtout de leur propre travail.

A notre tour de poser les fondements d'une fiction : revenons légèrement en arrière, reprenons ce geste fondateur d'Alice, et, dans son sillage, *faisons comme si*, au moment où elle s'apprête à franchir le miroir, elle saisissait son reflet dans la glace. Que se passerait-il alors ? Il ne s'agit pas de suspendre son action en plongeant Alice dans la contemplation narcissique de son reflet ce qui arrêterait aussitôt le récit. Il s'agit plutôt de permettre à Alice de se voir alors qu'elle franchit le miroir, c'est-à-dire de prendre conscience de la situation incroyable qu'elle est en train de vivre sans pour autant l'interrompre. Le récit partirait sur de nouvelles bases : cette fiction – appelons la comme telle car il s'agit bien d'une fiction – nous inviterait à prendre le contrepied des scientifiques qui se préoccupent peu de se voir au travail. Alors que les scientifiques introduisent de l'imaginaire dans la démarche heuristique (Alice qui fait *comme si* elle pouvait franchir le miroir pour effectivement y entrer) nous chercherions au contraire à rétablir la raison et à dissiper tout le merveilleux directement nourri de l'imaginaire. Bref, dans notre fiction, nous chercherions à libérer Alice des représentations

¹ Le *miroir* est donc relié à l'imaginaire.

qu'elle se fait d'elle-même et, en lui tendant un miroir, nous chercherions au contraire à l'aider à interroger ses propres pratique et donc à s'ouvrir à un questionnement réflexif qui pourrait se déployer dans l'espace éclairé par le reflet produit par le miroir (Bourdieu, 2001 ; Lussault, 2003b ; Vandenberghe, 2006). L'intrigue de notre fiction serait complètement modifiée et irait à l'encontre du projet de Lewis Carroll qu'il faudrait alors réécrire sur de nouvelles bases : il ne s'agirait plus de retracer les aventures d'Alice dans le pays du miroir, mais plutôt d'interroger sa manière d'appréhender par son expérience de l'itinérance ce qui lui est inconnu.

Cette fiction relèverait en effet d'un nouveau genre : la nouvelle posture adoptée obligerait Alice à quitter le récit merveilleux (c'est-à-dire un monde où l'on croit tous les phénomènes auxquels on assiste, mêmes les plus extraordinaires à l'image d'une chemille qui fume un narguilé) et à devenir l'héroïne d'un roman réaliste uniquement préoccupée, comme son nouvel auteur, par le principe de vraisemblance. Les explications données par Alice pour justifier ses motivations et ses actions ne seraient donc plus recevables : il ne lui serait plus possible d'expliquer ses choix par les circonstances extraordinaires qu'elle rencontre, mais il lui faudrait au contraire mobiliser d'autres raisons, désormais fondées sur une approche réaliste des situations qu'elle traverse. C'est donc un nouveau système de causalité qui s'imposerait dans notre fiction. Il ne suffirait plus à Alice de dire qu'elle souhaite visiter le jardin qu'elle aperçoit à travers la petite porte pour justifier qu'elle s'y retrouve, presque par enchantement, à la fin du roman. Alice, emportée par le propre récit de ses aventures qui alimentent son imaginaire, ne prend pas conscience de ses errements pour parvenir à l'objet de sa quête. Dans notre fiction réaliste, Alice ne pourrait se satisfaire de son cheminement qui n'a rien de linéaire et devrait au contraire reconnaître que c'est le résultat stabilisé des multiples choix, de détours, qu'elle a dû faire tout au long de sa progression. Des coups d'œil réguliers dans le miroir de poche qu'elle aurait alors lui permettraient en effet de garder à l'esprit d'où elle vient (le miroir jouant alors le rôle de rétroviseur) et donc de prendre conscience que son cheminement est une succession de négociations menées avec de nombreux personnages et que si elle parvient à la dernière ligne de l'échiquier c'est finalement au prix de multiples détours. Notre fiction mettrait donc un terme à la lecture téléologique des aventures d'Alice que nous impose Lewis Carroll : Alice franchit toutes ces aventures *pour* devenir reine. Dans notre fiction, il n'y aurait aucune lecture téléologique de ses aventures, et ce n'est pas par l'issue de l'histoire que l'on pourrait raconter leur début : Alice ne franchirait pas le miroir *pour* devenir reine. Elle deviendrait reine en fonction d'un certain nombre de facteurs, qui, combinés entre eux, lui permettent à un moment donné, de devenir reine.

Cela nous obligerait donc à écrire cette fiction réaliste selon des modes d'écriture inédits. Cette fiction ne pourrait plus se déployer dans la succession chronologique, mais il faudrait plutôt mettre l'accent sur la singularité des « événements purs » (Deleuze, 1969 : 9) que constituent chacune

de ses péripéties. Comme Gilles Deleuze le souligne, quand Alice grandit, il ne se passe rien d'autre que la croissance d'Alice. Le récit est suspendu à cet événement qui n'a d'autre fin que lui-même. Dès lors, ce sont ces événements purs saisis dans toute leur épaisseur temporelle (et non plus dans la logique chronologique du récit) et jamais parasités par l'issue de l'action qui devraient alors guider notre plume. Cela permettrait à Alice de se poser à elle-même les questions qu'elle ne cesse de poser à ces interlocuteurs : alors qu'elle est habituée à pointer les incohérences des uns et des autres, elle pourrait donc sans problème corriger les nombreuses incohérences – dues à ses représentations de sa position spécifique dans le pays du miroir – qui émaillent ses propos. Enfin, le traitement des personnages secondaires serait entièrement modifié : il faudrait accorder la même attention aux opposants qu'Alice rencontre et qui l'empêchent de progresser dans son action (comme l'irascible reine de cœur qui ne cesse de la menacer de lui couper la tête) qu'aux adjuvants qui l'aident dans sa quête (comme la chenille qui fume le narguilé ou le chat du Cheshire) (Greimas, 1969). Bref, c'est à une réécriture de toute l'histoire qu'il faudrait s'atteler : elle remettrait en cause nos certitudes sur les autres romans que nous lisons, et elle plongerait le lecteur dans un doute généralisé. Qui croire désormais : Lewis Carroll, Alice ou cette nouvelle fiction ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que la croyance ? Cette fiction obligerait à redéfinir non pas le monde dans lequel nous vivons, mais les méthodes pour le rendre intelligibles. Vaste programme qui dépasserait la simple réécriture d'Alice¹.

On aura reconnu dans cette fiction le programme que s'est fixée la sociologie des sciences (Dubois, 1999 ; Latour, 2005). En marge de l'épistémologie (c'est-à-dire l'étude critique des sciences et de leurs conditions de possibilité) et de l'histoire des sciences (c'est-à-dire la recherche des dynamiques des progrès de la connaissance), cette approche entend étudier la science en train de se faire en promouvant une approche réaliste du travail du chercheur (Latour et Woolgar, 1979), c'est-à-dire qui ne se laisse pas abuser par les représentations que les chercheurs que les chercheurs donnent de leur propre activité. Il s'agit de suivre les pérégrinations d'Alice sans chercher à les éclairer à la lumière de leur aboutissement, et là où Alice fait intervenir de l'imaginaire dans la science, la sociologie des sciences nous invite simplement à introduire de la raison dans l'imaginaire scientifique. Cela nous oblige à accorder autant d'attention aux vaincus de la science qu'à ses gagnants (Latour, 2001). Cela nous permettrait également de comprendre que les découvertes scientifiques sont des artefacts, c'est-à-dire des constructions hybrides que le scientifique cherche à nous faire prendre pour un savoir stabilisé (Latour, 2002 et 2009). Ce programme répond à un principe de symétrie (que le miroir vient emblématiser) : permettre aux scientifiques d'étudier leurs pratiques avec le même soin qu'ils apportent à étudier celle des autres, et faire des pratiques scientifiques des chercheurs un objet

¹ On retrouve un tel vertige dans une autre réécriture : celle du Pierre Ménard de Borgès qui *réécrit* mot à mot *Don Quichotte* mais qui ce faisant produit une œuvre différente de l'originale (Blanchot, 1959).

de leurs sciences. Enfin, tout comme la réécriture d’Alice nous obligerait à le faire, ce programme entend redéfinir le *modus vivendi* qui fonde la vie en société (Latour, 1997).

Faire d’Alice la représentante des géographes permet de leur appliquer les projets d’écriture que nous avons sur elle. Plutôt que de chercher à réécrire l’œuvre de Carroll, tâchons d’écrire une histoire de la géographie qui mette en application les principes de la sociologie des sciences. L’enjeu est d’importance : est-il possible d’écrire une histoire sur un mode qui refuse d’emblée la diachronie ? Intéressons-nous donc à la géographie en train de se faire, et abandonnons les représentations que nous, géographes, avons de notre propre discipline, et de nos manières d’en raconter l’histoire. Faisons comme si nous posions les fondements d’une nouvelle intelligence de notre rapport au monde.

Réflexivité, imaginaire et production des savoirs

« Je pourrais maintenant faire un pas de plus, et passer, comme Alice, de l'autre côté du miroir des textes en vous montrant d'où peuvent bien venir toutes ces inscriptions. Nous déboucherions alors sur les instruments de *laboratoire*. »

Bruno Latour, Cogitamus. *Six lettres sur les humanités scientifiques*

Continuons à nous intéresser à cette fiction que nous avons commencé à écrire, mais abandonnons Alice au profit des géographes qu'elle représente : plutôt que de réécrire ses aventures, essayons de poser de nouvelles bases pour appréhender le travail des géographes et tâchons d'explorer conjointement, comme nous y invite l'expérience du miroir, la géographie en train de se faire et l'imaginaire scientifique des géographes et efforçons nous d'envisager les liens qu'ils entretiennent. Que se passerait-il si c'était les géographes qui étaient invités, en même temps qu'ils cherchent, à se regarder dans le miroir ? Où cette fiction nous mènerait-elle ? Aboutirait-elle à une remise en cause de nos certitudes d'une aussi grande ampleur que les aventures d'Alice ?

Pour donner corps à cette fiction, le *terrain* semble un levier heuristique opératoire pour interroger simultanément le travail des géographes et les représentations qui les animent, c'est-à-dire à la fois leurs pratiques scientifiques et leur imaginaire disciplinaire. En effet, si le terme *terrain* est fréquemment utilisé par les géographes pour désigner aussi bien l'objet de la recherche, que l'ensemble de pratiques mobilisées à des fins heuristiques ou que l'espace où celles-ci se déploient (Volvey, 2003b), le flou le plus complet entoure sa définition, son statut scientifique ou les règles méthodologiques pour le mener à bien. Voire : alors qu'il joue un rôle décisif dans la formation, dans la production des savoirs et leur évaluation, bref dans la structuration de discipline, le terrain reste associé à un imaginaire puissant qui a longtemps empêché les géographes de le penser collectivement et de se l'approprier comme l'un des outils à part entière de leur discipline, ce qui brouille ainsi toute visée analytique qui permettrait d'élucider la fonction que joue cette instance dans la production des faits scientifiques. Les géographes n'ont pas eu à cœur d'interroger frontalement cette pratique en tant que principale instance de construction et de validation des savoirs et un consensus se dégage pour ne pas l'interroger. Le terrain est devenu une sorte d'impensé disciplinaire tenace. Ce déni pour la fonction heuristique du terrain est occulté par sa survalorisation dans les représentations partagées par la communauté. Dans cette perspective, pour une discipline toujours soucieuse de son unité et de son

efficience, faire du terrain mais ne jamais interroger ce qu'il implique et induit peut apparaître comme un *modus vivendi* acceptable.

Un imaginaire à explorer

Notre tâche est difficile : comprendre la place que joue le terrain dans les pratiques scientifiques des géographes implique au préalable de dissiper l'écran de fumée qui le dissimule dans un imaginaire tenace. C'est d'autant plus nécessaire que le terrain est soumis à une pluralité de voix pour le penser. Le recours aux dictionnaires spécialisés permet de comprendre comment la discipline a pensé et dit le terrain, et quelle(s) chose(s) se cache(nt) derrière le mot.

Selon l'adage bien connu, « la géographie, ça sert d'abord à faire la guerre » (Lacoste, 1976c) : c'est d'ailleurs aux militaires que revient l'invention du terme *terrain*. Le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey, 1998 : 3799) rappelle qu'il désigne avant tout le « lieu où se déroule un combat », ce que l'on appelle aujourd'hui le *théâtre des opérations*, c'est-à-dire le *champ de bataille*. Le préalable à tout affrontement demeure la reconnaissance du terrain, de sa topographie et de ses configurations (Boulangier, 2006 ; Régnier, 2008) ; il faut donc, pour reprendre une expression venue de l'équitation, *tâter le terrain*. Depuis le XVII^e siècle, *terrain* désigne également « la surface de terre considérée par rapport à sa nature, à sa composition » ; c'est l'origine de l'acception géologique que l'on continue d'utiliser aujourd'hui. Le lien entre ces deux acceptions apparaît au mitan du XIX^e siècle, au moment où, sous la conduite d'Elie de Beaumont (1798-1874) et d'Armand Dufrénoy (1792-1857), des géologues font les levés de la carte géologique de la France. C'est la première étape d'un glissement sémantique qui va conduire à utiliser le même terme pour désigner à la fois un objet (le terrain entendu selon son acception géologique) et la pratique pour l'étudier (*faire du terrain*). En 1970 dans son *Dictionnaire de la géographie*, Pierre George ne reconnaît que le sens géologique pour son entrée *terrain* : « Terme général désignant tout ensemble de roche qui affleure à la surface du globe et constitue un relief » (George et Verger, 2000 : 456). Ce qui se lit en creux, c'est que la géographie classique, alors sous le feu des critiques, ne dispose d'aucun mot pour dire la pratique qui consiste à recueillir des données au contact direct avec la réalité : le géographe classique ne fait pas de terrain et lui préfère l'*excursion*¹ ou l'*enquête* que Pierre George définit longuement². Alors que la pratique de terrain est ancienne³ et qu'elle constitue même l'une des

¹ Le terme a toutefois une connotation pédagogique : l'excursion se fait en groupe, et la *caravane* (autre terme employé) circule sur un itinéraire balisé et s'arrête en des points judicieusement choisis pour écouter la parole du maître.

² Mais l'observation quant à elle ne fait l'objet d'aucune entrée.

³ Elle renvoie à l'une des deux traditions dont la géographie d'aujourd'hui est l'héritière : la périégèse caractérisée par quelques grands ancêtres comme Hérodote, Strabon. L'autre tradition est la cosmographie illustrée par Ptolémée ou

innovations¹ proposées par Vidal de La Blache, ce vide lexical étonne et renvoie aux mécanismes d'enfouissement à l'œuvre dans l'imaginaire disciplinaire et traduit la faiblesse de la réflexion sur ce thème au moment même où la discipline est en crise et que ses attaques reposent principalement sur des questions méthodologiques.

Cette situation évolue : pendant la vingtaine d'année qui sépare la publication du dictionnaire de Pierre George et celui de Roger Brunet, la discipline a investi ce champ de réflexion. La définition proposée par Roger Brunet dans ses *Mots de la géographie* (Brunet *et alii*, 1992 : 478) est substantiellement plus riche que la précédente et prend désormais en compte la polysémie du terme. L'acception géologique est toujours présente mais n'est plus première, au profit d'autres acceptions immobilières, topographiques sans oublier bien sûr « le concret, la pratique, l'espace que l'on parcourt pour une étude *de terrain* en étant 'sur les lieux', par opposition aux livres, documents, statistiques, au 'bureau' ». La définition proposée – « Morceau de terre, mais avec de nombreux sens différents » – prend en compte les nouveaux objets de la géographie (au détriment de la seule géomorphologie auparavant largement dominante) et les nouvelles pratiques de la discipline. Roger Brunet insiste surtout sur le contexte nouveau des études géographiques : dans le contexte de la mondialisation et de la généralisation du slogan *small is beautiful*, tout ce qui s'attache à des espaces de faible étendue (qui rend justement possible la pratique du terrain) et donc au terrain est connoté positivement. Le terrain et sa pratique apparaissent donc comme un gage de qualité (la comparaison avec le politicien qui doit se rendre sur le terrain est révélatrice), et l'auteur va même jusqu'à proposer un renvoi vers le terme *vérité* en rappelant que le terrain permet la vérification des hypothèses. Roger Brunet envisage donc ici le *terrain* comme un élément important dans le processus de construction des données et de vérification des hypothèses. Surtout, il inscrit le chercheur et les recherches qu'il mène dans leur contexte politique et social. Si cette contribution marque une étape importante vers la socialisation de la construction des savoirs géographiques, elle n'envisage pas du tout la relation que le géographe entretient à son terrain et à ses pratiques. La contribution d'Yves Lacoste dans son dictionnaire *De la géopolitique au paysage* (Lacoste, 2003 :378) revient longuement sur l'histoire du mot et insiste sur le rôle des géologues dans le glissement sémantique qui s'est opéré de l'espace vers la pratique² ; c'est cette acception qu'ont empruntée les sociologues et les ethnologues³ pour désigner le lieu et la population qu'ils étudient. Le terrain y apparaît aussi comme une nécessité (l'allusion à la politique est

Mercator. Cette double filiation est peut-être à l'origine du mépris tenace que les géographes de terrain portent pour les géographes de cabinet, et inversement.

¹ Cette innovation est un héritage de Humboldt (Péaud, 2009) et de Reclus, formalisé par Vidal (Robic, 1996).

² Cet intérêt marqué pour la géologie ne doit pas surprendre chez un géographe dont les premiers travaux concernaient la géomorphologie.

³ Le rappel du rôle des ethnologues et des sociologues n'est pas anodin. Nous verrons que c'est par l'ethnologie qu'Yves Lacoste pose la question du terrain en 1977.

une nouvelle fois mobilisée) dans la mesure où « le terrain devient synonyme de contact direct avec la réalité ». Cette définition renforce elle aussi, et pour les mêmes raisons, l'imaginaire disciplinaire : elle pose la nécessité de faire du terrain sans pour autant interroger cette nécessité. En dépit des efforts de clarification de la polysémie du terme, la fonction du terrain comme instance de construction des savoirs n'est pas abordée.

Il faut attendre les travaux d'Anne Volvey pour que la question du terrain soit posée dans des termes renouvelés qui prennent en compte les avancées des géographies étrangères et interrogent la place du terrain dans la construction des savoirs scientifiques et dans l'imaginaire des géographes (Volvey, 2003b). Dans l'article qu'elle rédige dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy et Lussault, 2003a), elle souligne la polysémie du terme tout en restreignant son analyse à la seule fabrique des savoirs (aucune allusion n'est faite à la géologie ou à la politique) : le *terrain* désigne à la fois l'espace étudié, l'espace d'une pratique scientifique, l'échelle de référence ou l'objet étudié dans un espace. Elle le rapproche de l'enquête et de l'observation et pose les bases d'une approche spatiale du terrain que la géographie a toute légitimité pour conduire. Elle pose également des jalons d'une histoire de la discipline qui nuance l'impact de la crise de la géographie sur le terrain et sa pratique. Au contraire : elle formule l'hypothèse selon laquelle la crise des années 1950 aux années 1970 n'a pas entraîné – contrairement à ce qu'a retenu l'imaginaire disciplinaire – une remise en cause du terrain, mais plutôt à la redéfinition de sa place dans le protocole heuristique, dans le cadre plus large du passage d'une géographie inductive à une géographie déductive. Elle définit enfin les axes d'un programme de recherche nourri par sa thèse et enrichi depuis (Volvey, 2000, 2003a, 2004) qui met l'accent sur le sujet épistémique (et pas seulement des questionnements méthodologiques), ses projets, et notamment le plaisir que procure la pratique du terrain. Cette contribution décisive et pionnière ouvre un champ de recherche inédit que ma thèse prétend enrichir et s'inscrit dans un contexte éditorial spécifique, ancré dans le paradigme actoriel, qui vise à faire de la géographie une science sociale. Dans ce contexte, l'interrogation sur les méthodes (qui permet – ou non – les échanges transdisciplinaires) est fondamentale : le tournant réflexif et post-moderne est pris.

La discipline repose donc sur une pratique à la fois évidente mais enfouie, au point qu'on ne peut la désigner. Cet imaginaire est en effet une machine puissante pour occulter, enfouir ou réécrire (Bourgeat, 2007 ; Soubeyran, 1997) : le déni du terrain – qui joue de plus en plus le rôle d'une boîte noire – relève d'un impensé disciplinaire. A l'encontre de ce mouvement puissant de refoulement (dont il faudra interroger les modalités), le terrain émerge aujourd'hui comme un objet à interroger. En dépit de l'initiative pionnière d'Yves Lacoste qui consacre au terrain deux numéros de la revue *Hérodote* (*Hérodote*, 1977 et 1978), il faut attendre la dernière décennie pour voir (ré)apparaître ce thème comme un enjeu de questionnements suscitant sinon une large demande de la part de la

communauté, du moins son intérêt. En plus de publications (par exemple Retailé et Collignon, 2010), des manifestations variées comme une journée d'étude¹, des colloques², un café géographique³, une émission de radio⁴ ont servi de caisse de résonance à cette thématique et ont montré la pertinence, pour les membres de la discipline, d'interroger leurs pratiques de terrain. Ce faisant, le terrain a changé de nature : il n'apparaissait plus comme l'impensé sur lequel s'était construite la communauté disciplinaire mais comme l'une des instances essentielles de construction des savoirs géographiques qu'il est désormais nécessaire d'étudier. Dans ce glissement se lit non seulement la transformation d'un *imaginaire en mémoire* mais aussi les évolutions que connaît aujourd'hui la géographie. A rebours de l'enfouissement passé, les débats contemporains cherchent au contraire à exhumer le terrain : c'est une manière de questionner l'identité de la discipline, dans un contexte non plus de crise, mais d'intense débat sur sa pertinence scientifique et son utilité sociale à une époque où le monde évolue vite sans que sa lisibilité soit correctement assurée (Dory *et alii*, 1993 ; Knafou, 1997 ; Roques, 2006)⁵. Dans cette perspective, c'est la discipline dans son entier qui est mobilisée pour tenter de répondre aux enjeux contemporains : les méthodes aussi bien que les outils et les concepts sont réintégrés dans le champ des discussions. Ce qui est en jeu c'est la définition de la discipline et de son objet et tous ces éléments sont convoqués pour instruire le dossier : l'heure n'est plus à la simple représentation folklorique des géographes mais bel et bien à l'introspection et à la critique (Thiesse, 1999). Les autres disciplines connaissent des moments de flottement similaire : le cas de l'histoire a été particulièrement étudié par Gérard Noiriel, à la fois acteur et témoin de ce mouvement (Noiriel, 2003). Il propose de réinvestir et d'explorer les héritages de Foucault, Braudel, Elias ou Weber pour trouver des réponses aux questions qui sont aujourd'hui posées sur la légitimité et la pertinence des approches historiographiques contemporaines. Cet exemple est révélateur du changement de statut de l'héritage : il n'est plus guère question d'alimenter un imaginaire commun mais plutôt de tirer de la fréquentation des prédécesseurs des réflexions pour faire progresser la discipline et ses

¹ « Le terrain pour les géographes, hier et aujourd'hui ». Journée d'étude de l'Association de Géographes Française coordonnée par Gérard Hugonie, Paris, 8 décembre 2006. Les actes ont été publiés, conformément aux pratiques de l'association, dans un numéro du Bulletin de l'Association de Géographes Français (Hugonie, 2007).

« Le terrain », forum des doctorants de l'Ecole doctorale de géographie de Paris, 16 avril 2010.

² « Questioning the Field ». Colloque international organisé par l'Ecole doctorale CUSO, Vevey, 28-30 mai 2008.

« A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie ». Colloque international organisé par Anne Volvey, Myriam Houssay-Holzschuch, Isabelle Surun, Christian Giusti et Yann Calbérac, Arras, 18-20 juin 2008. Site web du colloque : <http://terrain.ens-lyon.fr>.

³ « Le terrain : boîte noire, bloc magique ? ». Café géographique animé par Anne Volvey, Yann Calbérac, Isabelle Surun et Christian Giusti. Paris (café de Flore), 19 février 2008.

⁴ « La géographie : une science du terrain et du voyage d'étude » avec Emmanuelle Bonerandi et Yann Calbérac. *Planète Terre*, émission produite par Sylvain Kahn sur France Culture. 9 avril 2008.

⁵ Il s'agit peut-être là d'un trait majeur de la discipline, comme le souligne Marie-Claire Robic : la géographie « se pose, de manière plus ou moins récurrente, les questions de son identité intellectuelle et de sa pertinence sociale » (Robic, 2006 : 9). Dans cette perspective, le pamphlet de Georges Roques peut apparaître comme une énième contribution pour alimenter un ordre du discours, largement répandu chez les géographes, qui déplore inlassablement le manque de reconnaissance pour leur discipline qu'ont à subir les géographes.

questionnements. Ainsi, le processus à l'œuvre n'est plus celui d'un enfouissement accompagné d'une perte de sens, mais au contraire celui d'une introspection qui valorise les héritages et leurs apports réflexifs sur le fonctionnement de la discipline et la validité de sa démarche.

Pour la géographie comme pour l'histoire, l'enjeu est de répondre aux défis que posent à notre discipline les mutations du monde. L'élucidation de nos pratiques implicites et l'explicitation de nos démarches vont dans le sens d'une mise au jour des fondements mêmes de la discipline. On observe alors l'essor de projets de nature réflexive. Ainsi, au niveau individuel et à la suite de la démarche pionnière de Jacques Lévy qui lui donne un cadre fécond (Lévy, 1995) la démarche égogéographique se répand (par exemple : Allemand, 2007 ; Bataillon, 2008 et 2009 ; Bonnamour, 2000 ; Claval, 1996 ; Collin Delavaud, 2005 ; Daumas, 2007 ; Frémont, 2005 ; Gentelle, 2003 ; Lacoste, 2010a) et est même largement encouragée dès lors que le Conseil National des Universités en fait l'un des éléments constitutifs de tout dossier d'Habilitation à Diriger des Recherches¹. Au niveau collectif, les années 1990 voient la mise en œuvre, sous la férule de Rémy Knafou, Isabelle Lefort, Philippe Duhamel et Jacques Lévy (Knafou, 1997), d'un projet d'« autoscopie » de grande ampleur dont le but est de procéder, par l'évaluation de ses acquis, à un renouvellement de la discipline. Ce mouvement n'est pour autant pas général et des résistances s'observent, tant au niveau individuel qu'au niveau collectif. Ainsi, certains membres de la communauté ont-ils du mal à mettre en œuvre cette réflexivité² : des formations différentes, des cultures scientifiques variées ou des trajectoires personnelles spécifiques peuvent expliquer de telles réticences. Les résistances peuvent également s'observer à l'échelle d'un groupe bien identifié au sein de la communauté : la discipline est travaillée par des courants théoriques et méthodologiques plus ou moins enclins à la réflexivité. Les résistances peuvent également être liées à la position dans le champ institutionnel : la prise de parole n'est pas dégagée de jeux et d'enjeux institutionnels. Ce qui se lit derrière ces résistances multiples, c'est la pesanteur normative de l'institution qui continue – par son inertie – à empêcher de se pencher sereinement sur les relations que les géographes entretiennent avec leur terrain. L'imaginaire est à ce point induré et assimilé par les géographes qu'il ne parvient que difficilement à se dissiper. Cela explique le retard avec laquelle la géographie française s'empare de l'objet terrain et le traitement qu'elle en fait. Jusqu'aux années 1970 (c'est-à-dire à l'époque où se construit l'imaginaire disciplinaire en réaction à une crise qui remet en

¹ Toutes les tentatives ne vont pourtant pas toutes dans le sens d'une élucidation des biais du terrain. Si les candidats à l'HDR respectent ce code (au risque de ne pas être qualifiés), il n'en est pas de même pour les géographes qui publient leur égogéographie. En effet, il s'agit souvent de géographes en fin de carrière dont le but est de présenter des souvenirs – dans la lignée des récits de Raoul Blanchard (Blanchard, 1961 et 1963) – plus que d'interroger la fabrique des savoirs géographiques. Paradoxalement, ces tentatives peuvent conduire à un renforcement de l'imaginaire.

² Au cours de mes entretiens, j'ai ainsi rencontré un peu moins d'une centaine de géographes. Je n'ai eu à essayer que trois refus de principe, et, parmi les entretiens réalisés, j'ai observé des comportements très différents, depuis ceux qui m'ont fait partager leurs interrogations qui rejoignaient les miennes et ceux qui ne voyaient pas très bien l'intérêt de ma démarche. Dans

cause jusqu'à ses fondements) le terrain n'est envisagé que selon deux modalités : le récit autobiographique (selon une démarche qui n'est pas encore réflexive) comme l'ont illustré Raoul Blanchard (Blanchard 1961 et 1963) et Maurice Le Lannou (Le Lannou, 1979) ou le précepte normatif du manuel à l'usage des étudiants (Cholley, 1942 ; Meynier, 1971). Dans le premier cas, les souvenirs qui composent la geste des géographes ; dans le second, les gestes du métier à assimiler et à reproduire¹. Il faut attendre l'initiative pionnière d'Yves Lacoste et la parution des deux numéros d'*Hérodote* consacrés à cette question pour que le terrain soit enfin discuté dans l'arène de manière renouvelée (*Hérodote*, 1977 et 1978) : la démarche empruntée ne cherche pas à interroger le terrain comme instance de construction des savoirs, mais plutôt à dénoncer la portée idéologique de la présence du géographe sur son terrain. Ces réflexions qui servent de prolongement au pamphlet d'Yves Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* (Lacoste, 1976c) cherchent à saper l'autorité des maîtres et de la géographie qu'ils proposent à l'époque.

Ce retard de la géographie est d'autant plus surprenant qu'il va à rebours des démarches des autres disciplines qui ont en partage le terrain, comme la sociologie, l'ethnologie ou l'anthropologie, et qui en ont précocement fait un enjeu majeur de réflexion. La parution posthume du journal de Malinowski en 1967 et le débat qui a suivi chez ses collègues (Malinowski, 1985) ouvre le champ à la prise en compte des conditions de production des énoncés scientifiques au point que la lecture du *Journal d'ethnologue* est désormais le complément indispensable des *Argonautes du Pacifique* (Malinowski, 1963) : le savoir positif n'est plus dissocié du récit de sa fabrique. Le *Journal* de Malinowski, en plus d'ouvrir une voie de recherche féconde, a permis de croiser les intérêts des spécialistes avec les attentes d'un plus vaste public intéressé par les récits de terrain. Ce genre – qui oscille entre science et littérature et repose sur l'entrelacs des descriptions et des analyses – remonte au *Devisement du monde* de Marco Polo ou aux écrits de Jean de Léry qui relate son voyage au Brésil et trouve ses lettres de noblesse dans la collection « Terre Humaine » fondée en 1955 et dirigée depuis par Jean Malaurie². L'intérêt du public est toujours vivace, comme le montre le succès éditorial de Nigel Barley qui relate, avec autodérision et désenchantement, les événements qui émaillent le quotidien de son travail de terrain (Barley, 1994 et 1998). Ces préoccupations méthodologiques et réflexives se retrouvent également en sociologie : le travail d'*objectivation*, au cœur de la discipline,

tous les cas, j'ai toujours été bien reçu : les premiers voyaient peut-être un moyen de travailler cette mémoire collective alors que les seconds pensaient peut-être enrichir cet imaginaire disciplinaire.

¹ Curieusement, alors que le terrain occupe le cœur méthodologique de la discipline de l'époque, les auteurs de manuel ne prennent pas la peine de décrire les protocoles à mettre en œuvre : il suffit de se référer au maître et de faire comme lui.

² Il est illusoire de tenter d'isoler quelques ouvrages emblématiques de ce genre qui travaille à la fois le savoir positif et le récit de sa fabrique. Je me contenterais de citer les deux premiers ouvrages de la collection, sans doute les plus célèbres et ceux qui illustrent le mieux le récit de terrain : Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* (Lévi-Strauss, 1955) et Jean Malaurie, *Les derniers rois de Thulé* (Malaurie, 1955). Le positionnement disciplinaire de Jean Malaurie est révélateur : alors qu'il se

implique la prise en compte des différents biais qui peuvent survenir lors de la collecte ou de l'exploitation des données (Bourdieu, 1968 ; Lahire, 2001 et 2007).

La « crise de la géographie » – et c'est le deuxième retard de la discipline – semble avoir manqué le rendez-vous du terrain. Alors que l'époque était à la remise en cause de la discipline, de ses méthodes et de ses paradigmes (Marconis, 1996 ; Orain, 2003), le terrain n'a pas fait l'objet d'une introspection en profondeur, contrairement à ce qu'a pu en retenir l'imaginaire disciplinaire¹. De même, l'entreprise d'Yves Lacoste et ses deux numéros d'*Hérodote* ne doit pas être comprise comme un rejet du terrain ou une méfiance à son égard (ce qui serait surprenant pour un géomorphologue) mais plutôt comme une contestation politique et idéologique, dans le cadre de la définition d'une éthique du chercheur et non dans la perspective d'une déconstruction de la fabrique des savoirs. Alors que la contestation a été si vivace et qu'elle a porté au centre des débats les aspects méthodologiques le terrain n'a pourtant jamais suscité l'intérêt des géographes et est resté une boîte noire du dispositif géographique. A la suite des propositions d'Yves Lacoste, c'est la démarche du géographe qui est interrogée, notamment lorsqu'il est confronté à l'altérité radicale sur un terrain lointain. Ce questionnement du terrain sous l'angle des « aires culturelles » s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui (Bataillon, 2008 ; Blanc-Pamard, 1991 ; Knafou, 1997 ; Sanjuan, 2008).

Les interrogations actuelles (dont je suis à la fois le témoin et l'un des acteurs) surgissent quant à elles dans un contexte « pacifié ». La crise de la géographie est passée et ses paradigmes ont été redéfinis, dessinant un nouveau *modus vivendi*. A l'extérieur de la discipline, les réflexions sur la construction des savoirs scientifiques s'intensifient, notamment du fait de l'essor des *sciences studies* (Latour, 2005), et suscitent l'intérêt des géographes (D'Alessandro-Scarpari, 2005). Ces questionnements extérieurs s'invitent dans une géographie française désormais réceptive aux débats portés par les géographies étrangères, notamment anglophones. Celles-ci se sont largement nourries par les courants de pensée post-modernistes qui, inspirés du travail des intellectuels français structuralistes et post-structuralistes, ont invité les chercheurs à déconstruire des savoirs qui apparaissent désormais situés et socialement construits (Cusset, 2003). La pertinence de ces nouvelles manières de penser et de pratiquer la discipline a été discutée par les géographes francophones qui les ont intégrées à leurs *corpus* théorique et méthodologique (Chivallon, 1999 ; *L'espace géographique*, 2004 ; Staszak, 2001 ; Staszak et Dargnell, 2006). Dans l'entreprise de déconstruction postmoderniste

revendique comme géographe (il a été l'élève d'Emmanuel de Martonne), on le considère plutôt comme un ethnologue. Sa démarche est donc restée largement ignorée des géographes ; seul Pierre Gourou publie dans la collection (Gourou, 1982).

¹ Gérard Hugonnie, dans l'introduction de la journée d'étude de l'Association de Géographes Français qu'il a organisée le 8 décembre 2007, a rappelé l'épisode de la contestation des excursions de terrain menée à l'ENSET par Jacques Lévy et Christian Grataloup, alors élèves. Interrogé sur ce point, Jacques Lévy (10/11/2008) a contesté cette interprétation : à travers la contestation des excursions, ce n'était pas tant le terrain et sa pratique qui étaient visés, mais plutôt le type de géographie qu'elles légitimaient.

des savoirs, le terrain occupe donc une place privilégiée dans la mesure où il est une instance majeure de construction des savoirs disciplinaires.

Un objet scientifique total

Le terrain semble donc un objet opératoire pour saisir, comme Alice nous y invite, à la fois la production des faits scientifiques dont il participe directement ainsi que l’imaginaire qui l’a durablement investi : le terrain apparaît ainsi comme un *objet scientifique total* calqué sur l’*objet social total* de Marcel Mauss que Claude Lévi-Strauss définit comme le « moment privilégié où une société se donne à voir tout entière en mettant en branle l’intégralité de ses institutions et de ses représentations » (Lévi-Strauss, 1950). Le terrain constitue donc une entrée certes limitée, mais opératoire pour appréhender l’intégralité de l’institution, à savoir les savoirs positifs, les chercheurs qui les élaborent, les méthodes qu’ils utilisent, les institutions qui les emploient et la demande sociale dont ils bénéficient. Il ne s’agit plus de dissocier le savoir du contexte qui le produit. En cela, nous suivons le programme de la sociologie des sciences : que se passerait-il si nous n’envisagions plus la géographie à l’aune de ses productions académiques – comme le font aujourd’hui l’histoire et l’épistémologie de la discipline – mais plutôt au miroir des pratiques de terrain des géographes, c’est-à-dire en centrant l’analyse sur leurs pratiques effectives, et, à partir d’elles, en démêlant ce qu’elles nous disent de l’institution dans son ensemble ? Cette interrogation ouvre un nouveau champ de recherche au sein du champ balisé de l’histoire et de l’épistémologie de la discipline qui invite à ne plus considérer la science comme un objet circonscrit et stable, mais plutôt comme un ensemble de pratiques, de relations, de productions de savoirs inscrits dans un contexte institutionnel et social donnés et donc mouvant.

Cette nouvelle démarche portera sur le « long XX^e siècle de la géographie française » tel que Marie-Claire Robic l’a défini (Robic, 2006), c’est-à-dire la période qui commence avec Vidal de La Blache à la fin du XIX^e siècle et court jusqu’à nos jours. C’est une manière d’accréditer (quitte à la discuter par la suite¹), la thèse qui fait de Vidal de La Blache le fondateur de cette discipline ancienne et diverse dans ses méthodes et ses objets, elle n’est (re)fondée que sous l’impulsion de Vidal de La Blache qui la dote d’un objet (l’étude, à l’échelle moyenne, des relations hommes/milieus), d’une assise institutionnelle (il accède à une chaire en Sorbonne déliée de son compagnonage avec l’histoire dès 1898) et des moyens de sa diffusion (il participe à la fondation des *Annales de géographie* en 1891) (Buttimer, 1971 ; Claval, 1998 ; Sanguin, 1993). L’œuvre de Vidal de La Blache s’inscrit pleinement dans son contexte social et politique : la préparation de la revanche contre

¹ C’est l’objet du deuxième livre, « Construction ».

l'Allemagne, l'essor du mouvement colonial (Berdoulay, 1995) ou les réformes de l'enseignement (Lefort, 1992). Le terrain joue un rôle majeur dans ce nouveau dispositif : c'est l'innovation méthodologique majeure proposée par Vidal. Alors qu'auparavant on distingue strictement les explorateurs (ceux qui collectent l'information) et les géographes (ceux qui la traitent) (Surun, 2006), Vidal opère la fusion de ces deux instances. Désormais, c'est le géographe qui endosse les deux rôles, celui de la collecte et celui du traitement. Le voyage occupe désormais le géographe (Tissier, 2001). Cet impératif méthodologique marque un imaginaire qu'il influe profondément :

« On attribue à Paul Vidal de la Blache cette réflexion (...) : 'Avec les livres, on ne fait que de la géographie médiocre ; avec les cartes on en fait de la meilleure ; on ne la fait très bonne que sur le terrain' »¹ (Ardaillon, 1901).

L'ampleur du renouveau, fondé à la fois sur l'objet et la méthode, explique la grande cohérence de la communauté scientifique qui se forme dans le sillage de Vidal de La Blache (Orain, 2009). Le terrain apparaît alors comme une étape indispensable de toute recherche, ce qui explique la vigueur de l'imaginaire qui s'en est emparé.

De même que la réécriture des aventures d'Alice impliquait de changer de genre (passer du récit merveilleux au roman réaliste), cette nouvelle approche nous oblige à repenser à la fois notre manière d'étudier le fonctionnement de la discipline et les canons d'écriture pour la restituer. En termes méthodologiques, cela implique d'observer le fonctionnement global de la discipline et de l'institution qui la porte depuis le petit bout de la lorgnette, à savoir le terrain et tout ce qu'il implique² ; c'est à ce prix que l'on peut parler d'un objet scientifique total. Cette désignation est aussi justifiée par les approches méthodologiques qui vont être mobilisées pour labourer ce champ : embrasser la totalité des thèmes mis en tension par la question du terrain oblige donc à croiser les outils disciplinaires. Si le terrain est un objet géographique légitime (dans la mesure où c'est une instance de la production des faits scientifiques), il sera ici construit grâce à des apports de disciplines diverses. Là réside la spécificité de l'objet à construire : celui-ci ne prend sens qu'en fonction d'un éclairage disciplinaire et conceptuels particulier. Ainsi, les mêmes données peuvent être interprétées différemment selon les disciplines convoquées ; tout est question d'*agencement*. Et l'intérêt est bien sûr de croiser systématiquement toutes ces approches, aussi diverses soient-elles. Bref, cela oblige donc à repenser également les sources et les données à mobiliser pour mener l'enquête, sans oublier l'arrière-plan dans lequel cette recherche s'inscrit.

¹ Je remercie Denis Wolff de m'avoir communiqué le texte exact de cette citation ainsi que sa localisation précise.

² Cette démarche qui consiste à embrasser une totalité en la problématisant à partir d'une question qui pourrait apparaître comme seconde sinon secondaire est assez proche de celle de l'historien de l'art Daniel Arasse qui invite à entrer dans les chefs d'œuvre de la peinture par leurs détails (Arasse, 1996).

Il faut prendre au sérieux l'hypothèse d'Anne Volvey selon laquelle la crise de la géographie n'entraîne pas de rupture radicale dans les pratiques de terrain mais plutôt une redéfinition de la place du terrain dans la construction du protocole heuristique (Volvey, 2003b). C'est donc la pérennité de cette pratique plus que ses soi-disant remises en cause qu'il faut analyser. Cette hypothèse jette un voile de doute sur le modèle structuraliste des révolutions scientifiques élaboré par Thomas Kuhn (Kuhn, 1972) tel qu'il a été appliqué avec bonheur à la géographie (Orain, 2009 ; Robic, 2006). Ce modèle, centré sur le concept de *paradigme*, met en effet l'accent sur les cycles de production des savoirs. A chaque paradigme bien identifié et partagé correspond une phase d'accumulation des savoirs : l'adhésion de la communauté aux mêmes fondements conceptuels ou méthodologiques permet à celle-ci d'enrichir, dans ce cadre, ses connaissances et ainsi de conforter ces fondements (l'accumulation donne rétrospectivement du crédit à ces bases). Une fois le paradigme essoufflé, une crise survient et le paradigme perd sa validité et il est remplacé par un nouveau construit sur les vestiges de la crise. Dans cette perspective, ce sont les ruptures et la successions des paradigmes qui focalisent l'attention, et non les continuités, même si, dans la succession des paradigmes, des formes de continuité peuvent s'observer en dépit des ruptures apparentes. Mais si l'on cherche à mettre explicitement en évidence les continuités (ce qu'implique le terrain comme objet), cette matrice garde-t-elle son efficacité ? C'est là l'un des enjeux de la thèse.

La spécificité de l'objet ainsi construit et l'originalité de la démarche retenue (qui, dans l'horizon de la sociologie des sciences, entend se démarquer de toute lecture téléologique de la discipline), incite à insister sur les continuités et à s'intéresser aux « événements purs » (Deleuze, 1969 : 9), c'est-à-dire aux événements pour ce qu'ils signifient à un moment donné et non comme les étapes d'un récit. Plutôt qu'une démarche fondée sur les paradigmes, il faut lui en préférer une qui, d'inspiration foucauldienne (Foucault, 1966), interroge les effets des discours et des représentations, dans leur durée et leur déploiement. La prise en compte des acquis de la sociologie des sciences nous invite donc à repenser la géographie et son évolution non plus en termes d'histoire mais d'historicité, c'est-à-dire en interrogeant « la modalité de conscience de soi d'une communauté humaine » (Hartog, 2003 : 19). Si la démarche historienne a révélé sa pertinence pour élucider le rôle méthodologique du terrain (Robic, 1996), elle ne permet pas de penser simultanément le rapport au terrain et aux représentations qu'il ne cesse de véhiculer. Au contraire, il faut abandonner la vision d'une science normale pour envisager des temporalités moins nettes, des évolutions plus subtiles et surtout des pratiques effectives qui se démarquent des discours généralisateurs. Il faut suivre la voie féconde tracée par Michel de Certeau et ses « arts de faire » (De Certeau, 1990) pour articuler les pratiques réelles des géographes avec les discours qui circulent au sein de la communauté.

Cette remise en cause de l'histoire au profit de l'historicité fait écho à une crise plus générale qui affecte les sociétés occidentales et les récits qu'elle produisent, ce qui interroge aussi notre manière de produire des faits scientifiques si l'on admet que le travail scientifique repose sur l'inscription (Latour et Woolgar, 1979). Ainsi, depuis le constat de divorce dressé par Foucault entre les choses et les mots pour les dire (Foucault, 1966), le monde occidental traverse une crise généralisée du récit qui affecte aussi bien les arts¹ que les sciences sociales. La post-modernité naît de ce constat de décès. La disparition des métarécits (comme le structuralisme, le marxisme...) entraîne la profusion des micro-fictions qui témoignent d'un éclatement des points de vue contingents sur le monde (Lyotard, 1979 ; Salmon, 2008 et 2010). Ces nouvelles manières de penser et de voir le monde ont des impacts sur l'écriture des sciences sociales contemporaines qui doivent les prendre en charge (Berthelot, 2001 et 2003). Notre nouvelle manière d'interroger l'épistémologie de la géographie doit donc également s'accompagner d'un profond *aggiornamento* des protocoles d'écriture : le projet de rendre compte ici d'une totalité, c'est-à-dire la géographie entendue à la fois comme une discipline, des méthodes, une institution, un corps social et des acteurs qui, tous, évoluent dans le temps, oblige à repenser une écriture qui ne peut être qu'un simple récit, dans la mesure où ce projet récuse même le principe d'une approche chronologique de la discipline.

Les terrains du terrain

Cet intérêt pour les « événements purs » et le rejet de toute approche strictement chronologique ont des impacts sur les méthodes d'enquête à mobiliser et sur les formes à donner à la restitution. Dans la lignée foucauldienne que cette thèse emprunte, nous avons eu recours à des *corpus* qui constituent ainsi des archives et qui nous permettront d'étudier la discipline dans son ensemble mais saisie sous l'angle du terrain : le choix des *corpus* est donc décisif. La diversité des thèmes à traiter, des temporalités mises en œuvre ou des formes discursives à considérer incitent à travailler sur des *corpus* de natures variées qui permettent de mettre en lumière et d'interroger des configurations de ce « long XX^e siècle » tout en restant suffisamment maniables pour que leur traitement restent dans les cadres d'une thèse de doctorat nouveau régime. Ainsi avons-nous isolé six *corpus*, différents dans leurs supports, leurs contenus, de ce qu'ils disent de la géographie et de son fonctionnement, des temporalités mises en œuvre... Chacun de ces *corpus* est présenté en détail dans le volume d'annexes.

Des supports textuels seront mobilisés. Les compte rendus des excursions interuniversitaires publiés dans les *Annales de géographie* des années 1906 aux années 1970 donnent à voir la géographie

¹ Les mutations que connaît le genre du roman depuis le début du XX^e siècle sont révélatrices de cette crise de la représentation. Ainsi, Adorno s'interrogeait-il sur la possibilité d'écrire après Auschwitz (Adorno, 1986) et Don DeLillo dans *L'homme qui tombe* (2008) tente-t-il, par l'écriture, de redonner du sens à un monde traumatisé par le 11 septembre.

classique et ses méthodes, notamment dans le cadre de sa transmission pédagogiques ; ces textes seront complétés par des films géographiques produits au Centre Audio-Visuel de l'École normale supérieure de Saint-Cloud à des fins pédagogiques des années 1960 aux années 1990, ce qui permettra d'étendre la réflexion pédagogique tout en couvrant le siècle. Les deux numéros pionniers d'*Hérodote* (« L'enquête et le terrain 1 » de 1977 et « L'enquête et le terrain 2 » de 1978) constitueront un *corpus* à part entière qui permettra de comprendre l'irruption de l'objet terrain dans la conscience collective, dans une période de craquement, en lien avec les questionnements en vigueur dans les disciplines proches. Enfin, nous étudierons les comptes rendus des premières thèses de l'école française de géographie (de la thèse de Jean Brunhes en 1902 à la parution en 1922 de *La Terre et l'évolution humaine, Introduction géographique à l'histoire* de Lucien Febvre) rédigés par des géographes dans les *Annales de géographie*, des historiens dans la *Revue de synthèse historique* et des sociologues dans *L'année sociologique* : ce *corpus* permettra de saisir la réception de ces travaux fondés sur une méthodologie novatrice – le terrain – alors que le paysage académique évolue et que les bastions disciplinaires sont en pleine définition.

Des supports discursifs seront également mobilisés. Le *corpus* le plus important de mon travail est constitué par des entretiens semi-directifs que j'ai effectués auprès de plus de quatre-vingt-dix géographes français et formés en France. Ces témoignages permettront de comprendre les pratiques et les trajectoires individuelles des géographes, mais également d'envisager l'imaginaire commun. Le colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » (Université d'Artois, 18-20 juin 2008) sera lui aussi étudié : l'appel à proposition, le programme et les communications présentées permettront de comprendre comment la question du terrain se pose dans une géographie française contemporaine de plus en plus poreuse aux géographies étrangères.

Enfin, des supports filmiques originaux complèteront ces analyses : un court-métrage documentaire intitulé *Ce qui fait terrain. Fragments de recherche* présentera le fruit de mon travail d'observation mené auprès de deux géographes sur leur terrain de thèse : Emmanuelle Peyvel (Université de Nice Sophia-Antipolis) qui a étudié pour sa thèse le tourisme au Vietnam (Peyvel, 2009) et Julie Le Gall (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) qui étudie le rôle des migrants boliviens dans les réseaux de production et de commercialisation des fruits et légumes dans la région de Buenos Aires. Ce film permettra de montrer les géographes à l'œuvre sur leur terrain.

C'est à partir de ces archives construites en *corpus* que nous tâcherons d'envisager ce qui se passerait si les géographes se mettaient à s'observer en train de faire du terrain.

Livre deuxième

Construction

« Une fois de plus – je m’avance, une fois de plus, le long de ces couloirs, à travers ces salons, ces galeries, dans cette construction – d’un autre siècle, cet hôtel immense, luxueux, baroque, – lugubre, où des couloirs interminables succèdent aux couloirs, – silencieux, déserts, surchargés d’un décor sombre et froid de boiseries, de stuc, de panneaux moulurés, marbres, glaces noires, tableaux aux teintes noires, colonnes, lourdes tentures, – encadrements sculptés des portes, enfilades de portes, de galeries, – de couloirs transversaux, qui débouchent à leur tour sur des salons déserts, des salons surchargés d’une ornementation d’un autre siècle, des salles silencieuses où les pas de celui qui s’avance sont absorbés par des tapis si lourds, si épais, qu’aucun bruit de pas ne parvient à sa propre oreille, comme si l’oreille elle-même de celui qui s’avance, une fois de plus, le long de ces couloirs, – à travers ces salons, ces galeries, dans cette construction d’un autre siècle, cet hôtel immense, luxueux, baroque, – lugubre, où des couloirs interminables succèdent aux couloirs, – silencieux, déserts, surchargés d’un décor sombre et froid de boiseries, de stuc, de panneaux moulurés, – marbre, glaces noires, tableaux aux teintes noires, colonnes, lourdes tentures, – encadrements sculptés des portes, enfilades de portes, de galeries, de couloirs transversaux, – qui débouchent à leur tour sur des salons déserts, des salons surchargés d’une ornementation d’un autre siècle, – des salles silencieuses où les pas de celui qui s’avance sont absorbés par des tapis si lourds, si épais, qu’aucun bruit de pas ne parvient à sa propre oreille, – comme si l’oreille elle-même était très loin, très loin du sol, des tapis, très loin de ce décor lourd et vide, très loin de cette frise compliquée qui court sous des le plafond, avec ses rameaux et ses guirlandes, comme des feuillages anciens, comme si le sol était encore de sable ou de gravier, ou des dalles de pierre, sur lesquelles je m’avançais, comme à votre rencontre, – entre ces murs chargés de boiseries, de stuc, de moulures, de tableaux, de gravures encadrées, parmi lesquels j’étais déjà moi-même, en train de vous attendre, très loin de ce décor où je me trouve maintenant, devant vous, en train d’attendre encore celui qui ne viendra plus désormais, qui ne risque plus de venir, de nous séparer de nouveau, de vous arracher à moi. Venez-vous ? »

Alain Robbe-Grillet, *L’année dernière à Marienbad*

Introduction : Penser/classer

Ce livre s'interroge sur les apports que l'on peut escompter d'une approche du terrain et de son rôle dans les dispositifs heuristiques et dans l'imaginaire disciplinaire ; cette réflexion s'inscrit donc dans l'horizon des lectures historiographiques actuelles de la discipline qu'elle entend éprouver. Ces lectures, initiées et enrichies par Philippe Pinchemel (Pinchemel *et al.*, 1984), Paul Claval (Claval, 1998 et 2001), Marie-Claire Robic (Robic, 2006), Vincent Berdoulay (Berdoulay, 1995) et Olivier Soubeyran (Soubeyran, 1997) visent à interroger les héritages qui structurent les géographies contemporaines et éclairent les présupposés idéologiques, les contextes sociaux et les méthodes successivement mobilisés par les géographes. Ces approches se développent à partir des années 1970 (Robic, 1976), c'est-à-dire au moment même où la géographie connaît une forte crise qui ébranle à la fois la discipline, ses méthodes, ses enjeux et l'institution qui les porte ; elles entendent au contraire minimiser la portée de la rupture en soulignant les continuités qui se dessinent tout au long de ce qui apparaît alors rétrospectivement comme un « grand siècle de géographie française » (Robic, 2006). Ces projets, à rebours des débats de l'époque, ont ainsi pour but de réhabiliter l'héritage vidalien voire d'en souligner la fécondité en montrant que les avancées épistémologiques récentes sont déjà en germe dans la pensée classique¹. Ces discours historiographiques situés visent donc à réduire les impacts d'une crise qu'ils tendent à remettre en perspective. Cet événement qui surgit à la fin des années 1960 et s'éteint au début des années 1980 cristallise en effet les interrogations à la fois scientifiques et politiques de l'époque, et a justifié une certaine lecture de l'histoire de la discipline fondée sur la matrice des révolutions scientifiques, telle que Kuhn l'a formulée (Kuhn, 1972) : un paradigme – c'est-à-dire un ensemble cohérent d'hypothèses qui délimite un champ et qui permet l'accumulation dans l'espace ainsi délimité – est constitué, progressivement enrichi par les travaux de ceux qui se reconnaissent dans le paradigme avant qu'une crise ne le mette à bas et qu'un nouveau paradigme soit formulé. Cette grille a ainsi été appliquée avec succès à la géographie française (Orain, 2009) et explique une part des évolutions de la discipline : l'innovation vidalienne constitue un paradigme que commencent à secouer de multiples craquements dans les années 1950 et 1960 (Meynier, 1969) avant qu'il ne vole en éclat durant la crise. Ce projet historiographique en mettant en avant la continuité à l'œuvre dans le paradigme a pris la forme d'une histoire de la discipline fondée sur des vecteurs

¹ Les travaux de Jean-Baptiste Arrault ont ainsi mis en lumière l'intérêt précoce des géographes pour les phénomènes de *mondialisation* (Arrault, 2007), bien avant que le mot n'apparaisse dans les discours et que les géographes n'en fassent un objet (Durand *et al.*, 1992).

privilegiés des connaissances, comme la collection des monographies régionales (Clout, 2009), les *Annales de géographie*, les entreprises récurrentes des géographies universelles.

C'est cette lecture centrée sur l'hypothèse d'un paradigme que ce livre entend éprouver en la confrontant, selon les méthodes canoniques de la discipline historique, à des *corpus* érigés en archives (Farge, 1989) : ils joueront donc ici la matière première de l'historien, et seront l'objet d'une approche positiviste et objectivante. Ils permettront de revenir sur ces lieux de mémoire de la discipline qu'ils permettront d'éclairer sous un jour nouveau, comme la controverse qui oppose les géographes, les sociologues et les historiens au début du XX^e siècle, les excursions interuniversitaires, ou encore les attaques menées par Yves Lacoste et Hérodote contre l'institution... et permettront d'appliquer à l'objet *terrain* ces questionnements. Comme l'historien qui s'installe aux archives et qui découvre ses cartons, tâchons ici de déplier nos archives, voyons ce qu'elles contiennent, et ce qu'elle nous disent à la fois de l'histoire de la discipline et des historiographies qui ont porté un discours sur elle. Adoptons le mot d'ordre de Perec, et essayons de les penser/classer. Comment les trier ? Dans quel ordre les lire ? Comment les regrouper ? Comment reconstituer à partir de ces strates la profondeur du récit historique ? C'est donc de l'archive mobilisée à des fins historiques et de ce qu'elle peut nous apporter de plus dans notre connaissance de l'histoire de la discipline qu'il sera question ici : nous privilégierons donc non seulement les supports canoniques de l'archive historique (c'est-à-dire principalement l'écrit), mais surtout les documents qui ont trait au passé de la discipline. Ces *corpus* butent tous sur un même silence que le travail historique doit mettre à jour : la crise de la géographie, qui, dans les historiographies actuellement en vigueur, est la charnière centrale de l'histoire de la discipline. Le but de ce livre, même si aucun *corpus* ne l'aborde directement, est d'étudier la réalité de cette crise, son impact sur les pratiques de terrain et l'imaginaire disciplinaire.

Trois cheminements à travers ces mêmes archives, mobilisées à chaque fois selon différentes perspectives et angles de vue, seront successivement abordés. Le premier (« La construction du regard ») mettra l'accent sur la méthode géographique mise en œuvre ; le deuxième portera sur la finalité du travail scientifique (« La production du texte ») alors que le troisième interrogera directement l'imaginaire des géographes (« La généalogie des discours »). Ils visent, à partir d'une étude des textes, à cerner le fonctionnement d'une communauté, structurée autour d'un paradigme construit autour de la méthode de terrain et de ses implications épistémologiques, ainsi que l'impact de la crise sur cette communauté.

La construction du regard

« Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée ».

André Gide, *Les nourritures terrestres*

La médecine fournit un cadre fécond pour étudier la place qu'occupe le regard dans les pratiques scientifiques. Les travaux de Michel Foucault (Foucault, 1963) ont ainsi mis en lumière l'émergence d'une médecine moderne héritée de l'anatomie à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles : liée à la *clinique*, c'est-à-dire à l'utilisation du regard comme d'un instrument médical à part entière, elle s'attache désormais à décrire et à caractériser les affections et leurs symptômes. Le changement de regard mis en œuvre par le praticien se double désormais d'un soin porté aux mots utilisés pour décrire les maux dont souffre le patient. Cette évolution se retrouve dans les autres sciences qui ne cessent de produire des appareils de prise de vue dont les produits ont pour fonction de compléter le regard et de l'outiller. Les travaux de Monique Sicard mettent ainsi en évidence la profusion des images qui viennent progressivement s'intercaler entre l'observateur-sujet et l'objet (Sicard, 1998) : ce qui est vrai pour la médecine se retrouve toutes les disciplines, au point qu'il est dangereux de succomber aux charmes de la *transparence* de ces images sans pour autant interroger leur construction et les biais d'observation qu'elles suscitent.

« Les écrans que la science a tendus au monde sont ainsi passés de l'inventaire à la preuve, de la preuve à la fiction, sans que jamais l'une de leurs propositions ne tombe en cours de route. Image inventaire, image preuve, image fiction : ce qui se construit là est le tout de l'image savante. Et ces images formées elles-mêmes de couches superposées participent en retour à la construction de nouvelles machines de vision, façonnent nos milieux de vie, font le lit de nouveaux regard » (Sicard, 1998 : 272).

Loin de révéler le monde tel qu'il est, ces images créent le monde tel qu'il est vu et perçu par les scientifiques.

Cette mutation du regard scientifique s'inscrit plus largement dans la crise de la représentation et dans le changement d'*épistémé* que Foucault a mis en lumière (Foucault, 1966). La question du regard déborde largement le champ scientifique : le triomphe du positivisme de Comte (qui invite à étendre à tous les champs du savoir les acquis des sciences expérimentales) et l'avènement de cette modernité du XIX^e siècle (qui découle de ces nouvelles modalités et fonctions du regard) sont à

l'origine d'un regain d'intérêt porté pour ce qui se voit. Même si l'histoire a fait un commerce ancien de cette *évidence* du regard (Hartog, 2005), les évolutions de la philosophie (avec l'essor de la phénoménologie sous l'impulsion de Brentano et d'Husserl) comme des autres sciences sociales (sous l'influence de Durkheim qui prône une morphologie sociale) traduisent ce regain d'intérêt pour la vue. La géographie classique¹ qui émerge dans ce contexte intellectuel à la fin du XIX^e siècle autour de Vidal de La Blache s'intéresse elle aussi précocement aux formes – qu'il s'agisse des formes du relief dans le cadre d'une géomorphologie alors dominante (Broc, 1996) ou des formes de la vie humaine – au point que la tâche du géographe a pu être désignée comme une « clinique par les formes » (Orain, 2004). Cet intérêt traduit la place centrale du regard dans le dispositif géographique et justifie donc la pratique méthodologique du *terrain* – entendu comme le moment et le lieu de l'autopsie² paysagère – que Vidal de La Blache impose comme pratique centrale de la discipline alors en pleine refondation (Robic, 1996).

L'émergence de ce regard géographique à la fin du XIX^e siècle est à mettre dans la perspective des traditions disciplinaires. La géographie est en effet l'héritière de deux courants distincts : la périégèse et la cosmographie (Robic, 1995 ; Lefort et Pelletier, 2006). D'un côté, les voyageurs dont les récits ont alimenté à la fois les connaissances et l'imaginaire des géographes : Hérodote, Strabon, Ibn Kaldoun (Lacoste, 1969) ou Elisée Reclus. Et de l'autre, les géographes de cabinet qui cherchent à cartographier le monde sans pour autant chercher à le parcourir¹ : Ptolémée (Aujac, 1993), Mercator ou les géographes du XVIII^e siècle (Broc, 1972 ; Glacken, 1990). L'originalité de l'œuvre de Vidal de La Blache – et avant lui de Humboldt (Péaud, 2009) et de Reclus (Giblin-Delvallet, 1971) – est de réunir ces deux traditions longtemps antinomiques : si le but de la géographie est de « couvrir le monde » (Robic, 2006) comme l'attestent les grandes productions de la géographie classique (*L'Atlas général* de 1894, la monumentale *Géographie Universelle*), la discipline s'appuie désormais sur des travaux monographiques qui rappellent l'antique périégèse (Tissier, 1997). Vidal de La Blache parvient à réaliser la jonction entre les figures du voyeur (le cosmographe) et du marcheur (le voyageur) que mobilise Michel de Certeau (De Certeau, 1990). Si l'exercice du regard exige pour ce dernier un regard surplombant qui n'est pas accessible au marcheur condamné à la contre-plongée, la spécificité du regard géographique est de passer alternativement de la vue rasante à la vue surplombante : cet artéfact est constitutif d'une écriture du « plain-pied du monde » (Orain, 2003 et

¹ On appelle rétrospectivement *géographie classique* la discipline développée en France par Paul Vidal de La Blache. Très liée à l'histoire, elle met l'accent – dans un cadre régional – sur l'étude du relief et des milieu ainsi que des faits économiques et commerciaux (Marconis, 1996). L'adjectif *classique*, consacré dans les études d'histoire de la géographie, n'est en aucun cas contradictoire avec l'avènement d'une *géographie moderne* (au sens foucauldien du terme) dont Vidal de La Blache est incontestablement à l'origine en France.

² Etymologiquement, l'*autopsie* désigne le fait de voir de ses propres yeux, tout comme la *clinique*.

2009) qui se donne comme une immédiate saisie du monde, en extrapolant la vue surplombante de la vue rasante ou de l'étude de la carte topographique. L'importance accordée à la vue et la pratique de l'autopsie se retrouve donc au cœur des dispositifs de médiation mis en œuvre par les géographes pour rendre compte du monde tel qu'ils le voient. Jean-Louis Tissier rappelle ainsi la place centrale qu'occupe la vue dans le *Tableau de la géographie de la France* (Tissier, 2001), et les travaux de Didier Mendibil (Mendibil, 1997) insistent sur l'importance et la complexité des dispositifs iconographiques employés et sur leur étroite articulation avec les textes qui les contiennent et le projet géographique qu'ils servent.

En posant les bases d'une discipline renouvelée, Vidal de La Blache promeut la pratique de l'autopsie, donc du terrain :

« On attribue à Paul Vidal de la Blache cette réflexion (...) : 'Avec les livres, on ne fait que de la géographie médiocre, avec des cartes on en fait de la meilleure ; on ne la fait très bonne que sur le terrain' » (Ardaillon, 1901).

La promotion du terrain est donc concomitante d'un nouveau régime de scientificité : la « bonne géographie » entre ainsi dans la modernité en rompant avec les anciennes pratiques des géographes². Bien plus, pour la géographie comme pour la clinique dont l'histoire a été étudiée par Foucault, les modalités de l'observation sont étroitement liées aux pratiques discursives qui en rendent compte. C'est par l'écriture que s'élabore cette observation : on retrouve le renversement de perspective proposé par Panofsky qui a fait de la perspective ou de l'architecture gothique les conséquences d'une nouvelle manière de voir le monde au Moyen-Age et à sa fin, et non l'inverse (Panofsky, 1974 et 1978). L'attention portée par les géographes au regard est donc la conséquence d'une nouvelle manière de voir le monde, ce qui se traduit par un regain d'intérêt pour les formes. On ne peut donc dissocier l'observation comme pratique scientifique des pratiques discursives convoquées pour refléter ce nouveau regard posé sur le monde. Le terrain est donc le lieu où se déploie à la fois l'observation comme méthode privilégiée pour aboutir à la description géographique et les outillages techniques et intellectuels pour voir le monde et le rendre intelligible. Deux hypothèses surgissent :

S'intéresser à la construction du regard géographique invite donc à retracer l'histoire du regard géographique en « pren[ant] appui sur celle des images et des appareils de vision » qui construisent le

¹ La tradition figurative a surtout retenu les cosmographes : les géographes peints par Velasquez ou Vermeer semblent avoir évincé les voyageurs de nos représentations.

² La question des ruptures et continuité entre la géographie classique et celles qui la précèdent est encore largement débattue. Le colloque « Elisée Reclus et nos géographies : textes et prétextes » (Lyon, septembre 2005) a ainsi permis d'étudier les relations qu'entretiennent les vidaliens avec leur immédiat prédécesseur. Jean-Baptiste Arrault a ainsi par exemple remis en cause la thèse généralement admise de la mise à distance d'un Reclus jugé pré-scientifique par les vidaliens. Les mécanismes de mise à distance sont plus complexes et ce n'est pas tant les méthodes que les objets (la géographie classique faisant de la géographie régionale le parangon de toute étude géographique) qui en sont à l'origine (Arrault, 2005).

regard (Sicard, 1998 : 267). Il faut notamment s'attacher à la mise en évidence d'un *continuum* entre la vision directe et les dispositifs qui la complètent progressivement (photographie, télédétection...) sans pour autant négliger les outillages conceptuels qui complètent ce regard. Il faut donc articuler le regard, les outils mobilisés et les médiations discursives mises en œuvre. A la suite des travaux de Panofsky, il faut interroger le monde tel que le voient les géographes : les mutations du regard des géographes sont-elles révélatrices d'un changement dans leur intelligence du monde ?

Interrogeons donc l'hypothèse selon laquelle le terrain est le lieu où la géographie construit une manière particulière d'appréhender le monde pour le rendre intelligible. Ce premier cheminement à travers ces *corpus* cherchera donc à articuler le regard, les outils acquis et mobilisés, les médiations discursives mises en œuvre pour en rendre compte et la construction et la reproduction d'un groupe social partageant les mêmes pratiques et les mêmes représentations.

L'œil du géographe

A l'image du géographe qui, avant de parcourir son terrain, cherche à l'appréhender d'un point haut, à le saisir dans son ensemble, prenons du recul. Avant d'adopter la posture du marcheur, prenons celle du voyeur (De Certeau, 1990) et tâchons de dégager les grandes masses qui se détachent devant nous et les grandes lignes que nous pourrions suivre une fois nos archives ouvertes. Commençons donc par faire un panorama de la diversité des usages du regard par les géographes contemporains : si les géographes ont fait de la vue leur organe privilégié¹, quels usages font-ils de leur « œil du géographe » et quel sens donnent-ils à cette formule ? Pour ce faire, mobilisons le *corpus* des entretiens et tâchons d'y déceler les grands traits d'utilisation du regard géographique ainsi que ses spécificités.

Regarder le monde est une première manière de le mettre en ordre, c'est-à-dire d'effectuer l'une des tâches principales de la science : catégoriser le monde. Confronté à un monde étranger, le regard est souvent le premier outil pour appréhender la diversité et la réduire à du connu. C'est un outil d'analyse à part entière. C'est l'usage qu'en fait par exemple Karine Emsellem qui a étudié les petites villes de Roumanie. L'approche visuelle est un préalable indispensable pour elle à l'étude statistique qu'elle a menée :

« Pour moi, une ville doit avoir une certaine réalité urbaine, un fonctionnement urbain, en termes d'équipements, d'architectures, *etc.* Et l'une des premières fois où je me suis confrontée aux villes roumaines, il a bien fallu que je *visualise* que c'était de plus faibles densités, parfois des formes de paysage rural dans la ville, forcément

¹ Lors de l'entretien qu'il m'a accordé, Alain Reynaud a rappelé une formule d'André Meynier selon laquelle « on peut imaginer un sociologue aveugle, mais pas un géographe aveugle ». Ni Alain Reynaud ni moi n'avons réussi à retrouver cette citation qui n'est donc pas attestée. Il n'empêche : même apocryphe, elle n'en révèle pas moins l'importance que revêt le regard dans les pratiques scientifiques.

la présence de sous-équipement non pas en termes de chiffre mais en termes de fonctionnement. Ce sont des choses que je n'aurais pas *visualisées* si je n'avais pas été sur le terrain. » (Karine Emsellem ; je souligne)

Le regard permet ici bien plus qu'une simple appropriation symbolique qui serait de l'ordre de la familiarisation : il permet surtout de comprendre les données à traiter et leur réalité. La démarche est la même pour Jean-François Troin qui distingue – dans l'apparent désordre – les éléments constitutifs des *souks* marocains :

« Et c'est par ce biais que j'ai découvert que les *souks* étaient extrêmement organisés contrairement à l'expression française 'c'est le *souk*'. C'étaient des structures très structurées, très hiérarchisées, très bien conçues finalement. Mais l'arbre cachant la forêt, les gens n'y voyaient rien. L'Européen de base considérait ça comme le foutoir, si on peut dire. Donc, j'ai essayé de mettre de l'ordre en montrant que ce foutoir était en réalité organisé, structuré : les catégories commerciales, les regroupements, la façon dont ils s'installaient sur le marché, la façon dont ils desservaient l'espace dans la semaine, leurs rapports avec les grossistes... J'ai mis tout ça en place. » (Jean-François Troin)

Son travail s'apparente donc à une mise en ordre de ces *souks* : son regard classe, catégorise, hiérarchise. C'est une forme de mise en ordre du monde qui repose sur certaines facultés qu'ont développées les géographes et qui sont contenue dans la formule d'*œil du géographe* et dans les représentations qu'elle contient.

Il est difficile de proposer une archéologie convaincante de cette expression qui semble faire partie d'un héritage et d'un fonds disciplinaire commun largement diffusé au sein de la communauté. Au mieux peut-on attester son ancienneté et ses usages. Une recherche¹ dans les *Annales de géographie* permet d'attester un usage de l'expression (avec le sens qui nous intéresse ici) dès 1904, sous la plume de Bertrand Auerbach alors qu'il rend compte d'une publication sur l'Allemagne dans la bibliographie géographique internationale :

« Le coin méridional de la Lusace offre une articulation complexe, où se croisent les ridements montagneux et les dépressions ou zones d'architecture tabulaire ; le cours supérieur de la Neisse donne quelque unité à ce petit pays, dont l'importance comme lieu de transit a diminué (Bibl. de 1896, n° 277). Tous les éléments orométriques sont mesurés avec la précision et la méthode habituelle dans les essais de ce genre (IXe Bibl. 1899, n° 306), et illustrés par une série de profils. Mr Popio montre comment les vallées ont commandé la circulation ; il ne s'attarde pas à définir ou classer les cols (X8 Bibl. 1900, n° 297), mais il signale dans les vallées le rôle des paliers et terrasses (p. 218). Les résultats des calculs sont présentés dans des tableaux et résumés dans des conclusions où apparaît l'individualité des deux principaux piliers, le massif propre de Lusace et le Jeschkengebirge, appartenant au système sudétien. *Le paysage issu de ces motifs tectoniques est décrit avec la sûreté d'œil du géographe.* » (Auerbach, 1904 : 116 et 117 ; je souligne)

¹ Cette recherche a été menée grâce au moteur de recherche du portail Persée (<http://www.persee.fr>) qui permet de faire des recherches en texte plein dans toute la collection des *Annales de géographie* de 1892 à 2006.

Ou sous celle d'Emmanuel de Martonne en 1921 dans une *Note sur la géographie physique algérienne* publiée dans les *Annales* dans laquelle il affirme – selon l'orthodoxie réaliste – que le réel se donne sans médiation à l'œil du géographe :

« Une excursion d'un jour suffit pour se convaincre que le Djebel Bechar est bien formé de strates inclinées vers l'Ouest, découpées en crêtes parallèles se haussant jusqu'au sommet. Dans la nudité farouche du sol noir étincelant sous la lumière crue, la montagne apparaît à l'œil du géographe qui gravit les pentes rocailleuses comme un véritable schéma. *Il aurait fallu être aveugle pour ne pas lire au premier coup d'œil les traits de la topographie.* Pas de doute que les festons décrits par la crête principale ne correspondent à des ondulations transversales Est-Ouest, que le cirque de Guelmouna et le col de Mouizib el Atchan ne correspondent à un anticlinal, le plateau de Tatekhsia avec l'éperon de Mizab à un synclinal, comme le note Gautier » (De Martonne, 1921 : 228 ; je souligne)

Cette expression – qui ancre la science dans l'horizon du travail artisanal et des « tours de main » qu'il réclame – ainsi employée renvoie à une conception positiviste de science selon laquelle la vue directe et l'observation jouent un rôle central dans les pratiques scientifiques : le chercheur est réduit à son rôle d'observateur de phénomènes qui existent indépendamment de lui (Corboz, 1990). Cette expression renvoie aussi à un découpage disciplinaire qui s'instaure à la fin du XIX^e siècle à l'Université¹ : ce n'est pas tant le regard que les géographes cherchent à imposer mais la spécificité de celui qu'ils portent sur le monde. C'est d'ailleurs une contradiction dans les termes : si l'on admet la spécificité des approches disciplinaires, c'est une manière de nier l'évidence des phénomènes et leur immédiateté. Il n'empêche : on admet que des scientifiques développent des aptitudes et des pratiques spécifiques, en fonction des objets étudiés et des méthodes adoptées. Cette idée fait long feu, si l'on en juge par l'intérêt pour les approches interdisciplinaires qui visent justement à croiser, sur des mêmes objets, des regards différents. Ainsi Pierre Gentelle affirme-t-il la spécificité du regard des géographes par rapport à celui des archéologues avec lesquels il a mené de nombreuses recherches au Moyen-Orient et en Asie centrale :

« Et c'est là qu'en 1974, j'ai rencontré un jour à Kaboul des archéologues qui (...) m'ont raconté leur problème : 'Écoute, tu ne voudrais pas venir voir ? On fouille une ville, tout à fait au nord de l'Afghanistan, une des fondations héritées de l'expédition d'Alexandre (...). Elle est dans une zone désertique. Et c'est une grande ville quand même où il y avait un théâtre avec plusieurs centaines de places, si ce n'est pas un millier'. Ils n'avaient pas fini de fouiller. (...) Je suis parti avec eux. Au débouché de la montagne, sur un beau cône d'alluvions, bien lisse, bien sec, sans végétation, il y avait des sortes de levées de terre. *L'œil du géographe (...) a dit : 'Mais tout ça, c'est pas naturel'.* » (Pierre Gentelle ; je souligne)

¹ Cette question sera approfondie au moment de l'étude de la controverse qui a opposé les sociologues, les géographes et les historiens de 1902 à 1922.

La vue, dans cet exemple, suscite l'étonnement et renvoie donc à l'importance du regard dans le dispositif heuristique : c'est de l'observation que doit en effet surgir l'hypothèse. Ici, l'étonnement provient de formes dans lesquelles le géographe voit la main de l'homme là où un autre scientifique voit uniquement une montagne. Cette expression d'*œil du géographe*, même si elle semble désuète dans la mesure où elle renvoie à l'héritage classique de la discipline, n'en continue pas moins d'avoir du sens pour les géographes interrogés. Tous la connaissent et ont réagi à sa signification, qu'il s'agisse de la revendiquer comme Sylvie Brunel :

« J'adore cette formule parce que je trouve qu'elle est profondément juste. J'ai déjà noté à plusieurs reprises dans tous les milieux que j'ai pratiqués (humanitaire, tourisme, voyages...) la grande différence entre les géographes et les autres : le géographe ne voit pas, il regarde et quand il regarde, il analyse. Et en analysant il décrypte. Gilles Sautter disait que les géographes mettent en accusation les paysages. Une chose m'a souvent marquée : je voyage avec des gens (je ne parle pas de ma famille : mes enfants je les ai formés à cela) qui traversent des villes, des paysages sans s'interroger sur la signification de ce qu'ils voient, qu'ils prennent pour acquis, comme une vérité révélée. Et le géographe essaie de comprendre l'architecture des paysages, l'organisation des champs, la distribution des activités dans l'espace, le mode d'activité des sociétés, ce qui nourrit les hommes. » (Sylvie Brunel)

Ou de s'en démarquer, comme Thérèse Saint-Julien :

« Je ne croyais pas que j'allais encore devoir m'exprimer là-dessus. On m'a aussi beaucoup parlé de *l'esprit voire*, de *l'âme du géographe* ! » (Thérèse Saint-Julien)

ou Marc Dumont :

« [L'expression] m'inspire deux choses, en fait. D'abord, un sourire. Et par ailleurs, quand même, un regard sérieux. Premier aspect : le sourire. C'est bien sûr parce que tout ce qui se donne comme d'autorité, *a priori*, moi, me fait sourire et même grincer. C'est à dire avoir un rire grinçant. Je suis tout à fait la question de Michel Foucault, tout ce qui se donne à voir comme autorité *a priori* est quelque chose qui appelle le regard caustique, donc qui appelle à être déconstruit et être sapé dans ses fondements d'autorité, dans ses effets de pouvoir en particulier. » (Marc Dumont)

Ces trois témoignages sont complémentaires dans la mesure où ils renvoient tous à des époques différentes de la discipline. Sylvie Brunel revendique ici l'héritage de Gilles Sautter – et plus largement de l'école française de géographie tropicale (Chaléard *et al.*, 2010) – qui a accordé une place importante au paysage, l'outil privilégié pour appréhender des sociétés rurales encore largement traditionnelles. Rien de tel pour Thérèse Saint-Julien qui commence sa carrière dans les années 1960 au moment où les méthodes sont en plein renouvellement ou pour Marc Dumont qui est un héritier du « tournant géographique » (Lévy, 1999) – et plus largement du *spatial turn* – des années 2000 (Chivallon *et al.*, 1999). Le rapport à l'œil du géographe n'est donc pas une question de génération,

mais plutôt de formation et de méthode : les différentes branches de la discipline ont ainsi diversement instrumenté le regard.

Il faut donc questionner l'héritage de la géographie classique et élucider le rôle qu'elle a dévolu à cette pratique. Comme beaucoup de ces acteurs sont morts, c'est par le biais du témoignage que l'on peut saisir les usages du regard des prédécesseurs de la discipline, comme Georges Chabot :

« C'était un rêve ! On faisait de la géographie du matin au soir. (...) [Georges Chabot] nous *montrait*, on *regardait*, on posait des questions, on discutait toute la journée. » (Jacqueline Bonnamour ; je souligne)

Ou encore André Cholley qui accompagne sur leur terrain les étudiants dont il encadre les Diplômes d'Etudes Supérieures :

« C'était déjà assez exceptionnel d'avoir son patron avec vous pendant une ou deux journées. Je l'ai emmené sur mon terrain de mémoire qui était déjà la Picardie. Est-ce qu'il apportait une méthode ? Il posait des questions, on *voyait* des formes de relief, des carrières, des dépôts. » (Philippe Pinchemel ; je souligne)

Ou Paul Pélissier qui revient sur ses propres méthodes qu'il a mises en œuvre dans ses travaux sur le Sénégal :

« On n'a pas les mêmes méthodes et la même approche quand on est au stade de la découverte ou quand on est au stade de l'explications finale. Je ne peux pas dire que j'ai une méthode unifiée. Mais pour moi, l'essentiel, ça a très vite été l'importance du paysage. (...) Ce n'est pas l'œil qui explique. 'L'œil du géographe', c'est effectivement son sens de l'observation, ses méthodes d'observation, la rigueur de ses observations mais à partir de là, il est tout à fait clair que les explications, elles, viennent d'ailleurs ». (Paul Pélissier)

Ce regard, qui est mis en œuvre et qui constitue, comme le révèlent ces témoignages, l'essentiel du travail des géographes, est lié à l'importance des formes, à toutes les échelles, pour les géographes : la morphologie constitue toujours une méthode privilégiée de la discipline. Philippe Pinchemel en a fait le cœur du paradigme qu'il a formulé (Pinchemel et Pinchemel, 2005) :

« Ce qui a exaspéré les gens dans *La face de la terre*, c'est qu'il n'y a pas de géographie urbaine ou de géographie rurale : les urbanistes l'ont mal pris. Pour moi, le parcellaire est partout. (...) *La face de la terre* devrait donner aux gens l'unité de l'interface terrestre. Je chemine : je passe de l'urbain au périurbain puis au périurbain, au rural. Il y a des fronts d'urbanisation. » (Philippe Pinchemel)

A une autre échelle – celle d'un archipel – l'élucidation des formes occupe toujours un géographe comme Hervé Régnault alors qu'il est en mission aux Malouines :

« C'est les îles Malouines (c'est au large de l'Argentine). (...) J'avais la disponibilité d'un avion. J'ai demandé au pilote de voler à des tas d'endroit. Et j'ai regardé avec des vues aériennes qui donnent une information qui n'est pas exactement la même que celle des photos aériennes. (...) Et après, pour comprendre

ce que je voyais, j'ai tout de suite fait des coupes géologiques à l'échelle de l'archipel, de la morphostructure. Et ça, c'est un bloc diagramme que j'ai fait sur le terrain. (...) Je bossais sur les tsunamis. (...) Je regardais les formes du littoral qui étaient originales, qui étaient susceptibles de m'amener des informations. » (Hervé Régnauld).

A une échelle plus fine, les formes occupent toujours les géomorphologues comme Raphaël Paris :

« En géomorphologie, il se peut qu'on travaille aussi sur le couvert végétal mais un petit moins quand même. On travaille surtout sur les formes de relief, sur le contexte géologique. Donc, on va avoir beaucoup de travail de topographie parce que maintenant on a quand même des appareils qui nous permettent de restituer le relief de façon relativement précise. Toutes ces méthodes laser, GPS, *etc...* Donc ça, ça va être une grosse partie du terrain. » (Raphaël Paris)

Quels que soient les objets, les méthodes ou les échelles retenus, l'étude des formes constitue toujours l'essentiel du travail du chercheur (Orain, 2004). Cet intérêt pour les formes renvoie plus largement à un concept largement débattu au sein de la discipline de la discipline, le paysage, qui peut être mobilisé à la fois comme une méthodologie, à la manière de Myriam Houssay-Holzschuch qui mobilise cette entrée pour étudier les évolutions rapides des villes sud-africaines :

« Je travaille sur des villes qui évoluent extrêmement vite, donc l'entrée paysagère est une très bonne entrée pour identifier le changement. Quand on a des milliers de logements sociaux qui se sont bâtis d'une année sur l'autre, c'est un changement qui se voit. Quand ce premier quartier à Khayelitsha, Harare, où j'ai fait mon premier terrain et où à l'époque l'ensemble de l'habitat était en matériaux de récupération, qu'on y va, et que les 2/3 des maisons sont durcifiées, c'est un changement visible, de même qu'il y a deux fois plus de voitures dans les rues du townships, c'est aussi un changement visible. » (Myriam Houssay-Holzschuch)

Myriam Houssay-Holzschuch pointe ici l'un des questionnements liés à l'importance du regard : la géographie doit-elle se limiter uniquement à la dimension visible des territoires ou bien doit-elle aussi s'intéresser aux dimensions immatérielles qui façonnent les paysages ? Cet aspect est au cœur de la réflexion théorique et des renouvellements de la géographie : ainsi le paysage est-il aussi un objet bien identifié au sein de la discipline, travaillé par de nombreux courants dont trois sont représentés dans le *corpus*. A la Sorbonne, Jean-Robert Pitte fait ainsi fructifier l'héritage de la géographie culturelle de Xavier de Planhol :

« Vraiment quand j'étais plus jeune, j'avais absolument besoin des trois dimensions, du matériel, du concret, du toucher... D'ailleurs, dans ma thèse sur le châtaignier ou dans ce que j'ai pu écrire sur le paysage, c'était bien clair que c'est ça qui m'intéressait. Il y a plein de gens qui me font encore des compliments sur ce bouquin que j'ai écrit il y a plus de 25 ans sur le paysage. *L'histoire du paysage*. Je me dis et je leur dis d'ailleurs que si j'avais à le réécrire, je le réécrirais pas comme ça parce qu'il y a pratiquement rien ou très peu de chose dedans sur les représentations du paysage. Or, c'est vraiment intéressant maintenant, surtout après un certain nombre de travaux de collègues comme Berque et d'autres, de voir que les représentations qu'on se fait du paysage, influent sur la manière dont on aménage

les paysages. On aménage parce qu'on voudrait créer un paysage idéal, qu'il soit rural ou urbain. Donc ça ne m'intéressait pas beaucoup. Du moins, ça me paraissait trop compliqué. Il y a des passages si je me relisais, où on voit bien que je laisse en plan ou des points de suspension. Mais, on ne peut plus faire aujourd'hui de l'histoire du paysage sans cet aspect-là. Donc, c'est vrai que pendant très longtemps, je me suis intéressé beaucoup au terrain, au sens le plus banal du terme. C'est-à-dire au terrain en 3 dimensions, au sens paysage matériel et acteurs de ce paysage sur leur terrain. Avec toujours de l'intérêt pour les acteurs quand même. Le paysage, ce n'est pas seulement de la matière, des montagnes, du bocage et des maisons. C'est aussi des gens qui les utilisent, transforment, construisent, aménagent en fonction d'objectifs variables. » (Jean-Robert Pitte)

Alors qu'à Besançon Jean-Claude Wieber et ses élèves décomposent le paysage en sous-systèmes producteurs et utilisateurs, ce qui permet de lui appliquer la matrice structuraliste et d'envisager le rôle des structures dans la formation des paysages :

« Du coup, notre regard et le schéma qu'on a proposé d'analyse du paysage (qui n'est pas complètement exact), il s'est fait un peu par le terrain, bien sûr. Parce qu'il fallait bien avoir quelque chose à mettre dans le système de production des paysages. Si un système produit, alors il produit de tout à rien. Là, du coup, la vue un peu statistique si vous voulez, d'appréciations quantifiées des phénomènes, elle a pris sa place. Les boîtes ne sont pas égales dans un ensemble donné. Chacune des boîtes va être variable. Et il faut être susceptible de pouvoir tenter de les quantifier ou de les apprécier. Et on s'aperçoit à ce moment-là qu'il y a toutes sortes de choses qui manquent. Dans l'évolution d'un paysage, par exemple. Alors, c'est ça qui nous a un petit peu motivé et qui nous a fait produire ce petit schéma, qui finalement était nourri par le terrain mais a été fait en chambre. » (Jean-Claude Wieber)

Ou enfin Augustin Berque qui a développé, à partir des expériences dans l'Atlas marocain ou en Asie orientale une approche du paysage largement fondée sur la phénoménologie et l'ontologie heideggerienne :

« Par introspection, je suis l'incarnation même de ces expériences différentes, des Seksawa dans mon enfance, de l'Asie Orientale dans mon âge adulte. Et ça tient ensemble. Donc ça, il fallait s'interroger dessus. Et puis l'autre manière de faire le lien, c'était en passant par les concepts. Donc des interrogations sur ce que c'est qu'un paysage, comment fonctionne un paysage de la manière la plus directe, c'est à dire ce qu'on voit vraiment quand on se promène dans ces montagnes. J'ai vu un paysage qui n'avait pas tellement changé. Et ça m'a beaucoup frappé parce qu'en Asie Orientale, en revanche, le paysage a été bouleversé (au Japon en particulier) par l'urbanisation. Donc là, ça pose une question d'ordre général que j'ai traduite par l'expression de 'pensée paysagère' en tant cela s'oppose à la pensée du paysage. » (Augustin Berque)

L'observation n'est pas une faculté innée : elle s'apprend, et c'est par l'apprentissage et la pratique que l'on peut voir les éléments saillants du paysage, comme le rappelle Roland Courtot, précocement formé au terrain chez les scouts :

« j'étais attiré vers la géographie par les cartes, et en partie par le fait que j'ai fait du scoutisme. Et que le scoutisme a été pour moi une première formation au terrain. Je ne sais pas si vous connaissez le scoutisme français des années 50, la base se trouve

bien sûr chez Baden-Powell. Mais on y retrouve aussi une émanation de la pensée géographique des années 30, de l'excursion, telle que définie dans le *Petit guide du voyageur actif* de Pierre Deffontaines. Déjà chez Baden Powell il y a la connaissance de la région où le scout se promène. Et donc il y a dans tout camp de scouts trois jours d'exploration, où les patrouilles quittent séparément le camp avec un peu de matériel, d'argent dans la poche du chef, une toile de tente légère ou même simplement un double toit : la patrouille se débrouille seule sur un itinéraire qui lui a été donné. Elle doit y faire un certain nombre d'opérations très géographiques: dessiner un croquis panoramique, un relevé d'itinéraire et une petite étude monographique d'une commune rurale. Cela n'était pas formalisé et avait peu à voir avec une méthode proprement géographique. » (Roland Courtot)

Même dans le cas d'une géographie inductive (comme celle en vigueur dans les années 1930 dont parle Roland Courtot), le questionnement précède l'observation : un ouvrage comme *Le guide du petit voyageur actif* de Pierre Deffontaines (Deffontaines, 1943) – qui a formé de nombreux géographes de cette génération – ne contient-il pas une liste de questions que l'observateur doit se poser pour décrire et expliquer les paysages qu'il traverse ? Cette remise en cause de la soi-disant immédiateté des sens réévalue symétriquement le statut du scientifique, comme le souligne Patrick Pigeon :

« Derrière l'oeil, il y a le cerveau. Et dans le cerveau, il y a tous les conditionnements préalables. Alors, ça ne vient jamais sur le terrain dans l'absolu. Ça n'a absolument aucun sens. » (Patrick Pigeon)

Une évolution profonde se dessine : le regard seul ne suffit plus. Il est de plus en plus médiatisé et outillé, non seulement par des concepts (appris ou forgés à dessein) mais aussi par des instruments d'observation : les uns comme les autres permettent d'armer le regard. A mesure que la description n'est plus l'unique horizon de l'analyse géographique, le regard est de plus en plus contraint dans un dispositif conceptuel et technique censé pallier ses déficiences. Du côté des médiations, on retrouve l'usage de tous les outils avec lesquels la géographie entretient un commerce ancien, à commencer par la photographie qui est sans doute le plus usité et le plus généralisé au sein de la communauté, comme en témoigne Rémy Knafou :

« J'ai un passé de photographe semi-professionnel. Donc, j'ai toujours eu un œil photographique. C'est vrai que la photo numérique a beaucoup accentué cette tendance. Et l'appareil photo numérique, le compact, effectivement, me sert de bloc note. Donc, je photographie beaucoup. Y compris des panneaux, des informations. Ça évite à prendre des notes dans certains cas. C'est un substitut du carnet de note de plus en plus puisque les capacités de stockage sont quasi illimitées. Et donc, ça permet aussi d'enregistrer un certain nombre d'informations qu'on ne voit pas sur le champ et qu'on peut visualiser après. Donc ça, c'est un outil effectivement maintenant absolument central de ma démarche. » (Rémy Knafou)

L'observation nécessite des qualités particulières et l'œil du géographe doit être complété par l'œil du photographe : la question du cadrage, fondamentale dans le cadre d'une science qui cherche à donner à voir (Mendibil, 1997), se double alors d'enjeux esthétiques. Mais l'observation seule ne suffit plus :

les pratiques d'observation sont en effet largement tributaires de catégories théoriques préalablement acquises, ce que rappelle Christian Montès :

« C'est un œil qui, de même que c'est en forgeant que l'on devient forgeron, c'est un œil que l'on entraîne, et cet œil est entraîné tout simplement parce qu'il y a eu des lectures, il y a eu des expériences personnelles et il y a eu des cours. C'est à partir de ce moment là. C'est une manière de voir le monde au travers de catégories qu'on nous a inculquées ou qu'on s'est soi-même un peu fabriqué. » (Christian Montès)

Ou Renée Rochefort :

« C'est un œil instruit : au lieu d'un œil inculte, c'est un œil instruit, et c'est déjà beaucoup. » (Renée Rochefort)

L'apprentissage de l'observation et donc un apprentissage de la discipline, de ses concepts et de ses théories qu'il sera ensuite possible de retrouver sur le terrain, à l'image de l'approche systémique qu'a développé Patrick Pigeon et qu'il applique à ses observations :

« Comment à partir d'éléments qui semblent empiriques, on peut justifier l'emploi d'un outil ? Je parlerais plus d'outil que de concept sur l'analyse systémique. Pour moi, l'analyse systémique, c'est un outil très clairement. Par contre, la complexité, c'est un concept. C'est un outil qui permet de formaliser un concept extrêmement riche et de réduire la polysémie de ce concept. (...) Je ne vois pas pourquoi je devrais utiliser toujours l'analyse systémique. Et c'est à la fois fascinant et inquiétant, chaque fois maintenant que je vais travailler sur un terrain, j'observe, je me dis : 'Ah tiens, il y a ça, ça et ça. Tiens, ça me rappelle...' Peut-être effectivement que je suis déformé par ce que j'ai développé en Europe. Ceci dit, quand je le développe devant les Sri lankais ou devant des collègues qui travaillent à l'IRD, *etc.* qui, si vous voulez, ne connaissent pas nécessairement les terrains européens et ne raisonnent pas nécessairement avec les mêmes outils que moi, ils trouvent que c'est tout à fait logique, que ça tient la route et que c'est tout à fait intéressant. » (Patrick Pigeon)

Qu'il s'agisse de décrire un paysage, de mesurer des formes, ou d'utiliser des concepts pour comprendre le monde, il faut donc intercaler une grille entre soi et le monde, soit technique (dans le cas du dispositif d'observation), soit conceptuelle ou théorique (comme dans le cas de la systémique développé par Patrick Pigeon). Jean-Claude Wieber rappelle l'importance de la *grille* dans son travail :

« Alors, le mot *grille*, pour moi, c'est fondamental. C'est le seul moyen de saisir l'espace. Alors, la grille, elle peut être de toutes sortes de manières. La mienne, elle apparaît dans la thèse. C'est net. Et après, c'est resté très présent. Alors aujourd'hui, il n'y a plus de terrain sans grille si j'ose dire. Quand les gens qui travaillent ici et qui essaient de continuer. Une partie de ce qu'ils font, ils ont beaucoup enrichi le système. C'est devenu maintenant tout le problème du géorepérage si vous voulez. L'ensemble de la géomatique en quelque sorte est fondé sur cette idée. C'est-à-dire que quel que phénomène géographique que ce soit, il est localisé. Et qu'à partir de ce moment-là, on peut faire des grilles qui soient des grilles systématiques, qui soient des grilles avec des calculs aléatoires sur la densité des échantillons, etc... (...) Chacun fait comme il veut. Mais, je pense profondément qu'une observation systématique est très importante. Et alors, la systématisation, elle peut prendre des formes très variées. Mais pour un phénomène qui est physiquement installé sur une

penne, le mieux, c'est encore d'aller le regarder. Et puis, comme on ne peut pas saisir tout (ce n'est pas possible) avec un certain degré de précision, il faut échantillonner là-dedans. » (Jean-Claude Wieber)

Ce passage de la grille réelle (du carroyage et de la mesure) à la grille métaphorique (celle des concepts, comme le système paysage que Jean-Claude Wieber a développé) renvoie aussi à un non-dit de la géographie classique : la géographie s'est focalisée sur l'observation plus que sur le regard. Dans les protocoles mis en place à Besançon, l'observateur est un opérateur de la prise de vue : son regard subjectif n'est pas pris en compte, même si la subjectivité est prise en compte dans le système utilisateur.

Quand les géographes, depuis Vidal de La Blache, ont fait du regard un outil privilégié d'observation, cela s'est fait au prix d'une séparation radicale du sujet et de l'objet : l'observation est une approche sensible mais en aucun cas sensuelle. Cela s'est fait au prix d'un désintérêt pour le corps, ce que pointe avec humour Francine Barthe :

« Il y a quelque chose d'amusant à signaler tout de même, à lire ce que disent les géographes sur leur rapport au terrain, sur leur objet d'étude : le géographe se résumerait à un œil, enfin plutôt un regard et des pieds. Le terrain, c'est les pieds. Le géographe n'a pas de corps, il a des yeux et des pieds. » (Francine Barthe)

L'œil, ainsi déshumanisé dans la géographie classique, est remis en question comme unique modalité d'accès aux réalités extérieures. Alain Musset rappelle que la vue ne va pas de soi pour un géographe et que d'autres sens peuvent être mobilisés pour appréhender les milieux et les territoires :

« Et il n'y a pas que l'œil. Je travaille avec l'Institut National des Jeunes Aveugles à Paris avec notamment Francis Perez qui est professeur de géographie pour jeunes aveugles et qui est lui-même très malvoyant. Il m'a fait pénétrer dans une autre dimension : la ville, ce n'est pas que la vue, c'est aussi les sons, les odeurs. Il y a toute une dimension du terrain de la géographie qu'on a tendance à oublier. Et grâce à lui, je me suis lancé dans de nouvelles opérations : dans ma pratique du terrain à Leon, non seulement je prends des photos mais je prends aussi des ambiances sonores. C'est fondamental : les bruits de Sutiaba ne sont pas ceux de Leon. Ce ne sont pas les mêmes vendeurs, ni les mêmes produits, ni les mêmes chants. Le cri de la vendeuse de *punchos* (des crabes) de Sutiaba est une spécificité de ce quartier. Il y a une dimension sonore fondamentale. Francis Perez va venir avec moi à Mexico et il va me faire une géographie de Mexico par quelqu'un qui ne voit pas la ville. Je vais le mener dans les quartiers, les rues, on va enregistrer les sons et lui va me faire le commentaire de ce qu'il ressent. On va avoir une autre géographie de Mexico, toujours par le terrain, mais avec une autre dimension : la ville de Mexico expliquée par un aveugle, les bruits et les odeurs qu'il ressent. Il faut aussi faire appel au toucher : les pentes, les dénivelés des pavés cela a un sens et pour un aveugle, cela a un sens encore plus fort. C'est pour vous dire que l'œil est une dimension essentielle, mais il nous fait oublier les autres sens. » (Alain Musset)

C'est contre l'évidence du regard que se positionne Alain Musset : il invite donc à se départir d'une habitude qui consisterait à n'utiliser que l'œil et la vue au détriment des autres sens que la géographie

a eu tendance à évacuer (Dulau et Pitte, 1998). C'est le résultat d'une longue tradition sur laquelle il faut revenir.

Le terrain sous l'œil du maître¹

Le regard, comme l'attestent ces témoignages, occupe une place centrale dans les pratiques des géographes contemporains ; il est largement mobilisé par tous les praticiens de la discipline, à des moments différents de la démarche heuristique, selon des modalités diverses et avec des objectifs variés. C'est donc à la fois sa généralisation comme outil partagé par la communauté que l'extrême diversité de ses modalités qui doivent donc être interrogées. Il faut donc revenir à la mise en place de la géographie classique, qui est le moment où les méthodes de la discipline sont définies. Marie-Claire Robic rappelle l'importance que revêt l'autopsie dans les pratiques des vidaliens (Robic, 1996), ce qui s'inscrit dans un cadre à la fois épistémologique et méthodologique. Au niveau épistémologique, dans la « stratégie du mixte du dossier vidalien », la vue prime : c'est de l'observation de données éparses que dépend, dans un second temps, la synthèse à l'échelle régionale qui, elle, permet de mettre en évidence les facteurs de causalité (Robic, 1991 et 2004). L'observation est première et le regard qui en est le fondement est donc largement mobilisé au cours du protocole scientifique. Cela se traduit méthodologiquement par une géographie de plein vent : le terrain devient ainsi pour le géographe l'équivalent heuristique des archives pour l'historien, c'est-à-dire qu'il ne peut s'en passer². Vidal définit donc une pratique savante du regard et érige le paysage en principal objet d'observation. Cette généralisation et cette valorisation de l'observation contrastent avec le manque d'informations disponibles sur les pratiques effectives, et l'historien du regard des géographes se trouve vite confronté à un problème de sources :

« Si le terrain est valorisé comme l'instance majeure de construction, de transmission et de validation de la vérité géographique, on connaît assez mal les gestes du métier que cette foi dans le terrain implique. » (Robic, 1996 : 365)

Pour expliquer cette pérennité, utilisons la sociologie, et notamment les concepts d'*habitus* – c'est-à-dire « un système de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations (...) » (Bourdieu, 1980 : 88) – pour envisager le fonctionnement et la pratique du regard tout au long du siècle comme un *habitus* disciplinaire d'autant plus durable qu'il a été profondément installé dans les usages et enraciné dans les représentations des

¹ Ce développement constitue une version largement remaniée et enrichie d'un article déjà publié (Calbérac, 2009).

² L'archive et le terrain partagent au moins deux points communs : c'est un support de connaissance, et l'un et autre procurent du plaisir à ceux qui la consultent ou le parcourent (Farge, 1989 ; Volvey, 2004).

géographes. Ce concept fournit un cadre opératoire pour comprendre les comportements sociaux, tout en articulant l'appartenance à un groupe social donné et les dispositions et aspirations de chacun des membres qui le composent. L'acquisition des pratiques communes aux membres du groupe commandent la *socialisation*, c'est-à-dire l'accès à ce groupe. Une fois les gestes incorporés, les individus les reproduisent selon leurs dispositions propres, ce qui traduit à la fois l'*incorporation* des pratiques (et donc leur appartenance au groupe), mais également leur capacité à s'éloigner d'un modèle et à faire évoluer ces pratiques. Dans l'approche structuraliste qui est celle de Pierre Bourdieu, l'enjeu est de comprendre la reproduction d'un groupe donné, ainsi que la transmission des pratiques qui déterminent l'appartenance à ce groupe ; cela implique donc de considérer les géographes français comme une communauté structurée. Envisager le regard comme un *habitus* nous oblige donc à étudier son fonctionnement et ses usages, ainsi que les lieux et les temps de sa mise en œuvre, de sa transmission et de son acquisition, et à confronter cet ensemble cohérent aux évolutions de la discipline dans le long terme. Il faut donc s'intéresser à la formation au terrain dispensée à l'Université, et à la place qu'y occupe le regard : c'est en effet dans leur dimension pédagogique que les pratiques de terrain sont mises en scène, sont explicitées et se transmettent. Pour cela, nous solliciterons le *corpus* qui donne à voir la formation des géographes à l'Université et la transmission des gestes du métier : les comptes rendus d'excursions interuniversitaires publiés dans les *Annales de géographie* et les films pédagogiques produits au Centre Audio-Visuel de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud. L'un et l'autre constituent des illustrations – voire des modalités à part entière – de l'apprentissage au regard géographique. L'habituelle coupure des années 1960 et 1970 est bien représentée et se traduit ici par l'utilisation de nouveaux supports pédagogiques et de nouvelles méthodes de transmission des savoirs, qui renvoient aussi aux nouvelles modalités de l'observation en vigueur dans la discipline (Lefort et Calbérac, 2009). D'autre part, même si les objectifs de ces deux types de documents ne sont pas les mêmes (témoignages d'un événement pour les comptes rendus d'excursions, matériel pédagogique pour les films), une certaine homogénéité apparaît dans leur contenu, dans la mesure où les uns et les autres présentent des figures de géographes et des postures scientifiques (faisant largement appel au regard) mobilisées sur le terrain à des fins de formation. Ils permettent donc de donner à voir et à transmettre le regard forgé et mobilisé dans les pratiques scientifiques des géographes.

Ce *corpus* fournit un catalogue des pratiques de terrain des géographes qui permet de situer et de comprendre la place qu'y occupe le regard. Les comptes rendus comme les films illustrent les deux principales tâches du géographe sur son terrain : l'observation et l'enquête, c'est-à-dire le recueil d'une information qui d'un côté se donne et qui de l'autre est (co-)construite (Volvey, 2003b). Ces deux pratiques définissent des postures différentes et des protocoles de recherche spécifique qui

érigent le regard comme outil plus ou moins central. Le mode d'observation privilégié (et canoniquement attesté) est l'autopsie, c'est-à-dire l'analyse immédiate d'un paysage. L'excursion la survalorise¹ : c'est en effet le but de l'excursion qui se présente comme un cours à ciel ouvert² : plutôt que d'étudier une photo ou une carte dans un amphithéâtre ou une salle de cours, les étudiants sont invités à observer la *réalité* qui dépasse largement le cadrage des prises de vue ou le découpage des feuilles. La caravane qui circule favorise donc les points hauts (naturels ou bâtis) ainsi que les carrières qui permettent d'établir des coupes géologiques (comme dans le film *Stage d'étude sur le terrain* de Jean Tricart). Le déclin de la géographie classique ne sonne pas le glas de cette géographie fondée sur l'immédiateté et le visible, bien au contraire. Jean Tricart continue de commenter les paysages dans la basse vallée du Rhône et dans *Anatomie du paysage* Philippe Pinchemel renoue avec cette tradition pour lui donner un cadre conceptuel et méthodologique renouvelé³. Le film *Des géographes* de Jean-Louis Tissier constitue une belle collection de ces pratiques, toujours en vigueur alors que les objets de la discipline évoluent : qu'il s'agisse de cartographier les rives de l'Amazone (Claude Collin-Delavaud) ou de mesurer avec finesse les dynamiques des milieux végétaux dans la station expérimentale de Cessières dans l'Aisne (François Morand), l'œil est systématiquement convoqué, aidé ou non d'instruments d'observation. Dans *Pixels et paysage*, Fernand Verger pratique lui aussi l'observation, aussi bien directement sur le terrain, dans l'Anse de l'Aiguillon, que de façon médiatisée au moyen de l'imagerie satellite qu'il a été l'un des premiers à utiliser.

L'observation est souvent complétée par des entretiens (on passe alors à l'enquête). C'est une autre manière d'accéder à l'information, surtout quand l'information pertinente change de nature en même temps que la discipline évolue. Le film *Qu'est-ce qu'une région ? Un exemple : la région de Strasbourg* a recours à cette forme de collecte de données particulièrement télégénique une fois posée l'aporie de la démarche classique fondée sur l'observation des paysages et la physionomie des contrées. Pour définir la région strasbourgeoise, Etienne Juillard ne s'intéresse plus guère aux paysages de l'Alsace mais interroge successivement le directeur d'une succursale bancaire, un journaliste aux *Dernières nouvelles d'Alsace*, le responsable d'une salle de spectacles et celui d'une coopérative d'achat. De ces entretiens il tire des cartes qui montrent les réseaux qui permettent à Strasbourg de polariser sa région. La géographie classique et ses méthodes privilégiées d'acquisition des données comme l'observation paysagère semblent décliner au profit de nouveaux questionnements

¹ Les comptes rendus publiés rappellent régulièrement le bien fondé des itinéraires proposés qui offrent régulièrement des panoramas ou des points de vue remarquables.

² C'est l'un des biais introduit par ce *corpus* : la dimension pédagogique ne donne pas précisément à voir les pratiques de recherche effective. Mais rappelons l'hypothèse : il ne s'agit pas de comprendre comment les géographes cherchent, mais comment ils regardent. L'exploration de la pédagogie du regard paraît donc pertinente.

³ Ce film s'inscrit dans le projet de Philippe Pinchemel de recentrer la géographie autour du paysage, objet largement renouvelé et érigé en concept central de la nouvelle discipline (Pinchemel et Pinchemel, 2005).

(la région polarisée) et de nouvelles méthodes : l'entretien supplante l'observation, et induit une recherche active de l'information auprès de personnes ressources identifiées au détriment d'une recherche passive limitée à la seule autopsie. Une telle hypothèse mérite d'être largement nuancée. D'une part, la géographie classique n'a pas ignoré l'entretien¹ ; au plus a-t-elle survalorisé la vue dans ses formes de restitution. Dans cette perspective, la restitution textuelle privilégie la description et donc amplifie la portée heuristique de l'observation, au détriment d'autres moyens de collecte de l'information pourtant réels, comme les entretiens, la compilation de statistiques ou les archives (Orain, 2000). D'autre part, la « nouvelle géographie » n'abandonne pas l'observation et le regard : en s'intéressant aux flux, à leur nature et à leur volume, Etienne Juillard continue de pratiquer l'observation mais fait évoluer ses objets et son échelle. Ce n'est plus le paysage qui focalise l'attention du regard des géographes, et celui-ci se porte sur des éléments qui rentrent désormais dans le périmètre des préoccupations des géographes. Les modalités de l'observation évoluent : la vue directe et immédiate ne disparaît pas mais est progressivement instrumentée et se porte sur des phénomènes qui échappaient auparavant à la mire des géographes.

La question du regard permet d'envisager sous un angle original les évolutions conceptuelles et méthodologiques que connaît la géographie des années 1960 aux années 1980. Si les évolutions du monde entraînent le renouveau des méthodes et des outils qui permettent d'instrumenter le regard, l'apparition de nouvelles techniques ou de nouveaux modes de raisonnement peut aussi entraîner une modification des pratiques d'observation des géographes : ces nouveaux outils, techniques ou intellectuels, permettent aux géographes de porter un nouveau regard sur le monde. Dans *Pixels et paysages*, Fernand Verger utilise les premiers résultats de la télédétection pour cartographier le littoral atlantique : son film a pour but de retracer sa démarche et la place qu'y occupent ces nouveaux outils. La vue immédiate du terrain n'est pas abandonnée au profit de l'image satellite et Fernand Verger vérifie *in situ* les résultats acquis par la machine. Le dispositif technique complète l'observation : le regard ne change pas mais s'enrichit de nouveaux instruments de mesure. Parfois, le regard peut s'enrichir de nouveaux cadres de pensée. Ainsi, la systémique fait-elle son apparition dans les raisonnements géographiques et éclairent d'un jour nouveau certains phénomènes anciennement étudiés par la discipline. Dans *Physiologie du paysage*, Philippe Pinchemel et Jean-Louis Tissier appliquent à un terrain bien connu – l'agglomération parisienne – les acquis de la systémique, ce qui permet d'envisager sous un angle nouveau les déplacements ou les flux. Les techniques évoluent et les géographes vont vers une nouvelle vision du monde et de leurs terrains. Les cadres généraux de la discipline sont ainsi redéfinis, comme les concepts et les méthodes de la géographie régionale. Le

¹ Denis Wolff souligne l'importance des entretiens effectués par Albert Demangeon auprès des instituteurs picards lors de la préparation de sa thèse (Wolff, 2008) ; Raoul Blanchard fait de même lorsqu'il travaille sur les Alpes (Blanchard, 1963).

découpage régional hérité de Vidal de La Blache fondé sur l'homogénéité des paysages et le rôle de l'histoire a fait long feu. Désormais, à la suite des travaux de Michel Rochefort (Rochefort, 1960) et de Raymond Dugrand (Dugrand, 1963), les régions sont définies à partir des centres urbains qui les structurent et les polarisent. Le film d'Etienne Juillard *Qu'est-ce qu'une région ? Un exemple : la région de Strasbourg* explique (et met en scène) en 1969 l'impasse heuristique des anciennes méthodes d'analyse régionale et propose un nouvel outillage conceptuel et pratique : désormais, l'accent est mis sur le rôle structurant des villes, ce qui se traduit par la définition de nouvelles méthodes d'enquête (en l'occurrence l'entretien avec des acteurs) qui remplacent la désormais caduque autopsie paysagère.

Les paradigmes évoluent mais l'utilisation du regard, si elle est affectée, n'est pas contestée pour autant. Plus que son contenu effectif, c'est surtout sa place dans la démarche heuristique et les raisonnements qui évolue. Les comptes rendus d'excursion les plus anciens ont pour fonction principale de brosser le tableau de la région qui a accueilli la caravane. Cette démarche est inductive : les étudiants sont invités, à partir de l'observation d'une région à produire une description régionale synthétique. A l'inverse, les films relèvent davantage d'une méthode déductive. Les films *Pixels et paysage* ou *Au soleil et à l'ombre de la PAC* sont révélateurs d'une nouvelle approche où l'exemple concret ne vient qu'étayer ou illustrer des règles générales formulées grâce à des outils modernes (télétection, analyses de données). Deux changements interviennent : d'une part, l'observation directe n'est plus un point de départ, mais une étape dans une démarche plus complexe faite d'hypothèses et d'infirmité ou de confirmation de ces hypothèses. D'autre part, les échelles et les dimensions des objets observés changent : la région – et donc le paysage – n'est plus le niveau d'analyse pertinent, et les nouvelles recherches s'attachent à des échelles plus grandes (comme les espaces périurbains comme dans le film *Un tracteur de banlieue*) ou plus petites (les espaces ruraux en France dans *Au soleil et à l'ombre de la PAC*).

En dépit des évolutions profondes de la géographie, de ses objets et de ses méthodes, l'observation et le regard continuent d'occuper une place centrale dans la discipline, même si leurs modalités ont évolué. La pratique du regard est donc essentielle pour le géographe et constitue un *habitus* disciplinaire : c'est sur le terrain que cet *habitus* non seulement s'exhibe (*a fortiori* dans le cas de l'excursion à visée pédagogique) mais se transmet et s'acquiert. C'est la fonction première de l'excursion¹ : former par la pratique du terrain. Quant aux films pédagogiques, ils sont réalisés dans le contexte de la massification de l'enseignement supérieur (Bourdieu, 1984 ; Claval, 1998) et constituent alors un substitut au terrain sur lequel il n'est plus possible d'accompagner les étudiants.

L'apprentissage se fait par la reproduction des gestes du *maître* : il est donc important de le voir en action – soit « en vrai », soit par la médiation du film – ce qui explique la généralisation de la pratique de l'excursion² jusqu'au début des années 1970³. C'est donc ce *maître* et son enseignement qui commande l'acquisition de la méthode et donc l'accès à la communauté. La pratique du terrain sous sa conduite est donc indispensable. La littérature pédagogique à l'usage des étudiants, les fameux guides à l'usage des étudiants (Cholley, 1951 ; Meynier, 1971), répètent à l'envi que c'est sur le terrain que l'on apprend à faire de la géographie :

« La prise de contact direct avec le paysage constitue un des meilleurs exercices pour l'aspirant géographe. Chaque fois qu'un de vos professeurs organise un tel voyage, faites l'impossible pour y assister. Cette participation doit primer les autres, réceptions, spectacles, sports. Une journée d'excursion procure plus de connaissance que dix à vingt heures de cours. » (Meynier, 1971 : 120)

Les modalités spécifiques de l'acquisition des méthodes du terrain, qui consistent en la seule reproduction des gestes du maître qu'il faut regarder faire et imiter en tout point, rapprochent la géographie du compagnonnage et de l'artisanat. En effet, pour le compagnon dans l'atelier comme pour l'étudiant sur le terrain, l'apprentissage consiste à reproduire l'exemple d'un maître reconnu depuis qu'il a réalisé son chef-d'œuvre qui couronne la fin de sa formation. Dans cette perspective, l'ancienne thèse d'Etat fonctionne sur le même principe que le chef d'œuvre qui couronne l'entrée à l'Université en même temps que la parfaite connaissance d'un terrain (Bourgeat, 2007). Les analogies entre la géographie et l'artisanat ne s'arrêtent pas là : le tour de France qu'accomplit rituellement le compagnon est similaire aux excursions qui ponctuent et enrichissent la formation des étudiants. La transmission des méthodes se fait donc sur le terrain et exclusivement par l'exemple d'un enseignant devenu pour l'occasion maître de cérémonie d'un rite initiatique qui vise à faire entrer les étudiants dans la communauté des géographes. Parfois, cette initiation prend des allures mystiques, comme le suggère Julien Gracq dans *Lettrines 2* (1974) lorsqu'il fait le récit d'une excursion conduite par Emmanuel de Martonne au cours de laquelle ce dernier présente à ses étudiants qui constituent « le petit troupeau de ses vrais fidèles » un échantillon de marne verte. C'est à cette occasion que Louis

¹ Toutes les excursions ont cette finalité (Viers, 1972) ; les excursions interuniversitaires, exceptionnelles dans leur déroulement, ne dérogent pas à ce principe.

² Les géographes n'étaient alors pas les seuls à pratiquer l'excursion : les forestiers et les naturalistes en organisent aussi (Puyo, 2001). L'excursion interuniversitaire de 1906 – la deuxième – est organisée par le botaniste Charles Flahaut dans la région de Montpellier et des Cévennes et celle de 1909 en Auvergne par le géologue Philippe Glangeaud.

³ Les craquements des années 1960 affectent aussi le bon déroulement des excursions. D'une part, la massification ne permet plus le contact régulier des étudiants avec le terrain. D'autre part, les évolutions des objets de la géographie rend caduque cette vision de l'excursion, même si Jean Tricart tente, par le *stage*, de renouveler l'excursion (*Stage sur le terrain en géographie*). La remise en cause des excursions vient aussi d'une inadéquation des objets avec ces méthodes traditionnelles pour l'observer : lors de l'entretien qu'il m'a accordé, Alain Reynaud a conté son malaise à entendre, assis dans une prairie normande lors de l'interuniversitaire de 1964, Armand Frémont expliquer les structures de l'élevage régional...

Poirier, alors jeune géographe, apprend, contrairement à ses *a priori*, que ces marnes caractéristiques de la stratigraphie de l’Ile-de-France sont bel et bien vertes :

« De Martonne s’arrêta au bord de la route pour un courte explication, puis, au flanc du fossé d’où suintait un filet d’eau, il donna deux ou trois coups de son marteau de géologue, et ramena au jour un beau morceau de glace à la pistache. J’écarquillai les yeux, comme saint Thomas devant les stigmates, et, de ce jour-là, fermement et pour toujours, je *crus*¹ » (Gracq, 1995 : 342).

Dans cette perspective, les excursions interuniversitaires apparaissent, en dépit de leur difficulté réelle, comme des moments privilégiés de sociabilité. Des étudiants avancés venus de toute la France se rencontrent une semaine durant pour découvrir une région qui leur est inconnue ; ils peuvent alors bénéficier de l’enseignement des plus grands géographes du moment, qui eux aussi se retrouvent à ces occasions, même s’ils entretiennent des contacts le reste du temps (Wolff, 2001). Ces rencontres intergénérationnelles, qui participent de la transmission et de l’acquisition de l’*habitus*, se font dans une bonne humeur qui est régulièrement rappelée dans les comptes rendus. Des moments de détente sont ménagés et des chansons sont régulièrement entonnées par la caravane : « Pinchemel avait trois boutonnières, deux en France et une en Angleterre » chantaient par exemple les participants de l’excursion interuniversitaire de 1956 dans les plaines de craie du Nord de la France et du Sud-Est de l’Angleterre (Pinchemel et Pinchemel, 2005 : ii).

Le regard fonctionne donc comme un *habitus* qui compose un ensemble de pratiques structurées et structurantes et qui conditionne l’appartenance du géographe à la communauté ; mais surtout, cet ensemble de pratiques se structure et prend sens sur le terrain, l’espace étudié le temps d’une excursion. C’est donc sur le terrain que l’on peut comprendre les règles de fonctionnement, de structuration de la communauté et interroger l’intégration des nouveaux membres. Ce fonctionnement spécifique de la communauté des géographes, structuré autour des pratiques du terrain et de leur transmission par les maîtres sur le terrain, garantit une certaine stabilité des pratiques ainsi que leur transmission. Même si le regard semble immuable, la géographie doit – pour conserver sa pertinence – évoluer pour rendre compte de l’évolution du monde et des sociétés. C’est justement parce que le regard constitue un ensemble fortement structuré dans l’*habitus* qu’il peut évoluer dans des cadres bien définis. Sa pratique n’est ainsi pas remise en cause, mais ses usages peuvent évoluer en fonction de l’évolution de la communauté : l’*habitus* évolue en même temps que la discipline, comme l’ont montré les pratiques pédagogiques de Jean Tricart ou les pratiques de recherche de Fernand Verger. Ces évolutions successives témoignent de la capacité d’initiative dont on dispose sur le terrain, et plus largement accèdent la lecture de la discipline sous l’angle des paradigmes. Dans le cadre bien

délimité de méthodes héritées et éprouvées, les géographes parviennent à se ménager un espace de liberté dans lequel ils peuvent mettre en œuvre des « stratégies » et des « tactiques », tracer des « chemins de traverse », à la manière de ce qu'a décrit Michel de Certeau pour les « arts de faire populaires » qui « réinventent le quotidien » (De Certeau, 1990). Cette capacité d'innovation permet d'articuler le discours de la méthode à sa pratique effective : la géographie se définit alors par un ensemble de gestes qu'il faut mobiliser pour arriver à une fin. La figure du géographe oscille donc constamment entre la figure du savant qui maîtrise le regard et celle de l'expert praticien qui détient les ruses nécessaires pour les adapter à la situation empirique de recherche. C'est donc bien sur le terrain, dans ces espaces de liberté ménagés par le chercheur, que la discipline évolue et se renouvelle. Cette part d'invention n'est pas théorisée : elle est cachée derrière l'expérience reconnue du maître qui fonctionne ici comme une boîte noire. Seul compte le résultat positif de la recherche au détriment des arrangements effectués pour adapter la méthode aux résultats escomptés.

Allons plus avant dans la lecture sociologique que l'on peut faire de ces excursions et de ces films et passons du *terrain* au *champ*. Au-delà du jeu de mot², ce qui se joue sur le terrain – au travers de la maîtrise des pratiques et de l'accès à la communauté – c'est le contrôle et la domination de cette communauté. Pour l'étudiant, c'est l'accès à la communauté qui prime³ alors que pour les enseignants c'est leur place au sein de l'institution académique qui est en jeu. Si Pierre Bourdieu a illustré l'existence d'un champ propre au monde universitaire (Bourdieu, 1984), il est possible d'affiner davantage et de considérer que la communauté géographique constitue à elle seule un champ – c'est-à-dire un espace social de positions – mais qui se donne à voir sur le terrain. L'excursion est en effet organisée par un géographe à qui l'on reconnaît ainsi une certaine *légitimité* scientifique (ou, pour parler le langage de Pierre Bourdieu, un *capital*). Cet aspect se dessine dans ce *corpus*. Les terrains parcourus sont ainsi étroitement associés aux géographes reconnus qui les ont étudiés et fait connaître. En creux se dessine la figure du maître, reconnu par ses pairs et ses étudiants et dont la compétence et le prestige sont associés à un terrain sur lequel il manifeste l'étendue de ses talents. C'est une galerie des portraits de quelques-uns de ces grands maîtres, associés à leurs terrains et à leurs méthodes, que l'on parcourt au gré de ce *corpus*. Ainsi, les excursions interuniversitaires commencent-elles en 1905, en Bretagne, sur les terres d'Emmanuel de Martonne alors en poste à l'Institut de géographie de Rennes qu'il a fondé ; l'itinéraire qu'il a mis au point entraîne la caravane dans le relief appalachien du sud de Rennes dont il a proposé une explication.

¹ Le recours au champ lexical du religieux qui renvoie à la *révélation* et à l'*épiphanie* traduit bien l'importance du regard dans la formation méthodologique.

² Rappelons que le terrain comme lieu se dit *field* en anglais et *Feld* en allemand, c'est-à-dire *champ*.

³ N'oublions pas que, dans le cas des excursions interuniversitaires, seuls les meilleurs étudiants de chaque université sont invités à rejoindre la caravane.

Plus que dans leurs comptes rendus, ce sont les préparatifs et les souvenirs de ces excursions qui donnent le mieux l'idée du terrain transformé en champ (de force). Denis Wolff retrace la préparation des excursions et souligne les rivalités parmi les vidaliens (Wolff, 2001), ce qui apparaît aussi à la lecture des mémoires de Raoul Blanchard (Blanchard, 1963) :

« Enfin, en 1910 [Vidal de La Blache] me fit le grand honneur de me demander de diriger cette année-là, en juin, l'excursion interuniversitaire qui aurait pour objet les Alpes. Périlleux honneur, car en moins de quatre ans je n'avais pris qu'une connaissance imparfaite de ce gros sujet jusque-là inexploré. Je préparai la course avec une ardeur inquiète et fis au préalable tout le trajet. (...) Tout marcha convenablement : nous eûmes beau temps, et la montagne est magnifique en juin. Le souvenir m'en est resté pourtant amer, car j'y ai subi des affronts qui m'ont été pénibles. Le second jour, tandis que je commençais un topo sur les pentes du massif cartusien, Vacher essaya de couvrir ma voix en proférant des grossièretés ; je disposais d'un organe assez puissant pour gueuler plus fort que lui et le remettre violemment à sa place, au milieu de l'approbation générale, mais je n'en fus pas moins affecté. L'attitude de de Martonne me fut encore plus déplaisante ; elle consistait à m'ignorer, à faire l'excursion sans moi avec deux ou trois personnes, à l'écart de la caravane, tout en profitant des gîtes que j'avais choisis. (...) J'en étais profondément humilié ; aussi au repas final, dans l'Albergo del Sole à Suse, je priai avec véhémence mon maître Gallois de m'épargner les remerciements rituels, puisque j'étais indigne. J'eus d'ailleurs la satisfaction d'entendre Schirmer, que je n'avais jamais vu jusque-là, déclarer très haut que cette excursion était la plus belle de toutes. Je n'en rentra pas moins chez moi ulcéré. » (Blanchard, 1963 : 155 et 156)

Ces excursions deviennent des lieux d'affrontement : ce qui est en jeu, c'est le contrôle du champ, c'est-à-dire de la communauté. Derrière l'appropriation symbolique d'une région et la maîtrise des gestes (notamment l'observation) se cachent la légitimité scientifique et la reconnaissance qui structurent l'organisation de la communauté à laquelle l'acquisition du regard et sa mise en œuvre commandent l'accès.

Le terrain à côté

En se dotant d'un protocole d'observation opératoire, largement reproduit et partagé, la géographie classique a aussi défini un contrat de vision. Elle privilégie dans ses méthodes comme dans ses formes de restitution la vision oblique fournie par un point haut (naturel ou construit), ou son substitut qu'est la carte topographique. Cette position de surplomb au sens propre se double d'un surplomb métaphorique : de même que le regard du géographe *domine* son environnement, de même le géographe *domine* les populations qu'il étudie. De la considération intellectuelle à la considération, il n'y a qu'un pas que les géographes ont eu tendance à franchir précocement. Ainsi a-t-on pu accuser la géographie de véhiculer une idéologie – implicite mais puissante – au service de l'Etat et de la nation, voire de naturaliser les jeux de pouvoir qui structurent le monde (Lacoste, 1976). Vidal de La Blache, cela a été dit, a joué un grand rôle dans l'exaltation du sentiment national en lui donnant un

cadre immémorial : le territoire national et sa personnalité géographique propres à porter l'esprit français (Habsbawm, 2006). Mais avant lui, d'autres ont pu donner l'impression de regarder de haut les populations. La démarche des géographes du XIX^e siècle rejoint celle des ethnologues : les uns comme les autres cherchent à mettre en lumière les spécificités culturelles des groupes étudiés. Les géographes s'intéressent ainsi à un folklore décliné en modes de vie, organisation des espaces domestiques, arts et tradition populaires, costumes traditionnels (Thiesse, 1999). Elisée Reclus, en dépit de ses engagements politiques, n'échappe pas à la règle : sa *Nouvelle géographie universelle* accorde ainsi une grande importance aux populations du monde¹ (Bruneau, 2005). Cet intérêt pour l'homme se maintient après Reclus et donnera à la géographie française classique l'un de ses objets les plus pérennes : le *genre de vie* (Buttimer, 1971). A l'époque du positivisme, cela s'apparente à un universalisme teinté d'occidentalo-centrisme qui n'est désormais plus politiquement ou épistémologiquement tenable (D'Alessandro-Scarpari, 2005 ; Saïd, 1980).

Dans les années 1970, cette position surplombante – au propre comme au figuré – est remise en cause, à l'intérieur même de la discipline : c'est même l'un des leviers de la contestation. D'une part, les progrès de l'imagerie à cette époque (imagerie aérienne et satellite, modèles numériques de terrain...) sont tels qu'ils permettent de fournir des prises de vue ou des documents fiables à des géographes qui peuvent se passer d'aller sur le terrain. D'autre part, les bouleversements du monde contemporain obligent les géographes à adopter une nouvelle vision du monde, ainsi que de nouvelles pratiques pour l'observer. La conférence des pays non-alignés qui se tient en 1955 à Bandung (Indonésie) constitue l'acte de naissance du mouvement tiers-mondiste qui a rencontré un écho parmi les géographes français, notamment Yves Lacoste (Lacoste, 1969, 1976b, 1979), très impliqué dans les milieux marxistes et anticolonialistes (Lacoste, 2002 et 2010) qui gravitent autour de François Maspero et de sa maison d'édition (Guichard *et alii*, 2009 ; Hage, 2005 et 2008). Alors que les projecteurs se portent sur les pays du Tiers-Monde et sur la responsabilité des pays développés dans leur misère, le discours universaliste hérité des Lumières a du plomb dans l'aile et il est nécessaire de refonder les relations entre le Nord et les Suds¹. Ce nouveau contrat social implique pour les pays du Nord de modifier le regard qu'ils portent sur les pays des Suds. C'est l'un des aspects de la charge portée par Yves Lacoste dans son pamphlet *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* (Lacoste, 1976c) : il dénonce justement l'instrumentalisation de la géographie aux mains des puissants et l'usage qu'ils en font. En proposant d'entamer une *guérilla*, il entend justement « retourner l'arme »

¹ Le sous-titre donné à cette gigantesque entreprise – *La Terre et les hommes* – est révélateur à la fois de l'intérêt qu'il porte aux peuples (en lien avec ses engagements politiques), mais également de la place qu'il leur accorde dans sa définition de la géographie. Reclus constitue un maillon essentiel pour expliquer le passage d'une géographie allemande essentiellement tournée vers l'étude physique des milieux vers une géographie plus humaine.

de la géographie et la mettre au profit des groupes qui en sont habituellement les victimes, c'est-à-dire les dominés de toutes natures. C'est sur ce principe qu'Yves Lacoste – dans le contexte troublé de la crise de la géographie dont il est l'un des acteurs – propose de refonder la discipline ; la revue *Hérodote* qu'il fonde en 1976 et anime est la tribune de ce courant de pensée. Ce travail de refondation aboutit à une nouvelle éthique de la recherche². Le terrain – non plus considéré seulement comme les lieu et moment de la collecte *in situ* des données mais aussi comme les lieu et moment de la rencontre entre un chercheur et un groupe – concentre donc l'essentiel des interrogations. C'est dans ce contexte que sont publiés deux numéros thématiques d'*Hérodote*³ consacrés au terrain et qui constituent d'ailleurs la première réflexion transversale et réflexive sur cette question. Ces deux numéros thématiques – qui vont être analysés ici – entendent redéfinir les bases d'une relation d'enquête renouvelée. Cette redéfinition est largement empruntée – par le truchement de Camille Lacoste-Dujardin – à la discipline ethnologique qui a vu ses bases théoriques et épistémologiques renouvelées avant la géographie, écrivant ainsi une nouvelle page des relations entre ces deux disciplines proches qui ont certains objets en partage.

Les relations qu'entretiennent la géographie et l'ethnologie ont déjà fait l'objet de nombreuses analyses (Blanckaert, 2004 ; Robic, 2004a ; Sautter, 1995 ; Sion, 1937) et les liens que tissent entre eux ces deux champs du savoir sont aussi anciens que ces deux disciplines dont les origines sont confondues (Jacob, 1991) : Hérodote d'Halicarnasse apparaît ainsi, dans ses *Enquêtes*, à la fois comme le père de la géographie – « le géographe, l'agent de renseignement de l'impérialisme athénien » (Lacoste, 1976a : 5) – mais également comme le père de l'ethnologie⁴ – celui qui décrit les mœurs des contrées qu'il traverse (Hartog, 1980). La présence de nombreux ethnologues parmi les auteurs de ces deux numéros – Camille Lacoste-Dujardin⁵, Claude Lévi-Strauss⁶, Jacques Gutwirth⁷, etc.⁸ – atteste la permanence et la fécondité du commerce entre ces deux disciplines : l'ethnologie constitue pendant longtemps la branche périégétique de la géographie (Robic, 1995). En effet, l'une et l'autre de ces disciplines ont en partage le terrain, c'est-à-dire la rencontre avec les populations autochtones. C'est à la Renaissance que la tradition cosmographique (héritée de Ptolémée) prend son essor en raison des

¹ Cette question est au cœur de la réflexion médiatique et politique. Le *développement durable* – dans ses usages politiques – est la dernière modalité de ce discours (Brunel, 2004).

² L'originalité de cette refondation est qu'elle ne remet pas en cause les gestes du métier mais seulement les discours qui les fondent et les légitiment. Ce paradoxe est interrogé dans le cheminement « La généalogie du discours ».

³ *HERODOTE* (1977). « L'enquête et le terrain ». *Hérodote*. 1977-4. n°8.

HERODOTE (1978). « L'enquête et le terrain 2 ». *Hérodote*. 1978-1. n°9.

⁴ HARTOG, F. (1978). « Hérodote, rhapsode et arpenteur ». *Hérodote*. 1978-1. n°9. p. 56 à 65.

⁵ LACOSTE-DUJARDIN, C. (1977). « La relation d'enquête. Texte mis en discussion ». *Hérodote*. 1977-4. n°8. p. 21 à 44.

⁶ (1977). « Claude Lévi-Strauss et les responsabilités de l'ethnologue ». *Hérodote*. 1977-4. n°8. p. 77 à 80.

⁷ GUTWIRTH, J. (1978). « L'enquête en ethnologie urbaine ». *Hérodote*. 1978-1. n°9. p. 38 à 55

⁸ De nombreux ethnologues participent à la discussion qui suit l'article de Camille Lacoste-Dujardin, parmi lesquels André Bourgeot, Jean Copans, Jean-Pierre Digard, Colette Pétonnet ou Jean Vignet-Zunz (p. 45 à 76).

progrès scientifiques et de l'amélioration de la connaissance du globe dans le sillage des Grandes Découvertes (Besse, 2003 ; Grataloup, 2007), au détriment de la démarche ethnologique. Cette partition va s'accroître tout au long du XVIII^e siècle, à mesure que les encyclopédistes, désireux d'organiser les champs du savoir, séparent la description physique du globe et celle des peuples qui l'habitent : la première est du domaine de la géographie, la seconde des belles-lettres (Besse *et al.*, 2010 ; Laboulais, 2006). La géographie se focalise donc sur l'espace euclidien qu'elle entend décrire et expliquer. La géographie allemande (Ratzel, Haeckel, Humboldt), héritière des Lumières et de leur intérêt pour l'histoire naturelle, fait donc de l'étude des milieux physiques son principal objet sans négliger pour autant les dimensions humaines (Péaud, 2009). Une fois les conditions naturelles posées, l'étude humaine est possible, ce qui interroge la place de l'homme dans cette conception de la discipline. Un glissement s'opère, tout au long du XIX^e siècle durant lequel la géographie s'intéresse de plus en plus aux hommes ; il peut être saisi à travers deux exemples emblématiques des évolutions de la discipline. D'une part, l'itinéraire intellectuel d'Elisée Reclus – tel qu'il apparaît dans les titres qu'il donne à ses grands ouvrages – est révélateur de ce changement : *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe* (1868) ; *La nouvelle géographie universelle, la Terre et les hommes* (1876 et 1894) ; *L'homme et la Terre* (1905 à 1908). Héritier d'une approche traditionnelle de la discipline qui s'intéresse aux mécanismes physiques du globe¹, il considère avec toujours plus d'attention les processus sociaux et leur histoire qui se déroulent dans ces milieux au point de faire évoluer ses objets et de modifier en profondeur son écriture (Calbérac, 2005a). D'autre part, l'essor de la géographie coloniale, directement opératoire pour les militaires conduit les géographes à s'intéresser non plus seulement aux milieux mais aussi aux populations locales (Nordman, 2006).

Dans ces conditions, le partage opéré entre la géographie (les milieux) et l'ethnologie (les hommes) ne tient plus et les deux disciplines – désormais concurrentes – se redéfinissent. L'ethnologie se structure dans le contexte de l'expansion coloniale et des besoins en une meilleure connaissance du monde et de sa diversité (Debaene, 2006 ; Godelier, 2006). Le partage s'opère selon des paradigmes bien délimités : sous l'impulsion de Vidal, la géographie étudie les relations hommes/milieux dans une perspective d'écologie humaine (Claval, 1998), et l'ethnologie se focalise sur la caractérisation des groupes sociaux. De ces paradigmes différents découlent des méthodes et des pratiques spécifiques. La première concerne l'échelle d'analyse : l'ethnologue travaille à l'échelle très fine d'une communauté humaine alors que le géographe travaille à l'échelle intermédiaire de la région. La seconde concerne l'attention portée aux sociétés : rares sont les géographes qui s'intéressent aux croyances des

¹ Certains ont vu dans cet intérêt pour la géographie physique une conséquence de son *credo* anarchiste : il ne reconnaît aucune autorité, sauf celle de la nature (Sarrazin, 2004).

populations et à leurs représentations¹. C'est donc à l'ethnologie que revient l'étude des populations lointaines² : le terrain exotique constitue alors le fondement de la discipline, comme le rappelle avec humour Nigel Barley (Barley, 1994 et 1998)³.

Ces deux disciplines sont finalement assez proches, sinon dans leurs objectifs du moins dans leurs méthodes. L'une et l'autre font du terrain le cœur de leur démarche méthodologique. Toutefois, les ethnologues entreprennent dès les années 1930 un travail réflexif sur leurs pratiques sur le terrain (Blanckaert, 1996 ; Copans, 1999 ; Debaene, 2006) sans que les géographes leur embrayent le pas. Comment expliquer ce retard des géographes à interroger cette instance privilégiée de la production de leurs savoirs ? Une hypothèse peut être avancée : elle tient à la « nature » du terrain des géographes. Alors que les ethnologues étudient une société, c'est-à-dire un groupe humain où se déploient des interactions, les géographes quant à eux s'intéressent à un espace. De fait, ils ont pu garder plus longtemps leur position d'observateur « extérieur » en conformité avec les principes positivistes. Rien de tel pour les ethnologues qui ont retenu de leur présence sur le terrain l'impact qu'ils ont sur les populations enquêtées (Lévi-Strauss, 1950 ; Malinowski, 1985). La confrontation avec une altérité recherchée et revendiquée a donc précocement conduit les ethnologues à déconstruire leurs préjugés et à interroger les fondements théoriques et épistémologiques de leur discipline. Rien de tel pour la géographie qui a fait de cette question centrale une boîte noire. Ces deux numéros d'*Hérodote* sont la première tentative collective de la géographie française pour l'ouvrir et les questionnements retenus sont largement inspirés de l'ethnologie.

C'est en effet avec l'aide des ethnologues et de leur expérience que les géographes d'*Hérodote* entendent définir une nouvelle relation d'enquête sur des bases éthiques et respectueuses des populations étudiées. Camille Lacoste-Dujardin joue un rôle essentiel dans ce transfert entre les deux disciplines : ethnologue, spécialiste des Berbères dont elle a étudié les contes populaires ainsi que la condition des femmes, elle est proche du groupe d'*Hérodote* animé par son mari Yves Lacoste. C'est elle qui lance le débat en soumettant à la discussion un texte sur la relation d'enquête⁴. A l'origine de sa thèse se trouvent les évolutions du monde académique qui font des chercheurs des employés des bailleurs de fonds voire des impérialistes en puissance, dans un contexte marqué par les revendications

¹ Jules Sion – dans sa thèse sur les paysans de la Normandie orientale – fait figure d'exception. Parmi les post-vidaliens c'est lui qui a le plus introduit des réflexions ethnologiques dans la géographie (Sion, 1937).

² La géographie africaniste – à la fois héritière de la géographie coloniale et de la géographie vidalienne – fait figure d'exception en la matière (D'Alessandro-Scarpari, 2005).

³ Il faut attendre la fin des années 1970 et les années 1980 pour que les anthropologues délaissent les terrains exotiques pour s'intéresser à leur environnement immédiat et aux mondes contemporains (Augé, 1986 et 1994).

⁴ LACOSTE-DUJARDIN, C. (1977). *Op. cit.*

d'indépendance des populations autrefois dominées¹. Les évolutions du monde doivent donc inviter les chercheurs à modifier leurs pratiques, à discuter non seulement les résultats de leurs recherches, mais aussi les méthodes déployées pour les obtenir. Le moment est donc favorable pour que l'enquête, « l'acte premier sur lequel se fonde toute la recherche en sciences sociales »², soit interrogée, à la manière des chercheurs en sciences exactes qui décrivent avec minutie leurs protocoles expérimentaux :

« Alors que, pour mener une enquête approfondie, un chercheur a été accueilli au sein d'un groupe social où il a été reçu, qu'il a vécu longtemps parmi ces hommes et des femmes, qu'il a eu avec certains d'entre eux de longues conversations, pourquoi passer sous silence toutes ces conditions qui ont permis non seulement la collecte des 'matériaux' qu'il va utiliser dans l'élaboration de son ouvrage, mais aussi la naissance de certaines de ses idées essentielles ? Pourquoi ne pas exposer la façon dont l'enquête s'est déroulée dans le temps, son évolution, ses détours, les événements qui ont entouré cette recherche, la façon dont telle information, tel renseignement a pu être acquis ou la genèse de telle idée. »³

C'est à une approche réaliste qu'invite Camille Lacoste-Dujardin, et qui vise à montrer que le terrain est un lieu de rencontre et de co-construction des savoirs entre l'enquêteur et les enquêtés :

« Mais par ses questions le chercheur transmet peu à peu volontairement, ou plus souvent involontairement, une partie de sa problématique à ses interlocuteurs qui s'intéressent aux questions qu'il leur pose et lui répondent d'autant mieux en lui suggérant indirectement des idées nouvelles et des questions nouvelles. Il y a donc transmission de savoir, d'idée entre des personnes dans les deux sens, quoique de façon souvent inégale. La transmission du savoir ainsi produite ne se fait pas seulement par le chercheur hors du group et une fois l'enquête terminée, elle se fait aussi au sein même de la relation d'enquête ; si bien que le chercheur ne doit pas seulement une partie de ses idées à sa problématique initiale ou à sa propre sagacité, mais aussi à ceux qui ont été plus que des informateurs : des partenaires. »⁴

Cette enquête *approfondie* – qui ne repose pas sur les traditionnels questionnaires, mais plutôt sur une immersion longue aux côtés de la population (Arborio et Fournier, 1999 ; Copans, 1999) – exige donc une éthique du chercheur qui ne doit pas extorquer d'informations, ou les utiliser contre les intérêts du groupe qui l'a aidé à les formuler.

La définition du terrain se complexifie : ce n'est plus seulement un espace étudié, c'est également le lieu où s'opèrent la rencontre entre le chercheur et l'altérité ainsi que le partage des savoirs. C'est donc aussi le lieu où les repères politiques habituels sont redéfinis : le chercheur doit

¹ Cette prise de position anticoloniale ne doit pas être confondue avec une posture qui relèverait aujourd'hui des *post-colonial studies* : les implications théoriques ne sont pas les mêmes et Yves Lacoste critique vivement les *post-colonial studies* (Lacoste, 2010b).

² LACOSTE-DUJARDIN, C. (1977). *Op. cit.* p. 21.

³ *Ibid.* p. 22 et 23. On retrouve ici des idées qui seront au cœur de l'approche réaliste et symétrique de Bruno Latour : lui aussi a été formé par l'ethnologie (Latour et Woolgar, 1979).

⁴ *Ibid.* p. 23.

être à l'égal des populations qu'il enquête et ne doit pas chercher à les dominer, ce qui a des implications politiques fortes, notamment pour les terrains coloniaux (ou fraîchement décolonisés). Cette posture a des conséquences sur les pratiques méthodologiques mises en œuvre :

« Le chercheur, qu'il soit qualifié ethnologue, sociologue ou anthropologue, accorde une importance principale aux individus eux-mêmes qu'il s'efforce d'appréhender au niveau précis où l'*individuel* s'articule au *collectif*, soit au degré apparemment le plus simple de la socialisation. La vogue actuelle pour le terme d'anthropologie (d'origine universitaire anglo-saxonne) ne vient-elle pas, pour une part au moins, de l'accent mis par ce savoir sur l'Homme avec un H, et non sur le groupe, l'ethnie, ou la société ? »¹

Cette position formulée par Camille Lacoste-Dujardin a deux principales conséquences pour les géographes. La première concerne la nature de l'enquête ; la deuxième son échelle. Le géographe – comme l'ethnologue – peut donc se livrer à l'enquête longue, approfondie, au contact d'une population. Cela entraîne un changement d'objet de la discipline : il ne s'agit plus d'étudier une région comme l'exigeait la géographie classique qui a érigé la monographie régionale en forme de production privilégiée de la discipline (Clout, 2009), mais plutôt d'étudier un groupe humain, selon une perspective humaine. Le virage entamé par Renée Rochefort (Rochefort, 1961) est désormais pris : l'étude des hommes prime celle du milieu et c'est par les hommes que l'on peut étudier l'espace qui structure leur quotidien. L'attention portée aux hommes conduit à de nouveaux protocoles d'enquête qui mettent l'accent sur la proximité du chercheur avec les populations étudiées. Cet intérêt pour l'étude de petites communautés oblige le géographe à changer d'échelle d'observation. Il n'est plus guère possible d'étudier une région – définie selon des critères historiques ou naturels – dans son ensemble : en plus d'un changement des thématiques abordées, l'accent est désormais mis sur des études à échelles plus fines, qui rendent possible ce long travail d'immersion. Cela explique ainsi la forme des stages de terrain relatés dans ces deux numéros : les étudiants sont invités à étudier un groupe d'échelle communale (Fayence, le Bény Bocage...) avec lequel il noue des relations privilégiées le temps d'une immersion prolongée (jusqu'à une dizaine de jours). Enfin, l'intérêt pour certaines thématiques d'analyses (comme les conflits, les jeux d'acteurs et les rivalités) rappellent les orientations géopolitiques suivies par *Hérodote*. Ces deux numéros donnent aussi à voir les modalités de renouvellement à l'œuvre dans la modernisation de la géographie et l'évolution de ses paradigmes : les géographes vont chercher dans d'autres disciplines des ferments pour moderniser leurs approches et construire de nouveaux objets. L'ethnologie est ainsi utilisée à cette fin, de même que Armand Frémont a mis au cœur de l'espace vécu la psychologie qui permet l'étude des représentations (Frémont, 1976). Cela traduit aussi un intérêt renouvelé pour l'homme en tant qu'objet de la

¹ *Ibid.* p. 31.

discipline : ce n'est plus tant l'interaction homme – milieu qui mobilise le géographe, mais plutôt l'étude de l'homme compris comme sujet. Derrière le changement de modalité des protocoles d'observation, c'est toute une vision du monde des géographes qui évolue.

Observer l'observation

Les théories développées par Yves Lacoste dans ces deux numéros d'*Hérodote* l'attestent : la vision du monde est à la fois sensible (le regarder) et intellectuelle (le penser). Le changement de méthode d'observation qu'il prône, animé par un souci éthique, participe plus largement d'une évolution de la discipline, de ses objets et de ses méthodes alors que le monde connaît de profonds bouleversements. Il importe maintenant de comprendre comment une conception du monde peut se traduire dans des protocoles d'observation adéquats et, à l'inverse, comment une posture d'observation permet d'instruire une posture intellectuelle. C'est donc à l'observation des pratiques d'observation qu'il faut à présent s'atteler afin d'élucider ce qui se joue dans ce regard qui est au cœur de la démarche géographique. Quels sont les biais auxquels le géographe sur son terrain doit faire face ? Dans quelle mesure le processus d'observation est-il guidé par des grilles intellectuelles qui conditionnent la saisie du monde ?

C'est donc sur le terrain qu'il faut se rendre, et s'intéresser aux pratiques effectives d'observation que déploient les chercheurs sur le terrain : comment voient-ils le monde depuis leurs terrains ? Comment l'observent-ils ? Comment l'observation s'inscrit-elle dans une démarche à la fois empirique et théorique ? Ces questionnements seront étayés à partir des observations menées auprès de deux doctorantes sur leurs terrains de thèse, Emmanuelle Peyvel et Julie Le Gall¹. Comme il est difficile de filmer l'espace (considéré comme l'étendue) que l'œil de la caméra ne peut que partiellement embrasser, ainsi qu'un individu qui observe j'ai eu recours aux cadres théoriques et méthodologiques de l'observation filmée des relations sociales (Lallier, 2004 et 2009) : filmer et rendre intelligibles des interactions sociales que l'on peut objectiver en les saisissant par l'objectif de la caméra. Dès lors, l'observation filmée m'a permis de mettre en place un dispositif opératoire pour objectiver l'observation et mettre en abyme cette pratique, tout en apportant des réponses aux problèmes méthodologiques soulevés. Plus que l'observation en soi, j'ai filmé les interactions dans lesquelles ces géographes s'engagent à des fins d'observation : je les ai observées en train d'observer par le truchement d'outils (la mise en abyme avec l'observation filmée était donc totale²). L'accent est

¹ Il est nécessaire – comme à chaque fois qu'il sera fait référence au travail de terrain de Julie Le Gall et d'Emmanuelle Peyvel – de se reporter au documentaire *Ce qui fait terrain – Fragments de recherches* proposé dans le DVD placé en annexe.

² Cette mise en abyme est longuement analysée dans le quatrième livre de cette thèse.

donc mis sur le rôle des outils dans la démarche d'observation qui s'apparente donc à une interaction comme une autre.

La spécificité du dispositif utilisé met l'accent sur un questionnement central, tant pour le chercheur observé que pour l'observateur filmant, à savoir le *cadre* : dans quel cadre le géographe est-il conduit à observer ? Qu'est-ce que le géographe cadre quand il observe : quel tri opère-t-il entre ce qui lui semble pertinent et ce qui ne l'est pas ? La première question renvoie au contexte de la recherche et la seconde interroge la pratique d'observation elle-même. La réponse à la première question est simple : n'importe quel lieu peut devenir un support de l'observation. Les géographes peuvent saisir n'importe quelle situation pour l'observer, en fonction des questionnements posés et des démarches d'enquête adoptées. Ainsi les observations que j'ai faites m'ont permis de rendre aussi bien sur des sites touristiques vietnamiens¹, que dans une centrale hydro-électrique, des exploitations agricoles dans la périphérie portègne ou les rues de Buenos Aires, sans compter les lieux dans lesquels je n'ai pas filmé. A chaque fois, l'observation était commandée par un critère de pertinence. Cela souligne l'importance de la deuxième question qui se trouve résumée dans le tri que doit opérer le sujet : qu'est-ce qui est pertinent (c'est-à-dire qu'est-ce qui est digne d'être retenu pour être observé et qu'est-ce qui ne l'est pas ?) et qu'est-ce qui ne mérite pas d'être observé. Ce tri, c'est le *cadre* qui l'opère : on découpe le réel, on le délimite, pour en extraire une partie porteuse d'une signification précise, en fonction d'attentes définies. Le géographe – comme les autres scientifiques – doit donc trier les informations qui lui parviennent : dans son cas, le cadre est à la fois métaphorique et renvoie à une vision du monde construite. Ainsi le géographe doit-il cadrer en fonction de l'objet qu'il cherche à élucider et en fonction des normes en vigueur dans sa discipline : du milieu du XIX^e siècle à nos jours, on assiste ainsi à la définition d'un cadrage que les géographes appliquent quasi-systématiquement, et qui s'explique aussi bien par la nécessité de montrer et de catégoriser le réel que par l'évolution des outils et des paradigmes scientifiques (Mendibil, 1997). Poser un cadre, c'est donc opérer ce tri entre ce qui est intéressant et ce qui ne l'est pas².

Observer l'observation peut donc consister à s'intéresser aux pratiques pour cadrer – au sens littéral – le réel, c'est-à-dire d'étudier les techniques de prises de vue mobilisées. Deux constats s'imposent d'emblée. D'une part, la pratique de la photo est largement dominante, même si le dessin est encore utilisé (Emmanuelle Peyvel par exemple dresse le plan de la terrasse surplombant les

¹ Ou censés l'être : les plateaux centraux où l'essentiel des séquences a été tourné sont une région à l'écart du développement touristique (Peyvel, 2009).

² Poser un cadre a aussi une dimension esthétique – que l'on retrouve dans la démarche de prise de vue – qui renvoie aux expériences picturales, notamment les *vedute*, ces peintures d'inspiration italienne qui présentent des paysages saisis (donc cadrés) depuis une fenêtre.

cascades)¹. D'autre part, les pratiques de Julie Le Gall et d'Emmanuelle Peyvel sont très différentes, et découlent en partie des cadres institutionnels ou conventionnels dans lesquels elles font du terrain. Emmanuelle Peyvel fait un grand usage de la photo² alors que Julie en fait un usage mesuré et presque clandestin³. L'une et l'autre ne se comportent donc pas de la même manière avec l'outil de prise de vue : pour Emmanuelle Peyvel, l'appareil est un outil d'observation (elle explique qu'elle découvre parfois des éléments insolites sur ses photos une fois qu'elle les traite), alors que pour Julie Le Gall l'appareil sert à garder une trace d'un élément précis patiemment mis en lumière. Pour cette dernière enfin, la photographie s'articule à la pratique du don et du contre-don : elle explique ainsi l'usage qu'elle fait des photographies qu'elle offre aux personnes qu'elle a interrogées et les retombées qu'elle escompte.

Au-delà, cette utilisation différenciée de l'outil photographique renvoie à des terrains et à des pratiques scientifiques différents. Julie Le Gall travaille principalement par entretiens menés dans des exploitations agricoles : elle a déjà repéré les exploitations et prend des rendez-vous avec les exploitants. Son travail d'enquête consiste à interroger ces exploitants selon la technique du récit de vie. Rien de tel pour Emmanuelle Peyvel : elle questionne le tourisme sous l'angle des lieux mis en tourisme et constitue dès lors une collection de petits terrains. Elle cherche donc à s'appropriier ces lieux très variés (dans leurs localisation, statut, nature, fonctionnement...). L'observation permise par la photographie se justifie dans la mesure où ses produits donnent à voir des sites très différents. L'observation se fait donc en partie en fonction de catégories préalables en fonction desquelles on peut juger de la pertinence ou non de tel ou tel phénomène : on ne retient que ce qui est jugé pertinent. Ainsi, lors de la promenade dans le parc naturel, Emmanuelle Peyvel ne photographie pas l'arrosage des caféiers : cela ne rentre pas dans ses attentes.

La pratique d'observation (pas seulement photographique) entérine donc une vision du monde qui repose sur des catégories préalablement établies et qui interviennent dans les situations d'observation. Reste à comprendre comment ces catégories interviennent dans la situation d'observation. L'observation filmée des relations sociales fournit là encore des éléments de réponse : elle permet de faire l'hypothèse que l'observation scientifique est une interaction comme une autre. Dès lors, il est possible d'étudier l'observation comme un engagement dans lequel le chercheur

¹ On retrouve ici une évolution d'ampleur de la géographie soulignée par Didier Mendibil (Mendibil, 1997 ; Robic, 2006) : le dessin – utilisé pourtant dès la fin du XIX^e siècle à des fins conjointes d'observation et d'explication – est progressivement remplacé par la photographie, à mesure que l'appareil photo se miniaturise et que son usage se démocratise. Il faut aussi compter avec les évolutions éditoriales : la reproduction des photos (même en couleurs) ne pose plus de difficultés.

² Ce que j'ai essayé de suggérer dans le montage de la scène du parc naturel : je mets volontairement l'accent sur l'acte même de photographier. Lors de la promenade dans le parc, on voit bien la discussion alterner avec des prises de vue.

³ Dans la séquence filmée dans les rues de Buenos Aires, Julie se cache pour photographier : elle prend une photo après l'autre et se retourne pour regarder le résultat. La séquence se conclut sur un constat d'échec : « Je suis grillée : il m'a vue ».

s'engouffre, mobilisant à la fois ses compétences disciplinaires et son imaginaire, selon une mise en scène bien réglée (Goffman, 1973 a et b). C'est sa présence particulière – à la fois ordinaire (se couler dans la masse) et extraordinaire (assurer l'extériorité du regard) – que le chercheur met en avant sur son terrain. C'est par exemple Julie Le Gall qui s'efforce de faire du terrain dans la même tenue vestimentaire afin d'être toujours reconnue et identifiée. Ou Emmanuelle Peyvel qui, en dépit de ses dispositions linguistiques, s'accompagne toujours d'une interprète afin de ménager une « distance professionnelle » avec la personne interviewée. Deux stratégies s'opposent nettement : l'une cherche à effacer l'altérité alors que l'autre la met en avant. Les démarches sont différentes et renvoient autant aux objets étudiés et aux méthodes mises en œuvre (le récit de vie implique la mise en confiance alors que la rencontre avec des autorités officielles exige au contraire une forme de neutralité) qu'à des contextes sociaux différents : sur son terrain vietnamien, Emmanuelle Peyvel n'arrivera jamais à passer pour une Vietnamiennne. Plutôt que de singer une identité vraiment factice, elle détourne ce problème en accentuant l'altérité et en mettant en œuvre des dispositifs (comme le recours à des interprètes) qui permettent d'interagir différemment avec les acteurs rencontrés. Ces deux exemples soulignent bien que le chercheur n'est finalement pas seul sur son terrain : il est tributaire des autres. C'est aussi pour cela que l'on peut décrire l'observation comme une interaction.

Les deux doctorantes observées ne sont jamais seules sur leur terrain ; l'une et l'autre s'en expliquent. Emmanuelle Peyvel s'accompagne toujours d'une interprète qui, en plus de traduire les propos échangés, l'éclaire sur la culture vietnamienne. La séquence de la promenade dans le parc naturel nous renseigne sur la nature des interactions entre Emmanuelle Peyvel et ses interprètes : c'est par la discussion à bâtons rompus que les catégories de la chercheuse sont confrontées à la réalité du terrain et sont susceptibles d'évoluer. « Est-ce que tu trouves cela beau ? », « Pourquoi ? », « Est-ce que tu viendrais en vacances avec ta famille ? » : par l'échange, Emmanuelle Peyvel parvient ainsi à abandonner ses catégories situées pour accéder aux représentations de ceux dont elle étudie les pratiques qui peuvent avoir des impacts dans les pratiques touristiques et ludiques. Quant à Julie Le Gall, c'est la présence d'un tiers qui rend possible son accès au terrain en lui faisant profiter de ses réseaux et de ses contacts. Ce tiers est donc décisif pour rencontrer les populations qu'elle étudie et qu'elle interroge. Son travail d'observation est conditionné par l'interaction avec cet adjuvant qui détermine en retour la nature de l'interaction – donc la situation de l'observation – autant que les méthodologies mises en œuvre. Ainsi Julie Le Gall mène-t-elle des enquêtes dans deux sites du *campo* périurbain de Buenos Aires qu'elle a sélectionnés autant pour les dynamiques agricoles qui s'y dessinent que pour leur condition d'accès, l'un au Nord-Ouest de Buenos Aires – Pilar – et l'autre au Sud-Est – La Plata. Sur ces deux sites d'observation, les pratiques déployées sont très différentes et sont conditionnées par la présence de ceux qui lui permettent d'accéder aux populations enquêtées. A

La Plata, Julie Le Gall est accompagnée par des chercheurs en sciences sociales, notamment Matías García : leurs pratiques scientifiques sont proches (récits de vie, entretiens semi-directifs qui reposent sur une relation de confiance et qui se déploient dans la durée). Les entretiens peuvent alors se déployer dans la durée, comme le premier entretien montré dans le film, qui a duré plus de deux heures et demie. Rien de tel à Pilar où Julie Le Gall est accompagnée par un technicien agricole, Nestor Tello, qui se soucie peu des questionnements des sciences sociales et qui prend sur son temps de travail pour l'aider. Son ennui durant l'entretien dans les champs est manifeste : on le voit très vite se désintéresser de l'entretien, et, accroupi, focaliser son attention sur la croissance des plantes. Il écoute d'une oreille distraite l'échange sans toutefois y prendre part. Julie Le Gall, comme elle l'explique, adapte ses méthodes d'entretien à la personne qui l'accompagne sur le terrain ; dès lors, les catégories qu'elle mobilise sont donc tributaires de la situation d'engagement des chercheurs.

Ces pratiques différenciées mettent l'accent sur l'importance de la méthode dont l'observation n'est qu'une modalité, ainsi que sur les éléments qui la contextualisent. Les gestes sont en effet largement conditionnés par des contextes sociaux, techniques, politiques dont les deux géographes sont parties prenantes mais qu'elles ne contrôlent pas entièrement. L'observation est avant tout une pratique sociale qui dépend du contexte dans lequel elle se déploie. A la différence de l'observateur positiviste, le géographe sur son terrain ne peut adopter un point de vue totalement extérieur à ce qu'il observe, dans la mesure où ses pratiques d'observation sont en grande partie contraintes par les circonstances. C'est en fonction de ces contextes que les géographes peuvent déployer les principes méthodologiques qui fondent leur appartenance à la communauté disciplinaire.

La controverse : regards disciplinaires

Le monde est en effet *saisi* (à tous les sens du terme) au prisme des réflexions et des réflexes disciplinaires qui ont été largement assimilés et incorporés lors des années de formation. On retrouve ici la théorie constructiviste selon laquelle on ne perçoit le monde qu'au travers de catégories préalablement établies (Berthelot, 2008 ; Hacking, 2001 ; Lussault, 2003a). A rebours, cela signifie que les protocoles d'observation et les méthodologies déployés sur le terrain sont convoqués au service d'une vision du monde qu'ils doivent éprouver sinon confirmer. Face au réel, le chercheur n'arrive donc jamais complètement ignorant, ce qui conduit donc à s'interroger sur la possibilité d'une observation fondée sur des méthodes issues de disciplines différentes : comment, dès lors que chaque discipline définit ses méthodes propres de construction et d'observation de ses objets, peut-on concilier des points de vue peut-être différents sur des mêmes objets, ou du moins sur des mêmes réalités ? Au-delà de toute irréductibilité légitime des questionnements et des méthodologies scientifiques, quelle est alors la pertinence de croiser des regards disciplinaires ? Comment des mêmes

objets peuvent-ils être appréhendés par différents regards ? Si les regards portés sur les objets sont différents, s'agit-il encore des mêmes objets ?

Cette question de la légitimité et de la pertinence des différents regards disciplinaires est au cœur de la controverse qui oppose, au tout début du XX^e siècle, les géographes aux sociologues puis aux historiens : ce qui est en jeu, c'est la pertinence de la pluralité des regards scientifiques à une époque où les champs et les bastions académiques sont en pleine (re)définition. L'heure est en effet à la stricte délimitation de son pré carré, au regard de méthodologies dûment estampillées et la lutte est féroce pour gagner des positions dans l'institution universitaire. Les géographes et les sociologues n'échappent pas à ce mouvement général, et la rivalité est d'autant plus grande entre ces deux disciplines que l'une et l'autre ont vocation à s'intéresser au présent. L'institutionnalisation de ces disciplines est ainsi marquée par une période d'affrontements durant laquelle les sociologues durkheimiens menés par François Simiand cherchent à disqualifier les approches géographiques définies par Vidal de La Blache et suivies par ses disciples. Les comptes rendus des thèses de géographie publiés dans *L'Année sociologique* (la tribune des sociologues et le lieu d'élaboration de la nouvelle discipline) et dans les *Annales de géographie* (celle des géographes)¹ donnent à voir cette controverse et les justifications apportées par les géographes pour légitimer leurs approches théoriques et les méthodes spécifiques d'observation. De la lecture de ces échanges, il apparaît que pour les géographes il y a un *continuum* d'évidence entre la visée théorique du monde et les méthodologies d'observation utilisées : la conception théorique définie commande en effet une certaine manière de regarder le terrain. Il faut donc d'une part étudier la spécificité de l'intelligence du monde des géographes (la comparaison avec la sociologie servira alors à mettre en lumière les particularismes de la géographie) et d'autre part s'interroger sur la mise en œuvre de pratiques d'observation opératoires pour répondre aux objectifs théoriques fixés.

Si la géographie tire profit de la défaite de 1870 pour répondre aux exigences de la revanche et à la formation d'un esprit national (Lefort, 1992), la sociologie est quant à elle auréolée du prestige du positivisme. En effet, c'est Auguste Comte qui, dans son *Cours de philosophie positive* (1839), forge ce mot qu'il définit comme l'équivalent de la *physique sociale* qu'il avait auparavant l'habitude d'employer (Rey, 1998 : 3532). Cette nouvelle discipline, considérée comme une science à part entière, a pour but d'interroger les faits sociaux ; elle a donc toute sa place, contrairement à la

¹ Ce développement portera exclusivement sur la controverse qui oppose les géographes aux sociologues ; les interventions des historiens ne seront pas étudiées. En effet, l'opposition entre les géographes et les historiens (en particulier Lucien Febvre) ne se fait pas autour de points de vue irréductibles. Au contraire : Lucien Febvre approuve l'essentiel des approches géographiques (même si un désaccord subsiste sur les échelles d'analyse à privilégier), et la controverse se noue davantage sur l'asservissement de la géographie à l'histoire, ce que refuse les géographes. Les relations entre l'histoire et la géographie sont étudiés dans le cheminement « La généalogie du discours ».

géographie, dans l'arbre des disciplines scientifiques dressé par Comte. Entre le *Cours de philosophie positive* et la sociologie enseignée dans les universités dans les dernières années du XIX^e siècle, c'est-à-dire entre Auguste Comte et Emile Durkheim considéré comme le père de la sociologie française, la sociologie a connu des écoles diverses. La plus importante est celle qui se constitue autour de Frédéric Le Play et qui s'intéresse à l'économie sociale et aux conditions de vie des ouvriers ; elle définit des modes d'enquêtes empiriques spécifiques (parmi lesquels les monographies familiales) (Savoie, 2005). C'est contre cette idée de la sociologie (à la fois paternaliste et tournée vers l'action sociale) et de ses méthodes qu'Emile Durkheim définit un nouveau programme. Il impose alors, grâce à ses travaux novateurs (notamment sa thèse *De la division du travail social* ou *Le suicide*) ou à la revue *L'Année sociologique*¹ qu'il fonde en 1897 et anime ensuite, ses théories et ses méthodes dans l'institution académique. Tenant du positivisme, il considère les phénomènes sociaux comme des faits qui peuvent être analysés en eux-mêmes et cherche à expliquer le social par le social (Besnard et Cherkaoui, 2005). C'est cette communauté des sociologues, bien structurée autour de son chef de file et aguerrie à la polémique qui conteste les méthodes des géographes en qui ils voient des rivaux potentiels pour étudier la société contemporaine.

La controverse est ancienne mais rebondit véritablement en 1909 au moment où François Simiand² publie dans *L'Année sociologique* un compte rendu des premières monographies régionales soutenues par les élèves de Vidal de La Blache³. Comme le rappelle l'auteur dès les premières lignes de son article, son ambition n'est pas de proposer une synthèse sur la géographie humaine mais plutôt de s'intéresser aux faits – et à leur cadre – que les géographes se proposent d'étudier :

« La rénovation des disciplines géographiques à laquelle nous assistons, tout spécialement l'institution de cette discipline à grandes ambitions qui se dénomme elle-même géographie humaine, mériterait ici, de notre point de vue, une étude générale que le cadre de ce compte rendu ne comporte pas. Nous voulons seulement, à propos de quelques-uns des travaux récents de géographie régionale française, examiner brièvement quelle est la nature exacte des faits sur lesquels les géographes, auteurs de ces travaux, font porter leur étude, quelle est, en fait, la consistance

¹ Cette revue traduit l'impérialisme des sociologues groupés derrière Emile Durkheim. Derrière le projet de proposer des comptes rendus bibliographiques, cette revue ambitionne d'« annexer des territoires que la nouvelle discipline pourra occuper et exploiter » (Besnard, 2005 : 19).

² François Simiand est un proche de Durkheim et l'un de ses principaux collaborateurs dans l'aventure de *L'Année sociologique*. Il a en charge la rubrique « Sociologie économique » ; c'est donc lui qui – dans le partage des tâches et des objets – a en charge la lecture et la critique des travaux des géographes (Steiner, 2005). La géographie relève donc aux yeux des sociologues principalement de l'économie.

³ SIMIAND, F. (1909). « Géographie humaine et sociologie ». *L'Année sociologique*. IX. p. 723 à 732. Il rend compte des thèses d'Albert Demangeon, Raoul Blanchard, Camille Vallaux, Antoine Vacher et Jules Sion, c'est-à-dire celles qui ont fait l'objet d'un compte rendu dans les *Annales de géographie* et qui sont considérées comme relevant pleinement de l'orthodoxie vidalienne. Il renvoie aussi, dans la note 2, aux thèses de Raoul de Félice et du Capitaine Levainville qui ne correspondent pas entièrement aux préceptes vidaliens, mais ignore les thèses de Jean Brunhes et d'Emmanuel de Martonne (soutenues en 1902).

véritable des explications qu'ils nous présentent, et quelle est enfin la valeur scientifique du cadre qu'ils ont choisi pour les étudier. »¹

Il cherche donc à préciser l'objet et la méthode de la discipline. D'emblée, il pointe l'extrême diversité des travaux qui se revendiquent pourtant d'une même bannière :

« On le voit à ces quelques exemples, chez des géographes d'une même école, la notion de ce qui est géographique, de ce qui est et doit être l'objet d'une étude géographique, apparaît ou bien fort diverse, - si chacun de ces auteurs a mis dans son livre ce qu'il considérait et tout ce qu'il considérait comme proprement géographique, - ou bien fort indéterminée, si nous devons intégrer en elle jusqu'aux catégories de faits les plus distantes que nous trouverons visées dans l'une ou dans l'autre de ces études. »²

En effet, ces premières monographies s'intéressent-elles aussi bien aux rapports entre les hommes et les milieux (Demangeon et Blanchard), les croyances, les langues, les mœurs, l'utilisation agricole des terres, la pêche (Vallaux), l'étude historique des populations (Sion) ou la géomorphologie (Vacher). Si les géographes portent leur attention sur des régions bien individualisées, celles-ci n'en sont pas moins diverses aussi bien dans leur nature que par leur échelle, ce qui interroge les critères mis en œuvre pour découper l'espace. Les régions délimitées couvrent en effet des superficies variables : si la Picardie, la Flandre, la Basse Bretagne ou la Normandie orientale constituent de grands espaces, le Berry n'est pas plus grand qu'un département. Ces terrains sont aussi très variables dans leur nature : les aspects physiques ne sont pas également traités, et les études humaines souffrent d'approches diverses qui privilégient tantôt l'histoire, tantôt le droit, tantôt les mentalités. Bref, il est bien difficile d'y trouver la marque d'une même école dont Vidal serait le maître à penser. François Simiand disqualifie ainsi la cohérence de la démarche géographique au motif que celle-ci ne s'inscrit pas dans un cadre suffisamment fixe qui permette de généraliser les observations faites. Bien plus, il récuse la prétention des géographes à embrasser tous les aspects constitutifs d'une région :

« Et d'autre part enfin, à supposer que les régions considérées soient bien des unités à la fois géographiques et humaines (souvent, d'ailleurs, plus humaines que géographiques), commencer par étudier le tout de cette région, vouloir tout y saisir et tout y expliquer à la fois, c'est vouloir commencer par le plus difficile, par ce qu'on peut tout au plus concevoir comme le terme de la science : car c'est vouloir, en effet, expliquer un individu dans toute son individualité complexe et entière, au lieu de débiter, comme dans toute science, par l'analyse de rapports généraux et simples. Imaginons, au contraire, qu'au lieu de s'attacher à un problème présentement (et pour longtemps sans doute) aussi insoluble, les mêmes hommes, avec leur conscience, leur faculté d'érudition, et leur souci de travail et de résultats de science, se soient appliqués à étudier, par exemple, l'un les formes de l'habitation, un autre la distribution des maisons et des agglomérations, un autre la localisation de telles ou telles industries, *etc.*, chacun dans toute la France, ou même, s'il y a lieu, dans l'Europe occidentale, dans le présent, et aussi, comme il serait sans

¹ *Ibid.* p. 723 et 724.

² *Ibid.* p. 725.

doute nécessaire, dans le passé : croit-on qu'ils n'auraient pas abouti à apercevoir et même à dégager des relations plus concluantes, et pénétré plus vite et plus véritablement dans l'intelligence même des phénomènes qu'une science de la morphologie sociale peut légitimement se donner à tâche d'expliquer ? »¹

Simiand pointe donc les limites d'une géographie trop idiographique. En condamnant l'ambition des géographes à traiter l'ensemble des problèmes qui affectent une région et en prônant au contraire l'étude de phénomènes bien circonscrits mais étudiés à une échelle plus petite, il trace les grandes lignes de la morphologie sociale que met en place Durkheim comme simple composante de la sociologie². Si la géographie est tant critiquée, c'est à cause de ses objets qui s'accordent bien mal avec le projet global des sociologues³ : dans leur quête pour légitimer une discipline relativement récente, les sociologues redoutent le danger d'une géographie qui ne s'intéresse plus exclusivement à la seule dimension physique des milieux au profit des réalités sociales qui les composent⁴.

Face à ces attaques, la réponse des géographes est double : d'une part revendiquer la pertinence de la démarche géographique et d'autre part affirmer la possibilité de mener plusieurs projets scientifiques parallèles. Ainsi, dans son compte rendu à *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Albert Demangeon souligne en 1923 (une fois la controverse avec les sociologues éteinte) l'intérêt des démarches pluridisciplinaires, notamment face aux prétentions hégémoniques des sociologues :

« Mr Febvre affirme qu'il existe une science appelée géographie humaine et qu'il y a des géographes qui s'efforcent d'en fixer la méthode et d'en définir le contenu. On pourrait considérer cette affirmation comme superflue. Qu'on se détrompe. La géographie humaine a, sans le savoir, couru un grave danger : elle aurait dans la sociologie une rivale, et cette rivale lui dénierait à peu près tout droit à l'existence et ne songerait à rien moins qu'à bâtir sur ses ruines une science nouvelle, dénommée 'morphologie sociale'. Nous pensons, comme Mr Febvre, que ces querelles autour des frontières et des domaines d'une science sont un peu vaines. Rien ne compte si ce n'est les œuvres originales qui apportent du nouveau, sous quelque drapeau que ce soit. S'il y a contestation sur les limites d'un sujet tant mieux ; il n'en sera que mieux étudié, étant considéré de deux points différents de l'horizon. Au reste, il ne semble pas malaisé de reconnaître le domaine propre de la géographie humaine et de la sociologie. Dans les faits sociaux, la sociologie étudie surtout les groupements qui n'ont pas de base territoriale et dont l'organisation trouve ses fondements dans les idées des hommes. »⁵

¹ *Ibid.*, p. 731 et 732.

² François Simiand suggère aussi un mode de travail qui, s'il était familier des durkheimiens, était inconnu des géographes : le travail en équipe et la division sociale du travail de recherche. Les sociologues ont tendance à se répartir les thèmes d'études alors que les géographes sont enclins à s'approprier *leur* terrain.

³ Des désaccords de fond se font également jour, comme les systèmes de causalité mis en œuvre ; cet aspect est développé dans le cheminement « La généalogie du discours ».

⁴ Les géographes allemands, comme Humboldt et surtout Ratzel sont ici en jeu. Les sociologues ont revendiqué très tôt l'héritage de Ratzel sans toutefois nuancer son déterminisme. Cette tâche est l'œuvre de Vidal de La Blache qui, pour l'éliminer, prône les études à l'échelle régionale.

⁵ DEMANGEON, A. (1923). « Introduction géographique à l'histoire ». *Annales de géographie*. XXXII. p. 165 à 170. p. 167.

Demangeon revendique la pluralité des regards disciplinaires et des méthodes et seule la fin (les résultats obtenus) justifie les moyens mis en œuvre. La légitimation de la discipline se fait au regard des résultats qu'elle obtient, dans le cadre d'une démarche idiographique peu encline à la théorisation. Néanmoins, les géographes s'efforcent également de justifier le bien-fondé de leurs approches. C'est le but du compte rendu rédigé par Paul Vidal de La Blache de la thèse de Jules Sion¹. Fait inhabituel, le maître prend lui-même la plume pour rédiger une réponse qui dépasse largement le cadre du compte rendu. Face aux attaques des sociologues, il explique la spécificité de l'approche géographique et justifie sa pertinence, tout en expliquant les modalités du regard géographique et les fondements théoriques sur lesquels il repose, bien éloignés des bases de la morphologie sociale :

« Il y a tout à gagner à ce que ces [monographies régionales] ne soient pas coulées dans un même moule. On serait mal fondé à regretter les différences de points de vue qui les distinguent, pourvu toutefois, qu'elles représentent vraiment, sous des aspects divers, des applications de la méthode géographique. Le caractère essentiel de cette méthode géographique consiste dans le souci rigoureux de localiser les faits dont elle s'occupe. C'est sa raison d'être ; on peut ajouter que c'est aussi le principe fécond qu'elle peut inoculer autour d'elle. Quand il arrive de s'appliquer à des questions d'ordre social et économique, matières à controverses d'où l'esprit de parti n'est pas toujours exclu, le scrupule semble particulièrement indiqué, comme moyen de garantir de généralisations imprudentes. En vrai géographe, Mr Sion est pénétré de cette nécessité de localiser les faits. (...) La localisation s'impose d'autant plus aux historiens qu'aux sociologues qui prennent la France pour sujet d'études, que cette contrée se distingue entre toutes par une variété physique, qui naturellement se reflète dans son état social. Les études régionales, dont la série, je l'espère, n'est pas épuisée, nous donnent le sentiment de plus en plus net de ces diversités. (...) Au lieu de se confondre en une teinte uniforme, chaque pays se détache avec sa physionomie propre, manifestant ainsi le principe de divergences parfois inattendues. (...) Dans l'explication de ces faits très complexes, soumis à des circonstances diverses de temps et de lieu, l'analyse géographique, aussi bien que celle des influences ethniques et historiques, doit avoir sa part ; l'emploi exclusif d'un mode d'interprétation ne saurait satisfaire une intelligence éprise de réalité et non de système. »²

La méthode géographique, celle du « dossier régional » (Robic, 1991), impose en effet de s'intéresser au particulier, dans le cadre d'une démarche idiographique assumée :

« Pour recueillir les éléments de cette connaissance, la géographie humaine a sa propre méthode, et c'est là son originalité que Mr Febvre, trop préoccupé de critique, n'a pas définie de manière positive. Cette méthode de recherche est cartographique et régionale. »³

¹ VIDAL DE LA BLACHE, P. (1909). « Les paysans de la Normandie orientale par Jules Sion ». *Annales de géographie*. XVIII. p. 177 à 181. Jules Sion soutient sa thèse en 1908 et François Simiand en fait une recension dans son article de 1909. C'est donc tout naturellement le compte rendu de sa thèse qui constitue la réponse de Paul Vidal de La Blache à François Simiand.

² *Ibid.* p. 177 et 178.

³ DEMANGEON, A. (1909). *Op. cit.* p. 168.

La carte est l'outil du géographe et lui permet de localiser les faits et d'étudier les corrélations. Et c'est à l'échelle régionale que les phénomènes observés peuvent être expliqués. Dans cette perspective, l'accumulation et le traitement de données à grande échelle est la tâche première du géographe ; la synthèse, à une échelle plus petite, est seconde (mais pas secondaire) :

« Mais, quelle que soit leur origine et leur nature, ce sont ces régions qui doivent fournir aux géographes les cadres de leurs études élémentaires ; c'est le seul moyen pour eux de constituer leur trésor d'observations avant de construire des systèmes »¹.

De cette confrontation, il apparaît que la géographie et la sociologie ne voient pas le monde de la même manière – les sociologues durkheimiens¹ s'intéressent aux phénomènes invariants et au général alors que les géographes sont préoccupés par la diversité régionale et l'unique – et par conséquent leurs objets ne sont pas les mêmes. Ce sont les phénomènes sociaux qui intéressent les sociologues, alors que les géographes s'intéressent à la personnalité d'une région (Vidal de La Blache, 1903). Dans cette perspective, la démarche du géographe s'apparente davantage à celle de l'ethnologue qui cherche à percer lui aussi la personnalité et les singularités non pas d'une région mais du groupe qu'il observe (Blanckaert, 2004) : son intérêt se focalise sur l'inscription d'un groupe dans son milieu au travers des genres de vie et sa démarche consiste donc, par le contact prolongé, à s'imprégner de la réalité qu'il doit décrire et dont il cherche à saisir le « vif ». Ce recours au terrain, primordial chez les géographes, n'est que secondaire pour les sociologues : la connaissance générale du social les oblige à recourir à des sciences annexes (et annexées, destin que refuse justement la géographie) : la statistique, l'histoire pour la connaissance des sociétés passées et l'ethnologie pour celle des sociétés primitives (Besnard et Cherkaoui, 2005). Chez les géographes, le terrain n'est pas gratuit : il est intrinsèquement lié au regard qu'ils portent sur le monde. Les méthodes déployées sur le terrain vise à restituer au plus juste ce « vif » qui est au cœur de la démarche géographique, très liée sa dimension périégétique héritée.

En quête du terrain

L'étude de cette controverse met en lumière la diversité des points de vue sur une même réalité qui dès lors disparaît derrière les catégories qui lui sont opposées pour la décrire : dès que différents regards disciplinaires sont mobilisés, le réel construit n'est plus le même. Il faut prolonger ce mouvement et étudier cette construction par lequel un objet devient objet, et, dans le même temps, s'interroger sur les méthodes empiriques – le terrain – déployées à cette fin. C'est à l'objectivation de

¹ *Ibid.* p. 169.

l'objectivation qu'il faut désormais s'intéresser. Pour ce faire, il faut monter un dispositif – c'est-à-dire une configuration précise, à la fois matérielle et idéelle, qui structure les discours et les comportements (Agamben, 2007) – permettant d'appréhender et saisir les processus d'objectivation mis en œuvre. C'est le colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » qui en tiendra lieu. Je vais d'une part observer les postures que mettent en œuvre les géographes pour *parler* de leur terrain, et d'autre part objectiver mes propres pratiques d'observation déployées à la faveur du colloque. Bref, je veux faire de ce colloque sur le terrain *mon* terrain : le dispositif ainsi construit me permettra de m'observer en tant que j'observe les autres et ainsi d'interroger la spécificité de mon regard. Cela interroge d'emblée la possibilité d'une observation participante (Coenen-Huther, 1995 ; Peneff, 2009) : comment être un acteur engagé dans une situation et dans le même temps son observateur² ? Cette question théorique qui interroge le point de vue de l'observateur sous le prisme de son engagement dans une situation donnée se double dans le cas présent de différents problèmes qui viennent complexifier encore davantage cette posture. Je ne suis pas anthropologue ; c'est sans doute la principale limite de cette tentative. Bien plus, cette position d'observateur participant ne va pas de soi : lors de ce colloque, ma position de co-organisateur a non seulement biaisé mes observations (mais après tout, il faut expliciter ces biais qui font partie de l'objet à construire) mais surtout occupé mes esprits : avec les autres organisateurs, nous avons été constamment sollicités pour assurer le bon déroulement des débats. Mes notes de colloques – qui doivent tenir lieu ici d'un carnet ou d'un journal de terrain – sont fragmentaires et lacunaires. Elles concernent davantage le fond des communications et les problèmes scientifiques soulevés que les interactions qui se sont tissées au cours de ces deux jours et demi³ : j'ai finalement assez peu pris part aux pauses cafés qui sont pourtant les moments d'échange et de sociabilité les plus intenses dans ce type de manifestation. Avec un matériau empirique finalement assez peu fourni, le travail d'objectivation sera rendu plus difficile. Les lignes qui suivent relèveront donc davantage de l'essai : je vais essayer, par l'observation participante et par l'étude réflexive de mes pratiques de terrain ainsi mises en œuvre, de combler ce que à quoi je n'ai pu assister à ce colloque.

Si l'on considère, à la manière de Goffman (Goffman, 1973 a et b) que les interactions ont lieu sur une scène et qu'elles sont constitutives d'une forme de théâtre, il faut donc – avant d'envisager la

¹ Cela ne vaut que pour la sociologie durkheimienne. Des courants concomitants se développent sur des bases différentes, comme celui de l'école de Chicago fondé par Robert Park et qui valorise le terrain et l'échelle fine (Grafmeyer et Isaac, 1979).

² La thèse CIFRE offre un cadre de recherche qui permet de favoriser ce type d'observation, mais, à l'instar de toutes les disciplines non-directement opérationnelles, ce mode de financement est encore peu courant en géographie. Les résultats obtenus sont parfois passionnants et permettent justement de saisir d'autres réalités que celles habituellement observées (par exemple, Vilaça, 2009).

³ Voire : certaines comportent des notes relatives à l'organisation matérielle du colloque, comme celle-ci, retrouvée en marge des notes d'un atelier : « confirmer un repas végétarien ».

pièce qui se joue – délimiter la scène, fixer l’horaire de la représentation, planter scrupuleusement le décor et définir la distribution des rôles. En répondant à ces questions, je vais tâcher de comprendre comment on fait d’un lieu et d’un événement un terrain à part entière.

Le colloque s’est déroulé à l’Université d’Artois (Arras) du 18 juin 2008 à 14 h (l’ouverture protocolaire) jusqu’au 20 juin 2008 à 16 h, la dispersion des participants. La délimitation de la scène s’impose : elle prend la forme de cercles concentriques. Le premier cercle, c’est la ville d’Arras : sa gare par laquelle les intervenants sont arrivés, ses hôtels, son Hôtel de Ville où a été offert un cocktail, ses deux grand-places où se trouvaient les cafés et restaurant (notamment La Rapière qui a hébergé notre dîner de gala) où se sont égayés les participants et où les échanges ont pu se prolonger jusqu’à des heures très avancées. L’ambiance du colloque a largement été tributaire de cette configuration : l’éloignement suffisant de Paris a obligé les participants à loger sur place et l’existence d’un centre-ville bien délimité a favorisé les formes de sociabilité. Dans cette ville, le campus arrageois de l’Université d’Artois a constitué un deuxième cercle : de construction récente, ce campus très confortable est situé à quelques minutes de marche de la gare et des hôtels où étaient logée la majorité des participants. C’est en son sein que se trouvent la Maison des Sciences de l’Homme (qui, dans les jours précédents, a constitué le QG des organisateurs) et tous les autres services qui ont aidé au bon déroulement de la manifestation : la reprographie, les services audio-visuels (pour la captation des débats et l’organisation de l’exposition), l’agence comptable (qui a perçu les frais d’inscription), le restaurant universitaire... Le troisième cercle est constitué par le bâtiment des Arts, légèrement à l’écart du campus et surmonté d’un amphithéâtre formant une géode, était inoccupé de ses étudiants à cette époque de l’année, et nous avons eu totale liberté pour nous l’approprier. C’est dans ce dernier cercle que s’est tenue la composante scientifique du colloque : un bel amphithéâtre qui a hébergé les séances plénières, deux salles à l’étage ont accueillis les ateliers. La salle d’exposition du rez-de-chaussée a été investie par des projections de films relatifs au terrain et par l’affichage de photographies. D’autres salles ont été mises à la disposition des participants, notamment un vestiaire et une salle informatique où les participants bénéficiaient d’ordinateurs connectés à Internet et reliés à des imprimantes. C’est dans ces différents cercles que se sont croisés les différents acteurs.

Ces derniers étaient nombreux et divers. Divers par leur statut : les personnels des différents services de l’Université d’Artois, les trois étudiants qui ont assuré l’accueil des participants tout au long de la manifestation, et les participants au colloque. Là encore, plusieurs catégories s’imposent, selon les critères retenus : il y a ceux qui parlent (les intervenants) et ceux qui sont venus écouter (les auditeurs). Et au sein des intervenants, il y a de multiples subdivisions possibles : ceux qui ont organisé, ceux qui ont participé à l’évaluation des propositions et à la validation scientifique de la manifestation (comité scientifique), les « grands témoins » invités par les organisateurs. Et surtout, un

grand nombre d'intervenants. Là encore, c'est la diversité qui l'emporte : l'origine géographique (un quart des participants était étranger), le statut (beaucoup de jeunes chercheurs – doctorants ou frais docteurs – et des retraités, avec une absence étonnante des professeurs qui dirigent aujourd'hui les UFR et les laboratoires), les thèmes de recherche. Bref, ce colloque a constitué un moment de rencontres, de discussions et d'échanges. Ces échanges se sont déroulés selon un *ordo* soigneusement établi : le temps, comme dans tous les colloques, est sévèrement compté. Les séances plénières, les ateliers, les pauses, les trajets... s'enchaînent. Et à l'intérieur de chaque séance, la parole est strictement répartie : temps de présentation, temps de discussion, temps de pause sont mesurés et contrôlés par les présidents de séance. Tenir les délais a été la principale contrainte du colloque : terminer tôt les débats pour être à l'heure au cocktail offert à l'Hôtel de Ville, clore les débats avant 16 h pour permettre aux participants de prendre le TGV de 16 h 30 pour Paris... Ce colloque – même s'il était à mes yeux exceptionnel par l'implication et l'énergie déployée – était une manifestation scientifique comme il s'en tient beaucoup, à la fin d'une saison déjà bien chargée¹. L'objectivation consiste donc tout d'abord à rendre *insolite* ce qui se présente d'abord comme *commun*, c'est-à-dire inexplicable pour justement mieux déployer les outils qui permettront de l'expliquer. Il faut donc chercher à rendre *étranger* ce qui ne l'est pas, ou, à l'inverse, familier ce qui est inconnu. Ce qui est vrai pour un pays ou une région étrangers l'est aussi pour toute situation érigée en terrain par la magie de l'objectivation : c'est dans l'espace laissé libre entre la distance et la proximité, entre l'intelligibilité et l'incompréhension, entre le dépaysement et le repaysement que se déploie l'objet à construire.

Acta est fabula. Les acteurs ont joué leur rôle correctement : les différents participants, quels que soient leur statut, leur position ou leur expérience, ont fait ce qu'on attendait d'eux, et se sont successivement glissés dans les costumes des auditeurs, des intervenants, des contradicteurs et pour certains des modérateurs et des présidents de séance. Ils ont déployé leurs ressources propres pour remplir ces rôles. A chaque fois, les codes et les usages ont été respectés, comme si présenter une communication, animer un atelier ou prendre une part active à un débat étaient des capacités innées pour les universitaires. Mais ils ont fait bien plus encore : ils ont su, le moment venu, tomber ces costumes et revêtir ceux du convive bon vivant et de bonne compagnie². En quelques jours passés au sein d'une petite société composée pour l'occasion, les individus ont déployé un large éventail de dispositions (Lahire, 2005). Si la pièce est bien jouée, l'observateur a peu de prise pour en comprendre

¹ La première date envisagée par les organisateurs a dû être finalement modifiée, peu avant la diffusion de l'appel, alors que nous apprenions la tenue d'un autre colloque au même moment. D'ailleurs, certains participants n'ont ainsi pu assister à l'intégralité des débats, pris par d'autres manifestations où leur présence était requise.

² Comme dans tous les colloques, des moments de sociabilité ont été aménagés, en marge du colloque. En plus des repas au restaurant universitaire et des pauses café qui ont rythmé le déroulement des ateliers, les participants ont pris part à un cocktail offert par la Ville d'Arras dans les salons de l'Hôtel de Ville ainsi qu'à un dîner gastronomique dans l'un des

la logique et le déroulement. Il butte alors sur l'étiquette et les convenances – « chers collègues », « merci pour cette passionnante contribution » *etc.* – qui certes déterminent les interactions mais n'invitent pas à aller au-delà. Au plus permettent-elles d'illustrer l'éventail des compétences des géographes, aussi bien à l'aise sur le terrain – et parfois des terrains difficiles, lointains, mettant leurs sujets avec des réalités difficiles voire douloureuses comme cela a été rappelé au cours des débats – que dans l'événement mondain que constitue le colloque qui recrée symboliquement la cohésion de la communauté¹ : c'est donc la « pluralité » du géographe qui se lit dans le déroulement sans heurt du colloque. Goffman utilise le terme d'*euphorie* pour désigner le déroulement des interactions où chacun joue parfaitement le rôle qui lui est assigné par une situation dans laquelle il évolue (Winkin, 2000). Si cette euphorie est rassurante pour l'organisateur que j'étais, elle l'est peu pour l'observateur que je suis devenu et qui ne dispose donc d'aucune prise pour rendre étrangère cette familiarité. C'est la *dysphorie* – c'est-à-dire le non-respect des règles implicites de la relation sociale – qui permet de rétablir cette distance, en mettant justement en lumière le caractère trop bien réglé de la situation euphorique.

Une dysphorie majeure est survenue au cours du colloque et l'a contaminé dans son entier (c'est devenu le principal sujet de conversation le temps d'une pause) et chaque participant a dû prendre position par rapport à l'événement. Au cours d'un atelier, à l'issue d'une communication prononcée en français, l'un des organisateurs a rappelé, en anglais, que les « *French geographers have to do their job* », c'est-à-dire lire les travaux publiés en anglais sur les thèmes qu'ils abordent et ne pas se limiter aux seules productions de la communauté francophone. C'était une manière à la fois de pointer la limite de la réflexion proposée, en aucun cas nourrie par les avancées des géographies étrangères ; c'était également l'occasion d'associer aux débats les géographes anglophones sur cette question pour laquelle leur communauté avait déjà mené une réflexion collective d'importance. Cette remarque apparaît à l'observateur comme une dysphorie majeure dont la complexité doit être entendue à plusieurs niveaux. Tout d'abord, le choix de répondre en anglais à une communication en français a pu paraître maladroit voire inconvenant : l'intervenante entendait seulement associer le public anglophone à ce débat crucial qui relève de la circulation des savoirs entre les communautés scientifiques anglophones et francophones (Chivallon, 1999 ; Milhaud, 2005)². En outre, cette

restaurants de la Grand-Place. Et en marge de toute organisation, c'est spontanément qu'ils se sont retrouvés aux terrasses des cafés et des restaurants le soir venu, ou juste avant de quitter la ville.

¹ Sur la dimension symbolique des rituels académiques, je suis la voie ouverte par Pierre Bourdieu dans sa leçon inaugurale au Collège de France (Bourdieu, 1982). La critique du terme de *communauté* et sa pertinence pour désigner les géographes est au cœur du troisième livre de cette thèse.

² L'organisation d'un colloque bilingue a été un vrai casse-tête pour les organisateurs du colloque, conscients de la nécessité d'en faire un événement international. Nous n'avons pas obtenu de financement suffisant pour assurer une traduction simultanée ; elle était assurée par certains des organisateurs du colloque et par des participants, suffisamment à l'aise pour se

remarque, considérée comme une attaque directe dirigée contre le travail d'un collègue, est apparue comme un manquement à la politesse et à la courtoisie élémentaires constitutives du bon fonctionnement de la communauté. Enfin, par cette remarque, l'organisateur sortait de son rôle et mettait implicitement en cause – comme cela a été formulé par un participant qui a aussitôt pris part au vif débat qui a suivi – le processus et les instances de sélection des communications et de validation scientifique du colloque. Les codes (la courtoisie) et les cadres (le colloque comme moment et comme lieu d'unité de la communauté) de l'échange ont été brisés. Paradoxalement, cet événement a eu une influence globalement positive sur le cours du colloque : de nombreuses réactions favorables nous sont parvenues, formulées par les plus jeunes participants. Ils y ont vu une exigence scientifique ainsi qu'une légitimité pour mener leur réflexion dans des domaines encore peu étudiés dans la géographie française. Les enjeux réels de ce colloque et leurs portées sont apparus plus clairement à la lumière de cet événement : cela m'a permis d'observer¹ différemment la pièce qui se jouait sous mes yeux.

Le thème du colloque était encore largement inédit dans la géographie française – le terrain a fait l'objet d'une émergence récente comme questionnement scientifique réflexif – à la différence de la communauté anglophone. Cela s'est traduit par la composition démographique des participants ; un quart des participants étaient étrangers, et les communicants se répartissaient en deux groupes : d'un côté, des enseignants-chercheurs expérimentés, souvent retraités, qui ont pris suffisamment de distance avec l'institution pour évoquer leurs pratiques de recherche et de l'autre des jeunes chercheurs, docteurs ou non, qui, dans le cadre de leurs thèses, se sont posés des questionnements de nature méthodologique, éthique, réflexive... qu'ils ont tenu à partager et à prolonger ici. Entre ces deux pôles, la génération des quinquagénaires – qui pilote aujourd'hui les UFR et les laboratoires de recherche – étaient peu voire pas représentée¹. Les préoccupations intellectuelles des uns et des autres étaient différentes ; les premiers avaient tendance à conforter l'ordre du discours qu'ils ont assimilés à une époque où les géographes étaient encore peu soucieux d'interroger leurs démarches et les seconds au contraire, dans un esprit de scientificité et de légitimation de leurs énoncés, sont enclins à pointer les questionnements que posent leurs pratiques scientifiques. Ce groupe se tourne donc plus naturellement (aussi bien par une nécessité d'approfondissement thématique que par un signe des évolutions du champ académique) vers les productions anglophones où ils trouvent des réponses aux questions qu'ils se posent. Dans cette « querelle des anciens et des modernes », cette intervention est apparue aux yeux des plus jeunes comme une exigence de ne pas opacifier plus avant le dispositif du

livrer à cet exercice difficile. De plus, nous avons demandé à tous les participants de jouer le jeu du bilinguisme en traduisant systématiquement les points importants dans leurs présentations PowerPoint.

¹ C'est l'observateur qui parle ici ; comme organisateur, j'ai été bien désemparé. Sur le fond, les remarques étaient justifiées mais les convenances, elles, ont été rompues.

terrain et comme une incitation à s'appropriier les questionnements tels qu'ils sont formulés au sein de la communauté anglophones. Cela a également mis en avant les attentes différenciées du colloque selon les publics : les plus anciens ont saisi l'occasion pour témoigner et expliciter leurs parcours de recherche² alors que les plus jeunes y ont vu l'occasion de poser les fondements de programmes de recherche dont la réflexion sur le terrain serait partie prenante³. L'étude des interactions qui ont suivi cette prise de position a permis de révéler les oppositions qui structurent la communauté, et, au-delà, les gradients dans la diffusion de ces questionnements et problématiques encore inégalement appropriés.

Dans la démarche qui est la mienne, deux éléments peuvent être retenus pour instruire le procès du processus d'objectivation : l'importance accordée à une dysphorie et le hasard de la position de l'observateur. Je l'ai expliqué, ma compréhension du colloque et de ses enjeux véritables est apparue à la lumière d'un incident qui a permis de dégager un sens à des interactions que j'avais du mal à saisir. Cet incident s'apparente à un *événement* ; s'il n'a pas affecté la marche du monde, il n'en a pas moins bouleversé le bon déroulement de la manifestation, et, à l'échelle du colloque, il a entraîné un état de non retour, d'irréversibilité qui en fait un véritable événement. Si, à l'image de l'histoire (Dosse, 1987), la science du XX^e siècle a cherché à éliminer l'événement au profit de l'invariant voire de la structure (Delacroix, 2006 ; Dosse, 1991), celui-ci se trouve valorisé dans le protocole d'observation. C'est l'irréversibilité de l'événement qui est constitutive de son *historicité* (Hartog, 2003 ; Veyne, 1979), et c'est lui qui peut suggérer à l'observateur ce qu'une situation a d'unique. C'est en prenant conscience de la différence que l'observateur peut embrasser un commun devenu aussitôt insolite du fait de l'événement. Faire de ce colloque un terrain, cela a consisté à rendre unique ce que j'ai vu ; cet événement m'en a fait prendre conscience d'enjeux bien présents quoique dissimulés sous le jeu social. L'objectivation consiste ensuite à se saisir de cet événement pour mettre au jours les enjeux qui paraissent importants à celui qui la mène. Si l'événement est de l'ordre de l'unicité et de l'irréversibilité, cela introduit du hasard dans le protocole de recherche. Si la recherche n'est pas irréductible au hasard, il ne faut pas pour autant l'éliminer, ce qui revalorise l'observation empirique durant laquelle le chercheur est sensible à ce qui le surprend. Le chercheur doit donc savoir être là, dans le monde et réceptif à ce qui a lieu⁴ et attendre l'opportunité d'un événement. C'est le

¹ Sur cette question, je renvoie à une étude plus détaillée et à des hypothèses d'explication présentées dans le cheminement sur le discours.

² Pierre Gentelle en est un bon représentant : sa communication – « Quelles leçons tirer d'un *terrain* pratiqué comme un *terrein* ? » – constituait un parcours rétrospectif sur ses cheminements intellectuels et leur construction.

³ C'est, par exemple, la posture de Marianne Blidon. La communication qu'elle a présentée – « La géographie des sexualités ou l'impossible terrain » – trouve des prolongements dans le séminaire qu'elle co-anime à l'EHESS avec Sébastien Roux intitulé : « La dimension sexuée du processus d'enquête : genre, sexualité et réflexivité ».

⁴ Comment ne pas rappeler ici la définition que Wittgenstein donne du monde dans la première proposition de son *Tractatus* : « Le monde est tout ce qui a lieu » (Wittgenstein, 1972).

kairos – c'est-à-dire l'opportunité (Détienne et Vernant, 1978) – qui est finalement au cœur du travail de terrain : l'observateur doit saisir l'opportunité qui se présente devant lui, de même que j'ai saisi l'opportunité de l'événement pour comprendre à travers lui la situation dans laquelle j'étais partie prenante. Les méthodologies d'observation dépendent donc en grande partie de l'objet lui-même.

Ce cheminement a mis en évidence que le regard subsume l'ensemble des méthodes que peut mettre en œuvre le géographe : cette généralisation du regard se fait d'ailleurs au prix de sa transformation en une observation fondée sur des protocoles de plus en plus formalisés. Loin de ce que la lecture en termes de paradigme laisserait penser, cette base méthodologique se maintient tout au long de la période étudiée, ce qui accrédite l'hypothèse d'Anne Volvey (Volvey, 2003b) selon laquelle la crise de la géographie ne remet pas en cause l'existence ni même la pertinence des méthodes, mais seulement leur place dans le dispositif heuristique. Ainsi ce cheminement a-t-il mis en évidence un paradoxe : le regard est de plus en plus outillé et normé alors que l'observation apparaît, au travers de ce que disent nos *corpus*, comme une activité sociale située. Loin d'être immuables, les méthodologies d'observation sont ainsi définies en fonction des objets étudiés et des contextes sociaux dans lesquels elles sont mobilisées. La lecture sous l'angle des paradigmes ne permet donc pas d'expliquer la diversité des formes que revêt l'observation : cette élucidation passe par une élucidation des contextes sociaux qui prennent en charge aussi bien les objets, les méthodes, les conditions de recherche, la demande sociale... On retrouve dans ces gestes canoniques de la discipline un paradoxe qui traverse l'histoire des sciences (Latour, 2010) : dans le même temps, les sciences sont détachées de la société (comme c'est le cas ici : les protocoles d'observation sont de plus en plus rigoureux au point que l'observateur n'est qu'un opérateur) mais pour en comprendre les enjeux il faut les replacer dans le contexte où les savoirs sont produits. Cette impasse heuristique traduit l'aporie de la lecture fondée sur les paradigmes.

La production du texte

« Quels furent les inventeurs de Tlön ? Le pluriel est inévitable, car l'hypothèse d'un seul inventeur – d'un Leibniz infini travaillant dans les ténèbres et la modestie – a été écartée à l'unanimité. On conjecture que ce *brave new world* est l'œuvre d'une société secrète d'astronomes, de biologistes, d'ingénieurs, de métaphysiciens, de poètes, de chimistes, d'algébristes, de moralistes, de peintres, de géomètres... dirigés par un obscur homme de génie. Les individus qui dominent ces disciplines diverses abondent, mais non les hommes capables d'invention et moins encore ceux qui sont capables de subordonner l'invention à un plan systématique et rigoureux. Ce plan est si vaste que la contribution de chaque écrivain est infinitésimale. »

Jorge Luis Borges, « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », *Fictions*

L'étude des textes a longtemps souffert d'une approche sectorielle ; l'objet disparaissait sous ses fonctions. Depuis la *Poétique* d'Aristote, le texte littéraire a toujours fait l'objet d'analyses et de discussions théoriques : leur construction, leur genèse, leur signification et leurs fonctions sociales ont ainsi été continuellement questionnées. Cet acharnement conceptuel n'épuise en rien les textes qui continuent de garder leur signification intacte et toujours renouvelée (Barthes, 1975). Ces réflexions ne sont pas uniquement le fait des critiques, c'est-à-dire des seuls exégètes des œuvres ; les écrivains ont eux aussi investi ce champ théorique et leurs réflexions s'inscrivent alors dans un projet esthétique qu'ils cherchent à définir et mettre en œuvre : depuis les préfaces des tragédies de Racine ou des drames de Victor Hugo jusqu'aux manifestes du surréalisme d'André Breton ou du nouveau roman d'Alain Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute, les écrivains n'ont cessé de théoriser leur art et d'ancrer leur production dans un champ esthétique et social. Rien de tel pour les textes scientifiques : leur étude reste longtemps l'apanage des seuls épistémologues ou des historiens des sciences dont l'intérêt se limite presque exclusivement à leurs contenus cognitifs, au détriment de leurs formes. Pour les héritiers du positivisme comtien, le texte scientifique est en effet transparent aux réalités qu'il décrit et explique, et les scientifiques sont peu enclins à étudier leur propre production discursive¹. Il faut attendre les travaux pionniers de Foucault et la mise en procès de la représentation des choses par les mots (Foucault, 1966, 1969 et 1971) pour que l'organisation du discours – et donc la forme même des

¹ La posture de Gaston Bachelard est emblématique : à la fois épistémologue précurseur (Bachelard, 1934) et critique d'art reconnu, sa production scientifique oscille entre ces deux pôles qu'il n'a jamais cherché à concilier d'une manière ou d'une autre.

textes qui le véhiculent – soit questionnée¹. Il faut attendre le tournant cognitif pour que le texte scientifique fasse l'objet d'une déconstruction (Berthelot, 2003) : cette attention portée au texte s'inscrit dans un contexte plus large de réflexions sur la fabrique des sciences et leurs artéfacts dont le texte est partie prenante (Latour et Woolgar, 1979). Il est mis fin au règne du positivisme : l'accent porte désormais sur les enjeux de la dimension textuelle des savoirs. On transpose alors dans le domaine du texte scientifique les outils habituellement déployés pour l'étude de la littérature (par exemple Greimas *et al.*, 1979). Les textes géographiques n'échappent pas à ce mouvement ; à la suite des travaux pionniers de Vincent Berdoulay (Berdoulay, 1988), de nombreux autres approches ont été développées pour cerner leur structure et leur fonctionnement : des approches générique (Laplace-Treytore, 1998), stylistique (Orain, 2003) ou encore sémiologique (Thémines, 2008) ont permis de renouveler les lectures contemporaines du *corpus* disciplinaire.

On applique désormais aux textes scientifiques les questionnements qui sont mis en œuvre sur les textes littéraires. La problématique esthétique du rapport au réel (et notamment l'opposition entre la *mimesis* et la *poesis*) est ainsi appliquée à l'écrit scientifique : comment peut-il dire la réalité ? A travers cette question qui met en crise la coïncidence du texte et de la réalité, c'est tout le dispositif scientifique et sa prétention à rendre compte du monde qui est interrogé. Les scientifiques conçoivent le réel de deux manières distinctes : l'approche selon laquelle la réalité est un *donné* (Lévy, 2003c ; Tiercelin, 2006) qui préexiste et que le scientifique doit décrire et expliquer, et une autre selon laquelle le réel est construit par le regard que l'on porte sur lui (Lecourt, 2006 ; Ruby, 2003). La première – directement issue du positivisme – équivaut à donner une fonction mimétique à la science (elle se contente de décrire la réalité), alors que la deuxième – actuellement nourrie par les avancées épistémologiques du constructivisme et par l'essor du post-modernisme – renvoie davantage à une fonction poétique qui ne serait alors plus le monopole des seuls arts : le réel est produit par le regard que l'on pose sur lui. Si l'approche mimétique a décliné tout au long du XX^e siècle et surtout dans le tournant des années 1960-1980, il ne faut pas négliger son importance à l'époque classique : l'entreprise de refondation de la géographie mise en œuvre par Vidal de La Blache s'inscrit en effet dans le contexte de la fixation du paysage disciplinaire hérité du positivisme scientifique du XIX^e siècle. Pour les géographes, « le terrain devient synonyme de contact direct avec la réalité » rappelle Yves Lacoste dans son dictionnaire (Lacoste, 2003 : 378)².

¹ Au même moment, des écrivains cherchent eux-aussi à instruire le procès des mots et des choses en interrogeant la capacité du texte littéraire à penser et classer le monde. C'est par exemple le projet de Jorge Luis Borges et Georges Perec, le premier travaillant (si l'on reprend le langage des géographes) à petite échelle alors que le second s'intéresse à la très grande échelle. L'un et l'autre cherchent également à mettre en crise le texte scientifique en interrogeant la spécificité de son discours (*Tlön, Uqbar, Orbis Tertius* de Borges ou *Cantatrix sopranical L.* de Georges Perec).

² Le statut du terrain comme réel ou réalité est étudié dans le troisième livre de cette thèse.

Interroger la capacité du texte géographique à rendre compte du réel revient donc à questionner l'articulation entre le texte et le terrain (entendu ici comme la réalité médiatisée) ; plus que la prétention de la science à pouvoir rendre intelligible la réalité, c'est la capacité du texte à produire un réel qui puisse prendre en charge cette intelligibilité qui est au cœur du questionnement. Celui-ci dépasse donc désormais les seuls enjeux esthétiques soulevés par l'étude des textes pour interroger le discours géographique et son aptitude à construire une vision organisée et cohérente du monde. Il faut donc déplacer l'analyse, et passer de l'étude de la *mimesis* à l'œuvre dans le discours géographique à une *poesis*, au sens où Jacques Rancière définit la « poétique du savoir » :

« [C'] est l'étude de l'ensemble des procédures littéraires par lesquelles un discours se soustrait à la littérature, se donne un statut de science et le signifie. La poétique du savoir s'intéresse aux règles selon lesquelles un savoir s'écrit et se lit, se constitue comme un genre de discours spécifique. Elle cherche à définir le mode de vérité auquel il se voue, non à lui donner des normes, à valider ou invalider sa prétention scientifique. » (Rancière, 1992 : 21)

Il faut donc étudier conjointement la fabrique du discours géographique dont la formulation et l'élaboration, selon Jacques Rancière, sont les principaux critères de scientificité, ainsi que la capacité de ce même discours à restituer un réel rendu intelligible par la seule puissance de l'analyse scientifique. On retrouve alors intriquées deux démarches d'étude des textes scientifiques qui sont habituellement antithétiques, dans la mesure où l'une procède du terrain et l'autre du texte. La première est une approche centrée sur l'écriture (c'est-à-dire « le travail sémantique et sémiotique de construction textuelle ») alors que la seconde est fondée sur le *texte* (Berthelot, 2003).

Les travaux de Bruno Latour (Latour, 2005 et 2007 ; Latour et Woolgar, 1979) fournissent un bon exemple d'une approche du travail scientifique fondé sur l'étude des processus d'écriture ; ils mettent en évidence que la production de textes est la finalité même du travail scientifique, et que cette rédaction s'apparente à un processus de réécriture continue qui vise à passer du résultat situé d'une observation faite dans l'*hic et nunc* du laboratoire à un savoir positif et généralisable. L'inscription est donc au cœur du travail scientifique. Cela conduit à considérer les faits et les objets scientifiques comme des artefacts construits par les chercheurs : dans cette perspective, l'enjeu des scientifiques n'est pas de créer des artefacts fidèles à la réalité, mais plutôt de considérer comme réel ce qui est fidèle aux artefacts. A l'opposé de cette approche qui interroge les réseaux complexes tissés entre le réel et sa mise en mots a pris forme une approche radicale, textualiste et hyper-constructiviste, dont Clifford Geertz est le représentant (Geertz, 1996) : en mettant l'accent sur la dimension littéraire du texte ethnologique, ses études – menées à partir des textes canoniques de la discipline – interrogent les dispositifs de persuasion et de conviction mis en œuvre par l'anthropologue. Selon lui, seule la dimension auctoriale de l'anthropologue, c'est-à-dire sa capacité poétique à (re)créer par le langage

scientifique (ce qui n'exclut pas pour autant, loin de là, des procédés littéraires) le terrain qu'il a étudié, permet de témoigner de sa présence sur le terrain et donc d'attester la véracité des observations faites et de leur légitimité. Ces deux approches diffèrent sur de nombreux aspects qui rendent difficile leur conciliation. Alors que Bruno Latour, en retraçant avec réalisme le travail des chercheurs, met l'accent sur la complexité des artefacts construits, Clifford Geertz postule au contraire que l'essentiel du travail de l'anthropologue consiste à créer de toute pièce un réel afin de pouvoir l'analyser ; il souligne ainsi la radicale altérité du texte et du terrain. L'approche réaliste, centrée sur les procédures d'écriture, relève donc d'une approche génétique (Bellemin-Noël, 1972) du texte scientifique, ce qui permet de saisir les processus mis en œuvre dans l'élaboration poétique du discours scientifique ; elle permet de saisir la transformation d'une observation à sa stabilisation en fait scientifique et, dans le même temps, à interroger comment cette stabilisation est prise en charge par le texte scientifique. À l'inverse, l'approche textualiste tient de l'exégèse : elle permet d'évaluer la poétique du savoir mise en œuvre, et donc d'interroger la réception du texte et les conditions de son efficacité (Berthelot, 2003). L'enjeu théorique est donc d'appliquer au texte géographique ces questionnements qui dépassent l'esthétique pour envisager conjointement sa production et sa réception.

Le texte, tout comme la poétique du savoir mise en œuvre, opère donc par *substitution* : à une réalité confuse, illisible, le travail du chercheur vise à substituer une vision organisée, hiérarchisée, directement intelligible (Affergan, 2003). Sur un *chaos* illisible, le chercheur bâtit un *cosmos* dans lequel chaque élément fait sens. Cette construction s'opère selon un double mouvement ; d'une part une *cosmétique*, c'est-à-dire la mise en ordre des éléments épars prélevés dans le *chaos*, et d'autre part une *cosmogonie*, c'est-à-dire à la création d'un monde proprement dite. C'est dans et par le texte que s'opère ce double mouvement, comme le rappelle Francis Affergan :

« Ce qui revient à accepter l'idée épistémologique, simultanée à celle, ontologique, de données, de traces (archives, entretiens, hors-texte, carnets de route, carnets de voyage, souvenirs, journal de bord...) sans lesquelles aucun texte ne pourrait jamais restituer des objets de terrain, objets qu'il est destiné à rendre à la fois lisibles, intelligibles, sémantiquement recevables et constitutifs d'une perspective scientifique. » (Affergan, 2003 : 107)

Dans ces conditions, le texte permet d'attester la « présence de l'expérience », qui scelle sa réception dans l'horizon de la persuasion et de la conviction : cette présence sur le terrain attestent la véracité des observations faites tout en légitimant les analyses qui en découlent. Ces stratégies rhétoriques définissent un contrat de lecture qui n'est pas sans rappeler le genre autobiographique (Lejeune, 1975)¹. Pour envisager la place et les fonctions du terrain dans la poétique du savoir géographique,

¹ Cette réflexion sur le pacte autobiographique étendu à un « pacte de terrain » sera poursuivie dans le quatrième livre de cette thèse.

nous allons parcourir nos *corpus* en interrogeant les processus textuels mis en œuvre depuis la collecte sur le terrain, jusqu'aux productions finales, en passant par les phases intermédiaires de transformation et de traitement des données.

Séparer le terrain du lieu vrai

La première étape de ce cheminement nous conduit naturellement sur le terrain, là où sont collectées *in situ* les données que les géographes ont pour tâche de traiter. Leur travail est-il comparable à celui des pédologues qui, pour étudier la forêt amazonienne, substituent à une réalité inintelligible, un monde – parfaitement congruent – composé de données discrètes qui le rendent plus facilement appréhendable (Latour, 2007)¹ ? Cette étape permettra de mettre l'accent sur la manière dont se présentent les données à recueillir, sur leur nature et leur statut, et sur les méthodes mises en œuvre pour les recueillir, les inventorier, les classer. C'est donc la nature textuelle de ces données qu'il faut examiner ainsi que leur transformation (de nature comme de statut) au cours de la collecte. Pour répondre à ces questions, il faut donc observer les faits et gestes des géographes sur leur terrain, les méthodes et les pratiques qu'ils déploient pour comprendre comment sont recueillies et produites les données. Pour ce faire, suivons deux doctorantes observées et filmées sur leur terrain de thèse : Emmanuelle Peyvel au Vietnam et Julie Le Gall en Argentine.

La réflexion sur les discontinuités qui anime la discipline depuis les années 1960 (Brunet, 1968 ; Gay, 1997 ; Brunet *et al.*, 1997) rappelle à quel point la *philotomie* est l'un des péchés mignons du géographe (Brunet *et al.*, 1992 : 382) : cet intérêt porté aux limites et discontinuités qui structurent l'espace à toutes les échelles rappelle que le travail de délimitation est inscrit au principe même de la démarche scientifique. Le choix du terrain relève en effet d'une délimitation qui est le compromis entre un objet, un cadre et des conditions matérielles. La première tâche à laquelle sont confrontées Emmanuelle Peyvel et Julie Le Gall est donc de délimiter les espaces qu'elles vont étudier et ceux dans lesquels elles vont se rendre : les démarches sont différentes et dépendent des objets retenus. Julie Le Gall étudie les dynamiques de la ceinture maraîchère périurbaine de Buenos Aires et notamment le rôle qu'y jouent les migrants boliviens (tant dans la production que dans la commercialisation de gros ou de détail). Elle investit à la fois le *campo* portègne, mais également les marchés de gros dans la périphérie de Buenos Aires ainsi que les commerces de détail au cœur même de la capitale fédérale. Je n'ai pas assisté : au plus Julie Le Gall m'a-t-elle expliqué les raisons qui ont motivé son choix. Le choix des sites étudiés est fonction des contacts – notamment scientifiques –

¹ Dans cette perspective, le travail du scientifique présente des points communs avec le cinéma, si l'on en juge la phrase d'André Bazin que Jean-Luc Godard rappelle dans le générique parlé du *Mépris* (1963) : « Le cinéma substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs ».

qu'elle a pu établir : les liens noués avec d'autres chercheurs venus de différents organismes lui ont permis de mener des investigations dans deux régions opposées, la région de Pilar (au Nord-Ouest de Buenos Aires) et la région de La Plata (au Sud-Est), sans compter que les dynamiques que connaissent ces régions agricoles sont différentes et leur observation comparée enrichit l'objet étudié. Au sein de ces espaces, Julie Le Gall est tributaire de ses réseaux pour rencontrer des producteurs dans leur exploitation. Pour l'étude des commerces de détail (présentée dans le film), la délimitation de la zone d'enquête s'est faite en fonction de critères matériels : c'est le quartier – en plein cœur de Buenos Aires – où résidait Julie Le Gall qui a été retenu. Rien de tel pour Emmanuelle Peyvel : sa réflexion porte sur l'ensemble du territoire vietnamien : plus qu'un ou deux terrain(s) longuement investis, elle constitue davantage une collection de terrains, à toutes les échelles. Au niveau national, elle cherche à se rendre dans toutes les régions du pays, même dans les moins touristiques ; elle parcourt chacune et cherche à se rendre dans un grand nombre de sites touristiques. Le travail de terrain d'Emmanuelle Peyvel consiste donc à investir une multitude de petits espaces, choisis en fonction de leur caractère emblématique. La séquence filmée dans la chambre d'hôtel, dans la région des hauts-plateaux, donne à voir la sélection des sites visités : à l'aide de guides et de conseils et en fonctions d'impératifs logistiques (horaires d'ouverture des musées ou des vols, contraintes liées à la distance...), elle définit son itinéraire et cherche à visiter le plus de sites. Dès lors, elle substitue à une région entière une collection de site qu'elle rend représentative de cette région. La délimitation du terrain consiste donc en son échantillonnage : l'impossibilité de parcourir exhaustivement un espace nécessite d'opérer une réduction¹ et une substitution.

Une fois ces découpages et ces délimitations opérés, Julie Le Gall et Emmanuelle Peyvel peuvent prélever des données, et c'est par ces opérations de collecte et qu'elles peuvent donner de la cohérence au monde qu'elles étudient : la prise de note permet de mettre en ordre ce monde (Goody, 1978). Différents moyens sont mobilisés pour recueillir de l'information. On retrouve alors une gamme de pratiques qui relèvent de l'observation (le recueil d'une donnée qui existe) et de l'enquête (la donnée est produite au cours d'une interaction, comme un entretien) (Volvey, 2003b). La scène de la cascade montre l'éventail des méthodes qui sont déployées pour recueillir des données. Sur un site de taille réduite (un panorama de cascade), Emmanuelle Peyvel pratique à la fois l'autopsie, mais également l'entretien : elle observe, elle contemple, elle examine, elle se déplace pour chercher le meilleur point de vue, pour comprendre les pratiques des uns et des autres. Elle cherche ensuite à interroger les touristes : avec l'aide de son interprète, elle passe d'un groupe à un autre, pose des questions. Au cours de ces entretiens, elle prend des notes qu'elle complète ensuite par des réflexions

¹ Cet aspect sera plus longuement abordé dans le troisième livre, dans le cheminement consacré au réel.

plus générales. Enfin, elle prend des photos du site et dresse un croquis du site qui lui permet de synthétiser ces observations. C'est à ce prix qu'elle peut tirer des explications de la situation à laquelle elle assiste. Le montage entend justement rendre compte de la diversité des pratiques mobilisées pour permettre d'énoncer un fait scientifique, exposé par Emmanuelle Peyvel à la fin de la séquence. Cette conclusion – formulée à l'oral et consignée dans le carnet de notes données recueillies – est le produit de multiples interactions. D'autres entretiens filmés dans la durée – comme avec les gardes du barrage ou avec le directeur du parc naturel – montrent le déroulement exact des entretiens et la circulation de la parole. Emmanuelle Peyvel pose une question qui est aussitôt traduite par son interprète : son interlocuteur lui répond assez longuement. L'interprète donne ensuite la traduction de ce qu'elle a entendue : la traduction est consécutive et l'interprète reformule donc les grandes lignes de la réponse. Elle assortit au besoin sa traduction d'un éclairage conceptuel. Emmanuelle Peyvel reformule ensuite les propos selon ses catégories avant de les inscrire sur le papier. Cette première inscription est donc la première forme stabilisée de multiples interactions. Ce schéma est toutefois plus complexe : Emmanuelle Peyvel parle le vietnamien (même si, comme elle le rappelle à la fin du film, son niveau n'est pas suffisant pour mener un entretien seule). Elle est donc sensible aux réponses (et en particulier au lexique employé) dès que son interlocuteur parle. Au besoin, l'interaction avec son interprète consistera à traduire une expression précise ou à revenir sur un point précis. Parfois, comme on le voit dans la séquence du parc, son interprète jette un coup d'œil sur le cahier et n'hésite pas à corriger une erreur. La trace écrite est donc le résultat de multiples interactions qui sont provisoirement stabilisées sous cette forme. La collecte de la donnée passe aussi par la captation de l'entretien : Julie Le Gall revient sur ses questionnements éthiques et sur l'utilité de ces enregistrements. Elle se refuse à enregistrer les entretiens sans demander l'autorisation au préalable, au risque de briser la relation de confiance qui se noue avec des populations méfiantes. Elle préfère donc prendre des notes : les entretiens filmés dans le campo la montrent donc munie de cahiers sur lesquels elle retranscrit l'essentiel de ses échanges. Son collègue enregistre toutefois ces échanges : elle bénéficie donc d'une béquille au cas où il lui manquerait une donnée importante.

Julie Le Gall comme Emmanuelle Peyvel dressent des cartes : celle-ci dresse le croquis d'un site touristique, alors que celle-là fait un relevé minutieux des lieux de distribution de fruits et légumes dans le centre de Buenos Aires. Ce relevé systématique est fait sur la photocopie d'un plan, complété au fur et à mesure de l'enquête par des annotations en couleur. Ces notes seront ensuite mises au propre et donneront lieu à une carte, soigneusement dessinée.

Une fois les données collectées, celles-ci doivent être mises en forme. Ces annotations qui sont le produit d'une première transformation doivent ensuite être travaillées : on est à l'amont d'une chaîne de réécriture qui va aboutir à un savoir positif. Emmanuelle Peyvel donne à voir cette chaîne :

de retour chez elle, elle explique le sort réservé à ses données. Elle commence par classer dans des chemises, en fonction des thématiques et des lieux visités. Elle archive ses photos, les classe. Surtout, à partir de ses notes, elle écrit une synthèse problématisée de ses observations : elle tire alors de ses observations des analyses, des problématiques qu'elle pourra ensuite réinvestir dans ses recherches. Julie Le Gall passe également du temps à travailler ses données, notamment à retranscrire ses entretiens (c'est un aspect qui revient dans ses commentaires). Ces interactions fournissent les données sur lesquelles la suite de leurs recherches pourra s'appuyer.

Carnets de terrain

L'observation des pratiques d'Emmanuelle Peyvel et de Julie Le Gall a mis en évidence l'importance du carnet dans le travail du géographe : c'est l'outil qui est systématiquement mobilisé tout au long du travail de terrain. Existe-t-il une spécificité dans les usages que les géographes font du carnet ? Ces questions ont été très peu étudiées par les sciences humaines et sociales : si l'on trouve des manuels méthodologiques (par exemple Desanti et Cardon, 2010) pour expliquer comment tenir son journal ou son carnet de terrain, il n'existe que peu d'étude offrant une approche générique du carnet dans les sciences humaines et sociales. Cette lacune s'explique sans doute par la faible publicité de ces textes qui sont du domaine de l'intime : la publication posthume du *Journal d'ethnologue* de Malinowski (Malinowski, 1985) a d'ailleurs révélé les réticences d'une communauté scientifique à (voir) expose(r) ainsi des réflexions d'ordre purement personnel. La géographie n'échappe pas à cette règle : si chaque géographe produit ses carnets au cours de ses recherches, très peu sont accessibles au public. Seuls ceux de Vidal de La Blache ont fait l'objet d'analyse (Courtot, 2006 et 2007 ; Loi *et al.*, 1988). Jacques Weulersse et Armand Frémont en ont fait la base d'ouvrages (Frémont, 1982 ; Weulersse, 1931). Pourtant, dans la double perspective qui est la nôtre ici – comprendre d'une part comment les faits scientifiques procèdent de leur réécriture continue et d'autre part comment l'écriture témoigne d'une vision du monde propre – l'intérêt d'étudier le carnet est manifeste : c'est un dispositif essentiel dans la collecte des données et dans la mise en ordre du monde (Goody, 1978). Il faut se tourner vers les critiques littéraires – et encore sont-ils encore peu enclins à distinguer le carnet du journal, genre déjà bien travaillé – pour problématiser la démarche du carnet : Sophie Hébert pose les bases d'une approche générique du carnet (Hébert, 2009) que l'on peut adapter aux sciences humaines et sociales en général et à la géographie en particulier. Selon elle, les carnets sont redevables de deux approches distinctes : l'une relève de la critique génétique (concevoir le carnet comme l'*avant-texte* de

l'œuvre) alors que l'autre – qu'elle privilégie – met l'accent sur le rôle du carnet pour saisir le surgissement d'une pensée chez les carnetistes¹.

Si l'intérêt d'étudier le carnet est réel, les problèmes que pose son étude ne le sont pas moins. Dans les *corpus* que j'ai construits, je n'ai nulle part de tels carnets : leur accès est encore trop difficile et il est à craindre que peu de chercheurs accepteraient de les confier à un lecteur extérieur. Il faut donc passer par une médiation et j'ai donc recours aux entretiens que j'ai effectués. Certes, cette approche n'est qu'un pis-aller qui rend les témoignages sujets à une réécriture et me prive d'une approche codicologique qui pourrait être féconde en mettant par exemple en évidence les strates temporelles et les corrections apportées aux carnets. Cette approche des carnets par les récits de leurs usages n'est donc qu'une première étape dans une recherche approfondie qui reste encore à écrire. L'hypothèse envisagée ici – et inspirée des travaux de Sophie Hébert – est de considérer le carnet des géographes non seulement comme une étape dans le *continuum* terrain / texte mais surtout comme le lieu pour étudier la mise en cohérence du monde qu'opère le géographe. Deux aspects seront successivement envisagés : d'une part, l'écriture du carnet comme une activité intrinsèquement liée à la pratique du terrain, et d'autre part comme un support qui permet autant de relever l'information que de la trier, permettant ainsi de créer un monde appréhendable par le chercheur.

Sophie Hébert établit une distinction entre le journal et le carnet, et de fait, entre le diariste et le carnetiste : alors que le journal est centré sur son auteur, le carnet lui est tourné vers le monde. Cette distinction est importante et seule une géographe interrogée parle de son *journal*², mettant ainsi en avant une dimension réflexive marquée dans sa démarche :

« Même quand je vais en Corée pour des terrains de réseaux, j'ai un cahier de terrain. Je note, voilà. Ce n'est plus un cahier de terrain, c'est un journal de terrain qui est d'ailleurs quelque chose que je ne mettrais pas comme annexe par exemple parce qu'il y a beaucoup de choses qui sont aussi du domaine, pratiquement personnel. » (Valérie Gelézeau)

Le journal, tel qu'elle le pratique, dépasse donc largement l'exercice du terrain, à moins de considérer que le dépaysement du terrain est propice à la démarche réflexive. Cette opposition est structurante pour les sciences humaines et sociales : alors que les géographes sont cantonnés au carnet, ce sont les sociologues, les anthropologues ou les ethnologues qui tiennent un journal, c'est-à-dire ceux qui mettent justement en avant la réflexivité dans leurs pratiques scientifiques (Winkin, 2000 : p. 146 à

¹ J'emprunte à Sophie Hébert ce néologisme « qui est la traduction littérale du terme anglais '*blogger*' » (Hébert, 2009 : 1).

² On peut aussi y voir un biais méthodologique de la situation d'interaction au cœur de l'entretien : les géographes interrogés se contentent de reprendre spontanément les termes de mes questions, et il est vrai que mes questions portaient davantage sur le *carnet* que sur le *journal*.

150). Rien de tel pour le géographe dont le carnet sert à consigner ce qu'il a vu, lu et entendu, comme l'utilise Augustin Berque :

« Je me promène avec un petit carnet. (...) [Les notes] ne sont pas systématiques, je note seulement ce qui me frappe. Et je dois dire que la plus grande partie de ce que je note, finalement, va rester dans les carnets. Mais je me souviens plus ou moins de ce qu'il y a dans le carnet. Le cas échéant, quand j'écris un texte, je vais y chercher le petit détail concret et je le cite. » (Augustin Berque)

C'est le détail marquant, le *vif*, si l'on reprend la terminologie vidalienne, qui trouve sa place dans le carnet. Du coup, il est intrinsèquement lié chez les géographes à leur pratique de terrain, au point qu'il devient un attribut à part entière du géographe sur le terrain :

« Le carnet et le stylo qui sont pour moi les outils principaux parce que je procède essentiellement par entretiens des personnes que je rencontre. » (Pierre Sintès)

Il constitue (avec l'appareil photo) l'outil de base du géographe, partagé par toute la communauté au-delà des habituels clivages qui la structurent. C'est d'ailleurs l'un des conseils que les directeurs de thèse donnent à leurs étudiants avant qu'ils ne partent sur le terrain :

« Etre en situation d'écoute, c'est très important, être en situation d'écoute de l'autre, et apprendre à écouter ce qu'il vous dit ; même si vous avez des idées sûres, parce qu'on part toujours avec des idées, un projet, etc. Il ne faut pas perdre de vue ce projet, mais si on essaie absolument de tout faire rentrer dans les cases préétablies, on passera à côté de l'essentiel... Apprendre à avoir un cahier de terrain, ça me paraît fondamental. » (Violette Rey¹)

Le carnet devient alors le symbole du géographe sur son terrain et peut même conférer un pouvoir symbolique à celui qui le détient :

« Il m'est arrivé comme ça de quitter une semi-chefferie nomade d'un rang inférieur, pour aller enquêter auprès d'une mare où était un campement. Assez loin. Donc, il faut aller à cheval. On me prête un cheval. Mais, on me prête aussi un jeune esclave pour me guider, ayant fréquenté l'école, parlant français et pouvant servir d'interprète. A pied, lui. Donc, le garçonnet avec mon cahier et mon stylo. Et moi, sur ma vieille carne. Le cahier, vous voyez, il est un instrument symbolique. J'aurais pu arriver avec une cravache tout aussi bien. Il n'a jamais servi ce cahier. Mais, le garçon partant avec moi pour aller compter combien il y avait de tentes et d'animaux, prend mon cahier et mon crayon, et les porte en courant devant mon cheval. » (Denis Retaillé)

L'expérience de Denis Retaillé est assez proche de celle de Claude Lévi-Strauss qui raconte dans *Tristes tropiques* que le sage d'une communauté lui a subtilisé un cahier et un crayon et, bien que ne sachant pas écrire, il trace des lignes sur le cahier car il voit dans l'écriture et dans la possession du carnet prestige, pouvoir et autorité.

Si l'usage du carnet est répandu chez les géographes, les pratiques d'utilisation, elles, sont variées : une typologie s'impose. La taille du carnet joue un rôle décisif : la mobilité et sa maniabilité sont des critères essentiels. Certains géographes ont plusieurs carnets qui ont chacun leur fonction, comme l'explique Pierre Gentelle :

« Je ne fais rien sans mon carnet. D'ailleurs, il y a plusieurs carnets puisque le carnet des dessins est plus grand que le carnet des petites notes. Et puis, regardez, j'ai des petits carnets comme celui-ci, que je mets dans la poche, par exemple, ou comme celui-là sur lequel je notais au passage tous les noms que j'apprenais en persan – tenez, regardez - puisque j'ai dû apprendre le persan de cuisine pour travailler en Afghanistan. Ce n'était pas sur mon carnet d'entrevues, sinon je ne m'en sortais pas. Et en même temps, c'était plus discret avec mes interlocuteurs. Donc le carnet est essentiel. (...) Ce travail de notation exigeait plusieurs heures par jour. » (Pierre Gentelle)

Ce témoignage sur les fonctions des différents carnets met l'accent sur l'importance du travail d'écriture sur le terrain : c'est une activité à part entière, nécessaire pour fixer des observations, consigner des réflexions, repérer des données, aussi indispensable que chronophage comme en témoigne Denis Retaillé :

« Ca relève plus du journal, sauf au moment où on va de temps en temps dans une administration, en particulier celle qui régule les marchés par exemple. C'est important les comptoirs, quasi péages qui sont le long des routes et que doivent franchir les commerçants. Bon là, on peut aller prendre en note des choses. Mais le plus souvent, le cahier, c'est un cahier de note du soir. » (Denis Retaillé)

L'importance donnée à l'écriture exige donc de maximiser la praticité des dispositifs utilisés. Certains, comme Roland Courtot, préfèrent le bloc-note au cahier qui offre la possibilité non seulement de noter mais également de trier après coup l'information :

« Sur le terrain, j'utilisais des carnets comme celui que vous avez en main² : des carnets à feuilles détachables, qui permettaient de prendre des notes et de reclasser ensuite l'information. ». (Roland Courtot)

L'épaisseur du cahier est variable, elle peut aller du tout petit carnet au cahier plus volumineux, comme pour Nicolas Jacob :

« Trois carnets pour le terrain extérieur, c'est-à-dire trois carnets d'environ 150 à 200 pages dans lesquels il n'y a pas seulement de la géomorphologie mais aussi toutes les interprétations et toutes les observations faites à l'extérieur et qui méritaient d'être notées. » (Nicolas Jacob)

¹ Ce sont d'ailleurs ces mêmes conseils que Violette Rey m'a donnés avant mon départ pour la Roumanie, lors de ma maîtrise en septembre 2002.

² Pendant les entretiens, j'utilisais un bloc-note Rhodia format A4 pour noter ce que mon interlocuteur me dit. Ces notes (très brouillonnes) n'ont pas vocation à remplacer les défaillances de la machine (c'est arrivé, pour Marc Côte et Jean Malaurie), mais plutôt à noter des formules et préparer mes relances. Prendre des notes me permettait aussi de me donner une contenance pendant des entretiens qui pouvaient durer. Je n'ai gardé aucune de ces notes.

Là encore, c'est la commodité qui l'emporte : il est en effet facile de perdre ou de disperser ses carnets, comme c'est arrivé à Denis Retailé :

« Je les ai perdus. Donc, je ne pourrais pas aller les compter avec vous. Ils ne sont plus en ma possession. Combien pouvait-il y en avoir ? C'était toujours des petits cahiers d'écolier, souvent avec les tables de multiplication au revers et la carte des Etats d'Afrique par dessus car ce sont des cahiers achetés localement. Donc, des cahiers de cent pages. Disons qu'il y en a eu comme ça, une trentaine. Quelque chose dans le genre en dix ans. » (Denis Retailé)

Toujours pour des questions de praticité, certains géographes répugnent à utiliser le carnet et lui trouvent des substituts, comme ceux qui remplacent le carnet par l'appareil photo, à l'image de Philippe Pinchemel :

« Pour moi, la photographie c'est un peu le carnet. Jacqueline Bonnamour l'avait remarqué dans son volume de mémoire¹. Elle parle de moi en disant : 'Pour Pinchemel, l'appareil photo c'est le carnet de notes'. » (Philippe Pinchemel)

Avec l'appareil photo, c'est le mode d'appréhension de la réalité qui change : la note ne procède plus de la mise en ordre. La photo saisit un élément. Ce n'est pas vraiment une pensée qui est captée, mais plutôt une situation qui suggère une pensée : la vue de la photo fait rejaillir la pensée à l'identique.

Reste maintenant à élucider ce que l'on note sur ces carnets : cela pose la question de ce qui est pertinent. De quoi le géographe a-t-il besoin pour travailler ? Cela interroge la complémentarité des enregistreurs : on n'écrit ce qu'on ne peut pas avoir autrement (enregistrement, photo, brochures...). Il y a donc une complémentarité des supports, même si, comme le souligne Madeleine Griselin, le carnet occupe une place centrale dans ce dispositif :

« Il reste le carnet. Par exemple, on peut me rentrer de l'information sur les GPS direct. Mais il faut savoir que ce n'est pas facile, particulièrement l'hiver quand il fait -30°C, d'écrire. Il faut savoir aussi une chose : c'est que le froid rend idiot. On est mobilisé, je l'ai vu sur la banquise, par donner tant d'énergie pour que notre corps reste à 37° C et reste à peu près intelligent. On est dans un milieu sévère et il faut toute l'attention pour ne pas faire d'ânerie. (...) Il faut que les choses soient le plus faciles possible. Alors, on écrit quand on peut écrire. Mais si vous prenez une averse de neige, de grésil ou je ne sais pas quoi, vous n'écrivez rien du tout. On prend des photos. On va rentrer des points. On est toujours extrêmement vigilant avec les mesures parce que si vous mesurez une balise à neige, vous la mesurez avec un mètre et vous rentrez la donnée directe dans le GPS (c'est une manipulation de clavier) ou dans l'ordinateur (un ordinateur de terrain qui résiste, ça pèse quatre kilos). Donc, on est toujours partagé. Évidemment, le carnet de terrain, ça reste quelque chose d'important. Mais surtout, il y a la mémoire et l'imprégnation qui fait que quand on rentre à la base, là, on se rue sur nos ordinateurs. Et on va faire des mémos, comme on dit. Le mémo de la journée, c'est rentrer ce qu'on n'a pas eu le temps de noter. Les valeurs sont là, enregistrées ou pas, mais il y a toujours des choses à noter. Sur le carnet, par exemple, on va noter tel phénomène et entre

¹ BONNAMOUR, J. (2000). *Du bonheur d'être géographe*. Lyon : ENS Editions. 97 p.

parenthèses telle photo. C'est sans arrêt un va-et-vient entre le carnet de terrain et l'ordinateur. » (Madeleine Griselin)

Le carnet, parmi tous ces dispositifs, joue un rôle central : il a une fonction irréductible dans la mesure où il ne peut pas être remplacé par un autre inscripteur. Différentes écoles se dessinent, depuis ceux qui notent tout, jusqu'à ceux qui sélectionnent : le carnet saisit-il une trace brute ou au contraire permet-il de noter une pensée déjà plus formalisée ? Fabrizio Maccaglia est un tenant de la prise immédiate de note :

« J'avais un carnet de note avec lequel je prenais bien sûr des notes pendant mes entretiens. Carnet dans lequel je consignais également mes observations dans la rue, mes repérages. » (Fabrizio Maccaglia)

Alors que Bernard Calas préfère quant à lui s'en servir pour fixer après coup des traces :

« Je me baladais avec un cahier. Je les ai toujours, planqués je ne sais pas où mais je ne les ai pas jetés ; on les retrouvera après moi ! Donc des cahiers ; je ne faisais pas comme vous. Je ne prenais pas de note. Après chaque entretien j'allais dans un café et j'écrivais tout. C'est moins productif... Je pense que si mes interlocuteurs, s'ils m'avaient vu arriver avec ça [un magnétophone], ça les aurait gênés. Ça leur fait peur. Le fait de noter, ça coupe l'enchaînement du récit. Le fait de discuter... Je trichais un peu, mais bon. C'est comme ça que je faisais. » (Bernard Calas)

A partir du moment où le carnet ne sert plus seulement à enregistrer une donnée brute au profit de réflexions, il participe pleinement de la création d'un monde qu'il tend à ordonner et à structurer (Affergan, 2003). C'est l'une des fonctions du carnet : il contribue autant à mettre en ordre le monde – en en proposant un relevé systématique – qu'à en créer un de toute pièce, sur lequel le chercheur aura prise. A travers ces carnets, il est possible, comme le suggère Sophie Hébert, d'assister au surgissement d'une pensée qui décrit, classe, compare et ordonne. Cette faculté de la chose écrite explique sans doute le fort investissement des géographes pour cette pratique : face à l'évanescence de l'expérience vécue, le carnet est le seul moyen d'en garder la trace, même ténue :

« On est pris dans un échange d'informations et de vie qui fait que le moment de recherche se distingue mal. A ceci près, lorsqu'on est seul, ce qui est rare, il faut très vite remplir ses cahiers pour conserver une petite trace raisonnée de ce qui s'est passé et de l'information qui est filtrée par ça. Parce qu'on peut être assez vite submergé et oublier qu'on est malgré tout là pour un boulot. Mais, je pense d'abord ce qui est restitué à l'écrit, est très faible par rapport au cahier de terrain. Mais ce qui est dans le carnet ou cahier de terrain, est très peu par rapport à ce qui est vécu. » (Denis Retaillé)

Comme le suggère Denis Retaillé, le carnet devient vite le principal remède contre l'abondance d'informations qu'il faut à tout prix conserver. Le carnet emblématise le tri que le chercheur doit opérer : le carnet agit comme le crible au travers duquel le géographe voit le monde. Il ne retient que les éléments qui peuvent alimenter une réflexion scientifique. C'est cette discrimination qui permet au

chercheur d'affronter l'accumulation tout en permettant de structurer l'information. Ce tri peut s'opérer à n'importe quel moment, aussi bien sur le terrain qu'ailleurs. Le carnet doit alors permettre de noter les réflexions qui surgissent, comme le rappelle Renée Rochefort :

« J'avais de gros cahiers d'écolier. C'est Braudel qui me l'avait dit, pas Le Lannou : 'Il faut prendre un gros cahier d'écolier où l'on note toutes les idées qui vous viennent et qui vous passent par la tête, quand on se lève le matin ou la nuit si on ne dort pas, etc. Toutes les idées qui vous passent par la tête et vous verrez que c'est un puits de trouvailles intéressantes'. Donc j'avais un cahier avec mes idées... » (Renée Rochefort)

L'écriture permet d'opérer un tri, comme le suggère l'évolution du carnet de Karine Emsellem. Les évolutions dans ses pratiques d'écriture vont de pair avec la maturation de son projet scientifique et sa familiarisation avec l'espace roumain qu'elle étudie :

« En fait, la seule indication qu'on m'a donnée, c'est de faire un cahier de terrain. On m'a dit : 'Pour faire du terrain il faut faire des carnets de terrain'. Et donc j'ai procédé de manière, je ne vais pas dire débile, mais parfaitement inutile : je faisais à la manière d'un journaliste un résumé de chaque journée de terrain, tout ce que j'avais fait, tout ce que j'avais obtenu comme information. Et ça a été ma première approche du terrain : résumer par des photos, par des discours, ce que je voyais sur place. (...) En fait, dans un premier temps, au début d'un travail de thèse, on fonctionne par une mémoire très lâche que l'on affine au fur et à mesure du temps. En fait, le carnet de terrain était au début une retranscription désordonnée de tout ce que je voyais et de tout ce que je faisais. Au cours du temps, les carnets de terrain se sont d'abord mieux organisés : ils ont été un peu plus problématisés (ce n'était plus un simple récit de ce que je voyais) et ils se sont espacés. Au cours de mes derniers voyages je n'utilisais quasiment plus de carnets de terrain parce que finalement j'avais acquis une connaissance plus approfondie de l'espace sur lequel je travaillais et j'arrivais peut-être à mieux sélectionner l'information. » (Karine Emsellem)

C'est par l'écriture – par la rigueur de l'exercice quotidien – que le tri s'opère, que les idées émergent des données, s'organisent et prennent forme. Et c'est aussi par l'écriture qu'elles sont formulées pour la première fois : elles connaissent une première stabilisation qui pourront alimenter ensuite des réflexions.

A l'inverse, le carnet peut-être un simple support de la pensée : il constitue une base de données que le chercheur peut ensuite interroger pour étayer ses réflexions. C'est ainsi que procède Frédéric Landy :

« J'ai toujours deux choses. Enfin là, je ne l'utilise plus : les formulaires de questionnaire. Ce que je conseille aux étudiants qui travaille avec moi, dans mon cadre de pensée, c'est d'avoir des questionnaires imprimés pour l'enquête au niveau des ménages avec des questions fermées et ouvertes qu'on suit à peu près. Et dès qu'on a une information générale venue de la personne interrogée ou bien quand on va interroger un *leader* ou *etc.*, là, on change de support et on va sur le carnet de note où là, on a des généralités sur le terrain, sur le thème, *etc.* Et moi, en début de terrain, je numérote les pages de mon carnet vierge et je me fais un petit index. C'est-à-dire que tous les soirs, je reprends mes notes. Et je me dis : 'Là, j'ai parlé du

bétail à la page trois’. Donc, je met dans l’index : ‘Bétail, p 3’. Ce qui me permet ensuite de reprendre mes notes et quand je dois écrire sur le bétail, je vois que c’est pages 3, 18 et puis éventuellement dans le formulaire 14, que j’ai des informations générales sur ce thème. » (Frédéric Landy)

Le carnet devient alors un élément d’un dispositif beaucoup plus large d’un système d’archivages, de classement qui a pour but autant de conserver que de faciliter l’utilisation des données (Gardey, 2008), comme l’explique Jean-Paul Diry :

« Il n’y avait pas d’ordinateur : tout se faisait manuellement. Il fallait adopter une méthode rigoureuse pour ne pas perdre l’essentiel. J’ai classé mes entretiens par numéro, avec la date, le nom de la personne et à la fin du compte-rendu quelques mots-clés fondamentaux. Je possédais aussi un carnet avec les mots-clés qui renvoyaient au numéro d’entretien. » (Jean-Paul Diry)

Le carnet disparaît vite au profit des données qu’il contient et qu’il permet de mettre en relation. Plus que le carnet, c’est le dispositif dans son ensemble (dont le carnet n’est que la partie émergée) qui permet de mettre en ordre les données recueillies et donc de donner cohérence au monde observé. Dès lors, cette tâche dépasse donc le cadre de la seule présence sur le terrain : elle ne peut se faire une fois toutes les données reliées les unes aux autres et mises en tension. C’est ce dispositif dans son entier – dans lequel les données sont traitées, interrogeables, comparables... – qui se substitue au terrain inintelligible.

Écriture et réflexivité

Cette vision du monde qui s’élabore grâce aux dispositifs de classement est inséparable d’une interrogation sur la place du sujet. La mise en relation des données se double donc d’un colloque singulier et itératif entre le sujet et son objet : cela dessine un espace pour la réflexivité qui désigne :

« l’activité de retour sur soi d’un individu (...) sur ce qu’il est et ce qu’il fait. Par extension, [c’est la] démarche de connaissance qui porte sur l’action cognitive et ses acteurs » (Lussault, 2003 : 775).

La réflexivité est donc, pour un individu, la posture qui consiste à examiner les ressorts, les motivations et les modalités de son action. Elle participe donc pleinement du travail scientifique de construction de l’objet, en mettant au jour les biais qui peuvent subvenir dans la transformation d’un phénomène empirique en fait scientifique caractérisé. Mais si elle est incluse dans ce dialogue, elle permet aussi de le mettre en lumière, comme si elle était extérieure à cet échange. La réflexivité permet à l’individu qui s’y livre de jouer sur deux tableaux : l’inclusion du tiers et son exclusion. D’un même mouvement, l’observateur se place dans deux positions qui seraient inhabituellement pas conciliables : il peut s’observer en tant qu’il construit un objet (exclusion) tout en nourrissant ses

objets des enseignements tirés de cette observation distanciée (inclusion). La réflexivité intervient dans ce *continuum*, à la fois comme étape dans la transformation du réel en mots et comme méta-discours qui éclaire l'écriture et les choix auxquels elle oblige. Il faut donc faire entendre ce colloque singulier et intérieur en mettant au jour d'une part ses modalités discursives et en mettant en lumière d'autre part le rôle qu'elle joue sur la construction des objets et leur écriture. La tâche consiste donc à braquer les projecteurs sur une phase de travail qui n'est souvent pas révélée, voire volontairement occultée. Pire : elle renvoie implicitement aux difficultés du chercheur dans sa démarche et à ses faiblesses. Mettre en lumière les doutes, les hésitations, les errances du chercheur peuvent être perçus comme une manière de nuire à l'autorité du magistère, dans un milieu – le monde académique – où la dimension du rituel symbolique est forte (Bourdieu, 1982) et où les positions des uns et des autres se définissent en fonctions de la capitalisation de leur prestige (Latour, 1993). Il est donc difficile de trouver des sources pour mettre en lumière cette démarche qui, si elle est largement partagée, n'est pas pour autant partageable¹. Le colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » constitue un bon *corpus* pour appréhender ces questionnements. La réflexivité était en effet au cœur du projet, en lien avec l'élucidation du sujet épistémique. De plus, ce colloque a implicitement interrogé l'écriture – indépendamment de l'atelier spécialement dédié à l'écriture du terrain – en proposant aux participants un dispositif spécifique : mettre en mot leurs expériences de terrain, loin de tout terrain. L'enjeu était alors de donner un tour scientifique à des interrogations qui sont rarement explicitement formalisées et publicisées. Bref, comment faire entrer dans un cadre académique ce qui habituellement n'y a pas de place ?

La réflexivité – définie comme un retour du sujet sur lui-même et sa démarche (Bourdieu, 2001 ; Lussault, 2003b ; Vandenberghe, 2006) – s'inscrit dans un horizon critique largement influencé par les théories postmodernistes qui prennent corps contre le positivisme puis le structuralisme qui ont l'un comme l'autre prononcé la mort du sujet. Le tournant pragmatique qui a suivi le déclin de l'épopée structuraliste (Dosse, 1995) a revalorisé le statut de l'acteur et ses modes d'action. La position du sujet chercheur s'est trouvée du même coup revalorisée : le chercheur n'est plus dès lors considéré comme un opérateur au service de la science (Corboz, 1990), mais comme un individu dont les trajectoires personnelles et intellectuelles influent sur les objets qu'il construit. Cette approche s'inscrit dans l'horizon des théories constructivistes d'une part (Hacking, 2001 ; Latour, 2009) selon lesquelles les objets scientifiques n'existent pas de toute éternité, mais sont bel et bien construits par les chercheurs au cours du processus heuristique, mais également de la sociologie des sciences d'autre part qui révèle les intrications profondes entre la société et la science (Pestre, 2003) et du même coup

¹ Cet aspect était au cœur de la collecte des entretiens : jusqu'où pouvais-je aller dans les questions que je posais à mes interlocuteurs ? Et surtout, jusqu'où étaient-ils prêts à me laisser aller ?

entre le chercheur et son objet (Latour, 2001). La démarche réflexive ouvre donc un champ fécond pour les sciences sociales dans la mesure où elle interroge la capacité d'un acteur à s'interroger sur son action, et autorise donc le scientifique à questionner les motivations et les justifications de son action. Bien plus, elle place au cœur de ses questionnements l'élucidation du point de vue de l'observateur, c'est-à-dire de la distance entre le sujet et son objet. Cette démarche – qui s'inscrit dans l'horizon fixé par Michel Foucault (1966) – est plus ou moins latente, et surtout plus ou moins exprimée. Si elle est explicitement mise en avant dans certains environnements intellectuels et institutionnels, et si certaines disciplines (comme la sociologie ou l'anthropologie par exemple) entretiennent avec elle un commerce ancien et fécond¹, elle peut trouver place de manière plus diffuse et moins formalisée ailleurs. Ainsi certaines disciplines semblent-elles moins enclines que d'autres à mettre au jour les fondements cognitifs de leurs ressortissants. La géographie est de celles-là : la boîte noire du dispositif géographique s'est opacifiée dès son origine, si l'on juge par les efforts de Vidal de La Blache pour imposer la discipline à la lumière des résultats produits et non pas sur le bien-fondé de la méthode employée². Il faut attendre la « crise de la géographie » et sa remise en cause du paradigme vidalien pour que la méthode commence à être discutée, et encore de manière très marginale (Volvey, 2003b).

Le colloque s'est d'emblée inscrit dans un horizon critique et a eu l'ambition d'instiller dans la communauté francophone les débats en cours dans les géographies anglophones où la démarche réflexive occupe une place centrale³. A la suite des travaux fondateurs de Denis Cosgrove et Stephen Daniels (Cosgrove et Daniels, 1989), c'est sous l'angle de la réflexivité que les géographes sont invités à s'intéresser à leurs pratiques de terrain : cela permet d'englober toutes les approches existant du terrain (notamment en termes méthodologiques) mais surtout de les dépasser en faisant entrer dans la réflexion ce qui relève aussi de l'engagement personnel du chercheur sur son terrain (non seulement en termes cognitifs, mais aussi en termes de positionnement idéologique ou d'un projet de vie qui s'articule à un projet scientifique). L'appel a donc mis en avant l'élucidation des motivations du *sujet épistémique*, c'est-à-dire le sujet tel qu'il détermine puis conduit son projet scientifique :

« Ce colloque propose donc de s'attacher à travailler les différents sens que recèle la polysémie, volontiers mise en avant par la communauté des géographes, d'un terme qui désigne en même temps : le cadre spatial de l'étude que conduit le géographe, les procédures d'investigation auxquelles il recourt, les objets spatiaux qu'il construit et les lieux du déploiement de ses pratiques. C'est donc dans une approche centrée sur le sujet géographe –ses pratiques, ses médiations et ses construits–, et

¹ Lors de ce colloque, la conférence de clôture prononcée par l'anthropologue de la communication Yves Winkin (« Reflet, réflexion, réflexivité : les multiformes interactions de l'anthropologue sur son terrain ») a mis en lumière la précocité en anthropologie de la démarche réflexive, partie prenante de la formation à la discipline.

² Cet aspect est étudié dans le deuxième livre, dans le cheminement consacré à la généalogie des discours.

³ Ce travail est l'œuvre d'Anne Volvey qui importe dans la géographie française les avancées des géographies étrangères sur cette question (Volvey, 2003).

dans la perspective spatiale qu'implique la méthode, que nous inscrivons la problématique de ce colloque¹. »

La démarche ne va pas de soi et peut susciter des résistances au sein de la communauté que les intervenants ont eu le courage d'affronter. En effet, le terrain est une composante essentielle de l'identité des géographes² : explorer les pratiques de terrain de manière réflexive et critique peut aboutir à une remise en cause de ce qui fonde l'identité disciplinaire et institutionnelle des individus. Pire : le terrain met en jeu l'intimité de la personne (Volvey, 2000) et il est légitime d'éviter d'exposer au grand jour certains aspects de sa vie privée³. Le terrain est également le lieu où se déploie une méthode, qui peut souvent se limiter à des tâtonnements et à des bricolages et qui ne porte que les oripeaux de la scientificité. Dévoiler le contenu effectif de ses pratiques peut mettre en danger la position du chercheur et son autorité.

Si ces préoccupations réflexives sont largement partagées, elles ne constituent que rarement le cœur d'un colloque : ces difficultés inhérentes au projet même du colloque peut expliquer l'originalité de la répartition démographique des communicants. Deux groupes étaient largement dominants : d'une part les chercheurs en fin de carrière ou retraité, et d'autre part les jeunes chercheurs (jeunes docteurs voire encore doctorants). Ces deux groupes ne se sont pas emparés de la question de la même façon. Pour les plus anciens, c'est une démarche autant rétrospective que réflexive qui s'est imposée. Le colloque a été l'occasion pour eux de parcourir l'ensemble de leur itinéraire scientifique et de livrer au public des témoignages issus d'une expérience conscientisée, et nourrie par une longue familiarité avec les thèmes étudiés et les régions parcourues. Plusieurs communications s'inscrivent directement dans cette démarche. Pierre Gentelle⁴ est revenu sur les spécificités des multiples terrains qu'il a étudiés avec des archéologues au Moyen-Orient ou en Asie centrale (Gentelle, 2003). Et, Hugh Clout⁵, *keynote speaker*, a mis en perspective son itinéraire scientifique qui l'a conduit à s'intéresser à la géographie et à la géographie historique de la France. Ce cheminement – qui a montré la pertinence du dispositif réflexif de l'éagogéographie – l'a conduit à rappeler la difficulté à s'approprier un terrain ainsi que la multiplicité des formes de l'engagement (à la fois scientifique, institutionnel, mais également affectif) que le chercheur noue avec lui. Ces témoignages en forme de récit ont permis de formaliser une expérience nourrie dans le long terme et de la transmettre.

Rien de tel pour les jeunes chercheurs. Leur réflexivité s'inscrit dans le cadre d'une thèse – soutenue ou encore en cours – qui constitue encore la dernière étape de la formation académique ainsi

¹ Appel à proposition du colloque, p. 1.

² Cette dimension identitaire du terrain fait l'objet de l'un des cheminements du troisième livre de la thèse.

³ Cette question de l'intimité a été abordée par Helen Maulion (« Narrer l'expérience intime du terrain »).

⁴ Pierre Gentelle, « Quelles leçons tirer d'un terrain pratiqué comme un *terrein* ? ».

⁵ Hugh Clout, « Adopting France ».

qu'un rite de passage qui conditionne l'accès à la communauté¹. La thèse est la première expérience de recherche qui se déploie dans la durée et la première difficulté que le chercheur doit affronter est la définition et la construction de son terrain et la définition des méthodologies employées pour l'interroger. Les communications ont ainsi éclairé les problèmes qui se posent successivement aux chercheurs dans la conduite de leurs projets scientifiques, montrant ainsi que la réflexivité intervenait à chaque étape. Le choix et la délimitation du terrain sont questionnés : loin des approches idéalistes, le terrain est un construit : le choix² et la délimitation³ du (ou des) terrain(s) sont donc largement questionnés, tant au niveau de leur pertinence heuristique que de leur faisabilité. Une fois le terrain et le thème définis, la posture du chercheur reste à expliciter : la position du chercheur face à son sujet mais également sur son terrain reste à expliciter et éventuellement à déminer. C'est particulièrement vrai dans le cas des terrains lointains qui se font dans des contextes culturels très différents (Mbembe, 2005). La production des savoirs doit ainsi être envisagée à la fois en lien avec les lieux⁴ mais aussi les institutions⁵ dans lesquels elle s'opère. Une fois l'espace à interroger déterminé, les méthodes de terrain qui vont servir à l'explorer font à leur tour l'objet d'incessants questionnements. L'objet et la définition d'une méthodologie pertinente constituent l'essentiel de la réflexion, surtout lorsqu'il s'agit des pratiques spécifiques⁶ ou d'objets « insolites »⁷. Même lorsqu'il est posé, les inévitables écarts méthodologiques – qui relèvent de la débrouillardise et du bricolage – sont à leur tour questionnés⁸.

Le colloque a donc abordé un éventail de questionnements centraux – mais paradoxalement peu évoqués au grand jour – qui, pour la première fois, trouvaient place dans un dispositif de réflexion collective légitime. Ces interrogations interviennent à la fois sur le terrain mais également au moment où l'on traite les données : ce sont des biais auxquels il faut donner une signification. Ils interviennent donc – au même titre que les données – dans la mise en cohérence du monde. C'est à la lumière de ces interrogations réflexives que le terrain est finalement rendu intelligible. La restitution peut commencer.

¹ Cet aspect est étudié dans ce livre, dans le cheminement consacré à la généalogie des discours.

² Benjamin Laplante, « Les terrains du géographe peuvent-ils être incomparables ? ».

³ Julia Pfaff, « Le terrain, c'est moi? On the difficulties of setting the limits of the field when following connections in mobile ethnographic research ».

⁴ Jeanne Vivet et Karine Ginisty (« Terrains en noir et blanc : les biais méthodologiques et la question de la scientificité des savoirs géographiques sur l'Afrique »), Chloé Buire (« 'On the ground' : de la déconstruction de l'idée de terrain à la construction de savoirs géographiques »).

⁵ Solène Gaudin et Jonathan Musereau, « Le terrain (de thèse), un construit... institutionnel ? ».

⁶ Marianne Blidon (« La géographie des sexualités ou l'impossible terrain ? ») et Mélina Germes (« En quête d'un 'terrain corporel' : perspectives et propositions méthodologiques »).

⁷ Coralie Mounet (« Le chercheur face à l'imprévisible. Construction et analyse d'un *corpus* pour l'étude des controverses et conflits autour de la gestion du loup et du sanglier dans les Alpes françaises ») et Frédéric Dejean (« Où est Dieu dans le terrain ? »).

⁸ Sylvain Guyot, « Derrière une méthode de terrain se cachent souvent divers bricolages et petits arrangements : faut-il les éluder ou peut (doit)-on les assumer ? ».

Des écritures référentielles

La collecte et la mise en circulation des données dans des dispositifs adéquats aboutissent à une mise en ordre du monde qui relève d'une *cosmétique* : ces données sont triées, classées, archivées. Ces opérations textuelles permettent l'accumulation et donc l'archivage mais ne rendent pas pour autant le terrain intelligible¹. Cette intelligibilité du terrain est le résultat d'une deuxième opération, celle de mise en ordre des données accumulées, de leur traitement, de leur analyse et de leur restitution. C'est l'écriture qui opère cette mise en ordre du monde qui relève d'une cosmogonie : par le travail d'écriture, l'auteur fait advenir un réel qui se substitue à une réalité mise en ordre et qui lui sert de support. C'est ce travail d'écriture qu'il faut suivre et son résultat varie en fonction des supports d'écriture, des genres adoptés et des fonctions assignés à ces textes. Pour étudier ces processus, mobilisons les comptes rendus d'excursion et les films pédagogiques : en dépit d'une homogénéité générique apparente et de fonctions pédagogiques proches, ces textes et films présentent des différences qui permettent d'appréhender la diversité des processus d'écriture mis en œuvre. Si l'on veut étudier l'usage de ces textes, leur public et leurs fonctions, il faut avant tout interroger leur *genre* et les éléments qui les constituent (Foehr-Janssens et Saint-Jacques, 2004).

Si le compte rendu d'ouvrage est un genre codé qui répond à des normes bien établies (tant éditoriales que fonctionnelles) au sein de la communauté, il n'en est rien pour les comptes rendus d'excursions, même s'ils relatent les prestigieuses interuniversitaires. Aussi est-il bien difficile de cerner la spécificité de l'exercice, ce qui explique en premier lieu les grandes disparités formelles, visibles dès les premiers seuils de lecture (Genette, 1987) : une grande diversité l'emporte en matière de titulature, de pratiques de nomination des auteurs (onymat ou anonymat), de longueurs (d'une dizaine de lignes pour l'excursion de 1909 en Auvergne² à soixante-quinze pages – record absolu – pour le compte rendu, publié en deux temps, de l'excursion de 1961 à travers le Poitou-Charentes³), de rubriques⁴, d'appareil critique et d'illustrations. Les auteurs de ces comptes rendus (et organisateurs des excursions) ont eux-mêmes du mal à cerner précisément les attentes du genre, si l'on croit la réponse adressée par Raoul Blanchard à Wilfrid Killian après la publication du compte rendu de l'excursion de 1910 qu'il a dirigée dans les Alpes occidentales :

« Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à me voir reprocher dans l'article visé l'absence d'indications bibliographiques. Il m'avait semblé qu'un simple compte rendu

¹ *Intelligible* doit être entendu ici au sens étymologique : on peut y lire dedans.

² GALLOIS, L. (1909). « Cinquième excursion interuniversitaire ». *Annales de géographie*, XVIII, p. 364.

³ ROBERT J., FENELON, P., BOUHIER A. ET VERGER, F. (1963). « La 44^e excursion géographique interuniversitaire. Poitou-Charentes (8-13 mai 1961) ». *Annales de géographie*, LXXII, p. 529 à 571.

ROBERT J., FENELON, P., BOUHIER A. ET VERGER, F. (1963). « La 44^e excursion géographique interuniversitaire. Poitou-Charentes (8-13 mai 1961) (Fin) ». *Annales de géographie*, LXXII, p. 641 à 674.

⁴ La localisation des comptes rendus oscille entre la rubrique d'actualités et celles qui abritent des articles de fond.

d'excursion, déjà trop long, ne comportait point d'appareil critique. J'avais donc résolument écarté toute référence, aussi bien aux travaux géographiques qu'aux travaux géologiques¹. »

Cette incertitude traduit bien les oscillations des pratiques d'écriture de ces comptes rendus, et, de là, les différentes pratiques discursives et usages à l'œuvre dans ces textes ; cela renvoie à la diversité de leurs fonctions.

La première fonction de ces comptes rendus est bien sûr de rendre compte de ce qui constitue un événement : ces excursions organisées par le cercle des proches disciples de Vidal de La Blache et encouragées par le maître soi-même participent de l'institutionnalisation de la discipline et de sa reconnaissance à la fois académique et sociale. Ces comptes rendus ont alors pour but d'assurer, grâce à leur diffusion dans les *Annales de géographie*, une large publicité à ces manifestations afin de diffuser les nouvelles méthodes pédagogiques et heuristiques désormais en vigueur. Le compte rendu témoigne donc de l'efficacité des méthodes employées et du travail accompli au service de la formation de nouveaux membres de la communauté. Ces comptes rendus servent également à exprimer la gratitude des organisateurs à tous ceux qui rendent les excursions possibles, comme les universités d'accueil, les bailleurs de fonds, les personnalités locales qui ont aidé le déplacement de la caravane ainsi que les nombreux participants, à la fois endurants et attentifs. Enfin, dans le cadre d'une discipline qui cherche à s'ancrer dans le paysage académique, ces comptes rendus permettent la naissance d'une tradition et d'un imaginaire disciplinaires qu'ils alimentent régulièrement. Cet aspect est particulièrement visible au début de la période, jusque dans les années 1920, c'est-à-dire celles organisées par le premier cercle des post-vidaliens. En dépit de ces fonctions régulièrement rappelées, on observe tout au long de la période qu'ils couvrent des ruptures et des évolutions.

Les premières relèvent de la grande histoire qui se lit dans ces documents. Les excursions sont suspendues pendant les deux guerres mondiales : la remise en route des excursions est longue et difficile, ce qui s'explique autant par les pertes humaines que par les difficultés matérielles rencontrées dans un pays sorti exsangue des conflits. Parallèlement, les *Annales* connaissent en temps de guerre des difficultés pour paraître (Beauguitte, 2008). Ces documents permettent aussi de retracer les évolutions techniques de l'imprimerie : peu illustrés au commencement, les comptes rendus sont ensuite accompagnés de photographies et de croquis d'abord hors-texte puis insérés. Le premier compte rendu illustré est celui de l'excursion de 1929 organisée en Yougoslavie par Borijove Milojevic². Cela reste un cas exceptionnel avant la Seconde guerre et il faut attendre la publication en

¹ *Annales de géographie* (1911). XX, p. 86.

² DE MARTONNE, E. (1930) « Excursion interuniversitaire en Yougoslavie. 18 septembre – 3 octobre 1929 ». *Annales de géographie*, XXXIX, p. 249 à 269.

1942 des comptes rendus¹ de l'excursion de 1939 dans les Causses et le Languedoc pour que les illustrations soient plus systématiques (photographies, coupes géologiques, cartons...). Ce recours à l'illustration est révélateur des changements techniques employés dans la composition et l'impression de la revue, mais est surtout emblématique d'un changement de statut progressif de ces comptes rendus. Le principal changement qui se lit ici tient en effet à une évolution du discours géographique proprement dit : la description l'emporte sur le récit, la monographie l'emporte sur la narration d'une excursion. Les comptes rendus changent d'emplacement et ne sont plus guère abrités dans la rubrique « Actualités » des *Annales* mais dans la partie qui accueille des articles de fond. Ce changement de nature s'accompagne de modifications formelles, comme l'allongement sensible du texte, l'abandon de la pratique de l'anonymat et l'apparition d'un paratexte qui leur donne une scientificité nouvelle : le compte rendu de l'excursion de 1921 en Alsace donne pour la première fois l'occasion de publier une bibliographie complète sur la région. A l'inverse, les données jugées essentielles pour les premiers comptes rendus (comme le nombre, le nom et l'origine des participants) sont reléguées en note liminaire, voire en note de bas de page. Le tournant semble pris à la fin des années 1930, avant même que n'éclate le second conflit mondial. L'excursion de 1938 conduite par Jules Blache en Alsace donne ainsi lieu à deux articles publiés dans les *Annales* à des dates et dans des rubriques différentes. Un premier² paraît dans la rubrique « Notes et comptes rendus ». En seize lignes, l'organisateur détaille les participants présents et l'itinéraire de l'excursion ; il conclut ainsi sa note :

« Le compte rendu de cette excursion, trop copieux pour paraître sous cette rubrique, sera publié comme un article dans le numéro de mai des *Annales de Géographie*, sous le titre *Notes de géographie Lorraine*. »³

Pour la première fois est ainsi questionnée la localisation et le contenu des comptes rendus. Un deuxième article⁴ est donc publié comme annoncé. Sa structure est suffisamment révélatrice du changement qui s'opère pour qu'elle mérite qu'on s'y attarde. L'article commence par un renvoi au précédent article publié dans la rubrique de notes, et rappelle les publications récentes sur le sujet, avant de détailler l'ambition de ce second article :

« Il est inutile de revenir sur le contenu de ces ouvrages, même lorsque leurs conclusions ont été présentées sur le terrain. On se reportera à leurs excellents chapitres, tout frais imprimés. En revanche, quelques compléments ou quelques

¹ MARRES, P. (1942) « Notes de géographie caussenarde. La XXX^e excursion géographique interuniversitaire (premier article) ». *Annales de géographie*, LI, p. 175 à 186.

MARRES, P. (1942) « Notes de géographie languedocienne. La XXX^e excursion géographique interuniversitaire (deuxième article) ». *Annales de géographie*, LI, p. 251 à 263.

² BLACHE, J. (1939). « La XXIX^e excursion géographique interuniversitaire ». *Annales de géographie*, XLVIII, p. 63.

³ *Ibid.*

⁴ BLACHE, J. (1939). « Notes de géographie lorraine ». *Annales de géographie*, XLVIII, p. 235 à 251.

indications critiques ont pu s'exprimer à l'occasion de l'excursion, et c'est la raison d'être de ces quelques pages¹. »

Le titre de l'article – *Notes de géographie lorraine* – est alors pleinement justifié : le texte se compose de parties juxtaposées qui présentent chacune des mises au point sur des sujets précis. Ces parties reposent sur un découpage régional (« Côte bajocienne et côte rauracienne »², « le val de l'Ane »³), thématique (« La mirabelle en Lorraine »⁴) ou les deux à la fois (« Un village viticole du Toulous »⁵, « La banlieue de Metz »⁶). La seule logique qui justifie le passage d'une région à une autre, ou d'un thème à un autre est l'itinéraire emprunté lors de l'excursion. Ce texte oscille donc entre un récit de l'excursion et une volonté de présenter de manière raisonnée les traits saillants (tant physiques qu'humains) de petites régions bien délimitées. On trouve ici la première tentative de proposer, à partir d'un compte rendu d'excursion, une monographie régionale, avec tous les problèmes que posent sa structuration. Dans cette perspective, la logique de l'itinérance donne le cadre de la monographie encore ici à l'état d'ébauche (Orain, 2000). Le traitement réservé à l'excursion de 1939 suit ce tournant et l'amplifie. Deux articles⁷ sont publiés qui se présentent chacun comme des notes et qui ne figurent plus dans la rubrique des « notes et actualités ». Le premier comporte une longue note de bas de page de trente-quatre lignes qui explique les retards dans la publication du compte rendu (la mobilisation de Paul Marres, l'organisateur de l'excursion, et le décès de Jules Sion), le rappel des excursions de 1906 et 1931, l'itinéraire suivi, de Mende à Montpellier, et enfin le nombre et l'origine des participants⁸. Le reste des articles se composent, comme pour le compte rendu de l'excursion de 1938, de parties thématiques⁹ (comme « les formes karstiques »¹⁰, « le déboisement des Causses »¹¹, « l'âge des surfaces d'érosion de la région montpelliéraine »¹² ou « les genres de vie du littoral »¹³). Ces articles prennent donc la forme d'articles scientifiques et non plus de simples récits : la présence d'intertitres, d'illustrations (photographies ou schémas), de notes de bas de page change le statut du

¹ *Ibid.*, p. 235.

² *Ibid.*, p. 237.

³ *Ibid.*, p. 240.

⁴ *Ibid.*, p. 239.

⁵ *Ibid.*, p. 239.

⁶ *Ibid.*, p. 248.

⁷ MARRES, P. (1942) « Notes de géographie caussenarde. La XXX^e excursion géographique interuniversitaire (premier article) ». *Annales de géographie*, LI, p. 175 à 186.

MARRES, P. (1942) « Notes de géographie languedocienne. La XXX^e excursion géographique interuniversitaire (deuxième article) ». *Annales de géographie*, LI, p. 251 à 263.

⁸ MARRES, P. (1942) « Notes de géographie caussenarde. La XXX^e excursion géographique interuniversitaire (premier article) ». *Annales de géographie*, LI, p. 175 à 186. p. 175.

⁹ Le découpage régional commande quant à lui la division en deux comptes rendus.

¹⁰ *Ibid.*, p. 178.

¹¹ *Ibid.*, p. 179.

¹² MARRES, P. (1942) « Notes de géographie languedocienne. La XXX^e excursion géographique interuniversitaire (deuxième article) ». *Annales de géographie*, LI, p. 251 à 263. p. 253.

¹³ *Ibid.*, p. 261.

discours véhiculé qui se donne désormais toutes les formes de la scientificité. Ce tournant monographique est définitivement pris après la seconde guerre : le compte rendu de l'excursion de 1949¹ en Forêt Noire prend prétexte de l'excursion pour proposer un éclairage morphologique de la région ; là encore, le récit de l'excursion fait l'objet d'une note de bas de page relativement courte (quatre lignes seulement).

Ce changement de nature explique l'allongement continu des comptes rendus. On retrouve dans ce mouvement ininterrompu tout au long des années 1950 et 1960 le goût des géographes pour l'accumulation monographique qui renvoie au « réalisme » que les géographes souhaitent mettre en œuvre (Bourgeat, 2007 ; Orain, 2009) dans une discipline qui s'est pensée comme un mixte, à la fois épistémologique et textuel (Robic, 1991) : pour les géographes post-vidaliens, la description vaut explication et la tentation est grande, pour le géographe régionaliste qui cherche à *épuisier*² sa région, à accumuler encore et encore, dans le cadre d'un système de causalité – le « dossier régional » – qui favorise l'accumulation. A cet égard, le compte rendu de l'excursion de 1961³, le plus long du *corpus*, est révélateur. Chaque étape donne lieu à une analyse (entendue ici au sens propre) aussi complète que roborative. Et le compte rendu est encore appelé à être complété, comme le suggère une note placée à la fin du texte :

« Une note plus détaillée sur le Bocage [le Haut-Bocage vendéen], par A. Bouhier, paraîtra dans *Norois* »⁴.

Cela interroge le statut même de ces textes. L'évolution du genre tout au long de la période est commandée par les évolutions de la discipline elle-même, de ses buts et de ses usages. La dimension pédagogique de l'excursion ne transparait pas dans ses formes de restitution : alors que les premiers comptes rendus cherchent à célébrer un événement, ceux de la fin de la série prennent prétexte de l'excursion pour proposer des monographies complètes des régions visitées.

Les films pédagogiques produits au Centre Audio-Visuel (CAV) de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud interrogent également l'évolution de la discipline. Tout comme les excursions, ces films – produits à partir de la fin des années 1960 – constituent un moment pédagogique qui répond aux évolutions que connaît alors la discipline. Si le cinéma pédagogique est un genre ancien qui se diffuse dès les années 1910 dans l'enseignement primaire et secondaire (Aubert

¹ MARTHELOT, P. (1950). « La XXXII^e excursion géographique interuniversitaire (5-9 juin 1949). La Forêt Noire, notes de morphologie ». *Annales des géographie*, LIX^e, p. 161 à 193.

² En 1975, Georges Perec démontre l'impossibilité d'*épuisier* ainsi un lieu (*Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*).

³ ROBERT J., FENELON, P., BOUHIER A. ET VERGER, F. (1963). « La 44^e excursion géographique interuniversitaire. Poitou-Charentes (8-13 mai 1961) ». *Annales de géographie*, LXXII, p. 529 à 571.

ROBERT J., FENELON, P., BOUHIER A. ET VERGER, F. (1963). « La 44^e excursion géographique interuniversitaire. Poitou-Charentes (8-13 mai 1961) (Fin) ». *Annales de géographie*, LXXII, p. 641 à 674.

⁴ *Ibid.*, p. 674.

et al., 2004), il connaît un regain d'intérêt à partir des années 1960 à destination cette fois de l'enseignement supérieur. L'histoire du CAV a été retracée ailleurs (*Bulletin des associations amicales des anciens élèves des ENS*, 1990 ; Luc et Barbé, 1982 ; Dubost, 2004 ; Lefort et Calbérac, 2009) : l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud, alors en pointe pour l'enseignement de la pédagogie a encouragé la création en son sein du CAV conçu à la fois comme un laboratoire de recherche en pédagogie et comme un centre de production destiné à alimenter les catalogues du Centre National de la Documentation Pédagogique (CNDP) (Wallet, 1994 et 2004). Sous des structures diverses, le CAV produit de 1953 jusqu'à sa dissolution en 2000 plus de 900 films sur des supports divers (16 mm, 35 mm, vidéo). Un changement majeur dans la politique éditoriale du CAV intervient en 1969 : alors que la production était exclusivement tournée vers les enseignements primaires et secondaires, elle s'oriente désormais vers l'enseignement supérieur dont la massification oblige à repenser les modes de transmission des savoirs. On confie à des universitaires reconnus et choisis pour leur compétences le soin d'écrire des films dont la réalisation est confiée à des réalisateurs en poste au CAV ; un conseiller scientifique fait la liaison entre l'auteur scientifique et le réalisateur, notamment pour ce qui relève de la mise en forme des attentes de l'auteur¹. Près d'une centaine de films relève de la géographie et une trentaine – qui compose exclusivement le *corpus* étudié – s'adresse aux étudiants. La finalité de ces films est évidente : transmettre aux étudiants des savoirs construits. Le changement de public (le passage du primaire et secondaire au supérieur) – qui intervient dans un contexte de crise tant de la discipline géographique elle-même que dans son enseignement (Lefort, 1992) – ne se traduit pas seulement par un changement thématique ou de niveaux de discours ; c'est toute la structure des films qui est modifiée. En effet, il ne s'agit plus de transmettre des savoirs construits et clos dans le cadre de la transposition didactique (Mérenne-Schoumaker, 1994 ; Le Roux, 2005), mais au contraire de transmettre, conformément aux usages de l'enseignement supérieur, des méthodes de recherche et d'acquisition de connaissances toujours discutées et enrichies, et non plus des savoirs positifs. Si tous les films retenus dans notre *corpus* présentent ce point commun et appartiennent donc tous à un même *genre* pédagogique, leur diversité – dans le fond comme dans leur forme – n'en reste pas moins remarquable. Si les deux composantes du *corpus* (films et comptes rendus) relèvent d'une démarche pédagogique, les formes de restitutions qu'elles constituent la privilégient plus ou moins.

Au-delà des genres et des statuts de ces documents, il faut donc interroger leur *référént* (Orain, 2000 ; Pernot, 2004) : ce n'est autre que le *terrain*, pris dans toute sa polysémie. Selon la nature des textes, et surtout selon leurs fonctions, les textes et les films renvoient aux différentes acceptions du

¹ Jean-Louis Tissier, ancien « caïman » à l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud et ancien conseiller scientifique pour le CAV m'a expliqué, lors de l'entretien qu'il m'a accordé, le circuit de fabrication des films, de la commande à la projection au public. J'y renvoie le lecteur.

terme, comme l'objet, l'espace étudié ou la méthode mise en œuvre (Volvey, 2003b) et qui induisent chacune des mises en procès différentes du réel. Ce qui est en jeu ici c'est la capacité, pour ces textes et ces films, par les procédés d'écriture à reproduire le référent (*mimesis*) ou à le créer (*poiesis*), et donc à interroger la capacité du texte scientifique ou de sa variante filmique à restituer la réalité dont il doit rendre compte. C'est la question de l'écriture – telle qu'elle a pu être formulée par Olivier Orain (Orain, 2000 et 2003) – qui est posée : comment opère-t-on la mise en ordre du monde (la *cosmétique*) constitutive de la *poétique des savoirs* (Rancière, 1992) ? L'hypothèse débattue ici est que les évolutions référentielles (et donc textuelles) de ces documents sont révélatrices des évolutions des objets, des méthodes et des finalités de la géographie ; le terrain est alors un élément central pour appréhender les bouleversements que connaît la discipline.

Les modalités d'écriture du compte rendu ont déjà été évoquées ; revenons-y rapidement. Ce qui se joue ici est la question de l'écriture de la monographie. Les documents étudiés répondent à l'hypothèse soulevée par Olivier Orain (Orain, 2000) selon laquelle la mise en scène du terrain, donc de l'itinérance fournit un dispositif efficace pour décrire avec une logique donnée une région, c'est-à-dire de restituer par le langage consécutif une région qui, à la différence du texte, n'a ni début ni fin. Ces comptes rendus permettent de saisir une étape dans l'écriture de la monographie : toutes celles qui sont proposées prennent pour fil conducteur le cheminement de l'excursion. Plus qu'un tribut au genre du compte rendu, il faut plutôt y voir un dispositif cohérent dans le cadre d'une géographie qui postule l'immédiateté de l'objet et de sa restitution. Quant aux films, ils permettent, à leur manière, de poser la question de l'écriture, et doublement. D'une part, ils posent la question de l'écriture filmique en géographie qui a déjà fait l'objet de multiples contributions qui ont mis en évidence les apports de ce *medium* au regard de ses contraintes, notamment techniques (par exemple : Browaey, 1999 ; Collignon, 2008 ; Hallair, 2007a) : c'est un langage, avec ses contraintes et ses atouts, qui rejoint les modes d'expression que le géographe peut utiliser, au même titre que le texte, le poster, la carte¹. Le film partage avec la monographie classique une certaine immédiateté avec l'objet qu'il restitue : il faut mettre en question cette immédiateté et s'interroger également sur les biais que ce *medium* implique. D'autre part, la réalisation de ces films intervient, au cours des années 1960 et 1970, dans un contexte de redéfinition de la géographie, de ses objets et de ses méthodes : l'écriture filmique n'est qu'un aspect de cette réflexion qui traverse la discipline à l'époque. Le film change de statut : il ne s'agit plus d'en faire une source pour le géographe, à l'image du gigantesque travail accompli par Jean Brunhes dans le cadre des « Archives de la planète » financé par Albert Kahn dans les années 1910 et

¹ Le succès d'initiatives diverses comme Arrimage, le festival du documentaire géographique (<http://arrimage.asso.fr>) ou Doc2Geo, un portail de documentaires géographiques en ligne (<http://doc2geo.googlepages.com>), témoigne de l'intérêt que les géographes portent aujourd'hui pour le film comme un moyen d'expression.

1920 et dont le but était de fixer sur la pellicule les genres de vie des habitants du monde entier (Jean-Brunhes Delamarre *et al.*, 1993), mais bel et bien d'en faire un *medium* approprié pour restituer des connaissances. Ces films ont donc servi de laboratoire à de multiples niveaux, à la fois pour réfléchir à la transmission des connaissances (fonction pédagogique), pour réfléchir aux nouveaux moyens d'expression de la géographie, mais surtout pour interroger les nouveaux objets et les nouvelles méthodes qui se développent alors au sein de la discipline (Tissier, 1986 et 1997).

La question de la mise en image invite à interroger l'objet filmé. Il est bien difficile de filmer l'espace *en soi* : si l'espace est une étendue, il est bien difficile de le restituer par le film qui, comme le texte, oblige à le narrativiser. Et pour des questions techniques, il est bien difficile de capter par l'objectif de la caméra l'intégralité d'une région¹ : elle apparaît alors hors champ. Il faut *suggérer* cet espace que l'on ne peut pas montrer. La distinction opérée par Roland Barthes entre le *studium* (ce qui est montré) et le *punctum* (ce qui est suggéré hors champ) est pertinente pour montrer l'évolution que le cinéma fait subir à la géographie (Barthes, 1980). Dans le film, l'espace n'est jamais montré ; il ne peut l'être. Au plus peut-on le suggérer à la manière d'un *punctum*. L'espace, l'objet principal de la géographie, est donc contraint à être relégué en hors champ, comme l'arlésienne du film géographique. Le *studium* n'est donc pas l'espace mais un élément qui s'y réfère ou qui en souligne l'enjeu. Le référent change alors de nature : ce n'est plus le terrain régional, mais un élément qui permette de l'appréhender.

Cette contrainte majeure du cinéma épouse parfaitement les évolutions de la discipline dans le tournant des années 1970. En effet, les travaux d'Armand Frémont sur l'espace vécu (Frémont, 1976), en rompant avec la conception ancienne d'un espace réduit à un support pour l'ouvrir aux champs des représentations, ont ouvert la voie à des travaux qui ont fait de l'espace une projection du social ou une composante à part entière du social (Di Méo et Buléon, 2005). Ces films donnent à voir ce glissement progressif d'une géographie à une autre, d'une géographie soucieuse d'épuiser une région dans le cadre strict de la monographie, à une autre qui fait de l'espace un enjeu social à part entière. Le film d'Etienne Juillard *Qu'est-ce qu'une région ? Un exemple : la région de Strasbourg* (1969) illustre le chant du cygne de la géographie régionale classique : ce film, dans la lignée des travaux d'Etienne Juillard (Juillard, 1963) et de Michel Rochefort (Rochefort, 1960), entend transmettre les nouvelles approches de la région, objet central de la géographie vidalienne. L'intérêt du film est de mettre en scène l'aporie de l'approche régionale – et donc des modes d'écriture qu'elle a adoptés – classique et d'en proposer une nouvelle qui repose sur une nouvelle manière de concevoir et d'écrire l'espace. L'écriture régionale classique est transposée à l'écran : des vues aériennes en hélivision, des

panoramas depuis les points hauts, mais aussi des découpages régionaux et un tropisme pour les espaces ruraux, les formes d'exploitation agricole et les modes de vie sont ainsi privilégiés. L'effet est suranné, mais traduit bien l'ambition de la géographie classique de saisir une totalité (la vue aérienne aide), de la décomposer et de détailler chaque partie. Rien de tel dans la deuxième partie du film : il n'est plus question de la campagne mais de la ville, et les images, prises au sol, montrent des flux de véhicules, de passants, bref de l'activité. Les quatre entretiens avec des acteurs permettent de poser les bases d'une région fondée sur la polarisation urbaine. Dans ce film, où est le référent ? Dans la première partie, comme dans la géographie classique, le référent est la région et sa physionomie, c'est-à-dire le paysage ; et le paysage est assez facile à montrer, surtout si l'on dispose de moyens techniques suffisants, comme l'image aérienne ; le référent se confond avec le terrain et avec le *studium* filmé. Dans la seconde partie, le référent est toujours la région mais selon une autre définition (un espace polarisé) qu'il n'est dès lors plus possible de filmer : ces entretiens constituent le *studium* et le référent – la région polarisée – est reléguée en *punctum*. Si l'on rapporte ces catégories à celles qu'on utilise pour désigner le terrain, on remarque que dans la géographie classique, l'écriture montre l'espace (*studium*), alors que la nouvelle géographie s'attache au terrain comme pratique (en l'occurrence l'entretien) pour désigner un référent hors champ, un *punctum* (l'espace étudié).

Ces documents – films et comptes rendus – donnent à voir l'importance de l'écriture dans l'élaboration des savoirs : c'est elle qui donne leur forme aux savoirs qu'elle formalise et véhicule. L'écriture est une nouvelle étape dans le *continuum*, mais pour autant les réécritures ne s'arrêtent pas là : les contenus formalisés dans les textes scientifiques sont diffusés, repris, discutés. Les savoirs sont donc à nouveau réécrits, ce qui prolonge d'autant la chaîne des réécritures successives.

Usages savants

Si la collecte des données et leur mise en circulation permettent de mettre en ordre la réalité, c'est seulement par l'écriture que l'on peut faire advenir le réel, rendu cohérent et intelligible par l'écriture elle-même. L'écriture, si elle constitue la fin du travail du chercheur, n'est pourtant qu'une étape du *continuum* qui est instruit ici. En effet, une fois le texte écrit, il circule au sein de la communauté scientifique : il est alors mis en débat, commenté, contesté, repris, oublié... en fonction de l'intérêt que les autres chercheurs lui portent (Latour, 2005). Le texte est donc à son tour transformé. Cet intérêt collectif se traduit par la publication de comptes rendus proposés par des auteurs compétents dans des revues spécialisées (Bourgeat, 2010). Ces articles ont pour fonction de

¹ Dans cette perspective, le texte – qui utilise parfois l'artifice de la vue zénithale reconstituée à partir des cartes (Orain, 2003) – paraît mieux outillée que le cinéma pour embrasser une région.

présenter à leurs lecteurs, en fonction de leurs centres d'intérêt, des travaux susceptibles de les intéresser : ils contiennent généralement un résumé des travaux proposés assortis ou non d'une réflexion critique sur les outils déployés et les avancées disciplinaires permises par la thèse. Le compte rendu constitue ainsi une nouvelle étape dans le *continuum* : pour la première fois, le terrain n'est pas réécrit par l'auteur de la thèse (c'est-à-dire celui qui a arpenté et interrogé le terrain) mais par un de ses confrères qui s'approprie le matériel exposé pour en proposer une interprétation. Le compte rendu de thèse permet d'une certaine manière d'étudier la place effective du terrain dans la construction des savoirs géographiques : en quoi l'expérience empirique permet-elle d'ouvrir la voie à des propositions théoriques et conceptuelles ? Les savoirs positifs ont-ils de la valeur dans l'absolu ou bien doivent-ils être accompagnés du récit de leur collecte ? Cette question – centrale pour une discipline comme la géographie qui se construit et s'institutionnalise dans le sillage du positivisme – a été posée à sa façon par Claude Lévi-Strauss pour l'anthropologie, dans la célèbre page inaugurale de *Tristes tropiques* :

« Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'appête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! Quinze ans ont passé depuis que j'ai quitté pour la dernière fois le Brésil et, pendant toutes ces années, j'ai souvent projeté d'entreprendre ce livre ; chaque fois, une sorte de honte et de dégoût m'en ont empêché. Eh quoi ? Faut-il narrer par le menu tant de détails insipides, d'événements insignifiants ? L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnographe ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe ; de la faim, de la fatigue, parfois de la maladie ; et toujours, de ces mille corvées qui rongent les jours en pure perte et réduisent la vie dangereuse au cœur de la forêt vierge à une imitation du service militaire... Qu'il faille tant d'efforts, et de vaines dépenses pour atteindre l'objet de nos études ne confère aucun prix à ce qu'il faudrait plutôt considérer comme l'aspect négatif de notre métier. Les vérités que nous allons chercher si loin n'ont de valeur que dépouillées de cette gangue. » (Lévi-Strauss, 1955 : 3)

Quelle valeur accorder à cette gangue ? Pour Claude Lévi-Strauss, la solution est évidente : seul le savoir positif prime¹. La démarche comparative – qui fait donc appel à des enquêtes de terrain effectuées par d'autres chercheurs – telle qu'il la met en œuvre dans sa thèse sur les structures élémentaires de parenté l'atteste largement (Lévi-Strauss, 1949). Qu'en est-il pour les géographes et pour les spécialistes des autres sciences sociales ? Selon quelles modalités cette « gangue » est-elle mobilisée ? Il apparaît fécond d'étudier les comptes rendus des thèses de géographie qu'ont rédigés les géographes, les sociologues et les historiens² au moment même où se met en place la géographie vidalienne. En effet, ces comptes rendus écrits par des auteurs variés et qui portent sur des

¹ *Tristes tropiques* apparaît donc – en dépit de son retentissement – comme un ouvrage à part dans la bibliographie et la démarche scientifique de Claude Lévi-Strauss. Il doit beaucoup à Jean Malaurie qui a fait de l'anthropologie réflexive le cœur de sa collection « Terre humaine » (Malaurie, 2005)

² Ce corpus sera limité aux seuls comptes rendus de thèse : l'ouvrage de Lucien Febvre *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire* et le compte rendu qu'en propose Albert Demangeon ne seront pas pris en compte ici.

monographies bien identifiées témoignent de pratiques scripturaires tant disciplinaires qu'individuelles variées. Ils permettent aussi d'étudier les conditions de circulation et de réception des travaux au sein d'une communauté donnée et notamment la place qu'y occupe le terrain et sa restitution. Dans la diffusion, la circulation et l'appropriation des savoirs disciplinaires géographiques, quelle place occupe le terrain ? La réponse varie en fonction de la discipline à laquelle le compte rendu est destiné et de ses usages.

C'est bien évidemment dans les *Annales de géographie* que l'on trouve les comptes rendus les plus nombreux et les plus longs du *corpus* : les géographes sont les premiers concernés par ces travaux et la mission des *Annales de géographie* est justement de rendre compte des avancées de la jeune école vidalienne ; la publication de ces textes joue pleinement ce rôle. Les premiers comptes rendus se présentent alors essentiellement comme des résumés de ces ouvrages ; la dimension critique est faible : ils sont alors de même facture que les monographies recensées et reprennent les grandes étapes de la description régionale. Le compte rendu met ainsi en évidence les principales avancées en matière de connaissances sur la région et présente les traits caractéristiques de sa « personnalité géographique ». Mais le compte rendu peut aussi être le lieu où l'on souligne les qualités personnelles du géographe et ses compétences. Les comptes rendus des thèses *es* Lettres et *es* Sciences d'Emmanuel de Martonne en fournissent de bons exemples.

L'essentiel de l'article de Lucien Gallois qui rend compte de la thèse principale *es* Lettres consiste, après une courte introduction, en un résumé complet de l'ouvrage. La description de la Valachie occupe donc une place prépondérante dans ce compte rendu et Gallois reprend l'ensemble du dispositif élaboré par Emmanuel de Martonne : présentation des découpages retenus, caractérisation des régions ainsi définies, présentation des problèmes morphologiques qui les affectent, et termine sur les principaux aspects de l'occupation humaine. Une introduction et une courte conclusion situent ces travaux dans un horizon méthodologique – n'oublions pas qu'Emmanuel de Martonne soutient en 1902 la première monographie régionale vidalienne – dont Lucien Gallois rappelle les principes et les fondements théoriques :

« [L'ouvrage] porte le sous-titre : *Essai de monographie régionale*, et par là l'auteur affirme nettement son intention de ne pas se borner à envisager tel ou tel ordre de faits, mais de présenter un tableau d'ensemble du pays, d'en faire saisir l'originalité et la vie. Quelque intérêt que présente la géographie générale, qui seule permet d'expliquer les faits particuliers, on ne saurait oublier qu'elle ne procède que par abstractions, qu'elle isole les phénomènes pour les étudier par des méthodes appropriées : elle ne dispense pas de les rattacher les uns aux autres, de les examiner dans leur réalité complexe. Il faut louer Mr de Martonne de s'être appliqué à une tâche de ce genre. Cet ouvrage qui lui a valu, auprès de la Faculté des Lettres de

Paris, le titre de docteur avec la mention très honorable est à la fois un excellent livre de science et de méthode géographiques. »¹

Le compte rendu résumé donc à la fois la thèse ainsi que l’horizon intellectuel dans laquelle elle se situe : les quelques lignes reproduites ci-dessus rappellent les principes de la méthode géographique (brosser un tableau vivant qui permette d’explicitier à l’échelle régionale les chaînes de causalité) à une époque où aucune publication d’ampleur (à part *L’Atlas général*) n’est encore disponible. La thèse secondaire *es* Lettres porte sur un questionnement méthodologique – la cartographie du peuplement – et le compte rendu que rédige Auerbach² analyse cette tentative nouvelle et les raisons de son succès. Il décrit les cartes produites, mais pas les espaces qu’elles recouvrent : l’analyse porte exclusivement sur la méthode. Dans la perspective qui est la nôtre – envisager les modalités de réécriture successives du terrain – le compte rendu que consacre Emmanuel de Margerie à la thèse *es* Sciences d’Emmanuel de Martonne permet d’approfondir les procédés mis en œuvre. Ce compte rendu entend en effet discuter les hypothèses avancées par Emmanuel de Martonne ; il ne sélectionne donc qu’une partie des nombreux problèmes soulevés :

« On n’attend pas d’un simple compte rendu l’énumération de tous les faits nouveaux, la critique de toutes les hypothèses explicatives que comporte la réalisation d’un pareil programme. Il suffira d’attirer l’attention sur quelques points de méthode et sur quelques résultats généraux dont l’importance paraît évidente. »³

La démarche change : il ne s’agit plus de porter à la connaissance de la communauté, mais plutôt d’amorcer un débat. Le compte rendu procède donc par la sélection des thèmes discutés :

« L’ouvrage de Mr de Martonne est le fruit de quatorze mois de recherches sur le terrain, effectuées au cours des années 1898 à 1906 »¹.

Ainsi s’intéresse-t-il successivement aux grands ensembles dégagés par de Martonne et aux problèmes particuliers qu’ils posent. A chaque fois, Emmanuel de Margerie reprend les éléments de description proposés par Emmanuel de Martonne et discute les hypothèses que ce dernier propose. Il ne s’agit plus de résumer, mais bel et bien de commenter et discuter des propositions.

Une autre différence apparaît ainsi entre ces deux comptes rendus : la place accordée au terrain comme pratique. On l’a vu, Emmanuel de Margerie se positionne d’emblée dans un horizon critique et

¹ GALLOIS, L. (1903). « La Valachie par E. de Martonne ». *Annales de géographie*. XII. p. 77 à 81. p. 77. L’emploi du terme *terrain* relève ici d’un hapax : c’est le seul emploi attesté dans ce *corpus* qui renvoie au sens contemporain du terme. Cela accredit la thèse d’un transfert de la géologie – le compte rendu est écrit par un géologue – vers la géographie.

² AUERBACH, B. (1903). (1903). « La distribution de la population en Valachie de E. de Martonne ». *Annales de géographie*. XII. p. 360 à 362.

³ DE MARGERIE E. (1908). « L’évolution morphologique des Alpes de Transylvanie (Karpates méridionales) d’après Mr de Martonne ». *Annales de géographie*. XVII. p. 404 à 412. p. 406.

méthodologique ; il n'en est rien pour Lucien Gallois qui postule d'emblée l'intérêt de la démarche monographique que cette thèse vient illustrer. Aussi Gallois est-il peu disert sur les méthodes déployées ; tout au plus souligne-t-il la pertinence des relevés topographiques effectués *in situ* par Emmanuel de Martonne :

« Ce relief actuel ne dépasse guère 2 500 m. Les points culminants des Karpates roumaines n'atteignent donc pas la limite es neiges éternelles, ce qui exclut la présence des glaciers. Mais en a-t-il toujours été de même ? C'était là une question des plus controversées. Mr de Martonne a mis tous ses soins à la résoudre. Ses levés à 1 : 25 000 du massif du Paringu, à 1 : 10 000 des cirques de Gauri et de Galcescu – premier exemple de levés à cette échelle exécutés dans la haute montagne – mettent hors de doute l'existence d'anciens glaciers dans les Karpates méridionales, et fournissent en même temps pour l'explication de la formation des cirques glaciaires des données précieuses. »²

Lucien Gallois met l'accent sur l'exceptionnalité de la démarche d'Emmanuel de Martonne : il insiste sur le caractère pionnier et innovant des travaux menés pour la première fois par Emmanuel de Martonne et qui apportent des éléments d'importance pour instruire le débat. Rien de tel chez Emmanuel de Margerie, plus précis sur la mise en œuvre méthodologique de ces relevés :

« Le matériel considérable qui résulte de ces travaux sur le terrain, se présente sous des formes multiples : ce sont, d'abord, des levés partiels à 1 : 10 000, exécutés à la planchette, avec la règle à éclimètre du colonel Goulier, et complétés par des reconnaissances à la boussole ; de nombreuses déterminations d'altitude, faites avec trois anéroïdes Naudet, soigneusement contrôlés ; plus de mille clichés photographiques ; enfin, toute une série de dessins panoramiques, esquissés sur place, en partie à la chambre claire, et dont un certain nombre sont reproduits dans l'ouvrage. On ne saurait trop insister, avec Mr de Martonne, sur l'utilité d'un pareil exercice : 'Il ne fournit pas seulement des documents graphiques, capables d'illustrer les descriptions et de faciliter au lecteur d'un travail morphologique l'intelligence du texte ; - il ouvre les yeux du dessinateur lui-même sur une foule de détails qui pourraient échapper à une vue d'ensemble (p. 5).' »¹

A la différence de Lucien Gallois, Emmanuel de Margerie replace les travaux de De Martonne dans le champ du connu : loin d'être un pionnier, Emmanuel de Martonne s'inscrit dans une tradition méthodologique. Ses levés sont faits avec un matériel éprouvé qui fait déjà partie de l'attirail du géologue. Dès lors, la démarche de De Martonne perd son caractère pionnier, mais De Margerie souligne la rigueur avec laquelle les relevés sont faits (plusieurs appareils, bien réglés) ainsi que l'abondance des données collectées. Bien plus, alors que la géographie se définit comme une description réaliste du monde (Orain, 2009), la lecture du compte rendu d'Emmanuel de Margerie montre à quel point cette appréhension est en fait très médiatisée (par les outils et les instruments

¹ *Ibid.* p. 405. Le mot *terrain* – qui apparaît deux fois dans ce compte rendu – avec un sens proche de celui que l'on utilise aujourd'hui (l'espace étudié) est un hapax dans ce *corpus*. On le trouve sous la plume d'un géologue, ce qui atteste l'idée d'un transfert sémantique de la géologie vers la géographie.

² GALLOIS, L. (1903). *Op. cit.* p. 78.

mobilisés) et conceptualisée : l'usage d'un lexique spécialisé² montre bien le fossé qui existe entre les choses et les mots et l'impossible transparence entre les deux, ainsi que la difficulté à faire circuler les savoirs au sein d'une même communauté.

Ces comptes rendus permettent également d'envisager cette circulation des savoirs à l'extérieur de la communauté, comme le révèle la comparaison des procédés mis en œuvre par les différentes disciplines pour rendre compte des mêmes travaux. La lecture des comptes rendus écrits par les géographes³ surprend : les comptes rendus ne se limitent plus à un simple résumé de la thèse (même pour le compte rendu de la thèse de Vacher qui fait pourtant l'objet d'un traitement en profondeur), c'est-à-dire, pour les travaux qui nous occupent, à une description de la région et des problèmes spécifiques qu'elle pose. L'accent est mis, même chez les géographes, sur les questionnements méthodologiques et théoriques que ces travaux soulèvent. Ce trait se retrouve dans tous les comptes rendus, et pas seulement dans celui de la thèse de Sion qui est une réponse aux attaques formulées par Simiand contre l'école vidalienne. Ainsi, alors qu'il rend compte de la thèse de Demangeon sur la Picardie, Vidal de La Blache pointe-t-il certaines avancées méthodologiques, comme le découpage régional, ainsi que les éclairages nouveaux sur des problèmes connus :

« Il n'y a qu'une manière vraiment géographique de définir une contrée que ne séparent ni de hautes montagnes, ni de grands fleuves : elle consiste à la détacher, par opposition, des pays limitrophes. C'est ainsi qu'un 'tour d'horizon', où sont mis en évidence les caractères dissemblables du Pays de Bray, des 'Montagnes' tertiaires, de la Thiérache, du Pays minier, sert au début à individualiser le champ d'étude (p. 1-15). Les trois chapitres suivants (p. 16-84) sont consacrés au sol. Sa structure et surtout les matériaux qui le composent : différentes espèces de craies, argile à silex, dépôts tertiaires, 'ensemble de limons', sont l'objet d'analyses très exactes et très poussées. »⁴

La description n'est jamais gratuite : elle se fait en prenant appui sur les problèmes méthodologiques et théoriques qu'elle pose. Lucien Gallois procède de même quand il rend compte de la *Flandre* de Blanchard, et cherche, en le lisant, à alimenter des débats en cours dans la discipline :

« On sait que la grande plaine n'est pas sans relief. Le mont Cassel, qui atteint 173 m., fait partie d'un alignement de collines commençant à la forêt d'Eperlecques

¹ DE MARGERIE E. (1908). *Op. cit.* p. 405 et 406.

² Cet aspect, tout aussi vrai, est moins visible pour la géographie « humaine » car elle utilise le lexique commun. Une *plaine* ou un *versant* évoquent quelques chose au néophyte ; ce n'est pas le cas du *cycle d'érosion*, des *captures* ou des mouvements *épeirogéniques*...

³ VIDAL DE LA BLACHE, P. (1905). « La plaine picarde par A. Demangeon ». *Annales de géographie*. XIV. p. 265 à 270.

GALLOIS, L. (1906). « La Flandre par Raoul Blanchard ». *Annales de géographie*. XV. p. 383 à 388.

DE MARTONNE, E. (1907). « La géographie économique de la Basse-Bretagne d'après Mr Camille Vallaux ». *Annales de géographie*. XVI. p. 361 à 364.

VIDAL DE LA BLACHE, P. (1909). « Les paysans de la Normandie orientale ». *Annales de géographie*. XVIII. p. 177 à 181.

DE MARGERIE, E. (1909). « La géographie physique du Berry d'après Mr Antoine Vacher ». *Annales de géographie*. XVIII. p. 390 à 406.

⁴ VIDAL DE LA BLACHE, P. (1905). *Op. cit.* p. 266.

et se poursuivant vers l'E jusqu'à Renaix. D'autres, moins importants, peuvent s'observer plus au N. Mr Blanchard, pour expliquer ce relief, se rallie à l'ingénieuse théorie de Mr Cornet, pour qui ces côtes ne sont que des débris de crêtes autrefois continues, résultat de l'inégale dureté des roches et de leur inclinaison. En réalité la pente est bien faible, les roches bien peu résistantes, et l'on peut se demander si le mont Cassel, entre autres, n'est pas simplement une butte témoin, comme celles qui se dressent au voisinage de Paris sur le plateau de calcaire grossier. »¹

La démarche de ces comptes rendus évolue : ils sont davantage critiques et s'inscrivent désormais dans un débat disciplinaire. Les lecteurs s'approprient le contenu de l'ouvrage et le terrain est alors assimilé avant d'être réécrit par la communauté qui peut le reprendre à son profit. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour expliquer le passage d'un résumé à une assimilation des thèses. Cela tient tout d'abord à l'emplacement de ces textes dans la revue qui les abrite. Tous ces comptes rendus (à l'exception de celui de la thèse de Vacher sur le Berry) figurent dans la rubrique « Notes et correspondances » et relèvent donc de la seule circulation des informations au sein de la communauté. De plus, les différentes régions couvertes par ces monographies sont connues à l'inverse de la Valachie pour laquelle la compréhension des innovations scientifiques apportées par Emmanuel de Martonne suppose une bonne connaissance préalable de la région et de ses problèmes. En outre, l'accent mis sur les innovations méthodologiques permet de diffuser les nouveaux préceptes vidaliens à l'intérieur de la communauté comme à l'extérieur.

Les historiens et les sociologues s'intéressent eux-aussi aux travaux des géographes, mais selon des modalités bien différentes. Leur intérêt pour la géographie n'est pas dénué d'ambitions stratégiques : la sociologie comme l'histoire tentent d'asservir la géographie (Claval, 1995 ; Dosse, 1987 ; Ozouf-Marignier, 1995). Ainsi Lucien Febvre et François Simiand ne prennent-ils pas la peine de rappeler les savoirs positifs apportés par ces travaux ; tout au plus commentent-ils les méthodes qui ont abouti à leurs productions. Leurs commentaires se concentrent presque exclusivement à un niveau théorique et l'usage qui est fait de ces travaux géographiques de terrain par des spécialistes d'autres disciplines posent la question de la réception des acquis de la géographie à l'extérieur de son pré-carré académique. Leur lecture des travaux des géographes se fait donc en fonction de leurs objectifs scientifiques (parfois sans lien avec les ambitions des géographes) et de leurs stratégies : les sociologues durkheimiens cherchent à poser les bases d'une intelligibilité des formes spatiales de la vie sociale, alors que les historiens cherchent dans la géographie des éléments pour contextualiser l'histoire (selon une perspective toutefois renouvelée par rapport à l'ancienne géographie historique) et permettre de dresser une synthèse historique. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que les travaux des géographes ne soient pas mobilisés par les sociologues et les historiens de la même

¹ GALLOIS, L. (1906). *Op. cit.* p. 385

manière que par les géographes : chez eux, la description du terrain est peu pertinente. Elle est donc quasi inexistante, empêchant ainsi toute idée de progression au sein d'un *continuum* ainsi brutalement rompu. Ainsi Lucien Febvre rappelle-t-il régulièrement ce que l'histoire peut tirer de ces monographies régionales, comme lorsqu'il rend compte de la thèse de Vallaux sur la Bretagne :

« L'étude de géographie humaine de M. Vallaux est strictement une étude de géographie contemporaine. Ce n'est pas à dire d'ailleurs qu'elle soit dépourvue d'intérêt pour les historiens. L'auteur s'est efforcé de donner de la vie multiple des Bas-Bretons d'aujourd'hui une description très analytique. Si sa documentation rétrospective est pauvre, s'il ne doit rien aux Archives nationales, peu de chose aux Archives départementales de l'Ille-et-Vilaine et du Finistère, en revanche il s'est livré et on s'est livré pour lui à de patientes et fructueuses enquêtes sur les hommes et les choses du pays bas-breton. Ce sont ces enquêtes qui nourrissent les chapitres successifs où l'auteur nous dit le labeur des ruraux et l'existence des marins : ce sont elles qui font la vie et l'intérêt du livre. Or, rien de curieux souvent pour qui s'occupe du passé breton, rien de suggestif et d'évocateur comme la lecture des pages où M. Vallaux, sans grand souci ni connaissance bien personnelle de ce passé, nous décrit l'état actuel du sol, des agglomérations, des institutions armoricaines. »¹

Lucien Febvre pointe ici les lacunes méthodologiques (aux yeux de l'historien) des travaux de Vallaux : son travail n'est pas nourri par les archives. En revanche, ces enquêtes menées auprès des populations peuvent habilement compléter le dispositif historique en donnant à voir le quotidien des Bretons, ce qui n'apparaît généralement pas dans les archives. Il souligne ainsi l'intérêt pour l'historien de ces pages, très évocatrices qui rappellent l'intérêt que Vidal portait au *vif*. Une première différence dans le traitement des données du terrain peut venir de ces usages disciplinaires différents. Les historiens et les sociologues cherchent à définir le *corpus* théorique de leur discipline, à définir ses objets et ses méthodes. Si pour l'historien la tâche est déjà défrichée par l'importance des travaux historiques qui précèdent la génération de Lucien Febvre, celle-ci tire profit de l'enseignement de Vidal de La Blache, notamment son refus du déterminisme ou encore le soin qu'il attache aux genres de vie qui préfigurent les faits de structure ou de civilisation auxquels l'école des Annales va s'intéresser (Dosse, 1987).

Rien de tel pour la sociologie : malgré son prestige hérité de l'épopée comtienne, la discipline ne bénéficie pas encore d'un *corpus* théorique solide, sans compter que Durkheim a volontiers balayé les travaux et les avancées de Frédéric Le Play (Besnard, 2005 ; Besnard et Cherkaoui, 2005). C'est à l'édification d'un paradigme que s'attachent les fidèles de Durkheim qui fondent à cette fin *L'année sociologique* : dès sa création, cette revue est conçue comme le lieu d'élaboration de la nouvelle doctrine. C'est par la lecture critique de textes venus d'horizons disciplinaires variés que va se construire progressivement la sociologie, par l'assimilation de ce qui correspond à son projet ou le

¹ FEBVRE, L. (1908). « Une étude de géographie humaine. La Basse-Bretagne de M. C. Vallaux ». *Revue de synthèse historique*. XVI. p. 45 à 49. p. 46 et 47.

rejet de ce qui s'en éloigne. Au regard des attentes des uns et des autres, ce n'est donc pas tant les savoirs positifs qui intéressent ces communautés scientifiques, mais plutôt l'usage qu'elles en tirent : les historiens retiennent les faits qui peuvent éclairer la « synthèse historique » qui est la finalité de la nouvelle histoire qui apparaît alors que les sociologues – plus enclins à une démarche déductive qu'à l'accumulation de faits à grande échelle – se concentrent sur les phénomènes généraux plutôt que sur l'expression des particularités locales.

Dès lors, pour être utiles aux sociologues ou aux historiens, les savoirs géographiques doivent être transformés pour passer d'un *corpus* disciplinaire à un autre. Il faut donc mettre en cohérence ces données en fonction du changement de référentiel. Cette transformation d'ampleur apparaît clairement dans le résumé que dresse François Simiand des premières thèses monographiques :

L'ouvrage de M. Demangeon sur la Picardie a été, à juste titre, considéré comme un prototype. L'auteur s'y propose d'étudier, dans une région géographiquement définie (cette définition est l'objet du premier chapitre), les rapports de la nature et de l'homme. Une moitié du livre environ est d'abord consacrée à l'étude des conditions physiques de cette région, géologiques (formation géologique, relief, sol, sous-sol, *etc.*), climatériques (vents, température, pluie, *etc.*) hydrologiques (régime des eaux, nappes, cours d'eau, côtes, *etc.*). Dans le reste se succèdent des chapitres sur l'agriculture (aménagement du sol, cultures, bétail ...), les industries (espèce, développement, répartition), le commerce (et les voies de commerce), l'établissement humain (régimes de propriété, exploitations, habitat, maisons et agglomérations), la population (répartition, mouvements) et enfin les divisions territoriales (les 'pays' et leurs limitations). L'ouvrage de M. Blanchard sur la Flandre, pour le choix, la distribution et l'importance relative des matières, suit, – bien entendu avec des particularités de développement appelées par les particularités de la région, – à peu près trait pour trait le précédent (avec cette seule différence que l'auteur, ici, trouvant que la région embrassée dans sa recherche se divise en réalité en deux, Flandre maritime, Flandre intérieure, rompt l'unité de son étude pour la dédoubler à peu près toute en deux suites distinctes). Dans l'ouvrage de M. Vallaux sur la Basse Bretagne, expressément qualifié sous titre d'*Étude de géographie humaine*, l'étude proprement physique n'occupe plus que l'introduction (soit une cinquantaine de pages sur plus de trois cents), et le livre lui-même s'augmente d'études sur diverses catégories de faits, mœurs, croyances, langue, par exemple, qui n'étaient pas ou n'étaient que peu touchées dans les deux ouvrages précédents (et aussi d'une étude sur un grand fait particulièrement important pour cette région-ci, l'inscription maritime et le rôle de défense), en même temps que s'y développe et particularise l'étude des grandes catégories de faits déjà rencontrées plus haut (utilisation du sol par l'homme, culture, notamment maraîchère, pêcheries, industries diverses, - l'étude insistant, dans ces diverses branches, sur la condition des hommes qui y sont occupés, - groupements, population). »¹

Ce long extrait révèle parfaitement les processus d'assimilation mis en œuvre par Simiand. Le résumé des thèses de Demangeon, Blanchard ou Vallaux convoquées ne ressemblent en aucun cas à ceux qu'ont pu produire les géographes à partir des mêmes textes. Là où les géographes localiseraient les faits, désigneraient les formes, tenterait de suggérer par le verbe les traits caractéristiques de

l'occupation humaine, le sociologue résume à grand trait (le résumé de toutes les thèses est expédié en un long paragraphe) préfère catégoriser systématiquement les thèmes abordés : les *vallées* se transforment en *topographie*, *l'agriculture* devient *l'occupation du sol*... Derrière ces réécritures apparaît l'ambition des sociologues : alors que les géographes estiment que c'est à l'échelle locale que l'explication prend sens, le sociologue cherche au contraire à gommer ces spécificités locales en ramenant toutes les analyses à des considérations générales. Certains thèmes – qui sont au cœur du projet de la morphologie sociale – émergent : *habitat, utilisation du sol, groupement*... Simiand tente ici un double pari : d'une part souligner l'extrême diversité des travaux des géographes (au risque de frapper de nullité leur démarche) et d'autre part de ramener leurs travaux à des catégories qu'il peut intellectuellement s'approprier. Bref, l'écriture et les processus de traduction permettent non seulement de passer d'une discipline à une autre, mais, plus profondément d'un système de pensée à un autre qui lui est radicalement opposé.

Terrain public

Si le texte scientifique sort de sa discipline, il peut également sortir de la communauté scientifique dans son ensemble et être reçu par le grand public : on entre alors dans le domaine de la demande sociale (Calbérac et Delage, 2010 ; Grossetti, 1999) et aussi de l'engagement du chercheur (Vieillard-Baron, 2005 et 2007). C'est au contact du grand public que le texte va connaître ses dernières mutations, non seulement parce que le public ne maîtrise pas forcément les codes du discours académique, mais surtout parce que les savoirs qu'il véhicule le concernent au premier rang. Le public participe au processus de construction des savoirs (ne serait-ce qu'en répondant aux questions posées par le chercheur lors de ses enquêtes), mais très vite il se trouve exclu de la production et n'a que rarement des retours (la restitution) sur l'utilisation qui a été faite de ses propos. Le succès du texte qui assure la médiation entre des chercheurs d'une même communauté partageant les mêmes codes se fait donc au prix d'une disjonction entre les auteurs des textes et ceux qui, par leurs témoignages et leur investissement dans le protocole heuristique, en sont à l'origine. Ce problème éthique de la recherche – quels usages peut-on faire d'un texte qui a été construit *avec* le groupe étudié ? Faut-il restituer le fruit des recherches aux personnes enquêtées ? – questionne donc pleinement la textualité des savoirs : le texte et les savoirs qu'il contient, écrit selon les normes académiques en vigueur dans une communauté à un moment donné, peut-il être reçu à l'extérieur de cette communauté ? Quelles torsions le texte doit-il subir pour que le contenu cognitif qu'il véhicule soit transmissible au plus grand nombre ? Les deux numéros d'*Hérodote* offrent un observatoire

¹ SIMIAND F. (1909). « Géographie humaine et sociologie ». *L'Année sociologique*. p. 723 à 732. p. 724 et 725.

pertinent pour étudier aussi bien la demande sociale mise en œuvre que l'impact qu'a la restitution sur les textes produits. En effet, le renouvellement de la géographie proposé par *Hérodote* repose sur une éthique d'inspiration marxiste qui met en avant l'idée que la recherche doit se faire *avec* les populations concernées et non *contre* elles : le chercheur est donc invité à définir un nouveau contrat éthico-heuristique dont le groupe étudié est désormais partie prenante. C'est cette hypothèse qui nous permettra de parcourir ces deux numéros thématiques : la demande sociale et sa prise en compte (sous la forme d'une restitution organisée) ne peuvent être dissociées du travail de terrain et en constituent même le centre, ce qui invite le chercheur à questionner sa position dans le jeu institutionnel.

C'est Camille Lacoste-Dujardin qui, dans un article en forme de programme, définit les principes et les fondements de ce nouveau contrat scientifique¹. En plaçant au cœur de sa réflexion l'enquête et ses conditions matérielles, elle pose les bases d'une nouvelle relation d'enquête qui met en lumière le rôle central du groupe étudié dans la production des savoirs. L'enquêteur perd le monopole de la production scientifique au profit d'un collectif dont il n'est qu'un membre. L'enquête change de nature : de simple collecte de données, elle devient ainsi le « lieu d'élaboration-transmission d'un savoir ».

« Le problème de la relation d'enquête, c'est aussi celui de la *destination* de cette connaissance produite par l'enquête. *Qui va pouvoir utiliser ce savoir ?* Qui va disposer des informations recueillies par le chercheur et qui permettent souvent d'imager (*sic*) de nouveaux moyens d'action, de nouvelles façons de faire, de nouvelles stratégies ? C'est là en fait un problème très général qui ne peut être résolu qu'avec une transformation de toute la société. Il n'en reste pas moins que le chercheur ne peut éluder ce problème, non seulement d'une façon théorique, mais aussi dans le cadre de sa pratique personnelle². »

Cette collaboration entre le chercheur et le groupe étudié – qui prend la forme d'une co-élaboration des savoirs – pose la question de la transmission des savoirs : à qui les savoirs co-produits sont-ils destinés et à qui faut-il donc les transmettre ? On retrouve ici les préoccupations défendues par Yves Lacoste, dans l'éditorial du premier numéro d'*Hérodote* (Lacoste, 1976a) notamment dans son pamphlet *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* (Lacoste, 1976c). Camille Lacoste-Dujardin invite donc à redéfinir les bénéficiaires de ce savoir dont la communauté scientifique ne serait plus l'unique destinataire :

« En plus de l'audience de la communauté scientifique, qui va de soi pour un chercheur, ces publications devraient pouvoir être lues par un public beaucoup plus large. Il ne s'agit pas seulement de porter à sa connaissance des exemples d'analyse méthodique de situations dans lesquelles se trouve tel ou tel groupe d'hommes. Il n'est certes pas inutile de montrer la complexité des contradictions et de se départir

¹ LACOSTE-DUJARDIN, C. (1977). « La relation d'enquête. Texte mis en discussion ». *Hérodote*. 1977-4. n°8. p. 21 à 44. Cet article est longuement commenté dans le cheminement consacré à la construction du regard.

² *Ibid.* p. 39.

du simplisme manichéen qui prévaut dans bon nombre d'analyses politiques menées à un niveau trop général et trop allégorique pour permettre d'appréhender utilement la réalité beaucoup plus complexe et confuse. Pour essayer de sortir du 'ghetto scientifique', ou du ghetto des intellectuels et des hommes de pouvoir, il faudrait d'abord chercher à parler un autre langage que celui des intellectuels et des hommes de pouvoir. S'ils sont écrits sous une forme simple, et la rigueur de l'analyse n'y perdra rien, si les termes et concepts scientifiques indispensables sont expliqués clairement, bien des ouvrages qui sont des comptes rendus d'enquêtes approfondies pourraient suggérer le projet de semblables enquêtes à des hommes et à des femmes qui, sans être évidemment des professionnels de la recherche, cherchent eux aussi à comprendre la situation dans laquelle ils se trouvent pour pouvoir agir sur elle et sur son évolution¹. »

Cet élargissement de l'audience des chercheurs qui dépasse la simple vulgarisation des connaissances au profit d'une réflexion en profondeur sur les finalités du travail scientifique est au cœur de la revue *Hérodote* s'accompagne d'une mise en procès des pratiques d'écriture mises en œuvre pour que les chercheurs puissent se faire entendre du plus grand nombre. Dès lors, envisager la restitution des savoirs aux personnes directement concernées implique de réfléchir non seulement aux savoirs qui méritent d'être ainsi restitués, mais aussi à la forme à donner à cette restitution. Cette préoccupation n'est pas éloignée des enjeux de la transposition didactique qui consiste à déterminer les savoirs à enseigner et à envisager les savoirs mis en jeu dans l'opération même de transmission (Le Roux, 2005). Ce sont des préoccupations de cette nature qui doivent désormais animer les chercheurs :

« Diffuser les résultats de la recherche parmi les personnes qu'il a étudiées me paraît une des tâches fondamentales du chercheur. La tâche n'est pas aisée, et des modalités, des procédés doivent être inventés. Mais pourquoi ne pas tenter au moins de le faire ? Certes, dans le cours de la relation d'enquête, au fur et à mesure que se construit l'élaboration objective pour le chercheur, se fait déjà en partie cette transmission par les nouvelles questions qu'il pose. Mais il s'agit là d'effets induits, plus ou moins confus, non volontaires et les conséquences quant aux intéressés peuvent rester en deçà des prises de conscience nette.² »

Ces deux numéros invitent donc à dépasser les canaux habituels de diffusion des connaissances au sein de l'académie et proposent des pistes pour opérer cette restitution. La première forme possible est de donner à lire des textes qui, par leur forme, est accessible au plus grand nombre : c'est l'esprit de la revue *Hérodote*. Même si c'est une revue scientifique, elle vise néanmoins un vaste lectorat qui dépasse les seules sphères de l'Université : par les sujets qu'elle traite et les articles proposés, elle se démarque ainsi des *Annales de géographie* qui est, dans les années 1970, la principale revue géographique³. Publier un article dans *Hérodote*, c'est déjà chercher à atteindre un lectorat élargi : la diffusion des connaissances se fait en dehors du cercle fermé des seuls initiés.

¹ *Ibid.* p. 41.

² *Ibid.* p. 42.

³ Dans les années 1960 et 1970, on ne compte qu'une seule revue nationale – *Les Annales de géographie* – et des revues régionales à grand rayonnement, comme la *Revue de géographie alpine* ou la *Revue de géographie de Lyon*

D'ailleurs, cette ouverture est un acte militant : en ouvrant les pages de la revue à des collectifs d'étudiants ou à des citoyens engagés, la rédaction d'*Hérodote* se démarque des *Annales* qui à l'époque sont jugées très conservatrices. Mais cela ne suffit peut-être pas pour atteindre le groupe qui a vraiment aidé le chercheur : une autre forme de restitution doit alors être envisagée. La revue, à travers un exemple décrit et analysé non par un enquêteur mais par un enquêté, en propose une autre : l'exposition et le poster. C'est la leçon à tirer du stage qui a conduit une vingtaine d'étudiants de l'Université de Vincennes à Fayence, dans le Var, en juillet 1976¹. Cette expérience repose sur une initiative étonnante, présentée par les organisateurs du stage dans une note liminaire :

« Pour que cette enquête collective aboutisse, malgré sa brièveté (douze jours), à des résultats relativement élaborés, et pour appliquer le principe du groupe *Hérodote* – les résultats d'une recherche doivent être connus des hommes et des femmes qui en sont l'objet –, il fut décidé, dès le début, que les géographes rendraient compte de leur enquête à la fin de leur séjour, tel jour, à telle heure, sous la forme d'une exposition. Il s'agissait aussi d'évaluer l'efficacité des méthodes de recherche mises en œuvre en en soumettant les résultats à la critique des habitants, en particulier de ceux qui connaissaient bien leur village et les différentes parties de son vaste terroir. (...) En définitive, il s'agissait en quelque sorte d'un pari. Le gagnerait-on ? Ce n'est pas sans raison que Félix Chabaud, qui suivit de très près cette enquête, a intitulé son article : 'Géographie sans filet'. Ce que nous redoutions, c'était, certes, de paraître ridicules aux yeux des habitants, mais surtout d'avoir à constater notre inefficacité². »

Le point de vue présenté dans l'article est original : c'est l'enquêté qui, pour une fois, a la parole et explique comment la recherche est perçue du côté des locaux. C'est une manière de redonner du pouvoir aux populations et de montrer que la recherche ne doit pas se faire à leur détriment mais bien à leur profit (Lacoste, 1976). Après avoir rappelé non sans humour les réactions qui ont accompagné leur arrivée et leur immersion dans le milieu fayençois, Félix Chabaud³, témoin de l'entreprise, relate la surprise des habitants face à ces « touristes parisiens [pas] comme les autres »⁴ qui convoquent toute la commune pour présenter les résultats de recherches qu'ils n'ont pas encore commencées :

« L'idée de faire une exposition parut très originale. Avait-on jamais vu une équipe de 'savants' rendre compte des résultats de leur recherche sous cette forme ? La géographie désacralisée mais humanisée, analysant des réalités pour les faire tout de suite connaître à tous, voilà qui étonnait les intellectuels du canton et chaque habitant qui pensait que la géographie ce n'était que la liste des départements et des

¹ CHABAUD, F. (1977). « Géographie sans filet ou la rencontre – vue par un militant local – d'un groupe d'étudiants géographes parisiens et de la population d'un village provençal ». *Hérodote*. n°8. p. 128 à 136.

² *Ibid.* p. 128 et 129.

³ Si l'auteur n'est effectivement pas un membre du groupe, il ne leur est pour autant pas totalement étranger : il est professeur (sans doute d'histoire et géographie) au collège de Fayence qui constitue le camp de base des étudiants.

⁴ *Ibid.* p. 129.

préfectures¹. Comment exposer un tel travail ? Était-il réellement possible d'employer un vocabulaire compréhensible par un minimum de personnes² ? »

La démarche, pour originale qu'elle soit, est dans l'air du temps : l'expérience de Plozévet a été menée dans les premières années des années 1960 et les anthropologues commencent à mener des recherches participatives. La démarche est inhabituelle pour les géographes : le géographe qui s'implique dans le milieu local rompt avec la figure détachée du géographe classique et l'engagement que promeut l'équipe d'*Hérodote* rompt avec la position surplombante traditionnelle du savant retranché au sommet de sa tour d'ivoire. À l'issue de cette immersion sur le terrain, c'est donc sur la place du village, devant l'église, le jour du marché, qu'a lieu l'exposition présentant les conclusions auxquelles ont abouti les jeunes géographes. C'est l'accessibilité maximale qui est recherchée, et l'exposition rencontre un certain succès :

« L'exposition des panneaux comportant force cartes, graphiques, textes, photographies... allait consacrer ce travail de spécialistes. Il y a eu foule dans les rues du centre du village pour s'étonner devant tant de perspicacité, de précision, d'efficacité. Beaucoup de touristes sans doute – l'époque le veut –, mais aussi de très nombreux habitants du village. On venait parcourir les panneaux, mais aussi côtoyer et questionner ces jeunes gens de l'Université qui s'étaient intéressés à Fayence. C'était déjà une réussite : la géographie vivait, – échappée des manuels, active, parlante, vraie³. »

L'auteur insiste sur la diversité des thèmes abordés sur la variété des dispositifs mobilisés (cartes, graphiques, textes...) qui permettent de démontrer la preuve, ainsi que sur la justesse des observations faites en un temps record. C'est l'aboutissement du *continuum* texte / terrain : ces inscriptions synthétisent les informations récoltées, traitées, commentées tout au long du stage. L'auteur souligne enfin la réussite totale de l'expérience : ces panneaux sont commentés et alimentent un débat qu'ils cherchent à éclairer, mais surtout les géographes ont réussi à montrer la pertinence de la démarche géographique. À la géographie des maîtres, on peut désormais opposer cette géographie vivante. L'exposition constitue donc un succès dans la mesure où elle a permis à la population de prendre conscience d'une réalité dont elle pouvait avoir l'intuition mais pas les moyens de les confirmer ou de les infirmer. Bien plus, cette étude a permis aux élus de prendre en compte certaines mutations – notamment celles qui concernent l'agriculture ou l'installation du camp militaire de Canjuers – et donc de prendre des décisions éclairées pour le bénéfice de leurs administrés. Bref, l'expérience est concluante et conforme aux ambitions des organisateurs : le stage a porté ses fruits, les étudiants ont

¹ C'est contre cette géographie des préfectures et des fleuves, assimilée au « rideau de fumée de la géographie des professeurs » qu'Yves Lacoste a proposé de refonder la discipline par la géopolitique (Lacoste, 1976c).

² CHABAUD F. (1977). *Op. cit.* p. 130.

³ *Ibid.* p. 132.

été formés à de nouvelles techniques d'enquête, les populations locales ont bénéficié du travail des chercheurs et l'image de la géographie elle-même a été améliorée.

L'exemple précédemment mobilisé – autant l'immersion des étudiants de Vincennes dans le milieu fayençois que le récit qui en est fait par un militant local – atteste de l'importance du rôle que jouent certains acteurs dans le terrain. Assurément Félix Chabaud fait-il partie de ces acteurs engagés dans le territoire : la réception des travaux menés par les étudiants doit être comprise à la lumière de ses engagements militants¹. Ce sont ces acteurs que les géographes cherchent à rencontrer sur le terrain : personnes ressources et disposant d'un vaste capital social, ils commandent bien souvent l'accès au terrain. Son texte souligne à plusieurs reprises son statut militant et l'intérêt qu'il trouve à cette démarche :

« Ainsi, partant du travail des étudiants, une dynamique s'opère : des individus, des groupes réfléchissent à partir de données plus précises sur les problèmes locaux. S'ils s'organisent, et avec l'aide des Vincennois, ils discuteront au-delà des divergences d'étiquette et pourront mettre sur pied d'autres propositions que celle du pouvoir sur l'avenir du Haut-Var. La géographie au service du peuple, c'est nouveau. L'enquête des universitaires doit à tout prix se prolonger par un travail plus profond en relation avec tous ceux qui remettent en question l'évolution actuelle de la région². »

Cette innovation majeure – le changement des destinataires des savoirs géographiques – conduit aussi à prendre en compte un nouveau terrain, là encore directement inspiré des réflexions des ethnologues sur cette question : leur position et leur statut mêmes dans l'espace qu'ils étudient. Ce qu'il faut retenir de l'expérience de Fayence, c'est que la présence du géographe ne va jamais de soi et que les conflits qu'elle induit sont partie prenante du fonctionnement du groupe qu'il étudie. Voire : les conflits que sa présence suscitent permettent de révéler les tensions latentes sur lequel le géographe doit porter son attention et focaliser ses recherches. La postface que rédige Yves Lacoste à cet article en témoigne :

« Dans cet article qu'il a écrit il y a plus d'un an, Félix Chabaud se demandait si les Fayençois iraient consulter cette exposition que nous avons décidé, non sans quelques regrets, de laisser derrière nous. Ses craintes et les nôtres n'étaient pas vaines : les panneaux sont en quelque sorte restés sous clé, au CEG, sa directrice étant l'épouse du maire. Pour que cette exposition que nous léguions à la population soit utilisée, consultée et complétée, il aurait sans doute fallu qu'un groupe de militants locaux la prenne en charge. Ce ne fut pas le cas, moins semble-t-il par négligence qu'en raison d'une sorte de malaise que provoqua une des découvertes de notre enquête au sein des diverses tendances politiques du village. (...) La mise en évidence de résultats inattendus provoqua d'abord une mise en cause de leur

¹ Une recherche rapide menée grâce à Google le 21 octobre 2009 nous apprend que Félix Chabaud, aujourd'hui enseignant retraité, est toujours un acteur engagé dans sa commune de Fayence : en plus de ses activités artistiques (comédien et organisateur de spectacles dans le centre culturel local), il est aussi impliqué dans des projets de coopération solidaire (avec le Maroc principalement) et engagé dans la vie politique locale (candidat en position non-éligible aux dernières élections municipales).

² *Ibid.* p. 134.

exactitude (nous pûmes prouver qu'ils étaient sans doute encore au-dessous de la réalité), puis une gêne certaine (...). Alors que faire ? L'enquête avait mis en évidence ce problème difficile, mais ce n'était pas évidemment aux géographes de suggérer une solution. Ils ont pu au moins s'assurer que leur recherche n'enfonçait pas que des portes ouvertes et qu'elle n'apprenait pas seulement aux principaux intéressés, la population étudiée, que des faits qu'elle connaissait déjà : en faisant prendre conscience de facteurs, jusqu'alors masqués, d'une crise latente, il n'est point étonnant que l'enquête ait provoqué malaise et tension au sein d'une population qui semble, pour le moment, préférer oublier ce problème (...)¹. »

Yves Lacoste souligne ici l'ambiguïté de la position du géographe : à la fois impliqué mais complètement extérieur aux enjeux du territoire. Ce n'est pas à lui de prendre partie et de formuler des réponses. Au plus est-il là pour poser les questions. C'est la limite de la réception de son texte, et le sort fait à cette exposition est emblématique : une fois mis en circulation, le texte échappe complètement à son auteur et à ses intentions. Il peut être diversement approprié et reçu par la population. C'est l'aboutissement de la chaîne de réécriture : on part du terrain pour mieux y revenir.

L'écriture apparaît au cœur du travail des géographes : c'est un travail de mise en ordre du monde qui aboutit à l'inscription de savoirs et à leur transformations successives. En dépit des évolutions de la discipline et la modification de ses objets, la finalité du travail scientifique n'évolue guère : si la forme des textes se modifie afin de rendre compte de l'évolution des attentes de la discipline, les protocoles de genèse des textes, eux, sont très stables. L'existence d'un *continuum* apparaît comme une constante tout au long de la période : l'écriture apparaît donc toujours comme une activité située, tributaire des lieux, des contextes, des finalités dans lesquels elle est mise en œuvre. Là encore, ces permanences discréditent les lectures faites sous l'angle du paradigme : l'évolution de l'écriture n'est pas à chercher dans la construction ou l'essoufflement d'un paradigme, mais plutôt dans les pratiques d'écriture, et les usages qui sont faits des savoirs géographiques. La réflexion sur l'écriture invite donc à prendre en charge les attentes des différents publics qui reçoivent ces savoirs. Là encore, c'est une invitation à contextualiser et à socialiser les pratiques d'écriture des géographes.

¹ *Ibid.* p. 135 et 136.

La généalogie du discours

« Une fois pour toutes, ce livre n'est pas écrit pour une médecine contre une autre, ou contre la médecine pour une absence de médecine. Ici comme ailleurs, il s'agit d'une étude qui essaie de dégager dans l'épaisseur du discours les conditions de son histoire. »

Michel Foucault, *Naissance de la clinique*

A l'origine de ce cheminement se trouve le malaise ressenti lors d'un débat sur le terrain. En amont du colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du colloque en géographe », nous, ses organisateurs, avons été invités à animer, au Flore, un café géographique¹ sur cette thématique. Le but de cette manifestation était de présenter nos approches du terrain comme objet de recherche, dans la lignée des travaux d'épistémologie de la géographie menés par Anne Volvey ou ceux d'histoire conduits par Isabelle Surun. Notre propos n'était en aucun de confirmer ou d'infirmer la pertinence du terrain dans le dispositif géographique, mais plutôt d'ouvrir la boîte noire méthodologique qu'il constitue et d'interroger la place du terrain dans les pratiques des chercheurs, l'imaginaire qu'il entretient et la relation du sujet épistémique au terrain. Très vite, le débat avec la salle a tourné court et à très vite pris la forme d'un plaidoyer en faveur du terrain : on nous demandait instamment de justifier et de légitimer la pratique du terrain. Fait révélateur, notre intervention a été introduite par une anecdote : à l'occasion de la parution de son ouvrage sur le diamant (Brunet, 2003b) pour lequel il a affirmé dès l'introduction avoir collecté l'essentiel de ses données grâce à l'Internet et non sur le terrain, Roger Brunet a donné une conférence à l'Institut de géographie au cours de laquelle on lui a reproché de n'avoir pas fait de terrain. La question n'était apparemment pas de juger de la pertinence ou non des savoirs géographiques proposés par Roger Brunet, mais plutôt de juger ceux-ci en fonction de leur mode de production ; le refus délibéré de faire du terrain apparaissait alors comme un critère qui attirait le soupçon sur l'ensemble de l'ouvrage.

Très vite, le café géographique a pris cette même tournure : les questionnements soulevés ont peu suscité l'intérêt du public qui s'est engouffré dans la question de la nécessité de faire du terrain pour faire de la géographie. Pour Foucault avec la médecine comme pour nous avec le terrain, notre propos n'était pourtant pas de valider ou de condamner telle ou telle approche, mais plutôt de

comprendre ce qui se jouait sur le terrain. Les spectateurs de ce débat ont ainsi pu assister à la réactivation d'un ancien questionnement, loin d'être éteint, qui fait du terrain un impératif méthodologique : le terrain continue aujourd'hui encore d'être le (seul ?) garant de la qualité scientifique du travail du géographe et le principal critère pour attester la *vérité* des savoirs énoncés. Cette idée est très ancienne dans la géographie française (on la retrouve dès les débuts de l'époque classique). Un rapide florilège l'atteste.

« On attribue à Paul Vidal de la Blache cette réflexion (...) : 'Avec les livres, on ne fait que de la géographie médiocre, avec les cartes on en fait de la meilleure ; on ne la fait très bonne que sur le terrain'. » (Ardaillon, 1901).

« Lors de sa première conférence à l'Ecole, G. Chabot affirmait que la géographie ne s'apprend pas en chambre, annonçait sa volonté de nous emmener en excursion, sous l'œil étonné mais consentant de notre directrice assise au fond de la salle. (La scène relève d'un autre âge). » (Bonnamour, 2000 : 14).

« La prise de contact direct avec le paysage constitue un des meilleurs exercices pour l'aspirant géographe. Chaque fois qu'un de vos professeurs organise un tel voyage, faites l'impossible pour y assister. Cette participation doit primer les autres, réceptions, spectacles, sports. Une journée d'excursion procure plus de connaissance que dix à vingt heures de cours. » (Meynier, 1971 : 120).

« Sans enquête, pas de droit à la parole ! » (Kayser, 1978)².

« Au total, le travail sur le terrain rend le géographe modeste. Il est parfaitement conscient du caractère empirique de sa démarche, de son côté 'terre à terre', il se rend compte de la complexité et de l'enchevêtrement des facteurs explicatifs, qu'il a parfois peine à maîtriser dans leur globalité. Cependant, il contribue à une meilleure connaissance de ce qui fait la richesse de notre planète, cette diversité, conséquence de l'histoire des sociétés humaines et des multiples adaptations de ces sociétés aux conditions naturelles. » (Huetz de Lemps, 1997 : 124 et 125)

« La géographie a-t-elle ainsi tendance à devenir une science de cabinet, où la totalité des investigations s'effectuent dans les bureaux ou les laboratoires, le recours au terrain devenant de plus en plus exceptionnel ? La réponse est bien entendu heureusement négative : la pratique du terrain en géographie doit rester non seulement méthodologiquement indispensable, mais également conserver le plaisir de la découverte et du grand air qui font que cette activité concilie l'utile à l'agréable ! Un géographe qui répugne à sortir sur le terrain est-il encore un vrai géographe ? Nous pensons que non. D'ailleurs, n'y a-t-il pas ne part de 'subjectivité raisonnée' dans l'enseignement que tire le chercheur de son enquête de terrain ? La confrontation avec le réel déclenche un processus complexe de connaissance intuitive authentique et en profondeur du milieu, mêlant les impressions émotionnelles à la démarche intellectuelle de cognition qui, au bout du compte,

¹ « Le terrain : boîte noire, bloc magique ? », café géographique animé par Anne Volvey, Yann Calbérac, Isabelle Surun et Christian Giusti, Paris (café de Flore), 19 février 2008.

² Cette formule légèrement modifiée – « Sans *terrain*, pas de droit à la parole ! » (nous soulignons) – a été très souvent reprise et reste largement attachée à son auteur comme me l'a confié Michel Sivignon lors de l'entretien qu'il m'a accordé. Sur l'origine de cette formule et ses usages, nous renvoyons ci-dessous.

élabore ou confirme les idées relatives à la question traitée.» (Wackermann et Steinberg, 2002 : 128 et 129)

« Le DEA a été fait dans la glèbe et c'est dans la glèbe qu'on fait les meilleures thèses » (Jean-Paul Amat¹).

« Au final, l'investigation procure des enseignements qu'aucune autre démarche ne permet d'acquérir. Malgré les nouvelles technologies de l'information, le terrain demeure indispensable et a encore, selon nous, de beaux jours devant lui » (Rougier, 2007 : 474)².

« A PRODIG, si t'as pas chopé la malaria, t'es pas un vrai géographe ! » (Armelle Choplin³)

Ces extraits ont chacun valeur d'emblème. Formulés dans des contextes très différents (l'institutionnalisation de la discipline, les souvenirs d'une géographe, une réflexion sur la pédagogie ou un texte militant sur l'éthique du géographe...), ils n'en présentent pas moins une profonde unité : ils plaident pour la pratique du terrain qui seule permet la validité des savoirs énoncés, et donc sert de gage au chercheur pour légitimer ses travaux.

Il apparaît que la géographie française est structurée autour d'un « ordre du discours » dominant et largement induré (Foucault, 1971) : les travaux de Foucault ont ainsi montré que toute société cherche à contrôler le discours qu'elle produit, ce qui passe par des procédures de contrôle externe et d'autres internes. C'est au niveau externe que se joue le partage entre le vrai et le faux, entre ce qu'un discours admet comme vrai ou faux. Le partage entre la bonne géographie et la mauvaise (et donc, d'une certaine mesure, entre le vrai et le faux) se fait donc au nom du terrain. Cette fonction décisive (voire ordalique) du terrain mérite d'être replacée dans le temps long de la discipline. Cette dernière, au cours de son « long XX^e siècle » (Robic, 2006) a connu de profondes mutations : ses méthodes ont évolué, ses outils se sont perfectionnés, ses questionnements se sont enrichis. Le corps social des géographes (enseignants comme étudiants) s'est modifié, en lien avec les transformations de l'Université (Bourdieu, 1984a), et la demande sociale pour la géographie n'a cessé d'augmenter. Bref,

¹ Phrase prononcée par Jean-Paul Amat le 12 décembre 2005 à l'Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines lors de la soutenance de thèse de Marie Liégeois intitulée *Des aléas et des hommes : élaboration d'une méthode de diagnostic de la vulnérabilité à l'aléa érosion*.

² Cet extrait tiré du résumé de l'article m'apparaît significatif du ton adopté par l'auteur : justifier la pratique du terrain sans pour autant chercher à ouvrir la boîte noire qu'il constitue. La conclusion est toute aussi frappante : « Excursion, terrain, lecture du paysage : tout est lié, chaque élément ne peut se concevoir sans imbrication avec les autres. En géographie régionale, le terrain nous apparaît primordial et indispensable, sachant cependant qu'il ne fait pas tout. Mais que rien ne saurait être accompli sans lui » (p. 477). Le discours toujours prononcé par Henri Rougier lors de la remise du prix Roger Coque de la Société de Géographie à Jean-Noël Salomon va dans le même sens : « Ce livre est pour nous de la 'vraie' géographie. Jean-Noël Salomon est un géographe 'de terrain' : ce qu'il nous décrit, il l'a vu et étudié *in situ* et non sur un quelconque site de l'internet (...). En bon géographe, l'auteur a beaucoup voyagé et nous livre ici le fruit d'observations méthodiques et fructueuses. » (*Bulletin de la liaison des membres de la Société de Géographie*, n°9, 2010/mars, p. 13)

³ Phrase prononcée – au second degré ! – par Armelle Choplin lors d'un séminaire des doctorants de l'UMR PRODIG le 10 décembre 2009.

la géographie d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec la géographie classique dont elle est pourtant l'héritière. Dans ce contexte, cette extraordinaire pérennité du terrain et de l'ordre du discours devrait¹ surprendre : c'est assurément l'un des éléments les plus forts de continuité, au même titre que ses récurrents questionnements sur « son identité intellectuelle et (...) sa pertinence sociale » (Robic, 2006 : 9). Alors que tout change, pourquoi le rôle du terrain dans le dispositif géographique ne semble guère changer ? Pourquoi peut-on entendre aujourd'hui des assertions – comme celles que nous avons reproduites plus haut – qui n'auraient pas détoné dans la bouche de Vidal de La Blache ou de ses proches disciples ? Cette évidence réactive un questionnement central dans une discipline soucieuse de définir son objet, ses méthodes et son utilité : celui des facteurs de (dis)continuité. Dans le contexte propre de la géographie, elle amène donc à interroger (et éventuellement réévaluer) la rupture des années 1960-70, communément désignée sous le nom de « crise de la géographie » et qui s'apparente à une coupure épistémologique ou à un changement de paradigme. Pourtant, la crise de la géographie n'a pas eu d'impact sur le terrain : si sa place dans le processus heuristique a évolué, sa pratique n'est pas remise en cause² (Volvey, 2003b)³. Le principal facteur de continuité mis en avant par Marie-Claire Robic est une posture réflexive ; pourtant, la dimension critique et réflexive a peu touché le terrain (ce qui explique en grande partie la pérennité de l'ordre du discours mis en évidence), même si l'imaginaire disciplinaire a retenu la fronde (pourtant à nuancer) des réformateurs. Il faut donc étudier l'extraordinaire pérennité de cet ordre du discours, fortement enraciné dans l'imaginaire et les pratiques, ce qui est d'autant plus paradoxal que les autres sciences sociales et les géographies étrangères ont précocement fait du terrain un sujet d'interrogation légitime.

Je fais ici l'hypothèse que les avancées réflexives des géographes se font par des apports extérieurs à la géographie qui sont plus ou moins assimilés par les géographes à cet ordre du discours à la fois dominant et normatif. L'horizon de ce questionnement est la qualification du changement dans le dispositif géographique : procède-t-il par saut ou par hybridations successives ? Les évolutions se font-elles par des ruptures (ce qui accréderait la lecture en paradigmes) ou par des évolutions plus lentes et diffuses ? Méthodologiquement, il faut donc mener une généalogie du discours d'inspiration nietzschéenne et foucauldienne afin d'expliquer la genèse et la reproduction de cet ordre

¹ Il ne s'agit justement pas d'un *paradoxe*, au sens étymologique : cela ne va pas à l'encontre du discours et de l'imaginaire communs.

² Certains géographes tenants d'une nouvelle géographie ont pu formuler des propos très critiques sur le terrain et même se targuer de ne pas en faire. Loin d'être des opinions répandues, elles ne doivent pas être l'arbre qui cachent la forêt. Bien plus : en attaquant la géographie classique sous l'angle de ses méthodes (le terrain), de ses productions (la monographie régionale), c'est-à-dire, plus largement, sous l'angle de l'*idéologie* latente qu'elle recèle, ces géographes francs-tireurs soulignent implicitement l'importance du terrain dans l'ordre du discours alors en vigueur. Se targuer de ne pas faire de terrain est une manière, *a contrario*, de renforcer le terrain comme un dispositif de contrôle externe. C'est une hypothèse qui sera détaillée par une approche sociologique du corps des géographes, dans le cadre d'une évolution de l'Université dont Bourdieu a esquissé le style.

³ Le cheminement consacré à la construction du regard a d'ailleurs confirmé cette hypothèse.

du discours si enraciné que les propos qui vont à son encontre se font rares, même au plus fort de la crise. Les différents *corpus* au travers desquels nous avons maintenant l'habitude de naviguer doivent être transformés en *archives* (au sens foucauldien) afin de laisser prise à la circulation des savoirs, aux méthodes, aux pratiques qu'elles laissent apercevoir et aux discours qui les sous-tendent. Ce cheminement a aussi pour horizon la déconstruction de cet imaginaire disciplinaire et de ses ressorts qui légitiment un ordre du discours tenace. Pour naviguer dans nos archives, nous partirons de l'unicité du discours à son éclatement polyphonique.

La géographie, ça se fait, d'abord, sur le terrain

Comment les géographes s'emparent-ils du *terrain* pour le construire à la fois en discours et en objet scientifique ? Le projet fixé dans ce cheminement consiste à retracer la généalogie des discours qui font du terrain un impératif méthodologique aussi bien au sein de la discipline que de l'institution. L'un des paradoxes de la géographie française classique est justement d'avoir fait du terrain le cœur de son outillage méthodologique, mais de n'avoir pas cherché, en aucune façon, à interroger cette démarche. C'est au moment où surviennent les premiers « craquements » dans l'édifice vidalien – selon la formule d'André Meynier (Meynier, 1969) – que l'on commence à interroger l'héritage, à ausculter ses fondements théoriques et épistémologiques et à pointer ses impasses : la réflexion sur le terrain des géographes surgit donc au sein d'une communauté déjà secouée par différentes initiatives qui visent toutes à réformer la discipline et à refonder son objet¹. C'est la revue *Hérodote*², fondée en 1976 et animée par Yves Lacoste, qui – pour la première fois dans la géographie française – se penche sur le terrain et instruit son dossier dans une perspective réflexive et critique. Ces deux numéros d'*Hérodote* constitutifs de notre *corpus* constituent donc autant un état des lieux de la réflexion (une manière de poser le problème) qu'un événement dans l'histoire intellectuelle et épistémologique de la discipline.

L'entreprise est pionnière³ et s'inscrit dans la démarche de la revue *Hérodote* qui cherche à susciter le débat au sein d'une discipline alors en crise, en la questionnant et en dénonçant ses implications politiques et idéologiques latentes : la « guérilla idéologique » entreprise doit révéler que la géographie est avant tout politique (Lacoste, 1976a). Il faut donc s'interroger – dans ce contexte idéologique – sur les causes et les modalités du surgissement du terrain comme problématique

¹ Les années 1970 voient l'émergence de nombreux courants de la discipline qui cherchent à définir son objet et à perfectionner ses méthodes comme l'atteste la création de nouvelles revues comme *L'espace géographique*, *Hérodote* ou *EspacesTemps*.

² « L'enquête et le terrain ». *Hérodote* (1977). n°8, et « L'enquête et le terrain 2 ». *Hérodote* (1977). n°9.

³ A la même époque, Pierre George dans son *Dictionnaire de la géographie* ne définit que l'acception géologique du *terrain* (George, 1970).

cristallisant les contradictions et les apories de la géographie d'alors. En effet, cette émergence du terrain relève d'un paradoxe : alors que Yves Lacoste pointe les insuffisances théoriques de la géographie et contribue à son renouvellement épistémologique (Châtelet, 1973), le terrain n'est pas envisagé sous un angle épistémologique – il n'est pas question ici d'interroger la fabrique des savoirs géographiques ni même d'ouvrir une quelconque boîte noire – mais dans une perspective éthique et politique. Ce n'est pas le statut scientifique de la géographie qui est en jeu mais plutôt la capacité de cette discipline à dire le monde tel qu'il va. Ce qui est questionné dans ces deux numéros, c'est l'utilité du savoir géographique et les conditions éthiques de son élaboration. Dans ce cheminement, l'étude de ce premier *corpus* doit mettre en évidence les causes et les modalités de la problématique du terrain dans la géographie française : comment le problème est-il posé ? Pourquoi ? Et pourquoi dans *Hérodote* ? L'hypothèse défendue ici est que cette interrogation du terrain sous un angle politique et éthique s'inscrit dans la perspective du renouvellement disciplinaire entamé dans *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* (Lacoste, 1976c) dont le but est de politiser la discipline et d'en faire un outil pertinent pour comprendre le monde et ses évolutions. Cela explique l'originalité de la voie empruntée à l'écart de toute réflexion théorique ou méthodologique (qui resterait du domaine de la controverse universitaire) : en fondant la réflexion sur le terrain comme lieu de rencontre entre un chercheur et une population, Yves Lacoste et la rédaction d'*Hérodote* questionnent – dans une perspective analogique renouvelée – l'articulation entre la science géographique et la société entendue à la fois comme objet et commanditaire des savoirs produits. Cette réflexion s'appuie implicitement sur la distinction entre *science* et *savoir* telle que la pose Michel Foucault et plus largement sur ses réflexions sur le fonctionnement de certaines institutions (Foucault, 1976).

Dans son éditorial¹, Yves Lacoste articule la question du terrain à la seule dimension éthique et fait du terrain un enjeu politique. En sortant ainsi le terrain de la seule sphère académique, il cherche à démystifier les savoirs géographiques en révélant leur idéologie sous-jacente. La typologie établie dans son pamphlet entre la géographie des maîtres, celle des militaires et la géographie spectacle (Lacoste, 1976c) est convoquée : derrière son caractère « bonnasse » qui n'exige que de la mémoire, la géographie des maîtres véhicule au contraire une idéologie puissante qui justifie l'ordre établi. La géographie spectacle (celle des médias et des revues de voyage) n'est qu'un écran de fumée supplémentaire dans cette dépolitisation de la discipline. Pourtant, la géographie est éminemment stratégique et politique : les militaires l'ont compris qui ont fait de la géographie le savoir le plus important pour les états-majors. En voulant rendre à la géographie sa dimension politique, Yves Lacoste sape les fondements de la géographie des maîtres, alors vacillante. Cette « guérilla

¹ LACOSTE, Y. (1976). « L'enquête et le terrain : un problème politique pour les chercheurs, les étudiants et les citoyens ». *Hérodote*, n°8, p. 3 à 20.

idéologique » est illustrée dans l'éditorial par la polémique suscitée à la suite de la publication dans le premier numéro d'*Hérodote* d'un extrait de la thèse de Pierre Gourou intitulé « Les beautés du delta ». Ce qui a choqué la communauté, c'est la publication d'extraits de cette thèse canonique juste après l'article d'Yves Lacoste sur le bombardement des digues du Fleuve Rouge¹ : comme l'explique Yves Lacoste, certains ont vu dans cette publication un affront fait à Pierre Gourou et à sa géographie (Raison, 2009). Ce n'est pourtant pas sa géographie que dénonce Yves Lacoste, mais sa position durant la Guerre du Vietnam :

« Il ne s'agit pas d'accuser Pierre Gourou d'avoir consciemment monté ce discours qui peut paraître mystificateur : il était alors tout autant mystifié que ses lecteurs. Les sentiments inspirés par la beauté des paysages à quelqu'un qui était devenu un des plus fins connaisseurs furent sans doute un des alibis culturels (tous ne furent pas de cette qualité chez les colonisateurs, pour la plupart racistes) qui permirent à un intellectuel libéral de ne point trop se poser de problèmes quant à la colonisation, quant à l'exploitation et à l'oppression coloniales. Aujourd'hui, Pierre Gourou n'est pas oublié par ses anciens élèves du lycée d'Hanoi, ceux du moins qui ont survécu aux geôles françaises et à trente années de guerre (à ce lycée, un des élèves fut un certain Giap). Ils connaissaient fort bien sa thèse *Les paysans du delta tonkinois*, admirent les qualités scientifiques de cette œuvre et comprennent les raisons de certaines 'déformations idéologiques'. Nul doute que le professeur Gourou, du Collège de France, sera bien accueilli à Hanoi et que ses hôtes seraient heureux et fiers de lui montrer le delta et tout ce qu'ils y ont réalisé depuis. Ce qu'ils n'ont pas compris, c'est le mutisme dans lequel s'est cantonné Pierre Gourou durant la seconde guerre du Vietnam, en particulier lorsque le delta et les millions d'hommes qui y vivent risquèrent d'être submergés, au moment des bombardements américains sur les digues que Pierre Gourou connaît si bien. »²

Ce n'est pas tant que la géographie des maîtres est incapable de penser les évolutions du monde, c'est qu'elle ne fournit pas de savoirs opératoires pour les comprendre et peser sur elles. En voulant faire une géographie au contact des populations étudiées – c'est-à-dire une géographie faite dans leur intérêt et non contre eux – la discipline se trouve à la fois mobilisée et partie prenante dans des rivalités de pouvoir³. Cela relève d'une acception du social pensé comme un champ de forces qui s'opposent⁴.

Cette acception de la géographie comme science sociale conduit à repenser le rôle et la place du géographe dont la position surplombante n'est plus tenable⁵. Dès lors, le géographe doit choisir son camp. Alors que la discipline a longtemps été mise au service des puissants (l'Etat colonisateur dans le cas de Pierre Gourou), Yves Lacoste invite désormais les géographes à retourner cette arme contre les

¹ LACOSTE, Y. (1976). « Enquête sur le bombardement des digues du fleuve Rouge (Viêt-nam, été 1972) ». *Hérodote*. n°1. p. 86 à 115.

² LACOSTE, Y. (1976). *Op. cit.* p. 7 et 8.

³ Cette intérêt pour la *res politica* se retrouve dans la définition qu'Yves Lacoste donne de sa géographie (donnée comme une géopolitique) : l'étude des « rivalités de pouvoir sur des territoires » (Lacoste, 2003 : 192).

⁴ Rappelons l'intérêt que Yves Lacoste porte à la pensée de Clausewitz (Lacoste, 1976b et 2010).

⁵ Dans cette réflexion, les sociologues ont une longueur d'avance sur les géographes : Durkheim a précocement mis en évidence l'implication du chercheur dans le champ qu'il étudie et les modifications qu'il entraîne (Lévi-Strauss, 1950). C'est d'ailleurs par l'anthropologie que ces réflexions s'invitent dans le débat géographique.

institutions et les idéologies qu'elles véhiculent. A une *science* déconnectée des enjeux du monde, Yves Lacoste préfère un *savoir* opérationnel. Cela suppose – de la part du géographe – une « transformation démocratique de la relation d'enquête » : la recherche ne doit pas se faire au détriment des populations enquêtées :

« Nous voilà revenus au problème de la responsabilité du chercheur et à celui des relations qui devraient s'établir entre cet intellectuel et la population qui est son centre d'intérêt scientifique. Quand un chercheur parle de 'son terrain' (le possessif mériterait à lui seul d'être commenté¹), qu'il soit géographe, sociologue ou ethnologue, de quoi s'agit-il ? Est-ce seulement une topographie que l'on parcourt, que l'on mesure, un paysage que l'on découvre et que l'on admire, un espace social que l'on s'approprie intellectuellement ? Ce sont aussi des hommes et des femmes dont on tire parti non seulement pour la satisfaction de les comprendre, amis aussi pour obtenir prestige scientifique et notoriété. Une recherche menée pendant des mois, sinon des années, *sur* les hommes d'une région, d'un village, d'un quartier, avec tout ce que cela nécessite de contacts, d'échanges d'idées *avec* ces hommes, ne devrait-elles pas se prolonger pour le chercheur par un sentiment de gratitude envers ceux qui l'ont accueilli, qui aidé de mille façons, y compris dans la genèse des idées scientifiques dont il est le plus fier ? Le chercheur n'a-t-il pas fait assaut d'amabilité et de cordialité à leur égard, car leur aide lui était alors indispensable ? Ne devrait-il pas se sentir concerné par ce qui peut leur arriver, après que son enquête, que sa recherche est terminée ? Avec 'son terrain', le chercheur ne doit-il avoir finalement que des rapports de conquête et d'exploitation, et la relation d'enquête doit-elle se réduire en fin de compte à des rapports de séduction-inquisition ? »¹

Cette réflexion politique débouche donc sur une éthique de la recherche qui doit guider le travail de terrain. Celui-ci n'est donc plus considéré comme un protocole et/ou un lieu de prélèvement des données, mais davantage comme un espace de rencontre entre un chercheur et une population et un moment de partage des savoirs. Cette nouvelle conception de l'enquête traduit des orientations nouvelles de la discipline. D'une part, cela entérine une séparation devenue inexorable entre la géographie physique et la géographie humaine : Yves Lacoste, ancien géomorphologue se tourne vers la géographie humaine. D'autre part, cela impacte l'échelle des terrains étudiés. A la différence des ethnologues ou des sociologues qui étudient un groupe, le terrain des géographes – dans un imaginaire collectif qui remonte au partage du monde entre les maîtres et leurs étudiants – a une nature spatiale. Même si l'échelle retenue est intermédiaire – l'échelle régionale – elle n'est plus pertinente pour permettre un contact rapproché avec un groupe. Dès lors, le géographe va s'intéresser à des terrains de taille beaucoup plus modestes, qui favoriseront les contacts et les échanges avec les populations autochtones, désormais parties prenantes de l'enquête et de ses résultats. Yves Lacoste dans ces deux numéros d'*Hérodote* consolide les fondements d'une géographie engagée – dans le sillage des courants marxistes qui gravitent autour de l'éditeur François Maspéro – qu'il met en œuvre dans ses réflexions comme l'atteste son travail sur les digues du Fleuve Rouge. Bref, il formule un nouveau

¹ Cette thèse n'est finalement qu'un long commentaire de cet adjectif possessif.

discours sur la géographie, ses fondements et ses finalités et rompt ainsi avec la géographie des maîtres héritée de l'époque vidalienne. Il faut donc maintenant interroger les implications méthodologiques de ce nouveau discours qui cherche à s'imposer : alors que Yves Lacoste érige le terrain en dispositif central de l'enquête géographique, quels sont les gestes effectivement mis en œuvre et les impacts sur les pratiques ?

Lors de la crise de la géographie, la remise en cause de la géographie des maîtres et les propositions qui visent à refonder la discipline ne s'accompagnent pas d'une redéfinition des pratiques. Ce nouveau projet scientifique et épistémologique repose sur la réitération de l'injonction méthodologique à faire du terrain, aussi bien pour la recherche que pour l'enseignement. Ce paradoxe confirme l'hypothèse proposée par Anne Volvey (Volvey, 2003b) selon laquelle la géographie en crise des années 1960 et 1970 non seulement ne pose pas la question des pratiques, mais surtout ne les modifie pas. Si Yves Lacoste promet une éthique du terrain (articulée à une posture épistémologique et à des engagements politiques), il réaffirme – sans le modifier – l'impératif méthodologique hérité des maîtres et conforte ainsi l'ordre du discours hérité. Ainsi réaffirme-t-il la nécessité de former les étudiants au terrain – « il faut former les étudiants à la recherche »² – et la réflexion pédagogique occupe la majeure partie de cet éditorial. *Hérodote* accorde en effet une large place à l'enseignement de la discipline dans les universités : n'oublions pas qu'à l'époque la géographie était tombée en désuétude et que sa place à l'université était menacée (Lacoste, 1976c). Moderniser l'enseignement de la discipline est donc un préalable à toute rénovation de son projet intellectuel³. Dès lors, les initiatives des étudiants pour améliorer leur formation pratique sont-elles favorablement accueillies par la revue⁴, et relayées par son principal animateur :

« L'enquête de sciences sociales, comme la pratique de la recherche sur le terrain, est, pour le moment, le fait d'un très petit nombre de personnes (elles relèvent d'universités, du CNRS et des divers bureaux d'étude officiels et privés). Leur niveau de qualification est élevé et leur expérience est grande, mais c'est pour la plupart tout à fait individuellement, solitairement, qu'elles ont dû réinventer en tâtonnant chacune pour soi les méthodes d'enquête, car on les y a pas initiées lors de leur passage à l'Université. Celle-ci, pour l'essentiel, fonctionne comme une machine à fabriquer de futurs professeurs, c'est-à-dire en leur apprenant non pas à produire un savoir, à extraire de l'abstrait du 'concret', mais à reproduire un discours qu'ils auront eux-mêmes à faire reproduire à leurs élèves. »⁵

¹ *Ibid.* p. 8 et 9.

² *Ibid.* p. 13.

³ Armand Frémont dresse, dans les années 1970, le même constat : l'*espace vécu* est une réponse à l'ennui des étudiants confrontés à la géographie régionale enseignée dans la lignée de Vidal de La Blache (Frémont, 2001).

⁴ ANONYME (1977). « Rencontre nationale des étudiants en géographie : Poitiers, 28, 29, 30 mai 1977. Bilan et proposition ». *Hérodote*. n°8. p. 121 à 124.

DUJARDIN, E. ET BEHAR, D. (1977). « Le travail sur le terrain. Une nécessité pour les étudiants en géographie ». *Hérodote*. n°8. p. 125 à 127.

⁵ *Ibid.* p. 12.

Yves Lacoste déplore les carences de la formation aux méthodes du terrain dans les universités. En effet, la pratique de l'excursion s'essouffle dans le courant des années 1960 et 1970. D'une part, la massification de l'enseignement supérieur et l'augmentation des effectifs qui en découle rendent difficile l'organisation des traditionnelles sorties (Bourdieu, 1984 ; Claval, 1998). D'autre part, les évolutions de la discipline sont peu compatibles avec des excursions pensées sur le mode classique de la géographie : l'heure n'est plus au cours magistral en plein air ! Yves Lacoste – à l'image de ce qui est pratiqué alors à l'Université Paris 8 – promeut les stages sur le terrain : il s'agit désormais de mettre les étudiants en position de chercheurs au contact d'un groupe dont ils ont à comprendre le fonctionnement. Cette conception est longuement développée par Jean Tricart¹ et ces deux numéros d'*Hérodote* se font l'écho de tels stages, comme celui qui a conduit les étudiants de Paris 8 à s'intéresser, durant l'été 1976, à la commune de Fayence (Var)², ou l'« expédition » menée en septembre 1977 à Vert-le-Petit (Essonne) par des étudiants de Poitiers, Tours, Lille et Nanterre¹. Cette indispensable formation au terrain vise à mettre les étudiants en situation de chercheurs : elle leur apprend le métier de chercheur, c'est-à-dire à se présenter sur son terrain, à nouer des relations, à saisir les rivalités qui le structurent et les enjeux qui le parcourent. Cette formation dépasse (même si elle la recouvre) le simple entraînement méthodologique sur l'élaboration et le passage des questionnaires. Elle les initie aux formes de l'engagement sur un terrain, par la nécessité par exemple de présenter un résultat formalisé aux personnes enquêtées. Cette pédagogie innovante qui fait de la géographie un *savoir* et non plus une *science* selon le binôme mis en évidence par Foucault (Foucault, 1966 et 1969) repose sur l'engagement des étudiants dans la relation d'enquête. On retrouve là le *credo* du mouvement tiers-mondiste dont Yves Lacoste est l'un des chantres français largement inspiré du discours marxiste anticolonial (Lacoste, 2010 a et b).

Ces orientations, présentées comme une éthique, sont également remises au cœur de la démarche heuristique. Ces numéros d'*Hérodote* entendent rappeler que la géographie se fait sur le terrain et que sa bonne connaissance est une étape importante du protocole géographique. Ce débat intervient à une époque qui connaît justement les progrès de la géographie quantitative au soi-disant détriment du terrain : c'est par exemple à cette même époque que l'espace géographique et les lois qui l'organisent sont érigés en objet central de la discipline (Claval, 1972 ; Dollfus, 1970) ou que se structure – en marge de l'institution universitaire – le groupe Dupont qui entend rénover la discipline

¹ TRICART, J. (1977). « Le terrain dans la dialectique de la géographie ». *Hérodote*. n°8. p. 105 à 120. Jean Tricart explicite également cette différence entre l'*excursion* et le *stage* dans son film *Stage sur le terrain en géographie*.

² CHABAUD, F. (1977). « Géographie sans filet ou la rencontre – vue par un militant local – d'un groupe d'étudiants géographes parisiens et de la population d'un village provençal ». *Hérodote*. n°8. p. 128 à 136.
PRUVOST, D. ET CAILLAUX-THORAVALE, F. (1978). « Réflexions complémentaires à l'expédition de Fayence. Le point de vue de deux étudiants ». *Hérodote*. n°9. p. 35 à 37.

par l'introduction des méthodes quantitatives (Groupe Chadule, 1974 ; Knafou, 1997 : 134 à 144). Dans ce contexte, *Hérodote* milite pour une géographie de terrain, c'est-à-dire qui repose sur la familiarité et le contact du terrain, au profit aussi bien de la connaissance générale que des populations qui accueillent chez elles le chercheur. La tâche du chercheur dépasse donc la simple recherche et il doit s'impliquer. Une formule résume cette nouvelle relation d'enquête (fonder la géographie sur des recherches empiriques et redéfinir la posture du chercheur) : « Le terrain : une pratique indispensable mais non suffisante »².

Cette posture est emblématisée par une formule – « Sans enquête, pas de droit à la parole ! » – reprise par Bernard Kayser dans un article³ publié dans *Hérodote* et qui a connu une importante postérité depuis⁴. Cette tonitruante injonction n'est pas de Bernard Kayser : il l'emprunte au petit livre rouge du président Mao Tsé-toung⁵ (Mao, 1967 : 138) qui comporte une section entièrement consacrée à l'enquête⁶. Elle résume parfaitement son propos : justifier une démarche méthodologique fondée sur un engagement politique :

« Quand, en manière de mot d'ordre, Mao Tsé-toung lance cette phrase : 'Sans enquête, pas de droit à la parole !', il ne vise sans doute pas les professionnels de la recherche scientifique en sciences sociales : il interpelle clairement les professionnels de la révolution. Quand, ailleurs, il affirme la nécessité absolue de procéder à l'analyse de classe, en donnant l'exemple dans des textes fameux, ce n'est pas le désir de la connaissance pour la connaissance qui le motive, mais le besoin d'élaborer avec perspicacité et précision les stratégies et les tactiques révolutionnaires... Autant le dire nettement : ce n'est pas à nous qu'il parle ! Pourtant, comment ne pas tirer de son interpellation l'appel à une réflexion approfondie sur le statut politique du chercheur et de la recherche ? D'autres, dans cette revue et ailleurs, s'y sont livrés ou s'y livrent avec leur sensibilité propre : narcissisme, autojustification, faux-fuyants habiles y côtoient des analyses sérieuses, mais partielles, aux accents sincères. Il faut se joindre à cette querelle, en se détournant des sirènes vénales du non-engagement. On voudrait que cet article soit

¹ BEHAR, D. (1978). « Démarche géographique et amorce de démocratie locale. L'expédition de Vert-le-Petit ». *Hérodote*. n°9. p. 19 à 34.

² LACOSTE, Y. (1976). « L'enquête et le terrain : un problème politique pour les chercheurs, les étudiants et les citoyens ». *Hérodote*. n°8. p. 3 à 20. p. 17.

³ KAYSER, B. (1978). « 'Sans enquête, pas de droit à la parole !' ». *Hérodote*. n°8. p. 6 à 18.

⁴ Lors de l'entretien qu'il m'a accordé, Michel Sivignon a rappelé l'impact de cette formule – ou sa variante « Sans terrain, pas de droit à la parole ! » – attribuée (pourtant à tort) à Bernard Kayser : cela s'explique autant par la force de l'injonction que par le charisme de Bernard Kayser.

⁵ Bernard Kayser ne s'est jamais engagé dans les mouvements maoïstes après Mai 68 et l'utilisation de cette maxime ne révèle pas ses engagements politiques. Animé par une sensibilité de gauche, il a été membre et militant du PCF jusqu'en 1956, comme Pierre George. Il milite ensuite au PSU puis au PS après le congrès d'Epinay. Je remercie Robert Marconis de m'avoir éclairé sur ce point et de m'avoir communiqué les actes de la journée d'hommage à Bernard Kayser qui a été célébrée le 6 décembre 2002 à l'Université du Mirail à Toulouse. élève de Pierre George, est plus marxiste que maoïste comme l'a rappelé Michel Rochefort lors de la journée d'hommage qui a été célébré le 6 décembre 2002 à l'Université du Mirail à Toulouse.

⁶ Dans cette section, on trouve également cette citation du président Mao : « L'enquête est comparable à une longue gestation, et la solution d'un problème au jour de la délivrance. Enquêter sur un problème, c'est le résoudre. » (Mao, 1967 : 140) Voilà de quoi donner du moral à tous les chercheurs et doctorants qui passent leur été à écrire leur thèse !

clair, politiquement défini, conduisant à des conclusions susceptibles de guider l'action du chercheur. Mais y parviendra-t-on ? »¹

L'ambition du militant est donc de mettre le chercheur face à ses contradictions, et, par son engagement, de les dépasser : la recherche académique doit se faire – en accord avec les propos d'Yves Lacoste – au service du groupe étudié et non plus au seul bénéfice du chercheur et de sa carrière. Et Bernard Kayser de rappeler que le scientifique est au service d'une puissante technocratie dont il doit se démarquer. En effet, l'ambition du chercheur est de faire une « enquête globale »² qui lui permette de pénétrer les arcanes du terrain. Celle-ci doit s'insérer dans une démarche heuristique large, qui commence par une solide formation théorique et une connaissance bibliographique approfondie. C'est armé de ce bagage que le chercheur peut analyser la situation dans laquelle il s'immerge. Bernard Kayser mobilise à nouveau la pensée maoïste pour justifier les enquêtes minutieuses, menées à la base dans le but d'améliorer le sort des enquêtés. Il apporte ensuite des précisions méthodologiques pour mettre en œuvre ce programme :

« L'analyse de la société est celle de la lutte des classes, enseigne le marxisme doctrinaire, ce qui peut être traduit aujourd'hui de façon plus nuancée : la dynamique sociale est révélée par les conflits. L'identification des problèmes et des conflits qui agitent la société étudiée est la première tâche de l'enquêteur : c'est grâce à elle qu'il pourra *orienter* son étude, commencer à comprendre, qu'il pourra assurer un travail efficace au lieu de se lancer dans l'accumulation fastidieuse de données dont la plupart se révéleront sans doute inutiles. Comment donc réaliser cette identification ? En parlant avec les gens, tout simplement. Arrivant 'sur le terrain', le chercheur ne déploiera pas un éventail de questionnaires, une batterie de magnétophones, un arsenal d'appareils photos et de caméras ; qu'il ne sorte donc même pas son carnet de notes ! Il ne se précipitera pas chez le notable, muni d'une recommandation de l'Administration... Non, qu'il se promène, longuement, tranquillement ; qu'il s'imprègne de l'atmosphère sociale ; qu'il recherche ce qui préoccupe et décèle dans les conversations banales les signes de tensions profondes. »³

Bernard Kayser invite donc à repérer les conflits latents et les acteurs impliqués sur cette scène sociale : c'est auprès d'eux que l'enquêteur pourra comprendre au mieux ce qui se joue sur le terrain. Cette relation de proximité exige – comme l'indique Bernard Kayser – du temps et l'engagement du chercheur aux côtés des populations qu'il étudie. Rien d'étonnant à ce que l'enquêteur contracte des *dettes*⁴ à l'égard du groupe étudié :

¹ KAYSER, B. (1978). *Op. cit.* p. 7 et 8.

² Bernard Kayser propose une typologie des enquêtes où l'enquêteur est plus ou moins instrumentalisé au profit d'un organisme. Seule l'enquête sociale – « nécessairement globale ou globalisante » - rend au chercheur sa liberté et sa responsabilité (*Ibid.* p. 10 et 11).

³ *Ibid.* p. 14.

⁴ N'oublions pas que nous sommes dans une grille de lecture marquée par le matérialisme dialectique et par le discours marxiste : la métaphore monétaire y joue donc un rôle important.

« Il va sans dire en fin de compte que l'enquêteur se place toujours vis-à-vis de l'enquêté, dans une position de débiteur, et il est assez plaisant d'apprendre, à ce propos, que des bons sauvages, touchés par la civilisation, ont entrepris de rançonner les ethnologues : il paraît qu'au Sahara, par exemple, un véritable cours des services rendus tend à s'établir parmi les tribus, qui voient ainsi rémunérer régulièrement la délivrance d'informations, la prise de photos, *etc.* Dans nos pays, le problème se pose en d'autres termes, à moins que nos enquêtés ne soient seulement en retard... Il est évident et il a été longuement proclamé, notamment dans *Hérodote*, que les résultats des enquêtes et des analyses doivent être mis à la disposition de ceux sur qui elles ont porté et qui les ont permises en livrant les informations. Ce renvoi à la source est pourtant peu fréquent. Même pour ceux à qui apparaît clairement la nécessité de payer leurs dettes, la restitution n'apparaît pas toujours aisée, en effet. En prenant parti, *a posteriori*, le chercheur se dresse, qu'il le veuille ou non, contre les projets et stratégies de certains de ses informateurs : les réactions prévisibles de ceux-ci ne seront pas encourageantes. A l'inverse, l'attitude de ceux qu'il veut défendre ne viendra pas automatiquement récompenser les efforts du chercheur. Car l'analyse, au premier abord, dérange tout le monde, en particulier l'analyse faite de l'extérieur, par une personne finalement non impliquée dans la dynamique sociale. »¹

Cet article est révélateur d'un ordre du discours sur lequel la crise de la géographie ne semble pas avoir d'impact. En dépit du contexte politique qui la voit s'affirmer, l'injonction de faire du terrain n'est pas nouvelle en 1977 et 1978. Si la crise de la géographie permet de mettre en débat le terrain, elle n'interroge pas pour autant les fondements de cette pratique. Pour retracer la généalogie de cet ordre du discours, il faut remonter plus avant dans l'histoire de la pensée géographique, au moment même où l'école classique se structure sous la férule de Paul Vidal de La Blache.

Terrain d'affrontement²

La posture d'Yves Lacoste s'inscrit donc dans le contexte spécifique de l'essoufflement du paradigme classique ; elle rompt avec le discours et les représentations qui sont alors, dans les années 1970, largement répandus et solidement ancrés. La violence des propositions d'Yves Lacoste et l'ampleur des protestations qu'elles suscitent sont révélatrices de la force de l'impensé qui structurent la « géographie des maîtres » qu'il dénonce et l'ordre du discours que celle-ci constitue. C'est l'origine et la genèse de cet ordre du discours ainsi mis en évidence qu'il faut maintenant retracer. Quels sont ses fondements épistémologiques et ses modalités discursives ? Cela invite donc à s'intéresser aux fondements théoriques et méthodologiques de cette « géographie des maîtres », à étudier la place qu'y occupe le terrain comme méthode centrale et à retracer les modalités de l'obscurcissement de cette boîte noire.

¹ *Ibid.* p. 17 et 18.

² Les lignes qui suivent constituent une version largement remaniée et enrichie d'une communication présentée à l'Association de Géographes Français (8 décembre 2006) et publiée dans son *Bulletin* (Calbérac, 2007).

En dépit du rôle crucial qu'a joué Paul Vidal de La Blache dans la légitimation et l'institutionnalisation de la géographie, cette discipline renouvelée ne repose que sur un nombre limité de textes théoriques et méthodologiques. Quelques articles, cours ou conférences du maître constituent l'essentiel du socle épistémologique de la géographie classique, parmi lesquels des réflexions sur l'enseignement de la géographie (Vidal de La Blache, 1899 et 1905), les fondements de la géographie générale (Vidal de La Blache, 1896) ou les genres de vie (Vidal de La Blache, 1911)¹ ; et le traité que Vidal prépare n'est publié qu'après sa mort (Vidal de La Blache, 1922). Ce sont donc ses deux principaux ouvrages, l'*Atlas général* (Vidal de La Blache, 1894) et le *Tableau de la géographie de la France* (Vidal, 1903), qui tiennent lieu, par défaut, d'exposés théoriques et méthodologiques dans lequel l'auteur définit les principaux concepts, objets et méthodes de la discipline qu'il contribue à imposer (Robic, 2001 et 2004b). La théorisation de la discipline se fait donc essentiellement par l'exemple et par la reproduction de modèles devenus aussitôt canoniques (Robic, 2003).

Dans la perspective de cette production théorique limitée, la controverse qui éclate entre les géographes et les sociologues puis les historiens dans un contexte de (re)définition et de partage des bastions académiques (Chartier, 1980 ; Claval, 1998) oblige les géographes à se positionner dans le champ scientifique et à répondre aux objections posées par leurs adversaires. C'est donc tout l'enjeu des comptes rendus des thèses de géographie publiés de 1902 à 1922 (de la soutenance des premières thèses des élèves de Vidal, Emmanuel de Martonne et Jean Brunhes, à la publication de *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire* de Lucien Febvre) dans les *Annales de géographie*, l'*Année sociologique* (la tribune des sociologues durkheimiens) et *La revue de synthèse historique* (celle des historiens rassemblés autour de Lucien Febvre) : attaquer ces thèses jugées peu rigoureuses ou au contraire les défendre et justifier la démarche sur lesquelles elles reposent ou les choix théoriques et méthodologiques qui les guident. Ainsi, au fil des pages de ce petit *corpus*, c'est la théorisation du *terrain* comme principale méthode géographique qui prend corps : ces comptes rendus servent ainsi d'observatoire pertinent pour comprendre les enjeux de cette controverse et ses implications disciplinaires et pallient l'absence de textes théoriques et méthodologiques chez les géographes. Le terrain, sa définition, sa place et sa fonction sont au cœur de cette controverse : l'étude des modalités cognitives de ce *corpus* permet d'envisager le terrain comme l'élément central de légitimation des géographes – aussi bien à un niveau intra-disciplinaire qu'à un niveau extra-disciplinaire – ce qui suscite la critique des opposants qui se focalisent à leur tour sur les problèmes théoriques et méthodologiques posés par la pratique vidalienne du terrain. Cette hypothèse s'appuie

¹ Une bibliographie sélective des principales publications de Paul Vidal de La Blache a été établie par Marie-Claire Robic (Robic, 1976 : 63 et 64). Les principaux articles sont partiellement reproduits dans la biographie de Vidal de La Blache faite par André-Louis Sanguin (Sanguin, 1993).

sur la nature à la fois descriptive et normative de ces comptes rendus, sur la prise en considération de leur public et sur une méthodologie d'étude des controverses définie et éprouvée par Bruno Latour (Latour, 2005).

L'ordre du discours mis ainsi en évidence, sa vigueur et sa diffusion reposent sur la tradition disciplinaire que ces thèses contribuent à construire¹. En effet, ces monographies régionales – près d'une centaine seront produites jusqu'aux années 1960 – constituent, avec l'*Atlas général* (Vidal de La Blache, 1894) ou les quinze volumes et vingt-trois tomes de la *Géographie universelle* co-dirigée par Paul Vidal de La Blache et Lucien Gallois, l'une des grandes productions de l'école française de géographie (Clout, 2009). Bien plus, la monographie, c'est-à-dire la thèse d'Etat, constitue un élément central à la fois dans le dispositif géographique et dans le fonctionnement de l'institution académique (Bourgeat, 2007). Ces comptes rendus, dans leur fonction descriptive, participent ainsi de la création d'une tradition que ces thèses illustrent : les *Annales de géographie* jouent alors pleinement leur rôle de tribune des Vidalien en rendant compte à un vaste lectorat des avancées de la jeune discipline. Cette tradition, pour peu que l'on se livre à une lecture normative de ces textes, apparaît cependant très soigneusement construite par les maîtres de la discipline : à l'intérieur de la discipline, ces comptes rendus entendent définir les bonnes pratiques méthodologiques des géographes, notamment auprès de ceux qui ne sont pas encore acquis aux préceptes vidaliens.

Les thèses d'Etat ne font pas toutes l'objet d'une recension et ce tri est déjà un bon indicateur de l'intérêt de la thèse. Sur la période 1902-1922, vingt thèses d'Etat sont soutenues² et seulement douze font l'objet d'un compte rendu dans les *Annales de géographie*³. Certains motifs d'éviction sont évidents, comme pour les thèses portant sur l'Afrique⁴ et patronnées par Marcel Dubois, professeur de géographie coloniale à la Faculté des Lettres de Paris avec qui les Vidalien ont vite pris leurs distances (Soubeyran, 1997). Pour les autres qui concernent des terrains français⁵, les motifs sont plus complexes, comme Hugh Clout l'a suggéré (Clout, 2009) : si ces travaux s'inscrivent dans le genre monographique, ils ne correspondent pas aux canons méthodologiques de la discipline, voire à ses objets (dans le cas de l'approche historique retenue par Gaston Roupnel). Les géographes ne jugent

¹ En même temps que la Troisième République crée, par le folklore, un sentiment national, les géographes créent un folklore et des traditions disciplinaires pour donner de la visibilité et de la cohérence à leur jeune communauté (Hobsbawn, 2006 ; Thiesse, 1999).

² Je renvoie à l'index des thèses d'Etat soutenues publié par Marie-Claire Robic (Robic, 2006 : 186 à 201).

³ Pour la liste des thèses recensées et les références exactes des comptes rendus, on se reportera à la présentation détaillée de ce corpus dans le volume d'annexes.

⁴ Il s'agit des thèses de Emile-Félix Gautier (*Madagascar : essai de géographie physique*, 1902) Jules Machat (*Les rivières du Sud et le Fouta Diallon*, 1905) ou Lucien Marc (*Le pays Mossi*, 1909).

⁵ Il s'agit des thèses d'Emile Chantriot (*La Champagne. Etude de géographie régionale*, 1905), Raoul de Félice (*La Basse-Normandie. Etude de géographie régionale*, 1907), Charles Passerat (*Les plaines du Poitou*, 1909), Jules Laurent (*La végétation de la champagne crayeuse. Etude de géographie botanique*, 1921) ou Gaston Roupnel (*Les populations de la ville et de la campagne lyonnaises au XVII^e siècle*, 1922).

donc qu'une partie des thèses soutenues comme dignes d'être érigées en exemple (voire en modèle) de ce que la discipline peut produire. Le compte rendu est donc un exercice normatif qui inclut dans une communauté ce qui mérite de l'être et exclut ce qui n'y a pas sa place : l'ordre du discours se diffuse.

Une tradition repose avant tout sur ses fondations dont on peut rappeler la date à l'envi. Si la date de 1905 s'impose pour les excursions interuniversitaires, deux dates sont en concurrence pour les thèses d'inspiration vidalienne : 1902 (*L'irrigation* de Jean Brunhes et *La Valachie* d'Emmanuel de Martonne) et 1905 (*La Picardie* d'Albert Demangeon). C'est la date de 1905 qui l'emporte largement : la réception de la *Picardie* d'Albert Demangeon est telle qu'elle devient aussitôt le modèle de toutes les monographies régionales à venir (Robic, 2003). Avant de revenir sur le retentissement de cette première monographie portant sur la France, peut-on expliquer l'oubli relatif des deux thèses de 1902 ? Deux hypothèses peuvent être avancées. La première porte sur l'espace étudié : les deux premières thèses vidaliennes portent sur des espaces extérieurs à la France (l'Europe orientale et le bassin méditerranéen) alors que la discipline se construit pour répondre en partie à une forte demande sociale nationaliste dans le contexte de la revanche contre la Prusse et de la colonisation (Berdoulay, 1995 ; Lefort, 1992) et en plein essor du mouvement régionaliste dont Vidal de La Blache va être l'un des fidèles soutiens (Charles-Brun, 2004 [1911]). A l'aune des attentes de la société, ces terrains paraissent d'emblée disqualifiés. Dans le cas de la thèse de Jean Brunhes, une autre raison peut-être invoquée dans cette mise à l'écart : alors qu'Emmanuel de Martonne répond aux exigences de la monographie régionale qui deviendra le cadre de toute démarche géographique, Jean Brunhes refuse ce cadre. Plutôt que l'explication des faits à une échelle régionale, il cherche à dégager des enseignements généralisables tirés de comparaisons : il refuse la démarche régionale au profit d'une réflexion générale. Le compte rendu proposé par Paul Vidal de La Blache oscille ainsi entre les limites de la démarche comparative et le regret de ne pas trouver dans ces pages une monographie en bonne et due forme :

« C'est surtout, il faut bien le dire, par la diversité des cas qu'est caractérisé le champ de comparaison embrassé par l'auteur. Il est plus douteux qu'on y trouve ce qu'il appelle 'une réelle unité ou mieux une réelle continuité géographique' (p. 12). Cette expression, si je la comprends bien, peut s'appliquer à des contrées comme l'Espagne orientale et le Tell, où les analogies l'emportent de beaucoup sur les différences. (...) La véritable unité du livre de Mr Brunhes réside, moins dans des analogies contestables, que dans les observations et les idées personnelles que des enquêtes sur les lieux, menées avec beaucoup de soin, ont inspirées à l'auteur ou qu'elles ont confirmées en lui. (...) L'auteur de cet ouvrage sur l'irrigation a si bien montré la complexité des problèmes qu'elle soulève, que nous souhaitons qu'il persévère dans ses recherches. Chaque contrée, dit-il, exige une solution particulière,

que seule une sérieuse enquête géographique peut fournir. C'est à ceux qui ont dégagé le principe qu'il appartient d'en poursuivre les diverses applications. »¹

Selon Vidal de La Blache, l'heure n'est pas encore à la comparaison : celle-ci exige au préalable l'accumulation de connaissances que peut seule remplir la monographie : on retrouve là un argument qu'il présentera à nouveau lors de la querelle avec les sociologues et qui explique l'inachèvement à sa mort de son traité de géographie générale qui apparaît comme une synthèse élaborée à partir de tous les travaux qu'il a menés ou dont il a pris connaissance.

La date de 1902 renvoie, dans l'histoire de la géographie française, à un premier rendez-vous manqué entre la géographie et la forte demande sociale qu'elle suscite. C'est donc la date de 1905 qui s'impose. Comme Marie-Claire Robic l'a démontré (Robic, 2003), c'est la thèse d'Albert Demangeon sur la Picardie qui marque l'avènement de la tradition monographique. Parmi les raisons proposées, on peut retenir la filiation directe de cette thèse avec le *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de La Blache paru deux ans plus tôt : la *Picardie* est l'illustration de la démarche vidalienne qui constitue son arrière plan à la fois intellectuel et méthodologique². C'est d'ailleurs Paul Vidal de La Blache qui, pour l'occasion, rédige le compte rendu pour les *Annales*. Avant de résumer les principaux apports de l'ouvrage, il commence par souligner la qualité des recherches menées par Albert Demangeon sur son terrain :

« Son enquête, très approfondie, ne s'est pas bornée à consulter des livres et des archives, et à rassembler l'abondante documentation dont témoigne la Bibliographie placée à la fin du volume (p. 457-484). Il a aussi consulté les hommes ; il a circulé à travers ces campagnes ; il en a photographié les aspects typiques. De ces renseignements pris sur le vif résulte une impression de réalité qui se marque presque à chaque page du livre et lui donne un accent personnel. On peut reprocher à ce travail quelque exubérance dans le détail et l'appareil de preuves. Mais ce défaut, auquel il serait aisé de remédier, est amplement racheté par la plénitude de la démonstration. D'un bout à l'autre du livre le lecteur se sent guidé par *une méthode sûre et précise*. Son attention est sans cesse ramenée *de la nature à l'homme*, et inversement, comme aux deux termes solidaires du problème. Le sujet est examiné sous les aspects les plus divers, sans que jamais on perde de vue l'enchaînement qui relie les phénomènes. Il y a ça et là des vues personnelles qu'on peut discuter ; mais, du premier au dernier chapitre, la conception générale du sujet ne fléchit en aucun moment »³. (je souligne)

Dans ces lignes apparaissent en creux les grandes lignes du paradigme qu'impose Vidal – étudier les relations entre les hommes et les milieux (« de la nature à l'homme ») – ainsi que l'importance d'une méthode (« une méthode sûre et précise ») qui, si elle n'est jamais explicitée n'en joue pas moins un

¹ VIDAL DE LA BLACHE, P. (1902). « L'irrigation d'après Mr Jean Brunhes ». *Annales de géographie*. XII. p. 457 à 460.

² Cela explique l'incipit de la *Picardie* : en une longue phrase, Albert Demangeon déroule le plan de l'ouvrage à venir, sans justifier plus avant sa démarche. Celle-ci trouve son origine dans le *Tableau*.

³ VIDAL DE LA BLACHE, P. (1905). « La plaine picarde par A. Demangeon ». *Annales de géographie*. XIV. p. 265 à 270. p. 265.

rôle important pour broser un tableau vivant dans le cadre d'une géographie réaliste. Ce *credo* géographique ne va pas de soi : la discipline est encore en cours d'édification et ses méthodes sont encore loin d'être unanimement partagées aussi bien à l'intérieur de la discipline qu'à l'extérieur, comme le révèle l'appel qui clôt le compte rendu écrit par Vidal :

« Je crois en avoir assez dit pour faire apprécier la portée de cette étude. Il nous reste à souhaiter que les travaux du même genre qui seront entrepris pour d'autres contrées de la France s'inspirent de la méthode adoptée par Mr Demangeon, et de la façon dont il l'applique. »¹

La question du terrain constitue un levier opératoire pour comprendre les points de friction entre la géographie vidalienne et la morphologie sociale prônée par Durkheim. La difficulté des géographes à défendre leurs positions – et l'intérêt d'étudier la controverse – met en lumière la faiblesse des références convoquées pour justifier la pratique du terrain. Les affrontements entre les géographes et les sociologues remontent aux dernières années du XIX^e siècle : les durkheimiens dénoncent l'usage trop strict que les géographes font des thèses déterministes de Ratzel (Chartier, 1980 ; Claval, 1998). En 1909, François Simiand ravive cette controverse déjà ancienne en proposant dans *L'Année sociologique* un compte rendu synthétique des thèses de Demangeon, Blanchard, Vallaux, Vacher et Sion². Tout en saluant l'ampleur des travaux pionniers publiés sous la bannière d'une même école, Simiand commence par constater la multitude des faits observés qui, à ses yeux, dépassent le strict champ de la géographie :

« On le voit à ces quelques exemples, chez des géographes d'une même école, la notion de ce qui est géographique, de ce qui est et doit être l'objet d'une étude géographique, apparaît ou bien fort diverse, - si chacun de ces auteurs a mis dans son livre ce qu'il considérait et tout ce qu'il considérait comme proprement géographique, - ou bien fort indéterminée, si nous devons intégrer en elle jusqu'aux catégories de faits les plus distantes que nous trouverons visées dans l'une ou dans l'autre de ces études. »¹

Simiand poursuit en limitant l'objet de la géographie à ce qui s'explique exclusivement par la localisation et conteste ensuite l'échelle que les géographes privilégient : selon lui, la région ne permet pas la généralisation des observations et la formulation de lois générales, comme le proposait Ratzel qui a influencé les sociologues. Le risque est grand pour cette géographie régionale de dissoudre ses objets, de se perdre dans le particulier et d'ignorer le général. C'est la prétention de la géographie à constituer une science qui est débattue. Enfin, Simiand déplore le flou dans les systèmes de causalité proposés : en fonction des régions, une même cause a des effets différents et un même effet peut s'expliquer par des causes différentes :

¹ *Ibid.* p. 270.

² SIMIAND F. (1909). « Géographie humaine et sociologie ». *L'Année sociologique*. p. 723 à 732.

« Si le milieu physique a une action sur des phénomènes humains, c'est bien, entre tous, sur les faits d'habitat, sur les manières de se fixer, de s'installer, de se grouper sur le sol, qu'on doit le reconnaître. Et nos géographes y donnent, en effet, une juste attention. Mais nous voyons un même soi argileux, rendant en temps de pluie le charroi très difficile, expliquer, chez l'un de nos auteurs, que les fermes soient placées le long des chemins (afin de profiter au moins de la facilité relative de circulation qu'ils procurent) et chez un autre, que les fermes soient isolées au milieu des champs (pour être plus près des champs à cultiver), un terrain sablonneux expliquant, pour ce dernier auteur, que les maisons soient placées le long des chemins. »²

Au centre de l'attaque se trouve donc le terrain dans toute sa complexité et sa polysémie. La critique des découpages opérés est une contestation de la démarche régionale qui repose sur le contact intime avec le terrain. De plus, la disjonction opérée entre le cadre et les objets rappelle la tendance des géographes à favoriser la région au détriment de ceux-ci : pour eux, le cadre prime sur les objets étudiés et l'accumulation de ces objets permet, dans l'esprit des géographes, une peinture impressionniste – et donc toujours plus fidèle à sa réalité et à sa complexité – de la région. La monographie régionale a vocation à embrasser les totalités des objets portés par le cadre. Cette accumulation permet, aux yeux des vidaliens, l'établissement de systèmes de causalités complexes mettant en jeu des relations réciproques qu'entretiennent entre eux tous ces objets. Le « dossier régional » dont Vidal prône l'instruction dans la préface de son *Atlas général* (1894) est donc opératoire pour s'affranchir de la diversité des milieux et de la part d'inventivité humaines qui sont les obstacles épistémologiques principaux à la définition de schémas stricts de causalité dans le monde social (Claval, 2003a ; Robic, 1991).

La réponse de Vidal ne tarde pas et prend prétexte de la thèse de Sion (1908). De manière inhabituelle, l'article commence par une longue mise au point dans laquelle Vidal rappelle tout d'abord la spécificité de la méthode géographique, et enfin les systèmes de causalité que les géographes mettent en œuvre :

« Le caractère essentiel de cette méthode [géographique] consiste dans le souci rigoureux de localiser les faits dont elle s'occupe. C'est sa raison d'être ; on peut ajouter que c'est aussi le principe fécond qu'elle peut inoculer autour d'elle »³

Vidal retient donc l'objection de Simiand sur le rôle de la localisation, mais la détourne. Là où Simiand ne faisait intervenir la géographie que là où la localisation était le facteur principal, Vidal revendique de s'intéresser à tous les objets dès lors qu'ils peuvent être localisés. Il récuse ainsi le

¹ *Ibid.* p. 725.

² *Ibid.* p. 730.

³ VIDAL DE LA BLACHE, P. (1909). « Les paysans de la Normandie orientale ». *Annales de géographie*. XVIII, p. 177 à 181. p. 177.

partage que tentent d'établir les sociologues. La géographie peut donc s'intéresser à tous les objets du moment que l'on applique une méthode géographique :

« On serait mal fondé à regretter les différences de points de vue qui les distinguent, pour, toutefois, qu'elles représentent vraiment, sous des aspects divers, des applications de la méthode géographique »¹.

Cette exigence permet – et il répond à une deuxième critique – de montrer la complexité des causalités à l'œuvre dans les objets décrits :

« Dans l'explication de ces faits très complexes, soumis à des circonstances diverses de temps et de lieu, l'analyse géographique, aussi bien que celle des influences ethniques et historiques, doit avoir sa part ; l'emploi exclusif d'un mode d'interprétation ne saurait satisfaire une intelligence éprise de réalité et non de système. »²

Les chaînes causales trouvent leur explication à l'échelle régionale qui permet justement d'embrasser la totalité des facteurs en présence (Robic, 1991 et 2004b). Il explique enfin que la diversité des objets étudiés provient de la diversité de la France même : les auteurs, pour souligner au mieux la physionomie de la région qu'ils étudient, sont invités à mettre l'accent sur telle ou telle dimension. L'article se poursuit par un résumé complet de l'ouvrage. C'est aussi une attaque des géographes *réalistes* (Orain, 2009) contre les sociologues *positivistes* : au-delà des objets et des méthodes, ce sont deux manières différentes de voir le monde qui s'opposent. Si les géographes comme les sociologues sont nourris au sein du positivisme, les géographes adoptent une vision réaliste du monde qui apparaît dans leur projet descriptif, là où les sociologues cherchent à définir des lois qui régissent la vie en société.

Si le fond du document est intéressant (car il exprime les grandes lignes d'une méthodologie géographique rarement explicitée autrement que par l'exemple), sa forme l'est tout autant : elle l'inscrit dans une rhétorique de la polémique comme le suggère l'emploi des références mobilisées par Vidal au cours de l'argumentation. Chacune renvoie à différents niveaux d'autorité différents et vise à « stratifier » le texte (Latour, 2005), c'est-à-dire à le rendre difficilement attaquant par le recours qui est fait à différents registres cognitifs et strates temporelles pour légitimer son contenu. Vidal souligne tout d'abord la légitimité institutionnelle d'une thèse « à laquelle la Faculté des Lettres de Paris vient de décerner la mention *très honorable* »³. Il rappelle ensuite l'ancrage de ces recherches dans l'horizon méthodologique défini par la thèse de Demangeon. Deux auteurs (et non des moindres) sont ensuite cités. Vidal soi-même afin d'attester de la justesse des vues de Sion :

¹ Ibid.

² Ibid. p. 178.

³ Ibid. p. 177.

« [La ville] exerce sur la ville rurale une répercussion analogue à celle que j'ai eu l'occasion de noter à propos de la Flandre »¹.

Ainsi que Friedrich Ratzel :

« F. Ratzel a écrit quelque part que la pensée de l'homme moderne prenait un tour de plus en plus géographique. Ce mot revient en mémoire à propos de ces écrits où l'on voit comment les faits généraux de l'époque présente revêtent un aspect particulier suivant les milieux qu'ils affectent. »²

Si l'on pousse l'analyse de ces références, celles-ci apparaissent circulaires : le régime de l'autocitation prévaut. Derrière la Sorbonne, il faut en effet voir la personne de Vidal de La Blache, alors professeur et patron de la thèse. De même, la référence à la thèse de Demangeon est une manière subtile pour Vidal de citer ses propres préceptes méthodologiques exposés dans le *Tableau* et que Demangeon a si bien mis en application au point que sa *Picardie* est devenue le modèle de toutes les monographies régionales à venir (Robic, 2003). Et quant aux deux dernières références, elles mettent avant tout l'accent sur le rôle éminent qu'a joué Vidal de La Blache dans le renouvellement de la discipline. En effet, l'intérêt n'est pas tant dans la formule du maître allemand que dans les conclusions qu'en tire Vidal. Il justifie ainsi la pertinence des approches géographiques pour étudier même les objets des autres disciplines, tout en revendiquant l'antériorité de l'héritage ratzelien contre la jeune morphologie sociale qui cherche également à se l'approprier. Ce qui se lit dans ce compte rendu, c'est que seuls le charisme de Vidal et son travail pour refonder la géographie en faisant fructifier l'héritage ratzelien permettent de fonder la légitimité de la démarche méthodologique des géographes.

La controverse connaît un nouveau rebondissement quand l'historien Lucien Febvre, ancien élève de Vidal de La Blache à l'École normale supérieure, publie en 1922 son ouvrage *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire* (Febvre, 1922). Intéressé par les travaux des géographes dont il rend compte favorablement et régulièrement dans la *Revue de synthèse historique*, il détaille ce que la géographie peut apporter à l'histoire. Il récuse tout déterminisme : en rappelant l'importance du *possibilisme* vidalien¹, il dénonce l'application trop stricte des théories de Ratzel. Il rappelle également le rôle que doit jouer la géographie dans la synthèse historique et exhorte à travailler à petite échelle, ce qui permet selon lui de comprendre au mieux l'influence de la nature sur l'homme, au détriment de l'échelle moyenne de la géographie régionale. Comme chez François Simiand, l'essentiel de la critique de Lucien Febvre porte sur l'échelle d'analyse retenue et donc sur la pertinence du terrain régional. En n'envisageant que la végétation (et donc l'échelle des grandes zones

¹ *Ibid.* p. 179.

² *Ibid.* p. 181.

bioclimatiques) comme intermédiaire entre les hommes et les milieux, Lucien Febvre met en cause les critères de découpage des régions et conteste la pertinence d'analyses à des échelles plus fines. Derrière ces critiques se dessine une nouvelle modalité des relations entre histoire et géographie (Ozouf-Marignier, 1995). La tentative de Febvre va clairement dans le sens d'un asservissement de la géographie à l'histoire, mais elle préfigure aussi une génération d'historiens qui entretiendront des liens étroits avec la géographie : Lucien Febvre et Marc Bloch fondent en 1929 les *Annales d'histoire économique et sociale* qui doivent beaucoup à l'héritage vidalien (Dosse, 1987) et en 1947 Fernand Braudel soutient sa thèse d'histoire moderne dans laquelle il formule sa conception de la géohistoire (Braudel, 1949).

Comme l'a fait Vidal en son temps avec Simiand, Demangeon prend la plume pour répondre en 1923 à Febvre². Ce compte rendu révèle les évolutions des rapports de force en jeu dans la controverse dont Demangeon commence par rappeler les termes. La géographie a été contestée par les sociologues et Febvre a toujours soutenu les géographes. Il explique que les approches de la sociologie et de la géographie sont certes différentes – l'une relève de ce qui trouve son fondement dans les idées des hommes et l'autre de « l'étude des rapports des groupements humains et du milieu terrestre dans leurs actions et réactions réciproques »³ – mais aussi complémentaires :

« Nous pensons comme M. Febvre, que ces querelles autour des frontières et des domaines d'une science sont un peu vaines. Rien ne compte si ce n'est les œuvres originales qui apportent du nouveau (...). S'il y a contestation sur les limites d'un sujet, tant mieux ; il n'en sera que mieux étudié, étant considéré de deux points différents de l'horizon. »⁴

Cette alliance de circonstance avec Lucien Febvre ne doit pas masquer le danger que l'historien fait courir à la géographie. Pour ce qui relève du déterminisme, Demangeon donne évidemment raison à Febvre très largement inspiré par la pensée de Vidal de La Blache et dont l'héritage est capté par l'historien :

« On ne peut pas dire qu'elle appartienne en propre à M. Febvre car, ainsi qu'il le répète souvent, elle dérive de tout ce que Vidal de La Blache a écrit et enseigné »⁵.

Demangeon cherche à marquer l'antériorité des géographes dont les travaux ont montré la complexité des chaînes de causalité : « Le sanctuaire était déjà bien gardé »⁶. C'est également une réponse implicite aux accusations des sociologues : la spécificité de la géographie réside dans sa méthode

¹ C'est d'ailleurs lui qui théorise et nomme ce *possibilisme* qui est au cœur de la pensée de Vidal de La Blache.

² DEMANGEON A. (1923). « Introduction géographique à l'histoire ». *Annales de géographie*. XXXII. p. 165 à 170.

³ *Ibid.* p. 168.

⁴ *Ibid.* p. 167.

⁵ *Ibid.* p. 165.

⁶ *Ibid.* p. 167.

régionale qui apporte un cadre conceptuel opératoire pour résoudre la question des causalités. Il se fait, comme Vidal en son temps, l'avocat de la monographie régionale, avec exactement les mêmes arguments :

« Il faut partir du particulier pour arriver au général. Le particulier, en géographie, c'est le cadre régional. »¹

Demangeon récuse donc l'usage des seuls critères bioclimatiques pour délimiter des zones d'étude pertinentes, et en affirmant la nécessité de compiler des observations à des échelles plus fines, il rappelle l'intérêt de croiser les critères, et donc de multiplier les objets étudiés dans des régions plus petites et bien individualisées. Si la controverse évolue, les critiques portées à la géographie restent du même ordre : l'échelle de référence et les principes de causalité. Dans cette perspective, la pratique du terrain constitue, aux yeux des géographes, un garde-fou qui permet d'éviter bien des écueils et, au-delà, d'enrichir les connaissances, préalable à toute synthèse future :

« C'est le seul moyen (...) de constituer leur trésor d'observations avant de construire des systèmes »².

En vingt ans, l'ennemi a changé et la menace vient désormais de l'assujettissement de la géographie à l'histoire, ce que souligne avec humour Demangeon :

« S'il fallait accepter toutes ses négations, c'est toute la géographie humaine, qu'il prétend défendre, qui succomberait sous son étreinte affectueuse »³.

En 1922, l'ordre du discours est en place : imposé par Vidal dans son effort de refondation, il est assimilé par ses disciples qui le mobilisent. Derrière la question du terrain, c'est non seulement la méthode mais aussi l'objet de la discipline et ses fondements épistémologiques qui sont mobilisés.

Parcours de la méconnaissance

La controverse qui oppose Vidal et les Vidaliens d'une part aux sociologues durkheimiens puis à l'historien Lucien Febvre d'autre part met donc en lumière le manque d'arguments pour justifier la pratique du terrain, alors qu'il est présenté comme le cœur même de la démarche du géographe. De l'argumentaire proposé, il apparaît que c'est le terrain qui justifie toute la démarche ; en ce sens, la légitimation du terrain intervient toujours *ex post*. Le terrain est considéré comme une méthode pertinente dès lors qu'on en tire des résultats probants : on juge la méthode à l'aune des résultats obtenus. C'est par ses résultats que le terrain se construit rétrospectivement comme un discours de

¹ *Ibid.* p. 169.

² *Ibid.* p. 169

³ *Ibid.* p. 170.

vérité (au sens foucauldien). L'importante production de la géographie française justifie donc les méthodes employées et entraîne la pérennité de la démarche. Même si l'ambition de Paul Vidal de La Blache était de dégager des principes généraux expliquant l'anthropisation du globe¹, cette tâche doit être précédée – comme il le rappelle dans le compte rendu de la thèse de Jules Sion, et après lui Albert Demangeon dans sa réponse à Lucien Febvre – par des travaux monographiques qui permettent l'accumulation de données qu'il s'agira ensuite de traiter et de synthétiser. La fonction de la monographie régionale est fondée et trouve dans le format de la thèse d'Etat un cadre opératoire : la région correspond en effet à un terrain que l'on peut parcourir et s'appropriier durant la dizaine d'années de l'exercice (Lefort et Pelletier, 2006). Bref, l'accès à l'Université exige la soutenance d'une thèse qui doit reposer – pour être acceptable et acceptée – sur un long travail de terrain. Le fonctionnement de l'institution universitaire est ainsi en partie à l'origine du discours qui fait du terrain un impératif méthodologique. Pourtant, ce n'est pas de cette manière qu'il est formulé en 1977 par Yves Lacoste dans les deux numéros d'*Hérodote* qu'il consacre à la question. Entre Vidal de La Blache (qui meurt en 1918) et le débat lancé par *Hérodote*, il nous manque un chaînon qui permettrait de suivre et comprendre les évolutions qu'a connues le discours des géographes. Ce chaînon répond aux caractéristiques suivantes : la pratique du terrain se maintient et est complétée le cas échéant par de nouveaux outils et dispositifs (Volvey, 2003b), mais les discours changent radicalement : ainsi Yves Lacoste remet-il en cause la géographie des maîtres et la posture qu'elle implique (Lacoste, 1976c). Bref, ce qui survient durant ce chaînon manquant semble paradoxal : comment peut-on remettre en cause une pratique – au point de la rejeter complètement – sans pour autant en abandonner l'usage ? Ou, si on le reformule : comment une pratique peut-elle à ce point changer complètement de signification au point de se maintenir alors que les discours qui la fondent et la légitiment deviennent caducs ? La résolution de ce paradoxe se trouve dans les évolutions des pratiques et des discours du terrain qui surviennent tout au long de ce chaînon manquant : il faut s'intéresser à ce qui est dit du terrain et à ce qui est en fait de 1922 (fin de la controverse et publication posthume des *Principes* de Vidal) aux années 1970 (et au-delà). Les comptes rendus des excursions interuniversitaires et les films pédagogiques réalisés à l'ENS de Saint-Cloud constituent un cadre opératoire. D'une part, la durée du *corpus* correspond parfaitement à ce chaînon manquant tout en offrant, pour la fin de la période, un tuilage permettant d'envisager les évolutions du discours. D'autre part, ce *corpus* nous met en présence de pratiques ; la part des discours y est plus diffuse ce qui donne un bon aperçu des gestes des géographes.

¹ C'est le but assigné à ses *Principes de géographie humaine* posthumes, édités par Emmanuel de Martonne à partir des brouillons laissés par Vidal (Vidal de La Blache, 1922).

Il faut chercher à donner une cohérence à ce paradoxe : comment penser la pérennité des pratiques en dépit de la remise en cause d'un discours et de ses fondements conceptuels ? Cela revient à penser la *différence* dans l'*identique*, au point que l'identique devient complètement différent tout en restant rigoureusement le même. La théorie mimétique proposée par René Girard (Girard, 1972 et 2004) et appliquée à l'histoire de la géographie française peut apporter des éléments de compréhension. Cette théorie qui résume à elle seule le projet scientifique de René Girard cherche à penser les origines de la culture et à sa reproduction¹. Selon lui, les phases de structuration des communautés obéissent au même schéma qu'il qualifie de *séquence mimétique*. Deux individus désirent un même objet ; ce désir aboutit à une rivalité pour le même objet, au cours de laquelle l'objet disparaît au profit de la rivalité qu'il suscite. La rivalité s'entretient et gagne les autres membres du groupe qui à leur tour désirent l'objet (ou plutôt ce qu'il représente, c'est-à-dire les rivalités qu'il génère). Cela aboutit à une crise généralisée qui met en péril l'existence du groupe comme communauté. La résolution du conflit passe par la désignation d'un bouc émissaire, victime innocente que l'on charge de tous les torts et que l'on rend responsable de la crise ; c'est la mise à mort (symbolique ou réelle) du bouc émissaire qui permet à la communauté de se reformer et de retrouver son unité. Et celle-ci repose justement sur la *méconnaissance*, c'est-à-dire l'ignorance (que l'on se garde bien de remettre en cause en la contestant) de l'innocence de la victime expiatoire. Au cœur de la communauté gît donc une victime innocente mais rendue coupable et qui dessine une béance de signification que les membres de la communauté se gardent bien d'interroger. L'hypothèse formulée ici est que le modèle de la séquence mimétique donne de l'intelligibilité à ce qui se joue durant ce chaînon manquant, et constitue une alternative au schéma kuhnien pour expliquer l'essor d'une crise de la géographie des années 1960 aux années 1980². Elle permet surtout – et c'est à ce titre que je la retiens – de croiser l'approche historique (la théorie de René Girard se pose explicitement comme but de remonter aux origines de la culture) à une prise en compte de l'imaginaire disciplinaire (la part d'oubli plus ou moins consciente à l'œuvre dans le processus de méconnaissance). Elle permet de mettre en évidence les profondes continuités (l'apparition de *différences* dans l'*identité*) et de nuancer l'impact des ruptures, ou au moins de leur donner un sens nouveau, qui procède justement de ces continuités.

¹ Alors que le recours à l'*habitus* bourdieusien permet de penser la reproduction des structures, la théorie mimétique permet, elle, d'envisager les origines d'une culture et sa transformation successive au sein d'une communauté donnée. Le premier pense la continuité (et l'on retrouve une des critiques courantes selon laquelle le structuralisme ne permet pas de penser l'histoire) alors que la seconde cherche précisément à penser l'origine, c'est-à-dire l'histoire.

² Les analyses qui suivent sont des éléments qui apportent du crédit à cette lecture mimétique de l'histoire de la géographie française. Pour l'imposer comme modèle analytique pertinent, il faudrait mener une approche plus fine et multiplier les sources pour valider cette hypothèse à la manière du travail accompli par Olivier Orain (Orain, 2003) pour appliquer le schéma paradigmatique à la géographie.

L'excursion de 1905 organisée par Emmanuel de Martonne en Bretagne et le compte rendu qui en est fait en 1906 sont à l'origine d'une tradition qui connaîtra une grande postérité : pendant près de soixante-dix ans de telles excursions seront organisées. Ce compte rendu, qui inaugure une longue série, explique le but de ces excursions. Il s'agit d'une part de donner de la visibilité à une communauté émergente mais déjà bien installée¹ et qui bénéficie d'une forte demande sociale², ce qu'atteste la participation financière des pouvoirs publics (notamment le Ministère de l'Instruction Publique et les compagnies ferroviaires qui consentent des réductions) à ces manifestations. Et d'autre part de favoriser les échanges au sein de cette communauté, tout en formant ses étudiants les plus méritants. Ainsi, chaque année, les meilleurs étudiants de chaque université sont-ils entièrement défrayés pour participer à ces prestigieuses excursions, successivement organisées par les universités, afin de découvrir une région. C'est une manière de fédérer les initiatives qui existent déjà dans les différents instituts de géographie tout en permettant aux étudiants de quitter leur environnement habituel et de découvrir, lors de l'excursion, des régions qui leur sont inconnues, dans le cadre de pratiques pédagogiques qui mettent largement l'accent sur la découverte *in situ* (Cholley, 1942 ; Meynier, 1971). La fonction mimétique est donc au cœur même du dispositif des excursions interuniversitaires. Tout d'abord, la pédagogie repose largement sur la reproduction des gestes du maître ; le principe de sélection des étudiants participants (les meilleurs de chaque université) vise à la reproduction d'une élite.

Ce mimétisme pédagogique initial se double d'un mimétisme au niveau de l'exercice même : l'excursion se ritualise et l'exercice se reproduit chaque année³, avec des résultats divers⁴. La pérennité de ces excursions est parallèle à l'institutionnalisation de la discipline géographique. Elle se double de sa ritualisation. Son organisation obéit en effet à un cérémonial qui est scrupuleusement respecté et répété. Dans cette perspective, l'excursion de 1905 en Bretagne fait office d'acte fondateur dont il s'agit de reproduire scrupuleusement les caractéristiques : un itinéraire assez long qui permet l'observation de paysages contrastés⁵ à partir d'une université d'accueil, un programme dense et des déplacements incessants. Les comptes rendus se chargent de rappeler ces figures imposées et

¹ Les *Annales de géographie* sont fondés en 1891 et Vidal de La Blache occupe une chaire en Sorbonne dès 1898, assurant ainsi à la « nouvelle » géographie une position dans l'institution académique et dans la société (Sanguin, 1993).

² La défaite de 1870 et la préparation de la revanche entraînent l'apprentissage de la géographie aux jeunes enfants, ce qui profite à la géographie universitaire, alors convoquée pour participer à la refondation de la nation (Lefort, 1992).

³ Exception faite, bien sûr, des périodes de troubles comme les deux guerres mondiales. Je renvoie aux tableaux présentés dans le volume d'annexes : « Les comptes rendus d'excursions interuniversitaires publiés dans les *Annales de géographie* » et « L'organisation des excursions interuniversitaires de géographie ».

⁴ Les comptes rendus sont peu diserts sur les éventuels ratés ; leur rôle est justement d'assurer la publicité de ces excursions, pas de souligner leurs échecs. Avec l'aide de la correspondance (Wolff, 2001), il est toutefois possible de pointer certaines déconvenues, comme pour l'excursion de 1909 organisée en Auvergne par le géologue Philippe Glangeaud. Le compte rendu laconique (dix lignes) rédigé par Lucien Gallois laisse suggérer certaines frictions entre le géologue et les vidaliens.

⁵ Denis Wolff rappelle ainsi que l'itinéraire de l'excursion de 1908 confié à Albert Demangeon a été âprement négocié ; l'enjeu est justement de présenter des régions différenciées, afin de tirer le meilleur profit du déplacement (Wolff, 2001).

participent pleinement de l'élaboration de ce folklore : le nombre de participants, les universités participantes, le nom des enseignants présents sont systématiquement indiqués, et les comptes rendus insistent aussi sur la bonne humeur qui caractérise la caravane. On pose ainsi les bases d'une communauté qui se retrouve régulièrement. Aussi, lorsqu'il s'agit de regretter une disparition, comme lors de l'excursion de 1930 qui mène les participants de la Lozère à Montpellier, c'est-à-dire l'itinéraire inverse de celle de 1906 organisée par le botaniste Flahaut :

« Nous aurions aimé à fêter la verte vieillesse de M. Flahaut, qui fut l'un des organisateurs de la première excursion. Nous avons eu du moins la satisfaction de compter parmi nous quatre participants de 1906, MM. Gallois, de Martonne, Sion [qui a rédigé le compte rendu de l'excursion de 1906] et Arbos. Et nos pensées sont allées aux disparus, en particulier à Antoine Vacher et Léon Boutry¹. »

Dans les moments de crise, la communauté se retrouve lors des excursions ; c'est particulièrement vrai après chacune des deux guerres mondiales. Durant les deux conflits, les excursions sont suspendues de 1915 (après celle à Bordeaux organisée par Camena d'Almeida) à 1920 et de 1939 à 1948. La mobilisation de nombreux géographes au front (surtout parmi les étudiants visés par ces manifestations), la difficulté de se déplacer, la pénurie et les problèmes financiers expliquent cette mise en sommeil forcée. A chaque fois, la remise en route est difficile, tant sont grandes les difficultés dans un pays qui sort victorieux mais affaibli de ces épreuves. Après la première guerre, les excursions ne reprennent qu'en 1920² : René Musset (alors professeur à Rennes) organise une excursion à travers le Maine et le Perche. Cette « XI^e excursion, un peu raccourcie comme temps par les difficultés de transport et l'augmentation des frais de toute nature »³ est l'objet d'une vingtaine de lignes seulement dans les *Annales* : la reprise de la tradition passe presque inaperçue et le compte rendu ne fournit que l'itinéraire emprunté. La véritable reprise a lieu en 1921 : du 21 au 26 mai 1921 la caravane conduite par Henri Baulig visite Strasbourg et l'Alsace. Cette destination ne doit rien au hasard et l'on sait l'importance de cette région et du symbole qu'elle représente pour les géographes. C'est la guerre de 1870 et la perte consécutive de l'Alsace Moselle qui incitent les pouvoirs publics à enseigner la géographie dans les écoles (Lefort, 1992) et les géographes ont justifié par leur art l'appartenance de cette région à la France. Ainsi le *Tableau de la géographie de la France* de Paul Vidal de La Blache qui ouvre la monumentale *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la*

¹ BAULIG, H. (1930). « La XXII^e excursion géographique interuniversitaire ». *Annales de géographie*, XXXIX. pp 511 à 515. p. 511.

² En 1920, après l'excursion dans le Maine et le Perche a également lieu une excursion organisée par Augustin Bernard et Marcel Larnaude en Algérie, mais son articulation avec les interuniversitaires reste problématique : alors qu'Augustin Bernard explique dans l'avant-propos du compte rendu que cette excursion se fait en marge des interuniversitaires, Marcel Larnaude la décrit comme la « XII^e excursion interuniversitaire ». LARNAUDE, M. (1921). « Excursion interuniversitaire en Algérie ». *Annales de géographie*, XXX, p. 161 à 194.

³ ANONYME (1920). « La XI^e excursion géographique interuniversitaire ». *Annales de géographie*, XXIX. p. 461.

Révolution d'Ernest Lavisse (Vidal, 1903) contient-il une longue étude de cette région¹. Et le même Vidal de La Blache écrit, en marge de la Conférence de Versailles, *La France de l'Est* (Vidal, 1918) dans lequel il démontre par l'histoire et la géographie l'appartenance de l'Alsace et de la Moselle à la France et plaide ainsi pour leur rattachement à la mère patrie. Dans son compte rendu, Henri Baulig souligne l'importance de l'événement :

« Comme on pouvait le prévoir, le nombre de participants a été exceptionnellement élevé : 57 au total, dont 18 professeurs de l'enseignement supérieur, 7 de l'enseignement secondaire et 32 étudiants. Le nombre de présents, variable de jour en jour, n'a jamais été inférieur à 40. »²

Il souligne également la forte présence d'universitaires étrangers venus de Belgique ou de Tchécoslovaquie. La géographie française investit donc physiquement (et non plus seulement par ses productions savantes³) ces terres à nouveau françaises et réaffirme donc son unité symbolique (tant celle de la patrie que celle de la communauté scientifique dont le but était justement d'obtenir le rattachement de ces régions à la France). Même si les difficultés d'organisation persistent (l'excursion ne dure que cinq jours, c'est-à-dire autant que celle de 1920 et bien moins que celles d'avant-guerre) elles sont tues et Henri Baulig insiste au contraire sur l'intérêt scientifique de l'itinéraire emprunté.

La reprise des excursions après la Seconde guerre relève d'une symbolique différente mais traduit également la volonté de renouer avec une tradition disciplinaire profondément ancrée :

« Après neuf ans d'interruption, on est parvenu, en 1948, à remettre sur pied une Excursion interuniversitaire ; elle s'est déroulée dans le pays qui avait accueilli la première sous la direction d'Emmanuel de Martonne (1904 [sic]). Elle n'atteint pas encore l'ampleur des précédentes, car les nécessités budgétaires et hôtelières avaient obligé les organisateurs à limiter le nombre des participants. Elle a cependant repris la plupart des traditions qui font de cette rencontre entre professeurs et élèves de toute la France la plus importante manifestation pédagogique annuelle dans le domaine de la géographie. »⁴

Le choix de la région visitée ne doit là encore rien au hasard : le retour en Bretagne après les excursions de 1905 et 1911 est une manière pour la communauté de renouer avec son passé et de mettre en avant l'héritage dont elle peut se prévaloir. Le congrès qui la précède a deux buts. D'une

¹ Marie-Claire Robic souligne que les régions de l'Est sont les régions les plus longuement décrites dans le *Tableau* alors qu'au moment de sa parution elles sont placées sous la souveraineté de l'Empire allemand (Robic, 2001).

² BAULIG, H. (1922). « La XIII^e [sic] excursion géographique interuniversitaire. *Annales de géographie*, XXXI. p. 59 à 64. p. 59.

³ Ces productions savantes sur l'Alsace et la Moselle ou même sur l'Allemagne n'ont jamais cessé : le compte rendu se clôt par une inhabituelle bibliographie qui montre l'importance des travaux disponibles. Il s'agit donc d'attester l'antériorité des recherches et de souligner qu'en dépit du changement de souveraineté la France de l'Est n'a cessé de susciter l'intérêt des géographes français. C'est une manière pour la géographie de justifier son rôle de levier idéologique au service des intérêts de la III^e République (Berdoulay, 1995).

⁴ GUILCHER, A. ET MEYNIER, A. (1949). « La XXXI^e excursion géographique interuniversitaire (30 mars – 4 avril 1948) ». *Annales de géographie*. LVIII. p. 1 à 16. p. 1.

part discuter les hypothèses débattues sur les épisodes de régression et de transgression qui ont affecté la région. D'autre part d'élaborer une motion transmise aux autorités compétentes par laquelle les géographes expriment leurs craintes quant aux menaces qui pèsent sur la discipline, notamment les obstacles (comme les pénuries et les manques de moyens) qui empêchent de voyager et demandent en conséquence de permettre la pratique de la géographie dans de bonnes conditions :

« Le congrès de géographie de 1948, rappelant que, dans tous les pays importants, la Géographie et l'esprit géographique tiennent une place croissante dans la formation des élites dirigeantes ; que les hommes d'Etat américains attribuent partiellement la victoire sur l'Allemagne à la décadence de la Géographie allemande ; que les problèmes économiques de tout ordre qui se posent aux nations d'après-guerre nécessitent, pour être correctement analysés, une forte culture géographique ; constatant que cette culture ne peut être complètement acquise que par le contact avec les réalités diverse ; que, par conséquent, la possibilité de se déplacer, d'observer et d'enquêter sur place est une condition *sine qua non* du développement de la science géographique et de la formation des étudiants en géographie ; que, donc, le voyage d'étude est aussi strictement indispensable au géographe que le laboratoire l'est au chimiste ou au biologiste ; demande au pouvoir public de faciliter ces voyages (...). »¹

C'est une manière de rappeler ce que la France doit à ses géographes. Suit une longue énumération des mesures jugées indispensables pour faciliter les déplacements (multiplication des bourses pour les étudiants, systématiser les réductions pour les voyages en train, permettre aux géographes de s'équiper prioritairement en automobiles et bicyclettes...). Le retour aux sources a pour but d'affirmer la cohésion de la communauté et souligner sa légitimité au moment de la reconstruction. Ces excursions composent donc la geste des géographes : elle est faite de héros (les professeurs qui organisent les excursions et donnent vie à la caravane), de hauts-lieux qu'il s'agit de parcourir voire de re-parcourir, comme si la discipline rejouait chaque année l'acte fondateur². En dépit des profondes évolutions que connaissent le monde et la géographie, c'est la grande homogénéité du *corpus* des comptes rendus qui surprend, comme si les géographes ont fidèlement eu à cœur de reproduire dans l'esprit et dans les faits l'excursion de 1905³. On est bien dans une démarche mimétique, tant par les préceptes pédagogiques employés que par l'image que la communauté se donne d'elle-même.

Si l'acte fondateur de 1905 ouvre la voie à une tradition qu'il s'agit de reproduire fidèlement, les excursions n'en connaissent pas moins de profondes évolutions causées par les évolutions de la société. L'évolution des pratiques scientifiques dépend ainsi du contexte social dans lequel elles se

¹ *Ibid.* p. 2.

² Lors du colloque organisé à l'Université Rennes 2 en 1999 pour célébrer le centenaire de la création de l'Institut de géographie, les participants ont pu refaire, quatre-vingt-quatorze ans après, l'étape inaugurale de l'excursion de 1905 (Baudelle *et al.*, 2001).

³ Ce n'est sans doute pas anodin si l'on songe qu'Emmanuel de Martonne, alors chargé de cours à l'Université de Rennes et organisateur de la première excursion, devient vite l'un des patrons de la géographie française de la première moitié du XX^e siècle.

développent. Plus que la grande histoire – nous avons rappelé l’impact des deux guerres mondiales sur l’organisation des excursions – c’est l’histoire des techniques qui semble le plus modifier les pratiques scientifiques ; les géographes sont tributaires des outils et des possibilités de leur temps. Au début des excursions, le train constitue le principal moyen de transport (et les compagnies ferroviaires consentent des réductions), même si d’autres modes sont ponctuellement utilisés, comme le bateau (sur le littoral breton), la barque (dans les gorges du Tarn) ou l’automobile (dans les îles bretonnes), sans oublier la marche à pied ! L’autocar s’impose progressivement : utilisation ponctuelle en 1924 (la chaîne des Puys) et systématique à partir de 1930 (de la Lozère à Montpellier). Il permet de gagner du temps et d’épargner la fatigue des participants tout en permettant d’atteindre l’endroit voulu. Mais surtout, il permet de passer d’une logique de l’itinéraire et du transect à une logique de desserte aréolaire autour d’un centre. L’avion est utilisé, comme en 1956 pour survoler les plaines du Nord de la France et du Sud-Est de l’Angleterre. Plus qu’une révolution des transports, cette utilisation de l’avion témoigne surtout d’une évolution des outils mis à la disposition des géographes : la vue zénithale est enfin rendue possible sans passer par la carte¹. Enfin, l’évolution du nombre de participants à ces excursions renvoient à l’augmentation des effectifs universitaires et à la création de nouvelles universités ; la massification mise en évidence par Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1984). La géographie est ainsi poreuse aux évolutions de la société et des techniques qui ont des conséquences sur son objet².

Même si la discipline connaît de nombreux changements, c’est la continuité qui l’emporte, ce qui témoigne d’une démarche mimétique assumée, autant dans les pratiques pédagogiques que scientifiques et institutionnelles. Le terrain, dans toute sa polysémie (c’est-à-dire à la fois l’espace et la pratique), devient l’objet de la rivalité mimétique. La rivalité s’exerce sur le terrain envisagé comme pratique. En effet, entendu ainsi, la rivalité pousse les géographes à approfondir sans cesse leur connaissance d’une région. En dépit des préceptes vidaliens qui visent à établir à terme une synthèse régionale puis globale, c’est la nomenclature qui s’impose progressivement sous le coup d’une accumulation de connaissances sur une région. Cette démarche se lit dans le *corpus*. Très vite, le récit de l’excursion cède la place à une description – de plus en plus longue et exhaustive – de la région : la longueur des comptes rendus augmente sensiblement et l’on trouve de moins en moins les éléments qui relèvent directement de la tradition (comme le nombre de participants, les organisateurs, les itinéraires...). Bref, on assiste à une fuite en avant qui conduit à faire de plus en plus de terrain afin d’accumuler de plus en plus de données. L’accumulation est encouragée.

¹ Philippe Pinchemel, organisateur de l’excursion de 1956, a d’ailleurs beaucoup œuvré en faveur de l’utilisation des images aériennes et satellites (Pinchemel et Clergeot, 2001).

² Ces évolutions sont emblématisées dans les oscillations du statut des *textes scientifiques* que constituent ces comptes rendus et qui sont longuement analysées dans le cheminement « La production du texte ».

La rivalité s'exerce également pour le terrain envisagé cette fois comme un espace, c'est-à-dire pour la conquête et l'appropriation des espaces étudiés¹. Il faut marquer son territoire, quitte à exclure ceux qui cherchent à s'y immiscer. Les prémices – lisibles dans le *corpus* des comptes rendus d'excursion – de la querelle entre l'école de Paris et l'école de Grenoble en fournit un bon exemple. Les fondements de cette querelle qui a pour enjeu l'explication générale du relief des Alpes sont connus : une opposition scientifique (les parisiens, menés par Emmanuel de Martonne, défendent la thèse d'une évolution cyclique davisienne du relief alors que les grenoblois, guidés par Raoul Blanchard, privilégient le facteur structural) doublée d'un conflit de personnes entre les deux protagonistes pour l'appropriation du massif alpin (Broc, 2001). En 1910, Raoul Blanchard est désigné par Vidal de La Blache pour organiser l'excursion à travers les Alpes ; il définit l'itinéraire, règle les questions matérielles et guide la caravane dans le massif. Il doit affronter les sarcasmes d'Emmanuel de Martonne :

« Le second jour, tandis que je commençais un topo sur les pentes du massif cartusien, Vacher essaya de couvrir ma voix en proférant des grossièretés ; je disposais d'un organe assez puissant pour gueuler plus fort que lui et le remettre violemment à sa place, au milieu de l'approbation générale, mais je n'en fus pas moins affecté. L'attitude de de Martonne me fut encore plus déplaisante ; elle consistait à m'ignorer, à faire l'excursion sans moi avec deux ou trois personnes, à l'écart de la caravane, tout en profitant des gîtes que j'avais choisis. » (Blanchard, 1963 : 156)

Conformément à l'usage, il rédige alors un copieux compte rendu de vingt-sept pages très vite publié dans les *Annales*² qui retrace de façon exhaustive les étapes effectuées par la caravane et les principales observations dégagées. Il est suivi peu de temps après par la publication d'une lettre du géologue Wilfrid Killian³ qui reproche à Raoul Blanchard de taire les références bibliographiques – notamment celles des glaciologues et des géologues de Grenoble – qui l'ont aidé dans ses réflexions. Dans sa réponse, Raoul Blanchard reconnaît⁴ la qualité des travaux et le bénéficie à tirer de leur fréquentation. Un premier feu s'ouvre donc avec/contre les géologues qui cherchent eux aussi à marquer leur territoire. Ces comptes rendus se font ainsi l'écho de querelles d'école et de chapelles disciplinaires. Mais l'affrontement principal survient avec Emmanuel de Martonne ; son comportement lors de l'excursion apparaît rétrospectivement comme la première escarmouche :

¹ Cette appropriation fait partie du fonctionnement même de l'institution : l'approche en termes de *champ* révèle l'importance de cette appropriation tant cognitive et scientifique que symbolique pour la reproduction du groupe.

² BLANCHARD, R. (1910). « Sixième excursion géographique interuniversitaire (Alpes occidentales, 1910) ». *Annales de géographie*. XIX. p. 412 à 439.

³ *Annales de géographie*. 1911. XX. p. 85 et 86.

⁴ Raoul Blanchard explique qu'il n'a pas voulu surcharger son compte rendu par une bibliographie : il interroge ainsi frontalement le statut générique de ce type de texte scientifique. Cette question est étudiée dans le cheminement « La production du texte ».

« Il faut croire que de Martonne regrettait sa conduite à mon égard, car quelques mois plus tard, après que j'eus publié dans les *Annales de géographie* le compte rendu de l'excursion, il m'écrivit une lettre charmante – que j'ai gardée – où il me félicitait de ma maîtrise et me déclarait qu'il ne s'occuperait plus des Alpes françaises, sauf pour applaudir à mes succès. Me voilà rasséréiné ; mais cette euphorie ne dura pas longtemps. Car moins de deux ans plus tard paraissaient de nouveaux articles de de Martonne consacrés à la genèse de nos grandes vallées alpêtres et développant une théorie que nous jugeâmes inacceptable, à la lumière des résultats obtenus par Blache à propos du versant gauche du Grésivaudan. Je rappelai à mon collègue la promesse qu'il m'avait faite spontanément et nous eûmes une explication assez vive ; il me dit qu'il regrettait, mais qu'il s'intéressait trop aux Alpes pour cesser de s'en occuper. Ce fut donc la guerre entre ce qu'on appela bientôt l'Ecole de Grenoble et l'Ecole de Paris (exactement de Martonne et ses élèves, car j'ai toujours gardé des rapports cordiaux avec Demangeon) ; elle allait durer tout au long de ma carrière. Ce n'est pas que cet été de belligérance me plût : je suis un pacifique tant qu'on ne m'attaque pas. Or, ce n'était pas moi qui avais commencé. J'estime d'ailleurs aujourd'hui que ce duel de quarante ans a été profitable à la géographie française ; cet affrontement de tempéraments et de doctrines valait mieux que l'impérieuse domination d'un homme. Des deux côtés, on a beaucoup travaillé, on s'est rudement empoigné, et c'est la science qui en a profité. » (Blanchard, 1963 : 156 et 157)

Cette opposition correspond à la rivalité mimétique décrite par René Girard : l'objet de rivalité est ici le massif alpin. Même si le conflit n'aboutit pas ici à l'expulsion d'un bouc émissaire, il montre que la géographie française est saturée de rivalités et de conflits latents autour de la question du terrain. Cette dynamique mimétique explique que l'enseignement de Vidal n'ait pas été suivi à la lettre, ce qui a conduit à une crise. En effet, la rivalité autour du terrain se marque à la fois par une abondance des monographies régionales de plus en plus poussées (Clout, 2009) et par une spécialisation accrue¹ alors que Vidal de La Blache prônait la synthèse à terme. Celle-ci n'a jamais été faite et le *Traité de géographie physique* d'Emmanuel de Martonne reste longtemps sans équivalent pour la géographie humaine.

Le principe des excursions interuniversitaires s'essouffle. Dans un contexte de massification de l'enseignement supérieur, l'organisation de telles manifestations n'est plus possible, d'autant que les anciennes formes de sociabilités sont devenues caduques après l'épisode de Mai 1968 (Claval, 1998). Cela traduit surtout un déclin pour le genre monographique qui n'est plus jugé pertinent pour comprendre les évolutions du monde et de la société. La rivalité mimétique à l'œuvre dans la première moitié du XX^e siècle, celle qui conduit à une fuite en avant sur le terrain et dans sa pratique, aboutit à une période de craquements, la « crise de la géographie ». La contestation de la géographie classique gagne la France : sa scientificité est attaquée (Berthelot, 2001) et de nouveaux objets et de nouveaux

¹ Même la volonté de Vidal de La Blache d'associer étroitement la géographie humaine et la géographie physique n'a pas été suivie, sans doute sous l'influence d'Emmanuel de Martonne qui a œuvré pour l'essor de la géographie physique. Symbole révélateur : le tome VI de la *Géographie universelle* (dirigée par P. Vidal de La Blache et L. Gallois) consacré à la France obéit à un découpage thématique (qui disjoint l'étude physique de l'étude humaine) et non régional.

champs apparaissent : la géographie économique (Claval, 2005), l'espace géographique (Dollfus, 1970) ou l'environnement (George, 1971)... Les excursions (notamment celle de 1948 précédé par un congrès qui réaffirme la cohésion de la communauté et la pertinence de son projet scientifique) sonnent *a posteriori* comme le chant du cygne d'une géographie française très affaiblie après la guerre (en dépit de la création d'une agrégation spécifique en 1942) et complètement déconnectée des enjeux contemporains. Pour sortir de la séquence mimétique et ramener l'ordre dans le groupe, il faut procéder à l'expulsion d'une victime expiatoire. C'est Vidal de La Blache qui est désigné à la vindicte de la communauté. En plein cœur de la crise, on rejette cette figure tutélaire et tout son héritage. La pertinence de la monographie régionale est ainsi battue en brèche : c'est la fin d'une tradition qui a fondé pendant plus de soixante ans la spécificité de l'école française de géographie (Clout, 2009). Les méthodes classiques sont contestées : le contact prolongé avec le terrain ne suffit plus et les traitements statistiques s'imposent de plus en plus en raison de leur « scientificité ». Surtout, on conteste la posture institutionnelle de Vidal de La Blache et la géographie qu'elle légitime ; c'est sous cet angle qu'Yves Lacoste s'en prend à la statue du Commandeur dans son pamphlet *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* (Lacoste, 1976c) et prolonge ses réflexions dans *Hérodote* : il consacra deux numéros au terrain et un à l'héritage vidalien justement intitulé « A bas Vidal de La Blache ? » (*Hérodote*, 1979).

Ce rejet massif de la figure tutélaire se lit déjà en filigrane dans le *corpus* d'excursion. Alors que l'on sait le rôle qu'il a joué dans l'institutionnalisation de la discipline et dans la fondation des *Annales de géographie* (Sanguin, 1993 ; Soubeyran, 1997), on est surpris de le voir complètement absent. Son nom n'apparaît qu'une seule fois, et encore, dans la bibliographie qui accompagne le compte rendu de l'excursion de 1921 en Alsace. Nul part son rôle n'est mentionné comme inspirateur de ces excursions. Enfin, son nom n'apparaît même pas parmi les participants alors qu'il lui arrive de suivre l'excursion, en partie ou en totalité (Wolff, 2001). Cette mise à l'écart peut être interprétée comme un prémice de la rivalité mimétique à laquelle se livrent ses proches disciples, qui ont tous été ses élèves à l'École normale supérieure et dont il a patronné la thèse pour la plupart. La correspondance préparatoire à ces excursions qu'a dépouillée Denis Wolff l'atteste, si l'on en juge cette lettre d'Emmanuel de Martonne à Albert Demangeon datée du 24 février 1908 :

« J'ai su par Vacher que j'ai rencontré à Paris que tu avais l'intention de ne faire que le Boulonnais. Là, ça n'est pas du jeu, nous sommes volés ! La nouvelle a d'ailleurs produit sur tout le monde une déplorable impression. Le père Gallois déclare qu'il ne sait pas s'il viendra, ayant déjà vu le Boulonnais deux fois. Vacher est du même avis. Blanchard ne se dérangera pas davantage. Quant à moi, je reviendrai bien voir pour la seconde fois le Boulonnais avec toi, mais je te garderai rancune de ne pas me montrer l'Ardenne comme c'était convenu. Songe d'ailleurs que ce serait tout à fait sortir du caractère de ces excursions que de s'attacher à détailler une région limitée ; il faut, au contraire, montrer des aspects variés. Tu n'échapperais pas à l'impression

de monotonie et de lassitude en t'enfermant dans le Boulonnais. Il faut absolument y joindre l'Ardenne. C'est tout à fait l'avis de Vidal. » (Wolff, 2001 : 332 et 333)

La figure tutélaire de Vidal de La Blache est progressivement mobilisée par les proches disciples pour assurer leur position dans l'institution. Cette mise à l'écart renvoie à une question centrale et encore imparfaitement résolue : alors que Vidal promeut une nouvelle conception de la géographie fondée sur des méthodes innovantes, on ne sait rien, dans le détail, de ses pratiques scientifiques. La promotion du terrain doit beaucoup aux voyages qu'il a effectués (Tissier, 2001) et il fait un grand usage du carnet pour croquer des paysages ou saisir des impressions *sur le vif*. Nul doute qu'il a durablement influencé ses élèves, tant à Nancy qu'à l'École normale supérieure ou à la Sorbonne, dans leurs pratiques de terrain. Ne l'oublions pas : la pédagogie consiste à l'époque à reproduire les gestes du maître. Mais il est bien difficile pour nous aujourd'hui, en dépit des travaux qui ont été accomplis à partir de l'étude de ses carnets (par exemple Courtot, 2006 et 2007 ; Loi *et al.*, 1988), de décrire précisément ses pratiques. Quels furent les gestes de Vidal sur le terrain ? Que voyait-il ? Cela renvoie à une béance que sa mise à mort symbolique va considérablement élargir. Ce *corpus* de compte rendus renvoie à cette béance qui ne va cesser de se creuser : alors qu'elles sont instituées pour favoriser la reproduction mimétique des gestes, les comptes rendus ne disent rien – ou si peu – de ses gestes.

Tout au long de la crise de la géographie, la figure de Vidal de La Blache est ainsi la cible d'un rejet aussi profond que massif. Yves Lacoste pose la question : « A bas Vidal ? Viva Vidal ? » et Jacques Lévy tire à boulet rouge sur celui qui, selon lui, a enfermé la géographie dans un carcan idéologique nationaliste que la situation internationale des années 1960 fait voler en éclat (Lévy, 2003e¹). La grille de lecture régionale proposée n'est plus pertinente pour penser le monde en évolution, ni même pour favoriser les échanges entre les sciences sociales. La statue de Vidal est déboulonnée et les nouveaux courants de la géographie qui se forment alors cherchent de nouvelles figures tutélares. Elisée Reclus réapparaît : ce géographe prolifique né en 1830 et mort en 1905, auteur d'une monumentale *Nouvelle géographie universelle* en dix-huit volumes, aux positions politiques très tranchées a été complètement mis à l'écart par la géographie vidalienne, en dépit de la qualité intrinsèque de son œuvre. Différentes explications ont été proposées pour comprendre cette mise à l'écart², notamment ses opinions politiques : anarchiste, proche de la cause des prolétaires, théoricien des relations entre l'économie et la culture... il constitue un héritage encombrant pour une

¹ La position de Jacques Lévy sur Vidal de La Blache n'a pas changé : cet article tiré du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* qu'il a co-dirigé en 2003 (Lévy et Lussault, 2003) reprend l'argumentaire développé par l'auteur à la fin des années 1970.

² Le colloque « Elisée Reclus et nos géographies : textes et prétextes » (Lyon, 6 au 9 septembre 2005) a été l'occasion de se pencher sur la vie et l'œuvre d'Elisée Reclus. L'hypothèse la plus stimulante (à mes yeux) pour expliquer son rejet émane de Bernard Debarbieux : en posant les bases d'une géographie *générale* largement liée à l'*histoire* (comme l'atteste son dernier

géographie qui se veut dépolitisée au point de rejeter le courant colonial qui est pourtant à l'origine de son institutionnalisation (Berdoulay, 1995 ; Soubeyran, 1997)¹. C'est ce personnage que choisit Roger Brunet, fondateur en 1972 de la revue *L'espace géographique*, pour nommer le Groupe d'Intérêt Public (GIP) qu'il crée en 1984 : derrière l'acronyme du Réseau d'Etude des Changements dans les Localisations et les Unités Spatiales, il faut y voir un hommage à « Elisée Reclus, un géographe novateur en son temps, mais réprouvé par l'institution politique et universitaire de l'époque² ». Béatrice Giblin, une élève d'Yves Lacoste, lui consacre sa thèse de troisième cycle dès 1971 (Giblin-Delvallet, 1971) et coordonne un numéro d'*Hérodote* qui lui est consacré en 1981 et intitulé « Elisée Reclus : un géographe libertaire » (*Hérodote*, 1981)³. Dans ce même mouvement de rejet de la figure de Vidal, Yves Lacoste mobilise Hérodote, écrivain grec d'Asie mineure qui relate dans son *Enquête* à la fois les observations faites lors de ses voyages en Méditerranée orientale (notamment l'Égypte, Babylone), ainsi que le récit des événements des guerres médiques. Considéré comme le père de l'histoire, Yves Lacoste le proclame également père de la géographie, voire de la géopolitique, et intitule de son nom la revue de géographie et de géopolitique qu'il fonde en 1976¹ (Lacoste, 2000). Le choix de ces nouvelles figures tutélaires n'est pas anodin : en plus d'un héritage politique ou idéologique parfaitement assimilé et assumé par ceux qui les mobilisent, c'est une certaine vision de la géographie – une science utile pour comprendre les enjeux d'un monde contemporain travaillé par de multiples tensions – et donc du terrain qui s'impose. Hérodote était un grand voyageur et il est à l'origine d'un courant de la géographie qui trouve chez Strabon son héritier, et Reclus a parcouru le globe et s'est intéressé au sort des plus démunis (Sarrazin, 2004). Bref, la géographie réinvestit le champ politique que l'héritage vidalien lui avait fait perdre de vue. Loin d'être remis en cause, le terrain connaît une nouvelle justification : permettre de mieux comprendre les évolutions du monde.

Cela participe et hâte le processus de *méconnaissance* à l'œuvre. Selon René Girard, après la mise à mort du bouc émissaire, la communauté se rencontre sur la méconnaissance volontaire du groupe qui admet sans conteste la soi-disant culpabilité de la victime. Dans les années 1960 et 1970, la croyance en la culpabilité de Vidal de La Blache est largement partagée et Marie-Claire Robic la première réinterroge l'héritage vidalien (Berger *et al.*, 1975 ; Robic, 1976), l'année même où il est ébranlé par la parution du pamphlet d'Yves Lacoste et les attaques de Jacques Lévy. Le projet

ouvrage *L'homme et la Terre*), Elisée Reclus va à rebours du projet vidalien, fondé sur le découpage régional, qui cherche à se démarquer de l'histoire pour affirmer la spécificité de la démarche géographique.

¹ Le paradoxe est grand si l'on songe que la géographie vidalienne a été décisive pour l'élaboration d'une idée de la nation française (Lévy, 2003e ; Guomar, 1986). Entre « la personnalité géographique de la France » célébrée par Vidal (Vidal de La Blache, 1903) et la « certaine idée de la France » de Charles de Gaulle (De Gaulle, 2000), une filiation idéologique et littéraire se dessine.

² « Le GIP RECLUS », <http://www.mgm.fr/ARECLUS/gipf.html> (consulté le 13 juillet 2009).

³ Béatrice Giblin est aussi à l'origine de la seule édition accessible en librairie de *L'homme et la Terre* dont elle a proposé une anthologie accompagnée d'une copieuse introduction (Reclus, 1998).

scientifique développé par Marie-Claire Robic² est ainsi le premier à aller à l'encontre de cette méconnaissance qui se diffuse, se structure et s'enracine au sein de la communauté tout au long des années 1970 et 1980³. Il reste un impensé car l'interroger obligerait à revenir aux origines de la méthode et de la pratique, de rouvrir la boîte de Pandore. Cet enfouissement est paradoxal dans la mesure où la géographie, elle, ne change pas vraiment : dans les faits, les méthodes de terrain demeurent même si les discours qui les fondent en théorie sont contestés.

D'ailleurs, au-delà de l'expulsion du bouc émissaire Vidal de La Blache, le terrain se maintient comme une pratique heuristiquement féconde, comme on le voit dans les films pédagogiques qui sont contemporains de cette crise. Ainsi le film d'Etienne Juillard *Qu'est-ce qu'une région ? L'exemple de la région de Strasbourg* (1969) qui met le mieux en scène les apories de la géographie classique tout en proposant de nouvelles approches (centrées sur le rôle polarisateur des villes) pour comprendre l'organisation de l'espace ne néglige-t-il pas le terrain : bien au contraire, l'observation et l'entretien continuent d'être mis en œuvre dans les dispositifs renouvelés d'enquête¹. Il en est de même dans *Pixels et paysage* (1985) de Fernand Verger : l'apparition de nouveaux outils d'observation (en l'occurrence l'image satellite) ne modifie pas les pratiques de terrain du géographe des marais qui continue d'aller mesurer et observer sur place, ne serait-ce que pour confronter les données acquises par la télédétection avec la « vérité terrain ». Et le film de Jean Tricart *Stage d'étude sur le terrain en géographie* (1973) nous présente un dispositif qui, en dépit du discours de son organisateur, est méthodologiquement proche de ce qui se fait lors des excursions : un itinéraire marqué par des arrêts permettant le commentaire de paysage ou de coupes. Seule la démarche d'ensemble évolue : la sortie sur le terrain est encadrée, en amont et en aval, par des séances en cartothèque ou en bibliothèque pour préparer la sortie ou exploiter les résultats. C'est le protocole qui change, pas les méthodes proprement dites. Enfin, cette méconnaissance est d'autant plus surprenante que, si de nouveaux courants émergent (comme l'analyse spatiale, la géographie économique...), beaucoup ne subissent qu'un *aggiornamento* limité. Le géosystème de Georges Bertrand dote la géographie physique (devenue géographie de l'environnement) d'un nouvel outil conceptuel mais ne modifie pas pour autant l'ambition de cette branche de la discipline d'élucider les interactions entre les hommes et les milieux qu'ils occupent (Bertrand et Bertrand, 2002). Et la géographie culturelle qui se

¹ Le dessin d'Hérodote *promachos* de Wiaz a ainsi rendu populaire la figure de l'historien.

² Ce projet est emblématisé par le dépôt en septembre 1980 à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne d'un sujet de thèse de doctorat d'Etat dirigée par Jacqueline Bonnamour et intitulé « La conception de la géographie humaine en France. Contribution à l'histoire et à l'épistémologie de la géographie » (source : Fichier central des thèses, consulté le 16 octobre 2010 : <http://www.fct.abes.fr>). Cette thèse n'a pas été soutenue.

³ L'article de Jacques Lévy consacré à Paul Vidal de La Blache dans un dictionnaire qui marque une étape importante dans la production collective d'une identité disciplinaire et méthodologique est à cet égard révélateur de la vigueur actuelle de la méconnaissance et de la force de son enracinement (Lévy, 2003e).

développe alors (Bonnemaison, 2000 ; Claval, 2003b) reste fidèle à l'héritage classique et étudie de manière à peine renouvelée les genres de vie (par exemple Pitte, 1986) ; cette géographie culturelle à la française n'a rien à voir avec la *cultural geography* anglophone (Staszak, 2001² ; Norton, 2006), radicale dans ses fondements.

La double contrainte comme préliminaire du rite initiatique

La théorie mimétique de René Girard fournit un cadre théorique pour penser le changement dans la continuité : elle permet ainsi de reconstituer le chaînon manquant qui explique l'évolution des discours depuis le moment où Vidal de La Blache institutionnalise la discipline et la dote de méthodes empiriques et le moment où, pour la première fois, les géographes (en l'occurrence Yves Lacoste et la rédaction d'*Hérodote*) se penchent sur l'héritage vidalien et questionnent le terrain. Les mécanismes qui expliquent le passage d'un ordre du discours stabilisé à l'époque vidalienne à sa remise en cause cinquante ans plus tard ont été élucidés. Bien plus, l'hypothèse initiale est confirmée : l'enseignement et la formation jouent un rôle décisif aussi bien dans la construction que dans la diffusion et l'assimilation de cet ordre du discours. Il convient donc de poursuivre l'exploration des pratiques de formation et d'apprentissage dans lesquelles sont mobilisées cet ordre du discours après les années 1970. Qu'advient-il de cet ordre du discours alors que le débat intellectuel français et la géographie connaissent – tout au long des années 1980, 1990 et 2000 – des évolutions sans précédent ? En effet, c'est l'époque où il faut gérer la sortie de la crise de la géographie et refonder la discipline. Dans le même temps, le débat d'idées français est marqué par la fin du structuralisme (Dosse, 1991 et 1992) et plus largement par la fin des métarécits (Lyotard, 1979), ce qui entraîne une crise sans précédent de la pensée : la décennie 1980 est ainsi caractérisée par un repli des intellectuels et le déclin d'une posture critique au moment même où la pensée libérale s'impose à la tête des principales démocraties du monde (Cusset, 2006). Ce repli en surface s'accompagne d'un renouveau en profondeur de la pensée critique dont quelques innovations rejaillissent dans les années 1990 dans le champ des sciences humaines et sociales, comme les tournants pragmatique (Dosse, 1995) et linguistique (Mondada, 2000 et 2003b) qui aboutissent à une revalorisation de l'espace (la catégorie privilégiée des postmodernes) au détriment du temps (la catégorie privilégiée des modernes) (Calbérac et Delage, 2010). Dans le même temps, la géographie française est de plus en plus réceptive aux géographies anglophones (Staszak, 2001), résolument post-modernes, qui mettent l'accent sur le statut du sujet et sur la critique

¹ Ce film pose surtout la question de l'écriture, tant filmique que textuelle, à l'œuvre dans la géographie classique et dans la « nouvelle géographie ». Ces aspects sont étudiés dans le cheminement « La production du regard ».

² Il est surprenant de noter que les tenants d'une géographie culturelle largement inspirée des avancées anglophones (comme Jean-François Staszak, Myriam Houssay-Holzschuch ou Claire Hancock...) soient en grande partie des élèves de Paul Claval.

du statut de la connaissance (Racine et Bryant, 2003). Toutes ces évolutions ont un impact direct sur les discours du terrain, qu'il s'agisse de critiquer les fondements positivistes qui ont encadré sa généralisation à la fin du XIX^e siècle ou de mettre en lumière les biais qui peuvent survenir du fait de la présence et du positionnement du chercheur sur le terrain.

Le *corpus* d'entretiens avec des géographes de toutes les générations et de tous les champs de la discipline offre des prises multiples pour poser ces questionnements et envisager l'évolution des discours qui caractérisent le terrain. Il permet en effet d'élargir la focale historique depuis la crise des années 1970 jusqu'à aujourd'hui et de donner la parole à ceux qui n'ont pas été des acteurs de cette crise, qu'ils aient été étudiants à l'époque ou tout simplement trop jeunes pour l'avoir vécue. A l'opposé des discours normatifs que véhiculent les comptes rendus d'excursion ou les films pédagogiques, ces entretiens permettent d'envisager les pratiques réelles de ces chercheurs et de constater ainsi les écarts entre les témoignages descriptifs et les discours normatifs. Se dessinent ainsi les « arts de faire » des géographes (De Certeau, 1990). Envisagé de la sorte, le terrain apparaît comme une « double contrainte » (*double bind*) selon la formule de Gregory Bateson (Winkin, 2000), c'est-à-dire une injonction contradictoire : alors que la formation au terrain tombe en désuétude et se trouve marginalisée dans une discipline qui évolue, le terrain reste une nécessité disciplinaire. Bref, on attend des géographes qu'ils fassent du terrain, sans pour autant leur apporter la moindre formation. Cette hypothèse permet de prolonger la lecture girardienne du conflit en la maintenant dans l'horizon d'une communauté structurée pour laquelle a été pensée la double contrainte. Dans le même temps, cette hypothèse invite à étudier les modalités de résolution de cette double contrainte : le géographe se forme seul au terrain, sur son terrain, et parachève ainsi sa formation en réduisant l'écart entre la norme et ses pratiques. C'est le modèle du rite d'initiation que l'on retrouve alors (Godelier, 1982 ; Zempléni, 2004). Ces deux modèles analytiques seront successivement mobilisés pour comprendre les spécificités de la formation au terrain des années 1970 jusqu'à nos jours.

La double contrainte est l'un des concepts fondamentaux de la théorie de la communication et de la psychologie de groupe tel qu'il a été développé sous l'égide de Gregory Bateson au sein de l'école de Palo Alto. Elle correspond à une injonction paradoxale qui articule deux obligations qui se contredisent mutuellement : obéir à l'une empêche d'obéir à l'autre. Ce modèle a été mis en évidence par l'étude des relations de groupe (notamment la psychologie de groupe et les relations des individus au sein d'un groupe comme la famille) et a été particulièrement utilisé par Bateson pour comprendre l'origine de la schizophrénie (Winkin, 2000). Il permet de comprendre ce qui se joue sur l'apprentissage au terrain depuis les années 1970. Pour cela, il faut revenir sur les évolutions que connaît la formation au terrain dans la géographie française depuis cette période et sur la critique généralisée pour cette forme d'enseignement.

Le terrain reste une injonction : si la critique d'Yves Lacoste remet en cause le positionnement du chercheur sur le terrain, elle n'en réaffirme pas moins la nécessité de pratiquer le terrain. Les méthodes de formation au terrain sont elles aussi largement discutées, et notamment la plus emblématique d'entre elles, l'excursion. Robert Marconis rappelle ainsi l'intérêt nuancé de cette formation qu'il a reçue à Toulouse :

« [Les sorties], c'était quand même la grande tradition ici encore. Donc, disons de l'école classique de géographie. Donc, c'était la morphologie, la géographie physique. Mais déjà à Toulouse, une géographie physique qui n'était pas uniquement une géomorphologie. On avait très vite intégré la biogéographie, la climatologie avec des gens comme Taillefer, et George Bertrand après. Donc, c'était le terrain à pied. 'La géographie, ça s'apprend avec les pieds'¹, disaient nos maîtres. Dans les vallées pyrénéennes, sur les Causses, *etc.* Mais en même temps qu'il y avait cette tradition qui ne me séduisait qu'à moitié parce que je n'étais pas très branché géographie physique, il y avait dans ces sorties-là toujours des géographes qui étaient des géographes avec une entrée sociale sur le terrain. Donc, Roger Brunet qui était ici. Bernard Kayser qui sur le terrain nous apprenait aussi à rencontrer les acteurs. Donc, dans les excursions, il y avait toujours les deux choses. (...) Il y avait les deux choses. Le terrain, cette dimension classique et puis, cette approche sociale du terrain. » (Robert Marconis)

Cette forme canonique de formation – pour séduisante qu'elle soit – ne semble plus correspondre et les étudiants formés à la fin des années 1960 et dans les années 1970 pointent le côté artificiel de ces excursions, comme Chantal Gillette :

« J'ai fait mes études de Licence [à Rouen] de 1965 à 1968. J'ai eu la chance de faire mes études dans une fac de province qui avait un minimum de moyens, mais on faisait au moins deux excursions assez importantes dans l'année. Ce qui m'avait tout de suite frappée (je me suis dit que je ne le ferais jamais) et je leur en ai fait la critique immédiatement : l'excursion de terrain, c'était le prof qui faisait cours sur le terrain et ça tout de suite ça m'a énervée profondément. Il n'y avait pas de contact direct entre les étudiants et les gens dont on nous parlait. » (Chantal Gillette)

Jean-François Troin poursuit en regrettant que l'excursion ne dépasse pas la simple conférence en plein air :

« Bon, j'ai fait une des interuniversitaires dont on parlait tout à l'heure, celle de Journaux sur les plaines de la Saône. Et là, on nous a trimbalés pendant six jours vaillamment de terrain en terrain. Mais bon, on était quand même un peu spectateurs. On écoutait les prises de bec entre les morphologues qui discutaient des varves par exemple avec beaucoup de passion, mais on était quand même relativement peu... J'ai fait des excursions de géo comme tous les géographes. Mais bon, je ne pense pas que ce soit une véritable formation au terrain. C'est un entraînement à regarder peut-être, mais on écoute surtout ce que raconte le présentateur. On n'est pas spécialement formé à une méthode. Je pense que la méthode, je l'ai apprise [lors du DES]. » (Jean-François Troin)

¹ Quelques années avant lui, Roger Brunet – comme il me l'a confié – a entendu les mêmes formules lors de sa formation à Toulouse.

C'est l'utilité de ces excursions qui apparaît : apprennent-elles la géographie ou à faire de la géographie ? Apprennent-elles des savoirs ou des méthodes ? Plus largement, Alain Reynaud, qui constate l'inadéquation entre l'objet de la discipline en profond renouvellement et les méthodes d'apprentissage encore en vigueur :

J'ai même connu en 1964 que ce qui était le fin du fin en matière d'excursion, l'interuniversitaire. (...) En Normandie. C'était l'excursion vers où convergeaient des étudiants choisis par chaque département de géographie, parmi les étudiants de ce qu'on appelait encore récemment la maîtrise (mais il n'y a plus de maîtrise actuellement), et qui s'appelait à mon époque le Diplôme d'Etudes Supérieures. Il y en avait donc un petit nombre, deux ou trois par institut de géographie. On se retrouvait tous dans une région avec de nombreux enseignants qui venaient eux aussi des quatre coins de France. (...) Qu'est ce que c'était l'excursion de géographie ? J'y ai réfléchi précocement et j'ai toujours considéré qu'il s'agissait d'un horrible capharnaüm dans lequel il y avait un peu de tout, c'est-à-dire les bons vieux tiroirs. D'autant plus facilement qu'à l'époque, les géographes n'étaient pas spécialisés à outrance. Donc, chacun passait aisément d'un thème à l'autre. Par conséquent, on allait voir un front de cuesta, des terrasses plus ou moins bien emboîtées et puis après, on allait visiter une ferme ou un vignoble. Plutôt les vignobles ! (...) Des souvenirs d'excursions, justement, j'en ai ! Par exemple, le vignoble languedocien. Au sommet d'une tour, je ne sais plus où exactement dans la plaine du Languedoc, Raymond Dugrand nous a présenté les structures du vignoble languedocien. Il y avait un vent à décorner les bœufs. Et très franchement, à quoi servait le paysage qui était devant nous ? Je ne sais pas, car ce qui nous était expliqué, fort bien d'ailleurs (c'était l'époque où Dugrand terminait sa thèse très intéressante et qui m'a marqué) ne supposait pas d'être là où nous étions. Au fond, on aurait été (...) dans une salle de cours, c'était aussi efficace. Un autre souvenir marquant de terrain, c'est à l'interuniversitaire [de 1964]. Il y avait Frémont qui terminait sa thèse sur l'élevage en Normandie. Et je me souviens de différentes interventions de Frémont. Il n'était pas le seul. Il y avait André Journaux et il y avait même René Musset, octogénaire, qui suivait sur le terrain. Et un jour, nous nous sommes retrouvés dans un pré (il y en a beaucoup en Normandie !), avec des haies, de l'herbe et, à proximité immédiate des vaches qui broutaient tranquillement. Nous nous sommes installés. L'herbe était un peu humide. Et Frémont est parti dans des grandes considérations, passionnantes au demeurant, sur l'élevage en Normandie. Mais quel lien y avait-il avec le modeste pré où nous nous trouvions ? Je ne sais pas. À un autre moment, malgré le vent et la pluie, j'ai aidé à déployer une carte pendant que Frémont nous expliquait les structures agraires avant la révolution. (*rire*). Très intéressant d'ailleurs mais à quoi servait la Normandie de 1964 dans laquelle nous nous trouvions ? Je ne sais pas. Elle n'était pas vraiment indispensable. Je m'amuse un peu, j'en rajoute, mais il y a des moments où, sur le terrain, on se dit : 'Quel est le rapport entre ce qu'on entend et ce que l'on voit ?'. Mystère. » (Alain Reynaud)

De nouvelles méthodes de formation se développent, et principalement le stage (à l'image de ce que préconise Yves Lacoste dans *Hérodote* et Jean Tricart dans son film *Stage de terrain en géographie*). La principale différence entre le stage et l'excursion est que l'étudiant n'est plus passif : il ne reçoit pas un discours mais est conduit à élaborer lui-même ses connaissances, en collectant et traitant des données, comme l'explique Chantal Gillette qui a précocement initié ce type de formation en situation à l'Ecole normale supérieure de Fontenay/Saint-Cloud en tirant les leçons de la formation qu'elle a reçue à Rouen :

« Si j'insiste autant sur le terrain c'est qu'il ne faut pas que leurs objets et leurs thématiques se définissent uniquement à travers leur formation faite à partir de bouquins, de théories et de concept mais aussi à partir des réalités du monde actuel. Ils cherchent eux-mêmes les vraies questions. (...) Ce sont des stages d'une semaine et on les plonge dedans. Il y a une petite préparation en amont, mais le but n'est pas trop de leur tenir la main mais de les plonger et de les accompagner au cas où. (...) En une semaine, ils ont le temps de voir un terrain, de se poser des questions dessus, pas toutes bien sûr, de voir les différents liens et de déceler un certain nombre de questionnements. » (Chantal Gillette)

Ces stages sont une modalité importante de la formation tout au long des années 1980, à l'image des stages de géographie tropicale organisé par Gilles Sautter et son chargé de TD Roland Pourtier, qui, faute des moyens nécessaires pour franchir la Méditerranée et le Sahara, se déroulaient en France :

« Oui, j'avais déjà fait des sorties de terrain à mon actif qui avaient d'ailleurs été très intéressantes. J'avais eu un stage de Licence. Mon stage de Licence quand j'étais à Paris I, c'était en géographie tropicale, et comme Paris I était très riche, nous n'avons pu aller que jusqu'à Manosque (pour la géographie tropicale c'est un climat qui n'est pas tout à fait tropical). Donc c'était un stage de terrain et j'avais fait là de la géographie rurale... (...) Le professeur était Gilles Sautter et le chargé de TD était Roland Pourtier. Et en fait c'est Roland Pourtier qui avait organisé globalement le stage, mais Gilles Sautter était venu faire un saut à Manosque. C'était un homme absolument charmant et extrêmement intelligent, bien évidemment. Et là, j'ai eu mon premier véritable contact avec un terrain de géographie. » (Christian Montès)

« J'avais fait un stage en licence, collectif à l'île de Ré sur le monde tropical sous la direction de M. Pourtier (*rire*). Et nous allions à l'île de Ré (*rire*). Parce que nous ne pouvions pas aller nous baigner dans les cuves de nuoc-mam dont nous parlait Pourtier dans lesquelles il était tombé lors de son premier terrain ou quelque chose comme ça... » (Virginie Baby-Collin)

Ces formations se maintiennent tout au long des années 1980, mais, déclinent dans les années 1990 et 2000. Les causes sont autant à chercher du côté de la baisse des moyens disponibles que du temps nécessaire pour concevoir et encadrer ces stages. Des formations plus courtes (souvent des sorties à la journée) se maintiennent : beaucoup d'enseignants interrogés s'efforcent de maintenir ces habitudes, comme à Chambéry où l'on met en avant la place des sorties dans les maquettes :

« Oui, [les sorties] cela marche : c'est incontestablement un des atouts de notre formation dans le sens où, à mon avis, il y a peu d'étudiants qui se plaignent des propositions et de la présence de sorties sur le terrain, du stage d'étude de fin de deuxième année qu'on fait, des stages de Master 1, de ceux qui prennent la Licence 3 mention aménagement avec Alain Marnezy, des sorties de terrain qu'ils font de manière régulière également. C'est quelque chose qui est véritablement porteur. Là encore, parce qu'il y a pour beaucoup d'étudiants qui viennent chez nous, un attachement pour diverses raisons, notamment les pratiques sportives, à la montagne. Ce sont des gens qui par rapport à leurs pratiques extra-estudiantines sont un petit peu orientés déjà vers le fait d'être à l'extérieur, de regarder ce qu'il y a autour. Même si jusque-là, ils ne sont pas du tout dans une configuration d'esprit de géographe. C'est évident. Ce qu'on essaie de leur donner très modestement. Évidemment, sur une journée, on n'a pas de prétentions démesurées. Mais en même

temps, sur une journée, on essaie, même si ce n'est pas notre domaine de spécialité, d'embrasser tous les aspects et les composantes de la géographie. » (Lionel Laslaz)

Alors que ces formations se maintiennent dans les universités, beaucoup des géographes interrogés ont pourtant reconnu n'avoir jamais été formés au terrain, soit que ces sorties étaient à leurs yeux inutiles, soit qu'elles étaient purement et simplement inexistantes. Ainsi Boris Beaudé juge-t-il sa formation insuffisante :

« J'ai été formé à Paris 7. On était plus formé à l'épistémologie et à l'analyse de données globalement. On a fait quelques petits stages de terrain : on allait en groupe, par exemple en géographie rurale, se confronter à la terre. Là, on était vraiment dans le terrain à proprement parler. Mais je trouve que le terrain a manqué, en tous les cas sur ma génération à Paris 7. Je trouve qu'on n'a pas eu vraiment de débat sur le terrain, sur ce que c'est, sur la façon de procéder, sur les difficultés que cela pose de prendre le terrain comme une modalité pratique de la recherche. En revanche, j'ai eu le sentiment de ne pas me trouver démuné : c'est-à-dire que cela m'a manqué mais dans le cadre de mes travaux, j'ai plus été confronté à des problèmes de conceptualisation, voire de méthodologie, mais qui débordaient largement le terrain. » (Boris Beaudé)

Tout comme Pierre Sintès qui sort d'une classe préparatoire :

« Mais après mes trois années de prépa, je n'avais pas eu de formation au terrain. J'ai eu donc ce premier contact, je dirais, avec l'étude de géographie de terrain, qui s'est fait de manière complètement autodidacte.. » (Pierre Sintès)

Sans compter tous ceux qui ont reçu une formation mais peu opératoire pour les recherches qu'ils allaient mener par la suite. L'hypothèse générationnelle est à explorer : si le terrain est aujourd'hui enseigné (comme à Chambéry), il ne l'était pas forcément dans les années 1980 et 1990, ce qui explique que les géographes interrogés aient finalement été peu formés. Le discours de la crise et l'intérêt pour les nouvelles méthodes de la géographie a pu entraîner un déclin de cette méthode de retour aujourd'hui en grâce.

Cette évolution historique met bien en lumière les impasses de la formation : ces formations – si elles existent – ne sont jamais parfaitement adaptées à ce qui va attendre les géographes qui affronteront leur premier terrain. Pire, pour certains, on attend d'eux qu'ils fassent du terrain alors qu'il n'y ont jamais été formés. C'est ainsi que l'on arrive à la formalisation d'une double contrainte tenace qui est liée à l'articulation entre la formation générale dispensée et les cas particuliers que constituent les terrains individuels (sans entrer dans le cas particulier des formations inadaptées), au-delà même des attentes très différenciées. S'ils apprennent parfaitement à faire du terrain dans le cas présenté lors de l'excursion, pourront-ils appliquer ces recettes sur leur terrain qui peut être très différent en fonction des contextes sociaux et culturels. A l'inverse, celui qui n'est pas à l'aise dans ces figures imposées pourra voir son accès au terrain refusé (s'il n'obtient pas d'allocation de

recherche par exemple), alors qu'il aurait pu mener à bien ses recherches sur son terrain. Ce qui est en jeu ici, c'est précisément l'écart à la norme : on attend des géographes qu'ils soient inventifs et réactifs dans les situations de recherche qu'ils auront à affronter, comme le rappelle Georges Rossi :

« J'ai une conception peut-être un petit peu originale des choses [la direction de thèse]. D'abord je laisse très libre l'étudiant de définir son propre périmètre. Ça prend du temps, c'est vrai, mais je leur donne du temps. Tous mes doctorants travaillent sur mes programmes de recherche et ils sont financés. Ils ont une allocation, une structure et des moyens sur place. Une fois qu'on a arrêté un périmètre, là j'ai une politique un peu darwinienne. On cadre ensemble le sujet, la problématique, et ensuite je les laisse se débrouiller. Cela ne veut pas dire que je ne réponds pas à leurs sollicitations, mais je ne vais pas les chercher. J'attends qu'ils s'en sortent d'abord par eux-mêmes. Si je vois qu'ils n'y arrivent pas, je vais les chercher et je les aide. Ma conviction, c'est que la bonne thèse c'est celle de celui qui a construit complètement lui-même sa propre problématique, qui s'est confronté au terrain, éventuellement qui en a souffert, qui a reconstruit, qui a déchiré des pages... C'est derrière ce travail intellectuel et psychologique que va émerger, enfin, la thèse qui correspond à la personne, une vraie vision originale des choses. Après, il y a l'aspect théorique. Là, je suis assez directif : mon expérience m'a permis de constituer ou de croire en un *corpus* théorique, que je leur demande d'utiliser, d'approfondir, ou de me démontrer le cas échéant que ce n'est pas du tout pertinent et applicable. Il faut qu'il y ait une structure méthodologique et théorique. Mais à l'intérieure de cette structure, je les laisse se débrouiller. » (Georges Rossi)

Dans ces conditions, est-il possible d'être formé au terrain ? N'y a-t-il pas une contradiction dans les termes mêmes qui ferait de toute *formation au terrain* un oxymore ? En effet, de ces entretiens, il apparaît que les géographes se forment seuls au terrain, une fois qu'ils en font seul pour la première fois. On attend d'eux, comme l'indique Georges Rossi, des capacités d'innovation et d'inventivité indispensables à la réussite des recherches.

Le terrain tel qu'il apparaît dans l'imaginaire géographique peut alors être rapproché du rituel initiatique, comme le suggère Samuel Etienne :

« J'ai l'impression que ça fait partie ou ça faisait partie d'une sorte de rituel de passage, un peu ordalique si on peut ramener ça, en géographie physique : se mettre en danger en quelque sorte au cours, notamment, de la thèse. Donc, en danger, presque psychologiquement, et aussi scientifiquement. C'est ce rite de passage qui fait qu'on va devenir docteur. Et pour devenir docteur, il faut soutenir une thèse mais l'avoir soutenue dans des conditions un peu particulières. Ça, c'est le sentiment que j'ai eu. » (Samuel Etienne)

Ou Bernard Calas :

« Oui. La thèse c'est un rite d'initiation et je me suis imposé un rite d'initiation de façon à être à la hauteur de ce que je crois être un homme. » (Bernard Calas)

L'initiation répond à deux fonctions : elle parachève la construction de l'individu en le faisant accéder à un nouveau statut (adulte, guerrier...) et elle participe à la fois à la reproduction du groupe mais aussi à une forme de communion autour d'un savoir qui structure le groupe et auquel l'initié a enfin

accès (Godelier, 1982 ; Rivière, 2006 ; Zempléni, 2004). Son *ordo* se déroule en trois parties distinctes (Van Gennepe, 1909 ; Vernant, 1992). D'une part, la séparation d'avec les autres, puis le repli (plus ou moins long) dans un endroit sacré ou à lieu l'initiation et enfin la réintégration symbolique au sein du groupe. Les comparaisons avec le travail de thèse sont nombreuses et le terrain joue alors un rôle décisif. Tout d'abord, la thèse remplit une fonction décisive dans la reproduction de la communauté scientifique : en plus de valider un grade universitaire (le doctorat nouveau régime ou les anciens doctorats d'Etat et doctorats de 3^e cycle), elle commande l'accès à la carrière universitaire (Bourgeat, 2007 ; Knafou, 1997 ; Redon, 2008). Bien plus, le terrain – dans toute sa polysémie – joue un rôle décisif dans cette initiation : c'est à la fois le lieu sacré où se repli l'initié, mais c'est aussi l'apprentissage d'une méthode et des gestes constitutifs du métier que le géographe apprend lors de ce repli. Muni de ce savoir, il peut revenir triomphalement soutenir sa thèse et intégrer symboliquement la communauté. Dans cette initiation, les multiples dimensions du terrain jouent donc un rôle important qu'il faut éclairer.

Le terrain peut s'apparenter à cet espace de repli, sacré, en marge du groupe. Plusieurs analogies se dessinent. D'une part, le terrain a un statut particulier : selon la tradition, c'est un espace qui est largement approprié par celui qui l'étudie¹. Ce sentiment d'appropriation était tenace à l'époque où dominait la géographie régionale. Avec l'émergence de la géographie thématique, la question se pose moins, comme le rappelle avec humour André Dauphiné :

« Un grand patron de la géomorphologie, m'envoie un jour ce petit mot : 'André Dauphiné, je vais aller sur votre terrain. Est-ce que vous m'autorisez à utiliser des séries pluviométriques et thermiques de telles stations de la Côte-d'Azur ?' J'avais énormément de sympathie et une véritable reconnaissance scientifique pour ce grand géomorphologue ; et je lui ai écrit qu'évidemment ce n'était pas *mon* terrain et que ça ne l'avait jamais été (même si j'avais fait une thèse sur les climats français des midis) et que non seulement je l'encourageais à venir mais que je l'attendrais à l'aéroport pour l'y conduire. » (André Dauphiné)

Cela oblige à critiquer les termes employés, notamment l'expression *mon terrain* que l'on entend fréquemment :

« Quand j'entends un géographe parler de son terrain de thèse, j'ai envie de lui demander : « Votre terrain, vous l'avez acheté ou loué ? ». Parce que s'il l'a acheté, cela veut dire qu'il se considère comme l'unique propriétaire, un état d'esprit fréquent. Mais, du même coup, personne d'autre n'a le droit de travailler sur le même terrain, en marchant sur les plates-bandes de son collègue. Et on sait qu'il y a parfois eu des conflits plus ou moins violents entre des géographes qui prétendaient s'occuper du même terrain. Tandis que si on le loue, c'est provisoirement et chacun a le droit de venir. » (Alain Reynaud)

¹ Cet aspect sera étudié dans la deuxième partie de la thèse, dans le cheminement consacré au terrain comme élément décisif de l'identité des géographes.

La spécificité de cet espace où l'initié se replie est renforcé par sa situation ; deux tendances s'opposent. D'une part, le choix de la proximité qui s'explique autant par le prestige de la monographie régionale française (Clout, 2009) que par les conditions de réalisation de la thèse (Bourgeat, 2007). Le terrain de thèse est alors choisi à proximité de son lieu de résidence et/ou d'exercice. C'est ce qui a déterminé le Doubs pour Robert Chapuis, alors en poste à Besançon :

« J'ai démarré sur la Franche-Comté. Mais au fur et à mesure que j'avancais, au cours de nos discussions E. Juillard me disait que, dans mon optique d'utiliser des données et de faire une enquête sur le terrain, étudier la Franche-Comté ce serait difficile, car trop vaste. (...) Et donc, finalement, je me suis rabattu, si j'ose dire, sur un territoire plus petit, le département du Doubs, avec son accord. Solution médiocre, mais c'était encore la mode, à l'époque, de faire des thèses sur les départements. » (Robert Chapuis)

A l'inverse, l'institution a également encouragé ses membres à partir, souvent loin, pour mener à bien leurs recherches. C'est le cas de Jean-Robert Pitte qui a traversé toute l'Europe pour étudier les paysages du châtaignier :

« J'ai fait les sondages et les travaux d'archives et de terrain dans les secteurs (je l'explique dans la thèse) où d'après la carte que j'avais de répartition des châtaigniers en Europe, c'est là où il y en avait le plus. Donc, pourquoi j'ai pris les Cévennes, la Corse, le Piémont, le Nord du Portugal, la Galice, la Campanie autour de Naples... J'ai fait des sondages dans les régions les plus castanéicoles. Avec des manques évidemment parce que le terrain est tellement immense. Mais, c'est vraiment intéressant de ne pas être enfermé pendant dix ans de sa vie dans une petite région de la taille d'un quart de département. Toutes les thèses régionales des années 60, c'était ça. » (Jean-Robert Pitte)

Ou Pierre Gentelle qui décide de partir en Chine après avoir fait ses premières gammes au Maroc sous la houlette de Jean Dresch :

« J'ai regardé la liste des thèses en cours et les anciennes. L'Afrique occidentale en était pleine parce que c'était les colonies françaises, qu'on parlait français et qu'on pouvait y aller comme fonctionnaire. Les Antilles, idem. C'était plus facile. Il y avait quelques thèses sur l'Amérique latine à la suite de Pierre Monbeig, *etc.* J'ai failli choisir le Brésil. Le portugais, ça peut s'apprendre et il y avait de bonnes implantations françaises. Car les thèses, ça se fait à partir de postes, pour avoir des postes. Aucune thèse sur les États-Unis, comme par hasard. La concurrence locale est forte et n'est pas Jean Gottmann qui veut. J'ai continué le tour. Il y avait ce 'fou' de Jean Malaurie à Thulé mais je n'aime pas le froid, Pierre Gourou en Indochine mais je n'aime pas l'humide. Il n'était pas question que je choisisse les environs de la maison de campagne de mes parents : ils n'en avaient pas. Dommage, la Normandie m'aurait bien plu mais c'était déjà bourré, bizarre... À ce moment-là, je me suis aperçu que jamais personne n'avait essayé en Chine. Gourou m'a soutenu. L'époque était au développement économique et social. Et le pays venait de passer au communisme et prétendait inventer une 'voie chinoise' que René Dumont explorait et dont Marc Riboud photographiait l'état lamentable. Alors, modestement, j'ai choisi. » (Pierre Gentelle)

Qu'il s'agisse de faire sa thèse dans sa vallée ou à l'autre bout du monde, l'intense fréquentation du terrain (et donc le temps qu'on y passe) est un élément décisif d'appréciation lors de la soutenance. C'est à l'aune de la familiarité nouée avec le terrain que l'impétrant est jugé, comme le rappelle Yves Boquet qui peut se targuer d'avoir acquis de son terrain la familiarité d'un espace vécu :

« Le terrain que je connais le mieux, c'est ce secteur entre Baltimore et Washington où j'ai habité pendant dix-sept ans. Donc là, je crois que je suis le géographe français qui connaît le mieux la région parce que j'y ai habité : c'était mon espace vécu. De façon générale, les États-Unis, c'est un pays sur lequel il n'y a pas énormément de gens qui travaillent. » (Yves Boquet)

La mise en danger sur son terrain est également valorisée, si l'on en juge par la réception de la thèse de Myriam Houssay-Holzschuch qui soutient la première thèse française sur l'Afrique du Sud post-*apartheid* :

« Ils ont tous dit que j'étais un héros ! (...) Je n'avais pas le sentiment d'être un héros du tout. D'avoir fait ce que peu d'autres géographes avaient fait : oui, c'était effectivement le cas, mais sans en tirer une gloire particulière. » (Myriam Houssay-Holzschuch)

Qu'apprend l'initié sur son terrain ? Il apprend justement à faire du terrain : les exercices précédents (qu'il s'agisse des sorties quand elles existent ou du DES ou de la maîtrise) ne sont que des gammes destinées à préparer le terrain de thèse, et c'est pour la thèse qu'il parachève sa formation. Alors qu'auparavant l'impétrant se contentait d'appliquer des méthodes déjà éprouvées, c'est sur le terrain de sa thèse qu'il définit ses protocoles, comme le rappelle Georges Rossi, qui, après une maîtrise de géomorphologie dans l'arrière-pays niçois, va étudier le karst au nord de Madagascar :

« Au niveau de la maîtrise, j'étais 'bon élève', j'avais bien appris mes leçons, je savais ce qu'il fallait chercher et je savais ce qu'il fallait trouver. C'est rassurant. En plus la géomorphologie c'est une discipline, relativement bien cadrée : il y a une méthodologie que l'on applique et c'est tout. On fait des prélèvements, on opère des coupes, on les décrit, on fait des analyses, on a des résultats et on interprète des résultats. Ça se rapproche beaucoup plus des sciences. Quand je suis parti à Madagascar, c'était au départ pour faire une thèse de géomorphologie, dans une région totalement inconnue et c'était passionnant. Sauf que, arrivé là-bas, je me suis aperçu très vite que mes recettes de cuisine n'allaient pas marcher, qu'elles n'étaient pas applicables, que les méthodologies qui étaient applicables en Europe ne l'étaient pas là-bas parce que le terrain était plus vaste, parce qu'il ne s'agissait plus du même type de travail (On n'étudie pas 22 000 km² comme 3 km²). Il a donc fallu que je construisse ma propre méthodologie. J'ai eu un moment de doute : comment vas-tu te débrouiller sur ce terrain ? Par où commencer ? Et en le parcourant, je me suis aperçu que la géomorphologie à elle seule n'allait pas me permettre de comprendre la région du simple point de vue biophysique. Par exemple, je ne pouvais pas expliquer telle forme (par exemple telle évolution de versant), sans prendre en compte la dynamique des biocénoses . Je me suis donc lancé dans l'étude de la végétation, et cela m'a passionné. Très vite aussi, je me suis heurté aux problèmes de climats et de paléoclimats : il y avait toutes sortes de formations, de formes que je ne pouvais pas expliquer par les climats actuels et j'ai commencé à chercher du côté des paléoclimats. Et progressivement, c'est devenu une thèse de géographie

physique au sens global. Et puis un beau jour, mais c'était vers la fin de la thèse et trop tard pour en faire état, en levant la tête d'une magnifique coupe qui me passionnait, j'ai vu un paysan ! Je me suis aperçu qu'il y avait des hommes ; je plaisante et caricature, mais c'est vrai que jusque là les sociétés n'avaient aucune part dans ma problématique et dans ma recherche. » (Georges Rossi)

L'initié accède à la communauté parce qu'il détient à son tour les gestes constitutifs de l'identité du groupe, qu'il acquiert uniquement par l'expérience. Au-delà de cette dimension méthodologique, l'initiation – c'est-à-dire le travail de terrain – permet au jeune chercheur fraîchement intégré dans la communauté de questionner les inévitables biais de la production des savoirs. Ainsi, les recherches qu'a menées Valérie Gelézeau en Corée du Nord l'invitent à repenser toutes les recherches menées précédemment sur ses terrains :

« Moi, j'ai fait du terrain invitée avec un collègue russe par l'Académie des Sciences Sociales nord-coréenne. Donc, pour moi, c'était un voyage de découverte de la Corée. (...) Et on avait tous les matins des cours quand même d'idéologie nord-coréenne pour qu'on sache mieux comprendre le pays. C'était absolument passionnant. C'était fait en coréen avec un interprète qui avait un peu parfois des difficultés. Enfin, c'était très intéressant. Et puis, l'après midi, on avait tout un tas de visites. Effectivement, on est accompagné beaucoup. Et ça a remis en cause mon idée de la transparence du terrain. On s'imagine mais le terrain n'est jamais transparent. Tout est une question d'interprétation. Et même quand on a l'impression d'être arrivé à une certaine transparence, c'est une illusion absolue. Et inversement, le terrain nord-coréen qui est, on peut dire tout sauf de la transparence, pose vraiment la question de l'interprétation ce qu'on voit. Par exemple, on se promène dans Pyongyang le soir, on voit des gens qui lisent dehors. Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qu'on en conclut ? Est-ce que c'est parce qu'il n'y a pas l'électricité chez soi ? C'est parce qu'il fait trop chaud ? Comment est-ce que vous interprétez ce genre de chose ? On visite une crèche. On demande à visiter la salle des jouets : « Est ce que vous avez un stockage ? » On avait vu les salles où les enfants jouaient mais est ce qu'il y avait d'autres salles ? Ça a posé tout un problème. Et au bout d'un moment, on était là : « Ils ne veulent pas nous montrer parce que... » Non, en fait, il y avait des travaux. On a vu les travaux. Ils ne voulaient pas nous montrer les travaux. Ça a été compliqué. Enfin, voilà, il y a tout un tas de réactions, de choses que l'on voit, après, c'est la question de l'interprétation. » (Valérie Gelézeau)

A partir de ces entretiens rassemblés, il est possible de dégager des thèmes qui constituent autant de prises de conscience survenues sur le terrain qui interrogent la production des connaissances. Globalement, c'est la rencontre avec la confrontation avec l'altérité qui interroge, comme le souligne Bernard Calas :

« Je ne mythifie pas *mon* terrain (là, je me l'approprie) ; c'est une expérience de vie, à un moment donné, dans un cursus universitaire, à vingt ans, quand on sort de l'adolescence. On rencontre l'humanité. C'est beau... » (Bernard Calas)

Dans ces situations d'altérité, il faut savoir comment se positionner entre deux cultures, comme le rappelle Denis Retaillé :

« C'est certain que le chercheur masculin n'entre pas dans le gynécée où que ce soit, sauf qu'évidemment les tentes nomades sont grandes ouvertes. Donc, on participe à la vie. Mais enfin, il est assez indécent de jeter le regard du côté des cuisines, l'endroit où se tiennent les femmes sous la tente. J'ai croisé quand même quelques chercheurs femmes, jeunes filles en Afrique. L'avantage qu'elles avaient, si on pense du point de vue du genre au moment de l'enquête, c'est d'une part qu'elles entraient dans le gynécée, et que comme femme blanche, elles étaient quasiment des hommes. Donc, elles pouvaient aussi travailler chez les hommes ou avec les hommes, enquêter chez les hommes. Le *vice versa* n'existe pas. La réciproque, le chercheur homme blanc n'est pas pour autant une femme. Maintenant, le chercheur homme blanc en Afrique noire francophone, il doit assumer d'autres choses et accepter quand on est en dehors de la ville et des cercles intellectuels, qu'une certaine déférence l'accompagne encore. Il est extrêmement difficile là où j'ai vécu, de se refuser d'avoir du personnel à son service, des esclaves pour parler net. Il est extrêmement difficile d'avoir le droit de s'asseoir par terre. Il faut accepter qu'on vous donne un fauteuil, même si c'est le seul dans tout le village, *etc.* Et il faut accepter de ne pas apprendre la langue locale parce que c'est ridicule. Il faut accepter de ne pas se déguiser parce que c'est ridicule. Le blanc, il parle français. Il est habillé comme un Européen. Éventuellement, j'aurais mis un casque colonial ! Voilà, un vrai français ! (*rire*) » (Denis Retaillé)

C'est donc par la totale liberté d'action que les géographes peuvent se délier de la double contrainte qui pèse sur toute formation au terrain. La meilleure formation au terrain est justement celle qui permet d'être inventif sur son terrain, de manière à pouvoir affronter toutes les situations. Dès lors, l'ordre du discours se maintient – le terrain reste un élément important du travail de recherche et de son évaluation – mais les méthodes pédagogiques qui lui étaient liées disparaissent. L'apprentissage se fait donc seul, sur son terrain : chacun va tirer des enseignements de sa propre expérience, nourrie de sa trajectoire individuelle et scientifique, des objets étudiées, des méthodes appliquées et des conditions dans lesquelles s'effectuent l'enquête de terrain. C'est donc l'occasion pour les géographes de mettre en lumière les biais qui surviennent dans la construction des faits scientifiques. On observe donc une mutation des discours sur le terrain : ils s'individualisent. On quitte les métarécits disciplinaires (hérités de la géographie classique) pour aboutir à des récits individuels qui reposent sur des pratiques individuelles¹. De même qu'avec la crise de la géographie, on passe de la fin d'un paradigme dominant à une diversité des paradigmes (Orain, 2009), de même, la crise entraîne des changements dans la formation, dans les outils et les méthodes qui aboutissent à produire de nouveaux discours élaborés depuis le terrain.

Sur le terrain si j'y suis

Ce *corpus* d'entretiens a donc mis en évidence un imaginaire du terrain aussi vivace que composite, constitué à la fois d'héritages collectifs partagés par l'ensemble de la communauté ainsi

¹ Cet aspect est développé dans le troisième livre, dans le cheminement sur « la prolifération des récits ».

structurée par ces normes érigées en ordre du discours, mais aussi de réflexions personnelles, suscitées par le parcours des uns et des autres, leurs pratiques scientifiques idiosyncrasiques ou leur trajectoire propre dans le champ académique. L'impensé collectif du terrain est largement compensé par des réflexions personnelles, menées par les chercheurs en fonction de leurs objets et de leurs pratiques. De ces témoignages, il ressort néanmoins nettement que le terrain de thèse joue un rôle décisif dans l'élaboration d'une pensée individuelle du terrain qui complète la pensée collective dominante, voire qui la remet frontalement en cause. Si l'on souhaite poursuivre la généalogie de ces discours, il semble donc nécessaire de s'intéresser au terrain de la thèse, en tant qu'il constitue une étape centrale dans l'accès à la communauté et dans la reproduction de celle-ci, et voir ce qui s'y joue et comment l'expérience inédite et individuelle d'un doctorant sur son terrain permet d'enrichir voire de modifier les représentations collectives acquises par l'enseignement disciplinaire. Les observations filmées de deux doctorantes sur leur terrain permettent d'instruire cette généalogie et de mettre en évidence cette genèse discursive. L'hypothèse à discuter est celle du jeu qui apparaît entre les discours assimilés – l'ordre du discours dominant – et ce qui découle de l'expérience du terrain. C'est dans cette béance qui s'ouvre qu'apparaît la *réflexivité* entendue comme l'opération critique qui consiste à soumettre ses propres pratiques à la critique dans le but d'« objective[r] les opérations, les outils et les tropes de la pensée scientifique pour analyser les conditions sociales de la production intellectuelle » (Vandenbergh, 2006 : 975). C'est à la naissance de la réflexivité que nous assistons sur le terrain dans la mesure où la posture du chercheur sur le terrain l'oblige à adapter les pratiques canoniques – ou réputées comme telles – à la réalité du terrain et à ses vicissitudes. Alors que sur le terrain se déploient les « arts de faire » (De Certeau, 1980) des géographes se développe également en eux une conscience réflexive dont il faut désormais retracer la genèse. Celle-ci est double : elle porte d'une part sur la méthode scientifique mise en œuvre et d'autre part elle consiste à interroger la position du sujet au sein de la société qu'il étudie.

La méthode géographique doit beaucoup à l'héritage positiviste : la méthode est érigée en dispositif central permet l'acquisition de connaissances. A la lumière des observations faites sur les terrains d'Emmanuelle Peyvel et de Julie Le Gall, il apparaît que les méthodes scientifiques mises en œuvre sont finalement très largement empiriques, contrairement à l'idée selon laquelle le géographe appliquerait une méthode validée et opératoire¹. Loin d'être fixée *a priori* et intangible, la méthode est bien souvent définie *a posteriori*, c'est-à-dire au retour du terrain, afin de donner cohérence aux diverses pratiques mises en œuvre et donner de la crédibilité aux données récoltées. La première étape

¹ Ce que laissent pourtant accroire les projets de thèse destinés à obtenir des financements qui justifient – arguments théoriques à l'appui – l'opérativité de la méthode et ses attendus, ou les thèses elles-mêmes qui sont parfois bien silencieuses sur les errances méthodologiques que leurs auteurs ont dû affronter : la méthode est bien souvent le résultat d'un compromis postérieur à l'épisode du terrain.

de la réflexivité consiste donc à prendre du recul par rapport aux méthodes déployées, à voir leurs impasses possibles voire l'impossibilité même de leur mise en œuvre : les connaissances ne peuvent donc être dissociées des conditions de leur collecte.

C'est ce qu'illustre l'ambivalence des méthodes d'enquête mises en œuvre par Julie Le Gall sur les deux régions qui constituent son terrain, La Plata au Sud et Pilar au Nord de Buenos Aires. Alors qu'on pourrait croire qu'une comparaison rigoureuse nécessite d'étudier chacun de ces espaces avec les mêmes outils méthodologiques, la réalité est autre. Julie Le Gall explique dans le film à quel point elle est dépendante d'auxiliaires (universitaires ou techniciens agronomes) pour accéder aux populations auprès desquelles elle mène ses enquêtes : en fonction de l'auxiliaire mobilisé, les modalités d'accès aux groupes sociaux sont très différenciées. Alors qu'avec des universitaires ses entretiens ont toute latitude pour se déployer dans la durée (la première séquence filmée l'atteste : l'entretien a duré plus de deux heures et demie et a été ponctué par des rafraîchissements). Cette durée est un préalable pour instaurer la confiance et, de là, poser les bases de récits de vie qui constituent le cœur méthodologique de son travail. Ces entretiens sont donc très largement ouverts : les guides d'entretiens ne sont pas visibles par la personne interrogée et la prise de note est conçue – quand elle est effective – pour ne pas entraver la relation de confiance qui se noue. Rien de tel quand elle est accompagnée sur le terrain par un technicien agronome, peu intéressé par les questions sociales. Afin de ne pas lui faire perdre de son temps alors qu'il travaille, ses entretiens prennent alors la forme de questionnaires semi-directifs où la place laissée à l'imprévu est réduite : les questions sont listées et les échanges laissent moins de place à l'imprévu¹. Loin de constituer un obstacle dirimant, cette prise en compte des contraintes qui pèsent sur les pratiques et les méthodes de terrain, permet d'enrichir sa méthode : Julie Le Gall adopte finalement deux méthodes distinctes aux attendus différents, ce qui lui permet d'enrichir son regard.

Cette réflexion sur la méthode se double également d'une réflexion sur l'éthique que le chercheur doit adopter pour se faire accepter par les populations qu'il sollicite. Julie Le Gall explique à quel point est ténue la confiance que lui accordent les Boliviens qu'elle rencontre et qui est le fruit d'un long travail de présence. Ses régulières mises en garde à l'endroit de la caméra (attendre l'autorisation pour tourner, ne pas filmer les populations de face, tenir à distance le sujet...) vont dans le même sens : établir une relation d'enquête fondée sur le respect et la réciprocité de l'échange, ce qu'emblématise sa pratique photographique. En effet, comme elle le dit elle-même, « les photos, c'est opération séduction » : elles jouent le rôle de monnaie d'échange dans un processus de contre-don. C'est donc la confrontation avec l'altérité – entendue ici comme une société parcourue par des règles

et des valeurs distinctes de celle du chercheur – qui interroge en premier lieu l’observateur extérieur. Cette prise de conscience éthique² conduit ainsi à envisager le terrain comme la modalité d’une coprésence qui ne va pas de soi entre un individu extérieur et une société constituée. Ce sont les implications de cette co-présence qui sont à l’origine de la réflexivité telle qu’elle se met en place sur le terrain. Ces observations filmées – et au-delà l’expérience qui les a rendues possibles – interrogent donc la confrontation d’un chercheur à son terrain. C’est la dimension problématique – au sens où elle ne va pas de soi – de cette co-présence qu’il faut interroger.

Quelles sont les implications de cette présence – ici et maintenant – d’un chercheur sur le terrain ? La première est d’ordre physique : on fait d’abord de la recherche avec son corps. Ces observations mettent l’accent sur cette dimension corporelle : les distances à parcourir, la longueur des journées d’enquêtes, la fatigue, les horaires... sont des aspects essentiels qui sont souvent peu mis en avant dans l’étude de la dimension méthodologique du travail géographique. Ces aspects sont pourtant essentiels comme le rappelle Julie Le Gall en évoquant ses enquêtes menées la nuit dans le marché de gros de la Matenza : le chercheur doit composer avec la fatigue physique longuement endurée. L’enquête consiste en effet à rencontrer des populations : le terrain consiste donc à remplir les conditions de cette indispensable co-présence. Dans le cas des observations que j’ai menées, les stratégies sont différentes : si Emmanuelle Peyvel cherche à rencontrer les touristes dans les lieux touristiques (c’est-à-dire au moment même où ils sont touristes), Julie Le Gall interroge les Boliviens chez eux ou dans leurs exploitations. Les stratégies d’approche sont donc différentes. Emmanuelle Peyvel se rend ainsi sur les sites, au risque de ne pas rencontrer de touristes³ et Julie Le Gall se rend chez eux, sans pour autant se prémunir des annulations¹. Aller à la rencontre des populations exige donc des efforts constants : des déplacements, des horaires...

Cette co-présence interroge aussi la position et l’origine du chercheur sur son terrain. Cette dimension apparaît bien dans les exemples développés ici dans la mesure où sont observées deux femmes, blanches, occidentales sur des terrains exotiques. Ce sont donc deux étrangères, et cette position périphérique a des conséquences sur la pratique scientifique. Dans ces observations, certains questionnements se font jour : Emmanuelle Peyvel rappelle ainsi le rôle que joue ses traductrices dans l’accès à la culture et aux mentalités : c’est grâce à elle qu’Emmanuelle Peyvel permet d’interroger ce

¹ Ce qui n’atténue néanmoins pas le désintérêt relatif du technicien qui se détourne bien vite de l’interaction sociale au profit de l’observation des plants et des semis.

² Rappelons que c’est par cette entrée éthique que la géographie française s’est emparée du terrain (*Hérodote*, 1977 et 1978 ; Collignon et Retailé, 2010).

³ La majeure partie du tournage s’est faite dans les plateaux centraux, une région à l’écart des flux touristiques et donc très peu visitée (Peyvel, 2009).

qui va de soi pour les Vietnamiens et qui n'est donc pas immédiatement disciple, ce qui apparaît dans la conversation entre elle et son interprète, dans le parc naturel, au bord de l'eau. C'est donc par ces interactions incessantes entre le chercheur et ses auxiliaires qu'il peut accéder à la compréhension fine d'une culture et des situations qu'il observe. Tous ces questionnements sur le terrain sont encore latents et finalement très peu instrumentés : une réflexion sur la position du chercheur se dessine, son genre. Il faut donner de l'ampleur à ces réflexions et se donner les moyens d'être opératoires pour comprendre ce qui se joue sur le terrain.

Un terrain désormais polyphonique

Ce cheminement dont le terme approche a montré l'importance du terrain et de sa mobilisation dans les processus de légitimation et de véridiction en usage dans la communauté géographique française ; le terrain apparaît bien comme un *ordre du discours* qui structure les pratiques et les représentations des géographes. La généalogie du discours qui été brossée au fil des différents *corpus* a permis de mettre en évidence le caractère situé – dans le temps et dans l'espace – de ces métarécits disciplinaires qui instituent et légitiment les pratiques des chercheurs. La prégnance de cet ordre du discours, largement partagé et assimilé par l'ensemble de la communauté, explique le faible investissement réflexif de la communauté sur le terrain. Les mutations récentes qui ont affecté la discipline ces dernières décennies laissent toutefois entrevoir des évolutions qui s'accompagnent d'un essor des approches théoriques : les progrès de la discipline et son ouverture internationale vont de pair avec une mutation de la demande sociale pour la géographie. Le contexte est en effet plus favorable à une introspection en profondeur des fondements théoriques de la discipline : alors que la discipline a longtemps souffert de sa mauvaise image², la géographie s'impose aujourd'hui – dans le contexte d'une demande sociale accrue – comme une discipline opératoire pour rendre intelligibles les évolutions du monde (Allemand *et al.*, 2005 ; Dumont, 2008 ; Roques, 2006). Le succès de nombreuses initiatives destinées au grand public l'atteste, qu'il s'agisse de la présence de la géographie dans les médias³, de l'audience partout en France et sur la toile des Cafés géographiques ou de la pérennité du Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges qui fête en 2009 ses vingt ans (Huguenot et Roques, 2009). Parallèlement, et à la suite de la crise disciplinaire, les

¹ Cela explique les différences – visibles dans le film – entre les terrains de Julie Le Gall et Emmanuelle Peyvel : alors que la première se concentre sur quelques lieux où elle rencontre longuement les populations alors que la seconde investit une multitude de terrains à des échelles très fines, répartis à travers tout le pays.

² Michel Lussault, dans un entretien accordé le 19 septembre 2009 à Sylvain Bourmeau (« La suite dans les idées », France Culture), a fait le constat de cette désaffection du public pour la discipline et en a expliqué l'origine par le poids du « fardeau de la géographie scolaire ».

³ Citons par exemple le succès des émissions *Le dessous des cartes* de Jean-Christophe Victor (Arte) ou *Planète terre* de Sylvain Kahn (France Culture) (Kahn, 2010).

objets et les méthodes de la géographie ont connu de profondes évolutions qui lui permettent de rendre compte au plus près des changements qui affectent les sociétés : le « tournant géographique » a été pris (Lévy, 1999) et sa place dans le concert des sciences sociales a été consolidée (Lévy et Lussault, 2003a). Enfin, en dépit de la position périphérique – voire marginale – de la géographie française dans les débats qui traversent la communauté disciplinaire internationale (Houssay-Holzschuch et Milhaud, 2008), la géographie française est de plus en plus réceptive aux travaux étrangers qu'elle intègre à ses questionnements théoriques (Chivallon *et al.* 1999 ; *L'espace géographique*, 2004 ; Staszak, 2001). Bref, si l'ordre du discours dominant peut encore se maintenir, l'abondante production théorique contemporaine laisse entrevoir un renouvellement dans les processus de légitimation mis aujourd'hui en œuvre. Le contexte semble donc propice à un large questionnement réflexif sur le terrain. Celui-ci reste encore peu étudié de manière globale : les interrogations restent largement centrés sur des approches fondées sur l'individu¹ ou sur celle des différents courants ou terrains de la discipline² : ainsi observe-t-on encore aujourd'hui une certaine vitalité de ces interrogations envisagées sous l'angle des « aires culturelles » (Blanc-Pamard, 1991 ; Knafou, 1997 ; Sanjuan, 2008).

Le colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » qui s'est tenu à l'Université d'Artois (Arras) du 18 au 20 juin 2008 constitue donc un moment dans l'histoire récente de la géographie française. Centré sur la question du terrain, il permet – plus de trente ans après l'épisode inaugural d'*Hérodote* – de faire le point sur l'état de la question et de faire percoler, dans la géographie française, les questionnements développés dans les géographies étrangères (principalement anglophones) ; son ouverture extra-disciplinaire assumée et la forte participation de géographes étrangers en ont fait le dernier moment collectif d'élaboration de la problématique. En plus d'avoir stabilisé les réflexions actuelles, il permet de dégager des perspectives de recherche. C'est un retour critique sur ce colloque qui s'amorce ici. Pour explorer ce *corpus*, je partirai de l'hypothèse selon laquelle la géographie française s'ouvre plus largement aujourd'hui aux questionnements étrangers et extérieurs : loin d'emprunter à l'étranger ou à l'extérieur des objets, des méthodes et des démarches, la géographie française assimile ses questionnements qui se greffent sur ses débats, ses problématiques et son histoire propres³. Si elle s'enrichit des avancées conceptuelles

¹ Les attentes du CNU sur le contenu des dossiers d'HDR a fait de l'introspection réflexive un moment obligé de la carrière : l'essor de la démarche égo-géographique (Lévy, 1995) est à mettre en relation avec le renouvellement de la problématique biographique dans les sciences sociales (Dosse, 2005). La géographie n'est pas en reste et la « biographie géographique », selon la formule de Jean-Robert Pitte est un genre vivace (par exemple : Daudel, 2008 ; Pitte, 2002 ; Wolff, 2005).

² La structuration de la journée d'étude organisée le 8 décembre 2006 à Paris par Gérard Hugonie dans le cadre de l'AGF est révélatrice de cette approche fragmentée : chaque intervenant était invité à expliquer la spécificité des pratiques de terrain dans le courant qu'il représentait, comme la géographie urbaine, la géographie tropicale, la géographie culturelle, la didactique, la géomorphologie, la géographie régionale... (Hugonie, 2007).

³ Cette hypothèse est directement inspirée du travail de Pap Ndiaye qui, dans ses recherches sur la condition noire, ne s'est pas contenté de reprendre les thématiques et les méthodes en vogue dans les pays qui ont vu naître les *black studies* et de les appliquer au cas français ; il les a intégrées et adaptées à la spécificité de la société française (comment penser aujourd'hui les

formulées dans les géographies étrangères, la problématique du terrain dans la géographie française n'en reste pas moins héritière de questionnements anciens et d'un ordre du discours parfaitement intégré. Cela se manifeste par deux aspects : la nature des questionnements mis en œuvre d'une part, et les références théoriques et conceptuelles mobilisées d'autre part. Cette analyse reposera sur les deux moments distincts de la construction intellectuelle du colloque. Dans un premier temps je reviendrai sur la genèse¹ de ce colloque et les attendus des organisateurs qui ont formulé une demande, et dans un second temps sur la réponse reçue². Cela permet de mettre l'accent sur la réception par la communauté des thèmes ouverts à la discussion.

Ce colloque est né d'une initiative impulsée par Myriam Houssay-Holzschuch, Anne Volvey et moi-même, dont des préoccupations communes nous réunissaient. Nos intérêts se portaient conjointement sur le terrain, même si nos entrées thématiques étaient différentes. Myriam Housay-Holzschuch privilégiait une approche centrée sur les aires culturelles : africaniste, spécialiste de l'Afrique du Sud, ses interrogations portaient à l'époque principalement sur la question de la distance comme condition de la pratique du terrain (Houssay-Holzschuch, 2008). Anne Volvey a fait du terrain des géographes l'un de ses thèmes de recherche privilégiés³ et a mené un grand nombre d'entretiens avec des géographes : son approche – principalement épistémologique – était nourrie par les pratiques de terrain mises en œuvre dans d'autres contextes (notamment le *land art*) et a insisté sur la dimension spatiale de cette pratique (Volvey, 2000, 2003 a et b). Et ma thèse – alors à ses débuts – prétendait faire du terrain une entrée pertinente pour étudier l'histoire de la géographie française (Calbérac, 2005b). Ce comité d'organisation en germe a aussitôt été complété par l'historienne Isabelle Surun, spécialiste des voyages et des explorations (Surun, 2003) habituée à travailler avec des géographes pour mener des travaux sur l'histoire de la discipline, et par Hélène Vélasco-Graciet⁴ qui, elle, s'intéressait au terrain des tropicalistes (Vélasco-Graciet, 2008). Enfin, le comité a été complété par

minorités dans une nation qui s'est construite sur les principes de l'égalité et de l'assimilation) et de son historiographie (Ndiaye, 2008). Dans cette perspective, ses travaux ne constitue pas une référence supplémentaire dans ce champ mais sont bel et bien fondateurs des *black studies* françaises et autonomes.

¹ Il s'agit ici de retracer l'histoire de ce colloque. Je m'appuierai ici autant sur mes souvenirs que sur les archives qui restent en ma possession. En près de deux ans, des centaines de messages électroniques ont été échangés, de fichiers partagés, de versions successives rédigées. J'ai détruit une bonne partie des archives qui relèvent de la première année (autant par volonté de faire le tri et d'y voir clair, qu'à la suite d'un changement d'ordinateur, et, pire, de système d'exploitation qui m'a contraint à perdre une partie de ma messagerie). A ce moment, je n'imaginai pas de faire de ce colloque un *corpus* à part entière de ma thèse : ma propension à remplir la corbeille était le geste du praticien, non celui de l'archiviste que je suis devenu par la suite. Cette question de la constitution des archives et des corps sera abordée dans le second livre de cette thèse.

² Si la conception du colloque, ses attendus et son organisation découlent d'une écriture collective à laquelle j'ai été associé, les analyses critiques qui vont suivre sont de mon fait et n'engagent pas les autres organisateurs. Je remercie Anne Volvey et Myriam Houssay-Holzschuch pour les commentaires qu'elles ont formulés sur ces pages.

³ Anne Volvey est à l'origine de la constitution de ce champ dans la géographie française (Volvey, 2000, 2003b et 2004).

⁴ Hélène Vélasco-Graciet s'est ensuite désengagée du projet.

Christian Giusti¹ qui s'intéresse aux pratiques de terrain des géomorphologues (Giusti, 2007) et à l'histoire et l'épistémologie de la géographie physique (Broc et Giusti, 2007 ; Calvet *et al.*, 2007).

La première tâche de ce comité d'organisation a été de rédiger un texte qui servirait de support à l'appel à communication². Celui-ci a été élaboré collectivement et a permis de définir les attendus du colloque tout en précisant son arrière-plan théorique et conceptuel. Deux idées principales le guidaient : centrer la réflexion sur le sujet et s'intéresser à la spatialité du terrain. Alors que le terrain était précédemment largement traité sous l'angle méthodologique – comment définir un protocole de terrain ? – ce colloque entendait interroger le sujet et son rôle dans les processus de collecte et de construction des savoirs. Loin de le considérer comme un simple opérateur de la collecte, le but était de lui rendre justice et de le remettre au centre de la démarche. En effet, par son importance méthodologique, par son rôle légitimant mais aussi par son impact sur les itinéraires biographiques, le terrain joue un rôle identitaire central, tant au niveau collectif qu'au niveau individuel. Dans cette perspective, il nous paraissait fécond d'interroger les pratiques et les représentations que les géographes développent sur un exercice qui s'apparente sinon à leur raison d'être mais du moins à leur pratique méthodologique privilégiée. L'intérêt porté sur la méthode et sur les résultats qu'elle procure a occulté la place qu'occupe le sujet dans la définition, la conduite puis l'exploitation du terrain. Pire : elle a contribué à opacifier davantage le terrain entendu comme une boîte noire. Interroger le sujet dans le terrain permet de mettre en lumière des processus jusque-là :

« Il ne s'agit donc pas d'interroger plus longuement cette opposition [entre un terrain mythifié et un terrain démystifié], mais de déplacer la réflexion : se restreindre à la visée cognitive et à la dimension méthodologique ne permet pas d'envisager la richesse et la complexité du terrain. L'éventail de ses dimensions recouvre à la fois les champs de la méthodologie, de la pratique, de l'expérience, de la représentation, *etc.*, champs que je le chercheur investit de significations dans une tension entre habitus disciplinaire, action militante et projet de vie³. »

Cette approche encourage donc une démarche réflexive des pratiques. De nouveaux horizons du terrain s'ouvrent et se trouvent ainsi légitimés comme objets pertinents de la discipline : l'implication et l'engagement sur le terrain, le dépaysement et le repayement, ou encore le plaisir (ou la souffrance) à faire du terrain. Le deuxième angle privilégié est la spatialité du terrain ; c'est la conséquence de la réévaluation du sujet. En effet, la réémergence du sujet engage de multiples tournants, notamment un tournant pragmatique (Dosse, 1995) qui embraye un tournant spatial (Lévy, 1999 ; Lévy et Lussault, 2000 ; Lussault, 2007 et 2009), met l'accent sur la dimension spatiale des acteurs et de la société. Dès

¹ Christian Giusti a rejoint le comité d'organisation après la rédaction de l'appel à communication et la composition du comité scientifique.

² Ce texte, comme le programme du colloque, est reproduit dans le volume d'annexes.

³ Appel à proposition du colloque, p. 1 (la version paginée est la version électronique qui a été diffusée sur le site web du colloque).

lors, une application stricte du principe de symétrie (Latour, 2009) doit inciter le géographe à appliquer ses outils conceptuels et son savoir-faire à l'élucidation de ses propres productions :

« Ce colloque propose donc de s'attacher à travailler les différents sens que recèle la polysémie, volontiers mise en avant par la communauté des géographes, les procédures d'investigation auxquelles il recourt, les objets spatiaux qu'il construit et les lieux du déploiement de ses pratiques. C'est donc dans une approche centrée sur le sujet géographe – ses pratiques, ses médiations et ses construits –, et dans la perspective spatiale qu'implique la méthode, que nous inscrivons la problématique de ce colloque¹. »

Il est donc possible de faire du terrain un objet géographique à part entière dont peut s'emparer la communauté dans son ensemble, et pas seulement d'en laisser l'étude aux seuls épistémologues.

A partir de ces deux mots d'ordre, les organisateurs ont proposé une série d'axes thématiques destinés à orienter les propositions : la méthodologie de terrain elle-même, mais aussi le géographe de terrain, l'historicisation des pratiques de terrain et l'évolution de leur statut. Les réflexions sur les élaborations théoriques du terrain ou sur la mise en récit du terrain étaient bienvenues, de même que des éclairages venus d'autres disciplines (pas nécessairement scientifiques) de terrain. Ce colloque se voulait inaugural et entendait élaborer collectivement une problématique renouvelée sur le terrain, qu'il est possible de situer dans son contexte intellectuel. Cet appel fait largement référence à des travaux et des débats déjà avancés dans les géographies anglophones, depuis l'article fondateur de Daniel Cosgrove² qui utilise la métaphore du théâtre pour définir le terrain en géographie culturelle (Cosgrove et Daniels, 1989) jusqu'aux injonctions plus récentes à s'emparer de cette thématique (Driver, 2000). Les *gender* et *post-colonial studies* se sont précocement emparés de cette question (Kobayashi, 1994) qui s'est étendue dans toute la communauté (Delyser et Starrs, 2001). L'intérêt de ce colloque est donc d'avoir intégré ces questionnements tout droit issus de la phénoménologie et du post-structuralisme aux débats et traditions français, car c'est bien l'un des horizons du colloque : faire du terrain un élément du *corpus* théorique et conceptuel de la géographie française. L'appel fait ainsi clairement référence à un contexte français³ : la formulation de la question doit s'entendre comme une rupture avec le lointain héritage vidalien qui a façonné nos représentations collectives du terrain et de sa pratique :

« Dans un contexte de renouveau des études d'épistémologie de la géographie, le terrain est devenu un objet d'étude à part entière. Alors qu'il est longtemps resté une 'boîte noire' des recherches en géographie, à la fois impensé et allant de soi, il fait actuellement l'objet d'un réexamen critique de la part de géographes. Pour la

¹ *Ibid.* p. 1.

² Se sachant malade, Daniel Cosgrove a accepté d'être membre du comité scientifique du colloque et a encouragé sa tenue. Sa mort est survenue peu de temps avant le début du colloque ; un hommage lui a été rendu lors de l'ouverture de la manifestation.

³ L'introduction du colloque – présentée par Anne Volvey – faisait au contraire davantage référence aux débats anglophones.

géographie, le terrain a longtemps été une méthode obligée, mimétiquement transmise et implicitement normée : sans terrain, pas de droit à la parole... Il avait constitué, en effet, le moteur de l'invention scientifique de la géographie classique ; et si, pour la « nouvelle géographie » au contraire, le moteur de l'invention résidait dans la loi dite théorique, c'était sous réserve que son énoncé serait mis à l'épreuve des faits – condition de son instauration en tant que loi empirique. Dans ces conditions, le terrain n'a pas disparu de la fabrique du savoir géographique sous la poussée de la préoccupation théorique : il a changé de place et de fonction. Cependant, si le débat classique sur le statut du terrain relevait d'une tension entre empirie et théorie ou d'un choix entre induction et déduction, et se situait dans la problématique générale du régime de scientificité, les termes du débat contemporain révèlent d'autres enjeux. Comme pour d'autres disciplines, ils portent sur les conditions subjectives et sociales de la construction des savoirs scientifiques¹. »

L'historicisation des pratiques doit donc permettre de questionner le statut du terrain et sa place dans la fabrique des savoirs géographiques. Ainsi, l'héritage vidalien et sa mise en débat durant la crise de la géographie ont déterminé une manière de poser le débat qui s'est structuré autour des couples antinomiques théorie/empirie et déduction/induction. Les pistes de réflexion sont directement issues de ce contexte français. L'historicisation des pratiques doit permettre de questionner non seulement la crise de la géographie, mais aussi l'institutionnalisation de la discipline impulsée par Vidal de La Blache. De plus, le « géographe de terrain » est-il une spécificité bien française qui n'a pas son pendant dans les géographies étrangères, non pas que le terrain n'y est pas pratiqué, mais il n'apparaît pas comme la seule source des données². Enfin, le rapport avec les autres disciplines qui ont en partage le terrain est une manière de questionner la structuration de l'Université française en discipline, directement héritée du positivisme comtien, et les possibilités d'échanger entre des disciplines diverses qui mettent en jeu des méthodologies proches³. Les réponses reçues ont permis de mesurer l'impact et la réception de ces questionnements ; ce sont elles qui permettent de renouveler la problématique du terrain dans la géographie française⁴.

L'appel a été globalement entendu, si l'on en juge par le volume des réponses : soixante-seize propositions ont été reçues, dont un quart d'étrangers (Afrique du Sud, Algérie, Allemagne, Australie, Espagne, Etats-Unis, Italie, Portugal, Royaume-Uni, Serbie et Suisse) ; quarante-six propositions ont été retenues présentées par soixante intervenants. Peu de propositions de non-géographes⁵ ont été

¹ *Ibid.* p. 1.

² Carl Sauer constitue un bon exemple : ses travaux, reconnus, en géographie historique et en géographie culturelle, sont nourris autant par le terrain que par son immense érudition. Dans les représentations collectives, c'est dans la bibliothèque qu'on le représente, pas sur le terrain.

³ Dans les universités du monde anglophone, le découpage se fait plus volontiers autour des objets (les *studies*) que des disciplines elles-mêmes (Cusset, 2003).

⁴ Cette évaluation de la réponse est élaborée à partir de la conclusion du colloque – préparée par les organisateurs et présentée à l'issue des débats par Myriam Houssay-Holzschuch – et du compte rendu scientifique inédit rédigé par Anne Volvey à destination des bailleurs de fonds pour justifier l'emploi des subventions reçues.

⁵ Le Comité scientifique du colloque a été aussi ouvert à des non-géographes comme l'atteste la participation de Claude Blanckaert (historien des sciences au CNRS) ou de Jean Copans (anthropologue à Paris 5).

reçues et seul Yves Winkin, anthropologue et *keynote speaker* invité, a présenté un point de vue extérieur à la discipline. L'appel a été inégalement reçu au sein de la communauté : la démographie des participants est révélatrice d'un état de la question du terrain. La grande majorité des propositions retenues émanait de jeunes chercheurs (encore doctorants ou jeunes doctorants) ou d'enseignants-chercheurs en retraite. La génération des quadragénaires et quinquagénaires était très peu représentée. Cette absence peut s'expliquer aussi bien par des données conjoncturelles – il n'est jamais facile de se libérer en fin d'année, au moment des soutenances et des jurys – que par des données structurelles : cette génération est celle qui a été formée durant ou juste après la crise de la géographie et qui a dû se positionner, parfois avec difficulté, par rapport à un héritage qu'elle a acquis en même temps que sa contestation¹. Rien de tel pour les plus jeunes ou les plus âgés. Les premiers sont plongés dans le terrain et dans tout ses implications, à la fois scientifiques (la reconnaissance et la légitimité) et extra-scientifiques (itinéraires biographiques, engagements divers...) alors que les seconds, eux, ont plus de liberté et de recul par rapport à l'institution académique, son fonctionnement et ses enjeux. Le colloque a donc constitué un cadre fécond pour échanger et faire émerger des propositions. Ce colloque a pleinement joué son rôle : en offrant une tribune pour exprimer des problèmes généralement tus alors qu'ils sont centraux pour comprendre le fonctionnement de la discipline et des savoirs qu'elle produit. Les débats ont été très divers, comme l'atteste la structuration du colloque en ateliers et en tables rondes². On peut toutefois noter que l'appel a été partiellement entendu : quelques communications ont limité le *terrain* tel que les organisateurs l'entendaient à l'une de ses acceptions, l'espace étudié. Peu ont proposé d'historiciser le concept. Enfin, la focalisation sur le sujet épistémique, pourtant au cœur de l'appel, a été peu suivie. Cette réponse partielle a montré la prégnance d'une géographie située : si les concepts et les savoirs ont circulé, leur assimilation dépend largement de l'arrière-plan intellectuel dans lequel ils évoluent (Benko et Strohmayr, 2004 ; Milhaud, 2005). Là encore, c'est à une hybridation des problématiques françaises par des acquis anglophones que l'on a assisté.

Ainsi des communications ont-elles mis en lumière les pensées d'auteurs français d'époques différentes, comme Albert Demangeon³, Renée Rochefort⁴ ou François Dosse et Jean-François Augoyard⁵ ; le colloque a aussi donné à voir la vitalité des post-structuralistes français à l'étranger,

¹ Cette position inconfortable s'est retrouvée dans les entretiens que j'ai menés : les positions, parmi les géographes de cette génération, étaient les plus tranchées et les plus diverses, ce qui suggère un impensé générationnel.

² Je renvoie au programme du colloque présent dans le volume d'annexes.

³ Denis Wolff, « Albert Demangeon : un géographe moderne face au terrain ».

⁴ Olivier Labussière et Julien Aldhuy, « Le terrain, c'est ce qui résiste ».

⁵ Marion Tillous, « Retour sur le 'tournant pragmatique' de la notion de 'terrain'. Identification des similitudes et des spécificités du changement de paradigme au sein des sciences de l'espace à partir d'une lecture croisée de François Dosse et Jean-François Augoyard ».

comme Gilles Deleuze et Félix Guattari¹ (Cusset, 2003 ; Dosse, 2007). Autre fait significatif, la forte présence d'africanistes² qui renvoie autant à une spécificité de la géographie française qu'à l'importance de la réflexion sur le terrain en termes d'aires culturelles ; un atelier a été consacré à cette question. Les problématiques évoluent, se modifient au contact des apports étrangers. La problématique du terrain est en cours d'élaboration. Bien plus, elle n'est pas seulement traitée *en soi*, mais son renouvellement est partie prenante de l'évolution d'autres champs de la discipline. C'est ce mouvement qui se donne à lire dans les communications présentées par Marianne Blidon³ ou Mélina Germès¹. La réflexion de la première, au cœur de la problématique du colloque, est aussi centrale pour définir les fondements méthodologiques mis en œuvre dans les *gender studies*. La pensée de la seconde envisage le terrain comme une entrée pertinente pour envisager la construction corporelle des objets géographiques. C'est à ce foisonnement de propositions – d'où va peut-être émerger un nouvel ordre du discours – que les géographes doivent maintenant se frotter.

De ce cheminement il apparaît que la géographie est structurée par un ordre du discours tenace dont l'origine remonte à l'entreprise de fondation vidalienne : la crise de la géographie n'est qu'une modalité de ce discours mais n'affecte en rien ces pratiques méthodologiques qui, elles, restent très stables et témoignent de l'intérêt constant porté au terrain. Dès lors, loin d'être une rupture, la crise de la géographie ne constitue elle-même qu'un ensemble de discours sur une même pratique. Cela invalide donc les lectures qui sont proposées sous l'angle du paradigme : la rupture n'est que dans les discours mais n'affecte pas le socle des pratiques et de l'imaginaire des géographes. Au contraire, la crise enrichit l'imaginaire en renforçant davantage le rôle du terrain dans le dispositif géographique qu'il faut déconstruire. Cela infirme également notre approche généalogique : cet ordre du discours n'évoluant finalement que peu tout au long de notre période, ce n'est pas l'origine (le but de la

¹ Julia Pfaff, « Le terrain, c'est moi ? On the difficulties of setting the limits of the field when following connections in mobile ethnographic research ».

² Karine Bennafla, Florence Boyer, Julien Brachet, Chloé Buire, Federica Burini, Sylvain Guyot, Jeanne Vivet et Karine Ginisty, sans oublier Myriam Houssay-Holzschuch, organisatrice. David Goeury quant à lui compare des régions enclavées en Afrique, Asie et Amérique du Sud.

³ Marianne Blidon, « La géographie des sexualités, ou l'impossible terrain ? ».

généalogie) qu'il faut rechercher, mais il faut au contraire plutôt questionner la stabilité. Plus qu'une généalogie, c'est une archéologie qu'il faut mener (Foucault, 1969) : plutôt que de retracer d'hypothétiques origines, il vaut mieux chercher à comprendre, à chaque période, comment le terrain est mobilisé dans les discours et les pratiques. Cela va dans le sens d'une contextualisation des discours, considérés comme les parties émergées des agencements que chacun de ces *corpus* constitue.

¹ Méлина Germès, « En quête d'un 'terrain corporel' : perspectives et propositions méthodologiques ».

Conclusion : Tentative d'épuisement de la crise

Les lectures fondées sur la théorie des révolutions scientifiques – qui ont fait de la crise la chute d'un paradigme – sont donc largement invalidées. Au niveau méthodologique, l'hypothèse d'Anne Volvey est vérifiée (Volvey, 2003b) : la crise de la géographie n'affecte en rien les méthodes et les pratiques effectives même si les discours qui les justifient et les mobilisent évoluent. La finalité du terrain ne change pas non plus : cette méthode continue de fournir des données qui sont l'objet de multiples inscriptions successivement réécrites jusqu'à former des savoirs géographiques positifs qui circulent dans la communauté et dans la société. Enfin, l'imaginaire disciplinaire n'est pas affecté : le terrain – aujourd'hui comme hier – est toujours structuré par un ordre du discours qui fait fi de la crise et qui continue de justifier sa pratique. Si des questionnements récents s'emparent de la problématique du terrain, ce n'est pas une conséquence d'une crise qui a finalement plus marqué les discours que les pratiques effectives, mais plutôt la prise en compte des réflexions des autres sciences sociales et des géographies étrangères. En considérant la crise comme un événement purement discursif, on réduit d'autant les lectures historiographiques qui émergent à ce moment et qui imposent l'idée d'une crise : cette lecture apparaît à son tour comme un simple discours structuré et façonné par l'ordre du discours dominant. Ce livre a montré l'impasse de la démarche généalogique pour étudier l'histoire de la géographie. Il est illusoire de chercher des ruptures là où les facteurs de continuité l'emportent. Cela invalide d'autant plus ce projet historiographique qui avait déjà été mis à mal par la diversité des géographies qui naissent de la crise et qui peinent à imposer un paradigme partagé par toute la discipline : plus de trente ans après la crise on cherche encore le paradigme et aujourd'hui la science normale est introuvable (Lévy et Lussault, 2000).

Cette approche généalogique rendue caduque doit céder la place à une approche archéologique de la discipline : plutôt que des ruptures, elle doit aider à appréhender des continuités et les évolutions qui les affectent. Loin de se limiter aux seuls contenus positifs (c'est-à-dire publiés et diffusés), elle doit prendre en compte plus largement les contextes sociaux, idéologiques et techniques : conformément aux acquis de la sociologie des sciences, il faut chercher à socialiser la production des faits scientifiques. A chaque strate, l'enjeu est donc de comprendre l'articulation de ces différents contextes, ce qui justifie encore plus de faire du terrain un objet scientifique total, c'est-à-dire une entrée pertinente pour saisir l'ensemble de la discipline et de son fonctionnement.

Après avoir interrogé dans ce livre les ruptures et les permanences à l'œuvre, il importe maintenant d'interroger le fonctionnement de la communauté : la lecture paradigmatique garantissait l'existence d'une communauté cohérente et structurée par un *credo* largement partagé. La fin du paradigme oblige à repenser non seulement les modalités d'appréhension de la communauté mais aussi à interroger l'existence même de cette communauté. Si l'idée d'un paradigme disparaît et qu'au contraire on cherche à socialiser les pratiques scientifiques, il faut poser les bases d'un nouveau contrat social des géographes : qu'est-ce qu'une communauté ? Qu'est-ce qui la fonde ?

Livre troisième

Labyrinthe

« Le parc de cet hôtel était une sorte de jardin à la française, sans arbre, sans fleur, sans végétation aucune... Le gravier, la pierre, le marbre, la ligne droite, y marquaient des espaces rigides, des surfaces sans mystère. Il semblait, au premier abord, impossible de s'y perdre... au premier abord... le long des allées rectilignes, entre les statues aux gestes figés et les dalles de granit, où vous étiez maintenant déjà en train de vous perdre, pour toujours, dans la nuit tranquille, seule avec moi. »

Alain Robbe-Grillet, *L'année dernière à Marienbad*

Introduction : Vivre ensemble ?

La mise au jour du fonctionnement de la communauté – à la fois du contrat qui la fonde et des règles qui régissent son fonctionnement – sera au cœur de ce livre. Comment penser la cohésion d'un groupe quand il n'est plus structuré par des croyances communes ? Comment penser la validité d'un énoncé quand il n'est plus construit dans un horizon commun ? C'est tout l'enjeu d'une approche contextualisée de la communauté qui met l'accent sur la démarche archéologique : loin de nous intéresser aux seules productions scientifiques, il faut s'intéresser aux pratiques mais aussi aux représentations qui structurent le groupe et peuvent servir de base à la communauté. C'est dans cette nouvelle perspective que nous allons explorer nos *corpus* en tâchant d'y déceler les traces de l'imaginaire disciplinaire.

Pour ce faire, nous abandonnerons l'approche objectivante et positiviste que nous avons précédemment adoptée et qui est faiblement opératoire pour déceler les traces de cet imaginaire. Derrière les mots et les pratiques, nous chercherons à explorer les représentations, les valeurs et les croyances qui structurent les discours et, au-delà, le groupe. C'est à une herméneutique de l'imaginaire des géographes qu'il faut se livrer (Dosse, 1997 ; Ricœur, 1969 ; Thouard, 2006), et, dans le souci de contextualisation, nous l'articulerons avec leurs pratiques. Si nous continuons à laisser parler tous les *corpus*, nous attacherons une importance plus grande à ceux qui permettent le mieux d'appréhender les pratiques et les représentations : les entretiens et le film documentaire. Alors que l'approche objectivante que nous avons menée dans le deuxième livre a abouti à une histoire de la discipline dont la crise marquait l'aboutissement, cette approche herméneutique partira (par un effet de sources) de la crise de la géographie et interrogera la contemporanéité de la période actuelle, c'est-à-dire, selon la formule de Giorgio Agamben, « une singulière relation avec son propre temps, auquel on adhère tout en prenant ses distances » (Agamben, 2008 : 11). Cela nous permettra de mesurer la distance avec les discours de la crise et ceux d'aujourd'hui, C'est donc à une évaluation de la crise que nous allons procéder.

Pour ce faire, nous chercherons à comprendre comment, sur la *tabula rasa* de la « crise » qu'on a voulu y voir, la discipline et sa communauté se reconstruisent. Comment repeupler l'imaginaire de la discipline une fois que ses pères fondateurs sont portés au pilori ? Comment définir l'appartenance à la communauté ? Sur quels *modus vivendi* est-il possible de construire et d'accumuler

des savoirs ? Surtout, quelle intelligibilité de la réalité offre cette discipline. Toutes ces questions seront abordées depuis les pratiques et les discours de ceux qui composent la communauté.

Dans un premier temps, nous explorerons les récits qui se diffusent dans la communauté, puis nous interrogerons les critères qui fondent l'identité des géographes, avant de questionner le nouveau mode d'intelligibilité de la réalité qui se met progressivement en place. L'existence et l'élucidation du fonctionnement de la communauté sera notre horizon.

La prolifération des récits

« When the legend becomes facts, print the legend ».

L'homme qui tua Liberty Valance

Dans le catalogue d'une exposition consacrée à *l'iconoclash* (Latour, 2009), son commissaire, Bruno Latour, dresse un parallèle fécond entre la religion et la science. Selon lui, ces deux discours de vérité présentent de nombreuses similitudes dont la plus troublante serait l'adoration de leurs fidèles pour la puissance des représentations que l'une et l'autre mettent en œuvre, qu'il s'agisse des images saintes ou des résultats obtenus par les chercheurs en laboratoire. Au-delà d'une homologie qui porterait sur la réception de ces représentations, une autre similitude est à chercher du côté de leur production. La force des images saintes réside dans le fait qu'elles sont réputées *acheiropoïètes*, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas été faites de main d'homme : aucune main humaine n'est venue souiller la création divine, et c'est donc une image aussi pure que possible que le fidèle adore. Dans l'horizon positiviste, les productions scientifiques sont, elles-aussi, *acheiropoïètes* : en gommant le travail du chercheur au détriment d'une approche réaliste de la science (Latour, 2005) – c'est-à-dire en ignorant le chercheur comme sujet de sa recherche – on conforte ainsi l'idée que la science n'est, pas plus qu'une icône, faite par les hommes. De même que prétendre qu'un peintre a dessiné une icône, c'est réduire la sainteté de l'image ; de même, prétendre qu'un fait scientifique a été construit par un chercheur, c'est courir le risque de limiter sa portée universelle en rappelant qu'il n'est qu'un artefact. Bruno Latour, dans ce catalogue, invite à décentrer le regard sur l'observateur et à s'interroger sur la signification que l'on peut donner à l'intervention de la main sur les objets. Il définit ainsi *l'iconoclash*, le moment précis où tout jugement est suspendu¹ :

« *L'iconoclisme*, c'est lorsqu'on sait ce que signifie le geste de destruction et quelles sont les motivations de ce qui apparaît clairement comme un projet de destruction ; *l'iconoclash*, ou *l'iconocrise* au contraire, c'est lorsqu'on ne sait pas, que l'on hésite, que l'on est troublé par une action dont il est impossible de savoir, sans indice supplémentaire, si elle est destructrice ou constructive. » (Latour, 2009 : 138)

¹ Cette suspension du jugement renvoie à la posture d'Alice face à son miroir, quand elle se décide à explorer le pays du miroir : son geste relève à la fois de la science et de l'imaginaire. C'est la suspension du jugement qui permet de comprendre la singularité de son geste.

L'image de la science acheiropoïète proposée par Bruno Latour s'applique parfaitement à la géographie classique qui, comme les autres disciplines qui se structurent à la même époque – c'est-à-dire à la fin du XIX^e siècle ou début du début XX^e siècle – s'est construite en reléguant le sujet au rang de simple opérateur : revendiquant l'héritage positiviste, la discipline promeut l'illusion d'une réalité immédiatement accessible à l'observateur, cachant ainsi le travail accompli par le chercheur. Ce modèle scientifique qui vise à une accession au « plain-pied du monde » se fait au prix de l'effacement du scientifique, comme l'atteste la spécificité de la description géographique canonique de laquelle il est complètement absent (Orain, 2009 ; Sion, 1934). Cet effacement du sujet est la condition *sine qua non* de la scientificité de la démarche et de l'objectivité de la description du monde offerte au lecteur : celle-ci – dans la mesure où elle n'est pas contingente d'un sujet – est ainsi généralisable à tout observateur. La disparition du sujet permet ainsi la reproductibilité de l'expérience qui est – selon le modèle de la physique en vigueur à l'époque – un critère décisif de validation des savoirs. L'effacement de la main et l'avènement d'une description acheiropoïète constitue donc une étape importante dans l'entreprise vidalienne de (re)fondation de la discipline, à une époque où les procès en scientificité sont nombreux si l'on en juge par l'ampleur qu'a prise la controverse qui a opposé les géographes aux sociologues. Dans cette perspective, cette disparition voulue doit être comprise comme un enrichissement : en ôtant la main, la géographie gagne du crédit. Cette disparition n'en est pas moins paradoxale : ce qui est ainsi caché, c'est le terrain, entendu comme l'instance privilégiée de collecte des données, alors que c'est justement le cœur de la rénovation méthodologique de la discipline que promeut Vidal de La Blache. De deux modèles de scientificité – l'un qui revendique la pratique du terrain et l'autre qui la masque – les géographes conservent celui qui est le plus en phase avec le positivisme de l'époque, tout en cherchant à continuer à se prévaloir de la vérité du contact direct avec le terrain.

En effet, il n'y a pas eu un total effacement de la main : l'évocation des géographes au travail s'est déployée dans un espace autonome, créé pour l'occasion en marge des productions légitimes de la discipline. C'est dans la diversité générique du récit – et non plus dans le discours géographique scientifique et légitime (Berdoulay, 1988 ; Berthelot, 2003) – que s'épanouit la description des gestes des géographes sur le terrain. Par *récit*, il faut entendre un « texte référentiel à déroulement temporel » (Ducrot et Todorov, 1972 : 378), c'est-à-dire une « énonciation narrative » qui met en jeu « des voix chargées de sa conduite et convoquées pour sa réception » (De Chalonge, 2004 : 517). L'*iconoclash* est donc résolu : le discours géographique abandonne les gestes au profit d'une geste qui se déploie sur les marges et qui reste à écrire. On évacue ainsi du discours scientifique ce qui n'a pas sa place dans l'horizon positiviste, à savoir le récit de la fabrique des savoirs. Cette expulsion se fait aussi au prix d'un travail sur le genre même du discours géographique qui se met en place à l'époque (Berdoulay,

1988 ; Laplace-Treytore, 1998) et dans lequel le biographique – c'est-à-dire le contingent – n'a plus sa place. Cela rompt avec une tradition littéraire ancienne de la géographie dans laquelle le sujet est un personnage à part entière d'un discours présenté comme un récit, depuis les relations de voyage ou les récits d'exploration jusqu'aux premières œuvres d'Elisée Reclus, comme *L'histoire d'un ruisseau* et *L'histoire d'une montagne* dont l'auteur est le narrateur à part entière de son récit (Calbérac, 2005a).

Le positivisme rompt ainsi avec une tradition ancienne : pendant longtemps, c'est la présence du sujet qui garantit la scientificité de la démarche, comme l'attestent les modalités d'émergence du genre historique dans l'Athènes classique. L'histoire – qui est le récit des faits avérés, c'est-à-dire dont on peut être le témoin direct ou indirect *via* des sources – se définit contre l'épopée qui elle, indépendamment des caractéristiques formelles, met en scène les actions des dieux et des héros (De Romilly, 1980). Les origines de ces deux récits sont différentes : l'épopée est directement inspirée par une divinité – souvent une muse – et les aèdes se contentent de donner vie cette tradition orale. C'est le cas par exemple de *L'Odyssée* dont les premiers vers mettent en évidence à la fois cet enthousiasme (entendu ici au sens propre, c'est-à-dire l'inspiration divine) à l'origine du récit ainsi que le thème du poème, le retour d'Ulysse dans sa patrie :

« C'est l'Homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire, Celui qui tant erra quand, de Troade, il eut pillé la ville sainte, Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit, Celui qui sur les mers, passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens. Hélas ! même à ce prix, tout son désir ne put sauver son équipage : ils ne durent la mort qu'à leur propre sottise, ces fous qui, du Soleil, avaient mangé les bœufs ; c'est lui, le Fils d'En Haut, qui raya de leur vie la journée du retour. Viens, ô fille de Zeus, nous dire, à nous aussi, quelque'un de ces exploits. » (Homère, *Odyssée*, I 1-10¹)

Rien de tel chez Thucydide, le père de l'histoire, qui raconte la Guerre du Péloponnèse. Le récit n'est plus inspiré, mais bel et bien produit par un sujet présent dès les premiers mots de son texte :

« Thucydide d'Athènes a raconté comment se déroula la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens. Il s'était mis au travail dès les premiers symptômes de cette guerre ; et il avait prévu qu'elle prendrait de grandes proportions et une portée passant celle des précédentes. » (Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, Livre I, I, 1²)

En inscrivant son nom au début de son texte, Thucydide introduit un partage dans la raison grecque : en récusant de placer son œuvre sous le signe de l'inspiration divine, il ne s'affirme pas seulement comme auteur, mais se pose en sujet du récit et souligne le rôle qu'il tient dans son agencement. Il insiste également sur son statut de témoin des événements narrés :

¹ La traduction est celle de Victor Bérard dans la Pléiade.

² La traduction est celle de Jacqueline de Romilly dans la Collection des Universités de France.

« En ce qui concerne les actes qui prirent place au cours de la guerre, je n'ai pas cru devoir, pour les raconter, me fier aux informations du premier venu, non plus qu'à mon avis personnel : ou bien j'y ai assisté moi-même, ou bien j'ai enquêté sur chacun auprès d'autrui avec toute l'exactitude possible. » (*Ibid.* Livre I, XXII, 2)

Ce texte n'appartient pas à une tradition orale mais est bien l'œuvre d'un auteur identifiable. Bien plus, l'émergence de l'auteur comme sujet entérine surtout un partage entre deux genres littéraires : l'épopée (un chant en vers marqué par le merveilleux) et l'histoire (un récit qui cherche à articuler des événements). Le premier relève du domaine du *muthos* – c'est-à-dire la légende, le récit fabuleux, la fable – alors que la seconde est du domaine du *logos*, c'est-à-dire du discours raisonné¹. L'histoire rompt avec le merveilleux : en affirmant la présence du sujet humain, le discours historique rompt ainsi avec la légende. Rien de tel pour la géographie classique : c'est l'évacuation de la main qui garantit la scientificité de la discipline, alors que l'histoire de Thucydide la gagnait en montrant justement cette main à l'œuvre.

On retrouve, *mutatis mutandis*, un tel partage et une redéfinition des genres mis en œuvre. En marge des discours géographiques reconnus comme scientifiquement légitimes (qui relèvent donc du *logos*) et diffusés par les canaux de la discipline (comme les *Annales de géographie* fondées en 1891 et qui constituent la tribune des géographes vidaliens) se déploie un champ autonome qui accueille les récits (donc du domaine du *muthos*) des exploits accomplis par les géographes sur le terrain et qui n'est soumis à aucun critère de scientificité. Ce sont ces récits autonomes – la geste des géographes de terrain – qui seront explorés ici et l'analogie avec l'épopée sera questionnée. S'intéresser à ces récits oblige à les questionner à deux niveaux distincts, d'une part l'énoncé – « l'objet contenu, les paroles orales ou le texte écrit, produit (Havercroft, 2004 : 188) – et d'autre part l'énonciation, entendu comme « l'acte au cours duquel ces phrases s'actualisent, assumées par un locuteur particulier, dans des circonstances spatiales et temporelles précises » (Ducrot et Todorov, 1972 : 405). Aussi bien l'énoncé (le message qui circule) que l'énonciation (la situation dans laquelle l'énoncé circule) sont révélateurs du fonctionnement de la communauté qui produit ces récits. Deux faisceaux de questionnements émergent. D'une part, la définition et la caractérisation de ces énoncés : comment qualifier ces récits ? A quel(s) modèle(s) peut-on les rapprocher ? Sous quelle forme se donnent à voir ces récits de la fabrique des savoirs ? D'autre part, l'élucidation des modalités d'énonciation : que nous disent les conditions de production, de circulation et de réception de ces récits du fonctionnement de la communauté scientifique ? S'ils prendront pour point de départ la géographie classique qui a réglé cette iconocrise en instaurant le partage positiviste, ces questionnements seront étendus à tout le

¹ Ces traductions sont données par le Bailly.

grand XX^e siècle de géographie française : l'évolution du partage et des ses modalités – voire de ses remises en cause – devient également l'un des horizons de la recherche.

La geste des gestes du terrain

L'imaginaire de chaque communauté scientifique est saturé par des récits, des anecdotes qui rappellent les hauts-faits des grands précurseurs de la discipline et qui se diffusent en marge de la discipline sous des formes variées. La géographie n'échappe pas à la règle et certains de nos *corpus* présentent de tels récits, seulement ceux qui ne sont pas constitués de textes scientifiques normés dans lesquels de telles considérations n'ont pas leur place. On les retrouve donc principalement dans les entretiens (dont le but était précisément de recueillir des traces de l'imaginaire disciplinaire), mais également dans les comptes rendus d'excursion (ce qui questionne à nouveau le statut générique très flou de ces textes). Dans une moindre mesure, on les retrouve dans l'un des films pédagogiques, *Image des pères*, réalisé à l'occasion du bicentenaire de l'École normale supérieure. Ce document ne présente pas de récit de terrain à proprement parler – le récit en voix *off* relève de l'histoire de la discipline – mais parmi les photographies montrées des premières générations de géographes on en trouve quelques unes prises sur le terrain : on y voit alors les géographes – De Martonne, Demangeon... – vêtus (casquette, cape, bandes molletières...) et équipés (besace, canne, marteau) pour faire du terrain. Ces photos – qui depuis ont été publiées dans des travaux d'histoire de la discipline (par exemple Hallair, 2007b) – sont conservées dans des archives et n'ont guère fait l'objet d'une mise en valeur à l'époque où prévaut le partage : ces images des géographes sur le terrain n'ont pas leur place dans les publications scientifiques¹.

Quelques grands noms de la discipline apparaissent ainsi dans les *corpus*, associés aussitôt à leurs pratiques de terrain par lesquelles ils ont marqué la géographie. Toutes ces évocations se font sous le signe de l'exploit, qu'il s'agisse de l'ampleur du terrain couvert et des questionnements posés, de l'endurance du chercheur ou des péripéties qu'il a dû affronter. On retrouve ainsi Emmanuel de Martonne dans la bouche de son dernier élève, Jean Malaurie. Henri Chamussy poursuit l'évocation de Raoul Blanchard qui, pour ses travaux sur les Alpes, a interrogé tous les instituteurs :

« Oui, oui et ceux du Québec par dessus le marché. Et quand il s'était rendu compte qu'au Québec, c'était encore très catholique alors qu'il était violemment anticlérical, c'était les curés qu'il allait voir au Québec. (*rire*) Il n'était pas fou. » (Henri Chamussy)

¹ Les comptes rendus d'excursions comportent ainsi très peu de photographies : quand elles sont publiées, elles présentent des paysages. C'est paradoxal dans la mesure où ces textes visent à rendre compte d'un événement...

Henri Chamussy insiste sur la posture de Blanchard qui fait dans la surenchère et ancre ses pratiques dans le domaine de l'exploit en cherchant à embrasser une totalité. Cette posture n'est pas si différente du récit que fait Renée Rochefort des exploits de son patron, Maurice Le Lannou, qui a étudié toute la Sardaigne pour sa thèse sur le pastoralisme. Ou encore Yves Lacoste, qui, en me recevant, raconte l'histoire qui l'a rendu célèbre sur les conditions rocambolesques de son étude des bombardements des digues du Nord-Vietnam en 1972¹. Plus près de nous, il est aussi question dans ce *corpus* de Joël Bonnemaïson dont les pratiques pédagogiques et de terrain ont marqué ses étudiants, dans la mesure où elle se distingue des pratiques pédagogiques habituellement en vigueur :

« Je n'ai jamais eu Joël Bonnemaïson en cours. Donc je n'ai jamais mâché le kava avec ses autres étudiants de DEA, je n'ai jamais exploré le Luxembourg comme si c'était chez des sauvages, et je le regrette beaucoup. » (Myriam Houssay-Holzschuch)

Ou des mésaventures de Roland Pourtier sur son premier terrain :

« J'avais fait un stage en licence, collectif à l'île de Ré sur le monde tropical sous la direction de M. Pourtier (*rire*). Et nous allions à l'île de Ré parce que nous ne pouvions pas aller nous baigner dans les cuves de nuoc-mam dont nous parlait Pourtier dans lesquelles il était tombé lors de son premier terrain ou quelque chose comme ça... » (Virginie Baby-Collin)

Toutes ces anecdotes n'ont aucune signification en soi : elles ne renvoient à rien d'autres qu'à elles-mêmes. On est dans le domaine du fait-divers, c'est-à-dire, selon Roland Barthes, de l'immanence (Barthes, 1964). Toutefois, ces anecdotes, en ressurgissant au gré des entretiens, acquièrent une nouvelle fonction : elles servent de support à une mémoire collective qui prend forme par leur transmission et sont dès lors constitutives d'un patrimoine commun. Ce faisant, en les confinant au statut de patrimoine, ces anecdotes sont encore plus privées de leur signification, au point qu'on peut interroger ce déclin d'intérêt pour ces récits qui ont joué un rôle important dans la discipline, si l'on en juge par les premières autobiographies de géographes comme celle de Raoul Blanchard (Blanchard, 1961 et 1963). Ce récit fourmille d'anecdotes – souvent drôles – qui témoignent des relations et des rivalités entre les géographes de la première moitié du XX^e siècle. Rien de tel – dans le fond comme dans la forme – avec la tonalité réflexive que donne Jacques Lévy à ses *Egogéographies* (Lévy, 1995). Dans ce texte (et dans tous ceux qu'il va inspirer) il n'y a plus de place pour ce type de récits : l'anecdote, si elle présente, est aussitôt mise en perspective, interrogée, questionnée. Jamais elle n'est mobilisée pour elle-même.

¹ J'ai lu à de nombreuses reprises cette histoire, et je l'avais déjà entendue dans la bouche d'Yves Lacoste venu prononcer une conférence à l'École normale supérieure Lettres et Sciences humaines en 2002 alors que j'y étais élève.

Une évolution en profondeur se dessine et il faut analyser plus avant ces récits et leur formation pour comprendre pourquoi ces récits de terrain – dans cette forme datée – sont tombés en désuétude. Pour ce faire, nous nous attacherons à un *corpus* en particulier, que l'on peut suivre dans la durée : les comptes rendus d'excursion. Pour rendre intelligibles les récits qu'ils contiennent et véhiculent, je les rapprocherai d'un genre littéraire avec lesquels ils présentent de nombreuses analogies, l'épopée dont les éléments constitutifs seront mis en lumière à partir d'éléments puisés dans les comptes rendus (Mardelenat, 1986). L'épopée est présentée comme le texte fondateur d'une civilisation, qu'il s'agisse des œuvres homériques pour le monde grec, des sagas islandaises ou de la légende des Nibelungen pour le monde germanique. De même, ces excursions sont-elles régulièrement présentées comme une institution dont la première en 1905 à Rennes serait en quelque sorte l'acte fondateur, et le compte rendu publié en 1906 leur matrice textuelle : tous les éléments qui le composent seront par la suite repris et amplifiés. Ces comptes rendus inaugurent une tradition, celle des excursions, mais ils témoignent aussi du rayonnement de la tradition géographique naissante, impulsée par Vidal de La Blache. Tout comme le récit homérique, le compte rendu commence par une invocation et un prologue dans lesquels sont rappelés l'intrigue (c'est-à-dire les modalités et les enjeux de ces excursions) ainsi que les patronnages qui les rendent possibles. Les divinités cèdent leur place aux autorités académiques mais l'enthousiasme, au prix d'une syllepse, reste bien présent :

« Depuis plusieurs années, des excursions géographiques étaient organisées dans diverses Universités françaises, notamment à Paris, Lyon, Lille, Rennes. L'idée de coordonner ces efforts de façon à pouvoir entreprendre des excursions plus longues et plus lointaines, révélant aux étudiants des aspects vraiment nouveaux pour eux, à pris corps pour la première fois au printemps de 1905. (...) Le projet a été soumis à Mr Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, qui en a saisi immédiatement le haut intérêt. Le Ministère de l'Instruction publique a fourni les fonds nécessaires à payer les déplacements en chemin de fer. Chaque Université défrayait d'autre part ses étudiants des frais d'hôtel. Les Compagnies de chemin de fer ont très libéralement accordé les réductions d'usage pour les Congrès. On a la certitude de retrouver à l'avenir le même concours de bonnes volontés et les mêmes appuis. »¹

Aussitôt l'invocation et le prologue achevés commence *in medias res* le récit :

« La première excursion géographique interuniversitaire a eu lieu en Bretagne, sur l'invitation du professeur de géographie de l'Université de Rennes, qui l'a dirigée du 1^{er} au 6 juin 1905. »²

Le cadre spatio-temporel est posé et aussitôt commence l'énumération des forces en présence, à l'image des catalogues des armées troyennes et achéennes dans le chant II de *L'Illiade* :

¹ DE MARTONNE, E. (1906) « La première excursion géographique interuniversitaire (Bretagne 1905) ». *Annales de géographie*, XV, p. 70 et 71, p. 70.

² *Ibid.*, p. 70.

« Le 31 mai, les excursionnistes, au nombre de 28, se réunissaient au Laboratoire de géographie de l'Université de Rennes. Ce groupe était formé par 10 étudiants de l'Université de Paris, élèves de l'École normale supérieure ou de la Sorbonne, 3 élèves de l'Université de Lille, 1 de Nancy, 1 de Lyon, 2 de Dijon, 1 de Montpellier, 1 de Bordeaux, 3 de Rennes. MMrs Gallois, professeur à l'Université de Paris, Auerbach de Nancy, Demangeon de Lille s'étaient joints à leurs étudiants. »¹

Vient ensuite le résumé de chacune des journées : l'itinéraire est précisé ainsi que les occupations de la caravane dont on souligne la discipline en dépit des difficultés rencontrées :

« Pendant toutes ces pérégrinations, souvent assez rudes, rien n'a été sacrifié aux distractions ni à l'apparat, et la discipline vraiment remarquable qui régné dans cette caravane de jeunes gens, l'endurance montrée par tous, l'attention contenue prêtée aux démonstrations ont prouvé qu'on ne s'était pas trompé en comptant sur l'intérêt qu'éveillerait une pareille tentative. »²

Emmanuel de Martonne insiste sur la dimension héroïque des participants : c'est la matrice textuelle des exploits de Blanchard et de Le Lannou rappelés plus haut. Le récit crée de l'exceptionnel, mais dans le même temps il s'inscrit dans une temporalité qui s'instaure grâce au récit :

« L'institution des excursions géographiques interuniversitaires peut être considérée comme fondée. Le printemps 1906 verra de nouveau les jeunes géographes, accourus de tous les coins de la France, parcourir une des régions les plus curieuses de notre sol. C'est à Montpellier que le rendez-vous est fixé. La visite du Bas Languedoc, du massif de l'Aigoual et des Causses, promet d'être, sous la direction de Mr Flahaut, d'un haut intérêt scientifique. »

Comme dans l'épopée, les comptes rendus insistent – à la lumière de ce qui s'est fait dans celui de l'excursion de 1905 – sur les difficultés rencontrées par la caravane. Ces textes – du moins jusqu'aux années 1920 – sont construits autour des étapes de l'excursion et sur l'endurance et les mérites des étudiants qui participent : c'est une manière de justifier la sélection qui conditionne leur participation. De même que dans l'épopée les héros entretiennent des relations avec les dieux, voire sont eux-mêmes des demi-dieux, de même on insiste sur leur participation et leur mérite pour justifier leur sélection. On ignore le détail des itinéraires, les points précis où s'arrête la caravane, mais, tout comme l'épopée, ces comptes rendus donnent à entendre la carrière héroïque d'un groupe. Ce sont souvent les mêmes formules qui reviennent et scandent ces textes, à la lumière du style épique où la répétition des mêmes formule servait à faciliter la mémorisation du récit par l'aède qui avait en charge la diffusion de ces œuvres. Ces comptes rendus s'inscrivent eux aussi dans une tradition orale souvent rappelée, qu'il s'agisse de chanter la mémoire des maîtres disparus, comme pour l'excursion de 1930 dans le Languedoc qui reprend, à l'envers, l'excursion de 1906 :

¹ *Ibid.*, p. 70.

² *Ibid.*, p. 71.

« Nous aurions aimé à fêter la verte vieillesse de Mr Flahaut qui fut l'un des organisateurs de la première excursion. Nous avons eu du moins la satisfaction de compter parmi nous quatre participants de 1906, MMrs Gallois, de Martonne, Sion et Arbos. Et nos pensées sont allées aux disparus, en particulier à Antoine Vacher et à Léon Boutry. »¹

Ou qu'il s'agisse de reconstruire symboliquement la communauté après la Seconde Guerre mondiale, comme lors de l'excursion de 1948 qui s'est déroulée en Bretagne :

« Après neuf ans d'interruption, on est parvenu, en 1948, à remettre sur pied une Excursion Interuniversitaire ; elle s'est déroulée dans le pays qui avait accueilli la première de toutes sous la direction d'Emmanuel de Martonne (1904) (*sic*). Elle n'atteint pas encore l'ampleur des précédentes, car les nécessités budgétaires et hôtelières avaient obligé les organisateurs à limiter le nombre des participants. Elle a cependant repris la plupart des traditions qui font de cette rencontre entre professeurs et élèves de toute la France la plus importante manifestation pédagogique annuelle dans le domaine de la géographie. »²

L'ambition des organisateur de l'excursion de 1948 est bien de renouer avec une tradition, sur les lieux mêmes de sa fondation. Ces comptes rendus relèvent de la répétition d'un rituel bien ancré.

Ce rapprochement entre l'épopée et le compte rendu d'excursion se heurte à un problème déjà pointé ailleurs : le statut scientifique intermédiaire de ces textes et de leurs variations. Même s'ils ont pour vocation de *rendre compte*, ces textes cachent plus qu'ils ne relèvent et le déroulement réel de ces excursions n'apparaît pas, comme l'atteste Denis Wolff qui les a étudiées grâce aux correspondances échangées entre les organisateurs (Wolff, 2001) : il a ainsi mis en évidence les rivalités entre les participants, ainsi que les conditions effectives de leur déroulement. Un aspect n'est pas du tout lisible dans ces comptes rendus : si l'ambiance est bonne au sein de la caravane sont bonnes, les rivalités sont fortes entre les enseignants. La gaîté des excursions est ainsi soulignée. Il était ainsi coutume de créer des chansons pour brocarder les maîtres, comme en 1956 lors de l'excursion conduite par Philippe Pinchemel à travers les plaines de craie de France et d'Angleterre : « Pinchemel avait trois boutonnières, deux en France et une en Angleterre » chantait la caravane (Pinchemel & Pinchemel, 2005 : ii)³. On retrouve ici des éléments qui attesteraient d'une dimension carnavalesque tels que Mikhaïl Bakhtine les a mis en évidence (Bakhtine, 1982 ; Di Méo, 2001). Ces débordements sont donc maîtrisés et il ne s'agit en aucun cas d'un déclin de l'autorité des maîtres. Bien au contraire : c'est même une manière de la conforter dans la mesure où ces maîtres tolèrent – voire encouragent – de telles chansons qui garantissent leur popularité. Mais cette bonne ambiance – constamment rappelée

¹ BAULIG, H. (1930). « La XXII^e excursion géographique interuniversitaire ». *Annales de géographie*. XXXIX. p. 511 à 515. p. 511.

² GUILCHER, A. ET MEYNIER, A. (1949). « La XXXI^e excursion géographique interuniversitaire (30 mars – 4 avril 1948) ». *Annales de géographie*. LVIII. p. 1 à 16. p. 1.

³ Les chansons de terrain seraient un matériau très riche à exploiter pour l'histoire de la géographie. Leur collecte systématique a été commencée et des projets d'édition sont en cours avec Michel Sivignon.

dans les comptes rendus – ne doit pas faire oublier que ces excursions sont également le théâtre de rivalités entre les enseignants : le récit que fait Raoul Blanchard de l'excursion qu'il dirige dans les Alpes en 1910 en dit long sur sa rivalité avec Emmanuel de Martonne (Blanchard, 1963). Les excursions – surtout les interuniversitaires, les plus prestigieuses d'entre elles – produisent donc des récits qui structurent la communauté. Le rapprochement avec l'épopée n'est donc pas anodin : tant l'énoncé que l'énonciation donnent à voir la communauté et sa structuration. Ce sont de tels récits, répétés par différentes générations, qui se propagent et assurent la pérennité du groupe et le respect pour les ancêtres : même si la discipline évolue, ces récits assurent des lignes de continuité fortes et revendiquées. Dans ce dispositif, le terrain entendu comme lieu visité lors des excursions joue un rôle fondamental : c'est à la fois la lice où se déroulent les hauts-faits et l'espace où ils sont chantés et leur mémoire ainsi perpétuée.

Aujourd'hui, ces récits semblent avoir changé de fonction : ils tombent en désuétude et apparaissent comme un folklore qui relève de l'histoire de la discipline (Thiesse, 1999), même à Rennes qui a pourtant joué un rôle important dans cette tradition. Lors de l'entretien qu'il m'a accordé, Guy Baudelle est revenu sur l'excursion de 1905 dont la première étape a été réorganisée en novembre 1999, lors du colloque célébrant le centenaire de l'institut de géographie de Rennes (Baudelle *et al.*, 2001) :

« On avait organisé ensemble le colloque et j'ai trouvé que c'était une bonne idée [de refaire l'excursion]. Mais si ça peut apporter de l'eau à ton moulin, elle avait été bien reçue par un collègue qui est parti qui s'appelait Robert Bariou, qui était un collègue à la fois géomorphologue et aménageur. Et lui se réclamait précisément de l'héritage de Meynier. C'est quelqu'un qui est né en 42, qui est parti en retraite il y a un an ou deux. Et qui a dit oui tout de suite. Donc on a organisé ça à deux. Cela dit l'excursion n'est plus très dure maintenant puisque le chemin est aménagé. C'est un lieu de promenade dominicale. C'est pittoresque. (...) Savoir qu'on a fait les mêmes haltes, c'est difficile à savoir. Sauf si Bariou inconsciemment reproduisait l'excursion de Meynier qui lui même l'avait reprise de De Martonne. Peut être... Ce n'est pas sûr parce qu'ils ne se sont pas croisés. Il y a eu des gens entre les deux. Mais il est possible que les héritiers directs de De Martonne aient repris l'excursion de De Martonne, qui elle même a été transmise et ainsi de suite. C'est possible qu'il y ait une très grande continuité dans ce genre de pratique. Donc il est possible qu'on est fait exactement le même chemin que faisait De Martonne avec ses étudiants. D'autant plus que Phlipponneau avait été l'élève de De Martonne à la Sorbonne. Peut être ont il eu l'occasion de discuter de ça quand ils étaient élève et professeur ? Donc sinon c'était effectivement plutôt l'hommage rendu au grand ancêtre pour des personnes s'intéressant à l'histoire de la géographie. » (Guy Baudelle)

Ce témoignage met l'accent sur les modalités de transmission de cette mémoire qui se fait autant par le texte épique que par la pratique ritualisée. L'un et l'autre sont les vecteurs d'une transmission intergénérationnelle. Toutefois, cette transmission effective ne pallie pas le faible héritage d'Emmanuel de Martonne dans l'actuel département de géographie de l'Université de Rennes :

« C'est associé avec le départ en retraite de la dernière génération qui avait connu Meynier, l'héritier direct et de cette tradition. Tu trouves toujours quand même au secrétariat de géographie le portrait d'Emmanuel de Martonne mais bon... Je pense qu'il y a une énorme différence culturelle selon les générations. Les jeunes du laboratoire que je dirige ne vont ni se réclamer de De Martonne, ni de Meynier. Ils vont faire du terrain parce qu'il faut faire une validation de terrain pour la validité scientifique de l'interprétation de l'image satellite. Il n'y a pas d'enrobage, ni de justification héroïque par l'héritage de Meynier ou de De Martonne. Voilà, la science est telle maintenant qu'elle est sur une norme, qu'il faut respecter ces normes, ces trieurs scientifiques en faisant une validation terrain. En revanche, il y a l'héritage Phlipponneau un peu plus pour l'aménagement, géographie appliquée. Si tu as un pôle fort d'aménagement ici, c'est l'héritage de Phlipponneau. Et donc ici on avait fait un choix d'avoir une section en aménagement forte. C'est ça l'héritage de Phlipponneau qui évidemment suppose des relations fortes avec les milieux professionnels, avec les milieux de l'aménagement, donc avec le terrain. » (Guy Baudelle)

L'héritage questionne donc ces traditions : les récits et leur importance ne suffisent plus à maintenir une tradition qui ne survit pas aux changements en profondeur que connaît la discipline, notamment dans les protocoles de validation en vigueur. L'extinction de l'héritage De Martonne et Meynier a été supplanté par la tradition aménagiste impulsé à Rennes dès les années 1970 par Michel Phlipponneau (Gaudin, 2003).

Comment expliquer ce passage d'une tradition vivace à un folklore daté et périmé ? Pourquoi le terrain n'alimente-t-il plus aujourd'hui de tels récits ? Ce déclin est à chercher dans les évolutions mêmes de ces récits.

La crise de la géographie et la fin des métrarécits

La géographie qui s'écrit à l'époque classique repose sur un pacte de lecture qui a évacué toute dimension réflexive (Laplace-Treytore, 1998 ; Orain, 2000 et 2003). En affichant l'objectif ambitieux de « couvrir le monde » (Robic, 2006), la discipline a négligé les productions théoriques. Alors que la géographie physique a fait pendant longtemps du *Traité* d'Emmanuel de Martonne sa référence théorique et méthodologique centrale (Broc et Giusti, 2007 ; De Martonne, 1909), la géographie humaine n'offre que très peu de productions équivalentes : les *Principes de géographie humaine* publiés après sa mort à partir des notes de Vidal (Vidal, 1922), *La géographie humaine* de Jean Brunhes (Brunhes, 1910), et, quelques décennies plus tard, *La géographie humaine* de Maurice Le Lannou où il développe son concept d'homme-habitant (Le Lannou, 1949). Cette faible production laisse les étudiants démunis pour affronter le terrain, comme le déplore Thérèse Saint-Julien :

« On avait très peu de manuels traitant de cette question [le terrain]. Le seul qu'on nous mettait entre les mains et qui traitait du terrain, était le *Guide de l'étudiant en géographie* de Cholley (1942). C'était le seul où la pratique du terrain était explicitée. » (Thérèse Saint-Julien)

Ou Roger Brunet :

« Ce bagage théorique était assez solide en géomorphologie quand j'étais étudiant, quand j'ai découvert la géographie. Il y avait beaucoup de solide et de sérieux dans ce domaine. C'était très plaisant de faire de la géomorphologie parce qu'on avait de quoi se raccrocher. Il y avait des publications, il y avait des méthodes, il y avait un *corpus*. En géographie humaine, il n'y avait rien. Enfin, c'est le sentiment que j'avais. Du discours — Vidal de la Blache compris, bien entendu. Plus ou moins bien fait, parfois séduisant dans la forme (d'ailleurs pas chez Vidal, quoi qu'on en ait dit), rarement satisfaisant. » (Roger Brunet)

Ces deux témoignages mettent l'accent à la fois sur la pérennité de la tradition dans les années 1950 et 1960, mais aussi sur sa perte d'efficacité. Thérèse Saint-Julien souligne ainsi le rôle du manuel de Cholley (Cholley, 1942), qui est l'un des maillons de cette tradition et l'un des vecteurs de sa transmission. Dans le même temps, Roger Brunet pointe quant à lui la nature discursive de cette tradition – « du discours » – qui n'est plus opératoire pour comprendre le monde. Cette faible production théorique traduit un faible intérêt pour la réflexion spéculative au profit de monographies dans lesquelles la théorie, à défaut d'être explicitée, est mise en œuvre. En évacuant des productions canoniques le récit de la fabrique, les géographes se privent dans le même temps de la possibilité de porter un regard critique sur leur discipline et leurs pratiques, à la différence d'autres disciplines, comme l'ethnologie (Debaene, 2006), qui ne rechignent pas à l'interrogation réflexive.

Le traitement particulier des récits de la fabrique relégués au rang de mythe et de légende – c'est-à-dire les genres anhistoriques par nature (Lévi-Strauss, 1964) – ainsi que la conception de la discipline entendue comme l'accumulation préalable de données sensées permettre, dans un second temps, la synthèse¹ accrédite l'idée d'une discipline qui ne pense pas son rapport à l'histoire, comme le pointe plus généralement Jacques Lévy :

« C'est qu'il faut aussi avoir des outils qui portent sur le changement lui-même. Sinon, disons, on est condamné à être dans des instants, de vivre dans l'instant (...) au mieux d'être capable d'analyser un instantané. Mais en fait, compte tenu du caractère historique des sociétés, on perd énormément d'efficacité si on fait comme si l'instant de société qu'on analyse, était arrivé comme ça magiquement à ce moment-là. C'est un peu le problème du structuralisme d'ailleurs, de faire abstraction de l'historicité comme production permanente, comme production forcément continue, c'est-à-dire d'insister sur des discontinuités majeures ce qui peut être aussi intéressant, mais en oubliant que ces discontinuités ont été aussi produites par des continuités. Donc, ce mélange discontinuités-continuités temporelles, on a intérêt à l'avoir à sa disposition. Et du coup, je crois que c'est mieux de penser aussi le passé, et d'ailleurs aussi le futur, si on veut analyser un présent. Du coup, avoir des analyseurs de l'historicité en marche. Enfin, ce qu'on peut appeler les régimes d'historicité qui est un ensemble plus vaste. Mais en tous cas, des opérateurs d'historicité qui peuvent être modestes. Mais d'analyser

¹ C'est cette position qui se dessine dans la controverse qui oppose les géographes aux sociologues. Cette controverse est longuement étudiée dans le deuxième livre de cette thèse.

comment un changement peut se faire, ça me paraît irremplaçable effectivement. »
(Jacques Lévy)

Cette légende noire – parfois teintée de mauvaise foi (par exemple Allemand *et al.*, 2005) comme l’attestent certains travaux récents (Arrault, 2007) – qui repose sur le fait que la géographie s’est focalisée sur les invariants montre que la discipline obéit au schéma de la science normale (Kuhn, 1972). En effet, la géographie des post-vidaliens est structurée – jusque dans les années 1950 – autour d’un même paradigme (Orain, 2009) : c’est justement parce que ce paradigme est solidement constitué que ces récits anhistoriques peuvent se pérenniser. La stabilité engendrée par le maintien d’un même socle théorique et épistémologique garantit la continuité des interrogations des géographes et donc de leurs pratiques. Comme l’horizon de la discipline n’évolue guère des années 1900 aux années 1950 les mythologies associées à son imaginaire restent très stables.

C’est donc l’apparition de l’événement – c’est-à-dire de l’histoire – qui vient bouleverser ce dispositif : l’événement instaure une discontinuité dans une continuité temporelle (Marrou, 1954 ; Prost, 1996 ; Veyne, 1979). Cette émergence de l’histoire interroge donc les récits. Comme Paul Veyne le rappelle, l’historien a pour mission de mettre en intrigue :

« Les historiens racontent des intrigues, qui sont comme autant d’itinéraires qu’ils tracent à leur guise à travers le très objectif champ événementiel (lequel est divisible à l’infini et n’est pas composé d’atomes événementiels) ; aucun historien ne décrit la totalité de ce champ, car un itinéraire doit choisir et ne peut passer partout ; aucun de ces itinéraires n’est le vrai, n’est l’Histoire. Enfin, le champ événementiel ne comprend pas des sites qu’on irait visiter et qui s’appelleraient événements : un événement n’est pas un être, mais un croisement d’itinéraires possibles. » (Veyne, 1979 : 57)

En ouvrant le champ à ce « croisement d’itinéraires possibles », les récits de la fabrique de l’histoire rompent avec le genre légendaire : cette histoire s’écrit désormais sur un autre mode qu’il faut éclairer.

C’est la crise de la géographie qui survient dans les années 1960 et 1970 et qui remet en cause le paradigme sans pour autant invalider l’ordre du discours qu’il implique¹. C’est un événement en soi qui met en jeu de multiples dimensions et de multiples temporalités. A long terme s’y dessine l’essoufflement progressif d’un paradigme qui peine à se renouveler (Clout, 2009 ; Orain, 2009). A moyen terme elle révèle les évolutions du monde académique, à la fois dans son rôle institutionnel et dans le recrutement de ses membres (enseignants et étudiants) (Bourdieu, 1984). A court terme, elle s’inscrit partiellement dans le mouvement de contestation sociale et politique de grande ampleur de Mai 1968 (Gobille, 2008 ; Winock, 1987 ; Zancarini-Fournel, 2008). Cette crise multiforme recouvre donc de nombreux enjeux qui dépassent largement l’évolution de l’objet de la discipline. Derrière les

¹ Cet aspect est au cœur du deuxième livre de cette thèse.

feux des contestations, différents champs de réflexion s'ouvrent pour une géographie qui cherche à se repenser. A un niveau institutionnel, il s'agit tout d'abord de réformer la gouvernance des UFR et de mettre fin au mandarinate tout en prenant en compte la massification de l'enseignement supérieur et les bouleversements qu'elle entraîne ; l'éclatement de l'Institut de géographie de l'ancienne Faculté des Lettres de l'Université de Paris entre les universités Paris 1, Paris 4 et Paris 7 qui sont alors créées en est le symbole. A un niveau théorique, il s'agit de doter la discipline des outils et des concepts qui lui permette de rendre intelligibles les évolutions du monde contemporain ; c'est par exemple la voie qu'emprunte Yves Lacoste et *Hérodote*, la revue qu'il fonde à l'époque (Lacoste, 1976c). Cette crise met donc en présence un grand nombre d'acteurs : des enseignants aux statuts divers (professeur, maître-assistant, assistant...) ainsi que des étudiants regroupés au sein des syndicats qui commencent à se former.

C'est un événement complexe, difficile à démêler étant donnée la rareté des sources disponibles. Alors que la discipline était jusqu'alors structurée par la production d'un seul type de récit contrôlé par l'institution¹ et qui, répété à l'envi, participait de la reproduction du groupe, elle voit désormais apparaître des récits contradictoires, évolutifs, en fonction des contextes dans lesquels ils sont successivement mobilisés : plus que leurs contenus, ce sont les contextes et les motifs de cette mobilisation qu'il faut interroger (Duby, 1973). La crise de la géographie marque donc la fin du monopole de la production des récits qui façonnent l'imaginaire disciplinaire : dès lors que ces faits sont l'objet d'enjeux, ces récits entrent en concurrence les uns avec les autres (Ricœur, 2000) alors qu'auparavant le récit légendaire était l'élément structurant de la communauté. Les maîtres perdent le monopole de la production des récits et donc aussi leur légitimité. C'est à un déclin de l'autorité des maîtres (entendue à la fois comme l'attribut de leur magistère et leur rôle dans la gouvernance de l'institution académique) que l'on assiste et dont est témoin Henri Chamussy :

« C'est lié aussi à 68, un rejet de la tradition, de la fêrule des maîtres. » (Henri Chamussy)

Certes, des légendes continuent de circuler pendant cet événement – comme la célèbre adresse de Jacqueline Beaujeu-Garnier : « Oui, mais Dresch, c'est Dresch ! »² – mais ils perdent tout rôle structurant : c'est plutôt la propagation de discours désormais situés qui s'impose. Lors des entretiens qu'ils m'ont accordés, certains acteurs de cette crise – à l'époque ils étaient assistants à Paris ou en

¹ Les chansons et leur dimension carnavalesque l'attestent.

² Si cette adresse est attestée, il est difficile de trouver des informations la concernant autrement qu'en en demandant aux témoins de l'époque.

province – reviennent sur cette crise et livrent *leur* récit¹, peu sur le contexte politique d'alors, comme Henri Chamussy qui fait sa rentrée comme assistant à l'Institut de géographie alpine à l'automne 1968 :

« Je suis rentré [à l'Institut de géographie alpine] après la révolution. C'était la fin de la révolution. (...) Je m'en suis mal rendu compte parce que je n'y étais pas encore. J'étais encore prof de lycée. Ceci dit j'essayais de suivre. Je demandais aux collègues. Il y a un certains nombres de collègues qui ont pris la tête du mouvement et qui ont rendu malades M. et Mme Veyret... Je crois sincèrement qu'ils n'ont rien compris à 68. Pour eux, ça a été freudien : le meurtre du père et le viol de la mère. Parce que c'était des mandarins traditionnels qui ne voyaient pas d'évolution possible. Pas possible que les assistants aient le droit de dire autres choses que de répéter la parole. Ce n'était pas possible qu'il y ait des étudiants dans un conseil d'UFR. C'était impensable. » (Henri Chamussy)

Mais davantage sur les évolutions scientifiques qui marquent la période :

« Je n'ai pas participé révolutionnairement à 68 mais j'y ai participé révolutionnairement scientifiquement. Je n'étais pas sur les barricades. D'abord parce que je n'étais pas encore à l'université, donc, je ne saisisais pas tous les tenants et aboutissants. Et ensuite parce que je n'avais pas envie de me faire casser la gueule par les CRS. Et je trouvais qu'il y avait un certain nombre de leaders du mouvement qui exagéraient. Je ne me sentais pas d'accord avec les maoïstes. Mais je me suis rendu compte très vite qu'il y avait une opportunité, une occasion de transformer la géographie. Alors, je ne savais pas comment. Nous ne savions pas comment. On était en plein brouillard. Ce qu'on savait, c'était que ça ne pouvait pas durer comme avant. » (Henri Chamussy)

Pour certains comme Henri Chamussy, la crise politique se double d'une crise scientifique qui révèle l'urgence à reconstruire une discipline qui montrait alors ses limites et ses faiblesses. Pour d'autres, la rupture scientifique est moins marquée, à l'image de Violette Rey qui décèle plutôt des facteurs de continuité entre l'ancienne et la nouvelle géographies :

« J'ai toujours été terriblement irritée par cette question, parce que, mais c'est lié sans doute à ma propre manière de penser, je n'y ai jamais vu la rupture que les anciens ont voulu y voir. Peut-être parce que je n'allais pas assez loin dans la problématique spatialiste, la nouvelle géographie, comme vous dites, à la Haggett et compagnie. J'y ai surtout vu la possibilité, par des outillages appropriés, d'explorer les questions de la géographie. Et à ce titre là, j'ai eu des tensions très fréquentes, des discussions très fréquentes à cette période là avec Mme Bonnamour, qui étaient d'ailleurs des discussions très paradoxales parce que parallèlement elle faisait des choses similaires au niveau de la typologie agricole ; où j'essayais de lui dire : 'les questions que je pose sont des questions de géographie, et j'ai des outillages qu'on n'avait pas avant pour essayer d'y répondre'. » (Violette Rey)

¹ Si elle est un jalon important de l'histoire de la discipline, la crise en tant que tel n'est que partiellement évoquée dans le *corpus* d'entretien. C'est une présence *in absentia* qu'il faudrait interroger et qui serait révélatrice des présupposés à la fois des géographes interrogés et de celui qui les interroge.

Dans le même temps, les récits antérieurs ne sont plus mobilisés et perdent donc leur fonction structurante de la communauté ; ils sont relégués au rang de folklore¹. Ainsi assiste-t-on à un éclatement du métarécit géographique où le terrain occupait une place centrale – le fondement principal de l’imaginaire disciplinaire – au profit d’une multitude de micro-récits situés, à la lumière de ce que Jean-François Lyotard a mis en lumière dans l’avènement de la post-modernité (Anderson, 2010 ; Lyotard, 1979). Après la crise de la géographie, on ne va désormais plus mobiliser et raconter le terrain de la même façon.

L’avènement des micro-récits

Cet éclatement des métarécits donne lieu à l’émergence de micro-récits, situés, c’est-à-dire construits à l’échelle d’un groupe qu’ils contribuent à structurer : c’est le triomphe du *storytelling* (Salmon, 2008 et 2010). Il faut donc s’intéresser à l’émergence de cette nouvelle modalité discursive, dont le contenu est toujours en lien avec le terrain, à leur circulation et à leurs usages dans la mesure où ils ont quelque chose à dire de la communauté : cela s’inscrit dans l’histoire à part entière de la discipline et non plus dans sa légende. Cette mutation du statut des récits justifie donc leur collecte grâce à des entretiens et leur utilisation à des fins scientifiques : dans cette perspective, ma démarche – interroger les acteurs de la discipline – est proche de celle des tenants de l’histoire orale du contemporain (Descamps, 2006).

S’ils sont plus difficiles à isoler que les métarécits du fait des conditions mêmes de leur circulation, ces micro-récits n’en existent pas moins pour autant et le terrain continue d’en produire. Il faut juste se doter d’un dispositif opératoire pour les recueillir : c’est le but du *corpus* d’entretiens que j’ai constitué en recueillant les témoignages de ceux qui font du terrain sur leurs pratiques. Le choix de l’échantillon a été décisif¹ : plutôt que de viser la représentativité, j’ai cherché à croiser, les genres, les générations (le doyen – Jean Malaurie – est né en 1922 et la plus jeune – Anne Cadoret – est née en 1979), les origines géographiques (la France métropolitaine a été bien couverte au-delà de l’opposition Paris/province), les champs de recherche et les outils. Surtout, j’ai cherché à isoler des filiations, en interrogeant un patron et ses élèves (par exemple Jacqueline Bonnamour – Violette Rey – Karine Emsellem ; ou Paul Claval – Myriam Houssay-Holzschuch ; Roger Brunet – Denis Eckert), et j’ai cherché à interroger des géographes qui travaillent sur des terrains proches selon des objets et/ou des

¹ Le folklore – c’est-à-dire la réification des arts et traditions populaires – devient un objet scientifique en France au moment même où le folklore, du fait de la modernisation des transports et du projet unificateur de la Troisième République, devient menacé (Hobsbawm, 2006 ; Thiesse, 1999). Les géographes en mettant en avant la question des genres de vie participent de ce mouvement (Buttimer, 1971). Ces mêmes géographes parviennent à imposer leur discipline et le corps social qu’ils constituent en faisant de leurs pratiques un folklore à part entière.

approches différentes (Vincent Gouëset, Alain Musset, Pernelle Grandjean et Virginie Baby-Collin en Amérique du Sud ; Renée Rochefort et Fabrizio Maccaglia sur l'Italie du Sud ; Christian Montès et Yves Boquet sur les Etats-Unis...). Les biais n'ont pas été là où je les attendais. Ainsi la question du genre a-t-elle peu surgi dans les entretiens : cela confirme ainsi une hypothèse d'Eric Fassin selon laquelle les femmes jusqu'à la fin des années 1960 n'ont pas de revendications féministes, sinon pour réclamer leur égalité avec les hommes (Fassin, 2005). Il faut attendre la génération des années 70 pour que soient abordées lors des entretiens les questions liées à la maternité, à la vie de famille, au plafond de verre qui ont des impacts sur la carrière et donc sur la pratique du terrain. A l'inverse, la question de la génération apparaît-elle nettement dans les entretiens recueillis : c'est elle qui conditionne généralement les discours des uns et des autres.

En croisant ces témoignages, en faisant la part de l'individuel et du contexte, il est possible d'isoler des récits qui ont une signification pour ceux qui travaillent sur des objets ou des terrains similaires. De ces entretiens, il apparaît en effet que les géographes continuent de faire des récits à partir de leurs expériences de terrain ; toutefois, on observe de profondes différences avec les récits précédents. D'une part, leur contenu a changé et leur fonction a évolué : ces micro-récits sont intégrés aux discours géographiques (alors qu'auparavant ils se développaient dans un champ radicalement différemment et parfaitement autonome) : on ne cherche pas à les exclure du discours en les reléguant dans une quelconque légende, mais bien à leur faire une place légitime. Un nouvel espace s'ouvre et le partage qui a prévalu à l'époque classique est abandonné : parler du terrain est légitime et ces discours ont leur place au sein même des productions de la discipline. D'autre part, les modalités de diffusion et de réception de ces récits ont été profondément modifiées, ce qui renseigne sur les évolutions de la communauté. Ils ne sont plus autant généralisés, ce qui rend leur appréhension finalement assez difficile pour l'observateur. Toutefois, ils n'en circulent pas moins au sein de sphères plus restreintes que la communauté dans son ensemble. Il faut envisager pour ces récits d'autres publics ainsi que des modes spécifiques de circulation. Ces groupes peuvent réunir ceux qui travaillent sur un même terrain, comme le Spitzberg :

« Pour recueillir une donnée, c'est tout une mise en oeuvre derrière, à la fois hautement technologique et basement matérialiste, de portage, forage pour installer un engin qui est gros comme votre enregistreur. Mais pour qu'il tienne dans la glace, ça va être toute une logistique, technique. Et donc, c'est aussi un des côtés exaltant de la recherche avec terrain, c'est qu'on est sans arrêt confronté à des problèmes à résoudre. Il faut être bon bricoleur, inventif. Alors nous, on a un leitmotiv au Spitzberg, on dit toujours : 'Bout du monde, bout de ficelle'. Parce que finalement, on est éloigné de tout. » (Madeleine Griselin)

¹ La composition de cet échantillon est présentée dans le volume d'annexes. Sont également indiqués les institutions d'appartenance et les dates de naissance de chacun.

Ou encore l’Afrique du Sud :

« Ça, c’est riche comme question parce que justement, je trouve que ça a toujours été (je pense que Myriam [Houssay-Holzschuch] et d’autres gens qui travaillent sur l’Afrique du Sud pensent la même chose) quelque chose d’assez paradoxal. » (Sylvain Guyot)

Le partage d’expérience lié à un terrain particulier peut constituer une modalité spécifique de circulation de ces récits. Parfois, ce partage s’étend à un groupe structuré en fonction d’un champ plus large comme peut l’être la géographie tropicale :

« C’est Pélissier qui disait qu’on ne peut pas connaître un pays sans avoir couché avec une femme du pays (*rire*). Alors, vous pouvez enregistrer : je n’ai pas couché avec une Indienne. Donc, je ne connais pas parfaitement le pays. » (Frédéric Landy)

Une modification d’ampleur de la fonction de ces récits apparaît : ils sont désormais pleinement associés à la démarche heuristique. On ne dissocie plus les savoirs du récit de leur fabrique, ce qui marque l’avènement de la réflexivité dans le champ scientifique¹. Dans le cadre d’une science désormais soucieuse d’interroger ses biais, cette dimension méthodologique est questionnée : la réflexion sur le terrain comme pratique scientifique est donc du même coup valorisée. Cet intérêt pour la réflexivité a trouvé son épanouissement (ou sa justification) dans l’un des attendus de l’Habilitation à Diriger des Recherches telle qu’elle a été définie par les instances compétentes du CNU : le premier volume est ainsi constitué par l’itinéraire égo-géographique du candidat, ce qui l’oblige à mettre en perspective son parcours par rapport à ses objets, ses thématiques de recherche, ses travaux... L’HDR constitue généralement un horizon de mes entretiens : plusieurs géographes interrogés m’indiquent, alors que je présente ma démarche, que mes questionnements sur leurs pratiques de terrain entrent en résonance avec les interrogations réflexives qu’ils mettent en œuvre. L’entretien permet alors de saisir un parcours tel qu’il a été *reconstruit* au terme d’un parcours réflexif plus ou moins mené à son terme. Ainsi, la préparation du diplôme est-elle parfois abordée au cours de l’entretien, comme avec Odette Louiset :

« On [Odette Louiset et Denis Retaillé] rit parce que je suis en train de rédiger [mon HDR]. Je réponds à moi-même. Je me suis posée cette question. Je n’ai pas de réponse globale. Je crois que c’est un ensemble de choses que j’ai essayé de reconstituer. » (Odette Louiset)

Xavier Bernier évoque aussi ses travaux en cours :

« Le deuxième élément, il est intimement lié à ce qu’on nous demande aujourd’hui à l’université, notamment dans le cadre de l’HDR que j’ai engagée, qui est une réflexion justement transversale sur son parcours. Alors moi, une des armatures des cette HDR, c’est un socle, je ne sais pas si on peut dire de terrain. je ne ne sais pas

¹ Cette dimension réflexive est même au cœur de la problématique du colloque d’Arras.

s'il est spatial non plus, mais qui est la montagne et les transports qui sont un peu le fil rouge de mon parcours. » (Xavier Bernier)

L'une et l'autre reviennent sur l'HDR pour souligner qu'elle entraîne une reconstruction *a posteriori* du parcours professionnel. Si cette HDR est soutenue elle n'en est pas moins mobilisée dans l'entretien, pour attester de la fécondité de la démarche réflexive qui permet d'approfondir l'élucidation de ses pratiques. C'est ce que fait par exemple Pernelle Grandjean qui questionne ainsi dans son HDR son statut de « brésilianiste » et de géographe sociale :

« Et je dois dire qu'Alain [Reynaud, présent lors de l'entretien] m'a aidée dans cette réflexion parce qu'au moment où j'ai fait mon HDR, il m'avait dit une chose qui m'avait vraiment frappée. Il m'avait dit que finalement le Brésil était mon terrain mais que je n'étais pas une brésilianiste, qu'en fait je me servais du Brésil pour une réflexion plus générale de géographie sociale, le rôle des acteurs, etc. Et en effet, j'ai commencé de rédiger le début de mon HDR qui consistait à présenter mon parcours avec en tête ces propos-là qui m'avaient fait réfléchir. Et j'ai une amie, Martine Droulers, qui m'avait dit : 'Quoi, tu n'es pas brésilianiste. Mais si, tu es brésilianiste !'. Et c'est vrai que par rapport à moi, elle est beaucoup plus 'enfermée' dans le terrain. Tellement qu'il ne lui viendrait pas à l'idée de travailler sur autre chose que sur le Brésil. Et elle avait un petit peu senti cette réaction comme étant, de ma part, une trahison. Et c'est toi qui m'avais vraiment servi à... Ça m'avait marqué comme réflexion. J'ai toujours travaillé uniquement sur le Brésil mais d'abord, j'en suis sorti pour écrire des textes un peu plus généraux sur 'qu'est-ce qu'une aire culturelle ?' etc. Avec une distance par rapport à mon terrain. Mais en même temps, maintenant, je ne vais presque plus au Brésil. Je veux dire que j'ai pris de la distance. Mais, ta remarque m'avait fait réfléchir. » (Pernelle Grandjean)

Isabelle Sacareau va plus loin dans la démarche réflexive en allant au bout du principe de symétrie : elle applique, pour étudier son parcours, les mêmes concepts que ceux qu'elle utilise pour étudier la trajectoire des lieux touristiques :

« Dans mon HDR, le chapitre s'appelle 'le Népal, un moment de lieu fondateur'. C'est exactement ça. » (Isabelle Sacareau)

Deux postures différentes apparaissent chez les géographes interrogés : ceux qui sont sensibles à cette démarche réflexive et ceux qui le sont moins. Un critère d'âge semble apparaître mais c'est en réalité plus complexe. Deux processus sont combinés. D'une part, la progression de la carrière qui implique à un moment de produire une HDR et donc de se livrer à cet exercice réflexif : alors que les géographes les plus jeunes ont encore peu de recul sur leurs pratiques, les géographes plus âgés (du fait de l'expérience, de la maturité et de l'exercice imposé), eux, prennent du champ par rapport à leurs méthodes et à leurs travaux. Toutefois, il apparaît aussi que ce sont les plus jeunes qui s'interrogent le plus sur leurs pratiques : la conduite de leur thèse les a souvent conduits à se poser des questions qui trouvent des réponses dans la réflexivité. Ce trait a été très visible dans la démographie du colloque d'Arras où les plus jeunes (doctorants ou jeunes docteurs) étaient majoritaires. Cet horizon réflexif, très présent chez les plus jeunes, tient autant aux évolutions du paysage académique (qui fait plus

appel à l'interdisciplinarité) et de la formation, qu'à la difficulté à construire des objets dans un champ en évolution rapide. Cela apparaît par exemple chez Boris Beade qui a dû justifier à la fois le choix de son terrain, Internet, et les méthodes pour l'explorer :

« Dans mon cas, c'était plus le problème institutionnel. Le problème des outils, il me plaisait : il faisait partie de mon projet, c'est-à-dire de me demander comment peut-on appréhender ce type d'espace en géographie ? En revanche, j'ai initialement été confronté à des réactions qui consistaient par exemple à me poser la question de savoir si mon objet de recherche était vraiment de la géographie puisqu'il n'y a pas de terrain : c'était à moi d'insister et d'expliquer en quoi il y avait un terrain et en quoi j'avais plus un espace qu'un terrain. A ce moment, j'étais déjà dans la problématique de ma thèse et c'est finalement ce qui a pris de l'ampleur dans le projet, c'est-à-dire se poser la question de la spatialité d'Internet. C'est en ça que le terrain a été, je pense, une sorte de point de basculement dans ma thèse. C'est quand j'ai assumé de ne plus avoir de territoire mais un espace comme terrain que ma thèse a finalement pris une direction plus radicale, plus en phase avec mon projet initial. Le terrain a effectivement beaucoup joué mais ce qui m'a posé problème, ce n'est pas vraiment le manque d'outils pour le terrain, mais plus le manque de pensée de l'espace dans la discipline et le manque d'adéquation entre une certaine pensée et d'autres, qui faisait que l'idée de parler de cette distinction entre espace et territoire n'était déjà pas évidente dans la discipline. Du coup, dire que j'avais un espace et pas un terrain, ça n'allait pas de soi pour nombre de géographes. » (Boris Beade)

Le projet de Boris Beade met ainsi l'accent sur une discipline finalement peu encline à recevoir ses travaux et à les valider. La conduite de son projet l'a donc poussé à questionner ses propres pratiques, ses méthodes, à mettre en évidence leurs biais à les assumer. La posture de Fabrizio Maccaglia est proche de la sienne. Certes, il refuse de qualifier ses propres pratiques :

« J'aurais beaucoup de difficulté à m'auto-qualifier géographe de terrain. J'ai envie de dire que je laisserai aux autres, notamment à toi, le soin de me qualifier en tant que géographe de terrain. C'est une question à laquelle je ne peux vraiment pas répondre de manière spontanée comme ça. » (Fabrizio Maccaglia)

Mais il ne cesse pour autant de s'interroger sur la validité et la crédibilité de sa démarche :

« Comme j'avais un objet d'étude un peu particulier et je ne voulais pas que l'intégralité de mon travail repose sur une restitution d'observations ou d'entretiens parce que ça me posait un problème de crédibilité. Et donc, pour moi, la chasse à la documentation lourde, 'solide', a été vraiment quelque chose de très important. Pour moi, il était primordial de me procurer des rapports d'institutions publiques, des rapports de la magistrature ou autre, pour prolonger, approfondir, compléter ce que j'avais pu observer par ailleurs, ou des choses que l'observation de terrain ne me permettait pas d'obtenir. Pour moi, c'était vraiment un moment de *stress* intense à certains moments de ma thèse, de ne pas être en mesure d'obtenir de la documentation. » (Fabrizio Maccaglia)

Fabrizio Maccaglia cherche, tout comme Boris Beade, à faire accréditer les savoirs scientifiques qu'il construit, mais la solution qu'il choisit est radicalement opposée à celle de Boris Beade. Fabrizio Maccaglia refuse de fonder son travail uniquement sur une réalité d'expérience dont il aurait été le seul témoin ou observateur et souhaite au contraire fonder ses raisonnements sur des documents

attestés (archives, littératures grise, presse...), accessibles à tous, et qu'il peut donc opposer pour justifier ses démonstrations. Sa démarche est ainsi garantie par la reproductibilité de l'expérience : n'importe qui peut aller contrôler ses dires. Cette préoccupation tient à la spécificité même de son objet (le rôle de la Mafia dans la régulation urbaine) où l'informel occupe déjà une place importante. Dès lors, peu lui importe d'être un géographe de terrain (et c'est pour cela qu'il abandonne à autrui la légitimité pour le définir ou non comme tel) : ce n'est pas sur ce registre qu'il souhaite voir ses travaux évalués. A l'inverse, rien de tel pour Boris Beaudé dont c'est l'objet (l'Internet comme lieu) qui est contesté : adopter une posture de géographe de terrain à part entière comme il le fait (et la revendiquer au risque d'aller à l'encontre d'un imaginaire disciplinaire puissant) est la solution qu'il a formulée pour faire valider sa démarche et donc ses résultats par la communauté. Les géographes plus âgés sont quant à eux moins enclins à questionner leurs pratiques : ils sont davantage dans le récit que dans la réflexivité, ce qui apparaît lorsque mes interlocuteurs se demandent si leurs propos ont un intérêt pour mes travaux, comme Jean-Pierre Chardon qui souligne la différence de posture entre lui et moi :

« Vous remarquez que finalement je me suis formé [au terrain] un peu tout seul. Donc, finalement, mes conseils étaient des conseils très pratiques. Très, très pratiques par rapport à la conception que vous avez du terrain. (*rire*) Il y a un monde entre nous parce que vous vous en êtes aperçu : comme vous êtes très aimable, vous ne le faites pas remarquer. (...) Et en même temps, je regarde des petites choses mais je ne sais pas du tout si tout ce bavardage peut vous être utile. Vous devez me prendre pour un individu curieux. » (Jean-Pierre Chardon)

La question de l'utilité de ces récits ainsi pointée par Jean-Pierre Chardon met en évidence le « choc des générations » : à quoi servent ces récits pour les jeunes générations ? Deux postures s'opposent sans trouver de terrain d'entente et la formule finale montre les limites des facteurs de cohésion de la communauté et sa fragilité.

Du coup, ces récits de terrain ne sont pas mobilisés de la même manière. Certains les convoquent pour illustrer les étapes d'une carrière, comme Pierre Gentelle qui – dans une démarche biographique – revient en détail sur son parcours, alors que chez d'autres, ces anecdotes sont aussitôt reliées à des questionnements plus larges qui interrogent le positionnement du sujet ou le statut des faits construits. Les micro-récits de terrain sont alors intégrés à la construction même de l'objet, comme chez Marc Dumont qui explique en quoi sa pratique sportive lui permet d'observer certaines configurations :

« Je n'avais pas du tout l'intention de travailler de cette manière là dans un premier temps) sur les camps de Roms. Et pourquoi sur les camps de Roms ? Tout simplement parce que dans ma pratique quotidienne (et vous voyez ça rejoint la question précédente), je suis un sportif. Je cours beaucoup quasiment tous les jours. A force de faire treize à seize kilomètres par jour, ça fait une somme assez importante de course à pied. Qu'est-ce que je fais, en fait, en faisant ma course à pied ? Je fais un circuit qui consiste notamment à traverser des zones suburbaines

occupées en particulier par des gens du voyage : des gens du voyage, des activités assez illicites, des activités industrielles et des camps de Roms. Et finalement, je me suis rendu compte que chemin faisant, j'avais un incroyable instrument d'exploration, d'analyse et d'observation d'une situation extrêmement intéressante qui était une situation de mobilité, qui faisait que je pouvais traverser ce terrain et l'observer. Je pouvais faire quelque chose que ne pourrait pas faire un enquêteur qui s'amènerait par exemple en marchant à pied, ou en voiture, ou en vélo, ou avec un appareil photo, *etc.* parce que je pouvais observer des quantités de chose tout en restant, on va dire, anodin ou en m'effaçant. On n'interrompt pas quelqu'un qui court : on le hèle mais quelqu'un qui court peut tout à fait passer à côté d'activités illicites sans que les... Il y a toute une série de tactiques. » (Marc Dumont)

Ces micro-récits, envisagés du point de vue de leur énoncé, se distinguent des hauts-faits : ils n'ont pas la même fonction et éclairent davantage la production des savoirs (alors que les métarécits de l'époque classique, très abondants, ne donnaient finalement pas à voir les géographes sur le terrain). C'est à cette fin que Marc Dumont mobilise sa pratique sportive qui apparaît comme la condition de possibilité de l'observation qu'il mène. Les principaux changements interviennent dans les conditions de leur circulation et de leur réception, c'est-à-dire les contextes énonciatifs dans lesquels ils sont mobilisés. La moindre visibilité de ces micro-récits n'est pas à mettre sur le compte de leur contenu, mais plutôt sur leur circulation ; en effet, ces discours ne se diffusent plus dans l'ensemble de la communauté, mais dans des groupes plus réduits, selon des modalités qu'il faut élucider : après les énoncés, c'est donc à leur énonciation qu'il faut maintenant s'intéresser.

Il existe des vecteurs *classiques* de ces récits qui mettent en jeu les canaux habituels de la discipline, qu'il s'agisse des publications mettant explicitement l'accent sur ces expériences de terrain (depuis les différentes égo-géographies publiées jusqu'aux collections de témoignages plus ou moins réflexifs) ou des colloques et journées d'étude portant explicitement sur cette question. Si l'on prend l'exemple du colloque d'Arras, on a assisté à la présentation de quelques unes de ces anecdotes présentées sous la forme de récits et discutés comme tels : Benjamin Laplante¹ a narré les difficultés de la démarche comparative qu'il mène, Sylvain Guyot² a éclairé les bricolages méthodologiques et leur réécriture *a posteriori* et Yves Winkin³, dans sa conférence de clôture, a retracé la formation au terrain qu'il a reçue de Birdwhistell alors qu'il était étudiant à Philadelphie : il évoque l'enseignement de son professeur et les exercices pratiques qu'il donnait à ses étudiants et qui consistait à se faire inviter dans des familles inconnues afin de dresser la cartographie de leur salon. Ces cadres-là, s'ils donnent une audience assez large à ces micro-récits, sont finalement peu nombreux. L'essentiel de la transmission se fait ailleurs. La relation d'enseignement est le support privilégié de cette transmission :

¹ Benjamin Laplante, « Les terrains du géographe peuvent-ils être comparables ? »

² Sylvain Guyot, « Derrière une méthode de terrain se cachent souvent divers bricolages et petits arrangements : faut-il les éluder ou peut (doit)-on les assumer ? »

³ Yves Winkin, « Reflet, réflexion, réflexivité: les multiformes interactions de l'anthropologue sur son terrain »

comme le rappelle Hervé Régnauld, la mission de l'enseignant-chercheur est de transmettre les savoirs qu'il a lui-même produits :

« A l'université, je dois transmettre des savoirs et si possible, les savoirs que j'ai moi-même fabriqués à partir du moment où j'ai vérifié qu'ils étaient bons. Donc, dès que j'ai quelque chose d'un peu original sur le terrain, j'essaie de voir si je peux le publier. Si ça passe à travers un comité de lecture et qu'ils me disent : « Ok, ça marche », je sais que je peux le raconter aux étudiants. Ça va être un peu près valable si tu veux. Ça a été expertisé comme étant raisonnablement possible de le publier. Donc là, automatiquement, je le dis : les étudiants, ils auront un savoir récent. Et la deuxième chose, c'est que je vais être très certainement capable de mieux leur expliquer puisque c'est moi qui l'ai fabriqué ce savoir-là. Donc, s'ils me posent une question, normalement, je dois être capable de répondre à tous les coups. Alors que si j'explique quelque chose que j'ai pris dans des bouquins, qui a été étudié par quelqu'un d'autre, il se peut qu'il y ait une zone d'ombre, qui est un élément au sujet duquel je ne suis pas super pointu. Donc, si je fais un cours à partir de mes travaux, je peux repenser tout le raisonnement qui m'a amené à établir un savoir. Du coup, je peux être plus efficace pour que les étudiants s'approprient ce raisonnement. » (Hervé Régnauld)

Le savoir scientifique est étroitement associé au récit de la genèse : en plus de valider le savoir, il permet de le transmettre plus facilement dans le cadre d'une relation pédagogique qui privilégie le récit, à l'image de ce que propose Philippe Pelletier qui émaille ses cours d'anecdotes vécues sur son terrain japonais :

« Il y a peut-être un côté décousu, même si je demande aux étudiants de retravailler le plan chez eux derrière, mais parce que je privilégie le fil directeur de l'idée, le côté vivant de l'exposé en multipliant les anecdotes, évidemment. Ça marche, et c'est logique. En essayant de montrer des photos aussi. Surtout en montrant que les Japonais, ce sont aussi des êtres humains, des hommes et des femmes qui ont des fondamentaux comme nous. Et de briser quelques clichés... Ce qui m'a beaucoup touché, et ce qui prouve que le cours devait être passé, c'est qu'à la fin d'une séance de cours sur le Japon, l'année était finie, les étudiants sont venus m'offrir une cannette de bière japonaise, puisque j'avais beaucoup parlé de la bière japonaise pendant mes cours. Ça m'a vraiment touché ; quelque part, ils avaient compris, quelque part j'avais dû réussir. J'étais vraiment très content. » (Philippe Pelletier)

La transmission pédagogique repose donc sur des médiations dont le récit est l'une des modalités. Une autre est constituée par le recours à l'illustration : la photographie permet de rendre présent (donc transmissible) un terrain lointain, comme l'utilise Vincent Gouëset :

« Comme mes terrains sont exclusivement lointains, je ne les forme pas, on va dire en Licence, on ne va pas faire de voyage de terrain. C'est-à-dire, tous les cours que je peux faire notamment en licence, ou même les cours généraux en master, c'est du terrain décalé. C'est-à-dire que je montre toujours beaucoup de photos, d'images, de documents sur ces espaces que je connais. Et d'ailleurs, je pense que c'est apprécié en tant que tel. Mais, on ne fait pas de terrain. » (Vincent Gouëset)

Ces trois exemples posent la question de la médiation, indispensable à toute transmission. Médiatiser le terrain – c'est-à-dire la réalité de l'expérience – par le récit de la construction d'un fait scientifique

ou des anecdotes qui relèvent du vécu ou par la photographie interroge la définition du terrain et sa mobilisation : en plus de valider les savoirs, ces médiations permettent d'offrir un substitut au terrain dans un contexte où il est impossible de s'y rendre. Cela renvoie à la problématique des films pédagogiques : comment rendre le terrain présent ? Et surtout à quoi sert cette mobilisation du terrain ?

Le récit ainsi mobilisé dans la relation pédagogique joue un grand rôle qui dépasse la seule transmission des savoirs. Il peut faire éclore des vocations, comme pour Lionel Laslaz :

« Je pense que le terrain a été un élément de justification du choix de la discipline. Dans le sens où, par rapport à l'histoire par exemple que j'appréciais tout autant au lycée, c'est un plus indéniable de la discipline. Et c'est ça qui m'a définitivement convaincu quand j'ai rejoint les bancs de l'université, on va dire. Parce que c'était un apport qui était considérable ici, à l'université de Savoie, qui a toujours été présent dans les parcours d'enseignement pour les étudiants. Les enseignants insistaient beaucoup là-dessus. Et c'est quelque chose qui finalement m'a permis de baigner là-dedans de manière assez précoce. Et comme ma pratique de la montagne m'avait poussé un petit peu à circuler, j'ai réinvesti cette pratique dans une approche géographique. Mais, elle était à la base une pratique de terrain sans être géographique. » (Lionel Laslaz)

Pour Lionel Laslaz, les récits ont été complétés par des excursions systématiquement organisées à l'Université de Savoie où il a été formé. Le récit des enseignants est complété par la pratique : le récit permet alors de réunir deux mondes auparavant étrangers chez Lionel Laslaz, le discours scientifique et les pratiques sportives. C'est aussi grâce aux récits de l'un de ses enseignants qu'Odette Louiset a choisi de partir en Inde. Ces récits ont été complétés par les échanges qu'elle a eus avec ses condisciples plus âgées qui avaient déjà fait l'expérience de l'Inde :

« On a un enseignant qui est spécialiste de l'Inde. Et puis, ces séances aussi où on rencontre les gens, où on nous donne aussi les contacts. Je suis allée voir plusieurs filles qui étaient parties en Inde les années d'avant, discuter avec elle : 'Comment ça s'était passé ? Comment on devait s'habiller ?'. Voilà, c'était un petit peu ça, vécu quand même comme le grand événement. » (Odette Louiset)

Ces récits, comme le montre l'exemple d'Odette Louiset, dépassent le cadre strictement heuristique : au-delà des questionnements scientifiques, c'est la conduite d'un projet personnel qui apparaît. Dès lors, la relation entre le professeur et son élève dépasse très largement le seul aspect scientifique : la transmission qui s'opère ne concerne pas uniquement les problématiques et la bibliographie. C'est un partage d'expérience qui s'opère par ces récits, comme le suggère Frédéric Landy :

« [Je leur dis] de s'attendre à tout, peut être. Enfin, au début, les premières années, je leur décrivais l'Inde sous un jour un peu paradisiaque. Maintenant, c'est l'inverse. Je leur dis : « Vous allez être malade. Il va avoir une grève générale. Vous allez être crevé ». Et c'est vrai. Ils sont effectivement malades, ils dépriment, et puis après, ça va mieux. Il y a toujours des moments difficiles : votre interprète va être invité à des mariages pendant des semaines. Donc, je les prépare. C'est ça, les conseils généraux

que je leur donne. Et ensuite après, il y a les recettes de cuisines mais c'est plutôt, en général, ce qu'il ne faut *pas* faire. Et en général, on est incapable de dire vraiment ce qu'il faut faire parce que c'est vrai que ça dépend beaucoup des terrains, de la thématique, de l'échelle, *etc.* Donc, c'est des conseils en négatif qui sont un peu frustrants, mais qu'ils aiment bien aussi parce que là aussi, ça leur laisse une grande marge de liberté. Mais c'est vrai que c'est un peu angoissant pour eux. » (Frédéric Landy)

La méthodologie (les « recettes de cuisine ») n'est jamais loin, comme le rappelle Raphaël Paris :

« Les premiers conseils, ça va être des conseils de sécurité. On a envie qu'ils rentrent entier. Ça paraît évident mais pour eux, ça ne l'est pas toujours. Ça, il faut absolument qu'on s'assure en tant qu'enseignant. On se sent un peu responsable de ce qui va leur arriver sur place. C'est la première chose. Et puis après, de plus en plus, on ne les laisse pas partir comme ça. On travaille la méthode un petit peu avec eux. Voir ce qu'ils vont faire sur place. Et si on peut éventuellement aller avec eux quelques jours au début pour mettre en place le travail, c'est pas mal. Après, ça dépend des étudiants. Il y en a qui sont complètement autonomes et d'autres pas du tout. » (Raphaël Paris)

Ces échanges (entre l'enseignant et son étudiant ou entre les étudiants entre eux) sont très importants pour l'étudiant et permettent de souder leur appartenance à la communauté, comme le suggère Samuel Etienne qui ne donne pas de conseils à ses étudiants mais attend d'eux qu'ils lui posent des questions :

« j'avoue que les conseils, je n'en donne pas. C'est plus eux qui viennent m'en demander. » (Samuel Etienne)

Cette relation pédagogique a donc un rôle intégrateur : elle scelle l'appartenance à un groupe par la transmission d'un savoir, d'une expérience, d'un imaginaire. Surtout, cette relation pédagogique se double d'une relation de solidarité : l'enseignant se sent souvent une part de responsabilité dans la conduite du projet. Il doit s'assurer que l'étudiant est capable de le mener à bien et qu'il ne lui arrivera rien. Cela crée donc des relations particulières, souvent fortes : l'évocation des directeurs de recherche (maîtrise ou thèse) apparaît ainsi très souvent au cours de l'entretien. C'est souvent par cette relation que l'étudiant est intégré à un groupe.

Un autre vecteur est mobilisé pour la circulation de ces micro-récits : il s'agit des *collectifs*. Je désigne ainsi les écoles, les groupes, les courants qui se structurent sur les ruines du paradigme autour d'aires culturelles, d'objets, d'approches, d'outils... Pour collecter mes entretiens, j'ai effectué de nombreux déplacements dans les UFR et les laboratoires, et j'ai visité¹ quelques unes de ces écoles : la géographie sociale à Rennes structurée autour de l'UMR ESO, l'analyse spatiale à Nice, la géographie tropicale à Bordeaux. Témoignages à l'appui, je vais en étudier deux plus précisément, l'une structurée autour d'un objet, l'autre autour d'un chercheur charismatique qui a fait école.

¹ Le terme *visiter* est choisi à dessein : souvent, l'appartenance à telle ou telle chapelle s'expose, qu'il s'agisse de posters, d'ouvrages présentés dans des vitrines, de photos, de planisphères...

Les recherches menées à l'Université de Besançon sont marquées par le paysage, après les travaux pionniers de Jean-Claude Wieber qui, dans les années 1970, en a renouvelé l'approche. Il ne s'agit pas ici de retracer l'histoire de cette école bisontine du paysage, mais plutôt de voir comment – grâce aux micro-récits de terrain – elle est structurée et se pense comme une école qui a un objet, des méthodes et des outils en partage. Ainsi les récits de son fondateur, Jean-Claude Wieber, sont largement hérités de ceux de son directeur, Gabriel Rougerie, et seront repris ensuite par l'un de ses étudiants, Serge Ormaux, qui est aujourd'hui la tête de file de ce courant. C'est cette circulation des récits et leur réécriture que l'on peut saisir. Ainsi, Jean-Claude Wieber se place-t-il d'emblée dans la filiation de Gabriel Rougerie :

« C'est dans la lignée de ce qu'a fait justement Gabriel Rougerie qui était professeur ici à Besançon, avec qui j'ai commencé quand j'ai déposé mon sujet de thèse après avoir passé l'agrégation. Et ça, ça nous ramène à l'année 1963. J'ai passé l'été 1963 à me promener en voiture dans les Cévennes. On avait déposé ça : 'dynamiques érosives et évolution des paysages dans les Cévennes', le sujet de ma thèse prévue. » (Jean-Claude Wieber)

C'est son expérience qui influence le choix des méthodes de son élève :

« Mais c'est quand même directement inspiré de Rougerie, dans sa thèse à lui sur la Côte d'Ivoire que vous avez certainement regardé ou que vous regarderez, c'est l'idée qu'on parcourt et qu'on note. C'est ce que j'ai fait pendant une bonne partie de l'été 63 en marchant, en prenant des tas de notes, etc... Puis, à l'automne, je me suis aperçu que mes notes ne donnaient pas grand chose. Il fallait finalement que je fixe ça avec une problématique avant, que j'y aille pour quelque chose et pas seulement pour découvrir une histoire géomorphologique du lieu où les signes que je pouvais recueillir à tel ou tel endroit. Et ça, Rougerie l'avait déjà fait. Sa thèse à lui, il l'a terminée en 60 ou 59 si ma mémoire est bonne. Il a travaillé dix ans là-dessus à peu près en Côte d'Ivoire avec des stations d'observation. Alors, ça a été mon deuxième et troisième été de terrain, en 64 et 65 où c'est moins le parcours le plus complet possible du terrain en notant tout ce qu'on voit, ce qu'on veut, ce que l'on devine, ce qu'il faudra creuser pour savoir si cette formation est bien de tel type de tel autre, etc. que le choix d'échantillonnage. Lui, il faisait le long des versants en Côte d'Ivoire par exemple. Il a une description très précise dans sa thèse de la manière dont il échantillonne un versant. Donc, j'ai commencé après avoir fait une sorte de parcours général que je qualifierais de géomorphologique au sens large, qui ressemble beaucoup à ce qui se faisait 10, 20, 30 ans avant. On retrouve la même chose à cela près que je ne prenais en compte l'occupation du terrain par les hommes, mais que c'était le milieu physique qui m'intéressait. Et ensuite, en accord avec Rougerie et avec le souci de préciser les choses un peu, il y a eu la volonté d'étudier des stations précises qui échantillonnent ce terrain. Le mot important, là, c'est le mot *échantillonnage*. » (Jean-Claude Wieber)

Fort de cette expérience, Jean-Claude Wieber revient ensuite sur les tâtonnements qui ont abouti à sa théorie du paysage décomposé en plusieurs boîtes, notamment l'usage des mathématiques appliquées aux sciences sociales :

« La rencontre importante, ça a été justement ici (comme elle l'a été à Grenoble et dans l'ensemble du groupe Dupont, comme elle l'a été à Strasbourg) la rencontre

avec des mathématiciens. Pour nous, c'est Jean-Philippe Massonie, qui a été chercheur à l'observatoire en mathématiques et statistiques. Et puis ensuite, qui a obtenu un poste à la faculté des Lettres. C'est la première fois qu'on a obtenu un poste de mathématicien, ouvert à la statistique, à la faculté des Lettres. (...) Alors là, Massonie nous a beaucoup aidés. Il nous a beaucoup inspirés. Et à partir de là, on a travaillé là-dessus. (...) Du coup, notre regard et le schéma qu'on a proposé d'analyse du paysage (qui n'est pas complètement exact), il s'est fait un peu par le terrain, bien sûr, parce qu'il fallait bien avoir quelque chose à mettre dans le système de production des paysages. Si un système produit, alors il produit de tout à rien. Là, du coup, la vue un peu statistique si vous voulez, d'appréciations quantifiées des phénomènes, elle a pris sa place. Les boîtes ne sont pas égales dans un ensemble donné. Chacune des boîtes va être variable. Et il faut être susceptible de pouvoir tenter de les quantifier ou de les apprécier. Et on s'aperçoit à ce moment-là qu'il y a toutes sortes de choses qui manquent. Dans l'évolution d'un paysage, par exemple. Alors, c'est ça qui nous a un petit peu motivés et qui nous a fait produire ce petit schéma, qui finalement était nourri par le terrain mais a été fait en chambre. On s'est dit : 'ce n'est pas possible qu'on continue à rester, à propos du paysage...' Vous voyez que le paysage intervient plus tard, lui. » (Jean-Claude Wieber)

Jean-Claude Wieber produit donc un récit, qui, à l'image de celui qu'il a reçu de Gabriel Rougerie et transformé, est à son tour reçu et transformé par Serge Ormaux :

« Oui, j'ai été formé au terrain, mais j'ai été formé à un terrain déjà très particulier. C'est-à-dire un terrain qui, très tôt, s'est appuyé sur des démarches systématiques. Je ne dis pas encore systémique. Évidemment, systémique en arrière plan, mais systématique dans leur rapport au terrain, dans le travail réalisé sur le terrain. C'est à dire que très tôt ici à Besançon, on a mis en place des approches fondées par exemple sur l'échantillonnage et sur le carroyage. C'est-à-dire bien avant qu'on commence à parler de Système d'Information Géographique, et surtout de SIG de type Raster. Et bien, nous avons ici des démarches d'investigation fondées sur de l'échantillonnage systématique, sur ce qu'on appellerait aujourd'hui une logique Raster, sur du carroyage et sur le fait que le terrain était une affaire trop sérieuse pour qu'on se contente de l'aborder de manière impressionniste, chemin faisant, au hasard d'une cueillette, mais que cela nécessitait un cadrage, un protocole de collecte (ce qui n'est pas tout à fait la même chose que la cueillette) systématique d'informations spatialisées, géoréférencées avant l'heure, même si encore une fois, c'était à la fin des années 60 et au début des années 70, on ne parlait pas encore véritablement de géoréférencement. Mais en tous cas, c'était l'idée d'une approche systématique, donc, d'un carroyage pour prendre en compte le *continuum* spatial, c'est quelque chose d'absolument fondamental. C'est-à-dire qu'il nous paraissait, il paraissait surtout à mes maîtres ici à Besançon, des gens comme Jean-Claude Wieber, qui à l'époque travaillait en relation avec Georges Bertrand ou Gabriel Rougerie et d'autres, c'était l'idée qu'on devait essayer de mettre en place des méthodes un peu plus systématiques. Aujourd'hui, on dirait des méthodes plus robustes. » (Serge Ormaux)

Si les objets et les méthodes de Jean-Claude Wieber et Serge Ormaux sont proches, l'un a bénéficié de l'expérience de l'autre et l'a enrichie. Dès lors, ces deux récits s'opposent et deux postures s'opposent. D'un côté, Jean-Claude Wieber explique les raisons et le contexte qui ont favorisé l'émergence du courant sur le paysage tout en insistant sur les tâtonnements, alors que de l'autre Serge Ormaux endosse le discours et les méthodes : alors que mes questions cherchaient à élucider ses pratiques idiosyncrasiques, il me répondait systématiquement au nom de cette école et de ses *corpus* théorique et

méthodologique. L'appartenance à cette école est donc intériorisée par ses membres. Bien plus, cette école a une existence extérieure, comme le rappelle Michel Vrac, maître de conférence à Besançon mais formé à Paris 4, une autre école du paysage, pilotée par Jean-Robert Pitte dans le sillage de Xavier de Planhol :

« C'est-à-dire que par rapport à ses études de géographie, on apprend la démarche de l'analyse paysagère. Et puis, ce qui est intéressant, c'est qu'on apprend qu'elle évolue. Moi du coup, je suis arrivé à Besançon où il y a une école du paysage. Moi, je venais de Paris 4 où il y avait une autre façon de penser le paysage. Et du coup, j'ai vu différentes façons de regarder le paysage. D'un côté, d'une manière descriptive et plus analytique. De l'autre côté, une manière un peu modélisatrice puisqu'il y a le géosystème paysager, les géosymboles, les boîtes, *etc.* Donc, c'était intéressant de voir une autre façon. » (Michel Vrac)

Ces écoles peuvent aussi être structurées autour d'un chercheur charismatique : c'est le cas à Toulouse où l'héritage de Bernard Kayser est encore vivace aujourd'hui¹, même chez des chercheurs qui ne travaillent pas sur les mêmes thématiques mais qui partagent certaines préoccupations. Ainsi, Marie-Christine Jaillet revient-elle sur sa rencontre avec Bernard Kayser :

« Je pense que j'ai eu la chance de démarrer une maîtrise à Lyon avec André Vant. Et puis pour des raisons vraiment personnelles, j'ai dû venir à Toulouse. André Vant, à l'époque, m'a mis au contact du Centre Interdisciplinaire d'études Urbaines (CIEU), de Guy Jalabert et Bernard Kayser et indiqué, par ailleurs, Raymond Ledrut qui était sociologue à Toulouse. Et du coup, quand je suis arrivé à l'université de Toulouse, j'ai pris des contacts à la fois avec Guy Jalabert, Bernard Kayser et Raymond Ledrut. Ce qui fait que je me suis retrouvée au CIEU pour faire ma maîtrise, puis ma thèse, c'est vraiment d'une certaine manière le hasard. C'est simplement que je suis arrivée en 76, ici, en pleine grève de l'université. J'ai été remarquablement accueillie par Bernard Kayser et Guy Jalabert. Et j'ai été 'jetée' par Raymond Ledrut. Il n'en avait pas après moi mais je suis arrivée au mauvais moment dans son bureau. Du coup, j'ai engagé ma maîtrise puis ma thèse avec les gens du CIEU. Mais il faut savoir que le CIEU était un endroit singulier dans cette université, fortement marqué par le dialogue entre disciplines. Il a été créé par Bernard Kayser et Raymond Ledrut, un géographe et un sociologue. Et probablement que la pratique du terrain qu'avaient les géographes toulousains, Kayser et Jalabert, était finalement très proche de ce que j'avais approché à Lyon en sociologie, et au fond de ce que j'avais envie de faire. » (Marie-Christine Jaillet)

Au-delà de ses pratiques scientifiques, elle partage aussi ses convictions qui définissent très largement une éthique du chercheur :

« j'ai toujours fait de l'enseignement. J'ai assumé des responsabilités pédagogiques en Licence d'aménagement, puis en Master. J'ai donc toujours été impliquée dans l'enseignement et j'ai toujours essayé de transmettre ce qu'est ma conviction, bien résumée par l'incise de Bernard Kayser en avant-propos à un de ses articles dans un des premiers numéros de la revue *Hérodote* : 'Sans enquête, pas de droit à la

¹ Une journée d'hommage à Bernard Kayser, disparu en 2001, est organisée à l'Université du Mirail le 6 décembre 2002. Les actes de cette journée ont été édités sur cédérom. Je remercie Robert Marconis de m'en avoir offert un exemplaire.

parole¹. J'adhère et fais en sorte d'apprendre aux étudiants la nécessité de construire cette familiarité avec le terrain, la nécessité et l'acuité de ce regard qu'il faut lui porter. Et comment faire, sinon en mettant en situation. Je pense que rien ne vaut l'expérience. Dans ma pratique pédagogique, j'ai toujours développé des logiques d'ateliers, de bureaux d'études, *etc.* peu importe le terme, de mise en situation réelle avec de vrais enjeux. » (Marie-Christine Jaillet)

Il en est de même pour Robert Marconis dont Bernard Kayser a dirigé la thèse : il revendique son héritage, notamment son action pour aller en faveur des acteurs sociaux et politiques afin de nourrir la réflexion sur du concret :

« Je crois qu'on a assez vite, parce qu'il y avait la tradition qu'avait créée Kayser et Ledru ici, avec la création du Centre Interdisciplinaire d'Etudes Urbaines en 66. Au fond, j'ai été un des premiers à travailler dans ce qui était la maîtrise de l'époque dans ce cadre-là. Donc, on a eu très vite la reconnaissance institutionnelle de nos compétences en tant que laboratoire de recherche qui n'était pas affilié au CNRS à l'époque. Et donc, il y avait dans cette région peut être plus qu'ailleurs de la part des acteurs locaux quels qu'ils soient, dans tous les domaines, une certaine reconnaissance du travail universitaire. On allait chercher l'universitaire pour éclairer les débats du moment. Et donc, c'est plutôt l'administration, les services, les acteurs de toute nature, y compris les syndicats et les partis politiques, qui sont venus à moi que je ne suis allé à eux. Donc, j'ai toujours répondu à toutes les sollicitations qu'elles viennent de la région, du préfet, de la mairie de Toulouse, *etc.* Et ensuite, dans les publications que j'ai pu faire, j'ai toujours eu le souci de faire des publications grand public. Donc, ça demande d'écrire le plus simplement possible et de faire passer (parce que ça, c'est un peu ma passion, l'enseignement) par l'écrit pour le grand public un certain nombre de choses qu'on avait acquises. » (Robert Marconis)

C'est donc une pratique du terrain, fondée à la fois sur une éthique et sur une utilité sociale, qui est à l'origine de l'intérêt que les chercheurs toulousains continuent de revendiquer l'héritage de l'enseignement de Bernard Kayser.

Si ces micro-récits varient dans l'espace, ils évoluent également dans le temps. A la différence des métarécits qui, ancrés du côté de la légende, étaient toujours actuels car toujours ravivés, ces micro-récits sont soumis à l'histoire et peuvent donc devenir caducs : on sort définitivement du genre de la légende, par définition intemporelle. Cela apparaît dans les différences entre les conseils que Myriam Houssay-Holzschuch a reçus de Joël Bonnemaïson, son directeur de thèse, avant de se rendre en Afrique et ceux qu'elle délivre aujourd'hui à ses étudiants : le temps se manifeste ici dans l'écart et la variation. Quand elle est partie, Joël Bonnemaïson l'a mise en garde sur ce qui l'attendait :

« D'abord, quand Joël Bonnemaïson me l'a présentée [l'Afrique du Sud] sur un plateau d'argent, il a ajouté au plateau d'argent une liste des faits divers les plus horribles qu'il a pu trouver (ce qui était facile à trouver), y compris celui d'Amy Biehl une jeune américaine qui a été lapidée dans le township de Gugulethu dans

¹ Sur cette formule, je renvoie à son explicitation dans le deuxième livre.

lequel je travaillerais par la suite, parce qu'elle venait faire de l'instruction civique pour les élections démocratiques. » (Myriam Houssay-Holzschuch)

Et elle fait désormais de même avec ses étudiants :

« La première chose que je leur dis, c'est : 'avez-vous bien réfléchi ? Etes-vous vraiment sûr ?' Et je commence en leur expliquant ce qu'est la situation et la violence en Afrique du Sud. **Leur parlez-vous d'Amy Biehl ?** Je ne leur parle pas d'Amy Biehl ; c'est vieux. Ça ne se passerait plus comme ça aujourd'hui. Par contre, les statistiques actuelles de la criminalité, le taux de SIDA, deux ou trois faits-divers bien violents, bien horribles, oui. Et je commence par là : vous voulez aller en Afrique du Sud, et bien l'Afrique du Sud c'est ça. C'est votre décision, vous êtes grandes, vous êtes majeures et vaccinées, mais vous choisirez en connaissance de cause. Elles sont revenues toutes les trois. » (Myriam Houssay-Holzschuch)

Ces deux récits sont très proches : Joël Bonnemaïson hier comme Myriam Houssay-Holzschuch aujourd'hui mettent en garde leurs étudiants. La violence de la société africaine est évoquée, faits-divers sanglants à l'appui. Mais des variations se font jour dans ces deux récits : la société évolue, l'épidémie de SIDA s'est propagée, les faits-divers sont mis à jour. La disparition d'Amy Biehl est révélatrice du changement à la fois de la société sud-africaine et des micro-récits de terrain.

Il faut donc prendre au sérieux cette mutation des récits, désormais inscrits dans l'histoire et soumis au temps et à l'espace : ces expériences de terrain ne constituent plus un patrimoine commun, mais bel et bien un héritage en constante recomposition. L'émergence de ces micro-récits éclairent les évolutions et le fonctionnement de la communauté des géographes. Bien plus, elle met en lumière la nécessaire adaptation de nos cadres pour la penser : en même temps qu'il faut chercher à historiciser ces micro-récits, il est nécessaire de questionner les fondements mêmes de cette communauté.

Les communautés interprétatives

Que nous disent ces micro-récits et les modalités de leur production, diffusion, circulation et réception du fonctionnement de la communauté ? Il convient – à la lumière de ces récits de la fabrique des savoirs – de repenser en profondeur l'organisation, la structuration, voire tout simplement l'existence de cette communauté des géographes. En effet, la prolifération de ces micro-récits qui n'ont qu'une signification pour un fragment de cette communauté met à mal l'idée que l'on se fait généralement d'une *communauté*, dans une acception large que j'ai implicitement mobilisée et qui avait du sens dans une discipline marquée par le paradigme. Par *communauté scientifique*, il faut entendre « les scientifiques regroupés autour (...) d'un champ, d'un domaine, d'une discipline » (Nadeau, 1999 : 65 et 66), c'est-à-dire une fraction large de la société à haut pouvoir intégratif (Bagnasco, 2005 ; Boudon et Bourricaud, 2004 : 81 à 86) ; c'est cette acception large qui m'a convaincu d'utiliser ce terme pour désigner l'ensemble des scientifiques d'une même discipline ayant

reçu la même formation et évoluant dans des institutions liées¹. Toutefois, il est peut-être temps de discuter ce choix à la lumière de la prolifération des micro-récits qui a été mise en évidence. En effet, le terme de *communauté* ne semble plus convenir. Aujourd'hui, le paysage disciplinaire est dominé par des *écoles* qui témoignent de la diversité des manières de faire de la géographie. Quel est le point commun entre la télédétection, la géographie sociale, la géomorphologie ou la géographie historique ? La critique formulée par François Simiand en 1909 dans *L'Année sociologique* n'a jamais été aussi actuelle² :

« On le voit à ces quelques exemples, chez des géographes d'une même école, la notion de ce qui est géographique, de ce qui est et doit être l'objet d'une étude géographique, apparaît ou bien fort diverse, – si chacun de ces auteurs a mis dans son livre ce qu'il considérait et tout ce qu'il considérait comme proprement géographique, – ou bien fort indéterminée, si nous devons intégrer en elle jusqu'aux catégories de faits les plus distantes que nous trouverons visées dans l'une ou dans l'autre de ces études. »³

Loin de lancer une réflexion sur l'unité de la géographie et ses objets privilégiés⁴, il convient de prendre acte d'un état de fait : l'éclatement du paradigme (ou de ce qui en tenait lieu) dans les années 1960 et 1970 a permis l'éclosion de nouveaux champs de la discipline au point qu'il est légitime de s'interroger sur les points communs – hors des institutions comme le fonctionnement des universités, le CNU ou le concours de l'agrégation – qui peuvent fonder cette communauté.

Bien plus, chacun de ces groupes évolue, selon des contextes propres à chacun. Ainsi est-on passé du temps long de la reproduction lente de la communauté fondée sur le mode spécifique de recrutement qu'a constitué la thèse d'Etat (Bourgeat, 2007) à une reproduction rapide depuis la réforme de 1984 ; on est aussi passé d'un temps scandé pour toute la communauté par certaines dates (comme les excursions interuniversitaires) à des temporalités propres à des parties de cette communauté, en fonction de l'actualité de chacun de ces champs (colloques, soutenances de thèses). Alors qu'auparavant certaines dates s'imposaient pour tous, les repères chronologiques sont désormais spécifiques à chaque groupe : 1989 constitue un événement pour ceux qui étudient l'Europe centrale et orientale (comme Violette Rey qui coordonne à ce moment le volume de la *Géographie universelle* consacré à cette région, Karine Emsellem, Michel Lompech qui entament leurs recherches juste après cet événement qui les a rendues possibles) alors que l'élection de Nelson Mandela en 1994 est

¹ L'approche de la socialisation des géographes en termes d'*habitus* développée dans le deuxième livre de cette thèse allait implicitement dans le même sens.

² Le contexte n'est pas le même et la situation entre le début du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle n'est pas comparable : à l'époque classique, l'unité (réelle ou contestée) servait à institutionnaliser la discipline.

³ SIMIAND, F. (1909). « Géographie humaine et sociologie ». *L'Année sociologique*. IX. p. 723 à 732.

⁴ Ce thème a été interrogé lors de la crise de la géographie : pour affirmer la force de la discipline, il fallait affirmer sa profonde unité. C'est le moment où l'on voit apparaître des courants qui cherchent tous à unifier la discipline autour d'objets

l'événement qui permet aux géographes français (comme Myriam Houssay-Holzschuch puis Sylvain Guyot et indirectement Vincent Rouvellac parmi ceux que j'ai rencontrés) de travailler sur ce pays. Chacun de ces groupes constitués autour d'un objet ou d'un champ n'est donc plus soumis à la même histoire – c'est-à-dire à une trame commune qui serait partageable par tous – mais à l'*historicité*, c'est-à-dire :

« Dans une acceptation restreinte, comment une société traite son passé et en traite. Dans une acceptation large, où régime d'historicité servirait à désigner 'la modalité de conscience de soi d'une communauté humaine'. » (Hartog, 2003 : 19)

Il faut donc se défaire de la définition d'une communauté – large et englobante – au profit de collectifs plus maléables, à la fois dans leur composition et leurs temporalités. Cela nous invite à changer notre conception de la communauté qui prévalait jusqu'à maintenant pour comprendre ce que la prolifération des micro-récits lui fait subir. On rejoint alors la critique adressée à la sociologie de Durkheim et Mauss par Bruno Latour (Latour, 2006). Inspiré par les travaux de Gabriel Tarde, Bruno Latour ne considère pas la société comme un groupe cohérent, homogène, constitué *a priori* et dont l'existence autoriserait à envisager la construction sociale de tel ou tel objet ou processus. À l'inverse, il envisage plutôt la société comme le produit des interactions sociales. En interagissant, les individus construisent des collectifs qui durent le temps que les réseaux qui la produisent existent. L'existence de la société n'est donc pas l'hypothèse fondatrice de la recherche, mais plutôt ce qu'il faut démontrer. Le chercheur doit donc mettre en lumière les formes complexes et multiformes de ces regroupements qui prennent la forme de *réseaux allongés* tels que la théorie de l'acteur-réseau les a conçus (Latour, 1997)¹. Les controverses deviennent alors l'une des instances de production de ces communautés. Au-delà d'un paradigme (qui a volé en éclat dans les années 1970 et qui n'a pas été remplacé) et d'un *habitus* disciplinaires, les chercheurs tissent des liens entre eux, selon des rapprochements qui fluctuent et qui font fi des appartenances disciplinaires ou des méthodes, comme en témoigne Vincent Gouëset quand je l'interroge sur l'existence d'une communauté latino-américaniste dans la géographie française :

« On a beau être géographe, on peut étudier des tas de choses très différentes entre elles. À la limite, j'ai plus à parler avec un architecte, un économiste ou un sociologue qui va travailler sur les mêmes dynamiques que moi qu'un géographe qui va travailler en micro-climatologie sur le vignoble par exemple. Donc, d'abord, je crois qu'il n'existe pas une école française... [sur l'Amérique latine] Enfin, en France, il y a vraiment des gens qui travaillent sur des choses très différentes les unes des autres. Mais c'est vrai qu'il y a une sorte de spécificité dans la géographie française : il existe, on ne va peut-être pas dire une « école latino-américaniste », mais quand même de fortes accointances entre les géographes travaillant sur

(comme le paysage) ou de concepts (comme la géopolitique). Rien de tel aujourd'hui : la géographie n'est plus menacée et sa diversité n'est plus considérée comme une menace pour sa survie.

¹ L'acteur-réseau sera mobilisé dans le quatrième livre de cette thèse au moment de proposer une définition du terrain.

l'Amérique latine. C'est beaucoup lié à l'histoire du latino-américanisme, à la fondation de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine et la manière dont se sont construites les sciences sociales (d'ailleurs en général, pas seulement la géo) qui fait qu'on a un peu une communauté ; certains disent en secte. On se connaît tous, ce qui fait qu'il y a quelque chose qui relève, non pas d'une école française, mais d'un certain nombre de références communes. On ne se reconnaît pas du tout dans le tropicalisme. On est plus dans l'approche par les aires culturelles, donc en tant que culturalistes. C'était un vieux sujet qui était à la mode dans les années 70. Ça va, ça vient. C'est un sujet qui revient régulièrement en question. Mais à partir de là, entre ceux qui travaillent sur les campagnes, ceux qui travaillent sur le commerce et ceux qui vont travailler sur la ville et la production de logements, on n'est pas sur les mêmes entrées. Donc, l'école française me semble... Comment dire ? Il existe une communauté des latino-américanistes, ça, oui, qui se connaît, qui a même ses rites, ses réunions, *etc.* On a organisé ici le congrès des latino-américanistes l'an dernier. Mais pour autant, on n'est pas réductibles à une école commune. Je ne pense pas. De la même façon, il n'existe pas non plus une école latino-américaine, colombienne en l'espèce. Le problème c'est que dans presque toute l'Amérique latine, la géographie est faible institutionnellement. Parmi les sciences sociales, elle se trouve plutôt en bas et peu structurée. L'histoire, déjà davantage. Mais moi, quand j'y étais, j'avais très peu d'interlocuteurs géographes. Plus des économistes, des sociologues ou des architectes que des géographes. » (Vincent Gouëset)

Vincent Gouëset décrit ainsi la production de l'un de ces réseaux structuré autour d'une thématique et d'un lieu particulier : il met en avant le rôle des institutions et des individus dans un horizon qui est celui de l'interconnaissance centrée sur des thématiques précises plutôt que sur des découpages disciplinaires.

Ce sont donc ces réseaux allongés que construisent les géographes qui permettent d'approcher au plus près le travail des chercheurs : la circulation des micro-récits nous renseigne sur leur déploiement et permettent donc d'appréhender des réseaux qui se font, se défont au gré des circonstances, en partageant des méthodes, des questionnements, des outils. Il est dès lors possible de recomposer les *corpus* de cette thèse sous cet angle. Sont-ils révélateurs d'une communauté, celle des géographes français, comme ils le prétendaient quand ils ont été présentés ? Posée comme cela, la question semble absurde : que signifie en effet l'existence d'une communauté unique pour une discipline qui a plus d'un siècle. Certes, sa structuration autour d'un ordre du discours qui fait du terrain un impératif méthodologique peut le laisser accroire, mais il faut plutôt faire le constat des évolutions qu'a connues la discipline et dont la crise des années 1960 et 1970 ne serait qu'une partie. A y regarder de plus près, chacun des *corpus* dessine un réseau constitutif d'un regroupement situé au sein de tous les praticiens de la discipline. Le colloque d'Arras a ainsi réuni d'une part plusieurs géographes travaillant sur des questionnements liés au terrain et d'autre part des géographes qui, à l'invitation des organisateurs, ont analysé leurs propres pratiques scientifiques. En trois jours se sont regroupés des géographes qui ne se croisent pas ailleurs : des Français et des étrangers, des jeunes et des vieux, des géographes humains et des géographes physiciens dont le point commun, à ce moment précis, était d'interroger leurs pratiques à la lumière d'un questionnement réflexif sur le terrain en

géographie. Les deux numéros d'*Hérodote* constituent eux aussi, à leur manière, un collectif : sont réunis dans cette publication des chercheurs qui viennent d'horizons disciplinaires différents (des géographes et des ethnologues), de statut différents (des chercheurs reconnus et des étudiants, voire des citoyens engagés) et avec des champs de recherches différents (le bocage normand, la société kabyle...) dont le regroupement se fait autour d'un objectif commun : politiser la géographie sur la redéfinition de la relation d'enquête. Les excursions interuniversitaires – la somme ou chacune prise individuellement – constituent aussi de tels groupes : sont réunis, pour quelques jours, des géographes (étudiants et enseignants) venus de toute la France (et dont la liste est soigneusement détaillée à chaque fois) dans le but de parcourir ensemble une région et d'en apprendre davantage sur ses traits constitutifs.

Cette approche en termes de réseau inspirée de Bruno Latour remet donc en cause l'idée profondément ancrée d'unité de la discipline qui a assuré le rayonnement de la géographie française dans la première moitié du XX^e siècle. Dès lors, il faut remettre en cause la grille de lecture de l'histoire de la discipline qui repose sur sa structuration en termes de *paradigme*, tel que Kuhn l'a défini (Kuhn, 1972). Par là, on entend à la fois la *matrice disciplinaire* – c'est-à-dire « l'ensemble des croyances, des valeurs reconnues et des techniques qui sont communes aux membres d'une communauté scientifique donnée » – et le *paradigme* proprement dit entendu comme « l'ensemble des solutions concrètes appartenant à une certaine matrice » (Nadeau, 1999 : 463 et 464). Si cette lecture a montré sa pertinence et notamment en insistant sur la réception et l'assimilation des découvertes par la communauté (Orain, 2009 ; Robic, 2006), elle n'est pas aujourd'hui exempte de critiques (Bernard, 2003), dont la plus dirimante serait qu'aucun paradigme ne s'impose aujourd'hui, près de quarante ans après la fin de la crise des années 1960 et 1970 : l'idée d'une science normale (c'est-à-dire stabilisée autour d'un paradigme fort et partagé) ne semble pas à l'ordre du jour. Bien plus, dans le cas qui nous occupe (l'étude de la discipline sous l'angle du terrain, et, dans ce cheminement, des micro-récits qu'il suscite), cette conception structuraliste qui ferait de la communauté un ensemble figé et stable vole en éclat : la communauté scientifique en tant que telle n'existe plus au profit d'une multitude de collectifs multiformes et changeant selon des temporalités propres à chacun.

Il faut donc trouver un substitut au paradigme, qui permette à la fois de prendre en compte – comme le paradigme le permettait – la réception des travaux par la communauté ainsi que les recompositions de celle-ci que les micro-récits ont mis en évidence. Le modèle des *communautés interprétatives* proposé par Stanley Fish (Fish, 2007) est opératoire. Ce modèle – qui s'inscrit dans la tradition pragmatique (Cometti, 2010 ; Lavergne et Mondémé, 2008) – met l'accent sur l'autorité de celui qui reçoit le texte : à ses yeux, c'est le lecteur qui « fait le poème ». La genèse de cette proposition paradoxale est connue : les étudiants du cours de poésie mystique du XVII^e de Stanley

Fish ont pris la liste des noms de linguistes écrits au tableau lors du cours précédent pour un poème à analyser et ont donc légitimement déployé leurs méthodes et leur savoir-faire pour comprendre ce poème hermétique de prime abord. Par cette fable, Stanley Fish entend montrer la force de la communauté, réunie dans cette salle de cours :

« Telle que je l'ai conçue [la communauté interprétative], ce n'est pas une communauté que ses membres *choisissent* de rejoindre ; au contraire, c'est la communauté qui *les* choisit dans le sens où ses présupposés, préoccupations, distinctions, tâches, obstacles, récompenses, hiérarchie et protocole deviennent, à la longue l'aménagement même de leurs esprits, en les remplissant, selon la formule de l'ethnométhodologue Harvey Sacks 'jusque dans les détails les plus minutieux'. »
(Fish, 2007 : 128).

Chacun des groupes formées par les géographes regroupés selon des affinités scientifiques, des objets, des champs, des méthodes et des outils constitue donc une communauté interprétative à part entière : c'est à l'aune de ces regroupements que sont reçues et discutées les propositions des uns et des autres. Dès lors, c'est à cette échelle intermédiaire entre l'individu et la désormais illusoire communauté scientifique que sont produits, évalués et mis en circulation les faits scientifiques.

La multiplication des identités

« Comme chacun de nous était plusieurs, ça faisait déjà beaucoup de monde. »

Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*.

Dans son *Portrait d'un biologiste en capitaliste sauvage* (Latour, 1993), Bruno Latour met au jour les motivations du travail des chercheurs : accumuler du capital (c'est-à-dire le crédit et la réputation accumulés dans les domaines scientifiques) puis le valoriser et le transformer pour obtenir une meilleure position dans laquelle il est possible d'en accumuler encore davantage. C'est cette circulation continue du capital qui définit les stratégies de carrière des uns et des autres et leur trajectoire dans le champ scientifique. La tâche du scientifique est donc double. D'une part, commencer par affirmer son appartenance à une communauté scientifique constituée au sein de laquelle il peut s'établir et accumuler du capital : cette délimitation du champ dans lequel il va évoluer passe par une discipline, un objet, des institutions, des méthodes. Avant de révéler ses qualités propres, le scientifique témoigne de son appartenance au groupe en possédant les qualités nécessaires : à ce stade-là, c'est un chercheur qui a intériorisé l'*habitus* du champ dans lequel il peut évoluer. Il apparaît donc comme un individu identique en tout point aux autres, voire complètement interchangeable. D'autre part, chercher à se différencier du groupe. C'est là qu'il peut véritablement accumuler puis valoriser son capital en faisant preuve de talents particuliers recherchés au sein de la communauté à laquelle il revendique son appartenance. C'est ce capital qu'il peut ensuite transformer pour faire évoluer sa position en son sein. Le processus est donc double : un chercheur doit d'abord être *identifié* comme le membre interchangeable d'une communauté avant de *se faire identifier* comme l'un de ses membres particuliers. On retrouve dans cette polarité la polysémie du terme *identité* pointée par Paul Ricœur (Ricœur, 1990) : d'un côté l'*identité-idem* (c'est-à-dire l'identité entendue comme ce qui est *identique*) que Ricœur propose d'appeler la *mêmeté* et de l'autre l'*identité-ipse* (c'est-à-dire ce qui définit le propre d'un individu), l'*ipséité*. Cette réflexion sur l'identité est donc au cœur du travail du chercheur, qu'il s'agisse de témoigner de son appartenance à un groupe et du partage de ses compétences (*mêmeté*) ou au contraire d'attester de sa spécificité en mettant en avant des talents propres et inédits (*ipséité*).

Interroger le travail scientifique sous l'angle de l'identité fait apparaître un jeu d'opposition dont le binôme mêmété/ipséité serait la matrice : l'identité questionne également l'opposition entre l'individu et sa communauté, entre l'intérieur et l'extérieur d'une communauté scientifique (comment est-on reconnu membre d'une communauté scientifique à la fois par ses pairs et par ceux qui lui sont étrangers ?), entre l'identité assignée par les pairs (qui relèverait de la mêmété) et l'identité construite, support des capitaux (qui serait alors du domaine de l'ipséité). L'intérêt d'étudier ce qui fonde l'identité des chercheurs est fécond : loin d'être fixe et immuable, elle permet d'étudier le fonctionnement interne de la communauté scientifique et les stratégies qui les animent.

De ce point de vue là, les géographes sont des chercheurs comme les autres : eux-aussi cherchent à définir des stratégies pour faire reconnaître leurs spécificités, aussi bien à l'intérieur de leur communauté que dans le concert des sciences sociales. Ce double mouvement est en œuvre dès l'institutionnalisation de la discipline qu'entreprend Vidal de La Blache et est central dans l'épisode de la controverse qui oppose les géographes aux sociologues. Vidal cherche en effet, en dépit des différences de méthode et d'objet des premières thèses soutenues dans son sillage, à affirmer d'une part l'unité de cette école (mêmété) tout en soulignant la fécondité de croiser différentes approches (ipséité), comme dans le compte rendu qu'il dresse de la thèse de Jules Sion en réponse à la charge de François Simiand :

« Lorsqu'en 1905, je rendais compte dans ce recueil du livre de Mr Albert Demangeon sur *La plaine picarde*, j'exprimais le vœu que d'autres contrées de France fussent étudiées suivant la même méthode. Plusieurs ouvrages de mérite, relatifs à diverses provinces, ont paru depuis cette date sous forme de thèse de doctorat. (...) Par là, le livre de Mr Sion se classe au nombre de ces monographies régionales dont je signalais l'utilité. Il y a tout à gagner à ce que ces études ne soient pas coulées dans un même moule. On serait mal fondé à regretter les différences de point de vue qui les distinguent, pourvu, toutefois, qu'elles représentent vraiment, sous des aspects divers, des applications de la méthode géographique. »¹

Cette assertion contient toutes les ambiguïtés de la position vidalienne ainsi que les enjeux de la controverse sur la spécification de la méthode géographique. Vidal de La Blache ancre la méthode dans l'horizon d'un précédent (la thèse de Demangeon), tout en promouvant les singularités. On est à la fois dans la mêmété et l'ipséité : cette polarité renvoie à l'impensé de la méthode que l'on cherche à définir par la différence (avec la sociologie) mais pas par le contenu.

Dans l'étude de ces stratégies d'identification à l'œuvre chez les géographes, l'hypothèse qui sera discutée ici est que le terrain occupe une place centrale dans la mesure où il définit à la fois une

¹ VIDAL DE LA BLACHE, P. (1909). « Les paysans de la Normandie orientale par Jules Sion ». *Annales de géographie*. XVIII. p. 177 à 181. p. 177.

pratique partagée par l'ensemble de la communauté ainsi qu'une pratique qui – par le lien qu'elle crée avec l'espace étudié – peut aussi être constitutive de l'ipséité de chaque géographe.

Le géographe de terrain, une figure historiquement construite

Interroger les liens qui existent entre le terrain et l'identité peut paraître d'emblée paradoxal, aussi bien à l'échelle de la communauté (ou de ce qui en tient lieu) qu'à celle des individus qui la composent. D'une part, comment le terrain pourrait-il jouer un rôle décisif dans l'identité des géographes alors que dans le temps long sa pratique suscite des opinions contradictoires ? Ainsi, l'une des représentations les plus communément admises au sein de la communauté est que la crise qu'a traversée la discipline dans les années 1960 et 1970 aurait fait du terrain sa première victime au profit des méthodes quantitatives. C'est cette idée fautive qu'il faut – dans le prolongement de l'hypothèse d'Anne Volvey (Volvey, 2003b) et du deuxième livre de cette thèse – déconstruire. Les *corpus* rassemblés permettent de jeter un regard neuf sur cette question. Si les excursions interuniversitaires marquent bien la consécration du terrain comme méthode privilégiée de collecte de l'information leur déclin dans les années 1960 n'est pas un signe du désintérêt qu'il suscite mais plutôt le fruit des transformations de l'université (notamment sa massification) qui rendent leur organisation logistiquement difficile et coûteuse voire impossible. *Hérodote* propose, à la même époque, un renouvellement de la discipline fondée sur une nouvelle relation d'enquête : ce sont les modalités du terrain qui changent, mais son principe n'est pas remis en cause. Surtout, les entretiens avec des acteurs et des témoins de cette crise invitent à nuancer les idées reçues sur cette rupture radicale que constituerait la crise. Ainsi Roger Brunet récuse-t-il tout dualisme entre deux postures opposées, refuser le terrain ou s'y soumettre aveuglément :

« j'ai fait beaucoup de terrain. Je continue à en faire et je ne m'en glorifie pas spécialement. (...) Terrain / pas terrain : je ne suis pas dualiste, ce genre de faux dilemme m'irrite, la réalité est bien plus nuancée, intéressante et ludique. » (Roger Brunet)

Ou encore Henry Chamussy dont on retient aujourd'hui¹ qu'il s'était violemment opposé au terrain alors qu'il en revendique la pratique :

« J'aime le terrain parce que j'adore voyager. J'ai la passion du voyage, passion que je n'ai pas beaucoup pratiquée d'ailleurs. (...) Et je ne peux pas ne pas faire de

¹ Lors de l'entretien qu'il m'a accordé, Robert Chapuis est revenu sur ses rapports avec le Groupe Dupont dont il était membre : « le groupe Dupont était, et est encore, très contre la façon dont on faisait traditionnellement l'enquête de terrain : c'est-à-dire arriver dans une commune, aller voir le maire, le curé, quelques autres personnes et partir avec l'impression de connaître la commune. Et donc, c'est vrai que l'enquête traditionnelle, non systématique, n'est pas très bien vue. Et même je connais au moins un géographe qui m'a dit un jour : « le terrain, c'est de la foutaise ». Ce qui ne l'a pas empêché d'ailleurs d'en faire parfois un peu quand même. (...) C'était Henri Chamussy. » (Robert Chapuis)

terrain quand je voyage mais ça ne rejaillit pas forcément sur ma pratique scientifique. Éventuellement mais pas forcément. » (Henri Chamussy)

Ou enfin Jacques Lévy dont la fronde qu'il lance à l'ENSET de Cachan avec Christian Grataloup ne vise pas tant le terrain qu'une certaine conception qu'on s'en faisait à l'époque :

« Sur le fait que le terrain faisait partie du bloc qui était critiqué. Ce n'était pas le terrain en soi. C'était un certain type de rapport au terrain. Il me semble (mais je parle avec mes mots d'aujourd'hui. Je ne sais pas si j'aurais dit exactement ça, il y a trente ans) qu'il y avait le fait que d'abord le terrain était défini de façon restrictive comme la présence fréquente, mais en même temps, relativement distante et limitée dans le temps dans des lieux d'étude. De ce point de vue là, on voyait bien la différence entre ce que faisaient les géographes à l'époque et puis, les anthropologues. Il y avait très peu de pratique d'immersion. C'était une espèce de point d'équilibre trouvé je ne sais pas comment, qui était appelé terrain, mais qui était une des pratiques possibles et pas la seule, de présence dans le lieu d'étude. Et puis, d'autre part, et ça, c'était l'essentiel de notre critique, c'est qu'il y avait une fétichisation du terrain défini ainsi. Une fétichisation de la présence matérielle dans les lieux comme s'il y avait un miracle qui se produisait par une espèce de percolation qui faisait que la connaissance jaillissait toute seule de la simple présence. » (Jacques Lévy)

Ces trois exemples montrent le fonctionnement de l'imaginaire scientifique qui agit par enfouissement : le contexte et les motivations des uns et des autres disparaissent au profit de la seule contestation du terrain. En fait, ce qui apparaît dans ces témoignages, c'est davantage la remise en cause de la conception de l'exercice plus qu'un rejet en bloc de cette pratique heuristique.

D'autre part, comment le terrain pourrait-il être un facteur d'identité alors que sa pratique semble bien délimitée dans la carrière : c'est lors de la thèse que l'on fait le plus de terrain¹ : les modalités de sa pratique sont donc évolutives au gré de la progression dans la hiérarchie². De nombreux géographes interrogés m'ont ainsi confié que, faute de temps, à cause de leurs responsabilités, il ne faisait plus autant de terrain qu'avant, comme Georges Rossi :

« Il y a des temps dans la vie. J'ai soixante ans : si on fait à soixante ans la même chose qu'à vingt ans (j'ai commencé ma thèse à vingt-trois ans), c'est que l'on a guère évolué et appris et que l'on n'est pas capable d'apporter autre chose. Là où je suis le plus efficace aujourd'hui, c'est dans ce rôle « en amont » et « en aval » ; ce n'est pas en allant les deux pieds dans la rizière comme je l'ai fait à vingt ans, mais c'est justement en concevant des programmes de recherche, en les faisant financer, en construisant des architectures où les collègues et les étudiants peuvent venir et en faisant fonctionner cette machine assez lourde et compliquée, tout en jouant mon rôle scientifique d'orientation, sur les grandes idées, sur les synthèses. Et je peux le faire parce que je suis un peu décollé du terrain, parce que je ne suis pas dans la rizière, mais au-dessus... » (Georges Rossi)

¹ C'était l'une des hypothèses – largement confirmée – qui a déterminé l'élaboration de mon guide d'entretien. Les récits de vie recueillis l'ont globalement confirmée, en dépit des trajectoires personnelles des uns et des autres.

² Ce qui laisserait accroire un lien entre le terrain entendu comme un capital acquis au début de la carrière et valorisé ensuite.

Ou Raymonde Séchet :

« Oui, je pense que je l'ai été [géographe de terrain]. Je le suis moins, pas par intérêt mais par contrainte de temps. Donc, je dirais que j'aime bien à l'occasion encore faire du terrain comme on dit. C'est-à-dire pour ce qui me concerne, soit aller faire des interviews, soit aller faire de l'observation. Mais j'y consacre beaucoup moins de temps que je n'ai pu le faire, en raison d'avancée dans la carrière ou de manque de disponibilité ou de temps disponible pour la recherche. » (Raymonde Séchet)

La pratique du terrain est donc circonscrite dans le temps : les évolutions de la carrière et la spécificité des tâches des chercheurs et enseignants-chercheurs se traduisent par un déclin de la pratique du terrain au profit d'un terrain de seconde main, par procuration, mené par les étudiants, comme l'explique Denis Retaillé :

« On ne fait plus de terrain aussi prolongé que ça. On fait des incursions, plus souvent en Inde qu'en Afrique sahélienne ou saharienne. Quoique ça va arriver. Mais de travail d'enquête, en ce moment, non, pour des raisons qui sont liées à l'évolution de carrière, qui sont institutionnelles. On fait un peu de terrain par procuration avec les jeunes étudiants qui y partent. Ce qui est très décevant. Pas parce qu'on est absent du terrain, mais parce qu'on a l'impression que le retour n'est pas celui qu'on espérait, qu'on attendait. » (Denis Retaillé)

Le terrain – qui est déjà une médiation – est alors doublement médiatisé par le truchement d'un intermédiaire dont on est alors dépendant. La thèse apparaît donc comme le moment crucial où un chercheur a non seulement la possibilité mais aussi l'obligation (si l'on en juge par la vigueur de l'ordre du discours) de prendre du temps pour mener une recherche fondée sur une immersion longue au contact du terrain qu'il étudie¹. Envisager le terrain comme facteur d'identité oblige donc à dépasser un certain nombre de représentations, à la fois celles qui peuplent l'imaginaire disciplinaire et celles que les géographes se font de leur propre travail : la quête de l'identité gît alors entre l'élucidation des représentations et la démarche réflexive (Lévy, 2003b) et il faut s'attacher à confronter la « réalité » objectivable aux représentations qu'elle suscite. Il est donc nécessaire de travailler à deux niveaux distincts : la « communauté dans son ensemble »² et l'échelle individuelle pour confronter les pratiques effectives aux représentations qu'elles suscitent.

La communauté est largement structurée par une représentation collective, historiquement située : la figure du *géographe de terrain*. La définir relèverait d'une gageure mais je n'ai pourtant pas hésité à la mobiliser régulièrement au cours de mes entretiens : malgré (grâce à ?) l'impensé qu'elle

¹ Le fait que la pratique du terrain soit bien circonscrite dans la carrière d'un chercheur explique en partie la démographie du colloque d'Arras : ce sont de jeunes chercheurs (doctorants ou jeunes docteurs) qui ont massivement répondu et participé à ce colloque. Les questionnements soulevés par l'appel à communication renvoyaient à leur expérience immédiate.

² L'emploi de *communauté* placé désormais entre guillemets est à prendre au second degré : je suis conscient de son caractère factice mis en évidence, mais je continue de l'employer car il continue d'avoir une signification dans l'imaginaire disciplinaire.

recouvre, cette représentation est largement opératoire et ne cesse de produire de la signification et d'alimenter des discours. Ainsi Philippe Pelletier reprend-il à son compte cette formule :

« Oui, [je suis un géographe de terrain] à partir du moment où déjà je me considère comme géographe. Je pense que les deux vont fatalement ensemble¹. » (Philippe Pelletier)

Cette association – si elle semble communément admise aujourd'hui – ne va pourtant pas de soi : c'est une construction historique qui, en son temps, a rompu avec une longue tradition qui faisait du géographe un homme de cabinet délaissant le terrain à l'explorateur, comme le suggère Thérèse Saint-Julien :

« Je me suis à ce moment-là un peu éloignée de la géographie idiographique, et partant de pratiques du terrain, qui étaient des pratiques d'immersion, de possession, presque, des pratiques qui construisaient une forme d'identité de géographe. Je me suis davantage intéressée aux structures de l'espace géographique, à ce qui en fondait les régularités, à ce qui était de la géographie comparative. » (Thérèse Saint-Julien)

Ce point de vue est nourri par la crise de la géographie dont Thérèse Saint-Julien a été l'un des acteurs : si elle valide la figure du *géographe de terrain*, c'est pour s'en distinguer – à la différence de Philippe Pelletier qui la revendique – ce qui renvoie à la position des rénovateurs de la discipline pour qui, dans les années 1960 et 1970, le terrain n'est plus la seule instance de production des savoirs. Cette ambivalence montre à quel point cette figure est historiquement située : l'adhésion qu'elle suscite dépend de la période dans laquelle elle est mobilisée. Son rejet par Thérèse Saint-Julien renvoie à la mise en accusation à cette période de l'héritage vidalien, alors que l'intérêt manifesté par Philippe Pelletier, formé dans les années 1980, traduit, après la crise, le retour en grâce du terrain².

Vidal de La Blache est à l'origine, dès la fin du XIX^e siècle, de la cristallisation de cette figure. Il rompt ainsi avec le partage qui prévaut avant lui : à l'explorateur le terrain et au géographe le cabinet. Ainsi, en même temps qu'il cherche à imposer la méthode géographique aussi bien au sein de la communauté qu'il structure à l'époque qu'à l'extérieur, il promeut également la pratique du terrain comme méthode privilégiée de collecte des données. Les comptes rendus de thèse deviennent ainsi le lieu où s'élabore et se diffuse cette construction de la figure du géographe de terrain. Sans attendre la thèse de Demangeon (1905) qui constitue la première des monographies régionales portant sur la France (Robic, 2001), il souligne, dès les soutenances des thèses de Jean Brunhes et Emmanuel de Martonne (1902) les bienfaits que l'on peut tirer de la fréquentation du terrain. L'heure n'est plus aux

¹ Entre le géographe et le terrain, c'est un peu comme dans la chanson des Beatles : « These are words that go together well ».

² Cette évolution dans les discours entre les années 1970 et 1980 est explicitée dans le deuxième livre, dans le cheminement consacré aux discours.

thèses rédigées en cabinet¹ et la bonne connaissance du terrain – acquise par la longue fréquentation – est soulignée dans les comptes rendus. Si Vidal de La Blache discute le bien fondé de la méthode comparative développée par Jean Brunhes et s'éloigne de la *doxa* qui se met alors en place, il n'en souligne pas moins la qualité des enquêtes qu'il a patiemment menées sur le terrain :

« La véritable unité du livre de Mr Brunhes réside, moins dans des analogies parfois contestables, que dans les observations et les idées personnelles que des enquêtes sur les lieux, menées avec beaucoup de soin, ont inspirées à l'auteur ou qu'elles ont confirmées en lui. Je me ferai un plaisir de signaler à cet égard les chapitres consacrés à ce qu'il nomme 'les oasis littorales de l'Espagne orientale'. (...) A Elche et à Lorca, c'est le système de la vente quotidienne des eaux disponibles aux enchères qui a prévalu : système auquel l'auteur trouve fort à redire, mais dont il retrace *de visu* le tableau pittoresque »²

Ces quelques lignes constituent un bon résumé de la méthode que Vidal souhaiterait voir mettre en œuvre dans les travaux de ses élèves : il souligne l'intérêt de l'enquête de terrain, au contact des milieux et des sociétés étudiées, qui alimente la réflexion. La catégorie du pittoresque ici mobilisée renvoie d'une part à l'intérêt de Vidal pour le *vif* (Tissier, 2001) et plus largement à l'importance de la vue et du regard dans le dispositif géographique dont il pose les fondements. Ce sont également les bienfaits du terrain qui sont soulignés par Lucien Gallois quand il rend compte de la thèse de De Martonne sur la Valachie (2002). La qualité des descriptions – soulignée ici tout comme pour les travaux de Jean Brunhes – est assurée par la longue fréquentation du terrain, soulignée des les premières lignes du compte rendu :

« Le livre de Mr de Martonne n'est pas seulement une mise en œuvre des documents déjà nombreux qu'on possédait sur la Valachie ; c'est aussi le résultat d'études personnelles poursuivies pendant près de huit mois, surtout dans la région montagnaise, où les problèmes à résoudre étaient plus particulièrement difficiles. Il porte le sous-titre : *Essai de monographie régionale*, et par là l'auteur affirme nettement son intention de ne pas se borner à envisager tel ou tel ordre de faits, mais de présenter un tableau d'ensemble du pays, d'en faire saisir l'originalité et la vie. »¹

Ces quelques lignes définissent à la fois le but et la méthode de la géographie. Son but est de produire un tableau, dans la lignée de celui de Michelet (Robic, 2001) alors que paraît celui de Vidal en même temps que ce compte rendu, c'est-à-dire une vue raisonnée de différentes informations qui viennent de la bibliographie préexistante, mais surtout de la collecte *in situ*. Vidal parvient donc à imposer cette figure du géographe de terrain, ce qui est d'autant plus paradoxal que son rapport au terrain nous est finalement très peu connu. Historien de formation, la géographie qu'il apprend est livresque et totalement déconnectée de l'expérience *in situ* : contrairement à ses élèves, il n'a donc pas fait de

¹ Un précédent célèbre est constitué par la thèse soutenue en 1894 par Augustin Bernard, *L'archipel de la Nouvelle-Calédonie*, pour laquelle il ne s'était pas rendu sur le terrain.

² VIDAL DE LA BLACHE, P. (1902). « L'irrigation d'après Mr Jean Brunhes ». *Annales de géographie*. XI. p. 457 à 460. p. 458.

terrain à des fins académiques. Néanmoins, c'est un voyageur qui a parcouru la France et les Etats-Unis à pied ou en train (Sanguin, 1993 ; Tissier, 2001) et a tiré de ses carnets la matière pour son *Tableau de la géographie de la France*. Pour autant, il n'est jamais donné à voir sur le terrain : on n'a peu de photo de lui dans la carrière, on n'a pas de témoignage de géographes qui l'ont accompagné dans ses pérégrinations. Sa présence sur le terrain est systématiquement effacée : alors qu'il lui arrive de participer aux excursions interuniversitaires qu'il a impulsées (Wolff, 2001), il est absent de leurs comptes rendus. Le rôle de Vidal dans la promotion du terrain est donc paradoxale : il ne le valorise pas par une posture qu'il mettrait en scène mais à l'aune des résultats que cette présence *in situ* permet. Dans cette perspective, les comptes rendus de thèse jouent un rôle de légitimation, à la fois des méthodes de terrain et des géographes qui les mettent en œuvre. Tous les comptes rendus (même ceux qu'il n'a pas écrits) mettent ainsi, à la suite du compte rendu de la thèse de Jean Brunhes, l'accent sur l'intérêt d'aller sur le terrain et la qualité des informations qu'on y recueille, comme dans le compte rendu des travaux sur la Bretagne de Camille Vallaux :

« Le tableau qu'il trace des diverses formes de l'activité humaine est toujours précis et vivant ; on y sent à chaque page une connaissance personnelle des lieux et des gens, un vif sentiment de la réalité des choses. A côté des publications officielles, Mr Vallaux a consulté quelques documents d'archives classés (Archives du Finistère et d'Ille-et-Vilaine) et tiré parti d'archives privées. Les notaires, les instituteurs, les 'recteurs' paraissent avoir fourni à son enquête des renseignements précieux, dont on regrette de ne pas connaître de façon plus précise la source. »²

Emmanuel de Martonne, tout comme Vidal et Gallois avant lui, souligne le tableau obtenu à partir de la diversité des sources mobilisées, des archives à l'enquête, en insistant bien sur l'ampleur des enquêtes.

La figure du géographe de terrain qui se crée à l'orée du XX^e siècle repose donc largement sur de nouvelles méthodes qui tendent à se généraliser : ce sont elles qui désormais attestent de l'appartenance de l'individu à la communauté. Dès lors, les pratiques scientifiques mises en œuvre sont constitutives de l'identité collective des géographes : leur assimilation par les membres de la communauté et leur partage garantit la même chose de chacun d'eux. Depuis Vidal de La Blache, la communauté est donc structurée autour de pratiques que ces comptes rendus mettent explicitement en valeur : la pérégrination (si possible à pied), la rencontre avec les habitants ou encore la photographie (qui donne à voir la réalité des milieux et des sociétés décrits) sont promues au rang de méthodes et en rejoignent d'autres, anciennement validées comme la bibliographie ou le dépouillement des archives. Cette identité ainsi affirmée est aussi un étendard qui permet d'identifier les géographes à l'extérieur

¹ GALLOIS, L. (1903). « La Valachie par E. de Martonne ». *Annales de géographie*. XII. p. 77 à 81. p. 81. p. 77.

² DE MARTONNE, E. (1907). « La géographie économique de la Basse-Bretagne d'après Mr Camille Vallaux ». *Annales de géographie*. XVI. p. 361 à 364. p. 361.

de la communauté : en dépit des attaques qu'il formule, Lucien Febvre reconnaît ainsi la spécificité des méthodes des géographes (c'est davantage la démarche et l'objet qu'il conteste). Quand il rend compte de la thèse de Camille Vallaux, Lucien Febvre pointe la faible utilisation des ressources historiques mais souligne l'intérêt de l'enquête pour donner un tour vivant à la description de la situation actuelle :

« Si sa documentation rétrospective est pauvre, s'il ne doit rien aux Archives nationales, peu de choses aux Archives départementales de l'Ille-et-Vilaine et du Finistère, en revanche il s'est livré et on s'est livré pour lui à de patientes et fructueuses enquêtes sur les hommes et les choses du pays bas-breton. Ce sont ces enquêtes qui nourrissent les chapitres successifs où l'auteur nous dit le labeur des ruraux et l'existence des marins : ce sont elles qui font la vie et l'intérêt du livre. Or, rien de curieux souvent pour qui s'occupe du passé breton, rien de suggestif et d'évocateur comme la lecture des pages où M. Vallaux, sans grand souci ni connaissance bien personnelle de ce passé, nous décrit l'état actuel du sol, des agglomérations, des institutions armoricaines »¹

Au moment où Vidal de La Blache pose les fondements de la discipline, les pratiques scientifiques sont donc constitutives de la mêmété des géographes à deux niveaux : l'un intra-disciplinaire (les géographes se reconnaissent entre eux par le partage de mêmes compétences²), l'autre extra-disciplinaire (les géographes sont identifiés grâce à leurs pratiques par les spécialistes des autres disciplines). Le film *Image des pères* (1995) donne ainsi à voir ces représentations largement construites des pères fondateurs de la discipline : des photos d'archives les montrent sur le terrain, avec leur équipement. Les géographes qui apparaissent dans le film *Des géographes* (1982) sont donc dans la continuité des pères tutélaires. Quatre types de chercheurs définis exclusivement selon leurs pratiques scientifiques apparaissent : la géomorphologie polaire, la cartographie des rives de l'Amazone, le travail en station biogéographique ou l'aménagement d'une vallée industrielle. Ce n'est pas tant un héritage que l'on observe, qu'une réactivation de cet imaginaire : si le film *Images des pères* est une commande réalisée pour la célébration du bicentenaire de l'École normale supérieure où ont été formés les premiers géographes « modernes », le film de 1982 s'inscrit, lui, dans le contexte de l'après-crise : la pratique du terrain a été écornée dans les discours et il s'agit donc de la réhabiliter. Où en est aujourd'hui l'héritage ? Cette figure du géographe de terrain est-elle encore valide aujourd'hui ? Quels écarts avec les pratiques effectives recèlent-elles ? Aujourd'hui, les pratiques des géographes sont-elles encore constitutives de leur mêmété ?

¹ FEBVRE, L. (1908). « Une étude de géographie humaine. La Basse-Bretagne de M. C. Vallaux ». *Revue de synthèse historique*. XVI. p. 45 à 49. p. 46 et 47.

² Jacques Lévy a une formule pour désigner cette forme de mêmété fondée sur le partage de cette pratique canonique : il parle des géographes « deven[us] frères de sang par la boue du terrain » (cité dans Lévy, 1999 : 34). Dans l'entretien qu'elle m'a accordé, Raymonde Séchet parle de « socialisation par la cuesta ou la surface d'érosion ».

Le mot et la chose

La première tâche consiste donc à explorer les représentations qui structurent aujourd'hui les représentations des membres de la communauté : est-ce que dans les imaginaires les pratiques continuent de déterminer l'identité des géographes. C'est le but de la question avec laquelle j'ai invariablement commencé tous mes entretiens : « Etes-vous un(e) géographe de terrain ? ». Elle invitait mes interlocuteurs à définir ce qu'était pour eux un *géographe de terrain* et, de là, à se positionner par rapport à cette représentation. Si elle a pu, par sa formulation abrupte et directe, déstabiliser certains de mes interlocuteurs, à l'image de Raymonde Séchet :

« La première question est brutale. » (Raymonde Séchet)

cette formule – qu'ils s'en revendiquent ou s'en éloignent – sollicite toujours les représentations de mes interlocuteurs. Dès lors, l'identification est possible et la très grande majorité des interlocuteurs se considère – ou s'est considérée à un moment donné – comme un géographe de terrain : ils se reconnaissent à la fois dans cette figure construite et dans cette pratique scientifique qu'ils ont pratiquée et qu'il continuent de mettre en œuvre à des degrés divers. Quelques exceptions sont toutefois notables et tiennent aux connotations associées au terme *terrain*. Pour certains, il relève de la géographie physique comme Renée Rochefort :

« Comme je n'emploie pas le mot *terrain*, je ne peux pas répondre ni oui ni non. Oui quand même... (...) Je n'emploie pas le mot *terrain* ça me semble trop réservé aux géographes physiiciens, aux collègues qui font de la géographie physique. » (Renée Rochefort)

Ou Roger Brunet :

« je me méfie toujours du mot *terrain*. Il est trop chargé d'arrière-pensées, et d'étymologie : *terre, terrain, terreau*, c'est une vieille lune des géographes. Je me souviens de l'époque où l'un d'entre nous (qui d'ailleurs paradoxalement s'est surtout illustré dans l'océanographie...) clamait : 'La géographie, ça se fait avec les pieds'. C'était pour moi l'abomination de la désolation, l'expression de la pure bêtise. Je lui ai répondu : 'Je préfère la faire avec la tête'. C'est juste une image pour dire qu'il y a eu une tendance des géographes, et il y a toujours une tendance de certains géographes, à survaloriser, sinon réifier et diviniser, 'le terrain'. » (Roger Brunet)

Renée Rochefort et Roger Brunet définissent donc leurs pratiques – et donc leur identité – par opposition avec d'autres champs de la discipline. Rien de tel pour Denis Eckert, formé dans les années 1980, pour qui ce terme renvoie à des débats théoriques et épistémologiques sur la place du terrain dans la construction des savoirs géographiques, animés en partie par son directeur de thèse, Roger Brunet :

« je ne saurais pas me définir par rapport à ça. Moi, j'ai fait en particulier ma thèse à un moment où Roger Brunet qui était mon directeur, a revendiqué de manière tout à fait forte un rapport très médiatisé au terrain, et en particulier, le fait qu'on pouvait faire une géographie à distance. Ça posait moins la question du terrain que la question de l'information pertinente sur le territoire, que le terrain pouvait être éventuellement une nécessité pour des raisons méthodologiques, de constitution de certains *corpus* d'informations mais qu'il n'était pas une nécessité ontologique. Il n'y avait pas d'obligation de terrain. Ça, c'est des choses qui m'avaient quand même beaucoup marqué dans cette période des années 80 où justement les conceptions portées par Roger Brunet avec beaucoup de force étaient vivement discutées. Et donc après, ce genre de choses et notamment après des Assises de la Géographie qui avaient été organisées par le Ministère de la recherche, si je me souviens bien en 1990 ou 91, il y avait eu une interrogation explicite sur le rapport au terrain. »
(Denis Eckert)

Pour Denis Eckert, les critères d'identification sont modifiés : le terrain ne joue plus ce rôle. Désormais (et en grande partie grâce à l'action de Roger Brunet son directeur de thèse), le terrain est considéré seulement comme une source d'informations ; rien de plus. Ce changement de fonction autorise donc certains géographes à ne pas faire de terrain et à le revendiquer, à l'image de Michel Bussi :

« J'aurais tendance à dire non, désolé. (*rire*) (...) *A priori*, comme ça, je dirais plutôt non par rapport à un ensemble de géographes qui vont travailler sur des destinations plus lointaines. Je dirais que par ma formation je suis plutôt un géographe de laboratoire. D'une part, je suis plus un héritier de la géographie quantitative. Il y a ce travail plus *in vitro* qu'*in vivo*. Et puis la deuxième chose, c'est par le fait que je travaille davantage sur des questions politiques. J'aurais tendance à dire qu'une partie des objets géographiques que j'observe ne sont pas réellement observables sur le terrain en tant que tel par une observation simple, qui vont être les frontières administratives diverses et variées. Donc de ce point de vue là, c'est vrai que je ne m'inscris pas dans le terrain au même titre qu'un géographe qui travaillerait en géographie physique par exemple. Donc voilà, j'aurais tendance à dire spontanément « non ». Après, si on détaille bien entendu, je travaille avec des acteurs, je vais faire des entretiens, *etc.* Mais je dirais par rapport à d'autres que ce n'est pas le terrain qui va être mon premier ressort. » (Michel Bussi)

Michel Bussi déplace le champ de l'interrogation : il valide cette figure (puisqu'il lui donne une signification qui lui permet de catégoriser ses pratiques) qui repose sur l'opposition héritée entre la géographie physique et la géographie humaine. Mais dans le même temps, il délaisse l'héritage de la discipline qui ne lui permet d'appréhender parfaitement ses objets. En effet, qu'il s'agisse des résultats électoraux ou des jeux d'acteurs locaux, ses objets ne sont pas observables sur le terrain. Il doit dès lors redéfinir un cadre d'observation et à la présence *in vivo* il préfère l'étude des phénomènes *in vitro*. Le modèle du laboratoire est ainsi implicitement convoqué pour justifier la démarche adoptée. Loïc Ravenel revient également sur cette figure du géographe de terrain, dans laquelle il ne se reconnaît pas non plus :

« Je répondrais non. Non. C'est marrant d'ailleurs quand vous m'avez appelé, je vous ai dit : « Je ne serai peut être pas un bon client ». Je n'ai pas l'impression d'être

un géographe de terrain, de correspondre à cette image. Pour moi, le géographe de terrain, c'est le type qui sort de son bureau, va dans la nature, la ville, et qui en a besoin pour appréhender son objet. Personnellement, je travaille plus avec des données informatiques, de la littérature, des sites Internet, des entretiens, sans avoir besoin de me rendre directement sur les espaces sur lesquels je travaille. Déjà, quand j'étais en thèse c'était une chose qui me différenciait de mes compagnons de thèse. Je ne me suis jamais revendiqué comme un géographe de terrain. Donc, pour répondre à votre question, je dirais non. Je ne pense pas être un géographe de terrain, du moins au sens où on l'entend traditionnellement. » (Loïc Ravenel)

Loïc Ravenel poursuit l'instruction de cette figure à laquelle il donne cette fois une image, celle du « type qui sort de son bureau ». Ce faisant, il met donc l'accent sur une dimension du terrain, celle de la collecte d'informations : pour les objets qui sont les siens, les données sont collectables par d'autres moyens. Tous ces témoignages, s'ils réactivent une opposition entre les géographies quantitative et qualitative, mettent surtout l'accent sur le changement de statut du terrain : plus qu'un facteur d'identité, le terrain est perçu comme une méthode de collecte des données aussi légitime qu'une autre mais pas plus importante. Bref, l'idée du terrain comme pratique identitaire n'est plus universellement admise.

Même ceux qui se reconnaissent dans cette figure insistent pour rappeler que le terrain ne constitue pas pour autant l'alpha et l'oméga de la pratique, comme Robert Chapuis :

« C'est l'une des trois façons de recueillir de la documentation. Il y en a une qui consiste à recueillir des données. Une autre, à lire les prédécesseurs qui ont travaillé sur le terrain. Et puis la troisième, c'est d'aller soi-même sur le terrain pour rechercher une documentation. » (Robert Chapuis)

Pour Robert Chapuis, le terrain apparaît comme une instance de collecte des données, au même titre que la bibliographie. Violette Rey quant à elle insiste sur l'importance du terrain dans sa démarche scientifique tout en rappelant l'importance du travail théorique :

« Je pense [être un géographe de terrain] ; mais pas que de terrain. Je suis un géographe de terrain parce que, pour une part, le terrain me suscite des étonnements et enclenche pour une part la réflexion. **Quel est l'autre versant du travail ?** Un travail théorique qui n'apparaît peut-être pas autant que je le souhaiterais dans les écrits mais qui est quand même extrêmement présent, au moins dans mon intention. » (Violette Rey)

Le terrain est une pratique parmi d'autres et elle ne peut donc servir de base à une quelconque définition de l'identité. Deux géographes interrogés déplacent toutefois cette interrogation identitaire. Ce n'est pas tant le terrain – dont ils assument la pratique – qui leur pose problème, mais plutôt le fait de se considérer comme des géographes. Il s'agit de Marie-Christine Jaillet :

« Je dirais que je suis une *chercheuse de terrain*. Je pense que la recherche dans la vision et la pratique que j'en ai, de quelqu'un qui travaille sur l'évolution des sociétés contemporaines, la légitimité du discours scientifique s'enracine dans une

pratique de terrain, dans le terrain. Mais pour autant, je ne me ressens pas et ne me définis pas comme une *géographe* de terrain, mais bien comme une *chercheuse* de terrain. » (Marie-Christine Jaillet)

Cette posture s'explique à la fois par les objets (l'habitat social) et les postures de recherche (très inspirées de l'ethnologie et de l'anthropologie) et par l'environnement intellectuel dans lequel elle évolue : son UMR – le Centre Interdisciplinaire d'Etudes Urbaines à Toulouse – mêle (dans l'héritage de ses fondateurs Bernard Kayser et Raymond Ledrut) des géographes et des sociologues. Pour Hervé Régnauld, c'est plus simplement le questionnement identitaire et ontologique qui lui pose problème :

« Je ne sais pas exactement ce que veut dire être un géographe. Je vais dire la vérité. Je n'ai aucune définition ontologique du géographe. Moi, un géographe, c'est quelqu'un qui est perçu comme tel par les autres. Ça, c'est assez clair. Je suis perçu comme tel à cause des études que j'ai faites et des diplômes que j'ai eus. Je suis perçu comme tel (c'est important pour moi) par ma fille qui est agrégée d'histoire, qui sait un petit peu ce qu'est la géo et qui est capable d'apprécier la différence. Je suis perçu comme tel par ma femme qui est juriste et qui voit que ma façon de raisonner n'est pas la même que la sienne. Mais moi, en tant que moi, me définir comme géographe, c'est quelque chose à quoi je ne peux pas associer le mot « être ». Je suis perçu comme géographe mais j'ai beaucoup de mal à comprendre ce que ça veut dire qu'« être géographe ». De toute façon, j'ai beaucoup de mal à comprendre ce que je suis en général. Toute question qui fait appel à de l'ontologie est chez moi assez répulsive. Donc, à plus forte raison quand il s'agit de moi. » (Hervé Régnauld)

Hervé Régnauld opère un glissement du statut au sujet et pose les prémisses d'une réflexion ontologique. Il se définit comme géographe grâce au regard des autres : c'est la mêmété qui est mobilisée, mais elle n'aboutit à aucune définition de l'ipséité. La question identitaire reste donc ouverte. Ces réponses – révélatrices de la diversité des témoignages que j'ai recueillis – suggèrent que cette question de l'identité est toujours vive et que sa définition s'est complexifiée depuis le moment vidalien. Le terrain entendu comme pratique constitue-t-il toujours une pratique qui fonde l'appartenance à une même communauté d'une part, et la distingue des autres disciplines d'autre part ? Les témoignages recueillis suggèrent un brouillage qu'il faut éclairer : à l'intérieur de la communauté, les pratiques se sont très largement diversifiées au point que cette mêmété pourrait s'atténuer, alors que des porosités de plus en plus fortes avec les pratiques des autres disciplines – notamment la sociologie, l'anthropologie et l'ethnologie – se dessinent.

A l'intérieur de la communauté, les pratiques sont-elles toujours partagées ? Les entretiens donnent à voir ces pratiques telles que les différents géographes les mettent en œuvre selon les objets qu'ils étudient et les champs dans lesquels ils évoluent. D'une manière générale, l'élucidation des pratiques de terrain mises en œuvre par les uns et les autres laisse apparaître d'importantes différences, subsumées sous l'étiquette de *terrain*. Ces pratiques ne sont plus aussi uniformément partagées qu'à l'époque classique. Certes, certaines pratiques sont unanimement partagées, comme l'observation,

l'utilisation du carnet¹, mais seulement à un niveau générique : si ces méthodes sont partagées, les usages sont, eux, très différents. Cela remet en cause l'idée d'une mêmeté des géographes : d'une manière générale, ce sont les grands champs de la discipline qui déterminent les pratiques mises en œuvre, ne serait-ce que par l'utilisation d'un matériel spécifique et des questionnements particuliers. Les uns et les autres développent des méthodes et des outils privilégiés, à l'image des géographes physiciens comme l'hydrologue Madeleine Griselin :

« Un glacier, c'est quelque chose qui est vivant. Pour faire tenir quelque chose sur un glacier, c'est impossible puisque la chose que vous allez mettre, va faire corps noir. Autant c'est facile d'accrocher sur un rocher, autant sur un glacier, si vous mettez quelque chose, il va réagir et la chose va s'enfoncer dedans. Donc, il a fallu déjà régler tout ça pour pouvoir équiper parce que pour les programmes qu'on fait maintenant, on a équipé un glacier avec plein de capteurs. On pourrait se dire super les capteurs, on n'a plus besoin d'y aller. En fait, il y a un gros travail de terrain. Déjà, une grosse connaissance nécessaire du terrain qu'on ne peut pas avoir uniquement avec les cartes ou les images satellite. Et puis, une grosse connaissance de l'interface, l'objet que je veux mettre et le corps sur lequel je le met. C'est un vrai *challenge*. Nous, on dit toujours : 'Du matériel qui a résisté au Spitzberg, il peut résister dans le monde entier'. S'il a tenu une mission, il va tenir dans le monde entier. Et donc, il n'y a pas une journée type. C'est souvent énormément de déplacements qui se font à ski ou à moto neige, l'hiver. Ça ne fait pas longtemps qu'on a une moto neige. Donc, à ski ou bien à pied dès l'instant où il n'y a plus assez de neige. Sur des distances qui paraissent... 10 km², c'est rien du tout mais c'est énorme, surtout dès l'instant où on commence à quadriller dans tous les sens. On a équipé le glacier, le versant de tas d'appareils. Ça nécessite d'aller souvent. Et puis, en plus, ces appareils sont très capricieux. Le milieu polaire, il est sévère pour les humains mais aussi pour toute l'électronique. Et donc, on est sans arrêt confronté à ça, à aller voir comment ça réagit avec des énormes déceptions. C'est-à-dire qu'on a du matériel super et quand ça tombe en panne, c'est en panne. » (Madeleine Griselin)

Ou le biogéographe Philippe Allée :

« Et puis petit à petit la géographie physique telle que je l'ai pratiquée sur le terrain est devenue de plus en plus ponctuelle. Je suis passé d'un système de géographie plutôt descriptive des formes à une démarche quantitative en géographie physique, c'est-à-dire d'instrumentation du terrain en mettant en place des systèmes expérimentaux pour mesurer, quantifier. J'ai travaillé sur des dynamiques hydrosédimentaires, sur des flux liquides, solides et sur l'érosion qui est liée aux dynamiques hydrosédimentaires et donc je me suis retrouvé au bout d'une dizaine d'années, c'est-à-dire après ma thèse, à mener des travaux, qui se faisaient beaucoup dans les années 80 et 2000 : des stations expérimentales, des parcelles, des bassins versants expérimentaux, *etc.* Et puis en même temps j'ai travaillé beaucoup dans une approche historique, ce qu'on appelle aujourd'hui la géoarchéologie. Et donc j'ai travaillé avec les archéologues, avec les méthodes des archéologues, c'est-à-dire on prend un terrain, mais un terrain, c'est un site : on étudie, on décortique, on fouille, on mesure, on quantifie sur un site et puis ensuite, l'essentiel des travaux se fait en laboratoire. » (Philippe Allée)

¹ Je renvoie aux développements sur l'*œil du géographe* et sur le carnet qui se trouvent dans le deuxième livre, dans les cheminements sur la construction du regard et sur la production du texte.

Pour eux, l'outillage technique joue un rôle central. Leur terrain est scruté par des capteurs de différentes natures. L'observation du terrain équivaut à le mesurer. La question de l'échelle apparaît aussi : on ne peut pas mener les mêmes mesures selon qu'on travaille sur un glacier de quelques kilomètres carré ou sur une station biogéographique. Rien de tel pour les tenants de la géographie historique pour lesquels c'est l'utilisation des archives qui est décisive, comme pour Christian Montès qui s'intéresse aux capitales des Etats américains :

« J'ai essayé de faire quelque chose en géographie historique sur les capitales d'Etat aux Etats-Unis. Et donc j'ai travaillé sur quatre siècles, ce qui veut dire là aussi un rapport au terrain qui est totalement différent puisque Santa Fe, en 1609, je ne peux pas y aller, évidemment : c'est une impossibilité totale puisque je parle d'aujourd'hui. Donc mon terrain devient les archives et encore aux Etats-Unis elles ont brûlé, déménagé et on en a perdu la moitié, c'est un peu difficile. Donc ça a été un terrain beaucoup plus de bibliothèques, d'archives, mais je suis aussi allé voir sur place à quoi ça ressemblait. » (Christian Montès)

Si les méthodes entre la géographie historique et la géographie physique diffèrent – l'appareil de mesure cède la place à l'archive – les logiques sont les mêmes : le sondage correspond à la station d'observation. A un niveau générique, les pratiques sont partagées, mais leurs modalités diffèrent en fonction des objets et des champs de la discipline. Chaque champ va ainsi nécessiter des approches méthodologiques – et donc des pratiques – spécifiques qui ne seront plus partagées par l'ensemble de la communauté. De même, les objets commandent parfois des approches spécifiques. Suffit-il par exemple d'être un touriste pour étudier les lieux touristiques ? Selon Rémy Knafou :

« Non, cela ne suffit pas. Je pense qu'il faut probablement en faire. On pourrait aussi imaginer que le géographe qui travaille sur le tourisme et le lieu touristique, ne fait pas de tourisme lorsqu'il y est. Ce qui est d'ailleurs vrai, je crois que quand on est dans une posture professionnelle, on ne fait pas de tourisme. Et en même temps quand on ne fait pas de tourisme, on s'expose aussi à ne voir qu'une partie du fonctionnement de ce qu'on veut voir. Donc, il faut probablement les deux. Mais probablement aussi, dans des temps distincts, si c'est possible. L'idéal serait de pouvoir faire du tourisme dans le lieu et ensuite d'y travailler. Je crois que ce sont deux temps distincts. Parfois mais c'est rare, ils sont confondus, mêlés. Mais dans la mesure du possible, je m'efforce de distinguer les deux. » (Rémy Knafou)

De même que pour Jean-Christophe Gay :

« Pour travailler sur le tourisme, il faut aller sur les lieux touristiques. Mais je crois aussi qu'il faut être touriste, c'est-à-dire qu'il faut aller sur les lieux touristiques en faisant du tourisme. Il faut faire de l'observation participante. Je l'ai souvent fait. Je pense qu'il y en a certains qui n'osent pas le dire, parce que c'est une drôle de forme de travail. Mais je crois que c'est nécessaire. Aux Maldives par exemple, comment voulez-vous accéder à une île-hôtel sans être vous-même client d'une île-hôtel ? Il n'y a que la solution d'être un client. Et dans beaucoup de lieux touristiques fermés, des enclaves, il faut être client. Il faut jouer sur les deux tableaux. » (Jean-Christophe Gay)

Ces deux témoignages invitent donc à distinguer les pratiques d'observation et les pratiques des populations étudiées, mais dans le cas du tourisme adopter les pratiques des groupes étudiés permet de mieux les étudier. En fonction des objets ou des méthodes mis en œuvre, chaque géographe développe des pratiques très spécifiques. Dès lors, celles-ci ne peuvent plus continuer à jouer le rôle de ciment de la mêmeté.

Dans le même temps, les pratiques de terrain ne permettent plus de distinguer les géographes des spécialistes des autres disciplines. Les pratiques sont partagées et les bastions disciplinaires ne sont plus aussi étanches qu'auparavant. Alors que Vidal avait réussi à imposer la spécificité de la géographie face à la sociologie durkheimienne, aujourd'hui les frontières s'estompent et cette séparation est remise en cause, non pas au niveau des objets, mais au niveau des méthodes, comme le suggère Pierre Signoles qui ne se considère pas comme un géographe de terrain :

« Je ne sais pas. Le terrain, c'est le cadre spatial sur lequel je fais ma recherche. Or, selon ce que j'ai fait dans ma vie, j'ai eu des terrains ou je n'en ai pas eu au sens traditionnel du terme. Vous voulez peut-être que je vous précise. J'ai fait ma thèse sur *Le rôle de Tunis dans l'espace tunisien*. Donc, j'ai fait une thèse qu'on pourrait appeler d'organisation de l'espace à l'échelle d'un pays. Alors si vous voulez que la Tunisie soit mon terrain, je vais vous dire que la Tunisie c'est mon terrain. J'y ai passé des années. J'ai fait des dizaines de milliers de kilomètres. J'ai arpenté tous les lieux. J'en connais tous les bleds. J'ai rencontré des centaines de gens. Donc, c'est un terrain. Mais, au sens de mon rapport au terrain, ce n'est pas un endroit où je suis allé m'inspirer de ce terrain, dans la mesure où les analyses que je faisais, c'étaient des analyses qui essayaient de mettre en évidence des structures spatiales, donc qui travaillaient sur des flux, des mobilités, des déplacements, des pouvoirs de décisions. Je dirais à la limite toute chose qui par ailleurs sont plus immatérielles que matérielles. Donc, c'est mon terrain si vous voulez. Mais, ce n'est pas mon terrain au sens des anthropologues. C'est plus mon terrain au sens des économistes spatiaux, mais un économiste spatial ne vous dira pas qu'il a un terrain. » (Pierre Signoles)

Le témoignage de Pierre Signoles reprend l'imaginaire héroïque de la discipline : à l'image de Raoul Blanchard, il a parcouru tous les villages de la Tunisie dont il connaît les moindres recoins. Toutefois, tout en la revendiquant comme faisant partie d'un héritage disciplinaire, il recuse cette forme d'identité à son terrain : il met ainsi à distance l'héritage classique qui a façonné l'imaginaire dont il est marqué. D'ailleurs, ses pratiques scientifiques (à commencer par l'échelle nationale retenue) se distinguent de cet héritage.

Les pratiques ne permettent plus de définir l'identité des géographes. Bien plus, les frontières de la géographie avec d'autres sciences sociales comme la sociologie, l'anthropologie ou l'ethnologie se redéfinissent : c'est en effet à l'aune de ces disciplines que mes interlocuteurs définissent souvent

leurs propres pratiques¹. D'ailleurs, de nombreux géographes que j'ai interrogés ont appris à faire du terrain selon les méthodes de l'ethnologie ou de l'anthropologie² comme Jean Pilleboue, formé à la géographie par un anthropologue :

« Mon premier terrain, ça a été quand j'ai fait ce qu'on appelait à l'époque un Diplôme d'Etudes Supérieures, ce qui est devenu la maîtrise puis a disparu. J'étais intégré dans une équipe au Maroc, qui était une équipe pluridisciplinaire et plurinationale, puisque la personne qui s'en occupait, était un socio-anthropologue, Paul Pascon, qui était un type absolument extraordinaire, qui est mort depuis longtemps. (...) Je faisais une étude sur l'irrigation dans la région de Marrakech, et je ne parlais ni arabe, ni berbère. Donc, je faisais des entretiens avec Paul Pascon (...). Donc, j'ai vraiment fait ma formation de géographe avec un anthropologue ! (*rire*) Le terrain, pour lui, c'était le contact long. Plusieurs fois, on a résidé pendant une semaine dans un village au pied de l'Atlas. Il faisait les entretiens : c'est lui parce qu'il parlait l'arabe et le berbère. Mais moi, j'étais en formation. » (Jean Pilleboue)

Ou Virginie Baby-Collin, formée par des sociologues :

« J'étais intégrée à un centre de recherche qui s'appelle le COLEF (Colatio de la Frontera Norte) qui est le centre de recherche sur la frontière au Mexique qui est un gros centre de recherche qui avait un bureau à Monterrey, dans lequel il y avait en même temps que moi deux jeunes thésardes françaises, toutes les deux sociologues du travail, qui travaillaient sur l'organisation du travail dans les *maquiladoras* et la syndicalisation. Et c'est en fait à leur contact et au contact de l'équipe mexicaine de chercheurs qui travaillaient sur des domaines divers en relation avec la frontière, que j'ai petit à petit été formée à ce que c'était que de faire du terrain, y compris à du terrain bibliographique, du terrain d'entretien, du terrain de recherche de données d'archives. » (Virginie Baby-Collin)

Ou enfin Marie-Christine Jaillet qui a tiré profit d'une formation pluridisciplinaire lors de ses études :

« Je peux dire que ma pratique du terrain, je la dois probablement plus à la sociologie et à l'ethnologie qu'à la géographie, à la fréquentation des sociologues et des ethnologues quand j'étais étudiante à Lyon 2. Pour autant, avec les géographes lyonnais, j'ai crapahuté évidemment : crapahuter physiquement, grimper le Canigou, je me souviens pour repérer et identifier les étages de la végétation. Mais la manière dont on approche un milieu social, ça, je l'ai appris de ma fréquentation de la sociologie et de l'ethnologie. Et puis, d'un géographe social, André Vant. C'est lui, d'ailleurs, qui m'avait d'une certaine manière envoyée fréquenter les sociologues, philosophes et ethnologues. » (Marie-Christine Jaillet)

On tient là un paradoxe – apprendre à faire du terrain auprès de spécialistes d'autres disciplines – dont l'origine est sans doute à chercher du côté de l'ancienneté de la réflexion engagée par ces disciplines et par le matériel méthodologique qu'elles produisent, comme le suggère Michel Lompech :

¹ Cette situation n'en est pas moins paradoxale : alors que les géographes interrogés ont du mal à définir les spécificités des pratiques de leur discipline, ils trouvent réconfortant de les rapprocher de celles – manifestement bien identifiées – d'autres disciplines. On a là un jeu de représentations enchassées : on réduit la complexité des unes en les rapportant à l'apparente simplicité des autres, qui relève tout autant d'une représentation.

² Dans la bouche de mes interlocuteurs, la distinction entre la sociologie, l'anthropologie et l'ethnologie est bien floue.

« Pour faire du terrain ? Il faut avoir recours aux manuels de sociologie et d'ethnologie qui sont fait sur le terrain. Il y a le manuel de Florence Weber et de Stéphane Beaud, *Guide de l'enquête de terrain* (La Découverte) et les deux 128 sur les entretiens et le terrain. Je conseillerais à un étudiant de travailler sur ces deux manuels et d'ignorer la partie statistique du manuel parce que ce sont des techniques qui intéressent davantage les sociologues que les géographes. Sur l'approche du terrain, sur la manière de collecter de l'information, de rassembler la littérature grise, les entretiens, ce sont de bons conseils qu'on trouve. Et il n'existe pas l'équivalent en géographie. » (Michel Lompech)

Ce paradoxe s'explique sans doute aussi par la prégnance de l'imaginaire disciplinaire qui n'a retenu comme méthode géographique seulement l'autopsie paysagère. L'entretien et l'observation prolongée sont déjà mis en œuvre par les géographes classiques, mais ces méthodes – qui apparaissent très bien dans les comptes rendus où leur fécondité est régulièrement soulignée – sont tués dans les thèses, au point que l'imaginaire les a occultées de l'attirail méthodologique de la discipline. Ces méthodes sont donc redécouvertes et réappropriées par les géographes grâce aux sociologues et aux anthropologues qui les utilisaient et qui les mettaient en avant dans leurs restitutions. La réflexion menée par *Hérodote* (et qui apparaît bien dans les deux numéros consacrés au terrain) a contribué à cette réappropriation des méthodes : alors que les géographes subsumaient toutes ces pratiques sous l'appellation générique de « terrain », ce détour par les autres sciences sociales leur permet de nommer précisément chaque pratique et de légitimer leur utilisation. Plus largement, le recours systématique à ces disciplines dans les discours accompagne la mutation des objets géographiques : l'intérêt pour les études à une échelle très fine (qui rompt avec le cadre régional hérité), les jeux d'acteurs et les stratégies individuelles accèdent la proximité entre ces deux disciplines, ce qui rend possible le partage des méthodes (qui est en fait un renouvellement des méthodes de la géographie plus qu'un emprunt) : cela explique le recours à des pratiques considérées comme sociologiques ou anthropologiques, comme pour Pierre Sintès qui montre la complémentarité des approches des anthropologues et des géographes :

« Quand je fais du travail avec un anthropologue, en général, je vais porter mon intérêt sur les mobilités et les migrations. Après, en termes de données, c'est vrai que je vais tenter d'obtenir certaines données que je vais pouvoir utiliser dans le volet, on va dire, d'expertise territoriale. Donc, de l'information statistique, cartographique, *etc.* qui ne va pas forcément intéresser l'anthropologue. Mais, par ailleurs, il y a toute une dimension du travail des anthropologues qui m'a enrichi, autour des questions de parenté que je n'aurais pas abordé *a priori*. » (Pierre Sintès)

Isabelle Sacareau justifie le recours aux méthodes issues de ces disciplines pour approfondir, par contraste, l'étude de son objet, le *trekking* au Népal :

« Il y avait effectivement l'expérience du scientifique. Et là, j'avais besoin des autres. Je crois que la géographie n'était pas suffisante pour moi, pour comprendre ce qu'il se passait. Là, j'avais besoin des anthropologues, des sociologues, des gens comme ça. En revanche, le paysage ou ce que je voyais, il était important quand

même. Moi, j'avais une grosse angoisse en fait dans ma thèse, c'était de ne pas faire une thèse de géographie. » (Isabelle Sacareau)

Derrière cette question méthodologique se profile une interrogation ontologique que tout géographe se pose au moins une fois au cours de ses travaux : qu'est-ce que la géographie et à quoi reconnaît-on un travail géographique ? Cela interroge donc autant la représentation des chercheurs que l'imaginaire collectif dans l'horizon de la validation collective des savoirs et des méthodes. Mais au-delà des représentations des géographes eux-mêmes, il faut interroger celles du public qui peut ainsi catégoriser les disciplines en fonction de leurs méthodes. Cela explique pourquoi l'ouvrage de Francine Barthe *Géographie de la nudité. Etre nu quelque part* (Barthe-Deloisy, 2003) est rangé en librairie dans les rayons de sociologie :

« Ils sont rangés en sociologie ou en ethnologie, ou en anthropologie parce qu'en géographie ils ne se vendent pas. C'est mon éditeur qui me l'a dit. Ils ont essayé un mois. Ils ont classé mes ouvrages en géographie et ça ne s'est pas vendu. Le livre ne s'est vendu qu'en sociologie ou en anthropologie. » (Francine Barthe)

Le terrain, envisagé comme une pratique, ne joue donc plus de rôle dans la définition de la mêmeté des géographes. La réappropriation de certaines méthodes va de pair avec l'essor de l'interdisciplinarité : l'heure n'est plus – comme au début du XX^e siècle – à la délimitation de bastions et de chasses gardées. Les méthodes et les objets sont largement partagées et seule la spécificité des approches demeure. La définition de la géographie proposée dans ce qui constitue le dernier dictionnaire de la discipline l'atteste¹ : en définissant la géographie comme la « science qui a pour objet l'espace des sociétés, la dimension spatiale du social » (Lévy, 2003a : 399), ses auteurs mettent à la fois l'accent sur un champ commun à toutes les sciences sociales et sur la spécificité de l'approche géographique, centrée sur l'espace et la spatialité. Cela autorise les transferts méthodologiques, les approches complémentaires d'un même objet et les questionnements réflexifs. A un niveau intra-disciplinaire, la diversité des pratiques n'est plus constitutive de la mêmeté de la communauté : ce que nous avons identifié comme un *habitus* disciplinaire ne résiste que partiellement à l'éclatement du paradigme et à l'émergence de nouveaux objets et de nouvelles méthodes. Si des pratiques partagées émergent – comme l'utilisation du carnet et de l'appareil photo – c'est à un niveau générique, et finalement trop vague pour servir à définir une quelconque identité. La nouvelle structuration de la communauté, fondée sur des objets, des méthodes ou des aires culturelles, implique aussi une redéfinition de ces pratiques, ce qui traduit là encore l'éclatement de cette communauté. La communauté n'est plus le niveau pertinent pour envisager les questionnements sur l'identité : c'est à l'échelle de l'individu qu'il faut désormais s'attarder. L'interrogation sur la mêmeté et la définition

des éléments constitutifs d'une communauté doit donc laisser la place à la quête de l'ipséité des géographes.

Dis-moi comment tu fais du terrain, je te dirai qui tu es.

Si la figure du géographe de terrain fait long feu, sa signification, elle, a changé : elle n'est plus le totem identificateur d'un groupe, mais plutôt l'étalon auquel chacun rapporte ses pratiques. Loin d'avoir été mis à mort, cette figure construite a simplement vu sa fonction changer : il n'a plus le rôle normatif que Vidal de La Blache et ses disciples ont voulu lui assigner en même temps qu'il a fondé la discipline. Dès lors, c'est la dimension descriptive qui doit être mise en avant pour comprendre l'ipséité des géographes. La réflexion sur ce qui fonde le propre de l'individu doit donc porter sur l'étude et l'analyse des pratiques envisagées au niveau individuel. Les entretiens que j'ai recueillis ne sont alors plus une source mobilisable. D'une part, ils représentent une masse trop importante : il est impossible de raisonner à l'échelle de quatre-vingt-dix individus : si cette population permet d'éclairer le fonctionnement d'une communauté, il ne permet pas d'étudier en détail les pratiques d'un individu, d'autant que l'élucidation des pratiques ne constitue qu'une partie parmi d'autres de mon guide d'entretien. D'autre part, les entretiens relèvent d'une interaction entre celui qui est interrogé et celui qui interroge. On n'échappe pas à la réécriture, comme le suggère Paul Pélissier :

« C'est difficile de reconstituer son état d'esprit si longtemps plus tard. » (Paul Pélissier)

Bien plus, la retranscription d'un entretien oral – surtout si le texte a été relu et corrigé comme je l'ai systématiquement proposé à chacun de mes interlocuteurs – s'accompagne d'un changement de statut du texte ainsi produit, comme l'explique Roland Barthes en préambule du recueil de ses entretiens :

« Transcrite, la parole change évidemment de destinataire, et par là-même de sujet, car il n'est pas de sujet sans Autre. Le corps, quoique toujours présent (pas de langage sans corps), cesse de coïncider avec la personne, ou, pour mieux dire encore : la personnalité. L'imaginaire du parleur change d'espace : il ne s'agit plus de demande, d'appel, il ne s'agit plus d'un jeu de contacts ; il s'agit d'installer, de représenter un discontinu articulé, c'est-à-dire, en fait, une argumentation. » (Barthes, 1981 : 11)

Ces retranscriptions, parce qu'elles font disparaître le corps alors que justement les pratiques relèvent du corps, ne permettent pas d'appréhender les pratiques effectives des géographes sur le terrain, mais seulement une représentation, médiée par le langage. De plus, en substituant à la description brute des pratiques un récit recomposé, ces retranscriptions enferment l'analyse dans une perspective normative

¹ Ce n'est pas le dictionnaire comme argument d'autorité qui est ici mobilisé, mais plutôt le dictionnaire comme reflet des représentations et des pratiques dominantes d'un courant à un moment donné.

qui n'est pas opératoire ici : à ces récits qui relèvent de « l'illusion biographique » (Bourdieu, 1986), il vaut mieux préférer de nouvelles sources qui donnent à voir les pratiques effectives et chercher de nouvelles méthodes pour les exploiter. Pour accéder aux pratiques réelles – et non plus à leur représentation plus ou moins conscientisée et médiatisée – le plus simple est donc d'observer directement sur le terrain un chercheur au travail. C'est ce que j'ai fait en suivant deux doctorantes sur leur terrain, en filmant leurs pratiques et en montant un film documentaire, *Ce qui fait terrain – Fragments de recherches*, dont certaines séquences seront analysées sous l'angle de l'ethnométhodologie.

Cette approche – qui a inspiré certaines avancées des *sciences studies* (Latour et Woolgar, 1979) – offre un cadre opératoire pour appréhender les pratiques effectives des géographes sur leur terrain (Garfinkel, 1967 et 2007 ; Mondada, 2003a ; Quéré, 2006). L'ethnométhodologie, telle qu'elle a été développée par Harold Garfinkel, permet de saisir les méthodes et les pratiques ordinaires mises en œuvre par les membres d'un groupe social ainsi qu'aux raisonnements qui les justifient. D'inspiration phénoménologique, cette approche repose sur l'idée que les pratiques déployées permettent de rendre intelligibles l'ordre social sous-jacent à une situation (*accountability* de l'action) :

« Le regard ethnométhodologique se focalise sur la façon dont les membres accomplissent l'ordre et la réalité sociale, la normalité de leur vécu quotidien et professionnel dans leurs pratiques ordinaires. Le caractère rationnel, sensé et factuel des faits sociaux est traité non pas comme objectivement préexistant, mais comme un phénomène constamment élaboré, maintenu, voir subverti par les activités pratiques des membres en contexte. Les faits comme les événements sociaux sont des accomplissements pratiques situés des membres de la société. » (Mondada, 2003a : 350)

Ce programme de recherche appliqué aux géographes sur le terrain permet de prendre au sérieux le savoir-faire qu'ils déploient pour mener à bien leurs investigations qui dès lors prennent place dans un ordre social déterminé par leurs pratiques : c'est une manière d'étudier les gestes effectivement mis en pratique et de ne plus se contenter seulement des récits (normatifs ou descriptifs) que les géographes ont l'habitude de produire. C'est ce savoir-faire et ses manifestations qu'il faut mettre en avant.

J'ai observé deux géographes au travail. Je me suis rendu sur leur terrain où j'ai résidé plusieurs semaines à leurs côtés et les ai accompagnées tout au long de leur travail¹. Au moment où je les ai observées, l'une et l'autre avaient déjà bien avancé leurs recherches : elles n'en étaient plus au stade de la découverte d'un terrain qu'il faut se rendre familier. Leurs objets étaient construits¹, les méthodes étaient en place, les programmes étaient définis. J'ai ainsi fait irruption dans un ordre bien

¹ Sur l'élucidation du *making of* de ce film, je renvoie au quatrième livre de cette thèse.

réglé : l'organisation du travail était calée et les échéances clairement identifiées. Mais au-delà, j'ai observé des géographes qui *savaient* faire du terrain, c'est-à-dire, qu'elles savaient déployer des méthodes pour recueillir les données nécessaires à leur travail. Parmi les méthodes, on retrouve celles évoquées dans les entretiens (la pérégrination, l'observation, l'entretien, la photo...) mais leur observation *in situ* permet de mettre l'accent sur le contexte social dans lequel elles s'inscrivent. Je m'attarderai plus spécifiquement sur deux séquences d'entretiens et deux séquences d'observation. Pour les entretiens, je m'attarderai sur l'entretien qu'Emmanuelle Peyvel fait auprès du responsable du parc et sur celui que Julie Le Gall mène, accompagnée par Nestor Tello, dans le *campo* auprès de deux agricultrices boliviennes.

Dans la région des hauts-plateaux centraux du Vietnam, Emmanuelle Peyvel a décidé – cela apparaît dans l'une des séquences initiales du film – de visiter un parc naturel présent dans la région et d'y mener des investigations. Son choix est guidé par les guides touristiques et par les conseils touristiques délivrés aussi bien par la réception de l'hôtel que le chauffeur qui nous a accompagnés durant ces journées. La visite du parc a été longue : elle a commencé par un entretien avec le responsable du parc (la séquence montée) et s'est poursuivie par une promenade dans le parc à dos d'éléphant. L'entretien se déroule à l'entrée du parc, à côté des bâtiments administratifs, sous la terrasse couverte d'une buvette. Emmanuelle Peyvel commence par faire le tour des lieux, lit les documentations disponibles (notamment des panneaux) afin de compléter ses informations. Nous nous installons ensuite à la buvette pour attendre que le directeur du parc nous reçoive². L'entretien s'est déroulé sous cette terrasse¹. Le dispositif est très simple : l'entretien se fait autour d'une table, d'un côté le directeur du parc, de l'autre Emmanuelle Peyvel et son interprète. La partie filmée constitue une partie de l'interaction (environ cinq minutes) alors que l'entretien dans sa totalité a duré près d'une demi-heure. L'entretien a commencé par la présentation d'Emmanuelle et par l'explicitation des enjeux de sa recherche. La partie filmée est au début de l'entretien au moment où Emmanuelle cherche à évaluer les équipements et la fréquentation du site. Cette échange prend la forme d'une interaction : la parole de l'un est stimulée par celle de l'autre (le directeur répond aux questions d'Emmanuelle et celle-ci relance le directeur), rendue possible par le truchement de l'interprète. La traduction consécutive telle qu'elle est pratiquée permet des échanges dans la durée : l'interprète résume ensuite le propos du directeur. Dans la posture d'Emmanuelle, plusieurs éléments apparaissent. Elle s'adresse

¹ Ou du moins l'étaient-ils suffisamment pour définir un cadre méthodologique pour les étudier.

² Nous avons alors commandé des sodas : un jeune est aussitôt parti en mobylette au village le plus proche pour acheter trois bouteilles (pour Emmanuelle, sa traductrice et moi) qui nous ont été servies chaudes et bien secouées. C'est un élément qu'a noté Emmanuelle Peyvel pour attester la faible fréquentation touristique du lieu, en dépit des discours véhiculés dans la documentation. De même, si notre promenade a pris tant de temps, c'est que les éléphants étaient en liberté et qu'il fallait aller en chercher un et l'équiper.

principalement à son interprète ; à charge pour elle de traduire. C'est une stratégie qu'elle m'a explicitée *a posteriori* : sa connaissance de la langue n'est pas suffisante pour lui permettre de mener ses enquêtes et le recours à un interprète lui permet aussi de ménager une distance avec son interlocuteur. Elle n'utilise pas la table posée devant elle : elle écrit sur ses genoux, et lève peu les yeux en direction de son interlocuteur. Son attention reste concentrée sur le carnet où elle note les propos du directeur du centre. Interrogée sur ce point, elle m'a confié qu'elle évitait ainsi de donner à voir à ses interlocuteurs ce qu'elle prenait en note, afin d'éviter les questions des acteurs interrogés sur ce qu'elle note ou pas. Enfin, dans la manière d'organiser l'entretien, elle n'a pas de guide qu'elle suit : elle réagit au gré de l'interaction. Au gré des échanges, elle cherche à catégoriser et traduire les renseignements recueillis : quand le directeur lui explique que des couchages sont disponibles, elle s'enquiert aussitôt de savoir s'ils sont destinés à l'hébergement ou simplement au repos. Elle traduit systématiquement en catégories scientifiques les réponses : « Ah ! un petit hôtel... » Elle prend également des notes que son interprète vérifie et l'invite à corriger les erreurs le cas échéant. Par cette interaction, on voit qu'Emmanuelle Peyvel cherche ici à diriger son entretien : elle pose les questions, synthétise les réponses, note les réponses. L'interprète traduit mais en même temps explicite les réponses en apportant des éclairages culturels. Le dispositif d'entretien donne à voir une interaction balisée, réglée, où chacun est dans son rôle. Dans cette interaction, je me suis immiscé par un rapprochement progressif : mes premières images sont filmées de loin afin de capter le dispositif d'ensemble. Puis, progressivement, je me suis intéressé au binôme formé par Emmanuelle Peyvel et sa traductrice, car l'essentiel de l'interaction s'y trouvait concentré, Emmanuelle Peyvel s'adressant plus à elle qu'au directeur du parc qu'elle interroge. Et l'interprète, qui connaît Emmanuelle Peyvel et ses attentes n'hésite pas à prolonger les échanges afin d'obtenir les informations entendues. Puis je me suis concentré sur la prise de notes, c'est-à-dire au travail d'inscription du chercheur (Latour et Woolgar, 1979). Ces notes constituent la première inscription sur le papier, mais sont le produit déjà de multiples interactions : la question, sa traduction, la réponse, sa traduction sont autant d'étapes qui précèdent le travail de catégorisation qu'effectue le chercheur avant de noter l'information. Dans ce cas présent, l'interaction est complexifiée du fait qu'Emmanuelle Peyvel parle et comprend la langue vietnamienne : son travail de catégorisation se fait à partir de ce qu'elle comprend, mais également de ce que sa traductrice lui traduit, et surtout lui met en perspective par rapport aux cadres de la société et de l'imaginaire vietnamiens.

L'entretien que fait Julie Le Gall dans le *campo* est très différent dans le dispositif mis en jeu. Ce champ constitue en soi le but de la visite : ce sont ces deux productrices que Julie Le Gall –

¹ La qualité du son (un grillon parasite les échanges également couverts par les cris d'enfants qui jouent au *baby foot*) ainsi que celle de l'image (manque de lumière) s'en ressentent.

conseillée par Nestor Tello – voulait rencontrer. Nous sommes donc partis à leur rencontre et les avons trouvées sur leur exploitation. Le dispositif d'entretien est très différent de l'exemple précédent. Nous sommes dans un champ et pendant tout le temps de l'interaction, les deux productrices sont au travail. Une, assise, travaille et répond peu aux questions, alors que l'autre, debout, délaissant provisoirement ses tâches, répond à Julie Le Gall. L'entretien commence par la présentation par Julie Le Gall de son projet de recherche : elle résume ses interrogations et rappelle le contexte institutionnel de ses travaux¹. L'entretien commence : Julie Le Gall pose ses questions et fait ses relances, sans utiliser de guide² et note les réponses sur son cahier. Elle reste debout tout au long de l'échange, concentrée sur les débats qu'elle anime. Très vite, l'attention de Nestor Tello diminue³ : il n'interroge plus (auparavant, il opinait et glissait parfois un mot), s'accroupit et observe des plants. Il retrouve alors son *hexis* professionnelle et joue alors son rôle de technicien. Julie Le Gall n'est alors plus que la seule à animer l'entretien et continuer de jouer celui de géographe. Cette interaction prend fin au moment où Julie conclut son entretien, range ses affaires, mais se poursuit après, selon de nouvelles modalités : le départ intervient vite et est marquée par des rituels de séparation. Les différents participants se font la bise⁴. Dans cette séquence, la répartition des rôles est plus complexe que dans l'entretien précédemment étudié. On a deux chercheurs (Julie Le Gall et Nestor Tello) dont l'un oublie très vite son rôle pour retrouver sa fonction initiale (Nestor Tello). Du côté des producteurs, on a deux femmes : une qui interrompt son travail pour répondre aux questions, et une autre qui répond tout en continuant ses tâches. Par le dispositif même mis en œuvre, la répartition des rôles est plus floue⁵.

Ces deux dispositifs témoignent de la différence de posture des deux géographes. Emmanuelle Peyvel instaure une distance avec la personne qu'elle interroge (renforcée par le recours à une interprète) alors que Julie Le Gall cherche au contraire à construire une proximité avec les productrices qu'elle interroge. Ces deux postures antinomiques s'expliquent par les contextes mêmes des entretiens : Emmanuelle Peyvel rencontre un personnage officiel dans un pays où les hiérarchies

¹ Dans cette partie de l'interaction, on ne voit que Julie et Nestor : pour ne pas effrayer les populations enquêtées – des populations migrantes parfois réticentes à répondre à de telles enquêtes – Julie me présentait comme un reporter qui faisait un reportage sur elle, et précisait bien que je ne filmais qu'elle et que ses interlocuteurs n'apparaîtraient pas dans mon film. Par respect pour ce contrat, j'ai toujours filmé de dos (ou de manière à ce qu'ils ne soient pas identifiables) ses interlocuteurs, au risque de manquer une partie des interactions.

² Elle m'a expliqué ensuite que les entretiens menés avec l'aide de Nestor obéissaient à une méthodologie très différentes : plus courts – pour ne pas trop solliciter Nestor pendant son travail – ils s'apparentent à des entretiens très dirigés.

³ Nestor Tello, technicien agronome, était peu sensible à l'environnement social de la production : les questions sur la situation familiale des exploitants l'intéressent assez peu.

⁴ En Argentine, la coutume est de faire une seule bise. J'ai également participé à ces échanges : la séquence filmée s'interrompt brutalement quand la productrice, debout, se tourne vers moi et, me prenant en surprise alors que j'étais resté en dehors de toute l'interaction, et me fait la bise.

⁵ Ainsi ai-je vu au cours d'un entretien Julie abandonner son cahier, s'accroupir ou s'asseoir par terre pour participer aux travaux agricoles (cueillette des légumineuses ou confection de bottes) tout en menant son entretien.

sociales sont très codées¹, alors que Julie Le Gall cherche à gagner la confiance des populations migrantes qu'elle rencontre. L'une et l'autre exhibent donc leur statut de chercheur, mais selon des modalités différentes : Emmanuelle Peyvel pour créer de la distance (son statut lui permet de solliciter un directeur de parc), Julie Le Gall pour la réduire (en s'affirmant comme chercheur, elle démine par avance les craintes d'être vue comme membre des autorités, des impôts...). Ce sont deux accès très différents à l'information qui se manifestent. Alors que le directeur du parc naturel est dans son rôle de personnage officiel de répondre aux sollicitations, la participation des productrices boliviennes ne va pas de soi. Aucune des deux méthodes d'approche et de conduite de l'entretien ne prévaut sur l'autre : l'une et l'autre sont opératoires pour récolter les informations nécessaires dans les contextes donnés. Cette différence de posture apparaît également dans deux séquences d'observation : l'une dans un parc au bord d'un lac dans les Hauts-plateaux centraux, l'autre dans les rues de Buenos Aires.

Dans le parc, Emmanuelle Peyvel apparaît comme une touriste occidentale dotée de l'attirail correspondant². Dès lors, ses pratiques scientifiques se confondent avec celles des touristes qu'elle étudie : elle fait un usage abondant de l'appareil photo³. Ses pratiques d'observation passent par la photographie : elle cadre longuement grâce à l'écran de l'appareil, prend la photo et multiplie les angles. Plutôt que d'envisager un site dans sa totalité, elle en observe des parties, sélectionnées et captées par l'appareil photo. La suite de l'observation est ponctuée par des échanges avec sa traductrice : par les questions qu'elle lui pose, elle cherche à comprendre le paysage qu'elle voit selon les cadres de la culture vietnamienne : « Pourquoi est-ce que tu trouves cela beau ? ». Elle cherche à comprendre ce qui est beau – pour expliquer l'attrait touristique du lieu et l'illustrer grâce aux photos qu'elle prend – et a besoin pour cela de son interprète qui joue le rôle de « passeur d'altérité » selon la formule qu'elle me confiera. Elle mobilise alors la catégorie du pittoresque : les éléments qui ne rentrent pas dans ces catégories du beau et du pittoresque ne l'intéressent que peu. Ainsi, l'arrosage des caféiers, une fois explicité par son interprète, l'intéresse beaucoup moins et ne justifie pas la photo. Dans cette séquence, Emmanuelle abandonne donc le rôle de chercheur qu'elle avait dans l'entretien précédemment analysé et joue alors le rôle de touriste. C'est une manière de rendre raison à Garfinkel et Goffman (1973 a et b) qui développent l'hypothèse que l'individu *joue son rôle* en société, mais c'est surtout lié à l'objet d'Emmanuelle Peyvel : pour comprendre les pratiques touristiques qu'elle étudie, elle doit aussi *jouer le rôle* d'une touriste, afin de comprendre les motivations de ceux qui viennent dans ces lieux à des fins d'agrément. Bien qu'elle représente, en tant

¹ Emmanuelle Peyvel m'a rappelé la difficulté pour un étranger de maîtriser les règles d'adresse et les formules de politesse associées dans la langue et la culture vietnamiennes.

² Le matériel d'Emmanuel est constitué des objets que détiennent habituellement les touristes : un sac à dos, un appareil photo, des guides de voyage. Les autres items – comme le carnet ou les chemises – passent inaperçus.

³ Dans cette séquence, le montage insiste volontairement sur les moments où Emmanuelle prend des photos.

qu'occidentale, l'altérité absolue dans la société vietnamienne, sa présence – celle de la touriste car celle du géographe n'est pas détectable – dans ce parc et les pratiques afférentes qu'elle y déploie vont donc de soi¹.

Rien de tel pour Julie Le Gall alors qu'elle cherche à faire le relevé et à dresser la cartographie de tous les lieux de commercialisation des légumes dans son quartier. Ses pratiques ne vont pas de soi alors que sa présence est pourtant admise dans l'espace public : elle peut passer pour une Argentine² et elle circule dans son quartier, dans les rues qui jouxtent son domicile à Buenos Aires. La mise en garde qu'elle adresse à la caméra en explique les raisons³ : les populations boliviennes sont méfiantes et son relevé – et *a fortiori* la présence de ma caméra – peut éveiller leurs soupçons. Dès lors, elle a cherché tout au long de ses pérégrinations à se faire discrète, à se cacher des commerçants mais aussi de ma caméra. Elle fait ses relevés depuis le trottoir d'en face, en retrait du commerce : elle l'observe de loin, se cache derrière les voitures ou le mobilier urbain. Pour prendre ses notes et dessiner ses croquis, elle se cache : elle est courbée, de profil et cherche à se fondre dans le mouvement de la foule. Quand elle prend des photos, elle se cache : elle s'avance discrètement dans la rue, prend une photo et aussitôt se retourne pour observer le résultat sur l'écran. Si le résultat n'est pas satisfaisant, elle recommence⁴. Prendre une photo dans la rue ne va pas de soi et elle se cache. Elle est parfois repérée et cherche alors à quitter rapidement les lieux⁵.

Dans ces deux séquences, la position des deux géographes changent. Alors qu'Emmanuelle voulait lors de l'entretien établir une distance avec son interlocuteur, elle cherche à se fondre dans le paysage qu'elle contemple ; alors que Julie cherchait à établir une proximité avec ses interlocuteurs boliviens interrogés dans le *campo* elle cherche au contraire à se faire aussi discrète que possible pour presque *voler* les photos⁶. Ces deux séquences – et le film dans son entier permettrait d'illustrer cette idée – montrent à quel point les géographes, sur leur terrain, cherchent à définir leur position et à développer des stratégies particulièrement adaptées aux contextes, ce qui atteste un véritable savoir-faire cohérent et rendu explicite⁷. Surtout, elles produisent des discours qui permettent d'expliquer ces

¹ Et par la même occasion, la mienne aussi : rien de surprenant à voir un touriste armé d'un sac à dos et d'un camescope pour filmer ses vacances et le groupe avec lequel il part.

² Elle me confiera plus tard que tant qu'elle ne parle pas – là, son accent la trahit – elle peut passer pour une Argentine.

³ Cette séquence est la première que j'ai filmée en Argentine, quelques jours après mon arrivée : cette mise en garde a scellé un contrat qui a été valide tout le temps de ma présence à ses côtés.

⁴ Quand Julie Le Gall présente sa tenue, elle insiste sur le fait de pouvoir être rapidement identifiable comme une chercheuse. Rien de tel dans cette séquence : pas de couleurs vives ; elle cherche à passer inaperçue.

⁵ La séquence où elle se fait repérée – « Mince, je suis grillée : il m'a vue » - est révélatrice de l'ambivalence de la situation d'observation : c'est moi et ma caméra plus qu'elle et son appareil photo qui étions visibles. La remarque qu'elle m'adresse traduit à la fois qu'elle a ignoré ma présence (puisqu'elle s'étonne d'avoir été repérée) tout en sachant que je suis là (puisqu'elle se tourne vers moi et s'adresse explicitement à la caméra).

⁶ Cela va à l'encontre d'un principe de Julie exposé lorsqu'elle détaille la tenue vestimentaire qu'elle porte quand elle mène des enquêtes.

⁷ Cela justifie donc le recours à la démarche ethnométhodologique pour les analyser.

pratiques qui sont alors conscientisées. Ainsi Emmanuelle Peyvel explicite-t-elle la fonction qu'elle assigne à ses interprètes et Julie Le Gall précise-t-elle le cadre éthique qui régit la prise de photo ou la captation des entretiens. L'une et l'autre – en fonction de leur éthique et de la connaissance qu'elles ont des situations dans lesquelles elles sont conduites à participer – posent des cadres qui déterminent leurs pratiques : aucune place n'est laissée à l'improvisation et tout est cohérent. La mise en ordre de l'ordre social de la situation d'enquête participe également de la mise en ordre et en texte du monde qu'appelle le travail de classification des chercheurs. Mais toute norme permet aussi de ménager un écart par rapport à cette norme une fois qu'elle est posée. Ainsi, Julie Le Gall qui, tout au long du film, apparaît animée d'une démarche éthique¹ n'hésite pas, dans certaines circonstances, à contrevenir à ses propres principes en photographiant des commerces à l'insu de leur gérant.

Cette approche ethnométhodologique permet de mettre l'accent sur les méthodes déployées : celles-ci sont donc fonction des situations et des contextes. On s'éloigne donc du modèle de l'*habitus* tel qu'il pouvait caractériser le fonctionnement de la communauté. Ce n'est pas tant les gestes qui comptent que leur adaptation voire leur détournement en fonction des situations, ce qui témoigne du savoir-faire et des compétences des géographes sur le terrain : ce sont sur les tactiques, c'est-à-dire l'adaptation des méthodes à des contextes particuliers, qu'il faut mettre l'accent (De Certeau, 1990). Dès lors, les pratiques de terrain ne peuvent être constitutives d'une quelconque mêmeté au sein de la communauté : des pratiques similaires (des entretiens et de l'observation) prennent des formes radicalement différentes en fonction des contextes où elles sont mises en œuvre. Ces méthodes sont donc constitutives de l'ipséité des géographes : elles attestent un savoir-faire acquis et éprouvé inscrit dans une situation donnée. Au-delà, elles conditionnent une posture et des principes qui la définissent. Emmanuelle Peyvel insiste ainsi sur les règles de savoir-vivre qu'elle ne maîtrise pas entièrement et qui conditionne son accès à certaines données, alors que Julie Le Gall insiste sur la relation d'échange (notamment à travers les fonctions que joue la photo dans sa démarche), donc d'égalité, qu'elle cherche à établir avec les populations qu'elle enquête. Ces démarches sont irréductibles l'une à l'autre : ces méthodes sont conditionnées par les objets et les contextes dans lesquels Emmanuelle Peyvel et Julie Le Gall travaillent.

Ces méthodes déployées par les géographes sur le terrain ne permettent pas de fonder une quelconque mêmeté : c'est la diversité des pratiques qui l'emporte et c'est cette diversité qui est constitutive de leur ipséité. Toutefois, ces pratiques sont largement dépendantes des contextes dans lesquels elles sont mises en œuvre, c'est-à-dire à la fois les lieux et les configurations spatiales dans lesquels les géographes évoluent. Ce n'est donc plus tant la pratique que le contexte social et spatial

¹ Elle insiste sur le fait de demander systématiquement l'autorisation avant de prendre des photos ou d'enregistrer des

qui peut définir l'identité des géographes. Le terrain entendu cette fois comme le lieu où l'on collecte des données est-il un fondement de l'identité des géographes ?

Dis-moi où tu fais du terrain, je te dirai qui tu es.

Dans quelle mesure le terrain – entendu désormais comme l'espace étudié – peut-il intervenir dans la genèse de l'ipséité des géographes ? La mêmeté peut en effet être évacuée d'emblée, pour deux raisons. D'une part, les géographes depuis plus d'un siècle ont réussi à « couvrir le monde » (Robic, 2006) : il n'est plus de régions du monde qui leur soient inconnues. Les *corpus* rassemblés donnent à voir le succès de cette entreprise. Toutes les régions du monde sont étudiées, des cinq continents jusqu'aux limites de l'écoumène, y compris les espaces disparus (ceux qu'étudie la géographie historique) ou encore les espaces immatériels (comme l'espace d'Internet ou l'espace construits par les récits de science-fiction). La diversité des thématiques permet aux géographes d'embrasser la totalité des territoires et de leurs problématiques contemporaines. Dans le même temps, la spécificité de chacun des champs tend à disparaître au profit de questionnements de plus en plus partagés. Ainsi en est-il par exemple de la géographie tropicale : la spécificité des tropicalistes tend à disparaître et les regroupements se font aujourd'hui davantage sur des objets (la ville, les campagnes...) plutôt que sur les spécificités des milieux. Toutefois, chaque aire régionale, chaque champ de recherche... implique des démarches, des protocoles et des méthodes spécifiques (comme nous l'a révélé l'analyse comparative des pratiques de terrain d'Emmanuelle Peyvel et de Julie Le Gall) qui sont constitutives de rapports différenciés à l'espace. On ne peut donc plus raisonner à l'échelle d'une communauté disciplinaire – rendant ainsi la mêmeté peu opératoire – et invite au contraire à s'intéresser au rôle que joue l'espace dans la définition d'une quelconque ipséité des géographes. En quoi est-elle définie par le terrain ?

L'ipséité des géographes recouvre deux dimensions strictement séparées et inégalement marquées par le terrain : ce qui relève de la vie privée d'une part et ce qui relève de la vie professionnelle d'autre part. Certes, les deux interagissent : si la présence d'un géographe sur son terrain peut-être décrite comme une situation d'engagement plus ou moins forte selon les cas, il est illusoire de vouloir disjoindre ces deux aspects. Passer du temps sur son terrain, l'investir, signifie également souvent s'y établir : avant d'être un terrain, c'est bien souvent un espace vécu. Le projet professionnel entre en résonance avec un projet de vie qui peut le modifier, comme dans le cas d'Isabelle Sacareau dont la découverte du Népal a bouleversé la vie :

« Et puis, ce terrain, c'est personnel mais ça a abouti à une remise en question de ma vie personnelle : je fais un enfant, je n'en fais pas ? Je reste avec l'homme avec qui j'étais mariée ou je ne reste pas ? Du coup, je ne suis pas restée (*rire*). Donc, j'ai laissé tomber un itinéraire tout tracé qui était le mariage, la famille, les enfants, *etc.* pour bifurquer totalement. Et je n'ai jamais regretté ce que j'ai fait, même si on paye le prix par ailleurs à d'autres niveaux. C'est pour ça que quand je dis que c'est fondateur, ça l'est vraiment. » (Isabelle Sacareau)

Le terrain devient ainsi un espace vécu, c'est-à-dire qu'il est l'objet de multiples appropriations, à la fois scientifiques et non-scientifiques (et ces approches non-scientifiques peuvent être à leur tour intégrées à la démarche scientifique), comme l'explique Augustin Berque dont la méthode herméneutique consiste à s'immerger dans une société (en faire son espace vécu) afin de pouvoir la décrypter selon ses propres catégories :

« Ah oui. La manière dont je pratique la géographie est l'herméneutique, c'est-à-dire d'essayer de voir un certain monde avec les yeux des gens qui le vivent. Pour cela, il faut vivre et se plonger dans la vie de ce monde-là. C'est ce que j'ai fait. Par exemple, en partant à Hokkaido : il n'y avait pas d'autres Français sur place... Si, il y avait une vieille dame qui avait été l'épouse d'un médecin, Mme Ôguro, une personnalité locale. À part elle, j'étais le seul Français dans l'île et je vivais sur le terrain. Je n'étais pas délégué ou quoi que ce soit par mon pays, c'était un travail que j'avais obtenu en postulant sur place. (...) Mais dans ma recherche proprement dite, je tiens à mentionner un détail technique. Ce qui a été vraiment l'instrument le plus décisif en la matière, c'est-à-dire pour me plonger dans le monde japonais, c'est la presse quotidienne. Je me suis forcé à lire le journal en japonais (à Sapporo, c'était le *Hokkaidô shinbun*), à ne pas lire la presse écrite en anglais (comme le *Japan Times*), qui est faite pour les Américains séjournant au Japon. Donc, c'est le point de vue américain. Alors que beaucoup d'étrangers, c'est bien compréhensible, sont totalement perdus et lisent le *Japan Times*. Ils restent comme cela dans leur monde. Lire le journal en japonais, au début, me prenait un temps fou, je pouvais y passer toute la journée, mais ça me donnait vraiment l'atmosphère du terrain. » (Augustin Berque)

Le terrain envahit la vie personnelle. Il devient ainsi un espace au statut particulier, investi de multiples représentations qui touchent directement l'affect, comme l'est le Kenya pour Bernard Calas :

« Chaque fois que je vais au Kenya, je pleure quand j'arrive. J'ai un attachement passionnel et violent pour ce pays, très violent. Et pourtant c'est un pays très intéressant, que j'aime. Et ce c'est ni l'*ici*, ni l'*ailleurs*. Ici, c'est la France, je suis Français. Je dirais presque que je suis tombé dedans quand j'étais petit comme dirait l'autre. L'*ailleurs*, c'est tout ce qui n'est pas le Kenya. Et entre les deux il y a quelque chose qui est le Kenya. Je ne peux pas vous dire... C'est en vous parlant que je l'énonce... Je le vis, je sais très bien que je le vis, mais ce n'est ni ici ni ailleurs. C'est le *là-bas*... Le *là-bas* juste au-delà de la ligne d'horizon, c'est-à-dire presque chez moi. L'*ailleurs* ne me pose pas de problème ; l'*ici* non plus, mais ce *là-bas* si ! » (Bernard Calas)

Parfois, à l'inverse, c'est l'espace vécu qui devient le terrain. C'est ce qu'expérimente Yves Boquet, alors enseignant au lycée français de Washington, au moment où il décide d'entreprendre une thèse d'Etat :

« Le terrain que je connais le mieux, c'est ce secteur entre Baltimore et Washington où j'ai habité pendant dix-sept ans. Donc là, je crois que je suis le géographe français qui connaît le mieux la région parce que j'y ai habité : c'était mon espace vécu. (...) Alors les États-Unis, je suis parti là-bas parce que j'ai été nommé au moment du service national comme prof d'histoire géo au lycée de Washington. Donc c'était un petit peu le hasard. Au départ avec mon directeur de thèse Bernard Dézert à Nanterre, on avait choisi plus les régions industrielles de l'anthracite en Pennsylvanie. Bon, je me suis aperçu très vite qu'aller sur le terrain, ça me prenait 6 h pour y aller. Prof de lycée, c'était quand même assez prenant. 15 h de cours par semaine. Aller sur le terrain, je ne pouvais y aller que le week-end en faisant 6 h de route sur les petites routes parce que ce n'était pas en ligne directe par autoroute. Donc, je lui ai demandé de changer de terrain parce que c'était trop loin. Il y a le problème de l'accessibilité. » (Yves Boquet)

Ce problème de l'accessibilité pose aussi le problème de la délimitation du terrain et des échelles, comme le souligne Pierre Sintès qui a résidé à Athènes mais qui pour autant a réussi à dissocier les lieux où il a vécu (ce qui relève de son espace vécu) des lieux où il a travaillé (ses terrains proprement dit), même à l'intérieur de la ville d'Athènes :

« Je ne vivais pas sur mon terrain : mon terrain à ce moment-là, c'étaient les espaces dans lesquels je pratiquais observation et enquêtes. A Athènes, je l'ai fait dans certains quartiers qui n'étaient pas les quartiers où je résidais et pas les quartiers que je fréquentais le plus. Je force un peu le trait quand je vous dis ça, mais c'est vrai que je n'ai pas eu le sentiment complet de vivre sur mon terrain. » (Pierre Sintès)

Cet engagement sur le terrain permet toutefois le contact avec l'altérité ; c'est l'un des aspects qui revient le plus dans mes entretiens : pour conclure les entretiens, mes interlocuteurs soulignent presque tous l'intérêt (et pas seulement à des fins scientifiques) de se frotter à l'altérité. C'est parfois l'occasion d'une prise de conscience de son identité. C'est l'expérience qu'a retirée Violette Rey de son premier séjour en Roumanie dans les années 1960 :

« J'étais toujours la petite Française choyée, parce que j'étais française. Ça m'agaçait à la limite : je me disais je suis Violette Rey, pas française. J'ai découvert la notion d'identité nationale en Roumanie, pas ici. » (Violette Rey)

Ou Vincent Gouëset qui tire profit de ses expériences de recherche et de vie en Colombie :

« Alors pour moi, l'Amérique latine au sens large m'a appris beaucoup de choses. Elle m'a appris déjà à prendre du recul par rapport à mon expérience et ma condition de Français. Elle m'a appris à être plus modeste et à m'apercevoir que mon petit truc en bulle, mes petites études, ma petite discipline et mon expérience de Français... » (Vincent Gouëset)

Le terrain apparaît donc comme un lieu où l'on peut remettre en cause ses certitudes¹ ; c'est également le lieu où l'on peut rencontrer à égalité une société. C'est tout l'intérêt de la démarche

¹ Pas seulement au niveau scientifique (ce qui est déjà important) comme le précise Patrick Pigeon : « L'essentiel, c'est de pouvoir comparer les terrains dans leurs évolutions dans le temps et aussi en fonction de leurs particularités culturelles et

prônée par Yves Lacoste dans *Hérodote* et qui invite les géographes à abandonner leur regard surplombant et à refonder la relation d'enquête sur le principe de l'égalité et de la co-construction des savoirs. C'est ce que préconise également Paul Pélissier :

« Bon, très simplement, vis-à-vis des populations sur lesquelles vous enquêtez, il ne faut jamais les prendre pour un objet d'enquête. Ce sont des partenaires. Ce sont des gens avec qui vous construisez la connaissance de leurs propres histoires et de leurs propres sociétés. Donc, par vos questions, vous les amenez à s'interroger sur eux-mêmes. Je n'imagine pas un vrai géographe écumant la mémoire des gens sur qui il travaille, faisant ses bagages et partant. Cela, ce n'est pas vrai. Ça n'existe pas ou alors, un journaliste. Et pas des meilleurs ! Moi, j'ai l'expérience de la reconstruction avec eux de ce qu'ils étaient et des paysages qu'ils avaient construits. » (Paul Pélissier)

Dès lors, c'est l'engagement du chercheur sur son terrain qui marque l'ipséité, comme pour Sylvain Guyot qui explique la difficulté pour un blanc à nouer des relations sur les ruines du système de l'apartheid :

« c'est ce truc qui est dur en Afrique du Sud, on arrive, on est blanc. Donc, forcément, comme on est blanc, normalement, les gens avec qui spontanément, compte tenu de la géographie des lieux, on devrait être amené à sympathiser, devraient être des blancs. Effectivement, même les plus motivés des chercheurs, n'allaient pas quand même loger dans les *township* vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils y allaient pour faire leur terrain. Ensuite, ils revenaient. C'est là qu'en fait, je me suis rendu compte que j'ai eu des liens, des rencontres avec les gens, assez différenciées par rapport aux différents groupes. Et au final, si je fais le bilan, de 96 à 2009, ça fait treize ans que je me rend là-bas, il y a eu des tas de relations où c'était de la co-présence mais il y a eu quand même des choses un peu plus fortes qui se sont tissées. Au final, il y a eu même des amitiés très fortes mais il m'a fallu attendre douze ans avant de sympathiser avec un blanc en Afrique du Sud. En théorie, ce n'est pas très bien de dire que la relation à l'autre s'est faite sur la base de la différenciation qui avait été celle de l'apartheid. Mais le fait est que pour moi, c'est comme ça que ça s'est passé. Je ne sais pas si c'était lié à ce que moi, je pouvais penser. A toute ma subjectivité. Lié au hasard, à la chance, etc... Mais quand même, au final, je me retrouve avec un Xhosa, une indienne et un métis qui sont devenus vraiment des gens très proches, avec qui il y a eu un engagement amical assez fort. » (Sylvain Guyot)

Cet engagement du chercheur sur son terrain dépasse très largement les questions scientifiques : il met en œuvre le corps, c'est-à-dire le fondement même de l'identité : l'individu se met à nu sur son terrain, à la fois au sens figuré mais également dans certains cas au sens propres, comme lorsque Francine Barthe a mené ses enquêtes dans les villages naturistes :

« Oui, pour le terrain naturiste qui est très particulier, ça demande un engagement qui va au-delà de... Le rapport au terrain est un engagement, et pour le coup

sociales. Je pense avoir beaucoup appris (on n'apprend jamais assez) justement en comparant des terrains comme ceux que j'ai vus en Bolivie, au Sri Lanka et en France ou ailleurs en Europe occidentale. C'est ce qui permet à mon sens au géographe de pouvoir évoluer le plus rapidement et de la manière la plus désagréable possible, c'est-à-dire en se mettant en cause le plus souvent possible. » (Patrick Pigeon)

physique, au sens corporel. Il était hors de question que je sois habillée. Il y a là un paradoxe : j'étais cachée (enfin, ma fonction n'était pas annoncée), mais j'étais complètement à nue. » (Francine Barthe)

L'engagement est tel sur le terrain qu'il est difficile de le rompre au retour : l'ipséité est à jamais marquée par l'expérience. Tout au long de mes entretiens, il m'a été donné d'être reçu dans des bureaux voire dans des domiciles : à chaque fois, j'ai constaté dans l'ameublement ou la décoration des éléments plus ou moins discrets qui rappellent le terrain. Une toile africaine, un tableau, des photos, des objets d'arts, des livres... jusqu'au jus de pamplemousse « de Sicile » que m'a offert Renée Rochefort ! Odette Louiset revient longuement sur cet aspect, elle dont Denis Retaillé dit :

« ça fait vingt-cinq ans qu'elle cliquette avec ses bracelets indiens ! » (Denis Retaillé)

Son expérience révèle à la fois l'engagement du chercheur sur son terrain, les représentations qu'il investit et la difficulté du retour qui entraîne une rupture radicale¹ avec le terrain et donc l'altérité :

« C'est vrai que quand je suis rentrée ici [à Rouen], j'ai eu un peu le choc. Ce qui m'abasourdissait, c'était les supermarchés. Ce côté ostentation de consommation. On était en 78. C'était aussi peu être dans l'air du temps de le penser. Et je pense que j'avais été tellement fascinée par cette société-là. Probablement, je suis revenue en pensant qu'elle était meilleure qu'une autre. Je pense que quelque part, même si j'avais vu les dysfonctionnements, j'avais été très envoûtée par l'hindouisme. Et je trouvais que ça ne correspondait pas du tout à l'image qu'on en donnait. Il y avait tout un tas de choses comme cela. C'est vrai que je suis arrivée dans mon appartement d'étudiant, j'ai commencé à manger par terre avec beaucoup de piment. Et quand les copains venaient, ils pouvaient absolument ne rien avaler. Ça a duré un mois. Quand j'allais chez mes parents, il fallait qu'ils fassent du riz et du thé. Bref, c'était ça. Ce n'était pas un truc que je créais pour me rendre intéressante. C'est que consciemment, j'étais vraiment partie là-dedans. Puis, ça s'est estompé avec le temps. Après, ça m'a fait un peu rire sur moi même. C'est vrai que de retour de thèse, je n'ai pas eu du tout cette attitude. Et après, je ne l'ai plus jamais eue. Mais le premier, c'est vrai que ça a été un peu. Mais à tel point que même en Inde, j'ai été à certains moments complètement inadaptée aux situations. C'est-à-dire comme je vivais dans des villages où vraiment, j'étais habillée en sari. Je mangeais comme les gens, *etc.* Quand je faisais des pauses en ville et notamment dans la capitale, ça m'est arrivé de débarquer chez des gens, c'était notamment le directeur d'un grand institut genre polytechnique qui m'avait invitée avec notre enseignant d'ici. J'ai débarqué en sari villageois avec des tatouages de l'hindouisme au henné, *etc.* Je me suis retrouvée face à mon homologue indienne de mon âge, en jean bien serré. Et vraiment, c'était... Moi, avec la tresse et tout. C'est génial ce genre de truc. Et, je l'ai vécu. On s'est regardées. Chacune est restée sur son quant-à-soi. Mais, j'ai souvent repensé à cette situation. Et le Monsieur qui nous offrait du chocolat qui venait de Suisse. On était dans la bonne société indienne. Il m'a entretenue sur la cathédrale de Rouen et le style gothique. » (Odette Louiset)

¹ La question du choc du retour a été souvent abordée lors de mes entretiens : il est souvent plus important que le choc consécutif à l'arrivée sur le terrain.

L'identité est donc largement *incorporée*, ce qui explique la violence du choc culturel au retour : loin d'être seulement intellectualisée – c'est-à-dire qu'elle procéderait uniquement par un sentiment d'appartenance – elle met en jeu le corps dans son ensemble. Cela passe à la fois par des pratiques qui mettent œuvre le corps (la marche, l'observation, le ressenti) mais également l'engagement : l'empathie, la peur, le climat. Le corps est le premier outil que le géographe utilise. C'est aussi le corps qui est marqué par cette identité qui est alors *performée* (Butler, 2005) : c'est le corps qui témoigne de cette ipséité.

Un capital spatial

Cette performativité de l'identité permet d'articuler à la fois l'assignation d'une identité par un espace ainsi que l'engagement par le corps sur un espace donné. Le terrain joue en effet un rôle considérable dans la détermination de l'ipséité des géographes : c'est une expérience fondatrice qui conditionne les représentations et les perceptions. Au-delà – et c'est sa deuxième dimension – il détermine l'ipséité professionnelle des géographes. En effet, c'est le terrain qu'ils ont choisi d'étudier qui leur permet de progresser dans la carrière, c'est-à-dire d'être clairement identifié dans la communauté. Quand je pose la question « Quel est votre terrain ? »¹, la quasi totalité de mes interlocuteurs me répond par un lieu et non par un thème. Le terrain, dans l'imaginaire, reste avant tout un lieu dont la connaissance et la fréquentation doivent être valorisées comme tel. On retrouve le terrain comme un élément principal d'un capital à accumuler et à transformer (Latour, 1993). Ainsi existe-t-il des terrains vendeurs, comme le Japon qu'étudie Philippe Pelletier :

« Oh oui [le Japon est un terrain vendeur] ! Moins maintenant : c'est la Chine. Mais je croule sous le cahier des charges. J'ai des demandes régulières, ça me plaît, je suis content. » (Philippe Pelletier)

Ou les Etats-Unis sur lesquels travaille Yves Boquet :

« **C'est vendeur comme terrain les États-Unis ?** Ca va l'être, ça va le redevenir, je dirai en géographie parce que les États-Unis ont à nouveau bonne presse avec l'élection d'Obama. Je pense que c'est un pays qui intéresse. Déjà vendeur, c'est quand même un pays qui est dans les programmes du secondaire. (...) C'est quand même un pays majeur. C'est comme la Chine. C'est un pays majeur.. » (Yves Boquet)

C'est la demande sociale qui apparaît en creux ici et peut prendre différentes formes : des manuels (d'où l'importance des programmes du secondaire et des concours), des publications destinées au grand public. Certains pays sont plus demandés que d'autres : ces deux exemples – sur lesquels

¹ Cette question – la deuxième systématiquement posée – est volontairement la plus large et la plus ambiguë possible : je ne les guide en aucune manière (sauf quand on me le demande) sur l'acception de *terrain* que j'entends.

finalement assez peu de géographes français travaillent – suggèrent que les puissances économiques (anciennes ou émergentes) suscitent la demande : c'est une forme de valorisation du capital. Cette demande peut aussi se traduire par des recrutements à l'Université ou dans les organismes de recherche. Le terrain éloigné, étudié par peu de spécialistes, n'est alors plus très vendeur, si l'on en croit l'expérience de Myriam Houssay-Holzschuch :

« [L'Afrique du Sud] est un terrain vendeur pour les publications, ça l'a été : j'ai beaucoup publié très vite, parce que c'était une époque où les principales revues de géographie françaises ont toutes fait un numéro spécial « Afrique du Sud ». J'ai pas participé à tous, pas dans celui d'*Hérodote*, mais j'étais dans celui de *l'Espace géographique*, *Géographie et culture*, etc. Il y a eu une demande. Et pour les ouvrages, et pour la publication des thèses, etc. En termes de publication, c'était un avantage. Ça l'est probablement un peu moins maintenant parce que l'intérêt immédiat est passé, mais du coup ça veut dire que j'ai eu plein de publications très vite. Par contre, c'est un très net désavantage en termes de recrutement : il est difficile de trouver un poste d'enseignant-chercheur quand on a travaillé sur un terrain lointain. Je ne parle pas seulement pour mon cas (j'ai mis trois ans à trouver un poste d'enseignant-chercheur permanent), mais d'autres gens que je connais qui ont travaillé soit sur l'Afrique du Sud, soit sur d'autres terrains lointains ont beaucoup de mal à trouver un poste. Pourquoi ? J'en sais rien, mais j'ai un peu l'impression qu'on les considère comme des danseuses, c'est-à-dire des gens qui vont coûter très cher (en frais de mission) et qui ne vont pas forcément rapporter beaucoup parce qu'ils vont éventuellement refuser de faire le cours d'amphi de géographie de la France en DEUG en disant qu'ils ne sont pas spécialistes. »
(Myriam Houssay-Holzschuch)

Les différents *corpus* mobilisés ici donnent à voir cette assimilation des géographes à leur terrain. Ainsi l'organisation des excursions interuniversitaires est-elle confiée à des spécialistes de la région visitée, comme Albert Demangeon ou Philippe Pinchemel dans les plaines du Nord de la France (1906 et 1956), Armand Frémont en Normandie (1964). La thèse (comme dans ces exemples) constitue un élément d'identification, mais pas seulement : beaucoup d'excursions ont été confiées à des universitaires fraîchement nommés qui, une fois en poste, se sont interrogés sur la géographie locale, comme Emmanuel de Martonne (l'auteur d'une thèse sur la Valachie) en Bretagne (excursion de 1905) ou Raoul Blanchard (l'auteur d'une thèse sur la Flandre) dans les Alpes (1908). Les films pédagogiques, comme celui consacré à *Jean Dresch, un géographe des déserts et des hommes*, relaient aussi ces formes d'identification. Enfin, le documentaire que j'ai réalisé montre l'avènement de deux géographes sur *leur* terrain : grâce à leur thèse, Julie Le Gall et Emmanuelle Peyvel apparaîtront désormais l'une comme une géographe de l'Argentine et l'autre du Vietnam. Enfin, dans les entretiens que j'ai menés, j'ai justement cherché à interroger des géographes emblématiques d'un terrain. C'est cette identification du géographe à son terrain que j'ai cherché à explorer. Bien souvent, cette

identification n'est pas recherchée, comme Violette Rey qui apparaît à son corps défendant comme « Mme Roumanie ou Mme Europe de l'Est »¹ :

« Je dirais presque que dans les années 80 c'était une légitimité par défaut puisqu'il n'y avait quasiment personne d'autres qui y avait travaillé, mais en même temps elle n'avait pas de portée parce que ça n'intéressait personne. Donc ça m'intéressait moi, même si ce n'était pas du tout la bonne période (mais cela nous entraînerait quasiment vers un autre entretien)... Cet espace là n'intéressait pas. Et après 90, oui, dans le monde des aveugles les borgnes sont rois on va dire : donc c'était assez normal qu'avec quelqu'un qui avait cette antériorité de connaissance, on vienne s'adresser à elle. Je ne vois rien là que de très banal, d'autant que les travaux que j'avais faits n'étaient pas forcément mineurs, même s'ils n'avaient pas pour autant intéressé comme je vous l'ai déjà dit. » (Violette Rey)

Parfois, cette assimilation enferme un géographe dans un terrain (*a fortiori* pour les terrains lointains étudiés par un faible nombre de chercheurs) au détriment des thématiques qu'il traite. C'est cet enfermement dans une aire régionale – largement dû aux représentations de ses collègues – que déplore Vincent Gouëset :

« Quelque chose qu'on m'envoie toujours à la face : 'Ah toi, tu connais la Colombie, donc tu connais l'Amérique Latine'. Bon, j'ai travaillé sur d'autres pays d'Amérique Latine, mais moins. Donc, en gros, depuis les systèmes agraires traditionnels jusqu'à n'importe quel sujet divers et varié, je suis forcément compétent par 'osmose'. Le fait d'avoir collé au terrain me donnerait des compétences sur tous les domaines. En France, le ridicule est dans l'énoncé. C'est-à-dire qu'on ne va pas demander à quelqu'un qui travaille sur les systèmes agraires de travailler sur les technopoles, ni même d'avoir un avis pertinent là-dessus. Là, quand on est sur un terrain lointain, sur une aire culturelle un peu différente, il y a toujours cette espèce d'amalgame, qui est dangereux d'ailleurs. Moi, je me sens plus à l'aise pour parler sur les questions urbaines avec quelqu'un qui va travailler en France sur les mêmes sujets que moi qu'avec quelqu'un qui en Amérique Latine va travailler sur un sujet éloigné du mien. » (Vincent Gouëset)

Philippe Pelletier poursuit dans la même direction :

« Il y a un problème d'échelle, il y a quand même un problème d'échelle. Parce que c'est la question de la géographie régionale, parce que dans l'étiquetage notamment en France, moi je suis considéré, et j'ai été recruté, sur un poste de géographie régionale, à côté de la géographie humaine et de la géographie physique. Ce qu'on peut entendre par géographie régionale, ça peut aussi bien être le spécialiste de la Bourgogne, ou le spécialiste des stations touristiques en Italie du Sud, par exemple, que le Japon. Ce qui est incroyable ! Vous l'avez dit : le Japon. Vous vous rendez compte. A la limite, il faudrait connaître tout le Japon. On me demande parfois : 'Vous connaissez le Japon, alors vous connaissez tout sur le Japon : la ville, l'industrie, l'agriculture, le tourisme...' » (Philippe Pelletier)

L'un comme l'autre souffrent d'une identification trop large à un terrain dont la cause est à chercher du côté de la rareté des géographes qui travaillent sur le Japon ou l'Amérique latine. Valérie Gelézeau

¹ C'est l'expression – volontairement familière et provocatrice – que j'ai utilisée tout au long de mes entretiens.

échappe à cette situation en tirant profit de sa position au Centre Corée de l'EHESS, un centre interdisciplinaire dont elle est à la tête, ce qui lui permet d'animer un réseau :

« J'ai la chance d'être là ici depuis un an directrice du centre de recherche sur la Corée. Donc, je délègue. C'est-à-dire que j'ai la demande sociale sur l'ensemble de la Corée : c'est géopolitique, social... Un institut de sondage qui veut faire une enquête sur les femmes en Corée à la mode, c'est pour moi. Je reçois, je dis : 'Je suis désolée, je suis géographe. J'y connais rien. Enfin, je connais un peu mais pas suffisamment. J'ai un réseau'. Et du coup, je puise dans le vivier des aires culturelles. » (Valérie Gelézeau)

L'approche selon les aires culturelles – toujours d'actualité quant il s'agit d'étudier le terrain (par exemple Sanjuan, 2008) – révèle que l'engagement dépasse bien largement les seuls questionnements scientifiques : cela suppose en effet l'acquisition de compétences qui permettent de saisir à la fois la société étudiée, ses valeurs, ses représentations afin de bien comprendre les objets situés étudiés, comme l'explique Pierre Sintès :

« J'ai vécu en Grèce et ça m'a permis d'acquérir des compétences pour pouvoir faire mon terrain (...) : la langue, la familiarité avec la vie quotidienne en Grèce, avec les discours ambiants, les représentations, *etc.* » (Pierre Sintès)

Dès lors, travailler sur un pays étranger représente un tel investissement qu'il est difficile de changer de terrain : le capital ne peut être changé d'un coup. C'est ce qu'explique, en ces termes, Frédéric Landy :

« Jusqu'à il y a quatre ans quand l'Inde n'était pas à la mode, je me suis senti vraiment sur un créneau hyper étroit. C'est vrai que je le dominais, avec quelque uns de mes collègues, mais je le dominais facilement. Et en même temps, c'était une niche vraiment un petit peu trop pointue. D'où mes efforts, mais pas très intenses, c'est vrai, pour aller dans d'autres pays sur d'autres thématiques. Mais ça ne va jamais très loin. Et c'est un tel capital, un tel investissement, que l'on ne peut pas trop faire la même chose avec d'autres pays. » (Frédéric Landy)

L'investissement est d'autant plus grand que l'Inde est un pays immense : se familiariser avec l'ensemble du pays prend déjà du temps. Changer de terrain est pourtant ce qu'a fait Vincent Gouëset qui a saisi des opportunités pour aller travailler au Burkina Faso :

« j'ai été 'obligé' d'aller en Afrique. Et j'y suis allé là alors que je n'y avais jamais mis les pieds. Donc, pour moi, c'était une grande aventure. Alors, c'est moins romantique que la première fois quand on a vingt-deux ou vingt-trois ans. Mais enfin quand même, après avoir travaillé pendant vingt ans sur les villes d'Amérique Latine, découvrir finalement les mêmes sujets : les mobilités urbaines, les stratégies résidentielles, les mobilités quotidiennes dans la ville. C'est assez émouvant. C'est une expérience forte. Voir les similitudes et les différences, c'est extrêmement intéressant. Mais sur le plan scientifique, c'est un peu juste parce que l'investissement dans un deuxième terrain est tel... En fait, le problème, ce n'est pas tellement l'investissement terrain, c'est l'investissement bibliographique. En réalité, j'étais un peu stressé en partant là-bas de me trouver en situation d'incompétence. Et de fait, c'était le cas. Mais bon, avec une équipe sympathique, on a essayé de voir ce

que je pouvais faire. Mais alors, un deuxième terrain avec un deuxième contexte où les rapports sociaux, les institutions au sens sociologique, c'est-à-dire pas uniquement les acteurs publics, mais aussi toutes les relations au sein de la famille par exemple, sont aussi radicalement différents. C'est vrai que c'est un peu gênant parce qu'il faut faire l'effort de s'imprégner de cette deuxième réalité. Mais justement, ce n'est pas le terrain qui nous aide. C'est la théorie qui nous aide.» (Vincent Gouëset)

Les géographes gèrent donc leur(s) terrain(s) comme un artiste gère son image : ils peuvent mettre l'accent sur telle ou telle facette, tantôt sur l'espace étudié (à toutes les échelles, de la ville à l'aire culturelle), tantôt sur les objets qu'ils étudient dans cette zone. Cela apparaît dans les entretiens au moment où j'ai demandé à chacun de mes interlocuteurs quels étaient ses terrains. Dans l'immense majorité des cas, les géographes qui travaillent sur un pays étranger se présentent comme les spécialistes de ce pays ou de la région ; dans la suite de l'entretien ils se présentent comme les spécialistes de tel ou tel thème. En revanche, pour les géographes qui travaillent sur l'espace national (exclusivement ou en partie), c'est davantage la thématique qui est mise en avant, comme Christine Voiron :

« Mes terrains sont avant tout les espaces urbains, les espaces urbanisés, on dira, à des degrés divers. Donc, vastes territoires urbanisés à travers l'Europe essentiellement, à différentes échelles. Donc, pour moi, le terrain n'est pas limité à une échelle. Ça peut être un flot. Ce terrain, il est en deux dimensions et en trois dimensions. Pour moi, c'est du volume. C'est un terrain aussi avec bien sûr du spatial, du visuel, mais aussi une certaine ambiance urbaine. Donc, il y a des couleurs. Il y a de l'olfactif. Il y a tous les sens qui sont introduits dans ce qui pour moi représente le terrain. » (Christine Voiron)

Ou encore Robert Marconis :

« Mon terrain, c'est la ville. J'ai toujours travaillé sur les questions urbaines. Donc, c'est la ville en général. Puis, les villes qu'on peut décliner sous des formes diverses. Mais plutôt, les grandes villes. » (Robert Marconis)

L'identité n'est donc jamais donnée : le chercheur – en fonction des situations – peut décider de mettre en avant telle ou telle dimension. Ces situations sont variables : par exemple, spécialiste d'un pays, il peut être recruté pour enseigner sur la région, mais développer ses recherches dans une équipe qui travaille sur un thème précis. Loin d'être fixe, l'identité est multiple. Surtout, elle n'est pas déterminée *a priori* de manière définitive. On retrouve ici l'approche que Bernard Lahire propose des dispositions qu'il substitue à l'identité (Lahire, 2005) : l'individu peut librement puiser dans un stock de compétences – qui lui appartiennent toutes en propre et pour lesquelles il est également légitime. L'identité n'est plus unique et figée et elle est constamment réinvestie par le chercheur, en fonction de ses stratégies et des contextes dans lesquels il énonce son identité. C'est donc la capacité des géographes à mobiliser en même temps plusieurs registres d'identité (une aire culturelle, un objet, des

problématiques, des outils...) pour arriver à leur fin qu'il faut souligner. Plus qu'un attribut figé, l'identité apparaît au contraire comme un capital que l'on peut diversement mobiliser et valoriser. A une identité immuable assignée par la communauté et fondée sur les pratiques on substitue des formes plurielles d'identité, c'est-à-dire des dispositions que les géographes peuvent librement mobiliser à leur gré et à leur convenance et fonction. L'identité est largement performée, à la fois sur le terrain (quand il s'agit d'*être* un géographe de terrain) mais également au gré des contextes dans lesquels la définition de l'individu peut intervenir. Dès lors les catégories de *mêmeté* et d'*ipséité* sont à nouveau brouillées : déjà déconstruite, la *mêmeté* perd toute efficacité pour décrire l'identité des géographes. Il en est de même pour l'*ipséité* : cette catégorie sous-entend une stabilité de l'identité, alors que l'analyse a montré au contraire que les géographes mobilisent au gré des circonstances une gamme de dispositions très variées. Cette disparition de l'*ipséité* au profit de dispositions diversement mobilisées est parallèle la disparition des *métarécits* et de l'avènement des *micro-récits* : elle est la conséquence de la disparition de la « communauté » au profit de collectifs en continuelle renégociation.

La justification de la scientificité

« Les gens qui se disent savants ont toujours mis *en parole* la charrue avant les bœufs, mais ils savent fort bien, *en pratique*, les mettre dans le bon ordre. Ils prétendent que les laboratoires, les bibliothèques, les congrès, les terrains, les instruments, les textes ne sont que des moyens pour permettre à la vérité de se faire jour ; mais ils n'ont jamais cessé de construire des laboratoires, des bibliothèques, des instruments afin de former, en un point focal, la puissance du vrai. Ils savent bien, les mystiques, que la suppression de toute cette vie matérielle 'accessoire' les forcerait au silence. Une science purement scientifique nous débarrasserait à jamais des savants. C'est pour cette raison qu'ils se gardent bien de tuer la poule aux œufs d'or. »

Bruno Latour, *Irréductions*

Dans la deuxième partie de la citation de Bruno Latour placée en exergue de ce cheminement, le *terrain* disparaît. Est-il tout simplement sous-entendu et dans ce cas serait-il à mettre au même niveau que les « laboratoires, [l]es bibliothèques, [l]es instruments » ? Ou bien est-ce un oubli délibéré qui mettrait l'accent sur le faible rôle du terrain pour faire advenir « la puissance du vrai » ? Après tout, si les géographes se réclament du terrain ce n'est pas, à l'inverse des autres scientifiques, pour faire advenir la *vérité*, mais plutôt pour donner à voir la *réalité* (Orain, 2009), c'est-à-dire « toute chose en tant qu'elle existe indépendamment de l'observateur » (Lévy, 2003c : 766). Ce n'est donc pas le vrai que cherchent les géographes sur le terrain, mais la réalité ; les deux termes sont presque interchangeables comme on le découvre à la fin de l'entrée qu'Yves Lacoste consacre au *terrain* dans son dictionnaire (Lacoste, 2003 : 378) :

« Le terrain devient synonyme de contact direct avec la réalité. »

Dans cette perspective, le *terrain* se donnerait *a priori* et ne serait pas le résultat d'un acte d'appropriation cognitive, à la différence du *réel* qui est « le monde tel que la connaissance le construit » (Ruby, 2003 : 774) : à la différence des laboratoires et des bibliothèques qui sont des construits, le terrain, lui, est un donné. C'est donc la réalité à part entière. Est-ce que c'est bien ainsi que les géographes conçoivent les terrains qu'ils arpentent ou faut-il voir dans cette assimilation une crainte d'ouvrir la boîte noire et de tuer la poule aux œufs d'or. C'est à l'articulation du terrain et de la réalité qu'il faut s'attacher, non seulement parce que le terrain occupe une place importante aussi bien dans l'imaginaire que dans les pratiques des géographes, mais surtout parce que cela interroge

frontalement – comme le suggère Bruno Latour – le dispositif géographique dans son ensemble, la scientificité de la discipline et l’efficacité de ses méthodes.

Poser la question de la scientificité de la géographie va à l’encontre d’une tradition historique et obligerait à ouvrir une boîte noire : la légitimation et l’institutionnalisation de la géographie qui se produit à la fin du XIX^e siècle sous la férule de Vidal de La Blache se fait sur des ambitions de scientificité. Il s’agit de démontrer que la géographie est bien une science et qu’elle obéit – tant dans son objet que ses méthodes – aux exigences méthodologiques de l’époque. Celles-ci sont largement définies à partir du modèle des sciences exactes ou des sciences expérimentales. Des sciences exactes – comme l’apogée de la mécanique newtonienne avant sa remise en cause par l’énoncé des principes de la relativité d’Einstein – on retient que la science permet à la fois de décrire mais également de prévoir ; des sciences expérimentales – comme l’épopée pastorienne (Latour, 2001) – on garde l’idée qu’on peut simplifier la réalité en construisant des laboratoires. Fortes de ces principes, les sciences sociales cherchent elles-aussi à se renouveler. Vidal réussit à définir puis à imposer une démarche qui légitime la scientificité de la démarche géographique : son coup de force est en effet d’assimiler le terrain à la réalité.

Dans la longue histoire de la géographie, Vidal de La Blache institue un partage sans précédent qui bouleverse en profondeur le régime de scientificité de la discipline. Il rompt avec la séparation très nette des tâches qui a longtemps prévalu entre les explorateurs et les géographes : à charge pour les explorateurs de collecter des données que les géographes ont à traiter (Blais & Laboulais, 2006 ; Surun, 2003). En faisant du géographe à la fois celui qui collecte les données *in situ* et celui qui les traite, il ne se contente pas d’assurer la traçabilité et donc la fiabilité des données disponibles¹ (ce qui joue néanmoins un rôle important dans la légitimation des savoirs géographiques produits²), il promeut l’*immédiateté* du terrain. Aux yeux des géographes, le terrain se donne *a priori* à celui qui veut bien l’examiner. Une telle conception explique à la fois l’essor de la vue comme mode privilégié d’appréhension de la réalité – ce qui s’est traduit par l’importance de l’approche paysagère³ (Robic, 1996) – mais cela contribue également à faire du terrain un réservoir de données dans lequel il suffirait de puiser. Dès lors, le terrain s’apparente à un réservoir de données dans lequel le géographe n’aurait qu’à plonger la main : cela accrédite l’idée d’une géographie entendue comme une taxonomie du monde, ce qui aurait pour conséquence de favoriser la nomenclature, comme l’a révélé l’étude des

¹ Des conflits récurrents opposent les géographes aux explorateurs : les premiers mettent en cause la fiabilité des modes de collecte de données des seconds. Les sociétés de géographie publient régulièrement des manuels qui ont pour but de préciser les conditions de la collecte (Surun, 2003).

² Je reviendrai sur cet aspect – la pratique de terrain comme argument d’autorité – dans le quatrième livre de cette thèse alors que j’aborderai le *pacte de terrain*.

³ Cet aspect est abordé dans le premier livre, dans le cheminement « La construction du regard ».

comptes rendus d'excursion. La description géographique n'a plus d'autres référents qu'elle-même et elle s'allonge sans fin.

Cette immédiateté se nourrit du contexte positiviste de l'époque – notamment pour la définition de méthodes scientifiques ou pour l'importance de l'observation dans les protocoles méthodologiques (Corboz, 1990) – mais s'éloigne pour autant des deux modèles dominants. Face aux sciences exactes qui visent à formuler des énoncés généraux, les géographes vidaliens refusent toute généralisation au profit de cadres régionaux rigoureusement définis, et face aux sciences expérimentales qui reposent sur l'utilisation de laboratoires (c'est-à-dire une médiation qui permet d'avoir prise sur une réalité complexe), les géographes préconisent quant à eux le contact direct avec la réalité extérieure, appréhendable par la périégèse et l'observation. Dès lors une *fiction* – entendue comme un « faisons comme si... » (Saint-Gelais, 2004) – se met en place et scelle le mode de positivité de la discipline : l'*immédiateté* promue par Vidal assure toute la légitimité scientifique à ceux qui sont allés sur le terrain¹ et pose les bases d'une science cumulative. Cette fiction est parfaitement assimilée par les géographes et pleinement intégrée au paradigme classique qu'elle complète : la méthode privilégiée est la vue et son objet est l'accumulation des connaissances afin de « couvrir le monde » (Robic, 2006) ; Vidal – et après lui Demangeon – rappelle que si la généralisation est la finalité du travail scientifique, cela nécessite auparavant l'accumulation des données.

C'est cette *fiction* et ses implications théoriques et épistémologiques tant dans la construction des savoirs que dans leur légitimation qu'il faut interroger : en mettant l'*immédiateté* au cœur de leur dispositif, les géographes classiques n'ont-ils pas cherché à garantir la scientificité de leur discipline tout en évacuant un peu vite la question du terrain, bref, selon la formule de Bruno Latour, à « mettre la charrue avant les bœufs » ? L'hypothèse débattue ici est que cette fiction (imposée comme telle par Vidal et ses épigones) est opératoire tant que le paradigme classique – dont elle est la fois le vecteur et la condition de possibilité – se maintient, mais quand celui-ci vole en éclat au moment de la crise des années 1960 et 1970, la question de la scientificité de la géographie se pose à nouveau : dès lors l'articulation du terrain et de la réalité se repose avec plus de force.

In medias res

L'*immédiateté* est au cœur d'une fiction ancrée dans la tradition disciplinaire géographique et qui remonte à son institutionnalisation. Avant d'étudier sa remise en cause au plus fort de la crise des

¹ Cela ne va pas encore de soi à l'époque comme l'atteste, avec raison, la trajectoire de l'explorateur suédois Sven Hedin et la controverse du Transhimalaya qui fait suite à la diffusion de ses découvertes (Forêt, 2004).

années 1960 et 1970, il importe de définir cette fiction et l'immédiateté sur laquelle elle repose. Bien plus, il faut s'attacher à montrer que cette immédiateté est d'emblée donnée comme une fiction à laquelle les géographes vidaliens ont fait semblant de croire. C'est par cette adhésion à cette fiction qu'ils ont donné corps au paradigme classique et ont permis de le développer.

En faisant de l'*immédiateté* le maître-mot de la positivité classique¹, les géographes ancrent leur discipline dans l'horizon du positivisme comtien. Fort de la séparation cartésienne du sujet et de l'objet imposée par Kant et les Lumières, le positivisme postule l'existence d'une réalité extérieure (la « chose en soi » kantienne) et Comte fait de la science le moyen privilégié d'y accéder. Cette appropriation cognitive se fait par les sens, et principalement la vue dans un cadre méthodologique qui promeut l'observation (Foucault, 1963) : la réalité extérieure se donne au scientifique par l'observation, ce qui justifie pour les géographes à la fois l'importance de la vue dans la construction des protocoles méthodologiques ainsi que l'intérêt porté sur le visible, c'est-à-dire la physionomie, ce qui a permis d'ériger le paysage en objet central de la discipline. Muni de ce viatique théorique et méthodologique, le géographe est intellectuellement outillé pour appréhender la réalité sans aucune autre médiation que celle de son regard et de la pérégrination. La géographie s'inscrit donc dans un régime de scientificité propre à l'âge positiviste – pour savoir, il suffit de voir – tout en instaurant un mode spécifique de légitimation : c'est la présence d'un géographe sur le terrain qui permet de garantir la véracité de l'observation donc la fiabilité des données collectées et restituées.

Le géographe se distingue donc des autres scientifiques de son temps : alors que le positivisme relègue ces derniers au rang de simple opérateurs (Corboz, 1990), c'est au contraire l'expérience et la présence du géographe sur le terrain qui légitiment les savoirs qu'il formule. Cette forme d'argument d'autorité développée par les géographes et directement issu de l'approche sensible du monde telle que le Rousseau de la *Nouvelle Héloïse* ou des *Rêveries du promeneur solitaire* l'a rendu familier (Lévy, 2006) va à l'encontre des fondements positivistes, notamment le principe de reproductibilité de l'expérience qui régit habituellement les modes de validation des sciences expérimentales. Pour le géographe, c'est l'expérience de sa présence qui constitue la validation des connaissances qu'il formule, ce qui explique l'importance de cette figure du *géographe de terrain* que la géographie vidalienne cherche à imposer. C'est une justification supplémentaire pour travailler à l'échelle régionale, c'est-à-dire à l'échelle d'une réalité directement appréhendable au moyen d'un déplacement. Dès lors, la controverse avec les sociologues peut être envisagée sous un jour nouveau : la discussion sur les échelles pertinentes – les géographes défendent l'échelle régionale face à des sociologues qui promeuvent des échelles plus petites – et sur les schèmes de causalité à mettre en

œuvre interrogent frontalement la question de la reproductibilité de l'expérience et donc la scientificité de la discipline. Pour les sociologues, une science qui ne parviendrait pas à dégager des principes universels de causalité ne serait pas une science. Les géographes, dans ce procès en scientificité, se défendent en se réclamant de la *réalité*, c'est-à-dire – les deux termes sont équivalents pour les Vidalien – du *terrain*. Vidal résume cette idée dans le compte rendu qu'il consacre dans les *Annales* à la thèse de Sion :

« Dans l'explication de ces faits très complexes, soumis à des circonstances diverses de temps et de lieu, l'analyse géographique, aussi bien que celle des influences ethniques et historiques, doit avoir sa part ; l'emploi exclusif d'un mode d'interprétation ne saurait satisfaire une intelligence éprise de réalité et non de système. »²

Deux régimes de scientificité s'opposent : la réalité³ d'une part et la reproductibilité de l'expérience (c'est-à-dire la généralisation) d'autre part. Là encore, les géographes manient l'argument d'autorité. Vidal a déjà imposé la pratique du terrain sur sa seule autorité et maintenant les géographes justifient ainsi collectivement le recours au terrain.

Cette immédiateté – perçue comme un principe du paradigme qui se met alors en place – n'est pourtant qu'une fiction. Elle est reconnue comme telle et le coup de force des Vidalien est d'avoir réussi à l'imposer. Les géographes sont conscients qu'ils ne manipulent que des médiations : en marge des travaux régionaux, les géographes mènent des réflexions méthodologiques sur l'utilisation de ces médiations. Ainsi la thèse secondaire de Demangeon est-elle une réflexion méthodologique sur « les sources de la géographie de la France aux Archives nationales » (Demangeon, 1905). Les cartes, abondamment utilisées, sont elles-aussi des médiations : la légende de la carte topographique, son échelle, le choix des objets ou de la représentation du relief relèvent de choix qui médiatisent le rapport au réel. La carte thématique procède aussi d'un crible qui donne une représentation médiée du réel (Palsky, 1996) : Emmanuel de Martonne consacre d'ailleurs sa thèse secondaire à l'établissement d'une carte de la population valaque et des problèmes méthodologiques rencontrés (De Martonne, 1903). Ce qui constitue le cœur du métier de géographe, l'observation et l'entretien, sont aussi des médiations, comme le révèle la correspondance de Demangeon mise au jour par Denis Wolff (Wolff, 2005). Ainsi les itinéraires de Demangeon sont-ils commandés par la nécessité de gagner des points d'observation, c'est-à-dire des points hauts :

¹ *Classique* renvoie ici la géographie dite « classique », c'est-à-dire vidalienne ; il ne s'agit en aucune façon d'une référence à l'*épistémè* classique dont parle Foucault (Foucault, 1966).

² VIDAL DE LA BLACHE, P. (1909). « Les paysans de la Normandie orientale par Jules Sion ». *Annales de géographie*. XVIII. p. 177 à 181. p. 178.

³ Aujourd'hui, on parlerait plus volontiers de *réalité d'expérience*, comme l'a fait Denis Retaillé dans l'entretien qu'il m'a accordé : « Oui, moi, j'assume le tabou [d'être un géographe de terrain]. Et maintenant, je suis bien content que tout le monde se réclame du terrain comme une vérité d'expérience. Pas une vérité tout court. » (Denis Retaillé)

« Les hauteurs sont mes observatoires » (Lettre de Demangeon à son épouse du 21/08/1907 citée dans Wolff, 2005 : 371)

« Demain, je dévie un peu mon itinéraire pour monter à un point coté 600 m. d'où je présume que j'aurai une vue superbe et explicative. » (Lettre de Demangeon à son épouse du 24/08/1907 citée dans *Ibid.*)

Les itinéraires ne sont donc pas laissés au hasard : ils sont construits afin d'appréhender au mieux la région dans le cadre d'une géographie qui fait la part belle à l'observation panoramique. Et la mise sur le même plan des adjectifs « superbe » et « explicative » traduit le parallèle entre les dimensions esthétique et scientifique : c'est l'observation qui explique. La vue ne permet pourtant pas de tout expliquer et des entretiens doivent compléter ces observations : c'est une pierre dans le jardin de l'immédiateté, mais encore est-elle admise par les géographes. Raoul Blanchard, dans sa préface à ses *Alpes* rappelle d'ailleurs l'intérêt de ces témoignages et la nécessité de les recueillir :

« Je n'ai jamais oublié que mon ami Demangeon me disait en 1906 : 'Ce que je sais de meilleur sur la Picardie, ce sont les paysans qui me l'ont appris'. » (cité dans Wolff, 2008 : 6)

Ainsi Demangeon n'hésite-t-il pas à aller à la rencontre des habitants afin d'élucider leurs modes de vie ; il est l'un des premiers géographes à mettre en œuvre la technique du questionnaire (Wolff, 2005). Si les patois rendent les échanges parfois difficiles, il se tourne volontiers vers les instituteurs qui le renseignent. Cette collecte est elle aussi médiatisée : elle dépend du hasard des rencontres, comme ce 24 août 1908 où il fait chou blanc :

« Je n'ai pas eu de chance avec les instituteurs : dans les deux communes où j'aurais voulu me renseigner, le magister était absent : dans l'une, il était à la chasse ; dans l'autre, parti en vacances très loin. J'ai donc dû me contenter de ma seule observation. » (Lettre de Demangeon à son épouse du 24/08/1908 citée dans Wolff, 2005 : 376)

Les informations qu'il peut obtenir dépendent ainsi largement du hasard, ce qui va à l'encontre d'un réel qui serait immédiatement accessible aux sens : la seule observation n'est qu'une béquille quand les instituteurs ne sont pas là. Toutes ces médiations n'apparaissent pas dans les restitutions. Celles-ci adoptent une forme où toutes les médiations (y compris l'observateur lui-même) sont gommées ce qui laisse accroire une immédiateté du monde : c'est une géographie écrite sur le mode réaliste du « plain-pied du monde » (Orain, 2003 et 2009) : alors que l'expérience du terrain est valorisée dans la réception des thèses (comme l'attestent les comptes rendus que les géographes ou les historiens publient), elle est complètement évacuée des écrits académiques. C'est le tribut que la géographie paie au positivisme à une époque où la pensée de Pascal « Le moi est haïssable » est encore dans les esprits. L'expérience de terrain est donc tue : c'est l'origine du silence qui a longtemps accompagné le terrain des géographes et plus largement tout ce qui a trait à la fabrication des savoirs disciplinaires.

Cette immédiateté – largement construite – autorise la cumulativité : si le monde extérieur est indépendant du sujet qui l’observe, cela signifie que différents observateurs peuvent en faire la même expérience. Le monde extérieur s’apparente donc à réservoir de données qu’il suffirait de collecter : la qualité des observateurs ne changerait rien à leurs observations. La géographie vidalienne ne rompt pas avec l’ancienne tradition taxonomique du monde (Glacken, 1990). Les efforts de Vidal pour refonder la discipline sur une base régionale n’y change rien : le « dossier régional » que le géographe doit instruire (Robic, 1991) encourage au contraire l’accumulation des données. A charge pour le lecteur de faire le tri et d’opérer la synthèse attendue. En rappelant la nécessité de commencer par le particulier avant de s’intéresser au général, Vidal de La Blache puis Demangeon¹ ouvrent la porte à la démarche cumulative. Ce trait se lit dans le *corpus* des excursions interuniversitaires : très vite, ces excursions deviennent non plus l’occasion de raconter l’événement mais le prétexte pour dresser une synthèse régionale. C’est le coup d’envoi à un allongement systématique de la longueur de ces comptes rendus : si le compte rendu de l’excursion inaugurale de 1905 en Bretagne fait deux pages, celui de l’excursion de 1955 dans les Alpes en fait trente-six !

Les géographes définissent donc un régime de scientificité à la fois dans l’esprit du temps mais original par rapport aux autres sciences humaines qui se définissent à l’époque : en rejetant la question du terrain du côté de l’immédiateté, ils évacuent les réflexions théoriques et méthodologiques, à la différence des historiens (Lavissee, Seignobos) ou des sociologues (Durkheim). Le consensus des géographes pour ne pas interroger le rapport de leur discipline au réel est scellé par une fiction qu’ils acceptent comme telle et revendiquent. A leur manière, si l’on reprend la formule de Bruno Latour, ils évitent de tuer la poule aux œufs d’or.

« L’histoire est entièrement vraie, puisque je l’ai imaginée d’un bout à l’autre »²

Lorsque la crise de la géographie survient, cette fiction vole en éclat : elle n’est plus opératoire. L’heure n’est plus à la justification du paradigme, mais au contraire à sa démolition et la dénonciation de cette fiction y contribue : les géographes s’engouffrent dans la brèche et interrogent les relations entre leurs terrains et la réalité. Plus personne n’est dupe de cette immédiateté de la réalité dont se prévalaient les géographes, comme le rappelle Paul Claval alors qu’il évoque, au cours de l’entretien qu’il m’a accordé, le « métier de géographe » :

¹ VIDAL DE LA BLACHE, P. (1909). « Les paysans de la Normandie orientale par Jules Sion ». *Annales de géographie*. XVIII. p. 177 à 181.

DEMANGEON, A. (1923). « Introduction géographique à l’histoire ». *Annales de géographie*. XXXII. p. 165 à 170.

² Boris Vian, *L’écume des jours*.

« Ce métier de géographe, ça consistait à apprendre à lire le paysage en utilisant comme moyen de décryptage les documents cartographiques, en apprenant à analyser les différentes profondeurs, les différents plans, en faisant des croquis panoramiques, en faisant etc... Il y avait toute une série de techniques d'analyse du paysage. Le terrain, c'était également le contact avec la géologie, les notions de structure et d'évolution géographiques. C'était également, et de plus en plus l'appréhension de faits de paysages humanisés, de structures agraires, de répartition de l'habitat. C'était l'analyse des activités telle qu'on peut l'appréhender à travers les documents concrets que sont les formes d'utilisation du sol, les flux de transport... C'était cela le terrain. C'est-à-dire une discipline qui vous apprenait à partir de choses observables essentiellement par l'œil. De choses dont on peut également obtenir le témoignage à travers une conversation avec les gens, à travers des questionnaires. Et en utilisant un certain nombre d'aides. Ces aides qui résument au fond l'expérience d'autrui sont des aides cartographiques, topographiques, géologiques, statistiques. Tout ceci faisait oublier aux géographes qu'ils travaillaient non pas en solitaires mais qu'en réalité, leur travail était possible car c'était le fruit d'un travail collectif qui les avait précédés. Ils avaient la carte géologique qui représentait tout un effort de réflexion sur les structures, et dont ils héritaient. Ils avaient des cartes topographiques qui leur permettaient d'avoir une vue panoramique sur un ensemble, des formes habitées, *etc.* Ils avaient des informations statistiques. Et quand ils mettaient l'accent sur le terrain dans l'acquisition de leurs connaissances, ils négligeaient en réalité quelque chose qu'ils tiraient non pas de l'œil du géographe, mais du métier de ceux qui les avaient précédés. Donc, dans ma critique, il y avait cette idée qu'on ne mesurait pas assez le poids, dans le terrain tel qu'il se présentait, de toutes ces pratiques collectives antérieures. » (Paul Claval)

Paul Claval met en lumière une double médiation à l'œuvre. D'une part la réalité n'est pas immédiatement accessible et il est nécessaire de mobiliser des concepts et des théories ; d'autre part, le travail scientifique exige, par nature, la médiation. L'accès à la réalité est toujours conditionné par ce que les prédécesseurs ont vu et fait. Mais cela n'accrédite pas pour autant la cumulativité qui est l'un des fondements de la démarche géographique classique : elle aussi vole en éclat, ce que Marc Dumont (qui, trop jeune, n'est pas un acteur ou un témoin de la crise) rappelle :

« Je me rappelle d'un schéma que j'avais fait dans le cadre de ma thèse où je mettais en cause ce fameux modèle qui m'a toujours fait rire de la science cumulative. (...) Je ne crois pas que la science apporte, que chacun apporte sa petite pierre. C'est la phrase qui toujours me fait rire : 'J'ai apporté ma petite pierre à l'édifice de la science'. Je ne crois pas à cette téléologie, c'est à dire à cette idée de finalité, qu'il y aurait une sorte de pyramide comme ça, qu'on construirait tous, chacun. C'est très beau, positiviste, propre à Auguste Comte, mais je n'y crois pas du tout. Je crois à la logique du transfert, c'est-à-dire du déplacement. On déplace à chaque fois un regard différent. Et qu'à chaque fois ce qui se donne comme finalement le plus cumulatif n'a rien de cumulatif. C'est simplement qu'on regarde les choses autrement, qu'on a simplement décalé le regard par rapport au regard précédent. » (Marc Dumont)

L'exemple de Pierre Birot (abondamment cité lors des entretiens¹ tant sa propension à découper le terrain et à le partager a marqué les esprits) qui a découpé la Méditerranée entre ses élèves illustre ce déplacement du regard, comme le remarque Jean-Claude Wieber :

« Mais ce qui me paraissait bizarre, c'est juste des gens qui ont travaillé en même temps que moi et qui ont mon âge à peu de chose près, qui avaient fait leur thèse par exemple avec Pierre Birot, qui est un géographe de terrain (c'est évident) mais pas seulement. Et Birot avait découpé l'Italie en morceaux et la Grèce en morceaux, et chacun de ses thésards avait un morceau. Il y a une thèse sur l'Italie centrale. Il y a une thèse sur l'Italie du Sud. Il y a une thèse sur la Sardaigne si ma mémoire est bonne. Et puis, il y a la Grèce où là, c'était typique : le Péloponnèse, la Grèce centrale... Vraiment, chacun avait son morceau. Et plus tard, je me suis aperçu que chacun avait son morceau mais qu'en fait, chacun n'avait pas pris exactement les mêmes voies. Dans l'idée de Birot, il s'agissait sans doute de faire une géographie unifiée de tout l'ensemble. Et là, au contraire, on avait des points de vue individuels qui donnaient autre chose. » (Jean-Claude Wieber)

Directement nourri de cette idée d'une science cumulative, le projet de Birot – qui rappelle celui de Vidal qui a distribué les régions françaises à ses disciples, et surtout celui de Blanchard qui a réparti les Alpes entre ses étudiants – consistait donc à proposer un tableau unifié des connaissances sur la morphologie de l'Italie et de la Grèce, mais la « logique du transfert » qu'évoque Marc Dumont est à l'œuvre : chaque thèse n'est jamais que le fruit d'un regard situé, ce qui bat également en brèche l'idée d'une réalité extérieure indépendante de celui qui l'observe. Le réel l'emporte sur la réalité. *Nihil novi sub sole* : cet argument était déjà au principe de la charge de Simiand contre la géographie vidalienne :

« On le voit à ces quelques exemples, chez des géographes d'une même école, la notion de ce qui est géographique, de ce qui est et doit être l'objet d'une étude géographique, apparaît ou bien fort diverse, - si chacun de ces auteurs a mis dans son livre ce qu'il considérait et tout ce qu'il considérait comme proprement géographique, - ou bien fort indéterminée, si nous devons intégrer en elle jusqu'aux catégories de faits les plus distantes que nous trouverons visées dans l'une ou dans l'autre de ces études. »²

Dès lors, toutes les implications de cette immédiateté du monde sont remises en cause, à commencer par l'idée de la surenchère descriptive que le modèle cumulatif encourage. Roger Brunet rappelle les errances descriptives de la géographie à laquelle il a été formé dans les années 1950 :

« Il y avait des descriptions sans méthode. Pas de livre intéressant non plus. Un des rares livres de référence, c'était une espèce de géographie économique d'un certain J.-J. Juglas, que je n'ai jamais connu; c'était abominable, une collection de chiffres d'épicerie. » (Roger Brunet)

¹ La figure de Pierre Birot (l'enseignant, le chercheur ou le directeur de thèse, le président de jury de thèse...) a ainsi été évoquée par Henri Chamussy, Roland Courtot, Armand Frémont, Pierre Gentelle, Jean Malaurie, Alain Reynaud, Georges Rossi, Michel Sivignon et Jean-Claude Wieber. C'est l'un des géographes les plus cités dans les entretiens que j'ai recueillis. Cela tient aussi bien à son rayonnement et à la position qu'il occupait dans l'institution qu'au faible nombre de géographes en poste à l'Université avant les massifications des années 1960.

² SIMIAND, F. (1909). « Géographie humaine et sociologie ». *L'Année sociologique*. IX. p. 723 à 732.

L'effondrement de cette fiction peut expliquer un paradoxe – déjà mis en évidence (Volvey, 2003b) – qui est au cœur de la problématique du terrain et dont nous avons cherché à proposer différentes explications : pourquoi, contrairement aux idées reçues, le terrain comme méthode n'est-il pas remis en cause lors de la crise de la géographie ? Dans leur volonté de faire table rase de la géographie vidalienne, pourquoi les rénovateurs ne sont-ils pas allés jusqu'à supprimer ce qui en faisait le cœur méthodologique : le terrain ? Ce n'est pas à la méthode empirique que s'en prennent les rénovateurs – quels qu'ils soient – mais à ce qu'on veut lui faire dire. Dans les attaques contre le terrain qui fusent à l'époque, il faut voir une critique de l'empirisme en vigueur dans la discipline ainsi que des propositions pour refonder un modèle de positivité plus en phase avec les évolutions épistémologiques, plus qu'une remise en cause de la nécessité d'aller voir sur place. Jacques Lévy, alors acteur de cette rénovation, revient sur cette remise en cause du terrain fondée sur la critique du modèle empirique de la géographie qu'il condamne :

« Sur le fait que le terrain faisait partie du bloc qui était critiqué, ce n'était pas le terrain en soi : c'était un certain type de rapport au terrain. Il me semble (mais je parle avec mes mots d'aujourd'hui, je ne sais pas si j'aurais dit exactement ça, il y a trente ans) qu'il y avait le fait que d'abord le terrain était défini de façon restrictive comme la présence fréquente, mais en même temps, relativement distante et limitée dans le temps dans des lieux d'étude. De ce point de vue là, on voyait bien la différence entre ce que faisaient les géographes à l'époque et puis, les anthropologues : il y avait très peu de pratique d'immersion. C'était une espèce de point d'équilibre trouvé je ne sais pas comment, qui était appelé terrain, mais qui était une des pratiques possibles et pas la seule, de présence dans le lieu d'étude. Et puis, d'autre part, et ça, c'était l'essentiel de notre critique, c'est qu'il y avait une fétichisation du terrain défini ainsi. Une fétichisation de la présence matérielle dans les lieux comme s'il y avait un miracle qui se produisait par une espèce de percolation qui faisait que la connaissance jaillissait toute seule de la simple présence. En fait, notre critique de la fétichisation du terrain, c'était une critique de l'empirisme qui a été aussi celle de la *new geography*. Mais qui a opposé à cet empirisme souvent un autre empirisme qui était l'empirisme des statistiques. Donc, il n'y avait plus l'empirisme consistant à dire : 'Je vais quelque part et soudain, je sais'. Mais il y avait : 'Je regarde une série de chiffre et soudain, je sais'. Il y avait la même naïveté épistémologique, je dirais, dans les deux. Bon, on peut dire que la deuxième avait l'avantage qu'il y avait au moins quelque chose de systématique. Mais en même temps, il y avait aussi la fragilité de déshumaniser la société, de faire comme si le monde des hommes était uniquement un monde de choses. Donc, il y avait du bon et du mauvais, je dirais, dans les deux aspects. Mais, en tous les cas, nous, ce que nous critiquions, c'était à travers la critique de ce *terrain* tel qu'on nous l'assénait, c'était la critique de l'empirisme. Nous, en fait, on réagissait au fait qu'on nous disait : 'Ah, si tu veux être un bon géographe, tu dois faire du terrain' avec une définition très restrictive et un peu miraculeuse. C'était ça que nous critiquions. » (Jacques Lévy)

Et Jacques Lévy ne remet pas en cause la pratique de terrain, bien au contraire :

« Là, je pense qu'il faut poser au départ une neutralité des différents types de sources d'informations qu'on a vis-à-vis de l'objet d'étude. Simplement, je m'aperçois que la présence dans le lieu, moi, m'aide beaucoup. Personnellement, je n'en ferais pas un *credo* général mais je dirais que moi, ça m'aide. » (Jacques Lévy)

Le terrain – entendu comme méthode – est une source d’informations parmi d’autres : si elle ne doit pas être négligée, elle ne doit pas être survalorisée (« fétichisée » selon la formule de Jacques Lévy) comme elle l’a été depuis Vidal, au point que les autres sources (pourtant tout aussi mobilisées qu’il s’agisse de la bibliographie ou des archives) paraissaient négligées. C’est donc un changement d’usage heuristique du terrain qui se dessine et qui définit le nouveau régime de scientificité désormais en vigueur dans la discipline.

Les géographes pointent ainsi les limites de la géographie classique qui n’offre plus un cadre opératoire pour avoir une prise directe sur le monde. En privilégiant l’échelle régionale, elle empêche de penser les bouleversements à l’échelle mondiale qui surviennent tout au long de la deuxième partie du XX^e siècle et qui affectent l’organisation de l’espace, comme l’explosion démographique dans les pays du Sud, l’urbanisation ou la Guerre froide qui dessine un monde bipolaire. Dans le sillage de Foucault, un doute sur l’adéquation des mots et des choses se généralise (Foucault, 1966) : on entre dans l’ère du soupçon¹ comme l’atteste l’essor des démarches constructivistes (Le Moigne, 1994 et 1995 ; Lussault, 2003a). Dès lors, on s’intéresse moins au terrain entendu comme un espace et qui ne se confond plus avec la réalité qu’il faut étudier : d’une part, on remet en cause l’évidence du découpage régional jadis privilégié, et d’autre part, on s’intéresse à des objets qui ne sont pas significatifs à l’échelle d’une région. Ce glissement – de méthode mais également de régime de scientificité de la discipline – est lisible dans le film d’Etienne Juillard *Qu’est-ce qu’une région ? Un exemple : la région de Strasbourg* (1967). L’aporie de l’approche classique du monde est mise en scène : à une géographie régionale soucieuse des paysages, des reliefs et des genres de vie (essentiellement ruraux) convoquée à des fins descriptives, Juillard promeut une géographie renouvelée, fondée sur une hypothèse – la région polarisée comme grille pour comprendre l’organisation de l’espace – résolue par des méthodes opératoires (l’entretien avec des acteurs choisis en fonction de l’hypothèse). Les deux modes d’écriture – le tableau descriptif d’une part et l’analyse et la cartographie des flux – traduisent le changement en profondeur de la vision du monde des géographes.

Ce changement sans précédent de régime de scientificité intervient lors de la crise de la géographie et affecte le terrain et la conception que les géographes s’en font à l’époque. Le terrain n’est plus considéré comme la réalité (la fiction a fait long feu) qu’il faut expliquer et n’intervient donc plus dans les processus de véridiction des énoncés géographiques, mais est davantage considéré

¹ Ce doute généralisé ne se limite pas au seul champ des sciences sociales : des interrogations similaires se développent dans les champs artistiques, à l’image des théories contemporaines sur la crise du genre romanesque (Robbe-Grillet, 1963 ; Sarraute, 1956).

comme une méthode qui vise à collecter des données *in situ*. Il faut donc s'interroger sur les nouveaux processus de véridiction mis en œuvre par les géographes et sur le rôle qu'y joue alors le terrain.

D'un mode de véridiction à un autre

Sur les ruines du paradigme, de nouvelles formes de validation des savoirs se construisent. Leur but est de rendre la géographie plus scientifique (selon les nouveaux canons de l'époque), ce qui implique de repenser l'articulation des instances – mêlées dans le paradigme classique – qui composent la polysémie du terme *terrain* : l'objet, son cadre, son échelle, le lieu où l'on collecte les données et la méthode d'enquête (Volvey, 2003b). Dans le paradigme classique, tous les termes étaient confondus. L'objet à analyser était la région, c'est-à-dire le terrain, et la méthode de terrain était mobilisée pour accéder à la connaissance de la région : cette fiction reposait sur une articulation de l'objet étudié, l'échelle (souvent régionale) et la méthode.

Deux changements surviennent. De nouvelles échelles d'analyse s'imposent aux géographes et rendent moins évidentes la pratique du terrain : ces nouvelles échelles questionnent ce qu'il faut entendre par *terrain* ainsi que sur le rôle du terrain dans la construction des savoirs géographiques. C'est par exemple le cas pour Thérèse Saint-Julien qui s'intéresse aux systèmes des villes en France :

« Je me suis à ce moment-là un peu éloignée de la géographie idiographique, et partant de pratiques du terrain, qui étaient des pratiques d'immersion, de possession, presque, des pratiques qui construisaient une forme d'identité de géographe. Je me suis davantage intéressée aux structures de l'espace géographique, à ce qui en fondait les régularités, à ce qui était de la géographie comparative. Je me suis alors trouvée confrontée à une certaine inadéquation de l'entrée par le terrain saisi à l'échelon individuel. Ainsi comprendre le fonctionnement d'une ville et ses dynamiques propres ne pouvait se satisfaire d'une simple immersion dans cette ville, pour totale qu'elle soit. La pratique de 'mon terrain' correspondait, me semblait-il, à la prise en considération de certaines questions, et pas d'autres. Or, je me suis engagée sur des questions qui étaient des questions posées à de plus petites échelles, si vous voulez parler comme les géographes, je me suis moins focalisée sur une ville particulière que sur l'inscription de cette ville dans un système de villes et partant, sur les systèmes des villes eux mêmes, appréhendés à différents échelons géographiques. Les *corpus* de connaissance à construire et à mobiliser, les outils à mettre en œuvre m'éloignaient relativement de ce 'terrain identitaire', de cette familiarité sensible avec certains lieux. » (Thérèse Saint-Julien)

C'est l'inadéquation de l'objet – les systèmes de villes – avec les méthodes idiographiques qui est mise en lumière : dès lors, le terrain – envisagé comme un espace intimement parcouru – n'a plus aucune pertinence dans la démarche construite par Thérèse Saint-Julien, ce qui l'oblige à redéfinir ce qu'elle entend par *terrain* et à rompre avec l'héritage classique dans lequel elle a été formée :

« Pour moi, le terrain, c'est l'espace que l'on cherche à s'approprier par une forme de connaissance dans laquelle on est toujours impliqué. Je ne vois pas de productions de connaissances dans laquelle il y aurait une séparation entre le sujet et

l'objet. Donc pour moi, un terrain, peut être statistique, il peut être institutionnel mais il est toujours en rapport avec un espace, un territoire sur lequel et pour lequel il prend forme. Le terrain que j'évoque ici est l'une des acceptions possibles et légitimes, bien qu'assez éloignée de celle à laquelle mes études m'avaient sensibilisée partant des paysages et du rapport entre ceux-ci et l'observateur.»
(Thérèse Saint-Julien)

Ce témoignage montre à quel point les catégories issues de la géographie classique ne sont plus adaptées aux évolutions récentes de la discipline. La transparence du terme *terrain* ainsi que l'assimilation du terrain à la réalité volent en éclat. Le terme *terrain* entre lui aussi en crise : sa polysémie s'intensifie et, à l'image des doutes émis par Thérèse Saint-Julien, il est désormais difficile de savoir ce que le terme recouvre : la définition exclusivement géologique donnée à la même époque par Pierre George ne suffit plus. A ces nouvelles échelles s'attachent de nouveaux objets qui dépassent le cadre d'une géographie définie – comme l'entendait le paradigme classique – comme l'étude des paysages, c'est-à-dire intéressée par la traduction visible des phénomènes et des processus : ces nouveaux objets – évoqués au gré des entretiens – se démarquent donc de la géographie régionale : les réseaux, l'organisation de l'espace à toutes les échelles, l'espace vécu (Frémont, 1976), les marchés ou encore l'urbanisme (Choay, 1965 ; Claude, 2006) et l'aménagement du territoire (Phliponneau, 1960). Pour étudier ces nouveaux objets, le terrain ne peut plus constituer l'alpha et l'oméga de la démarche géographique : de nouvelles données sont mobilisées (les statistiques, les images satellitaires...) et remettent en cause à la fois le monopole du terrain dans la construction des savoirs ainsi que la transparence du terrain. Ces changements perturbent l'ancienne équivalence entre l'objet, la méthode et l'échelle qui justifiait le recours au terrain dans la géographie classique.

Parallèlement, le champ intellectuel des années 1960 et 1970 est marqué par un regain d'intérêt pour l'épistémologie des sciences exactes (Berthelot, 2003 ; Bloor, 1976 ; Kuhn, 1972 ; Lakatos, 1994 ; Popper, 1972 ; Stengers, 2003 a et b) dont les questionnements percolent dans les sciences sociales : la scientificité des sciences sociales se trouve au cœur des débats et l'on tente d'y appliquer les règles de validation alors en vigueur dans les sciences exactes ou expérimentales. C'est l'époque où l'on tente encore d'unifier le champ scientifique par des paradigmes et des questionnements partagés, à l'image de l'aventure structuraliste (Dosse, 1991 et 1992) et l'on retrouve la même effervescence intellectuelle qu'à la fin du XIX^e siècle au point qu'on a pu faire du structuralisme le dernier sursaut du positivisme (Dosse, 1995). Les géographes – pourtant peu enclins, depuis la fin du XIX^e à s'engager dans la réflexion collective – s'emparent de ces questionnements réflexifs et commencent à interroger leur passé disciplinaire¹ : c'est l'époque où l'on commence à

¹ Je renvoie aux réflexions proposées dans le deuxième livre, dans le cheminement consacré à la généalogie des discours.

s'intéresser aux figures tutélaires, comme Hérodote ou Elisée Reclus¹. Le Groupe Dupont cherche à promouvoir de nouvelles méthodes fondées sur des outils théoriques plus performants comme les statistiques². Ces questionnements sur l'objet et les méthodes de la discipline sont nourris par apports théoriques extérieurs à la géographie³ : l'interdisciplinarité se développe⁴ et permet d'enrichir les approches alors en vigueur dans la discipline⁵. Le renouvellement attendu de la discipline se fait donc sous l'angle de la production théorique dont se font écho les revues naissantes. *EspacesTemps*, fondée par Jacques Lévy et Christian Grataloup met en avant l'interdisciplinarité histoire-géographie (Lévy, 1995) alors que *L'espace géographique* entend combler le manque de réflexion théorique et épistémologique, comme le proclame l'éditorial du premier numéro.

Ce bouillonnement intellectuel entraîne un changement de régime de scientificité pour la discipline. Ce n'est plus tant le terrain comme mode d'accès privilégié de la réalité qui est remis en cause que la « réalité » elle-même, désormais suspecte dans un horizon largement réceptif aux théories constructivistes alors en pleine élaboration (Le Moigne, 1994 et 1995 ; Lussault, 2003). Dès lors, la pratique du terrain n'est plus guère la confrontation à un réel fétichisé confondu avec l'objet, mais le contact avec une construction de la réalité qu'il est sensé autant instruire que construire (Cailly, 2003). La place du terrain dans le dispositif heuristique change : désormais, le terrain – entendu désormais surtout comme la collecte *in situ* des données nécessaires à la construction d'un objet – est le moment où l'on confronte une construction théorique préalable à une « réalité » qu'il s'agit d'explicitier. Dans les démarches contemporaines, la démarche déductive l'emporte – aucun géographe ne se revendique d'une approche inductive⁶ – même si des postures très différentes se font jour entre les tenants d'une démarche déductive forte et ceux qui laissent l'induction intervenir dans leurs raisonnements. L'effondrement de la fiction classique donne ainsi naissance à des postures diverses qui constituent

¹ Parallèlement commence la réévaluation critique de l'œuvre de Vidal de La Blache (Robic, 1976).

² Lors des entretiens, Henri Chamussy, Roland Courtot et Robert Chapuis ont retracé l'histoire et le fonctionnement du groupe Dupont ainsi que les avancées qu'il a permises. Henri Chamussy a publié un texte qui résume cette histoire dans *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science* (Knafou, 1997 : 134 à 144).

³ Un exemple est fourni par la démarche de Jacques Lévy qui dresse la liste de ceux dont la pensée l'a directement influencé (Lévy, 1995 : 79 à 93) : dans la durée, les non-géographes l'emportent. Roger Brunet dresse également la liste de ses influences (Brunet, 1997 et 2003a) et parmi ses influences apparaissent les membres de l'École de Francfort comme Horkheimer. Ces deux exemples, même s'ils ne peuvent être étendus à toute la communauté, sont révélateurs de la porosité des champs disciplinaire de l'époque et de la propension des géographes à s'intéresser à ce qui se fait dans les autres domaines du savoir.

⁴ C'est l'époque des grandes enquêtes interdisciplinaires, comme celle qui a eu lieu de 1961 à 1965 à Plozévet, un village du Pays bigouden au cours de laquelle près d'une cinquantaine de chercheurs de toutes les disciplines des sciences sociales se sont succédés pour étudier ce qui était considéré comme le fragment presque intact de la ruralité. Lors de l'entretien qu'il m'a accordé, Pierre Gentelle m'a raconté sa participation à une enquête similaire qui s'est déroulée en Corse.

⁵ Les modalités et les apports de ces enrichissements aux marges des disciplines ont été développés dans le deuxième livre de cette thèse (la sociologie, l'anthropologie, l'histoire...).

⁶ Certains comme Augustin Berque revendiquent ce positionnement proche de l'induction, mais leurs pratiques relèvent davantage d'une approche herméneutique qui doit finalement peu à l'héritage vidalien.

autant de gradients sur un *continuum* qui irait d'une approche déductive faible à une approche radicale.

Du côté de l'approche radicale, on retrouve André Dauphiné :

« Il se trouve que je suis un géographe théoricien : je n'ai donc pas de terrain privilégié. Pire, je crois que les géographes n'ont pas de terrain. (...) La géographie n'a pas d'objet : elle n'a que des projets, c'est-à-dire qu'elle pose des questions à propos d'un terrain ou espace terrestre. La grande originalité de la géographie c'est qu'elle pose deux questions différentes. Moi, personnellement, je pars de théories et je vais les appliquer sur tel ou tel terrain, et généralement pour des choses qui sont totalement différentes. Je sors d'un cours où j'ai montré aux étudiants que le modèle de l'évolution de la population à Nice était exactement la même chose que le modèle d'évolution du Lac de Genève, en termes d'entrées/sorties. C'est cela la science de la complexité : c'est montrer que les mêmes mécanismes s'appliquent pour des modèles totalement différents. Donc un terrain fixe ne présente aucun intérêt : je ne vois pas l'intérêt d'avoir un terrain fixe. C'est vrai que j'ai travaillé plutôt sur l'Italie. Je connais pratiquement toutes les régions de l'Italie à part un ou deux coins, quand j'ai fait les ouvrages (j'en ai fait deux), c'est vrai que je me suis baladé pour voir. Mais j'ai vu l'Italie avec les modèles que j'avais en tête : les modèles d'anisotropie, l'opposition littoral/intérieur que l'on retrouve tout autour de la Méditerranée. Quand j'y suis allé j'ai retrouvé cela. Ça prend parfois des formes différentes, mais c'est toujours pareil. » (André Dauphiné)

Dans cette perspective, le terrain n'est qu'un élément qui sert à vérifier une théorie : ce sont les théories qui permettent de voir la réalité, donc de la faire advenir. La démarche scientifique vise donc à produire des théories qui peuvent être vérifiées sur le terrain. La tâche du géographe consiste alors à produire des théories qui puissent à la fois être vérifiées mais également être pertinentes pour comprendre un processus, comme le rappelle Jacques Lévy :

« C'est-à-dire justement d'accepter l'idée qu'il faut parfois changer de théories. Il ne faut pas seulement s'adapter. Il faut aussi, ce que j'appelle dans *Egogéographies*, l'idée de *tectonique cassante*, c'est-à-dire qu'à un moment donné, je suis très proche de Popper de ce point de vue là : il faut se méfier des hypothèses *ad hoc* qui vont sauver une théorie menacée. Bien sûr, une théorie peut aussi s'enrichir. Mais il faut aussi être capable de se dire par moment : Attends là, comment j'arrive à rendre compatible ce que je vois et mes hypothèses, même mes thèses. Donc ça, c'est une première chose, c'est-à-dire accepter le principe qu'une théorie peut sombrer, peut être en échec. Et deuxièmement, c'est le fait que c'est bien quand c'est comme ça. Là encore, je suis Popper : quand ça ne marche pas, qu'on a un élément de validation, de validation négative, bien sûr, mais c'est-à-dire qu'une théorie qui marche, ne prouve rien. C'est très facile de fabriquer des théories qui marchent tout le temps. Donc, il faut s'arranger pour mettre ses théories en position de risque. En position de crise permanente, d'une certaine façon. » (Jacques Lévy)

Cette géographie-là, déductive, nourrie des modèles des sciences expérimentales, se donne tous les critères de scientificité : les principes de pertinence et de validation sont placés au cœur de la démarche. A l'opposé, on trouve des géographes qui, tout en rejetant la démarche inductive pure, ne se satisfont pas pour autant d'une démarche déductive rigide. C'est le cas de Francine Barthe qui, en mettant en avant la surprise et l'étonnement, s'éloigne dans les recherches qu'elle mène sur des objets insolites, de la démarche déductive :

« Il y a une chose dont je me méfie beaucoup : il ne faut pas aller sur le terrain pour trouver ce qu'on a décidé de trouver. Il faut toujours avoir une sorte de naïveté, de curiosité. Quand je fais du terrain, j'attends d'être surprise, étonnée, complètement remise en question. Si je vais sur le terrain et que je me dis, dans cette situation précise, je vais aboutir à retrouver cette configuration là et que ça se passe comme ça et que j'ai raison, ça ne m'intéresse plus. Cette situation s'est produite pour les plages naturistes, sur la question précise de la cohabitation entre gays et hétérosexuels. J'étais en Guadeloupe et je suis allée faire un terrain sur une plage qui était mixte. Mixte, au sens où elle était fréquentée à la fois par un club naturiste, donc instituée, référencée dans le bottin des naturistes et elle était aussi appropriée par des gays. Nous avons travaillé sur le sujet avant mon départ avec Emmanuel Jaurand. Je m'étais dit en amont après avoir discuté longtemps, réfléchi avec lui : voilà ce que je vais trouver, une distribution précise des publics, une partition avec d'un côté les gays et l'autre côté les naturistes (couples, famille, avec un certain âge, il y a très peu de jeunes naturistes). Quand je me suis retrouvée sur cette plage, j'ai exactement retrouvé ce que nous avions émis comme hypothèses. Entre les deux communautés il y avait le Mur de Berlin, une configuration complètement schizophrénique, deux mondes avec entre les deux un *no man's land* d'un mètre ou deux et des pratiques sexuelles, comme le dit Emmanuel Jaurand dans ses articles, sur l'arrière de la plage *etc.* Là, pour le coup, la confrontation avec le terrain a confirmé à 100 % et alors ce n'était plus intéressant. Ça ne m'a plus intéressée du tout. Ça doit vraiment déranger, étonner, bousculer : le terrain doit servir à ça. » (Francine Barthe)

Echec ou triomphe de la méthode ? Sans doute les deux. Le triomphe tout d'abord de la démarche déductive : la réflexion préalable aboutit à la formalisation d'hypothèses qu'une confrontation avec le terrain vient valider en tout point. Un échec aussi de cette méthode : cette démarche empêche Francine Barthe d'appréhender ce qui constitue le moteur de son travail, c'est-à-dire la surprise et l'étonnement. On croise alors deux niveaux distincts : le scientifique (la formalisation et la validation d'hypothèses) et le biographique (le moteur du sujet). Dès lors, dans ses pratiques de recherche, Francine Barthe cherche-t-elle à s'éloigner de ce modèle déductif en privilégiant des méthodes d'immersion au contact des espaces et des populations étudiées. Entre ces deux postures – la démarche déductive radicale et son rejet – on trouve des démarches itératives : sans diminuer l'importance de la construction préalable des hypothèses, Patrick Pigeon est sensible aux possibilités qui s'ouvrent à lui sur le terrain et que, muni de cette grille, il peut étudier quitte à modifier ses hypothèses :

« Bien sûr, on ne peut pas aller sur le terrain dans l'absolu, ça n'a absolument aucun sens. D'ailleurs, je serais toujours en train de tourner (*rire*). Donc, il y a une grille de lecture. Comment ça se présente ? Parmi les possibilités d'entrer et de choisir le terrain, la démarche la plus simple et la plus commode parmi celle que je connais, consiste à aller voir par exemple le service RTM, d'aller fouiller dans les archives, de m'entretenir avec les différents gestionnaires des risques, et ensuite, d'aller voir un certain nombre de sites qu'ils indiquent comme étant particulièrement intéressants. Ceci dit, ça ne suffit pas. A partir du moment où on établit une première base de données et à partir du moment où on a un premier contact, ça met en contact avec d'autres personnes, d'autres bases de données et aussi d'autres terrains. C'est-à-dire que les terrains qu'on pensait au départ être les plus intéressants, ce ne sont pas nécessairement ceux sur lesquels on va travailler effectivement, parce qu'en allant sur ces terrains-là, on voit effectivement ce qu'ils ont décrit et on voit aussi

plein d'autres choses, et notamment d'autres terrains que n'avaient pas mentionnés pour mille et une raisons (*rire*) peut-être parce qu'ils voulait tout simplement pas qu'on y aille aussi et qu'on trouve parce qu'ils étaient en quelque sorte cachés derrière un terrain sur lequel l'institution aimerait peut-être pouvoir travailler. Donc, c'est quelque chose de très évolutif. Les jeux ne sont en aucun cas faits dès le départ.» (Patrick Pigeon)

Ces trois exemples montrent que de nouveaux modes de vérification se mettent en place et que la transparence du terrain a fait long feu. Dans cette volonté d'affirmer la scientificité de la démarche, une métaphore est souvent mobilisée : celle du *laboratoire*. Certes, les géographes ont l'habitude de travailler au sein de laboratoires de recherche (entendu comme des locaux ou des institutions auxquelles ils appartiennent) voire – pour certains (notamment ceux, comme Philippe Allée, Bernard Valadas, Fernand Verger, Raphaël Paris ou Samuel Etienne, qui travaillent en géographie physique) – dans des centres équipés pour l'analyse d'échantillons (pétrographie, sédimentologie, datations, mycologie...) ; mais quelques géographes font de leur terrain (c'est-à-dire de l'espace qu'ils étudient en l'instrumentant) un *laboratoire*. Le géographe apparaît donc comme l'équivalent du chercheur en sciences expérimentales : voilà garantie la scientificité de la démarche. C'est ainsi qu'Armand Frémont justifie son usage du terme :

« J'emploie volontiers une autre expression, par correspondance avec les scientifiques durs : j'ai tendance à dire 'C'est mon laboratoire'. La Normandie, je crois que je pourrais en renouveler continuellement la connaissance, l'approfondir, même si j'ai l'impression de la connaître très bien et que je suis l'un de ceux qui la connaît le mieux. » (Armand Frémont)

Ce terme traduit à la fois la familiarité pour le terrain étudié (de même qu'un scientifique est familier de son laboratoire où il travaille tous les jours) et la possibilité d'en renouveler sans cesse la connaissance, à la lumière du laboratoire qui est un lieu de savoir (Jacob, 2007). Cela n'éclaircit en rien cette métaphore qui mérite d'être questionnée dans la mesure où elle interroge pleinement le rapport des géographes à la réalité qu'ils ont en charge de décrire et d'expliquer. Deux autres géographes ont ainsi instruit la métaphore : un spécialiste de la géographie physique (Pierre Carréga) et une spécialiste de géographie sociale dans la lignée des travaux d'Armand Frémont (Raymonde Séchet). Cette métaphore rompt avec l'héritage classique : le choix de privilégier le terrain comme moyen de vérification (cf. *supra*) était une manière – en refusant de suivre le modèle des sciences expérimentales alors dominant – de se démarquer de la sociologie. L'argument de Vidal et de Demangeon peut être rappelé : en s'intéressant au général (ce que fait l'expérimentateur dans son laboratoire qui essaie de purifier ses résultats afin des les faire accéder à une généralisation), on délaisse le particulier (*l'hic et nunc* qui est le contraire même du laboratoire) ; or, pour les Vidalien, avant toute généralisation, il faut connaître le particulier. Ainsi la problématique du laboratoire

interfère-t-elle avec la question de la généralisation des savoirs, et, au-delà, du statut de la géographie comme science.

Qu'est-ce qu'un laboratoire ? C'est un lieu « où les phénomènes y sont rendus enfin plus petits que le groupe d'hommes qui peut alors les dominer » (Latour, 2001 : 123), c'est-à-dire que c'est un lieu où les scientifiques ont prise sur des phénomènes et peuvent les manipuler à l'envi ce qui leur est impossible dans la réalité : ils peuvent ainsi modifier librement les paramètres qui déterminent leurs conditions de possibilité ou les confronter à des dispositifs inédits afin de mieux les comprendre. Les chercheurs en sciences expérimentales ont donc dans leur laboratoire des possibilités qui leur sont interdites dans la réalité. En est-il de même pour les géographes ? Le terrain tel qu'il est décrit est-il comparable à un laboratoire ? Les géographes sont-ils plus puissants sur leur terrain (c'est-à-dire dans leur laboratoire) qu'à l'extérieur de leur terrain ? La définition donnée par les tenants de la géographie sociale s'inscrit en fait dans le cadre hypothético-déductif déjà élucidé :

« Je pense que c'est une référence qui renvoie à une démarche hypothético-déductive dans laquelle on va faire du terrain le cadre de réponse et d'interrogation par rapport à une question soit de nature sociale, soit de nature plus géographico-spatiale. » (Raymonde Séchet)

Le *laboratoire*, pour Raymonde Séchet, semble alors un synonyme de *terrain*. Rien de tel en revanche dans la conception que Pierre Carréga donne du *laboratoire*. Lors de l'entretien, Pierre Carréga est longuement revenu sur les études qu'il mène sur la dynamique des incendies. Peu satisfait des études menées en laboratoire – entendu cette fois au sens des sciences expérimentales – qui ne reproduisent qu'imparfaitement les conditions d'un vrai incendie (relief, vents, chaleurs, nature des matériaux brûlés...), il préfère mener des recherches *in situ* – donc hors du laboratoire – lorsque l'ONF procède à des brûlis. Lui et ses équipes se rendent donc sur des parcelles qu'ils équipent pour étudier la propagation des flammes :

« on s'est mis d'accord avec des gens de l'Office National des Forêts. Ils ont une campagne annuelle de brûlages dirigés. Et là, vous avez un bouquin (c'est tout récent) où ils disent tout ce qu'ils vont brûler. Ils brûlent volontairement à peu près 5 000 hectares dans les Alpes-Maritimes chaque année. L'idée est de brûler pour rendre le terrain aux bergers. En fait, ça évite que les bergers mettent le feu. Tant qu'à faire autant que ça soit l'ONF parce que c'est mieux maîtrisé. Et à l'intérieur de cette préoccupation qui est la leur, nous, on s'est mis d'accord pour créer des parcelles dans lesquelles on fait des feux dans le sens qui nous intéresse. C'est à dire comme si c'est un vrai feu. Tandis qu'eux, ils sécurisent le périmètre très large qui peut faire un kilomètre. A l'intérieur de ça, nous créons des parcelles beaucoup plus petites mais qui font quand même cinquante mètres de long, et on crée des vrais feux durant lesquels on fait des mesures. Aller sur un vrai feu, je veux dire un feu à l'extérieur, c'est pratiquement impossible parce qu'on peut évidemment regarder de loin ce qui se passe, mais faire des mesures, ça supposerait d'abord la possibilité d'y accéder. » (Pierre Carréga)

L'idée est donc d'étudier un vrai feu, qui, même s'il ne présente pas toutes les caractéristiques (notamment en termes d'intensité) des incendies catastrophiques qui font des ravages chaque été, est tout de même plus proche de la réalité que ceux que l'on peut reproduire en laboratoire :

« Il est clair que ce qu'on fait, n'équivaut pas aux gros feux catastrophes mais équivaut tout à fait à toute une série de feux de forêt qui peuvent se produire effectivement mais qui ne sont pas gravissimes. C'est toujours beaucoup plus près, en tous cas du feu même grave que de faire un brûlage dans des aiguilles de pin de 3 cm d'épaisseur sur une plaque de fer qui fait deux mètres de long et trente centimètres de large. Il me paraît quand même clair que ça ressemble plus à un vrai feu que le feu en laboratoire *sensu stricto*. » (Pierre Carréga)

Dans ses pratiques, Pierre Carréga refuse donc le recours à un laboratoire. Toutefois, il donne un autre sens au terme qui trouve tout son intérêt ici :

« Mon terrain, c'est préférentiellement la région ici, dans la mesure où c'est un *laboratoire*. C'est à dire qu'ici, puisque je m'intéresse à l'aspect climatologique, à l'aspect risques aussi (les risques naturels depuis longtemps quand même). Donc, des feux de forêts, il y en a. Tout ce qui intéresse la nature, avec des contrastes, le relief, *etc.* ça m'intéresse. Le terrain, c'est préférentiellement la région parce qu'il y a plein de choses différentes mais assez rapprochées les unes des autres. » (Pierre Carréga ; je souligne)

En qualifiant son terrain de *laboratoire*, il se distingue d'Armand Frémont ou de Raymonde Séchet. Il met en avant la variété de son terrain : à cette échelle, il peut – à la manière du scientifique dans les murs de son laboratoire tout en travaillant à l'extérieur – faire varier tel ou tel paramètre. La variété de la région lui permet de sélectionner une parcelle qui présente les caractéristiques qu'ils recherchent. Il peut faire varier ses paramètres en changeant de parcelles. Il retrouve les avantages du laboratoire (faire varier les paramètres à étudier) tout en éliminant ses inconvénients (des feux trop artificiels). On retrouve ici la méthode employée par Max Sorre dans sa thèse et dont Emmanuel de Martonne rend très sévèrement compte¹ : Sorre cherche, en étudiant un périmètre réduit conforme aux attentes de la géographie régionale, à mettre en évidence l'influence des milieux sur les genres de vie : les fortes diversités des Pyrénées orientales lui permettent – à l'image de ce que trouve Pierre Carréga dans les Alpes-Maritimes – de modifier les facteurs et les influences. Max Sorre s'éloigne du paradigme régional pour favoriser une démarche comparative.

Dans la double impossibilité de transposer la réalité sociale dans un laboratoire et de faire du terrain un laboratoire², le laboratoire n'est-il pas remplacé – pour la géographie et plus largement pour les sciences humaines et sociales dans leur ensemble – par la comparaison : à l'image des démarches

¹ DE MARTONNE, E. (1914). « Les Pyrénées méditerranéennes par Maximilien Sorre ». *Annales de géographie*. XXIII. p. 164 à 168.

² Quelle possibilité a un chercheur pour modifier un ou plusieurs paramètres sur son terrain ?

de Pierre Carréga et Max Sorre, n'est-ce pas en étudiant des terrains qui présentent des différences notables qu'on peut faire varier ces paramètres ? C'est la posture qu'adopte Patrick Pigeon :

« Avoir un seul terrain, c'est appauvrissant et enfermant. L'essentiel, c'est de pouvoir comparer les terrains dans leurs évolutions dans le temps et aussi en fonction de leurs particularités culturelles et sociales. Je pense avoir beaucoup appris (on n'apprend jamais assez) justement en comparant des terrains comme ceux que j'ai vus en Bolivie, au Sri Lanka et en France ou ailleurs en Europe occidentale. »
(Patrick Pigeon)

Comparer les terrains comme il le fait lui permet de mettre en évidence *in vivo* certains facteurs tant naturels qu'humains dans les phénomènes qu'il étudie, à défaut de pouvoir le faire *in vitro*. Le souci de la démarche comparative est présent parmi les géographes que j'ai interrogés, comme pour Robert Chapuis qui en fait le cœur de sa démarche :

« Mon souci, mon but, c'est la comparabilité. » (Robert Chapuis)

La comparaison constitue donc une voie particulièrement féconde pour analyser les phénomènes étudiés en décomposant leurs facteurs, même si elle peut être difficile à mener :

« C'est très intéressant cette idée, c'est-à-dire l'idée de dire une situation, c'est finalement un objet aux contours flous, relativement imprécis mais qu'on peut quand même stabiliser, mais stabiliser là-encore une fois par des actions sociales, un geste réflexif qui assume et explicite cette stabilisation. Et qui effectivement permet de comparer des choses *a priori* incomparables et incompatibles. Je peux par exemple comparer (ça, c'est un vrai défi qui me passionne vraiment en géographie) quelque chose qui serait de l'ordre du micro et quelque chose qui serait de l'ordre du macro. Dans le sens où, et ça devient passionnant, au titre d'une expérience parce qu'en tant que scientifique et géographe, on a à faire des expériences, et qu'il y a des résultats et qu'on n'a pas à se priver de prendre des éprouvettes et de faire un peu ce qu'on veut, de regarder ce que ça donne. » (Marc Dumont)

Dans les propos de Marc Dumont, on retrouve un souci porté sur la scientificité de la démarche : la construction d'une comparaison – toute artificielle qu'elle puisse être – donne prise sur un réel qui échappe à l'entendement. A cette fin, la comparaison peut être mobilisée comme un levier heuristique : la construction d'un comparable participe alors pleinement de la construction de l'objet (Détienne, 2000), comme l'a fait Virginie Baby-Collin :

« J'avais besoin de la comparaison pour creuser ma réflexion en fait. Bon, je suis passé par le DEA de géographie tropicale de Nanterre : j'ai bu du Gourou, du Raison et du Sautter, *etc.* Donc la comparaison, arme du géographe et élément constructeur de la réflexion, ça a été vraiment quelque chose dont j'ai eu besoin, en fait. Ensuite, sur la relation entre l'un et l'autre terrain, il y a beaucoup de volonté de non-justification de cette comparaison parce que j'ai passé un an et demi à me demander avec quoi j'allais comparer Alto de la Paz : avec quoi est-ce comparable ? Est-ce comparable avec l'Amérique centrale, avec ces populations indiennes des grandes périphéries de Guatemala City ? Avec Villa el Salvador à côté de Lima ? Et puis au bout d'un an et demi avec tous les géographes français qui travaillaient sur l'Amérique Latine qui me disaient plutôt là, plutôt là, plutôt là... (*rire*). Finalement,

j'ai eu le choix du terrain justement, c'est à dire mon réseau social dans les ONG qui travaillait avec les enfants dans les quartiers défavorisés, m'a amené à Caracas dans un certain nombre d'espaces où je me suis dit finalement que c'était là qu'il fallait que je reste. » (Virginie Baby-Collin)

La comparaison entre une ville bolivienne et la capitale du Venezuela a permis non seulement d'améliorer la connaissance de ces deux villes, mais surtout de mettre en évidence la spécificité des phénomènes qui affectent Alto de La Paz. La comparaison constitue donc une méthode privilégiée des géographes mais elle ne les satisfait pas tous. Ainsi, en dépit de ses apports et des influences théoriques communes issues de la géographie tropicale, Georges Rossi récuse cette démarche comparative :

« Non : je ne fais pas de comparaison ; cela ne se compare pas. De ce point de vue, j'ai une vision différente de celle de Gourou. Bien sûr, on peut toujours comparer les rapports à la nature ou les rapports aux ressources dans les monts du Vietnam à ceux des Peuls dans le Fouta Djallon, mais cela n'a pas de pertinence compte tenu des différences de contexte. Par contre, on peut identifier des permanences qui ne sont pas liées à des éléments culturels mais à des types de situations géographiques (comme par exemple l'enclavement), sociales et économiques. Par exemple, des populations très pauvres, dans un état de fragilité, de vulnérabilité vis-à-vis de l'aléa, ont des stratégies ou des éléments de stratégie qui sont identiques. Le risque majeur pour ces populations, c'est le risque (climatique, social...) et donc toutes leurs stratégies vont tendre à le diminuer. Et à partir de là, on peut identifier des permanences dans les types de réponses apportées tant en termes écologique que social, mais la comparaison s'arrête là. Après, chaque population, en fonction de son histoire, de sa culture, du type de milieux auxquels elle a affaire, construit son propre type de rapport aux ressources. » (Georges Rossi)

Derrière ces deux postures opposées se dessine l'héritage de la pensée de Gourou qui a montré la pertinence de la comparaison (Gourou, 1984) et dont Georges Rossi pointe les limites : certes, il est possible de faire varier les paramètres et ainsi de mettre en évidence l'importance de tel ou tel facteur, mais il est illusoire de vouloir aller au-delà : c'est la spécificité même de chaque culture et de ce qui fonde son identité qui est en jeu. La démarche comparative se heurte donc à l'incommensurabilité des cultures.

Cette limite portée à la *libido sciendi* met en lumière la dimension artéfactuelle du savoir scientifique. Construits par des itérations successives entre la réalité et des hypothèses sans cesse transformées pour correspondre le plus parfaitement possible à cette réalité, les savoirs sont le fruit d'opérations successives de purification menées par les chercheurs (Latour et Woolgar, 1979) : le tour de force des chercheurs est de faire accroire que ces objets – entièrement fabriqués – sont la réalité même. C'est en ce sens que les chercheurs peuvent tuer « la poule aux œufs d'or » : les savoirs ne sont que des constructions qui rendent intelligibles un réel qu'il construisent en l'énonçant. Ils s'apparentent alors à des *faitiches* selon la terminologie de Bruno Latour, c'est-à-dire des objets construits pour décrire une réalité elle aussi construite (Latour, 2009). Les géographes ont abandonné

une fiction – celle formulée par Vidal et ses épigones qui faisaient du terrain l'équivalent de la réalité – pour une autre, plus insidieuse encore : tous les savoirs sont des constructions qui se rapportent eux-mêmes au réel, c'est-à-dire à une construction. Dès lors, la question de la scientificité de la démarche se repose. La fiction classique, structurée dans le cadre d'un paradigme, permettait à tous de s'entendre et de se retrouver autour d'une conception cumulative de la science : comment aujourd'hui valider les savoirs scientifiques ? C'est la diversité qui l'emporte : en fonction des méthodes, des objets, des outils, des modes spécifiques de validation scientifique sont mis en œuvre et sont rarement utilisés en dehors de ce cercle. Par exemple, les tenants de la télédétection pratiquent la validation terrain, à l'image de Vincent Dubreuil :

« Moi, mon entrée sur l'Amazonie est sur les limites des fronts pionniers. Alors, en fait, l'image satellite va nous permettre de voir les espaces qui sont en cours de défrichement. Donc, le choix après des secteurs où on va se déplacer, se rendre sur le terrain, se fait en gros là où il se passe des choses. Là où on voit sur l'image satellite qu'il y a des secteurs en forêt qui sont coupés,...C'est là qu'on va choisir d'aller préférentiellement. Au moins, dans un premier temps. Après, comme on travaille beaucoup en environnement sur des suivis à moyen et long terme. Après, il y a une sorte d'enquête un peu systématique où on va retourner plusieurs années de suite sur un même espace. Donc, si je prend le cas de l'Amazonie, qui a été défrichée une année N. On va retourner à N+1, N+2 de façon à opérer un suivi et voir comment est ce que cet espace évolue dans le temps. Il y a l'aspect à la fois, on va dire, découverte à un moment donné d'une région qui a été défrichée et après son suivi dans le temps qui implique un retour systématique pendant plusieurs années. Ensuite, il va avoir un va-et-vient entre l'image satellite et le secteur où on va aller sur le terrain pour notamment valider. Donc, ça se passe par exemple notamment par des classifications. Donc, on a des parcelles test, témoin, des échantillons sur lesquels on a besoin d'avoir des relevés un peu systématiques. Et on va faire l'aller et venue entre la parcelle sur le terrain et l'image satellite pour valider les classifications. Là, ça passe par le choix de parcelles test, témoin. » (Vincent Dubreuil)

La lecture d'une image satellite, pour être confirmée, implique de travailler sur des parcelles témoins, sélectionnées à cette occasion : cette réalité permet d'étalonner l'image à partir du réel. Dans ce cas, c'est la réalité qui permet de valider l'image et, par conséquent, de valider sa lecture et son interprétation. D'autres raisonnent à partir de modèles qu'ils définissent afin d'expliquer la réalité, comme André Dauphiné qui cherchent à valider leur modèle par l'écart à la réalité :

« Quand on va sur le terrain on s'aperçoit que le modèle, pour telle ou telle raison, s'écarte un peu du réel. Je prends un exemple concret. Toutes les villes touristiques de la Côte-d'Azur sont des exemples du modèle de la station balnéaire comprenant la vieille ville et le développement d'une promenade (la Promenade des Anglais à Nice, la Croisette à Cannes *etc.*) et d'une rue intérieure (la rue d'Antibes à Cannes et la rue de France à Nice). C'est exactement le même modèle. Si on va avec ce modèle en tête dans toutes les cités balnéaires de la Côte-d'Azur, on retrouve toujours le même modèle, à une exception près : Antibes. À Antibes, la vieille ville, la ville antique qui a grandi, est séparée de sa partie balnéaire – Juan-lès-Pins – par le Cap d'Antibes. Alors là le terrain devient intéressant : on se rend compte qu'il y a une cité qui se distingue de la règle. » (André Dauphiné)

C'est cet écart qui permet à la fois de valider le modèle (qui s'applique presque partout) en même temps qu'il le met en danger : il invite donc à reformuler le modèle ou à chercher les conditions qui expliquent que, ponctuellement, le modèle n'est pas applicable ce qui permet aussi bien de comprendre la réalité elle-même que d'améliorer la construction du modèle. D'autres géographes cherchent à valider les savoirs qu'ils produisent par l'immersion, gage de la validité des savoirs construits, comme l'explique Georges Rossi :

« J'ai un étudiant qui travaille sur un sujet difficile qui est le fonctionnement des systèmes fonciers et des pouvoirs en Guinée maritime. Il est là-bas – il vit là-bas – depuis deux ans (et pas en ville, dans les villages) ; il vient de m'envoyer un rapport remarquable : c'est peut-être la première fois qu'on décortique à ce point-là le fonctionnement du foncier et des systèmes de pouvoirs dans des sociétés rurales pauvres. Ca, ça aurait été absolument impossible s'il n'avait pas eu le temps mais aussi les moyens et la volonté de travailler de cette façon là, au contact direct avec les gens, et d'établir au fil du temps la confiance et des rapports humains. » (Georges Rossi)

La validation scientifique passe alors – comme dans la démarche anthropologique – par la connaissance intime du terrain obtenue au prix d'une longue fréquentation : elle relève donc d'une « validation d'expérience » (Denis Retaillé).

Toutes ces méthodes mobilisées (et bien d'autres encore) sont équivalentes : elles cherchent toutes à produire des discours de véridiction. Si les modalités de validation sont différentes, le résultat est le même : une fois leurs fourches caudines franchies, les faits sont érigés en savoirs géographiques. Cette diversité des formes de validation – si elle témoigne de la diversité de la discipline d'aujourd'hui tant dans les méthodes que dans les outils et objets – met en cause l'idée de protocoles qui garantissent la validité scientifique de la communauté, c'est-à-dire la possibilité même de pouvoir échanger au sein d'une même discipline. Existe-t-il alors, pour contrebalancer ces moyens situés de validation, des organismes collectifs d'évaluation et de validation ? Parmi toutes les instances de validation existant, certaines ont été évoqués lors des entretiens¹. Les jurys de thèse ou les comités de rédaction des revues constituent des communautés interprétatives à part entière² : ils sont composés de pairs qui partagent des préoccupations pour un même objet ou pour des mêmes méthodes : leur composition n'obéit donc pas à un principe de représentativité, mais plutôt en fonction de réseaux sociaux en vigueur dans chaque branche de la communauté³. Les jurys constituent donc des collectifs mobilisés en fonction

¹ Grand absent de cette énumération, le Conseil National des Universités, même si j'ai interrogé l'actuel président de la 23^e section (Michel Bussi). Il n'a pas été évoqué parmi les instances de validation alors qu'il joue un rôle central dans la communauté, à la fois par le mode de désignation de ses membres (membres élus et nommés) et par ses fonctions de promotion et de régulation.

² Je renvoie à la définition que j'en donne dans le cheminement « La multiplication des récits » dans le troisième livre.

³ Ce qui ne leur ôte rien de leur légitimité et de leur compétence : les mérites du candidat ne sont en aucune façon remis en cause dans mes propos.

d'objectifs bien précis, en l'occurrence l'évaluation d'une thèse. C'est ainsi que l'on peut analyser la composition des jurys, comme celui de Samuel Etienne :

« Sept personnes : Alain Godard, deux directeurs : Marie-Françoise André et Charles Le Coeur, Heather Viles qui est professeur de géographie à Oxford, Wolfgang Krumbein qui est un géomicrobiologiste allemand, Joëlle Dupont qui est mycologue au laboratoire du Museum d'Histoire Naturelle, et Dominique Sellier qui est désormais professeur à l'université de Nantes. » (Samuel Etienne)

Ce jury – dans sa composition – reflète l'ampleur des thématiques abordées et des outils mobilisés par Samuel Etienne : ainsi, la présence de spécialistes de sciences expérimentales (la mycologie ou la géomicrobiologie) s'explique par le recours à ces méthodes. Même si leur présence est inhabituelle en géographie, elle s'explique : les directeurs de thèse ont composé un jury *ad hoc* capable d'évaluer la thèse dans sa globalité. On retrouve le même soin dans la composition du jury de thèse de Myriam Houssay-Holzschuch :

« Il y avait Paul Claval, comme directeur de thèse qui tenait à ce qu'il y ait au moins un étranger, et finalement il y en a eu deux : John Western (University of Syracuse, Etat de New York, qui cette année là, heureusement pour les finances de Paris IV, dirigeait l'antenne strasbourgeoise de University of Syracuse et qui était donc LA précédente thèse de géographie sur Le Cap, et j'étais très contente qu'il soit là) et un sud-africain, Patrick Harries, un francophone. C'était l'un des critères de choix. Il y avait cinq possibilités parmi les Sud-Africains pour qu'ils soient francophones. Il était de l'Université du Cap, de passage et historien de formation. Patrick Harris était l'un de mes deux rapporteurs. Il y avait deux autres membres de mon jury qui étaient les africanistes français : Alain Dubresson (l'autre rapporteur) et Roland Pourtier (président du jury et qui avait été par ailleurs mon directeur de maîtrise). » (Myriam Houssay-Holzschuch)

On retrouve ainsi, en plus du directeur de thèse, des spécialistes de l'Afrique ainsi que des spécialistes du pays ou de la région. D'autres impératifs (notamment financiers) sont également pris en compte. Le fonctionnement des jurys de thèse est révélateur du fonctionnement de l'évaluation par les pairs. La construction du comité scientifique du colloque d'Arras est allé dans le même sens : nous avons cherché, pour chaque communication proposée, à la soumettre à deux évaluateurs thématiquement compétents sur les approches et les réflexions proposées et institutionnellement indépendants¹. Toutes ces instances d'évaluation sont donc composées de membres choisis en fonction de leurs compétences, en lien avec des thématiques précises. Un hapax apparaît toutefois dans le *corpus*, l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) dont Stéphane Rosière dénonce à la fois le fonctionnement technico-administratif ainsi que sa légitimité scientifique contestable :

¹ On retrouve cette même évolution dans les nouvelles modalités de recrutement des enseignants-chercheurs : les commissions de spécialiste sont remplacées par des commissions *ad hoc* composée spécifiquement en vue du profil du poste à pourvoir. On s'éloigne d'une reconnaissance des pairs dans leur ensemble au profit des spécialistes de son domaine.

« Il me paraît anormal que le terrain et la possibilité pour un géographe de faire du terrain de son choix, soient soumis à telles fourches caudines administrativo-techniques. Je rappellerais que pour préparer un programme ANR, ce sont des heures de boulot. Aujourd'hui, on passe plus de temps à préparer la demande de subvention et le programme qu'à exécuter le programme lui-même. J'exagère un tout petit peu mais à peine. Par ailleurs, il y a aussi les rendus annuels, qui à intervalle régulier, doivent justifier de la dépense, *etc.* Dans mon cas, éclairé par ma seule expérience, nous demandons depuis trois ans le financement de l'ANR dans un programme blanc concernant les murs frontaliers puisque ceux-ci se multiplient à la surface de la planète. On a trouvé que c'était un thème intéressant qui questionnait le politique de manière tout à fait pertinente, et puis la réalité de notre société qui se veut sans frontière, *etc.* Ça fait deux fois, on a refait une demande mais on n'est pas sûr de l'obtenir. Dans la critique qui a été faite par l'ANR, visiblement on a été évalué par des gens qui ne connaissent pas le sujet et qui mettaient en cause même le parti-pris d'emblée. C'est-à-dire que les murs se multiplient. Or, moi, je connais le sujet. Je l'ai déjà travaillé. Les murs se multiplient. Donc, l'ANR nous demandait : 'Mais, vous ne prenez pas en compte l'hypothèse inverse qu'en fait, ce soit une représentation ?'. Alors, bien sûr, on la prenait en compte mais comme une représentation dominante qui vise à escamoter la réalité qui est celle de la construction de murs. Donc, on s'est retrouvé avec ce genre d'arguments pour infirmer ou refuser la subvention. Et pour nous, la survie du labo est en jeu. » (Stéphane Rosière)

Ce qui est en jeu, dans ces propos, c'est la position d'expert confiée à des chercheurs qui ne sont pas spécialistes du thème, soit qu'ils ne relèvent pas de cette branche de la discipline, soit qu'ils appartiennent à une autre discipline¹. Le mythe de la validation collective par les pairs semble faire long feu : on reconnaît davantage le jugement des pairs quand il est informé, c'est-à-dire quand ces pairs sont choisis dans des champs communs ou proches. Les modes de validation et de légitimation ont changé : ils ne se complètent pas et entrent en concurrence.

Une science ou un savoir ?

La concurrence pour les modes de validation et de légitimation des énoncés remet en cause à la fois l'existence d'une communauté scientifique animée par des règles de fonctionnement partagées et son ambition à l'universalité d'inspiration positiviste. Le statut scientifique de la géographie est donc contesté. Par *science*, on peut entendre, à la suite de Foucault, un ensemble de discours structuré autour d'un domaine, de méthodes, d'objets et d'un langage commun (Foucault, 1969)². Si le domaine des géographes semble évident aujourd'hui – il est à chercher du côté de l'espace – il n'en va pas de même pour leurs méthodes et leurs objets, très divers, et encore moins pour le langage. Les

¹ Les débats qui ont accompagné les publications successives des listes des revues validées par l'Agence de l'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur (AERES) ont en partie souligné les partis pris de ces listes qui traduisaient le positionnement de leurs concepteurs (Eckert, 2010).

² Foucault définit également une *discipline* comme l'aboutissement d'une science, ce que remet en cause la structuration originale de la géographie en deux disciplines institutionnellement distinctes (la géographie – fondée sur une méthode – qui

géographes ne partagent en effet pas tous le même lexique : la diversité des entreprises éditoriales pour construire des dictionnaires – qui ont tous la volonté d'être *une* sinon *la* référence – l'atteste. Ainsi, l'initiative pionnière de Pierre George d'établir un *Dictionnaire de la géographie* en 1970 – et au-delà de refonder la discipline sur un langage partagé – subit-elle les attaques de ceux, comme Jacques Lévy, qui y voient la réactivation du paradigme vidalien (Lévy, 1976). Plus récemment, la publication du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* dirigé par Jacques Lévy et Michel Lussault se donne autant comme un instantané de la discipline qu'un état des savoirs dont la matrice serait le paradigme actoriel encore loin d'être unanimement partagé par la communauté (Lévy et Lussault, 2003a)¹. La science ne semble donc pas la catégorie la plus pertinente pour rendre compte du fonctionnement de la géographie d'aujourd'hui : les théories de la déconstruction en font des savoirs situés, similaires à ceux que la géographie a l'habitude d'étudier.

Si les géographes ont fait des *savoirs* – souvent entendus comme des savoirs *vernaculaires*, c'est-à-dire ceux produits et détenus par un groupe spécifique – des objets d'étude (Claval et Singaravelou, 1995 ; Collignon, 1996), cela s'est fait au prix d'une rupture entre les savoirs savants (discursifs, objectivants et communicables) et les savoirs vernaculaires, « subjectifs et contextualisés », « fondé[s] dans une expérience ontologique de l'espace et du milieu » (Collignon, 2005 : 325), dont les ethnosciences ont montré qu'ils sont une construction intellectuelle fondée sur des pratiques (Collignon, 2005 ; Friedberg, 2004 ; Lévi-Strauss, 1962 ; Pradeau, 2003). Dans le même temps, la géographie anglophone, à la lumière des avancées des géographies féministes et post-coloniales (Chivallon, 1999 ; Staszak, 2001), mène une entreprise de déconstruction des savoirs académiques pour en faire des savoirs situés : la différence de nature entre les savoirs vernaculaires et les savoirs savants s'estompe et tend à disparaître. Dès lors, les travaux menés sur les savoirs vernaculaires permettent d'appréhender sous un jour nouveau les savoirs formalisés par les géographes, en mettant l'accent sur leurs pratiques et notamment leurs pratiques de terrain. A quels savoirs ces pratiques de terrain permettent-elles d'accéder ? Si les pratiques mises en œuvre dans le cadre des savoirs vernaculaires sont constitutives d'un *ethos* qui structure un groupe (Chivallon, 2005), est-il possible, à partir des pratiques de terrain, de refonder la communauté des géographes dont la chute du paradigme a entraîné la destruction ? Il faut donc s'intéresser au rapport au monde des géographes et aux rôles qu'y jouent les pratiques scientifiques. C'est sur la base des pratiques – et non plus à partir des énoncés produits – qu'il faut donc chercher la cohésion de la communauté et dans leur

relève de la 23^e section du Conseil National des Universités et l'urbanisme et l'aménagement – c'est-à-dire des objets – qui fondent la 24^e). Cette particularité s'explique par l'autonomisation précoce du champ de l'urbanisme (Claude, 2006).

¹ Hasard des stratégies éditoriales, ce *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* paraît en même temps que *De la géopolitique aux paysages. Dictionnaire de géographie* d'Yves Lacoste qui propose – à partir des entrées géopolitique et paysagère – une synthèse de la discipline d'aujourd'hui (Lacoste, 2003).

capacité à permettre l'accès à une réalité : la focale n'est donc plus mise sur les gestes en eux-mêmes mais sur leur capacité à donner accès au monde et à son intelligence. Cette appréhension cognitive – qui ne relève pas seulement d'une posture scientifique mais également d'une posture ontologique – est parallèle à la construction du terrain comme champ d'investigation, et dont il faut reconstruire les étapes. Pour ce faire, je suivrai le principe posé par Pierre Gentelle :

« Mon terrain, c'est d'abord un choix et une réduction. ». (Pierre Gentelle)

La conception héritée des classiques a eu tendance à brouiller la sémantique du terme *terrain* déjà très polysémique. En effet, la fiction qui a assimilé le terrain à la réalité a également eu pour conséquence de fondre trois acceptions différentes du terme : l'espace dans lequel se déploie les pratiques de collecte des données, l'objet étudié et l'échelle considérée (Volvey, 2003b). Ce que les classiques ont noué il faut à présent le dénouer : ces trois acceptions – si elles présentent des points communs – ne sont pas interchangeable et relèvent de la construction intellectuelle du terrain. A partir du moment où le but de la recherche entreprise n'est pas de dresser un inventaire des objets présents dans un espace de dimension moyenne, il importe donc de définir l'objet à étudier, mais aussi son échelle et enfin, si nécessaire, les lieux dans lesquels il est pertinent d'aller recueillir de l'information. Tout cela relève d'un choix dont il faut éclaircir les modalités. Pas plus que le choix du terrain (entendu ici comme le cadre de la recherche, c'est-à-dire par exemple la région ou le pays) qui obéit aussi bien à des critères scientifiques que biographiques¹, la construction intellectuelle du terrain – c'est-à-dire les lieux dans lesquels le géographe collecte des données – mêle à la fois le scientifique et le contingent. Comme il est illusoire de vouloir aller dans tous les points à étudier (ce qui, en fonction de l'échelle de l'objet n'est pas toujours possible), on réduit le tout à une partie que l'on espère représentative du tout : cela relève autant de la synecdoque que de l'échantillonnage. Cette opération est étroitement liée à la définition même de l'objet dont il faut s'assurer la faisabilité, comme l'explique Robert Chapuis qui revient sur la genèse de son sujet de thèse :

« Mais au fur et à mesure que j'avancais, au cours de nos discussions Etienne Juillard me disait que, dans mon optique d'utiliser des données et de faire une enquête sur le terrain, étudier la Franche-Comté ce serait difficile, car trop vaste. En effet, pour qu'une enquête soit valable, il faut un nombre suffisant d'enquêtés de façon à ce qu'ils soient répartis sur tous les types de territoires de Franche-Comté. Et donc, finalement, je me suis rabattu, si j'ose dire, sur un territoire plus petit, le

¹ Quoique contingents, ces choix sont souvent décisifs dans le déroulement d'une carrière. Ces aspects ont été traités dans le cheminement consacré à l'identité.

département du Doubs, avec son accord. Solution médiocre, mais c'était encore la mode, à l'époque, de faire des thèses sur les départements¹. » (Robert Chapuis)

Dans le cas de Robert Chapuis, le choix du cadre s'est fait en fonction de ses questionnements scientifiques et surtout de ses possibilités à mener à bien ses recherches, c'est-à-dire aussi bien pour des critères scientifiques (le regain d'intérêt pour les régions envisagées comme des espaces polarisés) que contingents : il n'avait pas les moyens (financiers ou logistiques) de travailler ailleurs qu'à proximité directe de l'établissement où il enseignait (Besançon). La deuxième étape quant à elle vise à échantillonner les lieux dans lesquels il mène des enquêtes :

« En 1975, comme on avait plus de moyens techniques, j'ai pu faire une analyse factorielle sur les quelque 600 communes rurales du Doubs et avec, cette fois, soixante indicateurs classés en différents types. Cette analyse factorielle m'a permis de diviser ces communes en dix-huit types. J'ai ensuite enquêté dans une ou deux communes par type, soit vingt-cinq au total, réparties sur tout le territoire. » (Robert Chapuis)

Le choix du terrain obéit donc au croisement d'un thème, d'une échelle pour l'étudier et des méthodes qui seront mises en œuvre. C'est comme cela qu'a procédé Valérie Gelézeau : ses recherches sur le logement en Corée (à l'échelle du pays) l'obligent à sélectionner des communes, des quartiers, des immeubles dans lesquels elle peut mener des entretiens approfondis avec leurs habitants :

« On va parler des enquêtes, quand je fais de la micro-géographie de terrain dans vraiment des endroits que je définis, assez circonscrits, ça va être un grand ensemble, une petite commune, un village. J'ai plusieurs hauts-lieux d'enquête qui sont vraiment très bien circonscrits pour le coup, à cause de la méthode qui est celle que j'aime et que j'ai mis en place. Donc, il y a d'abord une préparation à faire. On ne peut pas se pointer. Enfin, en tous les cas, si on veut avoir des entretiens avec les acteurs, ce qui est souvent une des choses que je trouve intéressante parce que d'abord, je peux les faire sans avoir besoin d'un interprète. J'ai un niveau de coréen qui me permet de le faire sans avoir besoin d'un interprète. Et c'est quelque chose qui permet d'avoir pas mal d'informations. » (Valérie Gelézeau)

En donnant un sens particulier au *haut lieu* qui diffère de l'acception qu'on lui donne généralement, à savoir un lieu porteur des représentations collectives d'un groupe (Debarbieux, 2003), Valérie Gelézeau insiste sur l'importance, dans ses pratiques de recherche, sur ces espaces soigneusement délimités sur lesquels elle acquiert une familiarité nourrie par ses recherches répétées dans les mêmes lieux². La définition de ces hauts lieux posent la question de l'information pertinente qu'évoquent Roger Brunet et Denis Eckert, et qui garantit la scientificité de la démarche. Choisir un lieu dans

¹ C'est ce que rappelle Jean-Robert Pitte : « Mais, c'est vraiment intéressant de ne pas être enfermé pendant dix ans de sa vie dans une petite région de la taille d'un quart de département. Toutes les thèses régionales des années 60, c'était ça. » (Jean-Robert Pitte)

² Jean-Louis Tissier, dans l'entretien qu'il m'a accordé, emploie lui-aussi le terme de *haut lieu* pour désigner ces terrains qui ont été rendus célèbres au sein de la communauté et qui ont été étroitement associés au travail de celui qui les a étudiés, à l'image de l'Anse de l'Aiguillon pour Fernand Verger.

lequel mener des enquêtes consiste à se poser deux questions : que est le type d'informations souhaitées ? Où les trouver ? Pierre Sintès explique comment il a défini les « fenêtres d'observation » dans lesquelles il a mené des enquêtes :

« Et les fenêtres d'observation, c'était des zones qui se voulaient représentatives des différents types d'espaces qui pouvaient attirer des migrants d'Albanie. Donc, il y avait des terrains athéniens quand même, deux quartiers (Nea Ionia et Péristéri) pour des raisons différentes, la frontière entre la Grèce et l'Albanie, la région de Corinthe. Et puis, quelques terrains insulaires pour observer les interactions avec l'économie touristique. Voilà, ça a été un choix *a priori*. Après, il s'est lui même un petit peu agencé en fonction des opportunités qui m'étaient offertes. Ça a été plutôt la région de Gjirokastër parce qu'avec Gilles de Rapper, on a fait pas mal de terrain là-bas. Parce qu'aussi, on avait trouvé des migrants albanais en Grèce qui nous avaient permis de remonter la filière jusqu'à cet endroit-là. Ensuite, la Vora, c'est parce que la première fois que je me suis rendu pour mon DEA en Grèce, j'ai rencontré quelqu'un qui était directeur des études néo-helléniques à Athènes, et qui m'a indiqué un ami à lui qui, dans un village, lui avait raconté que c'était devenu un peu comme la banlieue de Los Angeles tellement il y avait d'Albanais, ce qui était complètement faux. Mais, c'est par ce biais-là, complètement ponctuel, que j'ai attrapé ce terrain et que j'ai essayé après de dérouler la pelote. » (Pierre Sintès)

Pour Pierre Sintès, la difficulté vient du thème d'étude (les migrants albanais) et de l'échelle nationale retenue : face aux faibles ressources disponibles (statistiques, littérature grise...), les enquêtes de terrain sont une nécessité et un gage de scientificité. Mais comment localiser des populations qui sont peu visibles et dont on ne sait rien. La démarche qu'il décrit ici met l'accent sur le choix *a priori*, motivés par des hypothèses, et les choix qui se sont faits au gré des opportunités. Une fois dans ces lieux, il cherche à comprendre les logiques et à faire apparaître sur la carte du pays de nouveaux lieux où poursuivre ses recherches (comme à Gjirokastër, qui, au vu de ses enquêtes, apparaît comme un nœud important dans les logiques migratoires albanaises).

Qu'il s'agisse de définir des immeubles où interroger les habitants en Corée ou définir des régions où partir à la rencontre des migrants albanais, la démarche est la même : le choix des terrains permet de *réduire* (et on retrouve la deuxième étape du protocole tel que Pierre Gentelle l'a présenté) l'immensité d'un terrain à quelques espaces plus facilement appréhendables, ce qui atteste de l'efficacité du dispositif méthodologique. Les géographes prennent donc la partie (les espaces qu'ils ont défini pour mener leurs enquêtes) pour le tout (le cadre général fixé en lien avec le thème et l'échelle retenus). La réussite de cette synecdoque tient donc aux méthodes mises en œuvre pour effectuer cette réduction et garantir cette bonne représentativité. Plusieurs critères peuvent être mis en œuvre, à commencer par l'échantillonnage statistique, à l'image de ce qu'a fait Karine Emsellem pour définir les petites villes roumaines dans lesquelles elle s'est rendue :

« Je crois qu'il y a d'abord un choix qui s'est fait de manière scientifique : j'avais un certain nombre de critères généraux pour déterminer mes observatoires. Par exemple, des villes réparties dans toutes les régions roumaines. Je voulais que soient

aussi prises en compte les différentes tailles de lieux, les spécialisations économiques. J'avais ces critères là qui avaient été établies en fonction de mes précédentes analyses statistiques. Ces critères-là ont été recoupés avec le savoir des géographes roumains qui ont une vraie pratique de terrain, un vrai savoir sur les lieux, une connaissance extrêmement fine de l'histoire des lieux... Ce sont eux qui m'ont dit d'aller plutôt à tel ou tel endroit. C'était donc des critères à la fois scientifiques et puis après logistiques. » (Karine Emsellem)

C'est la représentativité que vise Karine Emsellem qui cherche donc, dans les lieux qu'elle va enquêter, la diversité des situations qui lui permettra de mettre en évidence les principaux facteurs qui expliquent les trajectoires différentes de ces petites villes. Des critères logistiques sont également intervenus pour garantir la faisabilité de l'entreprise. Cet échantillonnage peut reposer sur d'autres critères non-statistiques : parfois, c'est l'intuition qui prime, comme pour Patrick Pigeon :

« Quand vous travaillez sur les risques, vous vous apercevez que les endroits qui sont marqués par les risques, dans ces endroits-là, il y a énormément d'erreurs de cadastre comme par hasard. C'est-à-dire des bâtiments qui sont représentés sur le cadastre, qui ne sont pas sur le terrain. Alors-là évidemment, on fouille. On se dit peut-être ils ont été détruits, *etc.* En fait, deux cas de figures. Soit on trouve effectivement des traces d'anciens bâtiments qui ont été détruits, pas nécessairement en relation avec un processus sur lesquels on travaille d'ailleurs. Soit on ne trouve rien du tout. On trouve des décalages très importants entre les documents et ce qu'on voit sur le terrain. Et ces décalages sont extrêmement intéressants parce que bien sûr, ils posent toute une série de questions. » (Patrick Pigeon)

Nourri par son expérience de recherche sur les risques, Patrick Pigeon sait où chercher de l'information pertinente en marge de l'élaboration des hypothèses. Son travail systématique sur les cadastres lui suggère des pistes de réflexions qu'il peut ensuite intégrer à son questionnement. Enfin, c'est parfois la logique de l'accumulation qui prime, comme pour Rémy Knafou qui privilégie la *collection* de terrains :

« Mon terrain, ce sont depuis pas mal de temps, les lieux touristiques. Voilà. Donc, ça veut dire à la fois potentiellement beaucoup de lieux du monde. Et ce n'est certainement pas un terrain donné. Je change assez facilement de terrain dans la mesure où mon rapport au terrain fait que je n'ai pas l'ambition ou l'illusion, je ne sais pas, de vouloir tout connaître sur le terrain en question. Donc, il y a nécessairement une sélection qui s'opère. Je ne suis pas dans ce que j'aurais tendance à penser comme le mythe de l'exhaustivité. Je trouve que ça n'a pas grand sens scientifiquement. Ça ne veut pas dire qu'il ne faille pas approfondir ses connaissances et travailler les sources des informations dont on dispose. Mais je n'ai pas la prétention de connaître à fond le ou les terrains sur lesquels je suis amené à travailler. Je suis plutôt dans un travail de collectionneur de lieux et de confrontation de ces lieux entre eux. Et à l'expérience elle-même qui par définition s'enrichit de jour en jour. » (Rémy Knafou)

Pour Rémy Knafou, ce n'est pas tant l'approfondissement d'un lieu en particulier que la confrontation de ces lieux entre eux qui produit du sens : plus le chercheur dispose d'un *corpus* étendu, plus il peut multiplier les comparaisons dont on a rappelé l'importance dans la démarche heuristique des sciences

sociales (cf. *supra*). Les observations filmées des deux doctorantes sur leur terrain donnent à voir comment s'opère ce choix : Emmanuelle Peyvel décide d'étudier la région des hauts-plateaux du Vietnam et se rend à cette fin à Buon Ma Thuot, le chef lieu, à partir duquel elle prévoit de rayonner. C'est une fois sur place, dans sa chambre d'hôtel, qu'elle sélectionne les sites touristiques qu'elle va étudier durant les quelques journées que va durer son séjour : avec l'aide de guides touristiques, de cartes ou des conseils de la réception de l'hôtel, et en prenant en compte des contraintes logistiques (les modes de déplacement, les horaires, les distances...) elle peut définir l'itinéraire qu'elle va suivre. Loin d'être simplement un donné (la région des hauts-plateaux), son terrain est un construit. Ces opérations de choix et de réduction constituent la base des pratiques des géographes et sont partagés par tous les membres de la communauté, indépendamment des objets étudiés ou des méthodes et des outils utilisés. Cela conditionne donc un accès largement médiatisé au monde : la vue d'ensemble qu'il cherche à obtenir est déterminée par une vue fragmentaire. Et une fois sur ces terrains, l'appropriation cognitive du monde est conditionnée par des modalités identiques. Même si chaque branche de la discipline nécessite des gestes particuliers, on retrouve des invariants qui conditionnent – au-delà d'un accès à des savoirs situés – une intelligence du monde. Celle-ci est donc largement médiée et ne se donne pas de plain-pied.

Cette réduction conditionne le deuxième invariant des pratiques que partagent les géographes dans leur accès au monde : elle permet de rendre le terrain transportable. Si les méthodes d'enquêtes mobilisées (l'observation, la captation, l'entretien, la mesure ou la collecte de documents...) produisent des données et des inscriptions (Latour et Woolgar, 1979)¹, le chercheur a pour tâche de les recueillir, de les stocker et de les organiser non seulement pour rendre cognitivement appréhendable l'espace qu'il étudie, mais surtout pour pouvoir le transporter (Latour, 2007). Le traitement matériel du terrain, l'archivage et la conservation des données permettent en effet de faire entrer le terrain dans le cabinet de travail : au cours de ses recherches, le géographe peut, depuis son cabinet, interroger son terrain sans s'y rendre physiquement, au moyen des *corpus* de données qu'il a constitués. Les observations filmées donnent à voir ce processus de « mise en boîte » du terrain. Dans l'équipement d'Emmanuelle Peyvel, des outils sont spécifiquement dédiés à la collecte de données : un carnet, un appareil photo et une pochette pour transporter sans les détériorer des documents collectés *in situ*. Une fois chez elle (c'est-à-dire à la fois son lieu de vie et de travail), elle classe ces documents collectés selon un système qu'elle explicite. Les documents sont classés selon un principe géographique : chaque terrain (c'est-à-dire chaque lieu dans lequel elle a mené des enquêtes) est représenté par une chemise dans laquelle elle classe tous les documents qui s'y rapportent. La base du classement est

¹ Cet aspect est au cœur du cheminement sur la production du texte dans le deuxième livre de la thèse.

donc régionale¹ même si certaines pochettes sont thématiques et transversales (comme l'écotourisme). En marge de ce classement, Emmanuelle Peyvel traite des données numériques : les photographies sont étiquetées (localisation, datation, description) et archivées, les notes prises au fil des enquêtes sont l'objet d'une première mise en forme approfondie. Quel est le but de ce traitement matériel ? Ces traces n'ont d'autre but que de permettre un transfert : transporter tous les enquêtes, c'est-à-dire, selon le principe de généralisation à l'œuvre, la connaissance des lieux enquêtés donc du terrain d'étude en général, dans son cabinet de travail. Ce sont les espaces touristiques du Vietnam qui, par cette opération, sont transportés successivement dans son appartement d'Hanoi puis en France. Et c'est à partir de ces données – issues d'un choix, d'une réduction mais aussi d'un transport – qu'Emmanuelle Peyvel a pu mener ses recherches. Ce dispositif permet de pallier l'absence sur le terrain : il permet de mobiliser en toute occasion ses enquêtes de terrain, même quand on n'est pas physiquement sur le terrain. L'appréhension du monde des géographes est non seulement médiatisée (le choix et la réduction l'attestent), mais également circonscrite dans le temps : le transport n'est justifié que par l'impossibilité de s'installer *in situ*.

Ces pratiques, partagées par tous les géographes, donnent donc accès à une réalité profondément médiée : on est bien loin de la fiction que Vidal a mise en place à la fin du XIX^e siècle et qui a fait du terrain l'équivalent de la réalité. Au contraire, les géographes sont conscients de ces médiations (le terrain est circonscrit dans l'espace et dans le temps) et les protocoles qu'ils définissent cherchent non seulement à les réduire au maximum mais surtout à en prendre conscience. L'étude des entretiens révèle que les géographes développent, à partir de leurs travaux de terrain, deux formes distinctes de connaissance qui ne se situent pas sur le même plan. D'une part, l'accès médié au monde permis par les pratiques de recherche conditionne la formalisation de savoirs scientifiques : en dépit des médiations (voire grâce à elles), les chercheurs produisent un discours communicable qui a une portée objectivante et universalisante. On retrouve là l'ambiguïté que pointe Bruno Latour dans la citation reproduite en exergue de ce cheminement : les chercheurs ont conscience qu'ils travaillent sur des artefacts et que ce sont eux qui leur permettent d'accéder à la *vérité*. On retrouve alors la fiction vidalienne de l'équivalence du terrain et de la réalité. D'autre part, ces mêmes gestes (réduits cette fois à ceux qui sont unanimement partagés au-delà des spécialités) attestent de la présence effective mais fugace du chercheur sur le fragment du monde que constitue son terrain. C'est cette présence – indépendamment des protocoles méthodologiques mis en œuvre – qui leur donne accès à une connaissance du monde qui n'est pas de nature scientifique mais qui relève davantage des savoirs

¹ La définition même du terrain est à interroger. Parmi les lieux évoqués et qui donnent lieu à la constitution d'un dossier, on retrouve des lieux qui relèvent d'échelles spatiales différentes : les plateaux centraux sont une région, Sa Pa est une ville et le Musée d'ethnologie de Hanoi est un site touristique de la capitale.

vernaculaires : non formalisée, souvent tue, cette connaissance relève d'une « vérité d'expérience » selon la formule de Denis Retaillé, c'est-à-dire fondée sur la présence. Ces savoirs situés, produits de l'expérience personnelle et inscrit dans une trajectoire biographique, relèvent de l'intime, du « jardin secret » qu'évoque Serge Ormaux et n'ont donc pas vocation à être diffusés. C'est cette vérité d'expérience qu'il faut explorer : à quelles connaissances non-scientifiques du monde le géographe a-t-il accès sur son terrain ? C'est le sens de la question de clôture de mes entretiens : « au-delà de la science, que vous apporte le terrain ? » Son but était d'inviter mes interlocuteurs à prendre du champ par rapport à la dimension scientifique et à expliciter les bénéfices personnels qu'ils tirent de la pratique du terrain. On peut classer les bénéfices retirés du terrain en deux grandes catégories : le plaisir et le contact avec l'altérité.

Au-delà des nécessités méthodologiques ou institutionnelles, certains géographes interrogés reconnaissent faire du terrain pour éprouver du plaisir, sous de multiples formes. Alain Musset le met même au cœur de sa démarche scientifique :

« j'ai du plaisir à aller sur le terrain, à rencontrer les gens, à découvrir... C'est une dimension qui est fondamentale. Je ne vais pas dire qu'on est tous des Indiana Jones, c'est idiot, mais le plaisir de la découverte, de la discussion avec les gens (sans même penser que je suis un vampire qui se nourrit de leur sang), faire des rencontres, découvrir des paysages, les approfondir... La dimension du plaisir est essentielle. Je dis souvent à mes étudiants qu'il faut bien choisir son terrain, à la fois son sujet et son terrain car la dimension du plaisir est essentielle dans la recherche. Il n'y a rien de plus triste qu'une recherche menée sans plaisir (si, il existe des choses plus tristes). » (Alain Musset)

Le plaisir est un moteur de la recherche fondé à la fois sur la découverte respectueuse (et donc éthique) de l'altérité qui réactive des mythologies de jeunesse qu'Alain Musset a érigé en objets géographiques. Ce plaisir peut aussi être celui de l'effort physique associé à la contemplation esthétique comme pour Hervé Régnauld :

« Un plaisir qui est lié au fait que c'est pour moi un moyen de faire du sport, en fait. Donc, il y a ce plaisir qui est physique. J'adore marcher à pied. Quitte à marcher à pied, au bord du littoral, ce n'est pas plus mal que marcher en ville. Un plaisir esthétique avec cette esthétique qui n'est pas de la contemplation simple de paysage mais de la contemplation médiatisée par une culture en arts plastiques. » (Hervé Régnauld)

Le parcours et la contemplation sont deux médiations qui visent l'une et l'autre à une intelligence du monde (Vasset, 2007) et dont la jonction s'explique par la formation et le parcours intellectuel d'Hervé Régnauld. C'est aussi ce plaisir du déplacement, de l'appréhension de la ville par la marche à pied, que décrit Fabrizio Maccaglia :

« J'aime beaucoup marcher en ville. Je précise en ville parce que je ne suis pas amateur de randonnée en montagne ou ailleurs. Et faire du terrain, pour moi, c'est

arpenter. Découvrir des recoins dans une ville, des replis. Voir ce qu'il y a dans ces replis. En particulier les marges parce que c'est par les marges qu'on peut comprendre en partie d'un tout. Et pour moi, le terrain, c'est surtout cela. Le plaisir qu'il y a à marcher, découvrir, lever les yeux, à regarder plus bas, à se baisser, à faire parfois des contorsions pour monter sur une palissade ou un mur pour voir autre chose. Bref, pour moi, le terrain, c'est ça. Et comme je le disais au début de m'imprégner de quelque chose. Ce n'est non pas d'avoir la prétention de comprendre quelque chose mais de s'imprégner, de se dire quels peuvent être les questionnement que je peux construire par ce que je vois, ce que je ne vois pas. » (Fabrizio Maccaglia)

Dans ce cas, le plaisir rejaillit directement sur les pratiques de recherche : c'est le plaisir qu'a Fabrizio Maccaglia à arpenter les villes qui explique le choix des thématiques ainsi que les méthodes qu'il met en œuvre : il fait de l'imprégnation sensible une étape de la construction de ses objets. Le plaisir est une dimension qui, quoique centrale dans la production des savoirs, est systématiquement évacuée des productions académiques¹ : pour l'appréhender et l'étudier, il faut se doter d'un cadre méthodologique et d'outils théoriques, à l'image du programme d'Anne Volvey qui l'interroge avec les outils de l'approche psychanalytique transitionnelle (Volvey, 2004).

Pour d'autres, c'est le contact avec l'altérité qu'ils retirent de la pratique de terrain, comme pour Pierre Gentelle :

« Je dirais une manière de vivre et de regarder le monde et les gens. D'être heureux. C'est-à-dire que je ne peux pas ne pas m'intéresser aux autres. Je ne peux pas ne pas avoir des jugements. Non pas sur les autres, mais sur ma société et sur celles qui m'accueillent. » (Pierre Gentelle)

La découverte de l'altérité aboutit toujours à un questionnement sur son identité sur le mode « Comment peut-on être Persan ? » : le terrain est le lieu de la découverte de la proximité et dans le même temps de l'altérité la plus radicale. Véronique Lassailly-Jacob poursuit :

« Cela m'apporte une confrontation avec d'autres lieux, d'autres cultures et d'autres façons de vivre, de penser. Et donc, une interrogation sur moi-même, sur ma façon d'être. C'est aussi un fondement de l'écriture pour le restituer, témoigner en quelque sorte de ce qu'on a vu, entendu, compris. Et je pense que c'est extrêmement enrichissant si on se place de ce point de vue.. » (Véronique Lassailly-Jacob)

Dès lors, la géographie est autant à un choix autant professionnel qu'un genre de vie à part entière², comme l'explique Bernard Calas :

« La science c'est le prétexte, quoique ce soit le produit, à aller éprouver. Ca j'en suis sûr. Si je n'avais pas le terrain il faudrait que je le crée. Je vous parlais de guide équestre, mais c'est la même chose que la fac : emmener des gens, élargir leur horizon. Et moi avancer dans un paysage, dans un espace. J'ai failli être journaliste,

¹ Mes entretiens en sont un exemple : les témoignages que j'ai recueillis ne trouvent habituellement pas leur place dans les publications. Ces entretiens ont donc constitué un espace propice à les accueillir.

² A l'image de ce que Paul Claval a proposé dans son étogéographie (Claval, 1996).

j'ai voulu être garde forestier, officier. C'était la même chose : une promenade dans l'espace. Le terrain, c'est ça. » (Bernard Calas)

La géographie est l'une des modalités possibles de ce contact intime avec le monde qui prend la forme de l'errance dans un paysage. Le choix de la carrière s'explique autant par la volonté d'être confronté à l'altérité tout en ayant des clés pour la comprendre, comme pour Karine Emsellem :

« Ce qui me plaît dans la géographie c'est que l'on voit le fonctionnement d'espaces et de sociétés différents qui ont toutes une logique propre, qui marchent bien ou pas, et le terrain c'est ça : c'est le concret de la diversité spatiale et sociale. » (Karine Emsellem)

La géographie apparaît ainsi à la fois comme une discipline qui permet de comprendre le monde tout en gardant – à la différence de la philosophie qui est plus spéculative – le contact avec la réalité des sociétés et des paysages.

C'est donc cette posture – le sentiment d'être au monde – qui fonde la spécificité de la discipline et de ceux qui la pratiquent. L'imaginaire des géographes est saturé par cette découverte de l'altérité dont le voyage serait l'aboutissement. Michel Sivignon s'étend particulièrement sur cet aspect :

« Il y a là-dedans de l'anti-tourisme. C'est là le problème : c'est pas tant le voyage que l'anti-tourisme. Finalement, quelque part, et je reviens encore à Nicolas Bouvier, il aime les paysages de rien : circulez, y a rien à voir. Les paysages de rien, de peu (comme on dit qu'il y a des gens de peu), sont des paysages intéressants. Et je crois que le contraire de ça, c'est le tourisme. Le tourisme fabrique des images qui sont destinées à être vendues et ce qui ne correspond pas à l'image en question est nul et non avvenu. Le tourisme a fabriqué une Grèce qui se limite aux rochers des Cyclades avec une petite chapelle blanche en haut et la mer bleue en bas. Il suffit de voir les images qu'affiche chaque année dans le métro l'Office du Tourisme Hellénique. Celles de l'année passée étaient fabuleuses. En haut d'une colline, un gars et une fille, le type un peu bronzé, avec des cheveux frisés, la fille blonde avec des cheveux plats : « Vivez votre mythe en Grèce ». Et l'Acropole était dans un tout petit coin, sur le même plan que le pont sur le golfe de Corinthe, traitée à la même échelle. C'est vendable ! La carte postale de la mer d'Aral que vous avez publiée sur le site des Cafés Géo en est une illustration assez bonne. Comment faire des voyages qui ne soient pas du tourisme ? C'est plutôt ça la question ? Il ne s'agit pas de refuser ce qui est marqué avec trois étoiles dans le guide vert (« vaut le voyage »). Ce n'est pas ça mais peut-on aller au-delà ? Que peut-on voir ? » (Michel Sivignon)

On revient donc à la question centrale de l'observation qui dépasse alors le strict cadre scientifique : qu'est-ce qu'il y a à voir ? Le tourisme est érigé en anti-modèle : il fabrique des images stéréotypées qui vont à l'encontre de l'authenticité que les géographes, à l'instar des voyageurs, recherchent¹ : loin des images stéréotypées que le tourisme véhicule, le terrain doit s'apparenter au voyage authentique,

¹ C'est un point de vue sur le tourisme qui rencontre des échos (par exemple Brunel, 2006) alors que des entreprises ont tenté de déconstruire ces stéréotypes (Equipe MIT, 2002 et 2005).

c'est-à-dire celui que l'on fait pour aller à la rencontre de l'altérité : c'est un rapport au monde qui est en jeu. C'est pourquoi les écrivains voyageurs sont souvent convoqués comme modèles du géographe, ou du moins comme ceux qui inspirent leur démarche. Henri Chamussy a lu Jules Verne. Michel Sivignon évoque Nicolas Bouvier et son *Usage du monde*, Jean-Louis Tissier cite Julien Gracq et Denis Retaillé mobilise Michel Leiris et son *Afrique fantôme*. Ce sont autant leurs goûts littéraires qui apparaissent dans ces références¹ que la conception qu'ils se font de leur discipline. L'écrivain voyageur est celui qui lors de son voyage accède à une intelligence du monde grâce à une sensibilité toujours en éveil. La géographie apparaît alors comme l'accès à une réalité, médiatisée par la fonction poétique du langage : c'est le dispositif géographique – à la fois comme observatoire du monde et comme modalité de restitution – qui est mis en branle. A leur manière, les géographes adoptent cette posture sur le terrain : leur quête ultime dépasse les seuls questionnements liés à leurs objets de recherche et vise une compréhension globale du monde² dont ils sont partie prenante. Cette posture met donc en jeu l'ontologie des géographes.

Les travaux d'Eric Dardel (Dardel, 1952) et le prolongement qu'en a donné Augustin Berque (Berque, 1990, 2000 et 2008) ont rendu les géographes familiers avec la phénoménologie d'inspiration heideggerienne. En cherchant à définir l'essence de la géographie, Dardel engage une réflexion sur la *géographicité*, c'est-à-dire les relations que l'homme entretient avec la terre. Dans cette perspective, il est possible de dégager un mode d'être spécifique – un *Dasein* selon la terminologie de Heidegger – par lequel le géographe habite le monde : ce serait le terrain entendu non comme sa capacité à déployer des gestes techniques afin d'étudier un fragment d'espace mais comme sa capacité – fondée sur sa présence – à être au monde et à atteindre son intelligence. C'est cette posture et cette attention au monde – caractéristiques de tous les géographes lus et rencontrés – qui est constitutive de ce mode d'être. Dès lors, le terrain et faire du terrain ne sont plus considérés comme des moments bien délimités de l'activité du géographe³ : quoiqu'il fasse – même hors de tout cadre académique – le géographe fait du terrain, non pas au sens où il serait constamment animé par des questionnements scientifiques mais dans la mesure où ses sens seraient toujours en éveil, mobilisés pour appréhender le monde qui lui tombe dessus, comme l'explique Francine Barthe :

« Lorsque j'ai décidé de travailler sur les centres naturistes, en fait j'étais en Allemagne à Berlin et j'ai vu qu'il y avait des gens complètement nus dans Tiergarten un des plus grands parcs berlinois. Mais ce n'était pas du terrain... (...) J'étais à Berlin parce que j'adore cette ville et je trouve intéressant tous les lieux de contre-culture, évidemment je vais systématiquement dans tous les parcs et jardins,

¹ Les références littéraires des géographes constitueraient certainement un champ fécond à explorer (dans le prolongement de Lefort, 2003), à l'image de ce qui a été fait sur leurs références intellectuelles (Durand-Dastès, 2003).

² Il n'est donc plus surprenant d'entendre des géographes me répondre que *leur* terrain, c'est le monde.

³ Durant les entretiens, j'employais la métaphore de l'interrupteur qui permettrait de passer d'un mode terrain à un mode autre.

partout, ce sont des endroits où j'aime bien être tout simplement parce qu'ils sont beaux, c'est agréable et puis j'y suis bien. Et là je vois ça : c'était totalement... ça m'a fait un électrochoc ! » (Francine Barthe)

Sa sensibilité et ses questionnements sont toujours en éveil, même si elle n'est pas explicitement *sur le terrain* à ce moment. C'est cette capacité à s'étonner qui est au cœur de la démarche géographique – et au-delà d'un mode d'être – comme l'explique Jean-Louis Tissier, qui va jusqu'à reconnaître lors de l'entretien qu'il fait de la géographie « en dilettante », au gré de ses cheminements :

« je pense que je suis un géographe de terrain mais pas au sens des géographes de terrain qui font de la recherche à partir du terrain, mais je trouve que le rapport au terrain est à la fois une dimension de l'apprentissage de la géographie, de la culture géographique mais aussi fait partie du *plaisir géographique*. Plaisir, intérêt, de vérifier, de ressentir que notre culture géographique nous donne des prises sur les paysages, sur l'espace. Je trouve que c'est un élément distinctif du géographe. Je sais que ce sont des banalités, mais bon. Je crois que s'il n'y avait pas ce rapport concret à des lieux, à des territoires, à des paysages que l'on cultive dans l'expérience du terrain, la géographie aurait beaucoup moins d'intérêt. » (Jean-Louis Tissier)

Jean-Louis Tissier met bien en évidence la spécificité ontologique du géographe qui le distingue des autres chercheurs : c'est ce qui est constitutif du rapport à l'altérité qui se dessine sur le terrain.

Voilà sans doute pourquoi le terrain occupe une telle place dans les imaginaires : au-delà des simples dimensions identitaires et méthodologiques, le terrain met en jeu l'ontologie des géographes et règle leur rapport au monde. Le plus court chemin entre eux et eux-mêmes, c'est le monde. Dès lors, il n'est pas surprenant que presque tous les géographes revendiquent et s'approprient le terrain, même ceux qui ont des pratiques réduites ou ceux qui n'en font plus. Les géographes qui déplorent de ne plus faire – faute de temps – suffisamment de terrain continuent pour autant de se réclamer du terrain : cela dépasse la seule question de légitimation des savoirs, mais cela interroge frontalement l'appartenance du géographe à une communauté qui n'est plus constituée par l'adhésion à un paradigme qui s'est effondré mais qui se reconstitue par le partage d'un être au monde spécifique et de l'intelligence du monde auquel il donne accès.

Conclusion : « Il faut avoir un point fixe pour en juger¹ »

Qu'on l'aborde par les imaginaires, les critères d'appartenance à un groupe, ou encore par les conditions de possibilité de construction et d'échange des savoirs, l'existence de la communauté fait long feu : il faut lui préférer l'existence de collectifs labiles, constamment renégociés. La stabilité de la communauté (permise par le paradigme) qui se reproduit dans l'identité doit céder la place à une approche dynamique qui permette de saisir au mieux les infinies variations des stratégies et des trajectoires de ces collectifs. Bref, il faut rendre visibles et intelligibles le bouillonnement et la labilité des regroupements : le chant du cygne de la communauté disciplinaire oblige à trouver un nouveau point fixe qui permette de reconstruire à partir de lui les collectifs et de les suivre.

Pour être appréhendable, le collectif doit être réduit à sa plus petite partie, c'est-à-dire à l'individu qui mène une recherche et ce faisant compose et s'insère dans des collectifs qu'il contribue à (re)définir. C'est à l'individu – c'est-à-dire, si l'on renoue avec la tradition philosophique classique, au *sujet* – qu'il faut désormais s'intéresser : il faut donc tourner définitivement la page du positivisme qui en n'avait fait qu'un opérateur du vrai. L'approche réaliste que nous avons adoptée dans ce livre a au contraire mis en évidence que le sujet joue un rôle dans la construction des savoirs et l'avènement du vrai. Bien plus, son existence est la seule garantie à la fois de la scientificité de ses démarches mais aussi de la légitimation des artéfacts qu'il construit. Loin d'effacer le sujet, il convient donc au contraire de l'instituer et de fonder sa position.

Il faut donc chercher comme Pascal en son temps un point fixe pour appréhender le monde, mais surtout, comme l'a fait Descartes, fonder le sujet à partir duquel le collectif peut être pensé. C'est donc sur le sujet – envisagé par le biais de l'épigéographie – qu'il faut désormais se pencher.

¹ Blaise Pascal, *Pensées*.

Livre quatrième

Déconstruction

« Un livre qui, après avoir tout démoli, ne se démolit pas lui-même nous aura exaspérés en vain. »

Cioran, *Syllogismes de l'amertume*

Introduction : Le pacte de terrain

L'effondrement du paradigme (livre deuxième) a entraîné la disparition de la communauté qu'il structurait au profit de collectifs labiles perpétuellement négociés (livre troisième) : les cadres traditionnels de reconnaissance et d'appartenance sont désormais caducs et il faut trouver un nouveau point fixe à partir duquel les reconstruire. Si la communauté n'est plus opératoire et si les collectifs ne sont pas pérennes, seul l'individu peut constituer ce point fixe, sous réserve de repenser l'articulation de l'individu à la communauté ou aux collectifs qui en tiennent lieu. Dans leurs modalités, les réflexions actuelles sur les trajectoires individuelles se font toujours au miroir de la communauté dans laquelle ces trajectoires se déploient : l'éagogéographie constitue un bon exemple¹. Ce genre offre un cadre dans lequel le géographe peut retracer son itinéraire non seulement intellectuel mais aussi institutionnel (par exemple Blanchard, 1963 ; Claval, 1995 ; Lévy, 1996) : la communauté et son fonctionnement constituent donc le principal cadre explicatif des trajectoires scientifiques individuelles², qu'il s'agisse de montrer qu'elles sont conformes à celles des pairs (pour légitimer une position par exemple) ou au contraire pour souligner qu'elles s'en distinguent afin de mettre en valeur l'exceptionnalité d'un parcours ou son apport novateur : pour faire le portrait intellectuel de la génération des géographes nés dans les années 1930, Claude Bataillon se fonde ainsi sur huit destinées singulières en tout point (tant par les positions acquises que par les avancées scientifiques qu'elles ont permises) qui privilégient donc l'exceptionnalité au détriment de la représentativité (Bataillon, 2009). Bien plus, en reconstituant sa trajectoire, le risque est grand de sombrer dans « l'illusion biographique » (Bourdieu, 1986), c'est-à-dire d'éclairer là encore son parcours par les évolutions de la communauté dans laquelle on cherche à se situer et à prendre place. Là encore, même implicitement, la communauté est un cadre explicatif mobilisé pour comprendre l'individu. La disparition de la communauté oblige au contraire à repenser de nouveaux cadres d'analyses pour comprendre le nouveau fonctionnement des collectifs mis en évidence : il ne faut plus penser l'individu en fonction d'une communauté, mais au contraire envisager l'individu qui agit et, ce faisant, produit à son tour des collectifs dans lesquels l'individu a toute sa place.

¹ Ce procédé se rencontre dans les éagogéographies mais, paradoxalement, se retrouve peu dans l'ouvrage matriciel du genre écrit par Jacques Lévy (Lévy, 1996).

² C'est d'ailleurs au sein du *champ* sociologique que Bourdieu dans son auto-analyse – le pendant sociologique de l'éagogéographie – reconstitue sa trajectoire (Bourdieu, 2004).

L'une des ambitions de cette thèse est de mettre en évidence l'importance de l'approche biographique pour comprendre la genèse des savoirs scientifiques¹ : l'observation filmée et les entretiens constituent donc le *making of* des travaux des uns et des autres. C'est ce principe du *making of*² que je vais à mon tour appliquer et suivre : le but de ce quatrième livre sera donc d'expliquer comment cette thèse a été progressivement construite et de retracer les étapes de sa construction : son objet, sa forme et sa méthode seront ainsi successivement analysés dans les cheminements qui composent ce livre. Deux raisons principales me poussent à m'engager non vers une égogéographie mais plutôt vers un *making of*. Il s'agit tout d'abord de me plier au principe de symétrie, c'est-à-dire de faire subir à mes objets ce que j'ai fait subir à ceux des autres : après avoir cherché à retracer les étapes de la pensée des autres, il me paraît nécessaire d'élucider à mon tour les étapes de ma réflexion. C'est l'occasion de montrer que cette thèse est autant le fruit d'un itinéraire intellectuel, que d'envies voire de hasards purement contingents. C'est la dimension artéfactuelle de toute connaissance que cette approche en termes de *making of* permet d'appréhender. Au-delà des questions de légitimité que pose l'ézogéographie et que Jacques Lévy résume en préambule de son ouvrage (la légitimité de celui qui s'expose, la portée de son message, son recul sur son propre parcours...), le *making of* me permet également de me dégager d'une communauté considérée comme donnée au profit d'une communauté construite grâce à mes recherches. A sa manière, cette thèse produit elle aussi un collectif, et c'est à partir de sa genèse que j'espère appréhender cette communauté ainsi formée.

Cette posture explique donc le choix délibéré dans ce livre pour une écriture autobiographique et égogéographique, pleinement assumée. Ce choix n'est pas artificiel et n'est surtout pas déconnecté des pratiques canoniques d'écriture en vigueur dans les thèses de géographie aujourd'hui comme hier (Bourgeat, 2007). Si le but de la thèse est de proposer des savoirs éprouvés et validés – ce qui se fait généralement au moyen d'une écriture neutre et objectivante – le *je* n'en est pas moins absent et sa présence, plus ou moins forte, apparaît au fil des pages : les remerciements, les entretiens ou encore les photos (que les règles méthodologiques obligent de dater et signer) voire la littérature grise consultée sur place... constituent autant de traces qui attestent de la présence du géographe sur le terrain qu'il étudie et qui dès lors engagent un contrat de lecture spécifique. Tous ces éléments servent en effet à légitimer et à valider les savoirs proposés par la seule proximité du chercheur avec son objet, c'est-à-dire par l'argument d'autorité. On retrouve donc dans ce contrat de lecture le « pacte

¹ Les entretiens, conçus comme des récits de vie semi-dirigés (Bertaux, 2005 ; Blanchet et Gotman, 2001), l'attestent.

² Le *making of* désigne, au cinéma, le documentaire qui retrace les étapes de la création d'un film : avec l'essor du support DVD qui permet d'offrir des bonus, ce genre s'est développé. Parfois le *making of* constitue la seule trace d'un film dont la création n'a pas été achevée comme par exemple *Lost in la Mancha* de Keith Fulton et Louis Pepe (2001) qui raconte le tournage avorté d'une adaptation de *Don Quichotte* réalisée par Terry Gilliam avec Johnny Depp et Jean Rochefort, ou encore *L'enfer d'Henri-Georges Clouzot* de Serge Bromberg et Ruxandra Medrea (2009) qui retrace le naufrage du dernier tournage de Clouzot. Parfois, l'œuvre prend la forme d'un *making of* comme *La nuit américaine* de François Truffaut (1973).

autobiographique » qui repose sur la stricte équivalence entre l'auteur, le narrateur et le personnage (Lejeune, 1975). Cette équivalence, nourrie de nombreux effets stylistiques, garantit la véracité des éléments biographiques et du même coup emporte l'adhésion et la croyance du lecteur. De même, je définis le *pacte de terrain* comme la place qu'occupe l'expérience de terrain dans la restitution scientifique. Ce pacte scelle la réception de la recherche. En mettant ainsi en avant l'expérience de la recherche sur le terrain, le géographe valide les observations et les analyses qu'il formule. Le but est double : d'une part on y trouve un souci de légitimation scientifique et d'autre part l'affirmation de l'appartenance à la communauté – ou à ce qui en tient lieu – par le respect des pratiques et des méthodes édictées.

Cette démarche autobiographique m'oblige donc à retourner le miroir contre moi, et à déconstruire tous les dispositifs d'autorité (à la fois scientifiques, rhétoriques et méthodologiques) mis en œuvre dans les pages qui précèdent. Cette thèse – à l'image du terrain des géographes que j'étudie – n'est qu'un artéfact : c'est un discours qui se rajoute à la longue litanie de ceux déjà portés et à venir sur le terrain. En déconstruisant les formes d'autorité mises en œuvre et leur moyen d'expression, j'espère ainsi montrer la singularité de la pensée mise en œuvre et affirmer ainsi mon appartenance à une communauté scientifique. Cette déconstruction radicale n'entend donc pas réduire la portée théorique des éléments présentés jusqu'alors, mais au contraire les mettre en débat, et, au-delà, questionner la science, ses fondements et ses modalités. Si la science n'est qu'un discours – comme le pensent les relativistes – que reste-t-il quand celle-ci se donne explicitement comme un discours ? Dans un premier temps, je m'attacherai à préciser la genèse de l'objet que j'ai étudié, puis je préciserai les choix formels qui ont présidé à la rédaction de cette thèse, avant de restituer la méthodologie mise en œuvre, ce qui me permettra de proposer ma définition du terrain.

L'invention de l'objet

« Quoi qu'on fasse, on reconstruit toujours le monument à sa manière. Mais c'est déjà beaucoup de n'employer que des pierres authentiques. »

Marguerite Yourcenar, « Carnets de notes » de *Mémoires d'Hadrien*

Les discussions sur la finalité du travail des scientifiques tournent généralement autour des deux verbes qu'on a l'habitude d'utiliser pour le décrire : *inventer* et *découvrir*. L'un et l'autre renvoient à deux conceptions différentes de la fabrication du savoir. Selon *Le Robert*, *découvrir*, c'est « faire connaître (ce qui est caché) » alors qu'*inventer*, c'est « créer ou découvrir (qqch. de nouveau) » : la découverte relève du dévoilement de ce qui existe de toute éternité et l'invention procède davantage d'une approche constructiviste. Dès lors, le travail du chercheur oscille entre la création du nouveau et l'exhumation d'un déjà là.

Le terrain – dont j'ai fait mon sujet de thèse – relève-t-il de la découverte ou de l'invention ? Le terrain n'est pas nouveau pour les géographes, pas même pour un néophyte : c'est une pratique ancienne, identitaire¹ dont on apprend dès le début de la formation – pour moi, sorti du système des Classes Préparatoires, c'est lors de la maîtrise que cet apprentissage s'est fait – qu'elle est au cœur de l'activité de recherche. Dans cette perspective, mes travaux s'apparenteraient à de la découverte : le terrain est bien antérieur à l'intérêt que je lui porte. Pour autant, interroger le terrain ne va pas de soi : les géographes font du terrain sans pour autant en interroger ses fondements théoriques et méthodologiques : étudier le terrain relèverait davantage de l'invention, dans la mesure où c'est un aspect qui a finalement été assez peu étudié². Mon travail consiste d'une part à faire de cette pratique qui n'est pas interrogée un objet qui ne va pas de soi, qui est débattu et problématique. La première tâche qui devait m'occuper était de rendre problématique – c'est-à-dire comme n'allant pas de soi – cette pratique qui est répandue au point de n'être pas questionnée : le but est de rompre cette évidence du terrain (Hartog, 2005 ; Starobinski, 1957) et de mettre cet objet en débat afin que la communauté le considère comme problématique. D'autre part, ma tâche est de tenter de résoudre ce problème et donc

¹ Quand je commence mes études à l'École normale supérieure Lettres et Sciences humaines, les géographes sont les seuls à partir une semaine en « stage de terrain ».

² Quand j'ai décidé de travailler sur le terrain, dans les jours qui ont suivi l'agrégation, je n'avais rien lu sur la question. Ce n'est pas à la lumière des travaux existant que j'ai justifié mon choix.

d'en faire un objet reçu par la communauté. On retrouve ici la démarche de Pasteur qui non seulement découvre les microbes (au sens où il dévoile ces micro-organismes qui sont bien antérieurs à la révolution pastorianne) et les impose dans le corps social mais trouve aussi des remèdes et des traitements pour les combattre (Latour, 2001). C'est aussi le succès de Roger Brunet qui parvient à susciter l'intérêt des acteurs de l'aménagement pour la géographie et qui impose en retour la géographie comme une discipline experte – et donc à la mettre en position de « demandé » – dans les politiques d'aménagement du territoire (Massardier, 1996)¹. Le travail scientifique et l'invention d'objet sont donc indissociables d'un collectif qui le reçoit comme un problème et ce faisant lui confère une existence légitime. Le processus d'invention permet donc d'articuler le travail d'un chercheur avec la communauté qui le reçoit. Dès lors, retracer la genèse de l'objet de recherche que j'ai construit m'oblige à retracer les étapes de ma réflexion tout en questionnant la réception de l'objet en même temps qu'il prend forme, c'est-à-dire à interroger simultanément l'avancée de mes réflexions et leur réception. Il faut donc remonter à l'origine du projet.

L'offre et la demande

Dès les premières pages de mon mémoire de Master (Calbérac, 2005b), j'ai expliqué les raisons qui m'ont conduit à interroger le terrain et à en faire mon sujet de thèse : toutes les raisons qui figurent dans le premier livre de cette thèse et qui justifient la pertinence de l'objet sont donc « fausses », ou du moins reconstruites – c'est-à-dire légitimées – *a posteriori* pour les besoins de l'exercice². Ces raisons – si elles se sont enrichies tout au long de mon travail – n'ont toujours pas changé, ce qui justifie de reproduire ici *in extenso* les deux premières pages de mon mémoire (Calbérac, 2005b : 5 et 6)³ :

C'est à la faveur de la maîtrise que j'ai mené mes premières recherches de terrain : celles-ci m'ont conduit en Roumanie, et plus précisément en Bucovine, sur le versant externe des Carpates orientales, aux confins de la plaine moldave et de l'Ukraine. Mon mémoire (Calbérac, 2003) portait sur les mutations des structures d'exploitation et de propriété des massifs forestiers de la région dans le triple contexte de la transition post-socialiste, de l'intégration européenne et de la diffusion dans les discours et les pratiques du concept de durabilité. Pour comprendre les enjeux actuels de la filière

¹ Dans un autre registre, on retrouve la démarche du docteur Knock de Jules Romain qui impose à la fois la maladie et le remède radical à toute la société.

² Faut-il encore rappeler que la thèse est un exercice académique qui a des exigences génériques, rhétoriques et stylistiques strictes (Bourgeat, 2007) ?

³ Cette longue citation est bien sûr un clin d'œil aux procédés mis en œuvre par Jacques Lévy dans ses *Egogéographies* (Lévy, 1996). C'est aussi l'occasion de revenir sur l'épisode fondateur de la maîtrise qui a été ma première expérience de terrain. Enfin, c'est une manière de mettre en évidence les changements intervenus dans mes pratiques d'écriture depuis le Master.

forestière, il est indispensable de remonter à l'origine même des structures aujourd'hui en débat : ainsi, les stratégies d'exploitation sont-elles largement héritées, non de la période socialiste, mais des aménagements consécutifs à la mise en valeur austro-hongroise dès la fin du XVIII^e siècle. C'est également à cette époque que se met en place le système foncier, encore en vigueur aujourd'hui, préalable indispensable à la modernisation de la production. La principale conclusion de mon mémoire a donc été de nuancer dans le domaine forestier la rupture que constitue habituellement dans l'histoire roumaine la nationalisation de 1948 et de chercher au contraire dans l'histoire longue, et non dans le seul épisode socialiste, l'origine des problèmes contemporains.

Je garde un souvenir mitigé de ce premier terrain. Si la joie était réelle de découvrir un pays étranger et sa culture, les difficultés à faire du terrain en ont plutôt fait une expérience douloureuse qui a remis en cause mon intérêt pour la géographie. Est-il possible de faire du terrain dans de bonnes conditions ? Le terrain est-il un mal nécessaire de la recherche géographique, un passage indispensable qui conditionne l'accès à la connaissance et qui, du même coup, garantit l'appartenance à une communauté de géographes passés par les mêmes épreuves ? Ces interrogations ne sont pas si éloignées de celles formulées en son temps par Claude Lévi-Strauss au début de *Tristes tropiques* :

« Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! Quinze ans ont passé depuis que j'ai quitté pour la dernière fois le Brésil et, pendant toutes ces années, j'ai souvent projeté d'entreprendre ce livre ; chaque fois, une sorte de honte et de dégoût m'en ont empêché. Eh quoi ? Faut-il narrer par le menu tant de détails insipides, d'événements insignifiants ? L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnologue ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe ; de la faim, de la fatigue, parfois de la maladie ; et toujours, de ces mille corvées qui rongent les jours en pure perte et réduisent la vie dangereuse au cœur de la forêt vierge à une imitation du service militaire... Qu'il faille tant d'efforts, et de vaines dépenses pour atteindre l'objet de nos études ne confère aucun prix à ce qu'il faudrait plutôt considérer comme l'aspect négatif de notre métier. Les vérités que nous allons chercher si loin n'ont de valeur que dépouillées de cette gangue. » (Lévi-Strauss, 1955 : 3)

Le terrain du géographe est-il semblable à celui de l'ethnologue : pour celui qui étudie l'espace, la pratique du terrain est-elle aussi décisive ? Est-il possible de concevoir une géographie sans terrain ?

Ces questionnements remettent en cause les discours reçus au début de ma formation et qui me convainquaient du plaisir de faire du terrain. Un texte peut résumer à lui seul cette multitude de voix :

il s'agit *Du Bonheur d'être géographe* de Jacqueline Bonnamour dans lequel cette dernière revient sur son parcours scientifique et sur les évolutions de la science dont elle a été le témoin. C'est sous le prisme du bonheur, partie prenante de la condition du géographe, que s'organisent ses réflexions : il correspond à un état d'esprit nourri d'une inaltérable curiosité pour les progrès de la discipline et pour le monde tel qu'il va. Parmi tous les souvenirs rassemblés, certains relèvent directement de ses années de formation et de la part importante dévolue au terrain dans son apprentissage du métier de géographe :

« J'ai eu le privilège de parcourir à pied sous la houlette de G. Chabot, nombre de régions françaises ou étrangères. Il a su me communiquer au cours de ces randonnées le sens des distances et des volumes, le nécessaire rapprochement entre le 'vu' et le 'décrit' ; il avait sa manière à lui de faire échantillonner dans l'espace des modèles de notions, de formes spécifiques, de types géographiques reconnus : l'œil scrutant l'horizon, la mémoire toujours en alerte au rappel du souvenir livresque ou du déjà vu. Il m'a fait prendre conscience de la différence entre percevoir, comprendre, assimiler, il m'a inculqué l'habitude de comparer, de naviguer du vécu à l'idée, de l'idée au vécu, jalonnant de la sorte la route de l'apprentissage de plaisirs ponctuels, de savoirs acquis, le plus souvent au prix d'un effort physique qui obligeait au dépassement de soi. En géographie, comme dans les autres disciplines, il faut toujours se dépasser, découvrir un univers culturel nouveau, sillonner des espaces lointains, conjuguer souvent l'effort physique et le but intellectuel comme l'ont fait nombre de nos collègues dans les Djebels marocains, les chaînes andines, l'Himalaya, sur la route de la soie ou le front pionnier du café au Brésil. C'était une formation complète qui donnait le plaisir d'accepter l'effort en léguant cette ardeur de voir, de comprendre, de saisir sur le vif l'intérêt de tout lieu, de rester constamment en alerte géographique, de faire du métier de géographe, un véritable 'genre de vie' ». (Bonnamour, 2000 : 16 et 17)

Dans ces lignes où le bonheur est perceptible apparaissent le rôle du terrain et l'importance de s'y former : la connaissance des régions, complément indispensable de l'apprentissage livresque et théorique, la formation du regard à l'étude des paysages, l'effort d'intelligence du monde qui attise la curiosité ; le terrain permet l'accession à un « être géographique ». Ce bonheur exacerbé allait à l'encontre des doutes que j'ai rencontrés sur mon premier terrain. Ces errements ont déclenché des questionnements scientifiques et identitaires profonds : j'ai donc décidé d'étudier le terrain pour déterminer ce que recouvre précisément ce vocable, ce qu'il implique pour l'ensemble de la communauté des géographes et comprendre ce qui, sur le terrain, m'a échappé.

A l'origine de mes recherches se trouvent donc des questionnements épistémologique (le terrain est-il un mal nécessaire de la géographie ?) et identitaire (le terrain est-il « obligatoire » pour

faire de la géographie ?) qui s'inscrivent dans un goût particulier pour l'histoire de la discipline (découverte grâce à l'une de mes enseignantes, Myriam Houssay-Holzschuch, à la faveur de la préparation à l'agrégation) et plus largement d'un intérêt pour celles et ceux qui composent la communauté des géographes et le fonctionnement de celle-ci¹. Surtout, ce qui me décide à choisir ce sujet², c'est qu'il me permet de travailler sans avoir à faire de terrain ! Au moment où je prends contact avec Isabelle Lefort pour lui demander de diriger mes travaux, j'ignore où me mènera cette thématique, et j'ignore même si ce sujet sera jugé recevable. Isabelle Lefort accepte le sujet et me demande aussitôt ce que je veux faire pour mener à bien mes recherches et je m'entends encore lui répondre : « Je veux demander à des géographes de me raconter leur terrain³ ». L'idée était déjà en germe (même si elle a dû attendre encore de longues années pour éclore) de faire de l'imaginaire disciplinaire⁴ le cœur de mes recherches. J'ai retardé au maximum le moment de faire des entretiens⁵ et mes premiers travaux ont consisté à étudier un premier *corpus* découvert un peu par hasard¹ – les excursions interuniversitaires – qui m'a permis de commencer à problématiser la question du terrain. Les entretiens menés (pour des raisons évidentes) auprès de géographes lyonnais, m'ont permis de poursuivre mes réflexions tout en testant certaines hypothèses. Toutefois, à l'issue de cette première année, cette problématisation était encore bien maigre et j'ai donc décidé, dans mon mémoire, de mettre l'accent sur les questionnements identitaires qui m'animaient au détriment d'une approche plus globale du terrain que j'étais alors incapable de mener à bien : quitte à rendre problématique l'évidence, j'ai pensé que le détour par mon cas personnel pouvait être opératoire et inciter les autres à se poser les mêmes questions sur leurs démarches et pratiques.

Les réactions du jury devant lequel j'ai soutenu mon mémoire ont été diverses et sont emblématiques de cette polarité entre l'évident et le problématique. Les deux examinateurs ont eu des réactions diamétralement opposées. L'un a reconnu la pertinence du questionnement identitaire, ce qui ne justifiait pour autant pas à ses yeux d'y consacrer des recherches plus approfondies : le

¹ Dans les notes de mon exposé de soutenance, je retrouve la phrase « Je préfère les géographes à la géographie ». Cinq ans plus tard, rien n'a changé !

² A la même époque, j'avais en tête un autre sujet, plus classique, qui aurait porté sur Belgrade.

³ Ce goût pour les récits de terrain et plus largement pour la dimension vécue de la recherche est à chercher sans nul doute dans les premiers enseignements que j'ai reçus, tant à l'Université Lumière Lyon 2 ou certains de mes enseignants n'hésitaient pas à retracer le déroulement de leurs recherches (comme Karine Bennafla ou Philippe Pelletier), qu'à l'École normale supérieure où les premiers cours dispensés étaient les « parcours de géographes » des enseignants. Le cycle de conférences « Remues-méninges en géographie » - qui consistait à inviter des grands noms de la discipline à retracer leur itinéraire intellectuel - s'inscrit dans la même veine.

⁴ Il s'agit bien sûr d'une reconstruction *a posteriori* : à l'époque, je ne connaissais pas encore ce concept, que j'ai découvert une fois inscrit en thèse dans l'ouvrage d'Olivier Soubeyran, *Imaginaire, science et discipline* (Soubeyran, 1997) qui m'a mis sur la voie des travaux d'André Corboz (Corboz, 1990).

⁵ Mes premiers entretiens – encore largement exploratoires – ont commencé en mars 2005. J'ai interrogé huit géographes lyonnais pour mon mémoire, mais je n'ai eu le temps de ne traiter que sept entretiens.

questionnement réflexif doit rester en marge de la construction scientifique, ou du moins se placer à un autre niveau. L'autre examinateur a reconnu la pertinence des questionnements scientifiques à venir mais a déploré la justification identitaire que je proposais : l'approche biographique n'a pas sa place dans l'émergence d'un questionnement scientifique. Deux enseignements peuvent être tirés de cette polarité. D'une part, l'articulation entre le scientifique et le réflexif ne va pas de soi : ce sont deux modalités (incompatibles ?) du discours et l'exercice académique n'est pas le lieu où l'on peut les concilier. D'autre part, on retrouve l'ambivalence de la découverte et de l'invention : faire d'une pratique connue et assimilée un questionnement nouveau ne va pas de soi². J'ai essayé, tout au long de la préparation de ma thèse, de me défaire de ce questionnement individuel afin de gagner en généralisation et de faire admettre par la communauté la nature problématique des questionnements généraux que je soulève : j'ai donc déplacé le curseur de l'élucidation réflexive de l'épisode de ma maîtrise à des questionnements plus larges sur l'imaginaire disciplinaire et qui peuvent être généralisés à tous les géographes. C'est ainsi que j'ai cherché à inventer mon objet, en en faisant un problème collectif.

Cette évolution est parallèle aux mutations de la réception de mes travaux. Dans les premières années, j'ai dû essuyer les quelques remarques ironiques (et, il faut le reconnaître, assez drôles) que suscitait mon sujet : « Le terrain, c'est encore ceux qui en font le moins qui en parlent le plus ! » ou encore « Pas la peine de faire une thèse pour savoir ce qu'est le terrain : je vais vous expliquer ». Ces remarques renvoient autant à l'incompréhension d'une part de la communauté à faire de cette pratique un questionnement collectif qu'à un positionnement particulier : le refus revendiqué de « faire du terrain ». Celui-ci n'était nourri d'aucun ressentiment particulier contre cette pratique, bien au contraire : c'était juste pour ne pas diminuer le mérite de ceux qui ont un terrain plus conforme dans sa délimitation et dans son étude aux canons de la discipline et à la difficulté qu'il exige, à l'image de mes camarades de promotion de l'Ecole qui, eux, ont fait du « vrai » terrain. J'ai maintenu cette position extrême en dépit des arguments avancés par Isabelle Lefort et Anne Volvey. J'ai fini par admettre – mais encore m'a-t-il fallu du temps ! – que je faisais moi aussi du terrain : c'est l'évolution

¹ C'est Paul Arnould qui, lors d'une discussion informelle, m'a conseillé de jeter un coup d'œil dans les *Annales de géographie* et d'y chercher les comptes rendus des interuniversitaires. J'ai été surpris par l'ampleur et la richesse de ces textes.

² Il faut rappeler que mes connaissances bibliographiques en la matière étaient limitées. J'avais lu l'article d'Anne Volvey (Volvey, 2003), les deux numéros d'*Hérodote* de 1977 et 1978, des ouvrages de méthodologie et surtout des réflexions menées sur cette question dans les autres disciplines. Je n'avais pas encore lu l'abondante bibliographie anglophone. C'est à l'aune de cet aveuglement qu'il faut lire mon parcours.

personnelle majeure qui s'est dessinée tout au long de ce travail et qui aboutit à la définition du terrain que je propose dans le dernier cheminement¹ de ce livre.

Cette réception a évolué alors que j'avais dans mes recherches, et à mesure que mes réflexions s'enrichissaient. Un cap a été franchi le 8 décembre 2006 alors que j'ai participé à une journée organisée par l'Association de Géographes Français (AGF) sur le terrain : la journée était consacrée à la seule question du terrain (c'est une forme de reconnaissance de la communauté pour ce sujet) et c'est l'une des premières fois où j'ai présenté une communication qui, de près ou de loin, était en rapport avec ma thèse. C'est à cette occasion que j'ai commencé à être identifié comme un de ceux qui travaillent sur le terrain. J'ai également commencé à m'insérer dans des réseaux : j'ai rencontré et j'ai commencé à travailler avec Anne Volvey qui est la géographe pionnière sur cette thématique². J'ai alors bénéficié d'un regain d'intérêt de la communauté pour cette question au point de susciter une demande dont j'ai bénéficié. En plus de la journée de l'AGF, j'ai été invité à des séminaires³, à une émission de radio⁴, on m'a sollicité pour des articles. Parfois, j'ai été en partie à l'origine de cette demande. Ainsi, parallèlement à la préparation de ma thèse, j'ai participé avec Anne Volvey, Myriam Houssay-Holzschuch, Isabelle Surun et Christian Giusti, à l'organisation du colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » (Arras, 18-20 juin 2008). C'était l'endroit idéal pour observer les attentes et les réponses de la communauté sur ces questions.

Les entretiens que j'ai réalisés – près de quatre-vingt-dix – sont aussi un bon indicateur pour mesurer la réception de la communauté. Je me suis ainsi rendu dans différentes villes universitaires (Nice, Aix-en-Provence, Rouen, Rennes, Toulouse, Limoges, *etc.*) pour de courtes missions (deux ou trois jours à chaque fois) durant lesquelles j'ai pu interroger les géographes que j'avais sollicités. Même si j'ai privilégié la diversité des profils, des générations, des thématiques, l'échantillonnage ne répondait en aucun cas à des préoccupations statistiques : j'ai simplement cherché à rencontrer les géographes que j'avais lus et qui m'avaient intéressés. Pour les choisir, j'ai consulté les annuaires de géographes, les pages web des laboratoires ou des chercheurs. Parfois, j'ai bénéficié de l'aide d'un chercheur sur place qui a pu me recommander tel ou tel profil⁵. J'ai bénéficié à chaque fois d'un

¹ Le terme de cheminement est choisi à dessein : c'est vraiment une fois parvenu au bout de la thèse que je parviens non seulement à définir ce qu'est le terrain, mais à le définir à partir de mes propres pratiques. C'est ainsi une manière de reconnaître que je suis un géographe de terrain à part entière, et donc un géographe, tout simplement.

² J'ai pris contact avec Anne Volvey dès le début de mon Master, pour l'informer que je travaillais sur une thématique qu'elle étudiait (comme on informait jadis ceux dont on foulait leur terrain) : son accueil a été très encourageant et amical. Je l'ai rencontrée pour la première fois la soutenance passée, c'est-à-dire une fois que j'avais quelque chose, même modeste, à offrir en échange. Depuis, nous avons travaillé ensemble – et nous continuons – et elle m'a beaucoup aidé et encouragé tout au long de la préparation de ma thèse.

³ Je pense notamment au séminaire organisé par les doctorants de l'UMR PRODIG (10/12/2009).

⁴ *Planète Terre*, France Culture, avril 2008.

⁵ Comme l'ont fait Karine Emsellem à Nice, Sylvain Guyot à Limoges, Hervé Régnault à Rennes ou encore Serge Weber à Aix-en-Provence.

excellent accueil¹ : dans des conditions parfois difficiles², j'ai été parfaitement reçu et attendu³ et chacun a témoigné de l'intérêt pour mes recherches. Voire : certains m'ont même dit que cet entretien leur avait permis d'en apprendre davantage sur leurs propres pratiques. Tout au long de ces entretiens (que j'ai surtout menés au début et à la fin de ma thèse), j'ai ainsi bénéficié d'échanges très riches : avant l'entretien, je présentais mes questionnements et après l'entretien, la discussion se poursuivait. Je dois aux géographes que j'ai ainsi rencontrés des critiques toujours constructives, des idées, des hypothèses, des références : autant de questionnements nouveaux qui sont venus enrichir un colloque singulier.

Au commencement étaient les livres

C'est avant tout par les lectures que j'ai fait avancer mes questionnements, avant de les enrichir par le débat. Et c'est dans les livres que – très classiquement – j'ai trouvé matière à penser. Les orientations bibliographiques que je développe ici ne visent en aucun cas à l'exhaustivité : elles servent juste à mettre en lumière ce que je dois à mes lectures, et surtout les hasards qui m'ont conduit à m'intéresser à tel ou tel livre ou auteur. Comme mes recherches se sont d'emblée inscrites dans le champ de l'histoire et de l'épistémologie de la géographie, j'ai commencé à explorer la bibliographie : si celle consacrée au terrain dans la géographie française est réduite, je l'ai complétée en lisant les principaux ouvrages d'histoire de la discipline, notamment ceux qui portent sur la géographie vidalienne, ainsi que les grands textes qui ont constitué des jalons dans son projet scientifique. Dans le même temps, j'ai cherché à acquérir une culture disciplinaire⁴ pour laquelle j'ai essayé d'être aussi éclectique que possible en lisant tout (ou presque) ce qui me tombait sous la main et qui retenait mon attention⁵ : des manuels de toutes les époques, des revues, des thèses publiées, des ouvrages de synthèse⁶, et c'est donc de ces livres que j'ai fait les matériaux de ma thèse. Pour autant, ce n'est pas chez les géographes que j'ai trouvé la matière dont j'avais besoin pour inventer cette question. Mon travail a été rythmé par des lectures de travaux extra-géographiques qui ont influencé son cours, lui ont fait prendre des directions parfois inattendues et lui ont permis de prendre la forme qu'elle a

¹ Si certains entretiens n'ont pu se faire faute de compatibilité d'agendas, je n'ai eu à essuyer que trois refus motivés, et encore leur refus était-il à chaque fois davantage motivé davantage par le refus de se plier à la démarche réflexive – ou du moins de le faire au sein de la communauté – que par un manque d'intérêt pour ces questionnements.

² Ainsi me suis-je rendu sur des campus en grève et occupés, comme à Bordeaux en 2006, ou à Toulouse et Limoges en 2009.

³ C'est à Paris que les entretiens ont été les plus difficiles à mener : l'éclatement des sites (universités, laboratoires...) rendaient difficiles de faire des entretiens en série, ce qui était parfaitement envisageable dans les autres universités où je me suis rendu dans lesquelles les géographes travaillent tous dans les mêmes locaux.

⁴ L'agrégation m'avait déjà donné des bases que j'ai eu plaisir à prolonger.

⁵ J'ai assidûment fréquenté la bibliothèque de l'École et la Bibliothèque Inter-Universitaire de Lyon.

⁶ Je garde un bon souvenir de cette période durant laquelle je n'ai pas cherché à organiser mes lectures de manière systématique ni même à en tirer profit en prenant des notes : j'ai simplement cherché à mettre des impressions de lecture et des textes en regard des analyses historiques que je lisais par ailleurs.

maintenant. A l'origine de cette thèse se trouve une lecture fondatrice qui a engagé à la fois l'objet, le positionnement adopté et les méthodes retenues : *La science en action* de Bruno Latour (Latour, 2005), suivie très vite de *La vie de laboratoire* (Latour et Woolgar, 1979). C'est par cet ouvrage que j'ai découvert les enjeux de la sociologie des sciences que j'ai eu envie d'appliquer à la géographie : l'étude de la géographie « en train de se faire » s'est vite imposée comme mon projet. La sociologie des sciences est restée une référence constante de mes recherches et j'ai aussi cherché à me familiariser avec l'histoire des sciences.

J'ai également pris du temps pour lire, en dehors de toute utilisation directe, les principaux auteurs des sciences sociales, sans autre but que d'étendre ma culture, et sans me soucier de les intégrer à ma thèse d'une manière ou d'une autre. Ainsi ai-je lu de manière systématique des sociologues, des philosophes, des critiques littéraires, des historiens, des anthropologues... Quelques auteurs découverts à cette occasion ont joué un rôle important dans la suite de mes réflexions, comme Pierre Bourdieu, René Girard ou encore Gilles Deleuze. Mais c'est seulement une fois que la direction générale de la thèse s'est imposée que ces lectures me sont apparues *a posteriori* comme fondamentales. Seule une lecture a joué un rôle décisif et a défini de manière immédiate l'objet de ma recherche, et la direction que j'allais explorer. Cet éclair, je le dois à un court paragraphe de la conclusion de la préface de sa *Naissance de la clinique* déjà cité dans cette thèse :

« Une fois pour toutes, ce livre n'est pas écrit pour une médecine contre une autre, ou contre la médecine pour une absence de médecine. Ici comme ailleurs, il s'agit d'une étude qui essaie de dégager dans l'épaisseur du discours les conditions de son histoire. » (Foucault, 1963 : xv)

Les travaux de Foucault, et en particulier ceux sur le discours, m'ont permis de trouver un remède à un positionnement qui était à mes yeux problématique. En travaillant sur le terrain, je craignais d'être enfermé dans une posture normative et d'avoir à dire ce que doit être le terrain. C'est une attitude que j'ai d'emblée rejetée non seulement parce qu'elle ne me paraît pas opératoire mais surtout parce que je n'ai aucune légitimité – c'était encore le moment où je revendiquais de ne pas faire de terrain – pour décider de ce qu'il faut faire ou non sur le terrain. Les travaux de Foucault m'ont alors permis d'envisager le terrain comme un discours : à un positionnement normatif, j'ai adopté une démarche purement descriptive des discours que le terrain suscite. *L'ordre du discours* (Foucault, 1971) m'a aidé à approfondir cette recherche en permettant l'hypothèse que le terrain constitue un invariant dans les discours disciplinaires. C'est cette continuité-là que je voulais désormais explorer. C'est à partir de l'émergence du *discours* que j'ai commencé à problématiser le terrain, sous l'angle de l'imaginaire disciplinaire (Corboz, 1990 ; Soubeyran, 1997), ou du moins de cristalliser en ces termes des questionnements déjà latents. C'est moins le terrain comme méthode canonique qui m'intéressait désormais que la place qu'il joue dans les représentations collectives, ce qui s'accordait bien avec mon

souhait de mener des entretiens¹. Influencé par l'anthropologie (Marcel Mauss bien sûr, mais aussi par Claude Lévi-Strauss, Philippe Descola ou Maurice Godelier...), j'ai voulu faire du terrain un objet total, c'est-à-dire un objet qui permette de saisir le fonctionnement de l'ensemble d'un groupe. C'est une manière de délaissier la seule dimension méthodologique du terrain, au profit de l'organisation de la communauté dont je fais l'hypothèse qu'elle est marquée par le terrain. Le discours a donc constitué un moyen opératoire pour étudier conjointement la communauté et son imaginaire.

Cet intérêt pour le discours et ses invariants m'a aussi conduit à interroger les modèles d'histoire de la géographie fondée sur la rupture paradigmatique. Si l'on s'intéresse aux discours, la rupture n'est plus aussi nette et tranchée et c'est sur d'autres fondements qu'il faut écrire l'histoire de la discipline. Peut-on encore parler d'histoire quand il s'agit de mettre en évidence des invariants ? J'étais donc confronté – alors que rien ne le présageait et que mes *corpus* n'étaient pas adaptés – à la crise de la géographie et à son statut d'événement : que vaut cet événement s'il n'entraîne aucun changement dans les pratiques et les imaginaires ? Là encore, j'ai trouvé dans les travaux de Foucault des outils pour articuler la continuité et les évolutions, en interrogeant non plus les événements en eux-mêmes mais plutôt les documents (en l'occurrence mes *corpus*) qui les retracent (Foucault, 1969). L'objet de ma thèse s'est donc naturellement cristallisé autour d'une énigme (à laquelle cette thèse ne répond que très partiellement), un vide (autant dans mes *corpus* que dans l'imaginaire disciplinaire) difficile à cerner : la crise de la géographie. Tous les fils que j'ai tendus menaient à cette béance : qu'est-ce qui s'est passé pendant la crise de la géographie ? Qu'est-ce qui change après cette crise ? Si des travaux ont mis l'accent sur les changements épistémologiques, méthodologiques et théoriques qui surviennent tout au long des années 1960 et 1970, la place de cette crise dans l'imaginaire est encore à élucider. C'est donc autour de cette crise – ou plutôt de sa béance – que cette thèse est écrite. Elle s'interroge sur la possibilité d'écrire une histoire à l'aune d'un événement inconnu et insaisissable.

Enfin, j'ai tiré un dernier enseignement de la lecture de Foucault. M'intéresser aux discours des géographes sur le terrain m'a fait prendre conscience que ma thèse ne serait que la énième modalité discursive de cet ordre du discours. Cette thèse en devenir ne serait donc pas autre chose qu'un discours parmi d'autres. Loin de tout relativisme, cette prise de conscience m'a procuré au contraire une grande liberté, comme si le poids de la responsabilité s'était envolé : il ne s'agissait plus de proposer une analyse définitive du terrain, mais d'être conscient, en l'étudiant, de participer pleinement à son élaboration collective. Dès lors, je me suis senti plus libre pour inventer des formes

¹ Dans ce cas précis, c'est la méthodologie qui a justifié l'objet et non l'inverse : c'est mon souhait de mener des entretiens qui a justifié d'étudier l'imaginaire disciplinaire.

et me libérer des exigences canoniques de la thèse : chacune des variations de points de vue adoptées renverrait ainsi à la diversité des discours en présence¹.

Le recours à l'archive

Cette construction théorique s'est faite à partir d'un dialogue avec des archives et entre des archives² si l'on suit la terminologie foucauldienne (Foucault, 1969), c'est-à-dire des *corpus* soigneusement construits pour l'occasion, même si les raisons de leur choix relèvent du hasard. D'emblée, travailler sur des *corpus* a paru une évidence : comment aborder cette question autrement ? Les premiers résultats du Master – pour lequel j'ai mobilisé deux *corpus* – m'ont incité à poursuivre dans la même démarche et à multiplier ces archives. Si chacun de ces *corpus* apparaît aujourd'hui complémentaire, avec des effets de symétrie ou de miroir, rien n'était décidé *a priori* : cet effet de construction est une conséquence et non une cause.

Une fois le Master soutenu, je me suis mis en tête de définir d'autres *corpus*. Ainsi me suis-je intéressé aux films pédagogiques produits au Centre Audio-Visuel de l'École normale supérieure de Saint-Cloud. C'est par hasard que j'ai découvert ces films sur lesquels Isabelle Lefort avaient travaillé et sur lesquels Paul Arnould, toujours lors d'une discussion informelle, a attiré mon attention, notamment le film *Stage d'étude et de terrain en géographie* qui montre le déroulement d'une excursion. Ils offraient donc un contrepoint aux comptes rendus écrits, et permettaient d'interroger également l'écriture cinématographique (par opposition à l'écriture textuelle), tout en élargissant les réflexions à la didactique de la géographie et à l'histoire de l'éducation. L'idée de réunir les films et les comptes rendus en un même *corpus* vient d'une commande qui a donné lieu à un article publié et pour lequel j'ai travaillé à partir de ces supports (Calbérac, 2009) : les points communs étaient tels, qu'il me paraissait naturel de fondre ces matériaux dans une même unité.

C'est le hasard qui m'a conduit à me pencher sur les comptes rendus des premières thèses de géographie et donc à m'intéresser à la controverse qui a opposé les géographes aux sociologues. Pour ma communication à la journée de l'AGF, je cherchais un *corpus* qui me permettrait de présenter l'essentiel des aspects liés au terrain dans la géographie vidalienne dans les vingt minutes imparties. Les comptes rendus de thèse me semblaient un compromis satisfaisant, et c'est en les étudiant que j'ai été confronté à la controverse – que je ne souhaitais pas spécialement étudier – et qui s'est imposée. Elle est même devenue un élément central de ma réflexion, comme si elle révélait déjà toutes les failles et les critiques à venir de la géographie classique. Étudier les deux numéros d'*Hérodote*

¹ Cette question formelle est envisagée dans ce livre, dans le cheminement « La création des formes ».

² Cela apparaît dans les démarches des deuxième et troisième livres.

consacrés au terrain semblait une évidence : ils constituent la première réflexion collective sur cette question, sans compter que ces textes permettent d'envisager directement la crise de la géographie dont ils constituent une étape. Dès lors, il paraissait naturel de tirer profit du colloque d'Arras et de ma position d'observateur dans la mesure où il constitue, près de trente ans après l'initiative d'Yves Lacoste, la dernière réflexion collective française sur cette thématique, et qu'il permet aussi d'étudier la spécificité des approches francophones et son assimilation des problématiques plus développées dans les géographies anglophones. C'est d'ailleurs l'occasion d'explicitier un choix conscient de ma part : le faible recours à l'abondante bibliographie en anglais que j'ai mobilisée par ailleurs (Calbérac, à paraître). Comme mes questionnements portent principalement sur l'imaginaire de la communauté française, le recours aux géographies étrangères qui ont rencontré un intérêt récent en France (Staszak, 2001) me paraissait peu opératoire : c'est à partir de traditions intellectuelles et d'héritages français que les géographes se sont emparés de la question du terrain. Et c'est justement l'intérêt de faire du colloque une archive à part entière : elle permet d'étudier l'émergence, dans la pensée française, d'interrogations déjà largement développées à l'étranger.

J'avais également à cœur de mobiliser un *corpus* de thèses afin d'étudier la mise en texte du terrain et de tester une hypothèse que j'avais formulée dans mon Master, le « pacte de terrain » inspiré des travaux de Philippe Lejeune (Lejeune, 1975) et que je reprends dans ce livre. Je souhaitais mener une étude des thèses portant sur l'Asie : à la différence de la géographie africaniste (par exemple d'Alessandro-Scarpari, 2005), la géographie orientaliste a été encore peu étudiée (Bruneau, 2006). Un nombre plus réduit de thèses a été soutenu ce qui permettait de réduire la tâche, et la diversité des milieux permettait de croiser les thématiques, sans compter qu'il aurait été possible d'étudier Pierre Gourou, géographe de terrain s'il en est. Par manque de temps, j'ai renoncé. Toutefois, la question de l'écriture a été remarquablement abordée par Olivier Orain (Orain, 2003), et la thèse de Serge Bourgeat (Bourgeat, 2007) – après celle de Danielle Laplace-Treyture sur l'écriture régionale (Laplace-Treyture, 1998) – constitue une contribution décisive sur le genre de la thèse en géographie. La lecture de ces travaux me console donc de n'avoir pas travaillé ce *corpus*.

Le dernier *corpus* – l'observation filmée de deux chercheuses sur leur terrain – s'est naturellement imposé ; c'est peut-être l'un des seuls qui ne doit rien au hasard. J'ai eu la chance de suivre pendant plusieurs années un cours d'anthropologie visuelle à l'École normale supérieure de Lyon assuré par Christian Lallier. C'est à lui que je dois ma formation non seulement en anthropologie visuelle, mais plus largement à l'anthropologie, sans compter une sensibilité et une formation

technique à l'écriture cinématographique (prise de vue, prise de son, montage...)¹. Alors que j'ai été vite confronté, dans mes recherches, à la difficulté d'appréhender les gestes, cette approche interactionniste (Lallier, 2009) m'est apparue pertinente pour enrichir mes recherches. En effet, tels qu'ils étaient construits, les autres *corpus* ne me permettent pas de *voir* les géographes au travail : qu'il s'agisse des entretiens, des comptes rendus d'excursions, ou des articles d'*Hérodote*, je dois me contenter du récit de la pratique². Dès lors, l'observation filmée telle que je l'ai apprise me semblait un cadre opératoire pour appréhender le travail des géographes *in situ*, pour les voir à l'œuvre et pour prendre la mesure des gestes qu'ils effectuent sans autre médiation que ma propre subjectivité. C'était aussi une manière de poursuivre ma démarche de sociologue des sciences : j'ai construit ces observations comme l'adaptation au travail des géographes de la démarche d'observation effectuée par Bruno Latour dans *La vie de laboratoire*. J'ai donc décidé d'accompagner des géographes sur leur terrain, de me rendre sur place, de les suivre lors de leurs enquêtes et de les filmer tout au long de leurs recherches. Leur choix ne s'est pas fait au hasard, mais n'a pas été commandé par une quelconque justification scientifique³ : j'ai sollicité deux amies très proches qui ont accepté de se prêter à un jeu difficile. Elles m'ont ouvert leur terrain et ont supporté ma présence et celle de la caméra. Elles ont le moins possible modifié leurs pratiques⁴. C'est à leur côté que j'ai pu appréhender ce qu'était « réellement le terrain », et c'est à l'aune de leurs pratiques et de la logistique déployée que j'ai pu prendre la mesure des difficultés du terrain.

Une fois construites et dépliées, ces archives permettent de couvrir le « grand XX^e siècle de géographie française » (Robic, 2006) et donnent donc prise à une approche historique de la discipline. Bien plus, elles permettent également de retracer la genèse de cette thèse : si elles sont le matériau de cette thèse, elles en sont aussi le reflet et permettent ainsi de retracer mes évolutions intellectuelles. Si la constitution et l'étude de la majorité des *corpus* ont été relativement circonscrites dans le temps, deux d'entre eux (la réalisation de mon documentaire et surtout la collecte des entretiens) ont pris plus de temps à être rassemblés et étudiés, et permettent de suivre mes circonvolutions intellectuelles tout au long de la préparation de cette thèse. En effet, les entretiens comme les films m'ont occupé pendant une longue période : j'ai commencé mes entretiens au printemps 2005 pour le Master et les ai finis en

¹ Ainsi ai-je co-réalisé avec Martine Drozd un film documentaire sous sa direction : *Naussac, du passé faisons table rase ?* (Calbérac et Drozd, 2003).

² Les films pédagogiques constituent peut-être une exception, mais ils sont médiatisés par une mise en scène et des processus didactiques soulignés.

³ Certes, de nombreux points communs caractérisent les terrains et au-delà les démarches de Julie Le Gall (l'Argentine) et d'Emmanuelle Peyvel (le Vietnam) : il s'agit de deux jeunes femmes qui étudient l'une un pays en transition et l'autre un pays en développement. Cela ouvre donc des questionnements centrés sur le genre, ou sur la relation à l'altérité dans un contexte post-colonial. J'avais également en projet d'accompagner Karine Bennafla lors d'une de ses missions au Maroc : suite à des troubles sociaux, elle a finalement renoncé à cette mission.

⁴ Elles m'ont juste assuré qu'elles feraient du terrain lors de mes venues, et non de la bibliographie ou de la rédaction.

décembre 2009¹. J'ai tourné au Vietnam en février et mars 2007, en Argentine en juillet 2008 et j'ai monté² le film au printemps 2010. Une différence les oppose : si ma pensée et mes hypothèses ont profondément évolué, ma grille d'entretien, elle, n'a pas été modifiée d'une virgule. Le même protocole a été respecté pour tous les entretiens. Des différences notables interviennent pourtant dans leur conduite : ils sont ainsi de plus en plus courts. Au début, j'ai essayé de poser toutes les questions de mon guide et n'hésitais pas à relancer mes interlocuteurs. Les entretiens duraient en moyenne une heure. Avec l'habitude, alors que j'avais une idée plus nette de ce dont j'avais besoin, mes entretiens ont été raccourcis : les derniers tournent autour d'une demi-heure³ : j'ai centré chaque entretien sur les aspects qui, d'après ce que j'avais lu de mon interlocuteur, me paraissait le plus pertinents. Le contenu des entretiens changeant : je n'hésite pas à diriger davantage et je suis moins naïf dans les questions que je pose⁴. C'est très net à la lecture de l'entretien de Pierre Carrega qui est l'un des premiers géographes physiciens que j'ai interrogés : mes questions révèlent une incompréhension et une méconnaissance quasi-totales des démarches heuristiques en géographie physique que j'ai essayé de combler pour les suivants. Rien de tel pour les films : je n'avais pas de grille pré-établie et je me suis laissé porter par les événements et surtout par mes lectures. Quand je suis parti au Vietnam, les cadres théoriques que j'avais en tête étaient ceux définis par Bruno Latour dans *La vie de laboratoire*, notamment la première partie sur l'inscription. Une fois sur le terrain, je me suis donc intéressé aux procédures de collecte des données, à la prise de notes, à leurs transformations, à leur classement⁵... J'étais particulièrement sensible aux transformations successives de la parole : le touriste parle, l'interprète traduit, la géographe reformule selon des catégories, elle sélectionne l'information qu'elle couche sur son carnet, elle la reformule ensuite sous forme de synthèses (ce qu'Emmanuelle Peyvel appelle des *deep descriptions*)... En Argentine, cette grille n'était plus opératoire. Si au Vietnam le travail se faisait en français, il se faisait exclusivement en espagnol en Argentine et je ne parle pas cette langue. Julie Le Gall discutait avec ses collègues (Matias Garcia ou Nestor Tello) et interrogeait les producteurs en espagnol. J'étais donc exclu des échanges et il n'était plus possible d'étudier cette circulation de la donnée et ses transformations successives. C'est donc un autre cadre théorique qui s'est imposé : la proxémique (Goffman, 1973 a et b ; Lallier, 2009 ; Winkin, 1996) et l'ethnométhodologie (Garfinkel, 2007). Comme j'étais exclu des échanges verbaux, je me réfugiais

¹ Finir est un bien grand mot : si la lassitude n'avait commencé à poindre, nul doute que j'aurais pu en poursuivre la collecte *ad libitum*.

² J'ai retardé au maximum le montage afin que le film soit en conformité avec les évolutions de ma thèse. Je l'ai alors monté (dérushage des séquences, écriture, montage) en une quinzaine de jours.

³ La question de la retranscription – même si j'ai bénéficié d'un financement de l'Agence Nationale de la Recherche pour les mener à bien – n'a pas été étrangère à cette évolution.

⁴ Même si la naïveté a été une alliée sûre pour poser toutes les questions possibles.

⁵ L'une des dernières séquences du film où l'on voit Emmanuelle Peyvel expliquer le mode de classement de ses documents est une référence directe à *La vie de laboratoire*.

dans ma posture d'observateur et je me suis donc intéressé aux interactions entre les chercheurs et leurs interlocuteurs.

Ces archives contiennent donc en elles-mêmes leur propre histoire, ce qui permet d'appréhender, comme je viens de le faire, non seulement leur genèse, mais surtout celle du discours qui les étudie. L'objet terrain se trouve donc diffracté dans un infini jeu de reflets. La figure du miroir, convoqué dès les premières pages de la thèse, n'est donc pas un artifice rhétorique : elle constitue bien le cœur d'un dispositif heuristique et méthodologique qui doit autant à la sociologie des sciences qu'à toutes les démarches artistiques qui mettent au cœur de l'œuvre le processus créatif. S'intéresser à la genèse de la thèse n'est pas qu'un discours supplémentaire : c'est une composante essentielle qui emblématise la démarche heuristique du chercheur sur son terrain. C'est donc la forme de cette thèse qu'il faut à présent justifier.

La création des formes

« Mais comprenez, je vous prie, que la seule façon de raconter la même chose à chacun, – la même, entendez-moi bien, c'est d'en changer la forme selon chaque nouvel esprit. »

André Gide, *Paludes*

Vouloir faire du terrain, comme c'est mon ambition, un objet total interroge donc autant le fonctionnement de la communauté et de l'imaginaire disciplinaires que celui du texte qui prend en charge cette visée analytique et cognitive. L'objet tel que je l'ai construit butte en effet sur la nature textuelle de sa restitution et contraint le texte que j'ai produit dans un système composé de trois clôtures interdépendantes les unes des autres et dont chacune marque l'avènement d'une crise du texte. Ces clôtures s'observent au moins à trois niveaux distincts. La première procède de la nature même de l'objet terrain tel que je l'ai construit et met en jeu la représentation de la genèse du texte. La deuxième renvoie à la diversité (tant de nature, de genre, de statut que de fonction) des matériaux utilisés pour construire cet objet et mobilisés dans un texte tissé à cette fin. La troisième relève enfin de l'événement discursif sur le terrain que ce texte constitue et qui contient en lui tous les autres, passés ou à venir. Cette triple clôture marque l'avènement d'une crise généralisée – crises de la représentation, de la textualité et de l'autorité – qui emblématise la crise de la géographie, la thématique au cœur de ma réflexion. Avant d'étudier les procédés que j'ai mis en œuvre pour faire entendre ces crises au cœur du texte dont elles nient la possibilité même, il faut d'abord éclairer les enjeux de ces crises, à la fois pour mon objet et pour sa restitution textuelle.

Bien plus qu'une simple démarche méthodologique permettant son appréhension, la réflexivité est un levier heuristique : le terrain porte en lui une réflexion sur sa pratique et sa mise en œuvre. L'écriture, pour restituer fidèlement cet objet, doit donc faire advenir simultanément cet objet et sa genèse qui en est partie prenante : le texte, pour emblématiser cette démarche et constituer ainsi le reflet fidèle de la démarche heuristique, doit donc contenir en lui-même le récit de sa propre fabrique. Cette mise en abyme constitutive d'un récit spéculaire (Dällenbach, 1977) donne donc au texte une fonction autotélique (Faivre Duboz, 2004) : celui-ci ne renvoie qu'à lui-même. La forme autotélique du texte (emblématisée par la mise en abyme de la démarche du terrain au sein d'une réflexion qui porte précisément sur le terrain) rompt avec toute prétention mimétique. Or, cette fonction mimétique

(qui consiste à représenter le monde tel qu'il est) est l'un des fondements mêmes du texte scientifique (Berthelot, 2003). En récusant la capacité d'un texte à représenter le monde qu'il étudie, le texte est enfermé dans le récit de sa propre genèse : le récit spéculaire – qui trouve chez le Gide de *Paludes* (1895) ou des *Faux-monnayeurs* (1925) son paradigme – procède selon des modalités similaires aux expériences menées en peinture, comme les *Ménines* de Velasquez, et participe lui-aussi d'une crise généralisée de la représentation (Foucault, 1966). Dès lors, c'est la capacité de la science à représenter le monde – c'est-à-dire la scientificité même de ma discipline – que ma thèse interroge : le texte peut-il alors encore prétendre à une quelconque scientificité, ou bien la réflexion scientifique est-elle condamnée à se déployer aux moyens de textes qui ne relèvent plus de la science¹ ?

Plus que le texte, c'est la textualité même qui est en crise. En effet, ce texte donne à entendre une diversité des matériaux mobilisés – de natures textuelle, discursive, cinématographique – qui interrogent donc le fonctionnement de ce texte, entendu ici dans son sens étymologique de *tissu* (Viala, 2004) : comment ce texte peut-il contenir en lui et faire tenir ensemble cette matière composite et la fondre dans un objet textuel ? C'est donc la nature même du texte et les fondements de sa textualité – entendue comme ce qui fait d'un texte un texte (Ribard, 2004) – qui doivent être ici étudiés. Ce texte que le lecteur lit est en effet composé d'une multitude de matériaux très composites, pas tous de nature textuelle, mais fondus en un même texte par de singuliers jeux de miroir qu'il faut expliciter. Ils permettent par exemple de transformer des images brutes en un documentaire monté, et ce documentaire monté en texte mobilisé à dessein dans la thèse. Ou encore de transformer en texte des conversations (les entretiens) qui relèveraient davantage d'une interaction. Ce n'est plus la capacité de la science à représenter (ou non) le monde qui est en jeu, mais plus largement sa capacité à pouvoir délivrer un message autonome, transmissible et intelligible.

Cette crise de la textualité révèle une crise plus générale de l'autorité (Barthes, 1984 ; Foucault, 1969 ; Geertz, 1996 ; Guay *et al.*, 2004 ; Ponton, 2004), à la fois l'autorité de la science et de ses énoncés, mais aussi l'autorité de ceux (les auteurs) qui font de la science en produisant des énoncés. En effet, si cette thèse ne constitue jamais qu'un discours parmi d'autres sur le terrain, sa spécificité est de donner à entendre et de rendre intelligible la diversité des discours passés, présents et à venir sur le terrain. Voire : en dépit de son unicité (caractérisée à la fois par son énoncé et son énonciation), ce discours est composé d'une multitude d'autres discours qu'il prend en charge et auquel il donne écho. C'est donc autant la capacité d'un discours à en contenir une multiplicité qui doit être interrogée que celle du *je* (c'est-à-dire son énonciateur) à prendre en charge (et dans une

¹ Cette question – le texte scientifique relève-t-il de la science ? – est inscrite en creux dans *S/Z* de Roland Barthes (Barthes, 1970) : en procédant à la fois à une analyse linéaire et thématique d'une nouvelle de Balzac, il brise les codes du texte critique en permettant au texte de prendre en charge la multitude des significations présentes dans l'œuvre.

certaine mesure à prendre ou non à son compte) ces discours divers et à les fondre dans un discours unique. Au-delà, c'est bien sûr le statut et la position de l'énonciateur de ce discours qui est en cause : quelle est la légitimité d'un énonciateur à prendre en charge une multitude de discours proférés selon des formes diverses d'autorité ? Quelles marges de manœuvre a un doctorant qui aspire à se faire admettre dans la communauté qu'il étudie pour prendre en charge, compiler, analyser et critiquer le cas échéant les discours de ceux qui vont le juger, l'évaluer et à terme le recruter ?

Face à cette crise généralisée, comment dès lors affirmer la possibilité d'une démarche scientifique ainsi que la singularité du point de vue qu'elle implique, tout en tenant compte des spécificités de l'objet qui contient en lui-même sa propre genèse, du texte qui affirme son propre échec à véhiculer une vision cohérente du monde et de l'énonciateur condamné à faire entendre son discours dans le chaos de ceux qu'il répète ? Cette thèse s'est donc écrite à l'épreuve de son impossibilité (Blanchot, 1955) : la forme que je lui ai donnée doit non seulement révéler les tensions propres à l'objet, mais également les réduire de manière à permettre d'exprimer le discours singulier que j'exprime. C'est par une réflexion sur la forme du texte que j'ai souhaité sinon réduire la crise mais du moins lui donner un écho. Pour éprouver davantage le texte, les procédés mis en œuvre dans ces pages pour révéler la crise généralisée et tenter de lui donner une signification viennent d'une forme d'écriture non-textuelle également mobilisée dans cette thèse : le cinéma. C'est par le recours aux éléments qui sont à la base de l'écriture cinématographique – le point de vue, le scénario et le montage – que j'ai cherché à restituer mon objet tout en explorant le fonctionnement du texte scientifique et sa limite jusqu'à en révéler sa dimension artéfactuelle.

Ma présence *in absentia*

Le premier procédé mis en œuvre est la définition d'un *point de vue*, terme qui relève des dimensions spatiale et cognitive à l'œuvre dans l'image : « d'où voit-on ? », la question étant entendue à la fois au sens propre (où est placé l'observateur qui filme) et au sens figuré (ce qu'il pense de la situation qu'il filme) (Boillat, 2006). Dès lors, l'observateur occupe une position originale dans le dispositif : une présence *in absentia* qui renvoie à un hors-champ problématique. Il est invisible à l'image mais il est pourtant bien présent à l'image, autant par la subjectivité qu'il exprime dans l'image (choix du cadre...) et par sa présence en creux à partir de laquelle la situation filmée va se régler. Comme l'un des enjeux de l'écriture de cette thèse est de représenter la thèse en train de s'écrire, c'est-à-dire de présenter en même temps l'objet et sa genèse, j'ai décidé de mettre l'accent sur cette présence *in absentia* et d'affirmer ma présence tout au long de ces pages. La difficulté de l'entreprise tient à la spécificité de l'objet que je me suis donné et qui se confond avec sa genèse tout en étant strictement différent : le terrain des géographes est l'objet que je cherche à appréhender et le

terrain est la pratique que je mobilise¹ pour ce faire. Représenter l'objet et sa genèse consiste donc à montrer des géographes en train de chercher tout en me montrant au travail, et pour compliquer encore le dispositif, me montrer au travail est aussi une manière de montrer l'objet dans la mesure où je participe de l'objet en tant que membre de la communauté disciplinaire.

La thèse contient en elle-même un dispositif réflexif, révélateur de cette présence-absence, l'équivalent du petit miroir convexe des *Epoux Arnolfini* de Jan van Eyck (1434) dans lequel se reflètent le peintre et son assistant au travail : il s'agit du film documentaire. Tout comme ce miroir qui, quoique de petite taille, occupe le centre de ce tableau et en révèle les infinis détails (Arasse, 1996), ce film, occupe le cœur du dispositif construit dans cette thèse. C'est en effet ce film qui non seulement montre des chercheurs au travail – c'est le seul des *corpus* mobilisés qui permet de *voir* des chercheurs engagés sur le terrain – mais encore révèle l'observateur dans son travail : tous les matériaux collectés et assemblés dans cette thèse (qui relèvent de la glose ou de la médiation) doivent donc être rapportés à cette scène originelle du terrain, dont la médiation est cette fois tributaire du point de vue que j'ai moi-même fixé. Ce film relève d'une démarche d'observation filmée des relations sociales, c'est-à-dire qu'il vise à élucider la nature des interactions entre les acteurs en présence. L'originalité du cadre d'analyse repose sur l'intervention d'un tiers, à la fois invisible mais présent, qui interagit autant avec les acteurs filmés que les acteurs filmés entre eux : l'observateur filmant (Lallier, 2009). Dès lors, les situations filmées sont autant des interactions produites par des acteurs que le produit de l'interaction des acteurs filmés avec l'observateur filmant et son outillage technique. Même si l'observateur filmant n'est pas explicitement à l'image (comme cela pourrait être le cas si la caméra saisit la voix ou un reflet de l'observateur), sa présence est manifeste dans la mesure où elle permet à l'interaction d'être observée en tant qu'elle est observée. L'image donne donc à voir dans la même image une interaction ainsi qu'une autre interaction dont elle serait le produit et qu'on appréhende seulement ainsi, même s'il arrive dans certains cas que cette présence éclate au grand jour². Dès lors, l'observation filmée des interactions est une pratique éminemment réflexive qui interroge d'abord l'observateur, sa posture, sa démarche, ses questionnements et ses motivations, avant celle des acteurs qu'il filme. Le recours à l'outillage technique permet donc de se mettre à distance de la situation observée.

¹ L'élucidation de mes pratiques de terrain est au cœur du dernier cheminement de ce livre : « Qu'est-ce que le terrain ? »

² C'est le cas par exemple lorsqu'un acteur filmé regarde la caméra (on parle alors de « regard caméra »), voire s'adresse directement à l'observateur. Il brise ainsi la fiction qui contraint la situation : savoir qu'on est filmé tout en faisant *comme si* on n'était pas observé (Lallier, 2004).

Dès lors, j'apparais dans chacune de ces images¹, même si je ne suis pas à l'image. Ma présence est attestée dans quelques séquences où j'apparais en creux, comme dans les entretiens lorsque je n'ai pas coupé mes questions au montage. La situation d'entretien, face caméra, est une situation limite qui laisse présager la présence d'un observateur hors-champ. Ces situations d'entretien se sont multipliées lors du tournage au Vietnam. En plus de l'entretien qui a conclu le tournage, j'ai multiplié, sur les sites étudiés, les questions et les apartés avec Emmanuelle Peyvel où elle a ainsi régulièrement commenté ce qu'elle venait de faire (comme dans les séquences de la cascade ou de la voiture). Rien de tel pour le tournage en Argentine : ne parlant pas espagnol, j'étais exclu des échanges verbaux entre Julie Le Gall et ses interlocuteurs (collègues ou acteurs interrogés). Dès lors, l'entretien – conçu comme le commentaire des séquences filmées – s'est fait dans les derniers jours de mon séjour, dans un lieu choisi pour l'occasion². Ces entretiens ont à chaque fois permis d'obtenir un commentaire de la situation filmée, soit qu'il s'agisse de commenter l'objet (comme la séquence de la cascade où Emmanuelle Peyvel, après avoir observé le site, tire quelques enseignements) ou de commenter l'échange et l'interaction proprement dite (comme lorsque Julie Le Gall revient sur l'entretien au cours de laquelle on nous a servi des rafraîchissements). Ces entretiens permettent donc de produire un discours qui s'ajoute à l'interaction et la complète : c'est une parole suscitée directement par la situation d'énonciation et qui n'est donc pas sur le même plan que l'interaction proprement dite.

Ma présence est aussi attestée par les regards caméras, c'est-à-dire les moments où la fiction de l'observation (faisons *comme si* nous n'étions pas filmés alors que nous savons très bien que nous le sommes) est rompue par les observés (Lallier, 2004). Quand Julie Le Gall marche dans Buenos Aires dans le but de faire un relevé des lieux de distribution des légumes et qu'elle se fait repérer par un marchand, elle se tourne vers moi et dit : « Mince, je suis grillée. Il m'a vue » et quitte rapidement les lieux. Cette séquence est intéressante dans la mesure où elle relève à la fois de la rupture de la fiction (le regard caméra), mais surtout de la parfaite assimilation de la fiction qui se poursuit au-delà de sa rupture : comment croire que c'est *elle* qui a été vue alors qu'à ce moment, avec ma caméra, j'étais beaucoup plus visible qu'elle et que ma conduite allait sans doute moins de soi que la sienne. Alors qu'elle rompt par son geste la fiction (elle s'adresse à moi), elle confirme la fiction par le discours qu'elle tient alors : « Mince, *je* suis grillée. Il *m'*a vue » (je souligne). Elle emploie la première personne du singulier à dessein et non pas la première personne du pluriel alors qu'à ce moment, j'étais aussi « grillé » qu'elle aux yeux de ce commerçant. Pour elle, j'étais complètement

¹ Julie Le Gall m'a interrogé et filmé. Je n'ai pas intégré cette séquence au montage final, tant pour des raisons techniques (la qualité de l'image et du son) que pour des raisons narratives (cette séquence s'intégrait mal avec le récit que je proposais).

² En l'occurrence le restaurant Cumana à Buenos Aires, typiquement argentin qui restitue l'atmosphère du *campo* et de la *pampa* dont Julie Le Gall se sent proche. L'endroit était malheureusement un peu bruyant.

absent (donc invisible) de l'interaction. Cette fiction a été l'un de mes plus grands sujets d'étonnement lors du tournage¹, comme pour la séquence du barrage. Emmanuelle Peyvel et son interprète se sont décidées à interroger des gardes en uniforme, abrités dans une guérite. Ils incarnent l'autorité et leur accès n'est pas facile : les premiers échanges se font par la fenêtre, puis à travers la porte. Enfin, Emmanuelle Peyvel et son interprète s'installent dans la guérite et envahissent la place : elles étalent leurs notes et les documents, elles sollicitent les gardes en posant des questions qui obligent les gardes à fouiller dans les armoires. Une fois l'entretien fini, dans la voiture, Emmanuelle Peyvel s'étonne de la facilité d'accès de l'information en dépit de l'obstacle symbolique que constituent les signes extérieurs de l'autorité (des gardes en uniformes, dans une guérite). J'ai ressenti la même chose : pendant toute la durée de la scène, je l'ai filmée à la fenêtre, sans que ma présence ne soit questionnée, sans même que j'ai à justifier ma démarche². Ma surprise était totale quand, une fois que j'ai rangé ma caméra, les deux gardes m'ont serré la main. La fiction avait fonctionné : même s'ils ont fait comme si je n'existais pas, ils ont parfaitement intégré ma présence à leurs schèmes d'action³.

Enfin, ma présence est attestée par la matérialité même de l'image : celle-ci est produite par une subjectivité et une sensibilité particulière, fruit d'un regard et d'un apprentissage. Cet apprentissage s'est fait lors de ma formation auprès de Christian Lallier, à la fois par la pratique et par l'analyse de films ; et le regard est celui d'un cinéophile⁴. On retrouve ainsi des références à des films, à des procédés, tant dans le cadre que dans le montage⁵. Ainsi, j'ai utilisé deux techniques pour filmer : le plan fixe et le *travelling*. Le plan fixe (comme dans la séquence de la chambre d'hôtel) – directement inspiré des œuvres de Raymond Depardon (notamment sa série *Profils paysans*) – permet de faire des plans dans la durée, de poser le cadre et de voir ce qui s'y passe, c'est-à-dire de mettre en abyme la situation d'observation. D'autres plans fixes interviennent, comme la longue séquence du barrage (cf. *supra*) ou la séquence durant laquelle Julie Le Gall remet à une marchande les photos

¹ Surtout lors de mon tournage au Vietnam : non seulement c'était le premier, mais surtout parce que filmer des touristes est assez facile. Il a été bien plus difficile de filmer les exploitants boliviens – d'autant que Julie Le Gall me demandait d'éviter de les filmer de face – et ma position a donc été plus difficile à négocier.

² Autant j'ai bénéficié de ma position de touriste pour filmer Emmanuelle Peyvel en train d'étudier des sites touristiques, autant rien ne justifiait dans cette situation que je filme.

³ Un autre indice du fonctionnement de cette fiction m'était donné à l'issue de chaque journée de tournage : Emmanuelle Peyvel et moi visionnions les rushes de la journée et bien souvent elle était surprise de voir – comme si elle le découvrait – ce que j'avais filmé. Une fois sur le terrain, engagée dans les interactions, elle savait que je pouvais potentiellement filmer à tout moment, mais elle ignorait quand et ce que je filmais.

⁴ Même s'il est présomptueux de prétendre que ce documentaire relève du cinéma.

⁵ Je n'ai pas cherché à mettre en scène ces références et ne sont donc pas volontaires : elles se sont imposées inconsciemment. Un bon exemple est donné par le plan contemplatif qui ouvre la séquence du barrage : au bord de la balustrade, Emmanuelle Peyvel puis son interprète photographient le lac de retenue, avant de quitter l'image sans dire un mot. Les raisons qui expliquent la présence de ce plan dans le montage final sont contingentes : d'une part, je trouvais la photo plus réussie mais surtout j'avais besoin de vingt-deux secondes et quelques images pour atteindre cinquante-deux minutes. C'est la seule justification de ce plan, alors que des spectateurs y ont vu une référence directe aux dernières images du film *Indochine* de Régis Warnier (1992), quand Catherine Deneuve contemple le lac Léman : cette référence s'inscrit donc la persistance d'un imaginaire colonial qui est d'ailleurs encore vivace au Vietnam.

qu'elle a prises. Pour chacun de ces plans fixes, j'essaie de poser un cadre en prenant appui sur les éléments du décor, comme la table que l'on voit en amorce dans la chambre d'hôtel, ou le poteau¹ dans la séquence où Julie Le Gall parcourt les rues et s'arrête pour photographier un commerce. A ces plans fixes s'opposent les *travellings*, c'est-à-dire les moments où la caméra est en mouvement : il s'agit alors de suivre le géographe au travail, et de le suivre au sens propre. La référence mobilisée est le film *Rosetta* de Jean-Pierre et Luc Dardenne (1999) qui privilégie ce procédé pour filmer, toujours de dos et en mouvement, un personnage en révolte. La difficulté a été grande de stabiliser les images, aussi en ai-je finalement conservé assez peu au montage, préférant les *travellings* optiques ou les plans où l'on voit les sujets s'éloigner², comme lorsque Julie Le Gall et Matias Garcia quittent la famille qui les a reçus dans le premier entretien filmé.

Le film constitue donc un dispositif réflexif particulièrement fécond : il montre des géographes au travail, tout en me montrant en creux en train de travailler. Et ce travail, c'est le terrain que j'ai fait pour étudier mon objet. La situation particulière d'interaction facilite la mise en abyme qu'implique le sujet. *Mutatis mutandis*, on retrouve un dispositif proche dans la situation d'entretien : si le contenu des entretiens portent sur les pratiques de terrain des géographes (mais ces pratiques sont alors médiées par le commentaire) que j'interroge, la situation d'entretien – c'est-à-dire la production même de la donnée, c'est-à-dire *mon* terrain et non plus celui de mes interlocuteurs – rejaillit parfois et ma présence en tant que chercheur est révélée³, comme lors de cet échange avec Valérie Gelézeau :

« J'ai la chance d'être là ici depuis un an directrice du centre de recherche sur la Corée. Donc, je délègue. C'est-à-dire que j'ai la demande sociale sur l'ensemble de la Corée : c'est géopolitique, social... Un institut de sondage qui veut faire une enquête sur les femmes en Corée à la mode, c'est pour moi. Je reçois, je dis : 'Je suis désolée, je suis géographe. J'y connais rien. Enfin, je connais un peu mais pas suffisamment. J'ai un réseau'. Et du coup, je puise dans le vivier des aires culturelles. Après, je dirais que les géographes qui travaillent sur la Corée, on n'a pas tous d'une part les mêmes méthodes, la même connaissance du terrain, etc. Je travaille notamment avec quelqu'un avec qui on a écrit un article dans *l'Espace Géographique* il n'y a pas longtemps. *Je vous vois très inquiet. Ça, c'est typique. Au moment du terrain, on regarde son truc et on se dit : 'Est-ce que ça marche ?' (rire) Ça fait partie des problèmes, des mauvaises surprises du terrain.* Par exemple, j'ai écrit un article l'année dernière dans *l'Espace Géographique* sur les connections maritimes entre les deux Corées avec César Ducruet qui est un géographe qui connaît très bien la Corée, qui a habité la Corée, mais qui n'a pas du tout les mêmes méthodes, qui n'a pas fait d'enquêtes comme moi j'ai pu en faire dans certains lieux. Donc, chacun a ses méthodes, son accès au terrain. Sebastien Coin, par exemple, qui est spécialiste de la Chine mais qui travaille aussi sur la Corée. Donc là, on se

¹ Sur ce poteau figure une image érotique que j'ai découverte lors du montage : ma volonté d'utiliser ce poteau comme cadre et de m'y appuyer longuement paraît donc d'autant plus curieuse...

² Un seul *travelling* tremblé a été inséré au montage (la séquence où Emmanuelle Peyvel questionne son interprète sur les représentations du beau), et encore l'a-t-il été après une longue négociation avec Isabelle Lefort, celle-ci voulant voir une image qui atteste des conditions techniques du terrain et moi m'y refusant en raison d'un souci esthétique.

³ Ma présence va de soi – ces entretiens relèvent de l'interaction – mais c'est ma présence en tant que chercheur engagé sur mon terrain qui ne va pas de soi et qui apparaît ainsi.

répartit un peu la demande sociale, on va dire, sur la Corée. » (Valérie Gelézeau ; je souligne)

L'interaction est engagée depuis peu et Valérie Gelézeau répond à mes questions. D'un coup, je me penche sur mon magnétophone pour m'assurer qu'il enregistre bien et Valérie Gelézeau s'arrête aussitôt et commente la situation qu'elle a sous ses yeux, c'est-à-dire moi me démenant avec mon appareil et vérifiant ses réglages. Elle rompt la situation d'entretien et commente mes malheurs sous le prisme de ses propres pratiques – si cette situation retient son attention, c'est parce qu'elle présente un écho avec les craintes qu'elle rencontre elle aussi sur son terrain – et me fait donc son égal : par ce commentaire, elle fait de moi un géographe sur *son* terrain et reconnaît ainsi la position que j'occupe dans cette interaction et sa légitimité. Cette incise – car la conversation se poursuit ensuite comme si de rien n'était – est en fait une reconnaissance explicite de ma position et de mon statut¹.

Cette incise – lancée par Valérie Gelézeau sur le mode du clin d'œil de connivence – met donc l'accent à la fois sur mon statut et les difficultés qu'il entraîne dans mes recherches. Si je filme des *alter ego* (c'est-à-dire des personnes – des amies qui plus est – qui occupent la même position que moi dans l'institution), j'interroge des pairs/pères. A la différence d'un sociologue qui chercherait à comprendre les modes de sociabilité des géographes, je cherche au contraire à comprendre le fonctionnement de ma propre communauté (par ma formation universitaire et ma carrière professionnelle) à laquelle je n'appartiens pas encore entièrement. Certes, j'ai bénéficié tout au long de ma collecte d'entretiens d'un excellent accueil et de rapports bienveillants avec tous ceux qui m'ont reçu, mais il n'empêche que la relation n'est pas totalement libre² : même si les géographes que j'ai interrogés sont informés – pour en avoir eux-mêmes menés – que les suites de ces entretiens peuvent de pas correspondre à leurs attentes, ils n'en ont pas moins été attentifs aux suites que j'allais donner à mes recherches. Cet intérêt se traduit sans doute à la fois pour une curiosité scientifique pour une recherche en cours, ainsi que pour évaluer l'usage qui sera fait de leur parole. A leur manière, en répondant à mes questions et en s'exposant comme ils l'ont fait, ils se mettent aussi en danger par rapport à la communauté qui va recevoir à la fois mon texte et leur témoignage³. Aussi ai-je veillé à permettre à chacun de relire le texte de l'entretien, voire de le modifier, de le compléter. Certains ont joué le jeu jusqu'au bout et ont refusé de le reprendre afin de ne pas dénaturer l'esprit de l'interaction. D'autres ont supprimé ou corrigé quelques passages. Certains ont repris des formules trop familières

¹ Mon statut de chercheur n'était pas contesté et était négocié dès la prise de contact mais c'est l'un des rares exemples où la situation d'entretien est mise en évidence à ce point avec comme conséquence mon intégration dans la communauté.

² Un point limite est donné par mes relations avec Hervé Régnauld, à la fois membre du comité scientifique du colloque d'Arras (et rencontré à cette occasion), puis l'un des géographes interrogés et qui enfin participe à mon jury de thèse. Denis Retailé quant à lui a été à la fois interrogé et membre du jury.

³ Ce sentiment de « mise en danger » est aussi vrai – et sans doute encore plus justifié – dans le cas d'Emmanuelle Peyvel et Julie Le Gall.

ou approfondi tel ou tel aspect. Certains ont aussi purement et simplement refusé d'apparaître dans ma thèse. J'ai bien sûr scrupuleusement respecté leur volonté qui traduit le statut particulier de ces entretiens et l'importance qu'ils pourraient jouer dans les débats internes à la communauté.

Dès lors, ces discours ont été pour moi particulièrement difficiles à étudier : comment les mobiliser ? Quel statut leur donner ? Servent-ils à illustrer mes analyses ? Constituent-ils au contraire des arguments d'autorité que je n'ai qu'à répéter ? De quelle marge de manœuvre disposé-je pour les analyser ? Mon rejet de toute posture normative m'a aidé, mais le risque est grand, en opposant les pratiques des uns et des autres, d'invalider la démarche de l'un en soulignant tel apport chez l'autre. Cette position est d'autant plus difficile à tenir que je ne dispose d'aucune légitimité (ni institutionnelle, ni méthodologique dans la mesure où j'ai longtemps récusé de faire du terrain¹). Cet inconfort est exprimé par Marguerite Yourcenar alors qu'elle cherche à faire parler l'empereur Hadrien :

« Je me suis assez vite aperçue que j'écrivais la vie d'un grand homme. De là, plus de respect de la vérité, plus de vérité, plus d'attention, et, de ma part, plus de silence. » (Marguerite Yourcenar, « Carnets de notes » de *Mémoires d'Hadrien*)

Les géographes sur lesquels je travaille sont bien plus intimidants pour moi qu'un empereur romain mort en 138. Cette crainte explique certaines retenues dans mes propos : ma phrase joue volontiers sur l'euphémisme et la litote : elle révèle autant qu'elle cache et là encore, mon point de vue apparaît en creux, au détour d'une analyse. Ma phrase est fuyante : elle rechigne au commentaire des citations et préfère qu'une partie de l'analyse soit faite par le lecteur, à charge pour lui – à qui je donne les clés de compréhension – de tirer les enseignements qui s'imposent. Ce style, volontairement lisse, qui suggère plus qu'il n'affirme, emblématise également à sa manière les pérégrinations du chercheur sur son terrain ainsi que ses hésitations alors qu'il cherche à saisir son objet, et qu'il n'ose avancer de formules définitives qui l'enfermerait ensuite dans une interprétation située.

Le cheminement

Un autre moyen d'emblématiser (et non plus de montrer, privilège du seul film) les géographes au travail est de mettre en récit les cheminements qui sont au cœur de leur travail, qu'il s'agisse des cheminements sur le terrain proprement dit (la pérégrination) ou de ceux de leur pensée. Il faut mettre en récit ces itérations successives et c'est là qu'intervient le scénario, le deuxième procédé de l'écriture cinématographique à l'œuvre dans ce texte. Le cheminement est ainsi le principe narratif qui structure cette thèse, à tous les niveaux de son plan. Alors que je travaillais sur mes différents

¹ Ce point sera développé dans le cheminement suivant « Qu'est-ce que le terrain ? ».

corpus, le problème de la forme à donner à la restitution commençait à poindre : faut-il les fondre dans un même discours alors que chacun d’entre-eux relève de formes de textualité et de discursivité spécifiques ? Comment mêler du discursif (les entretiens), du textuel (les comptes rendus, la controverse...), du filmique ? Faut-il les étudier sous le prisme d’une même grille analytique forgée pour l’occasion ? Comment traduire textuellement cette démarche itérative, ce va-et-vient entre ces différents *corpus* ? La réponse apportée – le recours au cheminement – vient du hasard qui m’a fait découvrir à peu près au même moment un film et un concept philosophique alors que je réfléchissais au plan de ma thèse. Le film, c’est *L’année dernière à Marienbad* d’Alain Resnais (1961), et le concept philosophique, c’est le rhizome et l’écriture en plateaux qu’il suscite (Antonioli, 2004 ; Antonioli *et al.*, 2004 ; Deleuze et Guattari, 1980 ; Régnauld, 2008).

Ce qui m’a frappé dans le film de Resnais – et plus encore dans le texte de Robbe-Grillet qui en constitue le scénario – c’est que les personnages sont condamnés à sans-cesse repasser par les mêmes lieux et à ressasser les mêmes propos¹ ; la première séquence du film² en donne un exemple saisissant : de même que la caméra progresse dans le décor en filmant toujours les mêmes éléments du décor qui se reproduisent à l’infini (plafonds, lustres, portes...), la voix de X (*en off*) est contrainte de passer par les mêmes lieux. *Lieu* est ici entendu avec la même polysémie que le *topos* grec qui relève à la fois de l’espace et de la rhétorique. Le personnage progresse de lieux en lieux (qui se répètent à l’infini) et son discours repasse également par les mêmes lieux. La situation n’est pas si différente du géographe qui circule au sein de son terrain et dont la pensée passe par des mêmes raisonnements qui se modifient et qui évoluent progressivement. Cette structuration de la thèse en cheminement permettrait de mettre à la fois l’accent sur la pérégrination et sur la construction intellectuelle de l’objet qui est parallèle : la genèse est ainsi inscrite au sein même du texte. Bien plus, c’est une manière de poser explicitement la possibilité du détour, du retour en arrière : cela autorise le géographe à revenir sur ses pas et, si nécessaire, à construire un nouveau raisonnement à partir des mêmes matériaux.

C’est la lecture concomitante de *Mille plateaux* – où Gilles Deleuze et Félix Guattari définissent la pensée en rhizome – qui m’a permis de m’engager plus avant dans cette voie. Alors que je peinais à définir l’objet de ma thèse et à lui donner forme, la lecture des premières pages de l’ouvrage m’a réconforté :

« Un livre n’a pas d’objet, ni de sujet, il est fait de matières diversement formées, de dates et de vitesse très différentes. Dès qu’on attribue le livre à un sujet, on néglige ce travail des matières, de l’extériorité de leurs relations. On fabrique un bon Dieu pour des mouvements géologiques. Dans un livre comme dans toute chose, il y a des

¹ Ou du moins à rester prisonnier dans les infinies variations des mêmes discours.

² Cette longue citation est placée en exergue du deuxième livre de cette thèse.

lignes d'articulation ou de segmentation, des strates, des territorialités ; mais aussi des lignes de fuite, des mouvements de déterritorialisation et de destratification. Les vitesses comparées d'écoulement d'après ces lignes entraînent des phénomènes de retard relatif, de viscosité, ou au contraire de précipitation et de rupture. Tout cela, les lignes et les vitesses mesurables, constitue un *agencement*. Un livre est un tel agencement, comme tel inattribuable. » (Deleuze et Guattari, 1980 : 9 et 10)

Plutôt que de chercher à fondre les différents matériaux que j'ai rassemblés, il m'apparaissait à la lecture de ces lignes plus pertinent de mettre explicitement en avant les différences au sein de ces *corpus*, leur croisement, les échos qu'ils se donnent mutuellement, bref de régionaliser la pensée et d'en dégager des territorialités : cette circulation dans mes *corpus* emblématise celle des géographes sur leur terrain. Bien plus, Deleuze et Guattari mettent l'accent sur le mode de pensée qui découle de ce postulat : à la pensée de l'arbre (qui oppose et classe) doit succéder la pensée en rhizome (qui laisse la pensée en éveil), caractérisée, entre autres, par les principes de connexion et d'hétérogénéité – « n'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être » (p. 13) – de rupture asignifiante (qui autorise la déterritorialisation) et de cartographie. Ce mode de pensée autorise donc à connecter entre eux des matériaux qui ne sont pas de même nature, et à tirer profit de ces rapprochements inattendus. Bien plus, il permet de se dégager de la contrainte d'un plan qui enferme la pensée au profit d'assemblages toujours plus complexes. Le plan que les auteurs donnent à leur ouvrage est une mise en œuvre de la pensée en rhizome : composé de différents chapitres (les « plateaux »), cet ouvrage n'a pas d'ordre et les auteurs invitent les lecteurs à le parcourir dans le sens qu'ils veulent. Si chacun des plateaux a une signification en soi, un sens se dégage aussi de la circulation – laissée aux bons soins du lecteur – entre les plateaux, récusant ainsi la dimension linéaire de l'ouvrage.

J'ai essayé d'appliquer à mon objet la pensée en rhizome, et c'est ainsi que poussant l'idée, le plan d'ensemble est apparu successivement, non pas selon la pensée en arbre dont parlent Gilles Deleuze et Félix Guattari (c'est-à-dire une structuration pré-établie), mais en laissant l'idée fraîchement exprimée donner naissance à la suivante. C'est ainsi que sont nés chacun des livres¹ qui composent cette thèse. Au commencement était l'actuel deuxième livre. J'ai eu l'idée – afin de restituer textuellement l'errance du chercheur sur son terrain – de proposer un rhizome, c'est-à-dire de distribuer mes *corpus* au gré des hasards, et à charge pour le lecteur d'en tirer profit en circulant librement dans l'œuvre. Ce mode d'exposition était finalement peu compatible avec les exigences académiques, et sur les conseils d'Isabelle Lefort j'ai cherché à mettre en scène les cheminements. Ainsi ce deuxième livre est-il constitué de trois « cheminements » (ce terme structurant de mon travail

¹ Le terme de *livre* est choisi à dessein à ce moment : il évite de raisonner en *parties* qui renverraient inéluctablement à la pensée en arbre.

a surgi à cet instant) différents qui repasseraient chacun par les mêmes lieux – en l’occurrence le regard, le texte et le discours – et à charge pour le lecteur, s’il le souhaite de poursuivre en proposant un quatrième, un cinquième ou un énième cheminement. Ce mode de restitution, s’il valide la démarche de l’agencement, ne permet pas la libre circulation encouragée par Deleuze et Guattari. C’est à ce moment qu’a surgi l’idée de l’actuel troisième livre : proposer des cheminements transversaux qui ne s’embarassent plus de la contrainte des *corpus*. Les thèmes n’ont pas été définis *a priori* : ils ont émergé progressivement de l’écriture du deuxième livre. Ces deuxième et troisième livres se répondent donc, ce qui est emblématisé par le choix des citations en exergue : aux premières phrases de *L’année dernière à Marienbad* répondent les dernières. Les premières mettent l’accent sur la construction qui rend prisonnier celui qui y déambule alors que les dernières ouvrent la possibilité de se perdre en dépit d’un strict agencement. Pour la conclusion, l’idée s’est imposée – après la lecture de certains écrivains de la mélancolie et de la destruction, notamment Pessoa (*Le livre de l’intranquillité*) et Cioran – de procéder à la déconstruction méthodique de ma thèse afin d’en révéler la dimension située et artefactuelle. Mais il est apparu que cela ne répondait pas aux exigences d’une conclusion et qu’il fallait plutôt en faire l’équivalent des livres précédents dans la mesure où ce livre propose à son tour une nouvelle circulation à travers les matériaux accumulés, quitte à cette fois les détruire. Si je supprime la conclusion au profit d’un livre à part entière, la cohérence m’oblige à faire de même avec l’introduction, aussitôt transformée en livre premier. Les premier et quatrième livres se répondent : alors que le premier interroge la dimension scientifique du texte littéraire en posant les bases d’une fiction, le quatrième la détruit en révélant la nature uniquement artefactuelle et discursive des textes scientifiques. Un jeu de miroir – qui renvoie à la réflexivité – se met en place offrant deux niveaux de lectures possibles : celui que je propose, et celui que le lecteur est libre de suivre en lisant cette thèse dans l’ordre qu’il veut car tous les éléments (les livres puis les cheminements) sont sur le même plan et proposent tous des points de vue différents sur les mêmes matériaux.

La forme globale de la thèse doit également beaucoup à *La trilogie* de Lucas Belvaux (2003) (*Un couple épatant, Cavale, Après la vie*). Ces trois films – de genre différent : une comédie, un *thriller*, un mélodrame – constituent trois histoires où les personnages s’entrecroisent, ou les personnages principaux de l’un deviennent les personnages secondaires des autres. J’ai gardé deux procédés de ces films et les ai mobilisés pour scénariser mon propos. D’une part l’idée de varier les genres d’écriture et d’utiliser au maximum les possibilités rhétoriques offertes par chacun des genres convoqués : la fiction, le positivisme, l’herméneutique et l’égogéographie. D’autre part, de même que l’importance des personnages et des intrigues varie en fonction des points de vue, je n’ai pas hésité à aborder sous différents angles les mêmes thématiques et les mêmes exemples, en faisant varier les cadres d’analyse : parfois les analyses se complètent, parfois elles s’opposent. Une circulation

transversale – qui dépasse celle des livres et des cheminements – se met en place, au moyen des notes de bas de page qui renvoient à tel ou tel autre lieu de la thèse. Le jeu sur ces différents genres convoqués et l'utilisation massive de la note de bas de page sont des procédés qui permettent en outre de renforcer la textualité de l'ouvrage et de fondre ainsi les différents matériaux convoqués dans un discours unique.

« Ce n'est pas une image juste, c'est juste une image »¹

Le recours à la variation – le même objet appréhendé selon des points de vue différents – favorise la juxtaposition, l'ellipse afin de créer du sens. Cette spécificité de l'écriture cinématographique relève du montage qui recouvre trois acceptions différentes :

« Opération d'assemblage de divers éléments visuels et sonores du film (*cutting*). Le montage est la synthèse des éléments visuels et sonores du film (*editing*). Il désigne la conception esthétique du film car il en fonde le sens (*montage*). » (Roy, 2007 : 300)

Le montage désigne donc à la fois une opération (*cutting*), son résultat (*editing*) et une instance productrice de significations (*montage*). Le sens du film naît en effet de cet assemblage d'images et de sons collés entre eux, des rapprochements (parfois inattendus) opérés et de l'esthétique qui se dégage de l'articulation du son et de l'image. Le montage définit une grammaire qui produit du sens et qui offre une plus grande liberté que le texte (qu'il soit narratif ou argumentatif) dans lequel les chevilles logiques sont exhibées alors que le cinéma les suggère². C'est cette logique du collage que j'ai essayé de mettre en œuvre dans le texte en favorisant les juxtapositions, en n'hésitant pas à rapprocher des éléments qui n'entretiennent apparemment aucune relation. C'est au lecteur – toujours dans la logique de la pensée en rhizome et du cheminement – de faire le lien entre les séquences. Si l'écriture cinématographique n'est pas textuelle, elle permet pour autant de faire pleinement jouer l'intertextualité – c'est-à-dire les relations que l'auteur et le lecteur peuvent tisser entre des textes – en permettant de rapprocher les images entre elles et de leur donner plaisir et signification (Barthes, 1973 ; Kristeva, 1969).

Le recours au montage – qui constitue une modalité du collage (Bertrand, 2004) – est le procédé qui, paradoxalement, m'a le mieux permis de produire un texte en mobilisant à cette fin des éléments qui ne sont pas de nature textuelle. C'est par le collage que je peux insérer dans mon propos des descriptions de films ou des extraits d'entretiens, éléments de discours produits au cours

¹ Jean-Luc Godard et Daniel Cohn-Bendit, *Vent d'Est* (1970).

² J'ai expérimenté cette liberté d'écriture en montant mon documentaire : les possibilités offertes par le montage sont moins contraignantes que l'écriture textuelle. Alors que le sens du texte est exprimé, le sens du film jaillit du montage.

d'interaction. C'est par le collage que je peux également mettre sur le même plan le texte et le film réalisé à partir de *rushes*. C'est par le collage que je peux faire varier les points de vue sur les objets. C'est par le collage enfin que j'ai organisé le plan de ma thèse : un cheminement n'est rien d'autre qu'une séquence composée de différents plans ainsi assemblés. En mettant en avant l'artificialité de ces articulations, le collage relève d'un *work in progress* qui emblématise la démarche heuristique des chercheurs qui accumulent des données, au gré de leurs découvertes, sans aucune autre logique que le hasard de la rencontre.

La réussite du montage ne doit pas être cherchée dans la cohérence du procédé mais dans la force des images ainsi assemblées. Quel est le statut des *corpus* – les images – hétéroclites que je mobilise ? Peut-on vraiment mettre sur le même plan tous ces éléments que j'ai cherché à rassembler et auxquels j'ai essayé de donner une cohérence en en proposant une analyse. Une réponse peut être cherchée dans l'œuvre de Jean-Luc Godard (De Baecque, 2010) et notamment dans deux de ses films, et non des moindres : *Le mépris* (1963) et *Film socialisme* (2010). *Le mépris* donne à voir le *making of* d'une adaptation de *L'Odyssée* par Fritz Lang. Néanmoins, on ne voit que peu le tournage et les images (photographiées par Raoul Coutard) sont soignées et relèvent d'une recherche esthétique assumée. Rien de tel dans *Film socialisme* ; des images de nature diverses (aussi bien des images magnifiquement tournées pour l'occasion que des vidéos pixellisées téléchargées sur Internet ou des captations de vidéosurveillance surexposées). Ce film constitue donc un *patchwork* qui interroge le statut des images et leur mode de production¹. Cette évolution du statut de l'image entre ces deux films renvoie à la phrase inscrite sur un carton de *Vent d'Est*, co-réalisé par Jean-Luc Godard et Daniel Cohn-Bendit (1970) :

« Ce n'est pas une image juste, c'est juste une image »

Le mépris relève de « l'image juste » alors que *Film socialisme* relève, lui, de « juste une image ». En mettant ainsi en crise le statut de l'image – qui constitue le cœur même de l'art cinématographique – il questionne à la fois la dimension artefactuelle de l'œuvre cinématographique ainsi que sa capacité à apporter des réponses aux questions que se pose la société². La force du cinéma réside dans son artificialité : déconstruire le cinéma n'est jamais qu'une manière de renforcer ses utilisations poétiques³.

¹ Ces questionnements – étudiés à partir de l'exemple du cinéma – sont au cœur de toutes les cultures comme le révèle l'exposition coordonnée par Philippe Descola au Musée du Quai Branly sur le thème « Qu'est-ce qu'une image ? » (Descola, 2010).

² *Film socialisme* explore le déclin de l'Europe, frappé par une crise généralisée de l'économie et plus largement des valeurs.

³ *Mutatis mutandis*, on retrouve la même démarche dans *La nuit américaine* (1973) où François Truffaut défend l'idée que le cinéma, malgré son artificialité révélée ici dans ses moindres procédés, est plus réel que la vie.

Ma démarche s'inspire de cette posture¹ : en mettant en crise la textualité, je cherche à montrer que c'est le texte, et lui seul, qui peut prendre en charge et résoudre les crises de la représentation et de l'autorité. Plus que « l'image juste » (c'est-à-dire un traitement complet et définitif d'un *corpus*) je préfère mobiliser « juste l'image », c'est-à-dire la possibilité de sans-cesse déplacer la focale, de croiser les points de vue, de faire varier les angles, de tester des modèles analytiques parfois concurrents. Bref, de donner à voir dans l'unité du texte la multitude du tout. Certes, le texte est artificiel – et la construction de cette thèse participe de cette entreprise systématique de déconstruction des discours – mais lui seul permet la prise en charge simultanée de la diversité des visions du monde en présence. Les formes d'écriture sont contraintes de se fondre dans le texte car elles ne peuvent prétendre à une existence autonome sans lui pour leur donner cohérence. Que reste-t-il des entretiens ? Une diversité de discours proférés sur une même pratique. Que reste-t-il du film² ? Des pratiques diverses mises en œuvre et captées. Ces *corpus* – qui ne sont pas à l'origine de nature textuelle mais qui peuvent le devenir par des jeux de réécritures (description, glose, citation...) – ne peuvent s'imposer que si un texte leur sert de fondations.

Dès lors, la force du texte est de réussir à faire *tenir ensemble* des éléments hétéroclites qui, sans lui, n'entretiendraient aucun rapport entre eux. Le texte joue donc la même fonction que le terrain qui lui aussi *fait tenir ensemble*.

¹ Jean-Luc Godard parlerait peut-être d'une *morale* comme il l'a fait pour le *travelling*.

² Le cas du film est encore plus problématique. D'emblée, la difficulté n'a pas été de justifier son usage et sa portée, mais d'interroger son articulation avec le texte.

Qu'est-ce que le terrain ?

« Avant l'œuvre, œuvre d'art, œuvre d'écriture, œuvre de parole, il n'y a pas d'artiste, ni d'écrivain, ni de sujet parlant, puisque c'est la production qui produit le producteur, le faisant naître ou apparaître en le prouvant. »

Maurice Blanchot, *Après coup*

Après avoir retracé la genèse de l'objet et le déroulement du processus d'écriture, il importe maintenant d'explicitier la méthode que j'ai mise en œuvre tout au long de mes recherches et qui a permis de lire la thèse qui se conclut ici. Par méthode, j'entends ici « le programme réglant d'avance une suite d'opérations à accomplir et signalant certains errements à éviter, en vue d'atteindre un résultat déterminé¹ » (Lalande, 1996 : 624), c'est-à-dire l'articulation des pratiques et des questionnements mis en œuvre par le chercheur en lien avec son projet scientifique. Entendue ainsi, la méthode définit un « horizon d'attente » (Jauss, 1978) dans la mesure où elle permet la validation d'un savoir positif, et dans le même temps sa validation comme savoir relevant de la discipline dont elle a dessiné l'horizon : le but est bien sûr de pouvoir admettre dans la communauté celui qui a formulé ce savoir. La méthode est donc ambivalente et redessine sans cesse les contours de cette réception² : parce qu'un individu est géographe, sa méthodologie sera géographique et ses savoirs seront reçus comme tels par la communauté. Mais l'inverse fonctionne aussi : c'est parce qu'une méthode est géographique que le savoir formulé relève de la géographie et que l'appartenance de son auteur à la communauté des géographes est attestée.

Envisager la dimension méthodologique de mes recherches est donc central dans le cadre de ma démarche. D'une part, afin que mes propositions soient reçues et validées il importe d'explicitier sur quels fondements méthodologiques elles sont construites. D'autre part, cela permet de légitimer ma démarche comme relevant bien de la géographie et donc de valider mon appartenance à cette communauté disciplinaire dans laquelle j'ai été formé. Si le terrain occupe, comme je l'ai démontré au fil de ces pages, une place importante dans les pratiques, la question qui se pose alors est de savoir si

¹ André Lalande définit également la méthode comme le « chemin par lequel on est arrivé à un certain résultat, lors même que ce chemin n'avait pas été fixé d'avance de façon voulue et réfléchie » (Lalande, 1996 : 623). Bien souvent, la méthode est une reconstruction *a posteriori* doublée d'une justification *ex post*.

² Et comme pour la réception de l'œuvre d'art, la réception du travail scientifique relève du contexte social dans lequel il s'inscrit (Latour, 2005).

mes méthodes relèvent à leur manière du terrain¹, et si je suis donc moi-même un « géographe de terrain ». Après avoir posé cette question à tous les géographes que j'ai interrogés, voici que la communauté me la retourne implicitement, au moment où elle s'apprête à m'accueillir en son sein. J'ai conscience qu'au-delà des simples considérations méthodologiques (qui permettent d'accréditer ou non les savoirs que je propose), cette question joue le rôle d'une planche de salut : alors que l'épistémologie et l'histoire de la discipline relèvent, dans les représentations, du cabinet et non du terrain², voilà qu'on me propose de me sauver en me posant *la* question, la seule qui soit encore pertinente : suis-je un géographe de terrain³ ?

Répondre à cette question m'oblige avant tout à définir ce qu'il faut entendre par *terrain*, alors que j'ai justement veillé, tout au long de mes recherches, à ne pas imposer *une* définition du terrain, mais au contraire à laisser libre cours aux représentations de mes interlocuteurs et même de mes lecteurs⁴. Ainsi, lors des entretiens, ai-je systématiquement demandé (c'était la deuxième question de mon guide) à chacun de mes interlocuteurs de me donner leur définition du terrain (« Pour vous, c'est quoi le terrain ? ») tout en me gardant bien de donner la mienne⁵, ce qu'a pointé Roger Brunet :

« Ce n'est pas une question à laquelle je peux répondre par oui et par non. D'abord, le terrain est quelque chose qu'il faut définir. Je viens de vous entendre dire quel est l'état de vos recherches mais je n'ai pas encore votre définition du terrain. » (Roger Brunet)

Roger Brunet souligne implicitement ce point crucial de ma démarche : je n'ai jamais cherché devant mes interlocuteurs à définir ce que j'entendais par *terrain*, préférant au contraire explorer avec eux leurs conceptions du terme. La réponse à cette question liminaire règle ainsi l'accord initial qui fonde la relation d'entretien et la nécessaire empathie de celui qui interroge pour celui qui est interrogé⁶. C'est à partir de la définition ainsi posée que j'ai adapté mes questions, toujours dans le but de mener mes interlocuteurs au bout de leurs représentations. Cela relève de la démarche anti-normative que j'ai

¹ Parler de *méthodologie de terrain* peut sembler pléonastique si l'on a en tête l'étymologie de *méthode* qui vient du grec *methodos* qui désigne, comme l'indique Bailly, d'abord une « poursuite » avant d'être « un ouvrage de science ». La route (*hodos*) renvoie donc à la fois aux dimensions spatiale (la pérégrination) et intellectuelle (le cheminement de la pensée) du terrain : parler de *méthode* est donc signifiant pour évoquer le terrain.

² Au moment où j'ai déposé mon sujet de Master, un de mes enseignants m'a dit : « Quel dommage ! Vous qui aviez fait du terrain... »

³ Avant que je ne prenne conscience que je faisais du terrain, je prenais mal l'insistance de mes collègues à vouloir faire de moi, malgré mes réticences, un géographe de terrain : j'y voyais leur incapacité à concevoir le travail du géographe autrement que sous l'angle du terrain (ce qui a alimenté ma réflexion sur l'ordre du discours). Avec le recul, j'y vois une manière de préserver l'intégrité de la communauté ou de ce qui en tient lieu.

⁴ Si j'ai beaucoup utilisé la définition que donne Anne Volvey (Volvey, 2003), c'est qu'elle pose les bases d'une approche réflexive en mettant au jour la polysémie du terme et qui est volontiers occultée dans les représentations collectives.

⁵ D'autant plus que *ma* définition du terrain, celle qui va être explicitée dans ce cheminement, a été formulée assez tard, une fois tous les entretiens terminés.

⁶ La définition du terrain n'était pas négociable : j'acceptais sans la contester la définition donnée par mes interlocuteurs, même si elle ne correspondait pas à mes critères. Mes questionnements avaient pour but d'interroger au maximum ces

définie : refuser d'énoncer ce que doit être *la* méthode du terrain c'est avant tout refuser d'en donner une définition. Arrivé à ce stade de l'analyse, définir le terrain est donc maintenant encore plus difficile. La définition que je dois proposer du terrain ne doit pas consister à reprendre telle ou telle définition lue ou entendue quitte à rejeter les autres : ce serait une manière de donner raison à l'un et tort aux autres, ce qui irait à l'encontre de ma démarche anti-normative. Bien plus, pour qu'elle soit opératoire et puisse être partagée au sein de la communauté, ma définition doit pouvoir englober toutes celles qui m'ont été données : ma définition ne peut donc pas relever des seuls discours (car mon discours serait sur le même plan que ceux que j'ai récoltés), ce qui m'oblige à décentrer le regard sur les pratiques effectives, largement partagées comme je l'ai montré : plus qu'un discours, le terrain doit en effet être envisagé comme une méthode, ce qui permet d'articuler des pratiques à des questionnements scientifiques. Il faut donc mettre l'accent, comme la posture réaliste nous y invite (Latour et Woolgar, 1979), aux pratiques effectives des chercheurs telle qu'elles m'ont été rapportées ou que j'ai observées *in situ* : c'est par elles – et elles seules – que l'on peut définir ce qu'est le terrain.

Comme j'ai fixé l'épigéographie comme mode d'écriture de ce livre, c'est à partir de mes pratiques et de mon expérience que je vais tâcher de définir le terrain : mon seul but sera de mettre en relation les pratiques convoquées avec les questionnements formulés¹. Je butte alors sur un premier problème : selon les représentations habituelles de la discipline, je n'ai pas de terrain nettement délimité² et mon expérience de terrain est donc forcément limitée. Voire : je vais faire de cette *expérience limitée* une « expérience limite » telle que la définit Maurice Blanchot dans *L'entretien infini* (Blanchot, 1969), c'est-à-dire une expérience dont l'impossibilité est la condition *sine qua non* de sa réalisation. C'est justement parce que je n'ai pas un terrain qui corresponde aux représentations habituellement partagées par les géographes que je peux tenter de définir le terrain à partir de mes pratiques : cela permettra notamment d'opérer une coupure radicale entre deux aspects qui sont généralement confondus dans le terme *terrain* : l'espace étudié et les méthodes mobilisées pour l'étudier. Cette expérience limite (étudier le terrain sous le seul angle des pratiques) ne traduit donc pas un refus du terrain mais constitue au contraire une nouvelle modalité d'appréhension du réel, mais surtout elle m'oblige à revoir toutes nos croyances quant aux méthodes que les géographes utilisent. Alors que l'imaginaire disciplinaire valorise nettement l'approche du terrain en tant qu'espace étudié, que se passerait-il si on délaissait l'espace – pour mieux y revenir – aux profit des seules pratiques ?

conceptions individuelles du terme, et en aucun cas de faire émerger une nouvelle définition du terrain, élaborée conjointement.

¹ C'est aussi une manière d'éviter, toujours dans une démarche anti-normative, de prendre tel ou tel géographe présent dans mes *corpus* comme un prétendu « modèle » pour comprendre le terrain. L'expérience du *cogito* que je vais définir à partir de mon cas peut être reprise à leur compte par tous les géographes.

² J'admets ne pas correspondre entièrement à la figure historiquement construite du géographe de terrain identifié justement par ce terrain qu'il a assidûment fréquenté.

Le « faire » du terrain¹

En me focalisant sur les seules pratiques, je ne suis pas coupable du crime d'hérésie. Certes, les représentations que les géographes se font du terrain insistent principalement sur la dimension spatiale, mais comme le rappellent les sociologues et les ethnologues (qui, eux aussi, font du terrain) le terrain est aussi une pratique : il faut donc aller à l'encontre des représentations que les géographes donnent de leur propres travail et qui tendent (sans doute par déformation professionnelle) à valoriser l'espace. Cette spécificité de la géographie s'explique par la confusion entre l'espace comme objet de la recherche (comprendre le fonctionnement d'un espace étudié) et l'espace comme support de la méthode (là où l'on enquête). Cette confusion – qui remonte à la définition de la méthode classique² – ne trouve pas son équivalent dans les autres sciences sociales avec lesquelles la géographie a le terrain en partage. Alors que les géographes cherchent à « couvrir le monde » (Robic, 2006), les sociologues cherchent à comprendre les sociétés et les ethnologues à élucider l'organisation de petits groupes sociaux : ils peuvent donc dissocier leur objet des espaces dans lesquelles leurs pratiques scientifiques se déploient. Ils délaissent l'interrogation spatiale au profit des seuls questionnements méthodologiques. La méthode n'est ainsi pas interrogée en fonction de l'espace qui lui sert de support. Cette faible considération pour l'espace comme support de la pratique traduit plus largement un désintérêt pour l'espace et les questionnements afférents. L'espace n'intéresse pas les sociologues : la théorie des champs de Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1980, 1984, 1992 et 2001) ne repose pas sur une métaphore spatiale – le champ bourdieusien n'a rien à voir avec le *field* – mais sur une métaphore physique qui permet de décrire conjointement comment un milieu spécifique agit sur un individu et comment cet individu modifie à son tour le milieu dans lequel il évolue. Derrière le terme *terrain*, les sociologues mettent l'accent sur la méthodologie, et non sur l'espace où elle se déploie³ : pour eux le terrain relève avant tout d'un éventail de pratiques d'enquête mobilisables et qui peuvent faire l'objet d'une méthodologie. On tient d'ailleurs là un paradoxe de la discipline : alors que les principaux dictionnaires de la discipline⁴ n'interrogent pas le *terrain*, ce dernier est l'objet de nombreux manuels méthodologiques⁵ dans la mesure où l'objectivation – qui oblige à interroger les biais qui surviennent

¹ La langue anglaise est plus claire que le français pour différencier tous ces termes : le *field* renvoie au lieu étudié et *fieldwork* à la pratique du terrain.

² Cette fiction consiste, rappelons-le, à prétendre que pour connaître un espace (entendu ici comme l'objet de la recherche), il faut longuement le fréquenter : l'objet devient par glissement le support des pratiques et ces deux instances différentes du processus heuristique tendent à se confondre.

³ Durant la controverse, Simiand s'embarasse peu de la spécificité des lieux au profit de raisonnements à grande échelle fondés sur des questionnements.

⁴ Par exemple le *Dictionnaire critique de la sociologie* (Boudon et Bourricaud, 2004) ou le *Dictionnaire de la pensée sociologique* (Borlandi et al., 2005).

⁵ Par exemple *Le guide de l'enquête de terrain* de Stéphane Beaud et Florence Weber (Beaud et Weber, 1997) ou encore *L'enquête et ses méthodes. L'observation directe* de Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier (Arborio et Fournier, 1999). Il

au cours de l'enquête ainsi que la position de l'observateur – est au cœur du travail du sociologue (Lahire, 2007). La position des ethnologues est intermédiaire à celle des géographes et des sociologues¹. Même si le *terrain* renvoie pour eux à une méthodologie d'enquête (Izard et Lenclud, 2004), celle-ci se déploie dans un espace bien circonscrit car les groupes ethniques qu'ils ont l'habitude d'étudier sont localisés : Malinowski étudie les Trobriandais dans leurs îles (Malinowski, 1963) Lévi-Strauss les Bororos dans le Mato Grosso (Lévi-Strauss, 1955), Evans-Pritchard les Nuer dans la vallée du Nil (Evans-Pritchard, 1968)... Dès lors l'imaginaire de l'ethnologue est lui aussi pénétré du terrain et du long séjour qu'il implique et qui a valeur de rite initiatique (Izard et Lenclud, 2004). Les évolutions récentes de cette discipline sont loin d'occulter cet intérêt pour l'espace, si l'on en juge par les travaux pionniers de l'anthropologie des mondes contemporains (Augé, 1994) qui ne cesse d'étudier les rapports des sociétés à leurs espaces en profondes mutations (Augé, 1986, 1992 et 2008) : ce sont les sociétés qui continuent d'intéresser les ethnologues, ce qui les obligent à prendre en compte leur environnement. Mais pour eux, l'intelligence des groupes reste leur intérêt principal.

Rien de tel pour les géographes : pour eux, l'espace prime sur la méthode et le terrain devient logiquement un espace avant d'être une pratique, et pire, ils confondent cet espace avec leur objet. C'est un héritage de la fiction classique selon laquelle la connaissance proviendrait quasi-exclusivement de la seule observation : la dimension méthodologique du travail géographique est tue. Dans le même temps, cela conditionne un horizon d'attente quant aux espaces dont peut légitimement s'emparer un géographe. Si l'espace étudié est confondu avec l'espace qui sert de support aux pratiques, il doit donc être observable, c'est-à-dire qu'il doit être caractérisé par sa matérialité topographique : pour être étudié par la discipline géographique, un terrain doit être *tangible*, c'est-à-dire qu'il doit pouvoir être touché du doigt, ou plutôt du pied dans le cadre d'une discipline qui a toujours valorisé la pérégrination comme mode d'appropriation cognitive¹. Cette fiction définit ainsi des normes canoniques de définition des espaces que la discipline peut légitimement étudier : des espaces d'échelles variées, mais toujours bien délimités et dans lequel on peut se rendre et circuler. Cela explique l'origine et le succès des monographies régionales qui ont marqué les heures de gloire de la géographie française (Clout, 2009). Cet héritage de la civilisation occidentale et de son tropisme pour l'ancrage et la fixité – emblématisé par les formes de mise en valeur paysanne (Bloch, 1931 ; Dion, 1934) – explique l'horizon intellectuel et les attentes de la géographie française pour le territoire continu. Et c'est grâce à des géographes qui ont fait l'expérience du dépaysement et qui se sont

n'y a pas l'équivalent en géographie et la lecture des manuels de sociologie est souvent la seule lecture possible pour les étudiants en géographie comme l'a rappelé Michel Lompech.

¹ Le deuxième livre a ainsi montré ce que les géographes doivent aux ethnologues.

essayés à décrire d'autres formes d'organisation de l'espace que d'autres types d'espace ont pu devenir des terrains légitimes, à l'image du réseau rendu familier par les travaux de Joël Bonnemaïson en Mélanésie (Bonnemaïson, 1986 et 1987). Ainsi, la géographie est-elle encore prisonnière de ses représentations : imposer pour les étudier de nouvelles formes d'espaces ne va pas de soi, comme l'a pourtant fait Boris Beaudé qui a non seulement démontré que l'Internet était un lieu à part entière mais aussi qu'il était possible d'en faire un objet géographique (Beaudé, 2008). Les géographes que j'ai interrogés sont soumis à ces représentations : dans l'immense majorité des cas, les définitions du terrain que j'ai recueillies mettent l'accent sur cette dimension spatiale : d'une manière générale, le terrain, c'est l'espace étudié, et c'est à partir de lui que les géographes s'identifient.

Ce sont ces représentations qu'il faut déconstruire : le terrain n'a-t-il qu'une dimension spatiale ? Pourquoi les géographes se concentrent-ils sur l'espace alors que les sociologues et en partie les ethnologues mettent l'accent sur les pratiques employées ? Quels bénéfices peut-on attendre d'une approche du terrain centrée sur les pratiques ? Cela permettrait de distinguer nettement l'objet (l'espace étudié) et l'espace support de la méthode et de faire jouer à plein le principe de symétrie : ce décentrement du regard est la condition nécessaire pour étudier les pratiques du terrain et leur spatialité, dans le cadre d'une démarche soucieuse de faire du terrain un objet géographique à part entière. Dans cette perspective, mes travaux constituent un observatoire opératoire pour saisir des pratiques scientifiques sans les confondre avec l'objet qu'elles visent à construire. En effet, mes travaux relèvent de l'épistémologie et de l'histoire de la géographie : ils ne sont donc pas d'emblée reçus comme des recherches fondées sur un terrain. Et pour cause : mes travaux ne visent pas à élucider le fonctionnement d'un espace, mais plutôt à comprendre le fonctionnement de la discipline et des règles qui la régissent². L'affaire est entendue : certes, j'étudie le terrain mais je n'en ai pas un *à moi* que je peux librement parcourir. Pourtant, les mêmes qui considèrent que je n'ai pas de terrain reconnaissent que je fais du terrain, c'est-à-dire que les pratiques scientifiques auxquelles j'ai recours sont caractéristiques de ceux qui font du terrain : des déplacements nombreux, des entretiens, de l'observation filmée *in situ*... Cette disjonction³ permet donc d'interroger des pratiques sans les confondre en aucune manière avec un quelconque objet spatial. Raisonner à partir des méthodes et non plus du seul espace permet donc de dépasser ces représentations et d'opérer un retournement dont mes recherches permettent d'esquisser le style.

¹ L'image du géographe qui pense avec ses pieds a ainsi été familiarisée par Raoul Blanchard qui dans son *égogéographie* insiste sur l'importance de la marche à pied dans les pratiques scientifiques en vigueur dans la géographie de l'époque (Blanchard, 1963).

² Je me place bien sûr du point de vue de ceux qui limitent le terrain à l'espace étudié.

³ Nous verrons plus tard si elle fondée : pour le moment, il m'importe juste d'en prendre acte pour poser les bases d'une approche du terrain fondée sur les seules pratiques.

Qu'est-ce que cela veut dire *faire du terrain* ? Qu'est-ce que l'on fait vraiment quand on fait du terrain ? L'étude des pratiques – aussi bien celles que j'ai menées que celles que j'ai recueillies par des témoignages ou des observations – permet de définir le terrain comme une méthode permettant la collecte de données relatives à un espace dont il faut élucider l'organisation et le fonctionnement (à charge ensuite pour le géographe d'exploiter, de traiter ces données). Deux modèles de collecte des données co-existent et se complètent : l'*extraction* et la *projection*. L'extraction qui s'opère par définition *in situ* suppose à la fois le prélèvement de données ainsi que leur purification. Bruno Latour en a explicité les enjeux en suivant des pédologues dans la forêt amazonienne (Latour, 2007) et j'ai montré dans le documentaire l'importance de cette collecte dans la démarche géographique. C'est cette démarche de collecte qu'a privilégiée la géographie française en faisant accroire que la connaissance procédait « du terrain » c'est-à-dire, selon les canons de la géographie classique, de la pérégrination et de l'observation. C'est ce mode de collecte que j'ai questionné dans le film documentaire¹ mais c'est aussi celui qui m'est impossible pour mener mes recherches dans la mesure où mon terrain n'est pas caractérisé par une matérialité topographique. Cela m'oblige à envisager d'autres méthodes de terrain, qui ne sont donc pas *sur* le terrain (entendu comme l'espace étudié) mais qui permettent aussi de procéder à des collectes. Ces méthodes sont tout autant mobilisées que l'extraction mais on met généralement moins l'accent sur elles, justement parce qu'elles ne se font pas *in situ* et qu'elle ne bénéficie donc pas du prestige accolé au terrain. Ce sont d'elles que j'ai dû me contenter dans le cadre de mon expérience limitée du terrain et je les ai retrouvées dans les observations et dans les témoignages recueillis. Ce deuxième mode de collecte des données relève de la *projection* des données, où *projection* est entendu au sens mathématique, c'est-à-dire « l'opération par laquelle on fait correspondre à un point ou à un ensemble de points de l'espace, un point ou un ensemble de points d'une droite ou d'une surface plane » (*Le Robert*). La projection consiste donc à rapporter des données (recueillies n'importe où et de diverses manières) à un espace particulier, bien délimité (en l'occurrence l'espace étudié) : la donnée n'est plus collectée *in situ* mais elle est projetée sur l'espace étudié, un peu à la manière du géoréférencement. La donnée projetée a ainsi la même valeur heuristique que la donnée extraite et seules leurs origines diffèrent. Ces données ainsi collectées et projetées dans l'espace étudié n'en sont pas moins légitimes et pertinentes que celles collectées sur

¹ Sans vouloir influencer le programme de travail de Julie Le Gall et Emmanuelle Peyvel, je leur ai simplement demandé de remettre à plus tard les missions aux archives, la retranscription d'entretien ou la rédaction de rapports d'étape : si ces tâches font partie du travail du chercheur, ils ne sont pas très cinématographiques et correspondaient peu à la définition que j'avais au moment de filmer du terrain.

le terrain proprement dit. C'est ce mode de collecte qui m'a occupé : j'ai collecté dans un *ailleurs* problématique des données que je pourrais projeter dans un espace si j'en avais un¹.

Quelles sont les données que j'ai ainsi collectées, et qui peuvent l'être soit par extraction, soit par projection ? Les catégories proposées par Daniel Fabre pour classer les sources dont dispose l'ethnologue du présent (Fabre, 1992) sont opératoires pour appréhender la multitude des sources que l'on peut mobiliser. Daniel Fabre distingue ainsi ce qui relève de la performance, de l'énonciation et de l'interaction : tous les matériaux collectés relèvent de cette tripartition. Par *performance* – qui renvoie aux arts d'exécution (Durozoi, 2002 ; Souriau, 1990) – il faut entendre ce qui met en jeu le corps et que l'on peut observer : les observations filmées que j'ai menées relèvent de la performance. L'*énonciation* renvoie quant à elle aussi bien aux paroles qu'aux textes² recueillis : les *corpus* écrits que j'ai mobilisés (les comptes rendus de thèse, les comptes rendus d'excursion, les deux numéros d'*Hérodote*, le colloque d'Arras) mais également les films pédagogiques relèvent de cette catégorie : il s'agit d'énoncés figés sur lesquels je n'ai pas la possibilité d'intervenir. Enfin, l'*interaction* caractérise un matériau co-produit par le chercheur et son informateur, comme pour les entretiens que j'ai menés (Blanchet et Gotman, 2001) : l'échange est autant l'œuvre de la personne interrogée que de celui qui l'interroge et l'un et l'autre, par des interactions, écrivent ensemble ce texte³ (Mondada, 1984 et 2005). Au cours de mes recherches, j'ai donc dû jongler entre ces différents matériaux : les recueillir (en bibliothèque pour les textes, *in situ* pour les observations et les entretiens), les archiver et les conserver (malgré trois changements d'ordinateurs), les analyser mais également les mettre en relation les uns avec les autres. Tous ces matériaux ont été construits en *corpus*, c'est-à-dire que je les ai agencés de manière à pouvoir les interroger. Les questionnements qui commandent cette recherche sont larges et impliquent donc d'avoir recours à une multitude de sources disponibles afin de couvrir toutes les thématiques envisagées. Par exemple, la mise en évidence d'un ordre du discours dominant dans la discipline m'a obligé à avoir recours à construire des séries chronologiques ; et l'interrogation sur les pratiques effectives m'a contraint à confronter les descriptions des pratiques (les comptes rendus d'excursion, les entretiens) avec des observations *in situ* de géographes à l'œuvre. Dès lors, les matériaux collectés sont caractérisés par une grande diversité tant formelle (comme le pointe Daniel Fabre) que thématique. Mais au-delà de cette diversité, toutes ces données ont deux points communs

¹ L'hypothèse du terrain produit par la démarche heuristique et le déploiement des pratiques spatiales apparaît ici en filigrane, mais ne hâtons rien : je prétends encore ne pas avoir un objet spatial à élucider, mais seulement des pratiques – en l'occurrence les miennes – à décrire et expliquer.

² Par *énonciation*, on entend ici ce qui délivre une information qui n'est pas co-produite par le chercheur, même s'il peut ensuite la retravailler à son profit. Dans le cas de la géographie, cela permet d'étendre cette catégorie à des données statistiques, à des images satellites, et plus largement à toute le travail d'archive ou de bibliographie.

³ C'est la méthodologie choisie – l'entretien semi-directif – qui en fait des interactions ; rien de tel dans l'entretien libre où l'interrogateur n'intervient jamais et laisse à la personne interrogée le soin de produire son propre discours. Cela empêche

qui permettent leur traitement. D'une part, tous ces matériaux ont un même référent (en l'occurrence le *terrain des géographes*) et permettent d'en instruire l'étude. D'autre part, tous ces éléments sont rendus cohérents et pertinents par la démarche qui m'a animé quand je les ai rassemblés. L'apparente hétérogénéité des sources est réduite par les questionnements que je pose et qui justifient ainsi d'utiliser des matériaux disparates et justifient la construction intellectuelle dont ils sont à la base. S'il n'y a rien de commun entre des comptes rendus d'excursions qui se sont déroulées entre 1905 et les années 1970, deux doctorantes qui font du terrain à Buenos Aires ou au Vietnam, un colloque organisé à Arras, des témoignages recueillis, des films pédagogiques, et s'il n'y a rien de commun entre des *corpus* relevant de l'énonciation, de la performance ou de l'interaction, cette hétérogénéité fondamentale est réduite et tous ces éléments qu'on ne peut placer sur le même plan trouvent leur cohérence et leur légitimité grâce à ma démarche qui construit chacun de ces matériaux en *corpus* et les dote du même coup d'une portée heuristique. Faire du terrain, c'est donc réussir à *faire tenir ensemble* des données qui n'ont aucun autre point commun entre elles que de répondre, une fois combinées, aux questions posées par le géographe qui les collecte.

Dès lors, mes pratiques de terrain opèrent un double assemblage. D'une part un assemblage de méthodes qui sont subsumées par la qualification de méthodes « de terrain » et qui ont toutes pour but de collecter des données : ce qualificatif ne désigne plus le lieu où elles s'opèrent mais le but qu'elles recouvrent, en l'occurrence enrichir la connaissance par la collecte de données. Et d'autre part un assemblage de données qui, combinées entre elles et construites dans cette perspective, permettent de fonder une connaissance empirique. Loin d'être considérées comme données, ces pratiques sont définies en fonction d'un projet heuristique qui permet de *faire tenir ensemble* des réalités diverses qui n'entretiendraient sans ce projet aucun point commun qui justifierait un tel assemblage. Ce dernier relève donc d'une construction intellectuelle dont le but est de faire tenir ensemble des éléments jugés pertinents pour instruire une démarche heuristique. Dans cette perspective, le terrain (c'est-à-dire la somme des pratiques de terrain) s'apparente à la comparaison qui elle-aussi relève d'une construction intellectuelle mobilisée à des fins heuristiques et qui trouve dans sa finalité la résolution de sa possible artificialité (Détienne, 2000). Faire du terrain pour un géographe consiste donc à *mettre en relation* des éléments de nature parfois diverse et à donner cohérence et pertinence à ces éléments ainsi réunis. L'accent est donc mis sur les données collectées plus que sur les pratiques elles-mêmes. C'est la finalité de la démarche – la collecte des données – qui justifie les méthodes : qu'importent les méthodes mises en œuvre tant qu'elles permettent de collecter les données qui sont jugées nécessaires à l'aune des questionnements posés et des résultats attendus. Cela explique les différences de

tout traitement lexical : par mes questions et mes relances, je guide (même involontairement) les réponses de mes interlocuteurs qui bien souvent reprennent (pour les confirmer ou les infirmer) les termes de ma question.

méthodes que j'ai mises en œuvre tout au long de mon travail : la posture et la méthode adoptées ne peuvent être jugées qu'au miroir de leur efficacité¹.

Le terrain : un acteur réseau

Cet assemblage constitue un bon exemple de ce que les tenants de la sociologie de la traduction appelle un acteur-réseau² (Akrich *et al.*, 2006 ; Callon, 1986 ; Latour, 1997, 2005 et 2006), c'est-à-dire une méta-organisation qui fait interagir différents types d'acteurs entre eux, le long de chaînes de traduction capables d'établir des liens entre des entités qui *a priori* n'ont aucun lien et qu'elles permettent de rendre intelligibles.

Ces entités sont bien sûr constituées des *corpus* à partir desquels j'ai travaillé, mais vont bien au-delà, dans la mesure où ces *corpus* sont eux-mêmes le produit de multiples interactions produites le long de multiples chaînes de traduction, et mettent en jeu à la fois des humains et des non-humains. Pour illustrer la formation de ces chaînes de traduction et leur fonctionnement, envisageons quelques uns de mes *corpus* et les traductions qui en sont à l'origine. Avant de leur faire subir le traitement analytique que je détaille dans le deuxième livre, mes *corpus* se présentent d'abord comme des documents écrits – Bruno Latour parlerait d'*inscriptions* (Latour et Woolgar, 1979) – parfaitement appréhendables, ou du moins rendus parfaitement appréhendables par une succession d'opérations. Ainsi les comptes rendus d'excursions sont-ils publiés dans les *Annales de géographie* pendant près de soixante-dix ans et il est difficile de les avoir facilement à portée de main. Aussi, l'une de mes premières tâches a été de me rendre à la Bibliothèque Interuniversitaire, de demander les collections de la revue, de feuilleter chacun des volumes reliés, de repérer les comptes rendus d'excursions, puis de photocopier l'ensemble, afin de disposer de l'ensemble de ces cinq cents pages de texte, soigneusement classées et rangées dans une solide chemise à sangle rangée chez moi, dans ma bibliothèque. Ainsi, à n'importe quel moment, j'ai accès à ces documents sans avoir à retourner dans la salle des périodiques de la bibliothèque, à remplir mes fiches de demandes en magasin, à m'installer à une place, à attendre que le chariot me soit apporté... Cette chaîne a donc permis de rendre accessibles ces documents que j'ai ensuite construits en *corpus* et dont j'ai dégagé des connaissances. Des acteurs non-humains interviennent tout au long de la chaîne : les volumes soigneusement reliés

¹ Cela me permet surtout de récuser une nouvelle fois toute posture normative : toutes les méthodes sont valables dès lors qu'elles permettent de collecter les données nécessaires.

² J'emploie le terme d'acteur-réseau avec toutes les précautions recommandées par Bruno Latour (Latour, 2004) : je lui préfère donc le terme de *sociologie de la traduction*, tel qu'il s'est imposé (Akrich *et al.*, 2006).

des *Annales*¹, les horaires des demandes en magasin, les fiches à remplir, le chariot, la photocopieuse, la machine pour recharger la carte de photocopieuse... Interviennent également des acteurs humains : Paul Arnould qui me suggère d'aller jeter un coup d'œil à ces documents, le conservateur qui veille sur les collections et à qui je fais mes demandes, le technicien qui entretient la photocopieuse, mais aussi – et surtout peut-être dans le cas qui m'intéresse – les auteurs de ces comptes rendus, les organisateurs de ces excursions, les étudiants qui les ont faites... Tous ces acteurs humains et non-humains interviennent, à un moment ou un autre, pour que je puisse extraire des connaissances de ce qui apparaît sous des jours différents pour chacun de ces acteurs : une excursion à organiser, une excursion à suivre, des articles à publier, des revues à conserver... Ces descriptions pourraient être reprises pour chacun de mes *corpus* : toutes mettraient l'accent sur les chaînes de traduction et les acteurs, humains et non humains qui permettent de les constituer.

Si ces entités sont construites par de multiples acteurs tenus ensemble par de multiples chaînes de traduction, chacun des *corpus* n'en est pas moins stabilisé et forme ainsi des boîtes noires, c'est-à-dire des éléments d'un système dont on n'a pas besoin de comprendre le fonctionnement². Quand, dans le deuxième livre, je fais appel aux comptes rendus d'excursions interuniversitaires, je mobilise directement tel itinéraire emprunté par la caravane, sans avoir à repasser par la bibliothèque, le conservateur, le magasin, le chariot, la photocopieuse et la grosse chemise à sangle posée sur mon étagère. De même, une fois accompli le travail d'archivage et d'exploitation des données décrit dans ce même livre, je peux mobiliser les données sans avoir à rouvrir les boîtes noires. Quand j'évoque, dans le troisième livre, la fiction classique qui consiste à considérer le terrain comme l'équivalent du réel, je reprends bien sûr des analyses formulées à partir des arguments échangés dans la controverse et développés dans le deuxième livre, mais au moment d'interroger les relations qu'entretiennent la géographie et le réel, je ne mobilise que cette boîte noire bien opacifiée, sans la rouvrir et prendre le risque de revenir à Simiand, Febvre et aux Vidalien, à leurs arguments respectifs et à leurs biais, mais aussi à leurs revues, à leur matérialité, aux thèses de géographie qu'ils ont tous lus et commentés, à ces étudiants qui ont fait des thèses, à leurs méthodes sur le terrain et aux habitants qu'ils ont rencontrés pour alimenter leurs recherches. Le contenu de chaque boîte est ainsi stabilisé ; et les chaînes entre ces boîtes permettent aussi de stabiliser l'ensemble du réseau et de le mobiliser à une fin unique : instruire une démarche heuristique. Tous les éléments renvoient donc à un même référent (en l'occurrence pour

¹ Rien de tel quand, quelques années plus tard, afin de constituer mon *corpus* des comptes rendus de thèse, j'ai consulté les archives électronique des *Annales de géographie* sur le site Persée : plus de fiches de demande en magasin, de chariot et de photocopieuse, mais un ordinateur, un disque dur, des formats de fichiers, une imprimante et sa cartouche d'encre...

² Le travail du géographe consiste donc, dans les premiers temps, à opacifier des boîtes noires : les opérations fastidieuses et chronophages de compilation, de reproduction, de classement des textes sont tués et disparaissent sous l'aspect parfaitement clos de la grosse chemise qui contient tous ces textes ainsi rassemblés.

moi, le terrain des géographes) qu'ils éclairent depuis des points de vue différents qui se complètent par la mise en réseau.

Quel est l'avantage de faire de mes *corpus* des boîtes noires reliées par des chaînes de traduction au sein d'un réseau ? Les bénéfices à tirer se situent à deux niveaux du réseaux. A un niveau micro, cela permet d'augmenter la force de chacun des éléments assemblés. Quarante-vingt-dix entretiens ont plus de force qu'un seul entretien. L'étude de soixante-dix ans d'excursions a plus de force que l'étude d'une excursion : en mobilisant tous ces comptes rendus, je ne convoque pas seulement des textes, mais bien tous les acteurs qui ont participé à ces excursions et ont rendu possible la publication de ces comptes rendus. Dans ma boîte, je convoque ainsi une grande période de l'histoire de la géographie, mais aussi – en lien avec mon objet qui se veut total – de l'institution. C'est l'opacification des boîtes noires qui permet de leur donner leur force en accumulant les acteurs qui sont impliqués. Si on veut contester les analyses que je tire des observations que j'ai filmées, il ne faut pas seulement mettre en cause le film, mais s'attaquer à tout ce que contient cette boîte : les recherches de deux doctorantes, leur laboratoire et leurs hypothèses, mais aussi mes observations, le travail de captation, le dérushage, l'écriture du film, le montage... Le film ne montre qu'une boîte noire bien fermée que je me garde bien d'ouvrir mais qu'un lecteur attentif pourra être tenté d'explorer. Ces réseaux renforcent donc chacun des *corpus* que j'ai mobilisés et leur donne une valeur heuristique plus grande que si chaque *corpus* était pris isolément : ils visent à stratifier les textes produits (Latour, 2005), c'est-à-dire à les inscrire dans des chaînes de références qui les rendent inattaquables. La finalité de la démarche apparaît : il s'agit de faire advenir le vrai, c'est-à-dire d'emporter la croyance du plus grand nombre. A un niveau macro, cet assemblage a plus de force que chacun des éléments pris isolément. Que vaudrait une étude du terrain fondée sur un seul de mes *corpus* ? L'intrication des *corpus* au sein des réseaux donne de la force à l'ensemble : le réseau représente plus que la somme de chacune des parties qui le composent. Une étude du terrain peut-être contestée si elle ne fait appel qu'à des textes historiques, comme les excursions. Mais quand on leur adjoint des entretiens, des observations, des revues, et surtout tous les actants humains et non-humains ainsi reliés, l'étude devient de moins en moins contestable au risque de devoir d'abord attaquer tous les éléments pris séparément. Le but est là encore d'imposer la conviction : c'est à ce prix que les faits scientifiques présentés peuvent être accrédités et validés, et ce faisant devenir des faits scientifiques. C'est la force de l'assemblage qui détermine la résistance des savoirs ainsi produits. C'est donc la réception et l'usage qui sera fait de mes travaux (pour les reprendre et ainsi leur donner plus de force ou au contraire pour les attaquer et tenter de détruire l'assemblage) qui permettra de juger de la force de l'assemblage que je propose. Cet assemblage a une durée de vie limitée et tout l'intérêt est donc de pouvoir la prolonger le plus longtemps possible.

L'une des finalités de l'acteur-réseau est également de permettre l'étude du monde social, en prenant à contrepied les conceptions que les sociologues donnent habituellement de la société (Latour, 2006) : pour les héritiers de Mauss et Durkheim, la société est un cadre dont l'existence est érigée en hypothèse de travail. C'est l'existence de la société posée *a priori* qui permet d'étudier la dimension sociale du suicide, de la religion, du travail, de l'identité... Rien de tel pour les tenants de la théorie de l'acteur-réseau :

« L'une des hypothèse au cœur de la [sociologie de l'acteur-réseau] – hypothèse qu'elle partage d'ailleurs avec d'autres démarches – est de considérer que la société ne constitue pas un cadre à l'intérieur duquel évoluent les acteurs. La société est le résultat toujours provisoire des actions en cours. » (Callon, 2006 : 267)

La société n'est pas le cadre de l'acteur-réseau mais le produit : c'est cet assemblage d'actants dans des boîtes noires par des chaînes de traduction qui produit *de la* société. Il ne produit pas *la* société méta-englobante, mais plutôt des collectifs, localisés et provisoires, constamment renégociés. On assiste donc à la formation de ces collectifs, mis en évidence dans le troisième livre : c'est par les pratiques, par l'assemblage des actants – les données, les outils mais aussi les collègues qui sont cités ou qui reprennent les travaux – que la communauté scientifique se forme et se reforme constamment. De même qu'il est illusoire de concevoir une société méta-englobante, il est impossible d'envisager une communauté scientifique structurée de manière durable. Il faut lui préférer la forme de collectifs, qui apparaissent au gré des travaux, en fonction des pratiques déployées, des problématiques étudiées et des champs explorés. Dans cette perspective, c'est donc l'individu – en l'occurrence moi si je poursuis l'élucidation de ma propre démarche – qui donne naissance à un collectif par les seuls questionnements qu'il pose et les pratiques qu'il met en œuvre. Loin d'être agi par une communauté, je suis le créateur du collectif dans lequel j'agis. Dans mon collectif, on retrouve ainsi les géographes que j'ai filmés, ceux que j'ai interrogés, mais également ceux que j'ai lus et globalement tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre ont participé à la production des données que j'ai mobilisées et étudiées. C'est donc quasiment toute la *communauté* (entendue ici au sens classique) que je mobilise à *mon profit*, dans le seul but de nourrir mes questionnements scientifiques et d'accréditer les savoirs scientifiques que *je* propose. Je ne suis donc pas agi par une quelconque communauté, mais j'en crée une en agissant. La question de l'identité se trouve donc déplacée : il ne s'agit plus de savoir si *j'appartiens* bien à tel ou tel collectif¹, mais plutôt si j'ai la capacité d'en créer un en agissant. C'est donc à partir du niveau individuel que l'on peut redéfinir une communauté : bien plus, la société ainsi formée dépasse la stricte définition de la communauté scientifique et constitue une société dans laquelle les acteurs scientifiques sont reliés à des acteurs non-scientifiques. L'acteur-réseau permet

¹ Le troisième livre a montré que cette question n'est finalement plus pertinente.

également de repenser la place des scientifiques dans la société, en dépassant l'habituelle lecture fondée sur les prismes de la « demande sociale » ou des « usages sociaux » des disciplines scientifiques (Calbérac et Delage, 2010 ; Fossier et Gardella, 2009). La science et la société ne constituent plus deux mondes étanches : l'acteur-réseau lie tous ces acteurs grâce aux mêmes chaînes de traduction.

Une espèce d'espace

L'acteur-réseau ne crée pas seulement des collectifs jamais stabilisés et en perpétuelle négociation : l'acteur-réseau produit également de l'espace et c'est à ce titre qu'il devrait prioritairement intéresser le géographe¹. L'hypothèse que je vais m'attacher à démontrer maintenant est que le terrain, entendu comme les pratiques de terrain mobilisées à des fins heuristiques et donc constitutif d'un acteur-réseau, produit de l'espace – ce que j'appelle désormais le *terrain des géographes* et qui se distingue de l'espace étudié ou de l'espace fréquenté par la recherche. C'est cet espace ainsi produit qui doit donc logiquement devenir le cœur d'une analyse géographique du terrain. Cela nécessite d'aborder le terrain sous l'angle de la spatialité des pratiques (Lussault, 2003, 2007, 2009 et 2010²), ce qui nous invite au préalable à revoir complètement nos certitudes sur l'espace³.

Les travaux de Michel Lussault invitent à dissocier ce qui relève de l'étendue, c'est-à-dire le contenant, et l'espace qui relève du contenu. Michel Lussault opère une distinction similaire à celle que les tenants de la sociologie de l'acteur-réseau proposent en faisant de la société non plus un cadre mais bel et bien le contenu produit par la mise en relation des actants au sein d'un réseau. Dans cette perspective, alors que l'étendue est donnée comme finie (à moins bien sûr d'étendre l'écoumène) l'espace est lui en quantité infinie dans la mesure où il ne cesse d'être produit par les sociétés (Lussault, 2010). Ces dernières sont en effet constamment confrontées au problème de la distance entre les individus. Faire société, c'est chercher à résoudre ce problème : qu'il s'agisse de définir à l'échelle micro de l'individu les règles de savoir-vivre et de police des corps ou à l'échelle macro les principes de zonage urbain ou d'aménagement dans une métropole multimillionnaire, il est toujours question d'intervenir (grâce à des technologies variées qui peuvent être aussi bien des téléphones, que des plans d'urbanisme, des réseaux de transport ou des règlements sanitaires...) sur cette distance qui

¹ La dimension spatiale de l'acteur-réseau n'est ainsi jamais évoquée : le travail reste à faire d'articuler la dimension topologique de ces réseaux avec la dimension topographique des territoires dans lesquels ils s'inscrivent (Lévy, 2003d). Cette thèse entend ainsi contribuer à l'étude géographique de l'acteur-réseau.

² La conférence qui a donné lieu à cet article a été captée et est disponible en ligne : <http://www.laviedesidees.fr/+A-quoi-sert-la-geographie+.html> (consulté le 24/09/2010).

³ Les démarches menées parallèlement par Bruno Latour (notamment Latour, 2006) et Michel Lussault (Lussault, 2007 et 2009) frappent par leur ressemblance : pour le premier la société n'est pas donnée mais produite par les relations sociales et pour le second, l'espace n'est pas donné mais produit par la distance entre les individus.

git entre les individus. Et en agissant sur ce qui sépare les individus (pour les rapprocher ou au contraire les éloigner), la société produit de l'espace, sans cesse, à chaque instant, si bien que la *spatialité* est l'une des caractéristiques des sociétés :

« (...) L'espace n'est pensé ni comme un bien marchand, ni comme une surface de projection des rapports sociaux, ni comme un simple attribut du politique. Il s'agit d'une réalité construite dans l'action spatiale et qui signifie quelque(s) chose(s) pour quelqu'un, pour un acteur. L'espace procède de la spatialité tout en l'autorisant, et on doit donc le saisir du point de vue d'acteurs qui l'agencent, s'y déplacent, y agissent et interagissent (avec d'autres actants), y disputent, s'affrontent, y festoient, y jouissent, y pâtissent ou souffrent, y rient, pleurent, vivent et meurent, *etc.* » (Lussault, 2003 : 867)

Ce sont donc par les pratiques que les opérateurs spatiaux (les tenants de la sociologie de l'acteur-réseau parleraient d'acteurs) créent à chaque instant de l'espace, en interagissant avec d'autres opérateurs individuels (c'est-à-dire des acteurs humains) ou collectifs (c'est-à-dire des acteurs non-humain), comme un réseau routier qui permet aux opérateurs individuels de se déplacer. Chaque opérateur spatial – qu'il soit individuel ou collectif – produit de l'espace, mais l'espace produit est plus que la somme de chacune des interactions qui le constituent.

Il est donc possible de reprendre certaines des pratiques que j'ai mises en œuvre et évoquées plus haut. A partir du moment où ces pratiques ont lieu en société, elles mettent en jeu une dimension spatiale, c'est-à-dire qu'elles créent de l'espace une fois qu'elles sont mises en œuvre. Gardons l'exemple des comptes rendus d'excursion de thèse. Si l'analyse en termes d'acteur-réseau a bien montré comment je suis parvenu à créer un collectif qui regroupe aussi bien des géographes (vivants comme morts), que des éditeurs de revue, des lecteurs, des bibliothécaires, des rayonnages, des photocopieuses... il s'agit maintenant de montrer comment la construction et l'étude de ce *corpus* de textes ont produit de l'espace. Pour constituer puis étudier ce *corpus*, j'ai cherché, par tous les moyens possibles, à réduire la distance qu'il y avait entre moi et ces textes¹. D'une part, j'ai mis à profit les transports en commun (en l'occurrence une ligne de métro) pour me rendre à la bibliothèque qui stocke ces documents². Une fois installé dans la salle des périodiques, j'ai utilisé d'autres technologie qui relèvent d'une *géologistique* – entendue comme « l'ensemble des modes d'organisation nécessaires à un opérateur pour réaliser une opération spatiale, de la plus élémentaire à la plus complexe » (Lussault, 2009 : 216) – pour me rapprocher encore plus de ces ouvrages : une demande de livres en magasin donnée à un conservateur, un chariot pour transporter les collections, un

¹ Il s'agit aussi bien de la distance physique que de la distance intellectuelle : faire miens ces textes et les comprendre et permettre leur *rapprochement*. La pensée fonctionne sur une métaphore spatiale signifiante ici.

² Une bibliothèque n'est-elle pas un ensemble de technologie pour permettre de regrouper en un point précis des collections d'ouvrage, tout en permettant aux lecteurs de se les procurer et en garantissant la place suffisante pour les consulter dans de bonnes conditions ?

ascenseur pour le déplacer et un magasinier pour le pousser. Toutes ces étapes m'ont permis de réduire cette distance et de consulter ces documents. Afin de réduire cette distance de manière définitive, j'ai mis à profit la photocopieuse pour faire des doubles de chacun des textes qui m'intéressent et les ai rangés ensuite, moyennant un système de classement rudimentaire, dans une grosse chemise à sangle posée sur mon étagère. Ainsi, par ces opérations successives, j'ai (presque) réussi à abolir la distance, et je peux en toute occasion, solliciter ces textes sans avoir à franchir toutes ces distances. Pour mener à bien ce projet, j'ai donc utilisé à mon profit des opérateurs collectifs préexistants (le métro, la bibliothèque, le protocole de demande d'ouvrages en magasin, l'ascenseur, le chariot...) et d'autres que j'ai créés moi-même comme la chemise à sangle remplie des photocopies. Mais ce dispositif ainsi créé à l'échelle individuelle peut être utilisé par d'autres si, par exemple – afin de réduire les efforts de collègues qui voudraient travailler sur ces textes – je mettais à disposition ma chemise ce qui leur éviterait de retourner en bibliothèque et de parcourir toutes les étapes. En compilant ces textes, j'ai produit un collectif (acteur-réseau) mais j'ai également produit de l'espace.

J'ai bien conscience que cette conception de l'espace qui ferait d'une journée en bibliothèque du terrain à part entière puisse surprendre ceux qui considèrent le terrain comme un déplacement et une mise en danger intellectuelle sinon physique. Cet exemple des comptes rendus d'excursion pousse la logique à la limite, et quitte à produire de l'espace, certaines de mes pratiques scientifiques sont plus évidentes. Ainsi, la collecte des entretiens en France et en Suisse m'a obligé à réduire la distance entre les géographes qui ont accepté de me répondre et moi¹ et différentes technologies ont été mobilisées de la prise de contact (par téléphone, courrier électronique ou *en vrai*), jusqu'à la rencontre et à l'entretien : les moyens de transport (avion, train, bus, tramway, métro, marche à pied) ont été utilisés, ainsi que des technologies de la communication (un entretien a été fait par téléphone et un autre par Skype²). Quant au tournage du documentaire, s'il semble correspondre aux attentes de l'imaginaire disciplinaire, il met en jeu les mêmes procédés géologistiques que la collecte des entretiens : la réduction de la distance, et un dispositif pour ordonner et archiver l'observation. On voit donc bien le paradoxe attaché à ma démarche : je n'ai pas de terrain nettement identifié – et je n'apparaîs donc pas comme un géographe de terrain – mais les pratiques que je mobilise en produisent en quantité.

¹ Je n'ai pas réussi à rencontrer tous les géographes qui m'ont donné leur accord. Quelques uns m'ont donné un accord et, faute de disponibilité de leur part ou de la mienne, nous n'avons pas réussi à créer les conditions de la coprésence. Dans ces cas-là, la distance est restée un problème.

² Skype est un logiciel qui permet de communiquer par clavardage, ou par la voix et l'image, gratuitement, par Internet, sous réserve que les terminaux des deux interlocuteurs soient correctement connectés et équipés. Un bel exemple de *géologistique* !

Mon expérience limitée du terrain met ainsi en crise la conception héritée de la géographie classique que j'ai implicitement mobilisée : pour être pleinement opératoire, la définition qu'il faut donner du terrain doit permettre de le distinguer de l'espace étudié (l'objet), des méthodes mises en œuvre (les pratiques) ou de l'espace dans lequel ces méthodes se déploient. J'appelle désormais *terrain* l'espace produit par le géographe au cours de sa recherche par les pratiques qu'il met en œuvre¹. A ce titre, même si je n'apparais pas comme un géographe de terrain selon les canons de la géographie classique, je n'en ai pas moins un terrain dans la mesure où les pratiques scientifiques que je déploie sont caractérisées par leur spatialité. Plus largement, tous les géographes produisent également leur *terrain* entendu selon la même définition, et qui coïncide plus ou moins avec les objets qu'ils étudient ou l'espace dans lequel ils mettent en œuvre leurs pratiques². Dès lors, mon objet apparaît : étudier le terrain des géographes, c'est donc s'intéresser à cet espace produit par la spatialité des pratiques de terrain. Tous les géographes, qu'ils se sentent ou non *géographes de terrain* produisent de la spatialité par la somme des pratiques qu'ils mettent en œuvre, et c'est l'espace collectivement produit par ces spatialités que j'étudie³. L'objet de ma thèse n'est donc pas de m'intéresser à l'espace produit par chacun des géographes que j'ai interrogés ou filmés, mais bien de considérer le terrain comme l'opérateur spatial collectif dont les géographes interrogés ne seraient que des porte-parole ou des représentants. Et ce faisant, je participe à la co-production de l'espace que j'étudie⁴. Je pousse donc à fond le principe de symétrie (étudier les scientifiques avec les mêmes outils que les scientifiques ont l'habitude d'utiliser) prônée par Bruno Latour, mais non pas en analysant mes pratiques avec l'outil de ma discipline, mais plutôt en faisant de mes pratiques l'objet de mon étude. La logique de l'*expérience limite* posée dans l'introduction de ce cheminement est donc pleinement opératoire. Cette posture permet en effet d'interroger – en la déplaçant – la fonction légitimante du terrain. C'est la démarche scientifique qui doit légitimer le terrain et non l'inverse : la volonté de saisir le réel produit l'assomption effective de ce terrain. Le fait d'avoir (ou pas) un terrain est relégué au second plan : c'est l'intentionnalité qui produit le terrain, ce qui déplace sur elle le critère de légitimité. Le terrain ne peut plus apparaître comme un donné, mais comme un construit, par le processus même de la recherche. Cela oblige à se départir complètement de l'habituelle définition du

¹ Cette distinction fondée sur la prise en compte des pratiques permet de dépasser les interrogations courantes sur la comparaison des terrains (par exemple Vivet et Ginisty, 2008) : si deux chercheurs étudient des objets proches et mènent leurs recherches dans un périmètre identique, leurs terrains ne seront pas nécessairement identiques. Les méthodes, les données collectées et donc la spatialité mise en œuvre et l'espace produit seront propres à chaque géographe.

² Je dois cette hypothèse à Anne Volvey (Volvey, 2003) et son enrichissement aux participants du colloque d'Arras dont la spatialité des pratiques a constitué l'un des attendus.

³ Et mes recherches participent également de cette construction collective dans la mesure où je suis moi aussi un géographe. Je participe à la co-production de l'espace que j'étudie, ce qui légitime l'approche réflexive que j'ai définie.

⁴ Dès lors, cela requalifie mes méthodes de collecte de données : les données que j'ai acquises par extraction comme par projection se réfèrent à un espace qui se crée en même temps que je l'étudie. Dans cette perspective, mes pratiques de terrain sont tout à fait semblables à celles des autres praticiens de la discipline.

terrain qui en fait l'espace étudié par le géographe : le terrain ne peut donc qu'être l'espace construit par la recherche. De fait, c'est le géographe qui produit le terrain : il n'y a donc pas de géographe de terrain, mais que des géographes qui le deviennent en faisant du terrain, c'est-à-dire en menant une recherche¹.

Si le terrain, en plus d'être une pratique spatiale qui permet d'assembler et de faire tenir ensemble des réalités différentes, est un espace construit par ces pratiques, le géographe peut légitimement s'en emparer et l'étudier avec les outils théoriques et les matrices conceptuelles de sa discipline. Si l'espace a longtemps souffert d'être un impensé des sciences sociales, cette catégorie commence à être bien explorée (Lévy et Lussault, 2003a). L'espace est ainsi défini dans *Le dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* :

« Objet social défini par sa dimension spatiale. Un espace se caractérise au minimum par trois attributs : la métrique, l'échelle, la substance. Une réalité spatiale est souvent hybride, à la fois matérielle, immatérielle et idéelle. » (Lévy et Lussault, 2003b : 325)

C'est à la définition de ces attributs (échelle, métrique et substance) qu'il faut désormais s'attacher afin de caractériser géotype particulier qu'est le terrain et de parachever la définition qu'on peut en donner. D'emblée, on butte sur une difficulté : le terrain en tant qu'espace est formé par la somme des terrains individuels, mais n'est pas réductible à elle seule : la définition proposée doit pouvoir être à la fois générale – pour s'adapter à toutes les pratiques possibles – et suffisamment précise de manière à rester opératoire. Ces attributs seront donc définis à partir des pratiques individuelles dont la somme est constitutive de l'objet. Si chacun des attributs se définit au niveau individuel, il prend sens quand il est généralisé à l'ensemble de la communauté.

Commençons par définir la substance (c'est-à-dire ce qui compose cet espace) du terrain. Ce dernier est immatériel (il n'a aucune matérialité topographique) et largement idéal : il repose sur les données collectées, les connaissances qu'elles permettent de formuler et sur les représentations relatives aux espaces dans lesquels les méthodes se déploient. La substance du terrain est donc cognitivo-affective : le terrain est un agencement de données et d'affects qui procèdent de la collecte des données et des représentations qu'elles suscitent.

L'échelle désigne la taille de l'espace en définissant des rapports entre des réalités sociales. Le terrain se mesure à l'aune d'une carrière scientifique : c'est tout au long de ce temps de recherche que cet objet spatial se construit, se développe, se complexifie. Son échelle est donc biographique : qu'il

¹ Le géographe n'accède au statut de géographe qu'en faisant du terrain : pour paraphraser Nicolas Bouvier – « Certains pensent qu'ils font un voyage, en fait, c'est le voyage qui vous fait ou vous défait. » – on pourrait dire que ce n'est pas le géographe qui fait du terrain, mais le terrain qui fait le géographe.

s'agisse de recherches menées individuellement ou collectivement, c'est toujours en fonction de ce qui est appréhendable par un individu qu'il faut raisonner. Le recours au biographique n'est pas une facilité destinée à contourner la difficulté des travaux menés à différentes échelles (du local au global). C'est une manière revendiquée d'affirmer que l'échelle du terrain n'a rien à voir avec l'échelle des objets étudiés et que ces deux objets spatiaux (l'espace étudié et le terrain) ne sont pas forcément superposables ou caractérisés par la co-spatialité. En revanche, en promouvant le biographique, je mets l'accent sur la carrière et le récit de vie afin de souligner que le terrain s'enrichit sans cesse tout au long de la carrière et que la fin des recherches marque la fin du terrain : le terrain est un espace qui ne survit pas à celui qui le crée. Le terrain est inscrit dans des temporalités liées à la vie même du chercheur, en fonction du temps qu'il peut consacrer à ses recherches, aux opportunités qu'il rencontre, aux stratégies qu'il développe, bref, au projet de vie (professionnelle comme privée) qu'il construit. Le terrain est donc un espace qui se construit et se complexifie progressivement.

La métrique sert à désigner la manière de mesurer la distance au sein de l'espace considéré. Si l'on définit le terrain comme un espace produit par la spatialité des protocoles de collecte de données, et que ces données définissent des pôles à partir desquels les géographes circulent, au gré de leurs hypothèses, de leur inspiration et de leurs opportunités, le terrain prend donc la forme d'un réseau qui n'est pas hiérarchisé, pas polarisé, mais qui au contraire repose sur le principe de connexité : n'importe quel nœud peut être relié à n'importe quel autre. Ces connexions sont constamment redéfinies par les géographes au gré de leur démarche. Cet espace est donc la stricte application de la pensée en rhizome promue par Gilles Deleuze et Félix Guattari (Deleuze et Guattari, 1980). Il ne s'agit donc pas de penser un réseau constitué de nœuds et de liens *déjà là*, mais d'envisager un réseau uniquement composé de pôles et donc les liens seraient labiles et constamment renégociés. Loin d'être topologique, la métrique du terrain est rhizomatique : elle autorise les déplacements au sein d'un espace où la distance est réduite au maximum car tous les points peuvent être reliés à tous les autres. Cela favorise le principe de sérendipité (Lévy, 2004 ; Van Andel et Bourcier, 2008).

Le terrain constitue donc un chorotype particulier caractérisé par une échelle biographique, une métrique rhizomique et une substance cognitivo-affective produit par les géographes au cours de leurs recherches. Si le terrain désigne à la fois la somme des terrains individuels (et beaucoup plus) – ce qui autorise le partage d'expériences et les échanges méthodologiques – il ne peut être appréhendé qu'à l'échelle de l'individu.

Si le terrain est un espace, est-il pour autant redevable d'une cartographie ? Deux éléments, liés à la nature même de cette espèce d'espace, annihile toute prétention à la mise en carte du terrain. La première tient à la nature essentiellement idéelle de cet espace. Le terrain tel que je le définis n'est

pas réductible à l'espace étudié, ni même à l'espace parcouru lors de la recherche. Ces trois espaces distincts ne coïncident qu'imparfaitement (voire pas du tout). L'objet étudié et l'espace parcouru sont parties prenantes du terrain alors que la réciproque n'est pas vraie. Pour autant, le terrain – qui est un espace relationnel – n'a aucune matérialité topographique ; cela limite sa cartographie mais ne la rendrait pas impossible (Lévy *et al.*, 2004). Le deuxième obstacle est plus dirimant : il tient à la genèse même de cet espace. Le terrain est un espace qui n'est jamais fixé dans la mesure où c'est la somme des terrains individuels des membres d'une communauté constamment redéfinie. Dès lors, si les processus de formation de cet espace peuvent être élucidés, leur résultat ne peuvent l'être du fait de l'immense diversité et complexité des opérateurs mobilisés dans sa construction. La cartographie ne peut donc pas être le mode privilégié de représentation de cet espace. Il faut passer par d'autres médiations, comme le texte, pour représenter cet objet et sa spécificité : le texte – qui lui aussi fait tenir ensemble des réalités diverses – est mieux à même de traduire les interactions des multiples opérateurs convoqués¹.

Le terrain – l'espace produit par les chercheurs au cours de leurs recherches – est donc un espace d'échelle biographique, de métrique rhizomique et de substance cognitivo-affective qui se déploie dans le langage.

¹ Cela renvoie aux questionnements sur la textualité que j'ai abordés dans ce livre, dans le cheminement consacré à la « création des formes ».

Conclusion : Tenir ensemble

Arrivé au terme de ce cheminement (et plus largement de la thèse), deux questions méritent d'être encore posées et trouvent dans la démarche égo-géographique une amorce de réponse.

La première relève de l'identité disciplinaire du chercheur : c'est désormais le chercheur qui est appelé à composer lui-même les collectifs dans lesquels il évolue et qui tiennent lieu de communauté disciplinaire. La question de l'appartenance se trouve donc déplacée : ce n'est plus le géographe qui fait du terrain (en respectant les codes et les règles en usage dans sa discipline), mais bel et bien le terrain qui fait le géographe alors qu'il mène un projet. L'appartenance à une quelconque entité englobante – si elle existe – doit se faire à l'aune des questionnements scientifiques et non des pratiques dans la mesure où celles-ci procèdent de ceux-là. Le terrain n'est pas une finalité, mais seulement un moyen. Décider ou non d'une quelconque identité sur cette base irait à l'encontre de l'approche réaliste du travail du géographe que j'ai mise en œuvre dans ces pages. Au contraire, l'approche égo-géographique fondée sur un pacte de terrain permet d'accréditer les savoirs formulés du seul fait de l'expérience : c'est par les seules pratiques qu'il faut envisager la discipline et son fonctionnement, ce qui légitime tout questionnement centré sur le terrain.

Si la discipline ne peut être abordée que sous l'angle des pratiques – c'est-à-dire de l'articulation à l'échelle individuelle des questionnements et de leurs mises en œuvre – on renforce l'idée que la science n'est qu'un discours. Or, l'approche égo-géographique montre à quel point ces discours sont contingents, liés à des bricolages intellectuels, à des trajectoires. Que reste-t-il de la science quand on la réduit à des discours situés et qui n'ont de valeur qu'à l'échelle individuelle ? Il reste l'artéfact, c'est-à-dire la création que l'on essaie de faire passer pour de la science (et on retrouve le « faisons comme si » de la fiction) : c'est le texte qui a pour fonction de présenter l'artéfact et de l'accréditer (par des procédés de véridiction divers qui relèvent tous plus ou moins, à l'image du pacte de terrain, de l'argument d'autorité). Le texte retrouve ainsi son étymologie : c'est un tissu qui permet de faire tenir ensemble des réalités distinctes qui ne trouvent une signification que par ce travail de mise en ordre. « Faire tenir ensemble », c'est la définition que j'ai également donnée du terrain. Le terrain trouve dans le texte son miroir qui le réfléchit autant qu'il l'inverse. Il le réfléchit dans la mesure où l'un et l'autre cherchent à assembler des objets qui n'entretiennent aucun autre rapport que ce qui fait tenir ensemble, à savoir les questionnements du scientifique. Et il l'inverse car il invite à aller à l'encontre de nos représentations : le terrain n'est plus premier et le texte n'est plus

l'aboutissement de la démarche. L'un et l'autre sont inextricablement liés dans la mesure où l'un et l'autre ne sont que des artefacts qui sont produits et qui évoluent en même temps.

« Les études, ça vous change, ça fait l'orgueil d'un homme. Il faut bien passer par là pour entrer dans le fond de la vie. Avant, on tourne autour seulement. On se prend pour un affranchi mais on bute dans des riens. On rêve de trop. On glisse sur tous les mots. Ca n'est pas ça. Ce n'est rien que des intentions, des apparences. Faut autre chose au résolu. »

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*

Bibliographie

« Toute bibliothèque répond à un double besoin, qui est souvent aussi une double manie : celle de conserver certaines choses (des livres) et celle de les ranger selon certaines manières. »

Georges Perec, « Notes brèves sur l'art et la manière de ranger ses livres », *Penser/Classer*

ADORNO, T. W. (1986). *Prismes. Critique de la culture et société*. Paris : Payot. 247 p.

AFFERGAN, F. (2003). « La fabrique du texte ethnologique : stratégies et modèles » in BERTHELOT, J.-M. (dir.). *Figures du texte scientifique*. Paris : PUF. 312 p. p. 107 à 141.

AGAMBEN, G. (2007). *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Paris : Payot Rivages. 50 p.

AGAMBEN, G. (2008). *Qu'est-ce que le contemporain ?* Paris : Payot Rivages. 43 p.

AKRICH, M., CALLON, M. ET LATOUR, B. (2006). *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*. Paris : Presses de l'Ecole des Mines. 303 p.

ALLEMAND, S. (dir.) (2007). *Comment je suis devenu géographe*. Paris : Le cavalier bleu. 224 p.

ALLEMAND, S., DAGORN, R.-E. ET VILAÇA, O. (2005). *La géographie contemporaine*. Paris : Le Cavalier bleu Editions. 128 p.

ANDERSON, P. (2010). *Les origines de la postmodernité*. Paris : Les prairies ordinaires. 188 p.

ANTONIOLI, M. (2004). *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*. Paris : L'Harmattan. 268 p.

ANTONIOLI, M., CHARDEL, P.-A. ET REGNAULD, H. (dir.) (2007). *Gilles Deleuze, Felix Guattari et le politique*. Paris : Editions du Sandre. 334 p.

ARASSE, D. (1996). *Le détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*. Paris : Flammarion. 459 p.

ARBORIO, A.-M. ET FOURNIER, P. (1999). *L'enquête et ses méthodes. L'observation directe*. Paris : Nathan Université. 128 p.

ARDAILLON, E. (1901). « Les principes de la géographie moderne ». *Bulletin de la Société de géographie de Lille*. 1901. p. 269 à 290.

ARRAULT, J.-B. (2005). « La 'référence Reclus'. Pour une relecture des rapports entre Reclus et l'Ecole française de géographie ». Communication au colloque « Elisée Reclus et nos géographies. Textes et prétextes » (Lyon, 7 au 9 septembre 2005). Texte disponible en ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00100297/fr/>

ARRAULT, J.-B. (2007). *Penser à l'échelle du Monde. Histoire conceptuelle de la mondialisation en géographie (fin du XIX^e siècle / entre-deux guerres)*. Thèse dirigée par Marie-Claire Robic. Université Paris 1 Panthéon Sorbonne. 705 p.

AUBERT, M., DELAVIE, P., LEMOIGNE, P. ET POUPARD, R. (2004). « Les collections des films pédagogiques et scientifiques des premiers temps (1910-1955) » in DE PASTRE-ROBERT, B., DUBOST, M. ET MASSIT-FOLLEA, F. (dir.). *Cinéma pédagogique et scientifique. A la redécouverte des archives*. Lyon : ENS Editions. 137 p. p. 23 à 37.

AUERBACH, B. (1904). « L'Allemagne ». *Annales de géographie*. Tome XIII. N°71. p. 108 à 120.

AUGE, M. (1986). *Un ethnologue dans le métro*. Paris : Hachette. 125 p.

AUGE, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Le Seuil. 156 p.

- AUGE, M. (1994). *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris : Flammarion. 195 p.
- AUGE, M. (2008). *Le métro revisité*. Paris : Le Seuil. 101 p.
- AUJAC, G. (1993). *Claude Ptolémée : astronome, astrologue, géographe. Connaissance et représentation du monde habité*. Paris : CTHS. 427 p.
- BACHELARD, G. (1934). *Le nouvel esprit scientifique*. Paris : Alcan. 179 p.
- BACHELARD, G. (1942). *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : Corti. 265 p.
- BAGNASCO, A. (2005). « Communauté » in BORLANDI, M., BOUDON, R., CHERKAOUI, M., et alii (dir.). *Dictionnaire de la pensée sociologique*. Paris : PUF. 770 p. p. 101 et 102.
- BAKHTINE, M. (1982). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*. Paris : Gallimard. 471 p.
- BAKHTINE, M. (1987). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard. 488 p.
- BARLEY, N. (1994). *Un anthropologue en déroute*. Paris : Payot. 277 p.
- BARLEY, N. (1998). *Le retour de l'anthropologue*. Paris : Payot. 220 p.
- BARTHE-DELOIZY, F. (2003). *Géographie de la nudité. Etre nu quelque part*. Rosny-sous-Bois : Bréal. 240 p.
- BARTHES, R. (1953). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Le Seuil. 125 p.
- BARTHES, R. (1964). *Essais critiques*. Paris : Le Seuil. 275 p.
- BARTHES, R. (1970). *S/Z*. Paris : Le Seuil. 277 p.
- BARTHES, R. (1973). *Le plaisir du texte*. Paris : Le Seuil. 105 p.
- BARTHES, R. (1975). « Texte (Théorie du) ». in *Encyclopedia Universalis*. Paris : Encyclopedia Universalis.
- BARTHES, R. (1980). *La chambre claire. Note sur la photographie*. Paris : Cahiers du cinéma, Gallimard, Le Seuil. 192 p.
- BARTHES, R. (1981). *Le grain de la voix. Entretiens : 1962-1980*. Paris : Le Seuil. 349 p.
- BARTHES, R. (1984). « La mort de l'Auteur » in *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris : Le Seuil. 412 p. p. 63 à 69.
- BATAILLON, C. (2008). *Un géographe français en Amérique latine. Quarante ans de souvenirs et de réflexions*. Paris : IHEAL. 249 p.
- BATAILLON, C. (2009). *Géographes, génération 1930. A propos de Roger Brunet, Paul Claval, Olivier Dollfus, François Durand-Dastès, Armand Frémont et Fernand Verger*. Rennes : PUR. 226 p.
- BAUELLE, G., ROBIC, M.-C. ET OZOUF-MARIGNIER, M.-V. (dir.) (2001). *Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la cité*. Rennes : PUR. 390 p.
- BEAUD, S. ET WEBER, F. (1997). *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*. Paris : La Découverte. 327 p.
- BEAUDE, B. (2008). *Éléments pour une géographie du lieu réticulaire. Avoir lieu, aujourd'hui*. Thèse dirigée par Rémy Knafou. Université Paris 1 Panthéon Sorbonne. 573 p.
- BEAUGUITTE, L. (2008). « Publier en temps de guerre : les revues de géographie française de 1939 à 1945 ». *Cybergeog*, Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, article 428, mis en ligne le 16 septembre 2008, modifié le 18 septembre 2008. URL : <http://www.cybergeog.eu/index19853.html>
- BELLEMIN-NOËL, J. (1972). *Le texte et l'avant-texte. Les brouillons d'un poème de Milosz*. Paris : Larousse. 143 p.
- BENKO, G. ET STROHMAYER, U. (dir.) (2004). *Horizons géographiques*. Paris : Bréal. 350 p.
- BERDOULAY, V. (1988). *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*. Paris : Editions du CNRS. 106 p.

- BERDOULAY, V. (1995). *La formation de l'école française de géographie. 1870-1914*. Paris : CTHS. 253 p.
- BERGER, M., GILLETTE, C. ET ROBIC, M.-C. (1975). « L'étude des espaces ruraux français à travers trois-quarts de siècle de recherche géographique : l'exemple des thèses de doctorat d'Etat » in *Réflexions sur l'espace rural français : approches, définitions, aménagement*. Fontenay-aux-Roses : Ecole normale supérieure, Université Paris I. 169 p. p. 3 à 51.
- BERNARD, A. J. M. (2003). « Paradigme » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 683 à 686.
- BERQUE, A. (1990). *Médiancé. De milieux en paysages*. Montpellier : GIP RECLUS. 163 p.
- BERQUE, A. (2000). *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin. 272 p.
- BERQUE, A. (2008). *La pensée paysagère*. Paris : Archibooks. 112 p.
- BERTAUX, D. (2005). *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*. Paris : Armand Colin. 128 p.
- BERTHELOT, J.-M. (2008). *L'emprise du vrai. Connaissance scientifique et modernité*. Paris : PUF. 226 p.
- BERTHELOT, J.-M. (dir.) (2001). *Epistémologie des sciences sociales*. Paris : PUF. 593 p.
- BERTHELOT, J.-M. (dir.) (2003). *Figures du texte scientifique*. Paris : PUF. 312 p.
- BERTRAND, G. ET BERTRAND, C. (2002). *Une géographie traversière. L'environnement à travers territoires et temporalités*. Paris : Editions Arguments. 311 p.
- BERTRAND, J.-P. (2004). « Collage » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 104.
- BESNARD, P. (2005). « L'Année sociologique (école de l') » in BORLANDI, M., BOUDON, R., CHERKAOUI, M. ET VALADE, B. (dir.). *Dictionnaire de la pensée sociologique*. Paris : PUF. 770 p. p. 18 à 22.
- BESNARD, P. ET CHERKAOUI, M. (2005). « Durkheim Emile David, 1858-1914 » in BORLANDI, M., BOUDON, R., CHERKAOUI, M. ET VALADE, B. (dir.). *Dictionnaire de la pensée sociologique*. Paris : PUF. 770 p. p. 195 à 202.
- BESSE, J.-M. (1990). « Géographie et existence d'après l'oeuvre d'Eric Dardel » in DARDEL, E. *L'homme et la terre*. Paris : Editions du CTHS. 202 p. p. 135 à 175.
- BESSE, J.-M. (2003). *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*. Lyon : ENS Editions. 424 p.
- BESSE, J.-M., BLAIS, H. ET SURUN, I. (dir.) (2010). *Naissance de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*. Lyon : ENS Editions. 288 p.
- BLAIS, H. ET LABOULAIS, I. (dir.) (2006). *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*. Paris : L'Harmattan. 350 p.
- BLANCHARD, R. (1961). *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*. Paris : Fayard. 241 p.
- BLANCHARD, R. (1963). *Je découvre l'université. Douai, Lille, Grenoble*. Paris : Fayard. 214 p.
- BLANCHET, A. ET GOTMAN, A. (2001). *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*. Paris : Armand Colin. 128 p.
- BLANCHOT, M. (1955). *L'espace littéraire*. Paris : Gallimard. 294 p.
- BLANCHOT, M. (1959). *Le livre à venir*. Paris : Gallimard. 308 p.
- BLANCHOT, M. (1969). *L'entretien infini*. Paris : Gallimard. 640 p.
- BLANCKAERT, C. (1996). *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIII^e - XX^e siècles)*. Paris : L'Harmattan. 404 p.
- BLANCKAERT, C. (2004). « Géographie et anthropologie : une rencontre nécessaire (XVIII^e - XIX^e siècle) ». *Ethnologie française*. XXXIV-4. p. 661 à 669.
- BLANC-PAMARD, C. (dir.) (1991). *Histoires de géographes*. Paris : Editions du CNRS. 120 p.

- BLOCH, M. (1931). *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*. Paris: Les Belles-Lettres, Armand Colin. 2 vol.
- BLOOR, D. (1976). *Sociologie de la logique. Les limites de l'épistémologie*. Paris : Pandore. 190 p.
- BOILLAT, A. (2006). « Le point de vue » in GERVEREAU, L. (dir.). *Dictionnaire mondial des images*. Paris : Editions Nouveau monde. 1 119 p. p. 834 à 837.
- BONNAMOUR, J. (2000). *Du bonheur d'être géographe*. Fontenay-aux-Roses : ENS Editions. 97 p.
- BONNEMAISON, J. (1986). *Les fondements d'une identité. Territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie). Livre I : l'arbre et la pirogue*. Bondy : ORSTOM. 540 p.
- BONNEMAISON, J. (1987). *Les fondements d'une identité. Territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie). Livre II, Tanna : les hommes-lieux*. Bondy : ORSTOM. 680 p.
- BONNEMAISON, J. (2000). *La géographie culturelle. Cours de l'Université Paris IV - Sorbonne (1994-1997)*. Paris : Editions du CTHS. 152 p.
- BORLANDI, M., BOUDON, R., CHERKAOUI, M. ET VALADE, B. (dir.) (2005). *Dictionnaire de la pensée sociologique*. Paris : PUF. 770 p.
- BOUDON, R. ET BOURRICAUD, F. (dir.) (2004). *Dictionnaire critique de la sociologie*. Paris : PUF. 714 p.
- BOULANGER, P. (2006). *Géographie militaire*. Paris : Ellipses. 384 p.
- BOURDIEU, P. (1968). *Le métier de sociologue*. Paris : Mouton. 431 p.
- BOURDIEU, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Les éditions de Minuit. 479 p.
- BOURDIEU, P. (1980). *Questions de sociologie*. Paris : Les éditions de Minuit. 268 p.
- BOURDIEU, P. (1982). *Leçon sur la leçon*. Paris : Les éditions de Minuit. 56 p.
- BOURDIEU, P. (1984). *Homo academicus*. Paris : Les éditions de Minuit. 302 p.
- BOURDIEU, P. (1986). « L'illusion biographique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. n°62-63. p. 69 à 72.
- BOURDIEU, P. (1992). *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Le Seuil. 480 p.
- BOURDIEU, P. (2001). *Science de la science et réflexivité*. Paris : Raisons d'agir. 240 p.
- BOURDIEU, P. (2004). *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raisons d'agir. 142 p.
- BOURGEAT, S. (2007). *La thèse d'Etat de géographie (1960-1984). La diffusion de l'innovation au risque des contraintes disciplinaires*. Thèse dirigée par Olivier Soubeyran. Université Joseph Fourier Grenoble 1. 422 p.
- BOURGEAT, S. (2010). « Le compte rendu, un grammaire du discours de la thèse d'Etat de géographie (1960-1984) ». *Annales de géographie*. n°675. p. 443 à 465.
- BOUTEFU, B. (2009). *La forêt mise en scène. Attente des publics et scénarios de gestion de la forêt*. Paris : L'Harmattan. 292 p.
- BRAUDEL, F. (1949). *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris : Armand Colin. 1 160 p.
- BROC, N. (1972). *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*. Thèse. Université Paul Valéry Montpellier 3. 799 p.
- BROC, N. (1996). « La géographie physique : aperçu historique » in DERRUAU, M. (dir.). *Composantes et concepts de la géographie physique*. Paris : Armand Colin. 256 p. p. 25 à 39
- BROC, N. (2001). « Ecole de Grenoble contre école de Paris. Les Alpes enjeu scientifique ». *Revue de géographie alpine*. n°89-4. p. 95 à 105.
- BROC, N. ET GIUSTI, C. (2007). « Autour du *Traité de Géographie physique* d'Emmanuel de Martonne. Du vocabulaire géographique aux concepts en géomorphologie ». *Géomorphologie. Relief, processus, environnement*. 2/2007. Disponible en ligne : <http://geomorphologie.revues.org/index921.html>.

- BROWAEYS, X. (1999). « Géographie, image et vidéo. Pour une pratique de l'audiovisuel ». *L'information géographique*. vol. 63, p. 25 à 32.
- BRUNEAU, M. (2005). « Identités ethniques et minorités chez Elisée Reclus ». Communication au colloque « Elisée Reclus et nos géographies. Textes et prétextes » (Lyon, 7 au 9 septembre 2005).
- BRUNEAU, M. (2006). *L'Asie d'entre Inde et Chine. Logiques territoriales des Etats*. Paris : Belin. 317 p.
- BRUNEL, S. (2004). *Le développement durable*. Paris : PUF. 128 p.
- BRUNEL, S. (2006). *La planète disneylandisée. Chronique d'un tour du monde*. Auxerre : Editions Sciences Humaines. 275 p.
- BRUNET, R. (1968). *Les phénomènes de discontinuité en géographie*. Paris : CNRS. 117 p.
- BRUNET, R. (1997). *Champs et contrechamps. Raisons de géographes*. Paris : Belin. 319 p.
- BRUNET, R. (2003a). « Raisons et saisons de géographie ». *Géocarrefour*. vol. 78-1, p. 13 à 18.
- BRUNET, R. (2003b). *Le diamant. Un monde en révolution*. Paris : Belin. 416 p.
- BRUNET, R. ET DOLLFUS, O. (1990). *Mondes nouveaux*. Paris, Montpellier : Hachette, RECLUS. 551 p.
- BRUNET, R., FERRAS, R. ET THERY, H. (1992). *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*. Montpellier, Paris : GIP RECLUS, La Documentation française. 518 p.
- BRUNET, R., FRANÇOIS, J.-C. ET GRASLAND, C. (1997). « La discontinuité en géographie. Origines et problèmes de recherche ». *L'espace géographique*. N°4, p. 297 à 308.
- BRUNHES, J. (1910). *La géographie humaine. Essai de classification positive : principes et exemples*. Paris : Alcan. 843 p.
- BULLETIN DES ASSOCIATIONS AMICALES DES ELEVES ET ANCIENS ELEVES DES ECOLES NORMALES SUPERIEURES DE ST-CLOUD, FONTENAY, FONTENAY/ST-CLOUD ET LYON (1990). « Spécial cinéma – audiovisuel ». n°1-1990. 160 p.
- BUTLER, J. (2005). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Paris : La Découverte. 283 p.
- BUTTNER, A. (1971). *Society and milieu in the French geographic tradition*. Chicago : Association of American Geographers. 226 p.
- CAILLY, L. (2003). « Déduction/Induction » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 232.
- CALBERAC, Y. (2003). *Développement durable et réforme foncière en Roumanie. La réinvention des forêts de Bucovine*. Mémoire de maîtrise dirigé par Olivier Deslondes et Violette Rey. Université Lumière Lyon 2. 133 p.
- CALBERAC, Y. (2005a). « Les petits ruisseaux font les grandes montagnes. Une géographie en devenir : la preuve par le texte ». Communication au colloque « Elisée Reclus et nos géographies. Textes et prétextes » (Lyon, 7 au 9 septembre 2005). Texte disponible en ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00359216/fr/>
- CALBERAC, Y. (2005b). *En quête du terrain. Approche historique et épistémologique du terrain en géographie*. Mémoire de Master dirigé par Isabelle Lefort. Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines. 122 p.
- CALBERAC, Y. (2007). « Terrain d'affrontement : la relecture d'une controverse disciplinaire » in HUGONIE, G. (dir.). « Le terrain pour les géographes, hier et aujourd'hui », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°2007-4, p. 429 à 436.
- CALBERAC, Y. (2009). « Pérennité et invariants dans la construction des savoirs géographiques. Construction, transmission et adaptation d'un *habitus* du terrain dans la géographie française » in TABEAUD, M. (dir.). *Le changement en environnement. Les faits, les représentations, les enjeux*. Paris : Publications de la Sorbonne. 152 p. p. 93 à 107.
- CALBERAC, Y. (à paraître). « Why should geographers lost in the field read Roland Barthes ? ». *ACME : An International E-Journal for Critical Geography*.

- CALBERAC, Y. ET DELAGE, A. (2010). « Introduction » in « A quoi sert la géographie ? L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*. « Volume hors-série : A quoi servent les sciences humaines ? II ».
- CALBERAC, Y. ET DROZDZ, M. (2003). *Naussac. Du passé faisons table rase*. Film, 15 minutes. Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines.
- CALLON, M. (1986). « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de St-Brieuc ». *L'année sociologique*. 36. p. 169 à 208.
- CALLON, M. (2006). « Sociologie de l'acteur réseau » in AKRICH, M., CALLON, M. ET LATOUR, B. (dir.). *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*. Paris : Presses de l'Ecole des Mines. 303 p. p. 267 à 276.
- CALVET, M., GIUSTI, C. ET GUNNELL, Y. (2007). « Regards croisés sur l'histoire et l'épistémologie de la géomorphologie ». *Géomorphologie. Relief, processus, environnement*. 2/2007. Disponible en ligne : <http://geomorphologie.revues.org/index752.html>.
- CHALEARD, J.-L., DUBRESSON, A., LESOURD, M., PIERMAY, J.-L. ET RAISON, J.-P. (2010). « Autour de Paul Pélissier. Entretien en forme d'hommage. *EchoGéo*. n°13-2010. Consulté le 13/10/2010. URL : <http://echogeo.revues.org/12114>
- CHARLES-BRUN, J. (2004 [1911]). *Le régionalisme*. Paris : Editions du CTHS. 373 p.
- CHARTIER, R. (1980). « Science sociale et découpage régional. Note sur deux débats : 1820-1920 ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 35. p. 27 à 36.
- CHATELET, F. (dir.) (1973). *La philosophie des sciences sociales : de 1860 à nos jours*. Paris : Hachette. 365 p.
- CHEVALIER, M. (1992). *La littérature dans tous ses espaces*. Paris : CNRS Editions. 140 p.
- CHIVALLON, C. (2005). « Les enjeux de la qualification des savoirs : l'exemple afro-américain ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*. 2005-3. p. 343 à 357.
- CHIVALLON, C., RAGOUE, P. ET SAMERS, M. (DIR.) (1999). *Discours scientifiques et contextes culturels. Géographies françaises et britanniques à l'épreuve postmoderne*. Talence : MSHA. 330 p.
- CHOAY, F. (1965). *L'urbanisme, utopies et réalités*. Paris : Le Seuil. 448 p.
- CHOLLEY, A. (1942). *Guide de l'étudiant en géographie*. Paris : PUF. 232 p.
- CLAUDE, V. (2006). *Faire la ville. Les métiers de l'urbanisme au XX^e siècle*. Marseille : Parenthèses. 253 p.
- CLAVAL, P. (1972). « La réflexion théorique en géographie et les modèles d'analyse ». *L'espace géographique*. n°1. p. 7 à 22.
- CLAVAL, P. (1995). « Géographie et sociologie » in BAILLY, A., FERRAS, R. ET PUMAIN, D. (dir.). *Encyclopédie de la géographie*. Paris : Economica. 1 167 p. p. 57 à 73.
- CLAVAL, P. (1996). *La géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*. Paris : L'Harmattan. 144 p.
- CLAVAL, P. (1998). *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*. Paris : Nathan Université. 543 p.
- CLAVAL, P. (2001). *Histoire de la géographie*. Paris : PUF. 128 p.
- CLAVAL, P. (2003a). *Causalité et géographie*. Paris : L'Harmattan. 125 p.
- CLAVAL, P. (2003b). *Géographie culturelle. Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*. Paris : Armand Colin. 287 p.
- CLAVAL, P. (2005). *Chroniques de géographie économique*. Paris : L'Harmattan. 495 p.
- CLAVAL, P. ET SINGARAVELOU (1995). *Ethnogéographies*. Paris : L'Harmattan. 370 p.
- CLOUT, H. (2009). *Patronage and the production of geographical knowledge in France. The testimony of the first hundred regional monographs (1905-1966)*. Londres : Royal Geography Society. 123 p.
- COENEN-HUTHER, J. (1995). *Observation participante et théorie sociologique*. Paris : L'Harmattan. 191 p.
- COLLIGNON, B. (1996). *Les Inuits. Ce qu'ils savent du territoire*. Paris : L'Harmattan. 254 p.

- COLLIGNON, B. (2005). « Que sait-on des savoirs géographiques vernaculaires ? ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*. 2005-3. p. 321 à 331.
- COLLIGNON, B. (2008). « Filmer le terrain et le monter en récit : le film documentaire comme moyen de dire le terrain ». Communication au colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » (Arras, 18 au 20 juin 2008).
- COLLIGNON, B. ET RETAILLE, D. (dir.) (2010) « Terrain ». *L'information géographique*. vol. 74. N°1/2010.
- COLLIN DELAUAUD, C. (2005). *Jusqu'au bout de la terre. Parcours d'un géographe*. Paris : Arthaud. 366 p.
- COMETTI, J.-P. (2010). *Qu'est-ce que le pragmatisme ?* Paris : Gallimard. 436 p.
- COPANS, J. (1999). *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris : Nathan Université. 128 p.
- CORBOZ, A. (1990). « Dans l'entre-deux » in BENNETT, T. J. A. ET EWART, R. W. (dir.). *Le sens : cultural meaning. Hommage à Raymond Tschumi*. Lausanne : L'Age d'homme. 173 p. p. 95 à 104.
- COSGROVE, D. ET DANIELS, S. (1989). « Fieldwork as theatre : a week's performance in Venice and its region ». *Journal of Geography in Higher Education*. p. 169 à 182.
- COURTOT, R. (2006). « Un voyage de Paul Vidal de la Blache en Espagne dans la huerta de Valence (1906) ». *Cybergeog*, Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, article 354, mis en ligne le 13 octobre 2006, modifié le 31 juillet 2007. URL : <http://www.cybergeog.eu/index88.html>
- COURTOT, R. (2007). « Les paysages et les hommes des Alpes du Sud dans les carnets de Paul Vidal de La Blache ». *Méditerranée*. n°109 - 2007/2. p. 9 à 15.
- CUSSET, F. (2003). *French theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris : La Découverte. 367 p.
- CUSSET, F. (2006). *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980*. Paris : La Découverte. 370 p.
- D'ALESSANDRO-SCARPARI, C. (2005). *Géographes en brousse. Un métissage spatial entre discours et pratiques*. Paris : L'Harmattan. 375 p.
- DÄLLENBACH, L. (1977). *Le récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*. Paris : Le Seuil. 247 p.
- DARDEL, E. (1952). *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*. Paris : PUF. 136 p.
- DAUDEL, C. (2008). *Jean Demangeot. Géographe de terrain*. Paris : L'Harmattan. 354 p.
- DAUMAS, M. (2007). *Un géographe dans les Pyrénées aragonaises*. Pau : CAIRN. 117 p.
- DE BAECQUE, A. (2010). *Godard. Biographie*. Paris : Grasset. 935 p.
- DE CERTEAU, M. (1990). *L'invention du quotidien I. Arts de faire*. Paris : Gallimard. 349 p.
- DE CHALONGE, F. (2004). « Récit (théories du) » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 517 et 518.
- DE GAULLE, C. (2000). *Mémoires*. Paris : Gallimard. 1 648 p.
- DE MARTONNE, E. (1903). *Recherches sur la distribution géographique de la population en Valachie*. Bucarest, Paris : Socecu, Armand Colin. 161 p.
- DE MARTONNE, E. (1909). *Traité de géographie physique*. Paris : Armand Colin. 910 p.
- DE MARTONNE, E. (1921). « Note de géographie physique algérienne ». *Annales de géographie*. Vol. XXX. n°165. p. 223 à 231.
- DE ROMILLY, J. (1980). *Précis de littérature grecque*. Paris : PUF. 284 p.
- DEBAENE, V. (2006). « 'Etudier les états de conscience'. La réinvention du terrain par l'ethnologie, 1925-1939 ». *L'Homme*. n°179. p. 7 à 62.
- DEBARBIEUX, B. (1995). « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique ». *L'espace géographique*. vol. n°24-2. p. 97 à 112.

- DEBARBIEUX, B. (2003). « Haut lieu » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 448 et 449.
- DEBORD, G. (1992). *La société du spectacle*. Paris : Gallimard. 167 p.
- DEFFONTAINES, P. (1943). *Petit guide du voyageur actif*. Paris : Les éditions sociales françaises. 48 p.
- DELACROIX, C. (2006). « Événement » in MESURE, S. ET SAVIDAN, P. (dir.). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF. 1 277 p. p. 431 à 434.
- DELEUZE, G. (1969). *Logique du sens*. Paris : Editions de Minuit. 392 p.
- DELEUZE, G. ET GUATTARI, F. (1980). *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*. Paris : Editions de Minuit. 645 p.
- DELEUZE, G. ET PARNET, C. (1996). *Dialogues*. Paris : Flammarion. 189 p.
- DELYSER, D. ET STARRS, P. F. (dir.) (2001). « Doing fieldwork ». *Geographical Review*. n°1 et 2.
- DEMANGEON, A. (1905). *Les sources de la géographie de la France aux Archives nationales*. Paris : Société nouvelle de librairie et d'édition. 120 p.
- DERRUAU, M. (dir.) (1996). *Composantes et concepts de la géographie physique*. Paris : Armand Colin. 256 p.
- DESANTI, R. ET CARDON, P. (2010). *L'initiation à l'enquête sociologique*. Rueil-Malmaison : Editions ASH. 161 p.
- DESCAMPS, F. (2006). *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*. Paris : Comité pour l'histoire économique et financière. 864 p.
- DESCOLA, P. (dir.) (2010). *La fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*. Paris : Somogy. 223 p.
- DETIENNE, M. (2000). *Comparer l'incomparable*. Paris : Le Seuil. 134 p.
- DETIENNE, M. ET VERNANT, J.-P. (1978). *Les ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*. Paris : Flammarion. 316 p.
- DI MEO, G. (dir.) (2001). *La géographie en fêtes*. Gap, Paris : Ophrys. 270 p.
- DI MEO, G. ET BULEON, P. (dir.) (2005). *L'espace social. Une lecture géographique des sociétés*. Paris : Armand Colin. 303 p.
- DION, R. (1934). *Essai sur la formation du paysage rural français*. Tours : Arrault et Cie. 162 p.
- DOLLFUS, O. (1970). *L'espace géographique*. Paris : PUF. 128 p.
- DORY, D., DOUZANT-ROSENFELD, D. ET KNAFOU, R. (DIR.) (1993). *Matériaux pour une sociologie de la géographie*. Paris : L'Harmattan. 189 p.
- DOSSE, F. (1987). *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »*. Paris : La Découverte. 268 p.
- DOSSE, F. (1991). *Histoire du structuralisme. Tome 1 : le champ du signe (1945-1966)*. Paris : La Découverte. 488 p.
- DOSSE, F. (1992). *Histoire du structuralisme. Tome 2 : le chant du cygne (1967 à nos jours)*. Paris : La Découverte. 587 p.
- DOSSE, F. (1995). *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*. Paris : La Découverte. 432 p.
- DOSSE, F. (1997). *Paul Ricœur. Les sens d'une vie*. Paris : La Découverte. 789 p.
- DOSSE, F. (2005). *Le pari biographique. Ecrire une vie*. Paris : La Découverte. 480 p.
- DOSSE, F. (2007). *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée*. Paris : La Découverte. 643 p.
- DRIVER, F. (2000). « Editorial : field-work in geography ». *Transactions of the Institute of British geographers*. p. 267 et 268.

- DUBOIS, M. (1999). *Introduction à la sociologie des sciences et des connaissances scientifiques*. Paris : PUF. 321 p.
- DUBOST, M. (2004). « Le centre audiovisuel de Saint-Cloud et ses origines » in DE PASTRE-ROBERT, B., DUBOST, M. ET MASSIT-FOLLEA, F. (dir.). *Cinéma pédagogique et scientifique. A la redécouverte des archives*. Lyon : ENS Editions. 137 p. p. 39 à 44.
- DUBY, G. (1973). *Le dimanche de Bouvines. 27 juillet 1214*. Paris : Gallimard. 302 p.
- DUCROT, O. ET TODOROV, T. (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Le Seuil. 474 p.
- DUGRAND, R. (1963). *Villes et campagnes en Bas-Languedoc. Le réseau urbain du Bas-Languedoc méditerranéen*. Paris : PUF. 638 p.
- DULAU, R. ET PITTE, J.-R. (1998). *Géographie des odeurs*. Paris : L'Harmattan. 247 p.
- DUMONT, M. (2008). *La géographie. Lire et comprendre les espaces habités*. Paris : Armand Colin. 128 p.
- DUPUY, L. (2009). *Géographie et imaginaire géographique dans les Voyages Extraordinaires de Jules Verne. Le Superbe Orénoque (1898)*. Thèse dirigée par Vincent Berdoulay et Jean-Yves Puyo. Université de Pau et des Pays de l'Adour. 332 p.
- DURAND, M.-F., LEVY, J. ET RETAILLE, D. (1992). *Le monde, espaces et systèmes*. Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques. 565 p.
- DURAND-DASTES, F. (dir.). « Les références des géographes ». *Géocarrefour*. vol. 78, n°1.
- DUROZOL, G. (dir.) (2002). *Dictionnaire de l'art moderne et contemporain*. Paris : Hazan. 736 p.
- ECKERT, D. (2010). « Au sujet de la liste de revues labellisées par l'AERES en Géographie, Aménagement et Urbanisme ». Mappemonde. n°98. En ligne : <http://mappemonde.mgm.fr/num26/internet/int10201.html> (23.08.2010)
- EQUIPE MIT (2002). *Tourismes 1. Lieux communs*. Paris : Belin. 320 p.
- EQUIPE MIT (2005). *Tourismes 2. Moments de lieux*. Paris : Belin. 349 p.
- EVANS-PRITCHARD, E. (1968). *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*. Paris : Gallimard. 312 p.
- FABRE, D. (1992). « L'ethnologie et ses sources » in ALTHABE, G., FABRE, D. ET LENCLUD, G. (dir.). *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme. 259 p. p. 39 à 55.
- FAIVRE-DUBOZ, B. (2004). « Autotélisme » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 39 et 40.
- FARGE, A. (1989). *Le goût de l'archive*. Paris : Le Seuil. 152 p.
- FASSIN, E. (2005). « Trouble-genre ». Préface à BUTLER, J. (2005). *Trouble dans le genre*. Paris : La Découverte. 283 p. p. 5 à 19.
- FEBVRE, L. (1922). *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*. Paris : La Renaissance du livre. 472 p.
- FISH, S. (2007). *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*. Paris : Les prairies ordinaires. 144 p.
- FOEHR-JANSSENS, Y. ET SAINT-JACQUES, D. (2004). « Genres littéraires » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 258 à 260.
- FORET, P. (2004). *La véritable histoire d'une montagne plus grande que l'Himalaya. Les résultats scientifiques inattendus d'un voyage au Tibet (1906-1908) et la querelle du Transhimalaya*. Paris : Bréal. 288 p.
- FOSSIER, A. ET GARDELLA, E. (2009). « Avant-propos. Les sciences humaines au regard de leurs publics ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*. « A quoi servent les sciences humaines (I) »
- FOUCAULT, M. (1963). *Naissance de la clinique*. Paris : PUF. 216 p.

- FOUCAULT, M. (1966). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard. 400 p.
- FOUCAULT, M. (1969). « Qu'est-ce qu'un auteur ? ». *Bulletin de la Société française de philosophie*. n°63-3. p. 73 à 104.
- FOUCAULT, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard. 286 p.
- FOUCAULT, M. (1971). *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*. Paris : Gallimard. 82 p.
- FOUCAULT, M. (1976). « Questions à Michel Foucault sur la géographie ». *Hérodote*. 1976-1 n°1. p. 71 à 85.
- FOUCAULT, M. (1984). « Des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967) ». *Architecture, mouvement, continuité*. N°5, octobre 1984. p. 46 à 49.
- FREMONT, A. (1976). *La région, espace vécu*. Paris : PUF. 223 p.
- FREMONT, A. (1982). *Algérie (El Djaïr). Les carnets de guerre et de terrain d'un géographe*. Paris : La Découverte. 277 p.
- FREMONT, A. (2001). « La géographie entre représentations et vécus ». Compte rendu proposé par YANN CALBERAC d'une conférence prononcée à l'Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines (08/11/2001). En ligne : <http://geoconfluences.ens-lsh.fr/general/geoquest/rm-8-11-01.htm>
- FREMONT, A. (2005). *Aimez-vous la géographie ?* Paris : Flammarion. 358 p.
- FREMONT, A. (2009). *Normandie sensible*. Paris : Editions du Cercle d'Art. 258 p.
- FRIEDBERG, C. (2004). « Ethnoscience » in BONTE, P. ET IZARD, M. (dir.). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : PUF. 842 p. p. 252 à 255.
- GARDEY, D. (2008). *Ecrire, calculer, classer. Comment une révolution de papier a transformé les sociétés contemporaines (1800-1940)*. Paris : La Découverte. 319 p.
- GARFINKEL, H. (1967). *Studies in ethnomethodology*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall. 288 p.
- GARFINKEL, H. (2007). *Recherches en ethnométhodologie*. Paris : PUF. 474 p.
- GAUDIN, S. (2003). *Le parcours d'un géographe. Michel Phlipponneau : d'une géographie du savoir à une géographie du pouvoir*. Mémoire de maîtrise dirigé par Jean-Pierre Marchand. Université de Haute-Bretagne Rennes 2. 248 p.
- GAY, J.-C. (1995). *Les discontinuités spatiales*. Paris : Economica. 112 p.
- GEERTZ, C. (1996). *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*. Paris : Métailié. 152 p.
- GENETTE, G. (1987). *Seuils*. Paris : Editions du Seuil. 388 p.
- GENTELLE, P. (2003). *Traces d'eau. Un géographe chez les archéologues*. Paris : Belin. 240 p.
- GEORGE, P. (1970). *Dictionnaire de la géographie*. Paris : PUF. 448 p.
- GEORGE, P. (1971). *L'environnement*. Paris : PUF. 128 p.
- GERMES, M. (2007). *Expériences vécues et espaces du shopping dans l'agglomération bordelaise*. Thèse dirigée par Guy Di Méo, Université Bordeaux 3 Michel de Montaigne. 467 p.
- GIBLIN-DELVALLET, B. (1971). *Elisée Reclus, géographe*. Thèse de troisième cycle dirigée par Jean Cabot. Université Paris 8 Vincennes. 249 p.
- GIRARD, R. (1972). *La violence et le sacré*. Paris : Grasset. 451 p.
- GIRARD, R. (2004). *Les origines de la culture. Entretiens avec Pierpaolo Antonello et Joao Cezar de Castro Rocha*. Paris : Desclée de Brouwer. 280 p.
- GIUSTI, C. (2007). « Le 'terrain' pour les géomorphologues » in HUGONIE, G. (dir.). « Le terrain pour les géographes, hier et aujourd'hui », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°2007-4. p. 456 à 464.

- GLACKEN, C. J. (1990). *Traces on the Rhodian shore. Nature and culture in Western thought from ancient times to the end of the eighteenth century*. Los Angeles, London : University of California Press. 763 p.
- GOBILLE, B. (2008). *Mai 68*. Paris : La Découverte. 120 p.
- GODELIER, M. (1982). *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*. Paris : Fayard. 370 p.
- GODELIER, M. (1984). *L'idéal et le matériel. Pensée, économies, sociétés*. Paris : Fayard. 348 p.
- GODELIER, M. (2006). « Anthropologie » in MESURE, S. ET SAVIDAN, P. (dir.). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF. 1 277 p. p. 26 à 32.
- GOFFMAN, E. (1973a). *La mise en scène de la vie quotidienne 1. La présentation de soi*. Paris : Editions de Minuit. 251 p.
- GOFFMAN, E. (1973b). *La mise en scène de la vie quotidienne 2. Les relations en public*. Paris : Les éditions de Minuit. 371 p.
- GOODY, J. (1978). *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Paris : Les éditions de Minuit. 274 p.
- GOUROU, P. (1982). *Terres de bonne espérance. Le monde tropical*. Paris : Plon. 455 p.
- GOUROU, P. (1984). *Riz et civilisation*. Paris : Fayard. 299 p.
- GRACQ, J. (1995). *Oeuvres complètes II*. Paris : Gallimard. 1 756 p.
- GRACQ, J. (2002). *Entretiens, avec Jean-Louis de Rambures, Jean-Louis Tissier, Jean Roudaut, Jean Carrière, Jean-Paul Dekiss, Bernhild Boie*. Paris : Corti. 314 p.
- GRAFMEYER, Y. ET ISAAC, J. (dir.) (1979). *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris : Editions du Champ urbain. 334 p.
- GRATALOUP, C. (2007). *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du Monde*. Paris : Armand Colin. 256 p.
- GREIMAS, A. J. (1969). *Sémantique structurale. Recherche de méthode*. Paris : Larousse. 263 p.
- GREIMAS, A. J., LANDOWSKI, E. ET ALEXANDRESCU, S. (1979). *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*. Paris : Hachette Université. 254 p.
- GROSSETTI, M. (1999). « Introduction. Sciences et 'demandes sociales' au tournant du siècle ». *Sciences de la société*. n°49. p. 3 à 10.
- GROUPE CHADULE (1974). *Initiation aux méthodes statistiques en géographie*. Paris : Masson. 191 p.
- GUAY, P., FORTIER, F. ET ARON, P. (2004). « Autorité » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 38 et 39.
- GUICHARD, B., HAGE, J. ET LEGER, A. (dir.) (2009). *François Maspero et les paysages humains*. Lyon : A plus d'un titre, La fosse aux ours. 336 p.
- GUIOMAR, J.-Y. (1986) « Le Tableau de la géographie de la France de Vidal de La Blache » in NORA, P. (dir.). *Les lieux de mémoire. II La nation (vol. 1)*. Paris : Le Seuil. 610 p. p. 569 à 597.
- HACKING, I. (2001). *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?* Paris : La Découverte. 298 p.
- HAGE, J. (2005). « François Maspero, éditeur (p)artisan ». *Contretemps*. n°13. p. 100 à 108.
- HAGE, J. (2008). « Vie et mort d'une librairie militante : La joie de lire (1957-1976) » in ARTIERES, P. ET ZANCARINI-FOURNEL, M. (dir.). *68, une histoire collective (1962-1981)*. Paris : La Découverte. p. 533 à 537.
- HALLAIR, G. (2007a). « Vidéo et pratique de la géographie ». *EchoGéo*, n°2-2007, mis en ligne le 13 mars 2008. URL : <http://echogeo.revues.org/index1643.html>. Consulté le 23 juillet 2009.
- HALLAIR, G. (2007b). *Le géographe Emmanuel de Martonne et l'Europe centrale*. Paris : PRODIG. 148 p.

- HANCOCK, C. (2004). « L'idéologie du territoire en géographie. Incursions féminines dans une discipline masculiniste » in BARD, C. (dir.). *Le genre des territoires. Masculin, féminin, neutre*. Angers : Presses Universitaires d'Angers. 348 p. p. 165 à 174.
- HARTOG, F. (1980). *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*. Paris : Gallimard. 386 p.
- HARTOG, F. (2003). *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Paris : Le Seuil. 258 p.
- HARTOG, F. (2005). *Evidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*. Paris : Editions de l'EHESS. 285 p.
- HAVERCROFT, B. (2004). « Enonciation et énoncé » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 188 à 190.
- HEBERT, S. (2009). « Ce que la pensée doit au carnet ». *Recto/verso. Revue de jeunes chercheurs en critique génétique*. Numéro 5. Consulté le 7 juillet 2010. URL : <http://www.revuerectoverso.com/spip.php?article162>
- HERODOTE (1977). « L'enquête et le terrain 1 ». n°1977-4.
- HERODOTE (1978). « L'enquête et le terrain 2 ». n°1978-1.
- HERODOTE (1979). « Enquête au Nicaragua. A bas Vidal de La Blache ? ». n°1979-4.
- HERODOTE (1981). « Elisée Reclus : un géographe libertaire ». n°22. 1981-3.
- HOBSBAWM, E. (2006). *L'invention de la traduction*. Paris : Editions Amsterdam. 370 p.
- HOUSSAY-HOLZSCHUCH, M. (2008). « Géographies de la distance. Terrains sud-africains » in SANJUAN, T. (dir.). *Carnets de terrain. Pratique géographique et aires culturelles*. Paris : L'Harmattan. 246 p. p. 181 à 195.
- HOUSSAY-HOLZSCHUCH, M. ET MILHAUD, O. (2008). « Provincialism : does French geography matter ? ». Communication présentée au Congrès annuel de la Royal Geographical Society / Institute of British Geography (Londres, 27-29 août 2008).
- HUETZ DE LEMPS, A. (1997). « De la nécessité du 'terrain' pour le géographe » in PITTE, J.-R. (dir.). *Apologie pour la géographie. Mélanges offerts à Alice Saunier-Séité*. Paris : Société de Géographie. 231 p. p. 115 à 125.
- HUGONIE, G. (dir.) (2007). « Le terrain pour les géographes, hier, aujourd'hui ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*. n°2007-4.
- HUGUENOT, V. ET ROQUES, G. (dir.) (2009). *La géographie, quelle histoire ! Les grands témoins racontent le Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges*. Haroué : Gérard Louis éditeur. 174 p.
- IZARD, M. ET LENCLUD, G. (2004). « Méthode ethnographique » in BONTE, P. ET IZARD, M. (dir.). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : PUF. 842 p. p. 470 à 475.
- JACOB, C. (1991). *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*. Paris : Armand Colin. 183 p.
- JACOB, C. (dir.) (2007). *Les lieux de savoir. Tome 1 : Espaces et communautés*. Paris : Albin Michel. 1277 p.
- JAUSS, H. R. (1978). *Pour une esthétique de la réception*. Paris : Gallimard. 335 p.
- JEAN-BRUNHES DELAMARRE, M., PINCHEMEL, P., LESOURD, M., MENDIBIL, D., ROBIC, M.-C. ET SIVIGNON, M. (1993). *Autour du monde. Jean Brunhes, regards d'un géographe, regards de la géographie*. Boulogne : Musée Albert Kahn. 347 p.
- JUILLARD, E. (1963). *L'Alsace. Le sol, les hommes et la vie régionale*. Strasbourg : Les dernières nouvelles d'Alsace. 80 p.
- KAHN, S. (2010). « Planète terre : la géographie dans la sphère publique » in CALBERAC Y. ET DELAGE A. (dir.) « A quoi sert la géographie ? L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*. « Volume hors-série : A quoi servent les sciences humaines ? II. »
- KAYSER, B. (1978). « Sans enquête, pas de droit à la parole ! ». *Hérodote. L'enquête et le terrain 2*. n°1978-1. p. 6 à 18.
- KNAFOU, R. (dir.) (1997). *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science*. Paris : Belin. 438 p.

- KOBAYASHI, A. (1994). « Coloring the field. Gender, 'race' and the politics of fieldwork ». *The Professional geographer*. n°46. p. 73 à 80.
- KRISTEVA, J. (1969). *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*. Paris : Le Seuil. 379 p.
- KUHN, T. S. (1972). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion. 251 p.
- L'ESPACE GEOGRAPHIQUE (2004). « Débat . La géographie postmoderne ». n°2004-1. p. 1 à 60.
- LABOULAIS, I. (2006). « La géographie dans les arbres encyclopédiques de la seconde moitié du XVIII^e siècle » in BLAIS, H. ET LABOULAIS, I. (dir.). *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*. Paris : L'Harmattan. 350 p. p. 63 à 93.
- LACOSTE, Y. (1969). *Ibn Khaldoun, naissance de l'histoire, passé du Tiers-monde*. Paris : Maspero. 279 p.
- LACOSTE, Y. (1976a). « Attention géographie ! ». *Hérodote. Géographie de la crise, crise de la géographie*. 1976-1. n°1. p. 3 à 7.
- LACOSTE, Y. (1976b). *Géographie du sous-développement*. Paris : PUF. 292 p.
- LACOSTE, Y. (1976c). *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris : Maspero. 187 p.
- LACOSTE, Y. (1979). *Unité et diversité du Tiers-Monde. Une analyse géographique*. Thèse d'Etat dirigée par Michel Rochefort. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. 417 et 719 p.
- LACOSTE, Y. (1990). *Paysages politiques : Braudel, Gracq, Reclus*. Paris : Librairie générale française. 284 p.
- LACOSTE, Y. (2000). *La légende de la terre*. Paris : Flammarion. 148 p.
- LACOSTE, Y. (2002). « Le géographe et le politique ». Compte rendu proposé par YANN CALBERAC d'après des notes d'EMMANUELLE BONERANDI d'une conférence prononcée à l'Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines (28/02/2002). En ligne : <http://geoconfluences.ens-lsh.fr/general/geoquest/rm-28-02-02.htm>
- LACOSTE, Y. (2003). *De la géopolitique aux paysages. Dictionnaire de la géographie*. Paris : Armand Colin. 413 p.
- LACOSTE, Y. (2010a). *La géopolitique et le géographe. Entretiens avec Pascal Lorot*. Paris : Choiseul. 268 p.
- LACOSTE, Y. (2010b). *La question post-coloniale. Une analyse géopolitique*. Paris : Fayard. 432 p.
- LAHIRE, B. (2005). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris : Armand Colin. 271 p.
- LAHIRE, B. (2007). *L'esprit sociologique*. Paris : La Découverte. 434 p.
- LAHIRE, B. (dir.) (2001). *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*. Paris : La Découverte. 317 p.
- LAKATOS, I. (1994). *Histoire et méthodologie des sciences. Programmes de recherche et reconstruction rationnelle*. Paris : PUF. 268 p.
- LALANDE, A. (1996). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris : PUF. 1 324 p.
- LALLIER, C. (2004). *L'autre et le regard-caméra. Filmer le travail des relations sociales*. Thèse dirigée par Jean-Paul Colley. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. 536 p.
- LALLIER, C. (2009). *Pour une anthropologie filmée des relations sociales*. Paris : Editions des archives contemporaines. 250 p.
- LAMBERT, F. (2007). *L'écriture en recherche*. Cannes : Parcours(sic) éditions. 48 p.
- LAPLACE-TREYTURE, D. (1998). *Le genre régional. Ecriture et transmission du savoir géographique*. Thèse dirigée par Vincent Berdoulay. Université de Pau et des Pays de l'Adour. 446 p.
- LATOURET, B. (1993). « Portrait d'un biologiste en capitaliste sauvage » in *Petites leçons de sociologie des sciences*. Paris : La Découverte. 256 p. p. 100 à 129.
- LATOURET, B. (1995). *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*. Paris : INRA Editions. 96 p.

- LATOUR, B. (1997). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte. 206 p.
- LATOUR, B. (2001). *Pasteur. Guerre et paix des microbes* suivi de *Irréductions*. Paris : La Découverte. 363 p.
- LATOUR, B. (2002). *La fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'Etat*. Paris : La Découverte. 319 p.
- LATOUR, B. (2004). « Comment finir une thèse de sociologie. Petit dialogue entre un étudiant et professeur (quelque peu socratique) » in CAILLE, A. ET DUFOIX, S. (dir.). « Une théorie sociologique générale est-elle pensable ? ». *Revue du MAUSS*. n°24. p. 154 à 172.
- LATOUR, B. (2005). *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. Paris : La Découverte. 664 p.
- LATOUR, B. (2006). *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte. 400 p.
- LATOUR, B. (2007). « Sol amazonien et circulation de la référence » in *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. Paris : La Découverte. 347 p. p. 33 à 82.
- LATOUR, B. (2009). *Sur le culte moderne des dieux faitiches* suivi de *Iconoclash*. Paris : La Découverte. 204 p.
- LATOUR, B. (2010). *Cogitamus. Six lettres sur les humanités scientifiques*. Paris : La Découverte. 246 p.
- LATOUR, B. ET WOOLGAR, S. (1996). *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris : La Découverte. 303 p.
- LAVERGNE, C. ET MONDEME, T. (dir.) (2008). « Pragmatismes ». *Tracés. Revue de sciences humaines*. N°15.
- LE BERRE, M. (1987). « Itinéraire géographique, vingt ans après ». *Brouillons Dupont*. n°17. p. 1 à 114.
- LE LANNOU, M. (1949). *La géographie humaine*. Paris : Flammarion. 252 p.
- LE LANNOU, M. (1979). *Un bleu de Bretagne. Souvenirs d'un fils d'instituteur de la III^e République*. Paris : Hachette Littérature. 176 p.
- LE MOIGNE, J.-L. (1994). *Le constructivisme. 1 Des fondements*. Paris : ESF. 252 p.
- LE MOIGNE, J.-L. (1995). *Le constructivisme. 2 Des épistémologies*. Paris : ESF. 315 p.
- LE ROUX, A. (2005). *Didactique de la géographie*. Caen : Presses Universitaires de Caen. 262 p.
- LECOURT, D. (2006). « Réel » in LECOURT, D. (dir.). *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*. Paris: PUF. 1 195 p. p. 948 à 951.
- LEFORT, I. (1992). *La lettre et l'esprit. Géographie scolaire et géographie savante*. Paris : CNRS Editions. 257 p.
- LEFORT, I. (2003). « Références scientifiques et préférences littéraires. Pour un déchiffrement brunetien » in DURAND-DASTES, F. (dir.). « Les références des géographes ». *Géocarrefour*. vol. 78, n°1. p. 79 à 88.
- LEFORT, I. ET CALBERAC, Y. (2009). « Faire d'un fonds documentaire un patrimoine. La valorisation des films pédagogiques géographiques produits à l'École normale supérieure de Saint-Cloud » in HIRAUX, F. (dir.). *Les archives audiovisuelles. Politiques et pratiques dans la société de l'information*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant. 251 p. p. 201 à 209.
- LEFORT, I. ET PELLETIER, P. (2006). *Grandeurs et mesures de l'écoumène*. Paris : Economica Anthropos. 229 p.
- LEJEUNE, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris : Le Seuil. 357 p.
- LEPENIES, W. (1990). *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme. 408 p.
- LEVI-STRAUSS, C. (1949). *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris : PUF. 639 p.
- LEVI-STRAUSS, C. (1950). « Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss » in MAUSS, M. (dir.). *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF. 482 p. p. ix à lii.
- LEVI-STRAUSS, C. (1955). *Tristes tropiques*. Paris : Plon. 455 p.

- LEVI-STRAUSS, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Plon. 393 p.
- LEVI-STRAUSS, C. (1964). *Mythologiques 1. Le cru et le cuit*. Paris : Plon. 402 p.
- LEVY, B. (2006). « Géographie et littérature. Une synthèse historique ». *Le globe*. n° 146. p. 25 à 52.
- LEVY, J. (1976). « Le dictionnaire d'une géographie. Sur une traduction simultanée ». *EspacesTemps*. n°2/1976. p. 2 à 22.
- LEVY, J. (1994). *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*. Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. 442 p.
- LEVY, J. (1995). *Egogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*. Paris : L'Harmattan. 190 p.
- LEVY, J. (1999). *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*. Paris : Belin. 399 p.
- LEVY, J. (2003a). « Géographie » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 399 à 401.
- LEVY, J. (2003b). « Identité » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 479 et 480.
- LEVY, J. (2003c). « Réalité » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 766.
- LEVY, J. (2003d). « Réseau » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 795 et 796.
- LEVY, J. (2003e). « Vidal de La Blache, Paul » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 984 à 987.
- LEVY, J. (2004). « Serendipity ». *EspacesTemps.net*. <http://espacestems.net/document519.html> (13.01.2004).
- LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (2003b). « Espace » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 325 à 333.
- LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.) (2000). *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin. 352 p.
- LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.) (2003a). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p.
- LEVY, J., PONCET, P. ET TRICOIRE, E. (2004). *La carte, enjeu contemporain*. Paris : La documentation française. 64 p.
- LEZY, E. (2000). *Guyane, Guyanes. Une géographie « sauvage » de l'Orénoque*. Paris : Belin. 350 p.
- LOI, D., ROBIC, M.-C. ET TISSIER, J.-L. (1988). « Les carnets de Vidal de La Blache, esquisses du *Tableau ?* ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*. n°1988-4. p. 297 à 311.
- LUC, J.-N. ET BARBE, A. (1982). *Des normaliens. Histoire de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud*. Paris : Presses de la FNSP. 323 p.
- LUSSAULT, M. (2003a). « Constructivisme » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 200 à 203.
- LUSSAULT, M. (2003b). « Réflexivité » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 775 et 776.
- LUSSAULT, M. (2007). *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Paris : Le Seuil. 363 p.
- LUSSAULT, M. (2009). *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris : Grasset. 220 p.
- LUSSAULT, M. (2010). « Ce que la géographie fait au(x) monde(s) » in CALBERAC, Y. ET DELAGE, A. (dir.) « A quoi sert la géographie ? L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés » *Tracés. Revue de Sciences humaines*. Hors-série « A quoi servent les sciences humaines ? (II) ».
- LYOTARD, J.-F. (1979). *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris : Editions de Minuit. 109 p.

- MADELENAT, D. (1986). *L'épopée*. Paris : PUF. 264 p.
- MAFFESOLI, M. (2007). *Le réenchantement du monde*. Paris : La Table ronde. 206 p.
- MAGGETTI, D. (2004). « Voyage » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 644 et 645.
- MALAURIE, J. (1955). *Les derniers rois de Thulé*. Paris : Plon. 325 p.
- MALAURIE, J. (2005). *Terre humaine, cinquante ans d'une collection. Entretien avec Jean Malaurie*. Paris : Bibliothèque Nationale de France. 136 p.
- MALINOWSKI, B. (1963). *Les argonautes du Pacifique occidental*. Paris : Gallimard. 608 p.
- MALINOWSKI, B. (1985). *Journal d'ethnologue*. Paris : Le Seuil. 306 p.
- MAO, Z. (1967). *Citations du président Mao Tsé-toung. Le petit livre rouge*. Paris : Seuil. 187 p.
- MARCONIS, R. (1996). *Introduction à la géographie*. Paris : Armand Colin. 221 p.
- MARROU, H.-I. (1954). *De la connaissance historique*. Paris : Editions du Seuil. 298 p.
- MASSARDIER, G. (1996). « Les savants les plus 'demandés'. Expertise, compétences et multipositionnalités. Le cas des géographes dans la politique d'aménagement du territoire ». *Politix*. vol. 9 n°36. p. 163 à 180.
- MBEMBE, J.-A. (2005). *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala. 293 p.
- MENDIBIL, D. (1997). *Textes et images de l'iconographie de la France (de 1840 à 1990). Essai d'iconologie géographique*. Thèse dirigée par Marie-Claire Robic. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. 1 059 p (4 volumes).
- MERENNE-SCHOUMAKER, B. (1994). *Didactique de la géographie. Vol. 1 : Organiser les apprentissages*. Paris : Nathan. 255 p.
- MEYNIER, A. (1969). *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*. Paris : PUF. 224 p.
- MEYNIER, A. (1971). *La géographie. Guide de l'étudiant*. Paris : PUF. 159 p.
- MICOUD, A. (dir.) (1991). *Des hauts-lieux. La construction sociale de l'exemplarité*. Paris : Editions du CNRS. 133 p.
- MILHAUD, O. (2005). « Les réseaux intellectuels : hégémonie anglo-américaine et vision du monde ». Communication présentée au Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges. Texte disponible en ligne : http://fig-st-die.education.fr/actes/actes_2005/milhaud/article.htm
- MONDADA, L. (1984). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir. Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Lausanne : Université de Lausanne. 670 p.
- MONDADA, L. (2000). *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris : Anthropos. 280 p.
- MONDADA, L. (2003a). « Ethnométhodologie » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 350 et 351.
- MONDADA, L. (2003b). « Linguistic turn » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 566.
- MONDADA, L. (2005). *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes. 144 p.
- MUSSET, A. (2005). *De New York à Coruscant. Essai de géofiction*. Paris : PUF. 189 p.
- NADEAU, R. (1999). *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie*. Paris : PUF. 864 p.
- NDIAYE, P. (2008). *La condition noire. Essai sur une minorité française*. Paris : Calmann-Lévy. 435 p.
- NOIRIEL, G. (2003). *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*. Paris : Belin. 312 p.

- NORDMAN, D. (2006). « Les sciences historiques et géographiques dans l'Exploration scientifique de l'Algérie (vers 1840 - vers 1860) » in BLAIS, H. ET LABOULAIS, I. (dir.). *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*. Paris : L'Harmattan. 350 p. p. 235 à 253.
- NORTON, W. (2006). *Cultural geography. Environments, landscapes, identities, inequalities*. Don Mills : Oxford University Press. 455 p.
- ORAIN, O. (2000). « Les 'postvidaliens' et le plain-pied du monde. Pour une histoire de la géo-graphie » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin. 351 p. p. 93 à 109.
- ORAIN, O. (2003). *Le plain-pied du monde. Postures épistémologiques et pratiques d'écriture dans la géographie française au XX^e siècle*. Thèse dirigée par Marie-Claire Robic. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. 405 p.
- ORAIN, O. (2004). « Une clinique par les formes ». Communication au Géopoint 2004. Texte disponible en ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00114911/fr/>
- ORAIN, O. (2009). *De plain-pied dans le monde. Ecriture et réalisme dans la géographie française au XX^e siècle*. Paris : L'Harmattan. 427 p.
- OZOUF-MARIGNIER, M.-V. (1995). « Géographie et histoire » in BAILLY, A., FERRAS, R. ET PUMAIN, D. (dir.). *Encyclopédie de la géographie*. Paris : Economica. 1 167 p. p. 75 à 89.
- PALSKY, G. (1996). *Des chiffres et des cartes. Naissance et développement de la cartographie quantitative française au XIX^e siècle*. Paris : CTHS. 331 p.
- PANOFSKY, E. (1974). *Architecture gothique et pensée scolastique, précédé de L'Abbé Suger de Saint-Denis*. Paris : Editions de Minuit. 221 p.
- PANOFSKY, E. (1978). *La perspective comme forme symbolique, et autres essais*. Paris : Editions de Minuit. 273 p.
- PEAUD, L. (2009). *Entre continuité scientifique et révolution épistémologique. La fabrique de la géographie sous la plume d'Alexander von Humboldt*. Mémoire de Master 1 dirigé par Isabelle Lefort. Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines. 96 p. et 184 p.
- PENEFF, J. (2009). *Le goût de l'observation. Comprendre et pratiquer l'observation participante en sciences sociales*. Paris : La Découverte. 254 p.
- PERNOT, D. (2004). « Référent, référence » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 522 et 523.
- PESTRE, D. (2003). *Science, argent et politique. Un essai d'interprétation*. Paris : INRA Editions. 204 p.
- PESTRE, D. (2006). *Introduction aux Science Studies*. Paris : La Découverte. 128 p.
- PEYVEL, E. (2009). *L'émergence du tourisme domestique au Viet-Nam. Lieux, pratiques et imaginaires*. Thèse dirigée par Jean-Christophe Gay. Université de Nice Sophia-Antipolis. 405 p.
- PFAFF, J. (2008). « Le terrain, c'est moi ? On the difficulties of setting the limits of the field when following connections in mobile ethnographic research ». Communication au colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » (Arras, 18 au 20 juin 2008).
- PHILIPPONNEAU, M. (1960). *Géographie et action. Introduction à la géographie appliquée*. Paris : Armand Colin. 226 p.
- PINCHEMEL, P. ET CLERGEOT, P. (2001). *La Terre écrite*. Paris : Publi-Topex. 69 p.
- PINCHEMEL, P. ET PINCHEMEL, G. (2005). *Géographes. Une intelligence de la terre*. Paris : Arguments. 296 p.
- PINCHEMEL, P., ROBIC, M.-C. ET TISSIER, J.-L. (1984). *Deux siècles de géographie française. Choix de textes*. Paris : CTHS. 380 p.
- PITTE, J.-R. (1986). *Terres de castanide. Hommes et paysages du châtaignier de l'Antiquité à nos jours*. Paris : Fayard. 479 p.

- PITTE, J.-R. (2002). *Philippe Lamour. Père de l'aménagement du territoire*. Paris : Fayard. 369 p.
- PONTON, R. (2004). « Auteur » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 33 et 34.
- POPPER, K. R. (1972). *La connaissance objective*. Bruxelles : Editions Complexe. 175 p.
- PRADEAU, J.-F. (2003). « Science » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 820 et 821.
- PROST, A. (1996). *Douze leçons sur l'histoire*. Paris : Le Seuil. 330 p.
- PUYO, J.-Y. (2001). « Pratiques de l'excursion sous la Troisième République. Les forestiers, les 'naturalistes' et les géographes » in BAUELLE, G., ROBIC, M.-C. ET OZOUF-MARIGNIER, M.-V. (dir.). *Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la cité*. Rennes : PUR. 390 p. p. 315 à 327.
- QUERE, L. (2006). « Ethnométhodologie » in MESURE, S. ET SAVIDAN, P. (dir.). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF. 1 277 p. p. 420 à 422.
- RACINE, J.-B. ET BRYANT, H. (2003). « Post-moderne (géographie) » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 732 à 735.
- RAISON, J.-P. (2009). « Pierre Gourou. Du pessimisme tropical à l'optimisme raisonné ». *Confins. Revue franco-brésilienne de géographie*. n°6-2009. Consulté le 15/10/2010. URL : <http://confins.revues.org/5986>
- RANCIERE, J. (1992). *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*. Paris : Le Seuil. 218 p.
- RECLUS, E. (1998). *L'homme et la Terre. Introduction et choix de texte par Béatrice Giblin*. Paris : La Découverte. 398 p.
- REDON, M. (2008). « Parcours de doctorants, parcours de combattants ? ». *EchoGéo*. Numéro 6, mis en ligne le 24 septembre 2008, consulté le 05 juillet 2010. URL : <http://echogeo.revues.org/7523>
- REGNAULD, H. (2008). « Espace, épistémologie ». Cours de M2 donné à l'Université de Haute-Bretagne Rennes 2 et déposé en ligne : <http://cel.archives-ouvertes.fr/cel-00334340/en/>, 177 p.
- REGNIER, P.-D. (2008). *Dictionnaire de géographie militaire*. Paris : CNRS Editions. 260 p.
- RETAILLE, D. ET COLLIGNON, B. (2010). « Le terrain ». *L'information géographique*. vol. 74.
- REY, A. (dir.) (1998). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert. 4 304 p. (3 volumes)
- RIBARD, D. (2004). « Textualité » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 608.
- RICŒUR, P. (1969). *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*. Paris : Le Seuil. 500 p.
- RICŒUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Le Seuil. 424 p.
- RICŒUR, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Le Seuil. 675 p.
- RIVIERE, C. (2006). « Rites et rituels » in MESURE, S. ET SAVIDAN, P. (dir.). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF. 1 277 p. p. 1 024 à 1 026.
- ROBBE-GRILLET, A. (1963). *Pour un nouveau roman*. Paris : Editions de Minuit. 148 p.
- ROBIC, M.-C. (1976). « La conception de la géographie humaine chez Vidal de La Blache d'après les *Principes de géographie humaine* ». *Les cahiers de Fontenay*. n°4 – géographe. p. 1 à 76.
- ROBIC, M.-C. (1991). « La stratégie épistémologique du mixte. Le dossier vidalien ». *Espaces-Temps Les cahiers*. n°47-48. p. 140 à 142.
- ROBIC, M.-C. (1995). « Epistémologie de la géographie » in BAILLY, A., FERRAS, R. ET PUMAIN, D. (dir.). *Encyclopédie de la géographie*. Paris : Economica. 1 167 p. p. 37 à 55.
- ROBIC, M.-C. (1996). « Interroger le paysage ? L'enquête de terrain, sa signification dans la géographie humaine moderne (1900-1950) » in BLANCKAERT, C. (dir.). *Le terrain des sciences humaines (XVIII^e - XX^e siècles)*. Paris : L'Harmattan. 404 p. p. 357 à 388.

- ROBIC, M.-C. (2003). « L'exemplarité du *Tableau géographique de la France* de Paul Vidal de La Blache » in BERTHELOT, J.-M. (dir.). *Figures du texte scientifique*. Paris : PUF. 320 p. p. 81 à 105.
- ROBIC, M.-C. (2004a). « Introduction ». *Ethnologie française*. XXXIV-4. p. 661 à 669.
- ROBIC, M.-C. (2004b). « Un système multi-scalaire, ses espaces de référence et ses mondes. L'*Atlas Vidal-Lablache* ». *Cybergeo*, article 265, mis en ligne le 25 mars 2004, modifié le 27 avril 2007. URL : <http://www.cybergeo.eu/index3944.html>. Consulté le 03 août 2009.
- ROBIC, M.-C. (dir.) (2001). *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de La Blache. Dans le labyrinthe des formes*. Paris : Editions du CTHS. 299 p.
- ROBIC, M.-C. (dir.) (2006). *Couvrir le monde. Un grand XX^e siècle de géographie française*. Paris : ADPF - Ministère des Affaires étrangères. 232 p.
- ROCHEFORT, M. (1960). *L'organisation urbaine de l'Alsace*. Gap : Ophrys. 384 p.
- ROCHEFORT, R. (1961). *Travail et travailleurs en Sicile. Etude de géographie sociale*. Paris : PUF. 363 p.
- ROQUES, G. (2006). *Décrypter le monde aujourd'hui. La crise de la géographie*. Paris : Autrement. 205 p.
- ROUGIER, H. (2007). « Le 'terrain' en géographie régionale, un témoignage » in HUGONIE, G. (dir.) « Le terrain pour les géographes, hier, aujourd'hui ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*. n°2007-4. p. 474 à 477.
- ROY, A. (2007). *Dictionnaire général du cinéma. Du cinématographe à Internet : art, technique, industrie*. Montréal : Fides. 517 p.
- RUBY, C. (2003). « Réel » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 034 p. p. 774.
- SAÏD, E. W. (1980). *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris : Le Seuil. 392 p.
- SAINT-GELAIS, R. (2004). « Fiction » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire de la littérature*. Paris : PUF. 654 p. p. 234 et 235.
- SALMON, C. (2008). *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris : La Découverte. 252 p.
- SALMON, C. (2010). *Kate Moss Machine*. Paris : La Découverte. 150 p.
- SANGUIN, A.-L. (1993). *Vidal de La Blache (1845-1918). Un génie de la géographie*. Paris : Belin. 383 p.
- SANJUAN, T. (dir.) (2008). *Carnets de terrain. Pratique géographique et aire culturelle*. Paris : L'Harmattan. 246 p.
- SARRAUTE, N. (1956). *L'ère du soupçon. Essai sur le roman*. Paris : Gallimard. 187 p.
- SARRAZIN, H. (2004). *Elisée Reclus ou la passion du monde*. Paris : Editions du Sextant. 241 p.
- SAUTTER, C. (1995). « Géographie et anthropologie » in BAILLY, A., FERRAS, R. ET PUMAIN, D. (dir.). *Encyclopédie de la géographie*. Paris : Economica. 1 167 p. p. 189 à 201.
- SAVOYE, A. (2005). « Le Play Pierre Guillaume Frédéric, 1806-1882 / Ecole de Le Play, 1856-1914 » in BORLANDI, M., BOUDON, R., CHERKAOUI, M. ET VALADE, B. (dir.). *Dictionnaire de la pensée sociologique*. Paris : PUF. 770 p. p. 395 à 397.
- SICARD, M. (1998). *La fabrique du regard. Images de science et appareils de vision (XV^e-XX^e siècles)*. Paris : Editions Odile Jacob. 275 p.
- SIMIAND, F. (1909). « Géographie humaine et sociologie ». *L'année sociologique*. IX. p. 723 à 732.
- SION, J. (1934). « L'art de la description chez Vidal de La Blache » in *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature offerts à Joseph Vianey*. Paris : Les Presses françaises. 513 p. p. 479 à 487.
- SION, J. (1937). « Géographie et ethnologie ». *Annales de géographie*. XLVI. p. 449 à 464.

- SIVIGNON, M. (2005). « La géographie spontanée, ou la rose des vents de Diamandis Galanos ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*. 2005-3. p. 332 à 342.
- SORRE, M. (1947-1952). *Les fondements biologiques de la géographie humaine*. Paris : Armand Colin. 3 tomes.
- SOUBEYRAN, O. (1997). *Imaginaire, science et discipline*. Paris : L'Harmattan. 482 p.
- SOURIAU, A. (dir.) (1990). *Vocabulaire d'esthétique*. Paris : PUF. 1 415 p.
- STAROBINSKI, J. (1957). *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*. Paris : Plon. 341 p.
- STASZAK, J.-F. (dir.) (2001). *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*. Paris : Belin. 313 p.
- STASZAK, J.-F. ET DARGNELL, R. (2006). « Postmodernisme et sciences humaines » in MESURE, S. ET SAVIDAN, P. (dir.). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF. 1 277 p. p. 889 à 893.
- STEINER, P. (2005). « Simiand François, 1873-1935 » in BORLANDI, M., BOUDON, R., CHERKAOUI, M. ET VALADE, B. (dir.). *Dictionnaire de la pensée sociologique*. Paris : PUF. 770 p. p. 637 à 639.
- STENGERS, I. (2003a). *Cosmopolitiques I*. Paris : La Découverte. 254 p.
- STENGERS, I. (2003b). *Cosmopolitiques II*. Paris : La Découverte. 402 p.
- SURUN, I. (2003). *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte (Afrique occidentale, 1780-1880)*. Thèse dirigée par Daniel Nordman. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- SURUN, I. (2006). « Les sociétés de géographie dans la première moitié du XIX^e siècle. Quelle institutionnalisation pour quelle géographie ? » in BLAIS, H. ET LABOULAIS, I. (dir.). *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*. Paris : L'Harmattan. 350 p. p. 113 à 130.
- THEMINES, J.-F. (2008). « Technicité de la description en géographie ». *EspacesTemps.net*, <http://espacestems.net/document7053.html> (17.12.2008).
- THIESSE, A.-M. (1999). *La création des identités nationales. Europe XVIII^e – XX^e siècle*. Paris : Le Seuil. 302 p.
- THOUARD, D. (2006). « Herméneutique » in MESURE, S. ET SAVIDAN, P. (dir.). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF. 1 277 p. p. 536 à 538.
- TIERCELIN, C. (2006). « Réalisme » in LECOURT, D. (dir.). *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*. Paris : PUF. 1 195 p. p. 936 à 940.
- TISSIER, J.-L. (1986). *Paysages. Expressions littéraires et audiovisuelles*. Thèse de troisième cycle. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. 101 p.
- TISSIER, J.-L. (1995). « Géographie et littérature » in BAILLY, A., FERRAS, R. ET PUMAIN, D. (dir.). *Encyclopédie de la géographie*. Paris : Economica. 1 167 p. p. 217 à 237.
- TISSIER, J.-L. (1997). *Entre image, langage et voyage. Essai de géographie particulière*. Thèse d'Habilitation à diriger des recherches dirigée par Michel Sivignon. Université Paris 10 Nanterre. 211 p. et 361 p. (2 volumes).
- TISSIER, J.-L. (2001). « Le voyage, filigrane du Tableau de la géographie de la France ? » in ROBIC, M.-C. (dir.). *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de La Blache. Dans le labyrinthe des formes*. Paris : Editions du CTHS. 299 p. p. 20 à 33.
- TODOROV, T. (1970). *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Le Seuil. 187 p.
- VAN ANDEL, P. ET BOURCIER, D. (2008). *De la sérendipité dans la science, la technique, l'art et le droit. Leçons de l'inattendu*. Paris : L'Act Mem. 298 p.
- VAN GENNEP, A. (1909). *Les Rites de passage. Etude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.* Paris : Nourry. 288 p.
- VANDEBERGHE, F. (2006). « Réflexivité et modernité » in MESURE, S. ET SAVIDAN, P. (dir.). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF. 1 277 p. p. 975 à 977.

- VASSET, P. (2007). *Un livre blanc. Récit avec cartes*. Paris : Fayard. 135 p.
- VELASCO-GRACIET, H. (2008). *Les tropiques des géographes*. Talence : MSHA. 231 p.
- VERNANT, J.-P. (1992). *La Grèce ancienne 3. Rites de passages et transgressions*. Paris : Editions du Seuil. 338 p.
- VEYNE, P. (1979). *Comment on écrit l'histoire, suivi de Foucault révolutionne l'histoire*. Paris : Editions du Seuil. 242 p.
- VIALA, A. (2004). « Texte » in ARON, P., SAINT-JACQUES, D. ET VIALA, A. (dir.). *Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF. 654 p. p. 606 à 608.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1894). *Atlas général Vidal-Lablache*. Paris : Armand Colin. 132 p.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1896). « Le principe de la géographie générale ». *Annales de géographie*. V. p. 129 à 142.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1899). « Leçon d'ouverture du cours de géographie ». *Annales de géographie*. VIII. p. 97 à 109.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1903). *Le tableau de la géographie de la France*. Paris : Hachette. 394 p.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1905). « La conception actuelle de l'enseignement de la géographie ». *Annales de géographie*. XIV. p. 193 à 207.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1911). « Les genres de vie dans la géographie humaine ». *Annales de géographie*. XX. p. 289 à 304.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1918). *La France de l'Est*. Paris : Armand Colin. 280 p.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1922). *Principes de géographie humaine*. Paris : Armand Colin. 327 p.
- VIEILLARD-BARON, H. (2005). « Entre proximité et distance, quelle place pour le terrain ? ». *Cahiers de géographie du Québec*. vol. 49. n°138. p. 409 à 430.
- VIEILLARD-BARON, H. (2007). « Entre proximité et distance : le terrain pour le géographe urbain » in HUGONIE, G. (dir.). « Le terrain pour les géographes hier et aujourd'hui ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*. n°2007-4. p. 446 à 455.
- VIERS, G. (1972). « Conceptions diverses et pédagogie de l'excursion géographique » in *La pensée géographique contemporaine. Mélanges offerts à André Meynier*. Saint-Brieuc : Presses Universitaires de Bretagne. 718 p. p. 45 à 50.
- VILAÇA, O. (2009). *Comprendre la société-Monde par ses enjeux et ses acteurs. L'implication de l'entreprise Lafarge dans la lutte contre le VIH/SIDA*. Thèse dirigée par Jacques Lévy. Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne. 370 p.
- VIVET, J. ET GINISTY, K. (2008) « Les biais, terrain de savoirs ? Expériences africaines ». Communication présentée au colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » (Arras, 18 au 20 juin 2008). Texte disponible en ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00408163/fr/>
- VOLVEY, A. (2000). « L'espace vu du corps » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin. 351 p. p. 319 à 332.
- VOLVEY, A. (2003a). *Art et spatialités d'après l'œuvre de Christo et Jeanne-Claude. Objet textile, objet d'art et œuvre d'art dans l'action artistique et l'expérience esthétique*. Thèse dirigée par Marie-Claire Robic, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. 1 131 p. (3 volumes).
- VOLVEY, A. (2003b). « Terrain » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 904 à 906.
- VOLVEY, A. (2004). « 'Übergänglichkeit'. Ein neuer Ansatz für die Epistemologie der Geographie ». *Geographische Zeitschrift*. n°92. p. 170 à 184.
- WACKERMANN, G. ET STEINBERG, J. (2002). *Réussir la géographie à l'Université*. Paris : Ellipses. 255 p.

-
- WALLET, J. (1994). *Images animées et enseignement de la géographie pour les élèves de l'école élémentaire et du collège*. Thèse dirigée par Bernard Dumont. Université Paris 7 Denis Diderot. 352 p.
- WALLET, J. (2004). « Partis pris filmiques et pédagogiques pour l'enseignement de la géographie : approche historique » in DE PASTRE-ROBERT, B., DUBOST, M. ET MASSIT-FOLLEA, F. (dir.). *Cinéma pédagogique et scientifique. A la redécouverte des archives*. Lyon : ENS Editions. 137 p. p. 99 à 106.
- WESTPHAL, B. (2007). *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris : Editions de Minuit. 278 p.
- WEULERSSE, J. (1931). *Noirs et blancs. A travers l'Afrique nouvelle : de Dakar au Cap*. Paris : Armand Colin. 242 p.
- WINKIN, Y. (1996). *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. Bruxelles : De Boeck université. 239 p.
- WINKIN, Y. (2000). *La nouvelle communication*. Paris : Editions du Seuil. 390 p.
- WINOCK, M. (1987). *La fièvre hexagonale. Les grandes crises politiques de 1871 à 1968*. Paris : Le Seuil. 467 p.
- WITTGENSTEIN, L. (1972). *Tractatus logicophilosophicus*. Paris : Gallimard. 176 p.
- WOLFF, D. (2001). « A travers les correspondances : l'envers ou l'enfer de l'excursion... » in BAUELLE, G., ROBIC, M.-C. ET OZOUF-MARIGNIER, M.-V. (dir.). *Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la cité*. Rennes : PUR. 390 p. p. 327 à 342.
- WOLFF, D. (2005). *Albert Demangeon (1872-1940). De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne*. Thèse dirigée par Marie-Claire Robic. Université Paris 1 Panthéon Sorbonne. 865 p. (4 vol.).
- WOLFF, D. (2008). « Albert Demangeon : un géographe moderne face au terrain ». Communication présentée au colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » (Arras, 18 au 20 juin 2008). Texte disponible en ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00358350/fr/>
- ZANCARINI-FOURNEL, M. (2008). *Le moment 68. Une histoire contestée*. Paris : Le Seuil. 313 p.
- ZEMPLENI, A. (2004). « Initiation » in BONTE, P. ET IZARD, M. (dir.). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris: PUF. 842 p. p. 375 à 477.

Table des matières

Remerciements	3
Ma thèse, mode d'emploi	5
LIVRE PREMIER - REFLEXIVITE.....	9
« Faisons comme si »	11
<i>Les paradoxes d'Alice</i>	11
<i>Principe de symétrie</i>	15
Réflexivité, imaginaire et production des savoirs	21
<i>Un imaginaire à explorer</i>	22
<i>Un objet scientifique total</i>	29
<i>Les terrains du terrain</i>	32
LIVRE DEUXIEME - CONSTRUCTION	35
Introduction : Penser/classer	37
La construction du regard	39
<i>L'œil du géographe</i>	42
<i>Le terrain sous l'œil du maître</i>	52
<i>Le terrain à côté</i>	60
<i>Observer l'observation</i>	67
<i>La controverse : regards disciplinaires</i>	71
<i>En quête du terrain</i>	77
La production du texte	85
<i>Séparer le terrain du lieu vrai</i>	89
<i>Carnets de terrain</i>	92
<i>Écriture et réflexivité</i>	99
<i>Des écritures référentielles</i>	104
<i>Usages savants</i>	112
<i>Terrain public</i>	121
La généalogie du discours	129
<i>La géographie, ça se fait, d'abord, sur le terrain</i>	133
<i>Terrain d'affrontement</i>	141
<i>Parcours de la méconnaissance</i>	151
<i>La double contrainte comme préliminaire du rite initiatique</i>	165
<i>Sur le terrain si j'y suis</i>	176
<i>Un terrain désormais polyphonique</i>	180
Conclusion : Tentative d'épuisement de la crise	189

LIVRE TROISIEME - LABYRINTHE	191
Introduction : Vivre ensemble ?	193
La prolifération des récits	195
<i>La geste des gestes du terrain</i>	199
<i>La crise de la géographie et la fin des métarécits</i>	205
<i>L'avènement des micro-récits</i>	210
<i>Les communautés interprétatives</i>	224
La multiplication des identités	231
<i>Le géographe de terrain, une figure historiquement construite</i>	233
<i>Le mot et la chose</i>	240
<i>Dis-moi comment tu fais du terrain, je te dirai qui tu es.</i>	250
<i>Dis-moi où tu fais du terrain, je te dirai qui tu es.</i>	258
<i>Un capital spatial</i>	263
La justification de la scientificité	269
<i>In medias res</i>	271
<i>« L'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre »</i>	275
<i>D'un mode de vérification à un autre</i>	280
<i>Une science ou un savoir ?</i>	293
Conclusion : « Il faut avoir un point fixe pour en juger»	307
 LIVRE QUATRIEME - DECONSTRUCTION	 309
Introduction : Le pacte de terrain	311
L'invention de l'objet	315
<i>L'offre et la demande</i>	316
<i>Au commencement étaient les livres</i>	322
<i>Le recours à l'archive</i>	325
La création des formes	331
<i>Ma présence in absentia</i>	333
<i>Le cheminement</i>	339
<i>« Ce n'est pas une image juste, c'est juste une image »</i>	343
Qu'est-ce que le terrain ?	347
<i>Le « faire » du terrain</i>	350
<i>Le terrain : un acteur réseau</i>	356
<i>Une espèce d'espace</i>	360
Conclusion : Tenir ensemble	367
Bibliographie	369
Table des matières	391

Terrains de géographes, géographes de terrain.

Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX^e siècle.

Yann Calbérac

Mots clés

Terrain, histoire et épistémologie de la géographie française, sociologie des sciences, imaginaire disciplinaire, crise de la géographie.

Résumé

Cette thèse interroge les représentations que les géographes français du XX^e siècle se font de leurs activités de recherche en explorant les multiples significations que recouvre pour eux le terrain, et notamment la place qu'il occupe dans les dispositifs heuristiques et dans l'imaginaire disciplinaire. Cette recherche entend appliquer à l'histoire de la géographie les approches et les méthodes de la sociologie des sciences. Tout au long de la période, le terrain constitue un ordre du discours dominant qui structure durablement les représentations et les pratiques : face aux lectures inspirées par la théorie des révolutions scientifiques, cette thèse met au contraire en lumière la stabilité des discours. La « crise de la géographie » qui désigne la période de doutes que traverse la discipline durant les années 1960 et 1970 apparaît alors davantage comme une mutation des discours et non comme un changement radical des pratiques. Ce changement de focale sur l'histoire de la discipline oblige donc à repenser les cadres avec lesquels l'écrire : le terrain – envisagé comme un « objet scientifique total » – constitue alors une entrée pertinente pour appréhender la géographie dans son ensemble, c'est-à-dire à la fois ses contenus, ses méthodes, ses finalités et ses acteurs.

Keywords

Field/fieldwork, history and epistemology of French geography, science studies, scientific psyche, crisis of French geography.

Abstract

This dissertation questions the way XXth-century French geographers represented their research activities by exploring the different meanings the terms field and fieldwork had for them, and especially their place in heuristic processes and in the scientific psyche. It aims at applying the different approaches and methods of sciences studies to geography. Throughout the period, field and fieldwork led to a dominant order of discourse which structured representations and practices. This study is a response to works inspired by the theory of scientific revolutions and emphasizes the immutability of discourses. The “crisis of French geography,” which refers to the period of doubt the discipline went through during the 1960s and 1970s, may be regarded as a mutation of discourses rather than a radical change in practices. This change of focus on the history of geography leads us to reconsider the theoretical tools to be used to write it. When viewed as a “total scientific fact”, field and fieldwork thus represent a relevant approach to geography as a whole – that is to say its methods, aims, content and actors.